

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE



IV

P
16
1626

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

CAMPAGNES

DE

L'ARMÉE D'AFRIQUE

— 1835-1839 —

PAR

M. LE DUC D'ORLÉANS

PUBLIÉ PAR SES FILS

Avant-propos de M. le COMTE DE PARIS; Introduction de M. LE DUC DE CHARTRES, avec un Portrait du DUC D'ORLÉANS, par Horace Vernet, et une Carte de l'Algérie.

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8° vélin.

DE LA

SITUATION DES OUVRIERS

EN ANGLETERRE

PAR

M. LE COMTE DE PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8°.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1973]

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE

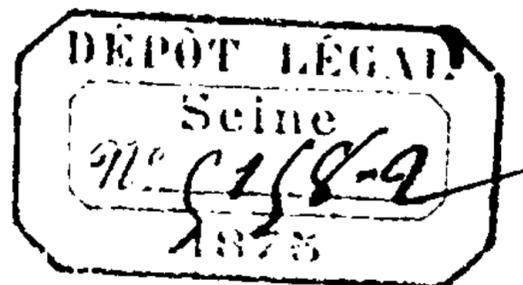


PAR

M. LE COMTE DE PARIS

ANCIEN AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL MAC CLELLAN

TOME QUATRIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIVRE PREMIER



LE KENTUCKY

CHAPITRE PREMIER

PERRYVILLE.

Les défaites de Pope en Virginie, suivies de l'invasion du Maryland, avaient réveillé dans l'ouest l'ardeur agressive des confédérés. Croyant déjà Baltimore, Washington et Philadelphie au pouvoir de Lee, soldats et officiers, dans l'armée de Bragg, rêvaient, à leur tour, la conquête de Cincinnati et de Louisville, la délivrance de Nashville, de Memphis et même de la Nouvelle-Orléans. Les sécessionnistes, nombreux dans le Kentucky, en majorité dans le Tennessee, s'enhardissaient de jour en jour; les expéditions de Morgan et de Forrest, pendant le mois de juillet 1862, leur avaient rendu toute leur confiance. Ces deux hardis partisans avaient admirablement préparé la campagne que leur chef méditait et traversé les États qu'il comptait enva-

hir, comme ce souffle rapide et subtil qui pénètre une forêt et s'évanouit ensuite avant quelque grand orage, dont il est l'infailible précurseur.

Mais il faut reprendre notre récit aux premiers jours de juillet. Nous avons dit que l'armée de Buell, rangée un peu en arrière de la rive droite du Tennessee, appuyait son aile droite à Huntsville et Athens, tandis que sa gauche s'étendait depuis Stevenson jusqu'en face de Chattanooga. Elle s'approvisionnait par les deux chemins de fer qui vont de Nashville, l'un à Athens et l'autre à Stevenson. La capitale du Tennessee était donc le centre de ses dépôts. Mais ceux-ci, à leur tour, ne pouvaient s'alimenter que dans les États du Nord et dépendaient entièrement, pour cela, de la ligne ferrée qui vient de Bowlinggreen et de Louisville. En effet, les eaux du Cumberland étaient trop basses alors pour la navigation, et le chemin de fer de Nashville à Columbus, par Union-City, traversait des contrées infestées par les guérillas. Cette armée, qui occupait, sur les rives du Tennessee, les dernières conquêtes des fédéraux, ne communiquait donc avec sa véritable base d'opérations, le fleuve et l'Etat de l'Ohio, que par une seule ligne de chemin de fer, longue de cinq cents kilomètres, depuis Stevenson jusqu'à Louisville : encore prêtait-elle le flanc aux incursions

des confédérés, qui, maîtres des Alléghanies et de la Virginie occidentale, se trouvaient beaucoup plus rapprochés que Buell de Louisville et des États du Nord.

Bragg, encouragé par les victoires de Lee devant Richmond, résolut de profiter de cette situation pour frapper son adversaire en ce point faible, et pour ramener le drapeau confédéré dans des États où l'appelaient de nombreux partisans.

Murfreesborough, petit bourg du Tennessee, situé à cinquante kilomètres de Nashville, sur le chemin de fer de Stevenson, était devenu l'un des principaux dépôts intermédiaires de Buell; c'était aussi le quartier général d'un grand prévôt, qui, sous prétexte de poursuivre les guérillas, avait entrepris la tâche impossible d'arrêter tous les habitants qui faisaient des vœux secrets pour l'ennemi. Des provisions considérables à enlever et de nombreux prisonniers à délivrer étaient un motif suffisant pour engager les confédérés à tenter un coup de main contre Murfreesborough, d'autant plus que cette position était mal défendue. Aucun retranchement sérieux ne l'entourait; sa garnison, forte de huit cents hommes, se composait de deux régiments, qui, épousant la querelle de leurs chefs, avaient eu tant de disputes entre eux qu'il avait fallu en camper un, le 3^e Minnesota, à

quelque distance du village ; enfin un nouveau commandant, le général Crittenden, qui venait d'y arriver, ne connaissait aucunement le pays. Les fédéraux ne sortirent de leur funeste sécurité que le matin du 13 juillet, lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par le bruit des pas de deux mille chevaux, arrivant au galop sur la route ferrée. Des nègres leur avaient bien raconté, la veille, qu'ils avaient rencontré le terrible Forrest et ses cavaliers ; mais on n'avait pas voulu les croire : « Contes de nègres ! » disait-on. C'était lui cependant : en un instant, les rues du village sont envahies, les maisons attaquées, un grand nombre de fédéraux pris ou tués avant d'avoir pu se défendre. Mais bientôt les autres se rallient et engagent le combat ; les cavaliers de Forrest, très-exposés à leur tour, sont un moment ébranlés, lorsqu'un renfort opportun vient les rejoindre, et le 9^e Michigan est pris tout entier. L'autre régiment, campé à quelque distance avec une batterie d'artillerie, n'avait été que faiblement attaqué : il allait au secours de Murfreesborough, lorsqu'il apprit qu'il arriverait trop tard. Il pouvait se retirer et aurait certainement échappé au désastre ; mais son colonel perdit la tête et se rendit, malgré les protestations de ses officiers. Ce fut là le seul exploit de Forrest, mais, pour un temps, il interrompit

gravement les communications de Buell avec Nashville, et l'obligea de disperser ses troupes sur les chemins de fer qui l'approvisionnaient, pour les protéger plus efficacement.

Pendant ce temps, Morgan s'était aussi mis en mouvement. Quittant Knoxville le 4 juillet, il traversait les montagnes qui séparent la vallée du Tennessee de celle du Cumberland, avec neuf cents chevaux seulement, et, marchant droit à l'est, il rencontra les premiers détachements fédéraux de l'autre côté de Cumberland, près du point où il sort de l'État du Kentucky, à Tompkinsville. Après les avoir facilement culbutés, il atteint Glasgow le 9, au soir; il y trouve des approvisionnements, et, dès le lendemain, ses cavaliers, reposés, bien nourris, bien armés, atteignent l'importante ligne ferrée de Nashville à Louisville, près des fameuses grottes dites Mammoth-Caves. Ils coupent le pont qui traverse le Barren-River, et les communications de Buell avec le Nord se trouvent ainsi interrompues. Pendant quelques jours, Morgan se promène sur cette ligne et la détruit entièrement, évitant les troupes qui le poursuivent, tombant à l'improviste sur les postes isolés, trompant constamment ses ennemis, grâce à la connivence de la plupart des habitants, à sa propre audace et

aussi au merveilleux usage qu'il sait faire du télégraphe ennemi. Un agent habile à manier cet instrument l'accompagne partout avec un appareil portatif et, toutes les fois qu'il rencontre un fil, le détache et le met en communication avec sa machine. Il intercepte ainsi tous les signaux qui s'échangent sur la ligne ; aux messages de Louisville, il répond au nom du bureau de Nashville ; à Nashville, au nom du bureau de Louisville. Toutes les dépêches passent entre ses mains et lui révèlent les mouvements des troupes destinées à envelopper sa petite bande. Partout il renouvelle cet adroit manège avec le même succès. Lorsque ce sont des dépêches particulières qui lui passent ainsi par les mains, il n'en garde pas copie, dit-il, mais profite de l'occasion pour donner à son interlocuteur fédéral quelque nouvelle surprenante sur les mouvements de Morgan : il engage ainsi des conversations télégraphiques où il apprend beaucoup sur l'ennemi et, par ses faux renseignements, il déjoue les meilleurs plans que celui-ci peut avoir formés. On comprend le trouble des généraux du Nord, croyant causer entre eux, tandis que toutes leurs dépêches sont prises et modifiées par un adroit adversaire. Ellsworth, l'électricien confédéré, joue son rôle avec une présence d'esprit imperturbable : représentant plusieurs bureaux

à la fois, à peine a-t-il fini de causer d'un côté qu'il recommence de l'autre. Ici il cherche, en vain il est vrai, à persuader à un train de venir donner dans une embuscade dressée par Morgan. Là il surprend l'employé fédéral dans un bureau et l'oblige à envoyer, en sa présence, quelques dépêches insignifiantes, afin de voir quelle est sa manière de manier l'instrument, quelle est, on peut dire, sa main, comme pour une écriture, et de l'imiter fidèlement. Des registres, qu'il a pu se procurer, lui révèlent tous les signaux secrets; si le sens de quelqu'un de ces symboles lui échappe, les ressources ne lui manquent pas pour le découvrir. Ainsi il reçoit un jour des dépêches signées Z; ne sachant d'où elles viennent, il télégraphie à Z: « Un de mes amis parie des cigares que vous ne pouvez écrire correctement le nom de votre bureau. — Accepté, répond Z : *Lebanon-Junction*. Comment croyiez-vous que je l'écrirais? — Nous avons perdu, je croyais que vous l'écririez avec deux b, » dit naïvement Ellsworth, qui sait maintenant à quoi s'en tenir. Enfin, la campagne terminée, il ne veut pas disparaître sans un adieu et un remerciement ironique à ses correspondants. N'ayant plus rien à craindre et redevenu subitement l'agent confédéré, il inonde, pendant quelques heures, les bureaux du Kentucky de dé-

pêches signées de son nom ou de celui de son chef. Nous n'en citerons qu'une seule; elle est adressée, par celui-ci, au général fédéral J. Boyle, chargé de le poursuivre, et est ainsi conçue :

« Bonjour, Jerry. Ce télégraphe est une grande institution. Vous devriez le détruire, car il m'informe trop bien. Mon ami Ellsworth a dans son dossier toutes vos dépêches depuis le 10 juillet. En voulez-vous copie? JOHN MORGAN, commandant. »

Cependant, après avoir coupé, à Barren-River, le chemin de fer de Louisville, Morgan, laissant cette ligne à sa gauche, avait atteint, par une longue marche, le 11 au soir, un pont voisin de Lebanon; il s'en empare facilement et surprend le lendemain la petite garnison de Lebanon, qu'il fait prisonnière. Guidé par les informations que recueille son télégraphe, il menace à la fois les deux importantes positions de Frankfort, capitale de l'État, et de Lexington, et, passant entre les deux, il pousse hardiment dans la direction de Cincinnati. A Cynthiana, il rencontre le chemin de fer qui mène de cette ville à Frankfort et, après un combat assez vif, s'empare du détachement fédéral, fort de quatre cent cinquante hommes, qui gardait ce poste. L'émotion est extrême parmi ses ennemis; l'État de l'Ohio se sent lui-même menacé par cette

démonstration ; mais Morgan sait bien que le moment où il inspire le plus de crainte est le plus propice pour se retirer. Il a obtenu tous les avantages auxquels il pouvait prétendre : les chemins de fer sont coupés, il a recruté à peu près trois cents hommes, reconnu les points faibles de l'ennemi et jeté le trouble dans ses camps. Il se replie rapidement sur Paris, Winchester, Richmond, Crab - Orchard, Somerset et Monticello, ramassant sur sa route des armes et des munitions et relâchant, sur parole, les prisonniers qu'il a faits. Enfin, le 28 juillet, il rentre dans les lignes confédérées, après une expédition qui n'a pas compté un seul échec sérieux.

Nous ne pouvons donner le détail de la guerre de partisans faite, dans le Tennessee, aux époques d'inaction des grandes armées, par des bandes isolées portant le drapeau confédéré. Plus elles étaient petites, plus elles étaient généralement disposées au pillage et aux actes de violence. Les bourgs qui n'avaient pas la force ou la volonté de se protéger eux-mêmes étaient constamment occupés par ces bandes, qui pénétraient fort avant au milieu des postes fédéraux. On en vit même une s'emparer de Clarksville, sur le Cumberland, entre Nashville et le fort Donelson. Parmi leurs méfaits, il faut citer l'assassinat du général

fédéral Robert Mac Cook, le 6 août, près de Dechard. Celui-ci, gravement malade, voyageait seul avec quelques hommes d'escorte, à plusieurs kilomètres en avant de sa brigade. Une centaine de partisans se jetèrent sur lui, et les cavaliers confédérés, galopant à côté de sa voiture, dont les conducteurs ne pouvaient arrêter les chevaux effrayés, le massacrèrent à coups de pistolet. Les hommes capables de pareils guets-apens se dispersaient aussitôt qu'ils se sentaient poursuivis et retournaient, en apparence, à la vie des champs, dans leurs plantations; mais, lorsqu'ils n'avaient pas les armes à la main, ils servaient encore plus efficacement les généraux sudistes, en qualité d'espions. Aussi ces chefs étendaient-ils sur eux une protection qui ne leur fit pas honneur. Quand on les prenait les armes à la main et qu'on leur infligeait la peine des assassins, le gouvernement confédéré protestait comme si les lois de la guerre avaient été violées; quand on les arrêtait chez eux comme espions, il criait à l'oppression, et ses cris étaient répétés jusqu'en Europe.

La position des fédéraux était difficile : ils avaient à garder un arc de cercle immense, s'étendant depuis Memphis, sur le Mississippi, jusqu'au Cumberland-Gap, récemment occupé par la brigade du général fédéral Morgan. Leurs troupes étaient trop espacées pour se

prêter promptement un appui efficace ou pour intercepter les guérillas qui se glissaient entre elles; et cependant elles étaient divisées en détachements assez peu considérables pour offrir çà et là une proie facile à un ennemi entreprenant. D'ailleurs, la grande armée qui avait assiégé Corinth était affaiblie, non-seulement par le développement excessif de ses lignes, mais aussi par la réduction de son effectif. D'une part, les volontaires, enrôlés pour un an après la bataille du Bull-Run, recevaient leurs congés; d'autre part, à cette époque de chaleurs, l'armée payait, par de nombreux malades, son tribut au climat fiévreux des rives du Tennessee; enfin aux nombreux convalescents que les hôpitaux militaires évacuaient sur les États du Nord, se joignaient bien des hommes valides qui profitaient du peu de vigilance de l'inspection pour aller, sous prétexte de maladie, respirer l'air natal.

Les confédérés, au contraire, grâce à la stricte application de la loi de conscription, remplissaient rapidement les cadres de l'armée de Bragg. Au commencement d'août, peu de jours après le retour de Morgan, celle-ci se trouvait massée tout entière dans la vallée du Tennessee. Elle ne put cependant se mettre tout de suite en mouvement, faute d'une

quantité suffisante de moyens de transport. Ce service, toujours si important, et si difficile à organiser en Amérique, devait être en effet le ressort principal de la grande expédition préparée par Bragg. Il lui fallait, pour l'entreprendre, un matériel énorme, et le convoi qui, après l'évacuation de Corinth avait quitté Tupelo au milieu de juin, avait été obligé, pour le rejoindre, d'accomplir un long et malaisé voyage. Les wagons, et même l'artillerie, privés des ressources d'une voie ferrée, traînés par des chevaux épuisés d'abord à travers un pays marécageux, puis au milieu des montagnes escarpées du nord de l'Alabama, mirent près de deux mois à faire ce pénible trajet. Enfin tout fut prêt au milieu d'août. Kirby Smith, qui occupait Knoxville avec une forte division, fut placé sous les ordres de Bragg, et celui-ci lui envoya les deux belles brigades de Cleburne et de Preston Smith, qui portèrent ses forces à 15,000 hommes. Bragg était lui-même aux environs de Chattanooga, avec l'armée du Mississippi, qui comptait environ 45,000 hommes de toutes armes et qui était partagée entre ses deux anciens lieutenants Polk et Hardee. Le moment d'agir était venu; car, en Virginie, Lee venait de tourner de nouveau la face de ses soldats vers Washington et se mettait en marche pour attaquer

l'armée de Pope sur le Rapidan. Sur toute cette immense ligne, tracée par les belligérants à travers le continent, les confédérés reprenaient l'offensive. Le plan de Bragg était simple, juste, et pouvait assurer de grands résultats : il s'agissait pour lui de déborder le flanc gauche de Buell, de lui couper la retraite en le devançant dans le Kentucky et de s'y établir assez fortement pour pouvoir lui en disputer la possession. Il savait bien que, si la guerre était de nouveau transportée dans cet État, celui du Tennessee, situé plus au sud, serait, sans coup férir, arraché aux fédéraux.

La position de l'armée de Buell favorisait l'exécution de ce plan. Sa droite était à Huntsville; son centre, échelonné sur le chemin de fer de Nashville à Chattanooga, au delà de Dechard, observait, à Jasper, les passages du Tennessee et l'embouchure du Sequatchie; enfin sa gauche s'étendait jusqu'à Mac-Minnsville. Jugeant que cette dernière position était la plus importante, le général en chef fédéral l'avait confiée à son meilleur lieutenant, Thomas, le vainqueur de Mill-Springs. Mais, tandis que la droite et le centre étaient couverts par le cours du Tennessee, qui les séparait de l'ennemi, la gauche était entièrement en l'air : entre Mac-Minnsville et le fleuve s'étend une

chaîne de montagnes d'un accès difficile, formée de vastes plateaux, dépourvus d'eau, et coupée par quelques profondes vallées, parallèles au Tennessee : la plus importante de ces vallées est celle du Sequatchie. Ne pouvant occuper ce massif inhospitalier, les fédéraux avaient cherché, sur son revers occidental, des campements où il leur fût aisé de s'approvisionner ; et, craignant d'étendre démesurément leurs lignes, ils ne les avaient prolongées au nord de Mac-Minnsville que par d'insignifiants postes de cavalerie.

Afin de les tromper sur les véritables mouvements de l'armée qui devait les attaquer, le gouvernement de Richmond résolut de les menacer à la fois sur plusieurs points fort éloignés les uns des autres. Humphrey Marshall, dans la Virginie occidentale, et Van Dorn dans le Mississippi, qui étaient séparés l'un de l'autre par plus de 900 kilomètres à vol d'oiseau, eurent ordre, au même moment, l'un d'appuyer l'invasion de Kirby Smith, l'autre de harceler Grant autour de Memphis et de Corinth, afin de l'obliger à se renfermer dans ces deux places. Le 21 août, l'armée de Bragg traversait le Tennessee, au-dessus de Chattanooga, près de Harrison : opération assez longue, car il n'avait pas d'équipages de ponts suffisants, et il fut obligé de transporter tout son monde, d'une rive

à l'autre, au moyen de quelques petits bateaux à vapeur et des barques qu'il avait réunies de toutes parts. Mais le massif des montagnes, qui le séparait des camps ennemis à Mac-Minnsville, lui permit d'opérer ce passage en toute sécurité. Nous le laisserons un moment pendant qu'il s'établit sur la rive droite du fleuve, et suivrons son lieutenant Kirby Smith, qui avait quitté Knoxville en même temps que lui et qui allait le précéder dans le Kentucky.

Nous avons parlé ailleurs de la vaste contrée privée de chemins de fer et de fleuves navigables, qui s'étend entre l'Ohio et la crête des Alleghanies, et dont une partie forme le Kentucky oriental. Nous avons expliqué comment elle était impénétrable à de grandes armées, faute de voies de communication. Mais Kirby Smith, prenant avec lui six ou sept mille hommes habitués à faire de longues étapes et à fourrager tout en marchant, ne craignit pas de s'y aventurer. Son premier objet était d'enlever aux fédéraux, en la tournant, la position inexpugnable du Cumberland-Gap. Ce défilé important, qui, avant les chemins de fer, était le passage le plus fréquenté entre l'est et l'ouest, avait été abandonné au printemps par les confédérés, et occupé, le 18 juin, par la brigade unioniste de Morgan, qui s'y était fortement

retranchée. Kirby Smith traverse les Alleghanies au Big-Creek-Gap, à trente-cinq kilomètres au sud-ouest du Cumberland-Gap, et marche droit sur le centre du Kentucky, partie la plus populeuse et la plus riche de cet État. Il coupe ainsi les communications de Morgan, le fédéral, avec les dépôts qui le faisaient vivre, et il laisse à Humphrey Marshall d'un côté, à John Morgan, le partisan, de l'autre, la tâche facile de ne pas permettre à une seule voiture de venir l'approvisionner. La brigade unioniste, ainsi bloquée, tint trois semaines dans sa position : enfin, le 17 septembre, lorsque ses vivres furent épuisés, elle fit sauter les ouvrages confiés à sa garde, et, descendant les pentes des Alleghanies, elle se fraya un chemin jusqu'à l'Ohio, malgré les guérillas qui la harcelèrent pendant toute cette pénible retraite.

Kirby Smith cependant s'avancait rapidement dans le Kentucky, avec sa petite troupe, dont la voix publique grossissait chaque jour le nombre : un millier de cavaliers la précédaient, battant le pays et réunissant, par des recherches actives chez les habitants, les vivres nécessaires chaque soir à la colonne confédérée. Ses adversaires n'avaient rien préparé pour la recevoir. Ils avaient cru le Kentucky couvert par l'armée de Buell contre toute invasion sérieuse, et

ne s'attendaient à y voir paraître que des guérillas. Aussi leurs forces actives ne se composaient guère que de cavalerie et de quelques régiments d'infanterie disséminés le long des chemins de fer. Ces derniers étaient établis dans les *stockades* ou palissades, sortes de fortins de bois, ressemblant à de vastes blockhaus, très-utiles pour repousser une bande de partisans, mais incapables de résister à une attaque régulière. Au premier bruit de l'invasion du Kentucky l'inquiétude s'était répandue sur les deux rives de l'Ohio.

Le général Lewis Wallace, fort populaire dans ce pays, était accouru, avec un régiment de l'Indiana, à Louisville; le poste important de Lexington, nœud principal des chemins de fer de l'État, lui avait été confié et il avait bientôt groupé autour de lui des régiments de l'Ohio, accourus de Cincinnati, et les unionistes du Kentucky qui venaient grossir les rangs des troupes levées dans cet État. Ses forces s'élevaient à une dizaine de mille hommes au plus; il leur avait communiqué son ardeur, mais, réunies depuis huit jours seulement, elles n'avaient aucune expérience ni aucune cohésion. La destitution de Wallace fit perdre à ces soldats la seule force qui aurait pu les soutenir, la confiance dans leur chef. Kirby Smith avait la partie belle. Il ne s'agissait pour lui que de marcher vite;

c'est ce qu'il sut faire ; la nature du pays qu'il traversait ne lui permettait d'ailleurs pas de s'y arrêter. Le premier objet de son expédition était d'atteindre Lexington. Il s'était mis en marche vers le 22 août, en suivant la route qui se dirige droit au nord par Jacksboro et le Big-Creek-Gap, tandis que sa cavalerie, forte de neuf cents chevaux et de plusieurs batteries légères, qui était partie quelques jours auparavant de Kingston, faisait un grand détour à l'ouest pour éclairer son flanc gauche. Cette cavalerie, sous les ordres du colonel Scott, passant par Montgomery, Jamestown dans le Tennessee et Monticello, avait traversé l'ancien champ de bataille de Mill-Springs, puis Somerset, et avait enfin atteint London le jour même où Smith se mettait en marche avec sa colonne. Un petit corps de cavalerie fédérale, sous le colonel Metcalfe, était campé de l'autre côté du col de Big-Hill, que les confédérés occupèrent par surprise. Le 23, Metcalfe voulut le reprendre, mais ses troupes, fort indisciplinées, furent bientôt mises en déroute ; et, malgré ses efforts, il ne put les rallier que dans Richmond, à vingt-quatre kilomètres de là, sur la route de Lexington. Les confédérés, après l'avoir suivi pendant quelque temps, se replièrent sur leur colonne principale, qui approchait de London par la route directe. En effet Smith,

doublant les étapes, avait, en trois jours, traversé la vaste région des Cumberland-Mountains. Dans cette marche rapide, ses soldats n'avaient trouvé ni vivres ni parfois même assez d'eau pour éteindre leur soif; cependant ils atteignirent en fort bon ordre, le 28, la plaine, relativement riche et peuplée, qui s'étend au nord du Big-Hill. Dès le 29, poussant devant eux quelques avant-postes de cavalerie fédérale, ils continuaient leur route vers Richmond. Nelson avait placé dans ce bourg les deux brigades Cruft et Manson, sous les ordres de ce dernier, soit environ six ou sept mille hommes. C'étaient les seules forces bien organisées qu'il y eût dans le Kentucky; encore, à l'exception de deux petits régiments d'ancienne formation, ces soldats n'avaient-ils aucune expérience de la guerre.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Manson, dont le camp, dominé par les hauteurs environnantes, était difficile à défendre, résolut de prévenir l'attaque qui le menaçait; mais il commit la faute de laisser à Richmond la brigade Cruft, en ne prenant que la sienne avec lui. Après avoir repoussé l'avant-garde confédérée, il s'établissait, le 29 au soir, dans une bonne position près du village de Rogersville; le lendemain matin, au lieu d'attendre l'ennemi, il voulut

s'avancer encore plus loin : c'était fatiguer mal à propos des hommes peu habitués à la marche et élargir l'espace qui le séparait de sa réserve, à laquelle il venait seulement d'envoyer l'ordre tardif de le rejoindre. Il rencontre bientôt la petite armée de Kirby Smith ; le combat s'engage des deux côtés de la route, dans des champs parsemés de bouquets de bois. Kirby Smith a placé à droite la division Cleburne, à gauche celle de Churchill. Celle-ci, en cherchant à déborder l'ennemi, se sépare de Cleburne, qui demeure seul exposé au principal effort de Manson. Les fédéraux, malgré leur inexpérience, soutiennent vaillamment le combat. Cleburne est blessé, ses troupes sont ébranlées. Mais, en cet instant, la droite fédérale cède devant Churchill. C'est en vain que Cruft, qui vient d'arriver avec un régiment et deux batteries, accourt pour réparer cet échec : Manson est obligé de dégarnir sa gauche. Preston Smith, qui a remplacé Cleburne dans le commandement de sa division, en profite pour faire un retour offensif. Les fédéraux manquent de cartouches, les gargousses sont épuisées ; ils ne peuvent conserver plus longtemps des positions que le hasard de la marche leur a données, sans qu'ils aient eu le temps de s'y bien établir. Manson ordonne enfin la retraite sur Rogers-

ville ; mais ses soldats ne peuvent conserver leurs rangs, et le reste de la brigade Cruft, qui aurait rendu de grands services si elle était arrivée plus tôt, s'efforce inutilement de couvrir leur déroute. Les fédéraux se reforment enfin à Rogersville, derrière des haies et le long de quelques bois voisins de la chaussée ; ils attendent, l'ennemi de pied ferme et lui résistent pendant près d'une heure ; mais leur aile droite finit encore par être enfoncée. Se repliant de nouveau en toute hâte, ils arrivent à Richmond, où Nelson, accouru de Lexington, cherche à organiser une dernière résistance ; cette fois, les soldats unionistes ne tiennent pas plus d'un quart d'heure devant les confédérés, qui ont, dans une seule journée et à travers trois combats, parcouru l'étape énorme du Big-Hill à Richmond. Un désordre effroyable confond alors les débris de la petite armée fédérale. La cavalerie augmente encore le trouble par son empressement à fuir. Bientôt on rejoint le convoi de l'armée, expédié quelque temps auparavant sur Lexington. L'ennemi épuisé a cessé la poursuite ; mais la longue colonne des fuyards continue à se presser dans la direction de Lexington. Soudain elle flotte et s'arrête : on a entendu quelques coups de fusil en tête, et le mot fatal : « Nous sommes coupés, » passe rapidement

de bouche en bouche. C'est la cavalerie de Kirby Smith qui vient achever le désastre des fédéraux. Le colonel Scott, qui la commande, est parti le matin, comptant hardiment sur la victoire de ses camarades, et, par un grand détour à travers champs, il est venu se placer au delà de Richmond, sur la ligne de retraite des vaincus. Pendant que Nelson, grièvement blessé dans le dernier combat, parvient à s'échapper, Manson ne peut réunir autour de lui plus d'une centaine d'hommes, qui tentent en vain de se frayer un passage; en un instant, ils sont tous blessés ou dispersés; Manson lui-même est pris avec les plus braves. Tout le convoi, toute l'artillerie des fédéraux tombent entre les mains de Kirby Smith; les prisonniers ramassés de tous côtés s'élèvent bientôt à plus de trois mille. Les vainqueurs n'ont perdu que deux cent cinquante tués et cinq cents blessés. C'était un chiffre considérable pour cette petite armée; mais le succès qu'elle venait de remporter valait bien le prix qu'elle l'avait payé : elle avait anéanti la seule force qui pût l'arrêter dans sa marche, et le Kentucky tout entier était à sa merci.

Le 1^{er} septembre, Kirby Smith entrait dans Lexington, aux applaudissements d'une population passionnément esclavagiste, et ses soldats trouvaient, dans un

repos bien mérité, le dédommagement de toutes leurs fatigues. Cependant il fallait agir promptement pour tirer parti de la victoire. Deux routes à peu près de même longueur s'ouvraient devant lui : l'une conduisait au nord à Covington, faubourg situé sur la rive gauche de l'Ohio, en face de Cincinnati; l'autre, se dirigeant vers l'ouest, menait à Louisville. Kirby Smith se décida pour la première, par laquelle il menaçait plus directement le sol des États libres. La suite de la campagne prouva que ce fut une erreur; car, pour atteindre les communications de Buell, le seul ennemi qu'il eût à redouter, il fallait occuper Louisville. C'est là qu'était la tête des chemins de fer qui reliaient Nashville et le Tennessee à la vallée de l'Ohio; c'est là que s'amassaient tous les approvisionnements qui alimentaient les armées fédérales jusque devant Chattanooga; en s'y établissant, Kirby Smith aurait protégé le flanc droit de Bragg, qui venait alors d'entrer dans le Kentucky. En marchant vers Cincinnati, il s'éloignait, au contraire, de la principale armée d'invasion, et ne pouvait causer aux fédéraux que des alarmes passagères. Après avoir refait ses troupes et vu leur nombre triplé par les volontaires qui venaient de toutes parts se ranger sous ses drapeaux, il se mit en marche vers

Cynthiana. Le général Heath, qui avait pris les devants avec sa division, forte d'une douzaine de mille hommes, parut le 15 devant Covington. Mais, au lieu de trouver une ville sans défense, au lieu de voir, comme il l'avait espéré, la grande cité de Cincinnati implorer sa merci et aider elle-même ses soldats à traverser le fleuve, pour éviter un bombardement, il rencontra tous les préparatifs d'une résistance énergique. A la nouvelle du désastre de Richmond, Wallace avait été rappelé à Cincinnati par le gouverneur de l'État. Sa première mesure avait été de fermer tous les magasins, tous les rendez-vous d'affaires; puis, appelant tous les citoyens sur les places publiques, il leur avait donné des outils. Quarante mille hommes s'étaient mis à élever des retranchements autour du faubourg de Covington, tandis que tous les bateaux à vapeur avaient été, à la hâte, armés de canons.

Reconnaissant qu'il ne pourrait s'emparer de cette riche proie par un coup de main, Heath se retira, le soir même du 15 septembre, et se replia sur la ville de Frankfort, qu'une partie des troupes de Smith venait d'occuper. La prise de cette dernière ville pouvait produire un certain effet sur les populations hésitantes, prêtes à se grouper autour des autorités sécessionnistes que les généraux confédérés

allaient installer dans la capitale officielle de l'État; mais elle n'avait, au point de vue militaire, qu'un seul avantage, celui de permettre à ces généraux de passer facilement la rivière de Kentucky, et ce n'était en réalité qu'une première étape vers Louisville, où, sans un inutile détour au nord, il aurait pu entrer ce jour-là même.

Kirby Smith allait d'ailleurs céder le rôle principal aux deux grandes armées qui venaient d'entrer en scène sous les ordres de Bragg et de Buell. Nous avons laissé le général confédéré passant le Tennessee au-dessus de Chattanooga, le 21 août, à la tête d'environ 40,000 hommes : un massif presque impénétrable de montagnes âpres et désertes le sépare de la gauche des fédéraux. Dès le 19 août, ceux-ci ont eu vent de ses préparatifs de passage; mais on ne peut savoir de quel côté il les attaquera. Thomas a bien deviné ses intentions, et, le 22, il avertit son chef que l'ennemi s'efforce sans doute de tourner sa gauche pour entrer dans le Kentucky. Mais Buell croit, au contraire, qu'il traversera les montagnes pour venir l'attaquer de front; il craint même pour sa droite et prête à Bragg l'étrange dessein d'envahir le nord de l'Alabama. Au lieu de concentrer ses forces sur sa gauche, comme Thomas le lui demande, et de se pla-

cer de manière à commander la route de Sparta, la seule par laquelle Bragg puisse gagner le Kentucky, il veut prendre une position qui couvre son centre et choisit Altamount; mais ce village, situé déjà dans la région montagneuse et stérile, est presque inabordable et n'offre aucune des ressources nécessaires à une armée. Thomas, qui y arrive le 25, est obligé de le quitter faute de vivres, et retourne à Mac-Minnsville, qu'on lui avait, fort imprudemment, fait abandonner. Mac Cook le remplace, le 29, à Altamount, pour être bientôt, à son tour, forcé de se rapprocher de ses dépôts; les autres divisions, échelonnées sur le chemin de fer et sur la route qui passe par Hillsboro, Tracy et Battle-Creek, font face au nord. Les fédéraux attendent ainsi l'ennemi, qui leur tourne le dos et va envahir le Tennessee par la brèche ouverte devant lui. Cependant Forrest, avec quatre régiments comptant environ quinze cents ou deux mille chevaux, fit, pour masquer ce mouvement, une démonstration contre leurs lignes, et la nature boisée et accidentée de cette contrée lui permit de pénétrer, presque inaperçu, entre leurs divisions. Le 29, un détachement de sa brigade, qui atteignit le chemin de fer de Mac-Minnsville, entre ce point et Manchester, essaya en vain d'enlever un poste fédéral

établi dans un *stockade*. Dès le lendemain, Forrest, voyant que ses adversaires se préparaient à l'entourer de toutes parts, songea à la retraite et chercha à se dégager en tournant brusquement au nord. Il voulait passer entre Mac-Minnsville et Murfreesborough, pour rejoindre de là Bragg sur le Cumberland ; mais une brigade d'infanterie, composée de trois régiments et de deux sections d'artillerie, sous les ordres du colonel Fyffe, qui avait été lancée à sa poursuite, l'atteignit, par une marche forcée, dans un carrefour situé au milieu d'une vaste clairière. Les cavaliers confédérés, en l'apercevant, croient avoir devant eux un convoi ennemi, proie facile qu'ils se préparent à enlever, lorsqu'ils sont accueillis par une vive fusillade et par le feu de l'artillerie. En un clin d'œil, ils sont dispersés et s'enfuient dans toutes les directions, laissant derrière eux un grand nombre de tués et de blessés. Cet échec paralysa, pour quelque temps, les mouvements de Forrest.

Morgan, de son côté, décrivant un cercle complet, rentra dans le Tennessee central. Il avait échappé à la poursuite de la brigade fédérale De Courcy, qui était descendue du Cumberland-Gap jusqu'à Tazewell, et, après une légère escarmouche en ce lieu, il avait gagné Knoxville, où il ne s'arrêta que peu de jours ;

puis, marchant de nouveau à l'ouest, il débordait la gauche de Buell et traversait, sans opposition, le Cumberland, aux environs de Hartsville. Les fédéraux, avertis enfin de cette pointe hardie qui menaçait de couper les communications entre Nashville et le Kentucky, se mirent à sa poursuite, et le général Johnson, avec environ six cents cavaliers, l'atteignit un peu au delà de Gallatin. Morgan, se sentant trop pressé, revint sur ses pas, et les deux troupes, qui avaient mis pied à terre, se rencontrèrent entre ce bourg et celui de Cairo. Au premier choc, les fédéraux s'enfuirent honteusement, laissant derrière eux leur général et une poignée de vaillants soldats, qui se défendirent quelque temps et finirent par être faits prisonniers.

Morgan, encouragé par ce succès, et apprenant que les unionistes occupaient fortement Bowlinggreen et Munfordsville, appuya au nord-est pour remonter la vallée du Cumberland dans la direction de Jamestown (Kentucky) et de Somerset. Il couvrait ainsi, par une marche plus excentrique encore, le mouvement circulaire de la cavalerie de Scott, destiné, comme nous l'avons vu, à masquer l'expédition de Kirby Smith. Après avoir rempli cette tâche, il rejoignit ce dernier

dans les plaines du Kentucky et demeura attaché à sa petite armée pendant toute la campagne que nous allons raconter.

Buell avait enfin reconnu son erreur ; mais Bragg avait déjà pris beaucoup d'avance sur lui. L'armée confédérée, après s'être reposée à Dunlap, avait traversé, le 28 août, les premières arêtes des montagnes connues sous le nom de Waldrens-Ridge, qui la séparaient des fédéraux, et avait débouché dans la vallée du Sequatchie ; puis, tournant à droite, elle avait remonté cette vallée et atteignait Pikeville le 30 août, jour où Forrest était mis en fuite près de Mac-Minnsville, et où, dans le Kentucky, Kirby Smith dispersait, à Richmond, la division Nelson. C'est ce même jour que Buell se mit en marche pour couvrir Nashville. Il n'avait plus le temps de barrer aux confédérés la route du Kentucky : il fallait au moins protéger la capitale du Tennessee. Buell amenait avec lui cinq divisions de l'armée de l'Ohio, dont trois étaient sous les généraux Schœpf, Mac Cook, Crittenden, et les deux autres, désignées comme la quatrième et la sixième, sous Thomas. Ces troupes atteignirent Murfreesborough entre le 3 et le 5 septembre. Les deux divisions de Palmer et de Negley se trouvaient déjà à Nashvillé, avec tous les dépôts et un grand nombre de conva-

lescents ; la première division vint les rejoindre, et, le 7 septembre, Thomas reçut le commandement de toutes ces forces, avec la mission de défendre la capitale du Tennessee. Un intérêt impérieux appelait en effet Buell dans le Kentucky : Bragg venait de le précéder dans cet État.

Le 30 août, pendant que les fédéraux se dirigeaient de Dechard et de Mac-Minnsville sur Murfreesborough et Nashville, Bragg avait remonté le Sequatchie jusqu'à ses sources, et, traversant le col de Grassy-Cove, il arrivait, avec ses têtes de colonne, à Crossville, où Forrest le retrouvait le lendemain. Le détour qu'il avait fait ainsi au nord-est avait encore une fois jeté le trouble dans l'esprit de Buell et retardé d'un jour le mouvement de l'armée unioniste. Ce détour n'avait cependant d'autre but que de ramener les confédérés sur une de ces grandes routes auxquelles leur rareté même donne en Amérique une importance exceptionnelle. C'était celle de Knoxville à Nashville, qui lui ouvrait d'un côté une voie facile pour pénétrer au cœur du Tennessee et qui, de l'autre, en se prolongeant dans la partie orientale de cet État, lui permettait de recevoir les approvisionnements dont il avait besoin. Bragg, atteignant cette route à Crossville, avait appuyé aussitôt à l'ouest, traversé Sparta, et, suivant rapidement une direction parallèle à celle de son adver-

saire, il s'était emparé du bourg de Carthage, sur le Cumberland, ce qui le rendait maître des deux rives du fleuve. De ce point, il menaçait Nashville, dont l'armée de Buell était encore fort éloignée ; mais, soit qu'il trouvât cette ville munie d'une trop forte garnison, soit plutôt qu'il n'eût fait cette feinte à l'ouest que pour retenir les fédéraux dans le Tennessee et gagner sur eux une nouvelle avance, il tourna brusquement au nord dans la direction de Glasgow. Ses têtes de colonne franchissaient, le 5 septembre, la frontière du Kentucky, au moment même où l'armée de Buell se massait péniblement entre Nashville et Murfreesborough.

Bragg avait sous ses ordres bien des soldats et des officiers qui avaient évacué Bowlinggreen six mois auparavant avec Sidney Johnston, pris part à la sanglante bataille de Shiloh, défendu Corinth, et qui enfin, après une très-longue marche à travers le Mississippi, l'Alabama et le Tennessee, rentraient dans le Kentucky, pleins d'ardeur et de confiance. Cette confiance était fondée : grâce aux combinaisons de leur chef et aux lenteurs de leur adversaire, ils se trouvaient placés entre celui-ci et sa base d'opération. Désormais Kirby Smith, protégé par eux, n'avait plus rien à craindre. Le chemin de fer qui reliait Nashville

aux grandes cités du Nord était à leur merci ; les États libres de la rive droite de l'Ohio étaient menacés ; et Buell, pour assurer sa retraite, allait être obligé d'attaquer les confédérés là où il leur plairait de lui tenir tête.

Laissant au général Thomas le soin d'organiser la défense de Nashville, Buell, à la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi à Carthage, s'était porté jusqu'à Lebanon, dans la direction de cette ville. Mais Bragg, sans l'attendre, poussait toujours en avant : le 12 septembre, les premiers fantassins confédérés atteignaient Glasgow, tandis que la cavalerie coupait le chemin de fer de Nashville à Louisville, entre Franklin et Bowlinggreen. Buell les suivait de loin et en tâtonnant. Ce jour-là, il n'avait pas dépassé la frontière du Kentucky, près de Mitchellville, et, craignant encore une attaque sur Nashville, il renvoyait à Thomas une division de son armée. Le lendemain enfin, le doute ne fut plus possible. Une dépêche interceptée lui avait appris, dit-on, ce qu'il était d'ailleurs facile de deviner, que Bragg marchait sur Louisville. Les fédéraux avaient bien peu de chances de gagner la course dont cette ville était le prix. Thomas fut appelé, en toute hâte, avec la première division. Il en laissa deux à Nashville et se mit en marche le 15. Le 18, toute l'armée de Buell

PERRYVILLE.

était concentrée à Bowlinggreen. Mais Bragg, de son côté, avait mis ces six jours à profit, et les deux adversaires se trouvaient à peu près dans la même position que Lee et Pope trois semaines auparavant, chacun tournant presque le dos à sa vraie base d'opération. Buell devait craindre un désastre comparable à celui que les fédéraux avaient éprouvé à Manassas.

En effet, laissant une division avec Breckenridge sur la frontière du Tennessee, pour arrêter tout mouvement offensif de la garnison de Nashville, Bragg avait marché sur deux colonnes, le corps de Hardee prenant à gauche par Cave-City, celui de Polk appuyant plus à droite, et, dès le 14, son avant-garde avait atteint les bords du Green-River. Cet important affluent de l'Ohio coule à peu près de l'est à l'ouest, et il formait un obstacle sur lequel Bragg, une fois maître de la rive septentrionale, pouvait arrêter assez longtemps son ennemi, qui arrivait du sud. Le chemin de fer traversait ce cours d'eau à Munfordsville : le passage était défendu, sur la rive gauche ou méridionale, par un blockhaus à l'ouest, et par un petit fort, appelé fort Craig, à l'est du chemin de fer. Ces deux ouvrages, que reliait un long épaulement, n'étaient armés que de quatre canons de position. La garnison fédérale, commandée par le colonel Wilders, se com-

posait de deux batteries d'artillerie de campagne, d'environ deux mille hommes, appartenant aux dépôts de cinq ou six régiments divers, et d'une compagnie d'infanterie régulière. Deux brigades, sous les ordres du général Chalmers, formaient l'avant-garde du corps de Hardee, qui marchait en tête de l'armée confédérée. Elles arrivèrent, le 13 au soir, devant les retranchements fédéraux et les attaquèrent le lendemain, dès le point du jour, avec la plus grande vigueur. Le fort Craig, récemment construit au milieu d'un bois, était entouré d'abatis considérables. Un combat acharné s'engage parmi les arbres renversés; les fédéraux sont bientôt rejetés dans leurs ouvrages, mais les assaillants ne peuvent les en déloger et se retirent enfin, après avoir éprouvé des pertes considérables. Encouragée par ce succès, la petite garnison ne songe qu'à continuer la défense des positions confiées à son honneur. Le 15, elle reçoit de Louisville un renfort de cinq cents hommes, et un autre, le 16 au matin, qui porte ses forces à près de quatre mille hommes. Mais l'immobilité apparente des confédérés, qui attire ces nouvelles victimes dans le piège, cache une manœuvre destinée à leur rendre tout salut impossible. Pendant que la plupart des forces de Hardee sont venues se masser en arrière des brigades de Chalmers, Polk

passait le Green-River à seize kilomètres plus haut, descendait la rive droite et venait enfin compléter, de ce côté, l'investissement de la petite garnison. Pour s'emparer de cette proie, Bragg, s'inspirant de l'exemple de Lee à Harpers-Ferry, n'a pas hésité à concentrer son armée, au prix d'un changement complet dans son ordre de marche. Afin de retenir les fédéraux jusqu'au moment où ils ne pourront plus s'échapper, il fait attaquer par Hardee les ouvrages de l'ouest. Les confédérés sont repoussés, mais le sacrifice de quelques vies n'a pas été inutile. Bragg, désormais sûr du succès, envoie à Wilders un parlementaire et l'invite à constater par lui-même la supériorité numérique des forces qui vont l'assaillir de toutes parts; il lui accorde même une suspension d'armes jusqu'au soir, concession peu dangereuse, car il sait que Buell n'a pas encore quitté Bowlinggreen. Le 17 au matin, les fédéraux, entourés par plus de 25,000 hommes, capitulent avec les honneurs de la guerre et sont renvoyés sur parole. Ils avaient fait bravement leur devoir; leurs chefs les avaient laissés sans secours et sans instructions; Buell avait permis à Bragg de gagner assez d'avance pour pouvoir les investir; le général Gilbert, qui commandait à Louisville, leur envoya juste assez de monde pour aggraver le désastre et,

tout en conservant ses communications télégraphiques avec eux jusqu'au 15 au soir, il ne leur ordonna pas une retraite qui les aurait sauvés. Il est vrai qu'en se sacrifiant, ils retinrent, pendant deux jours, toutes les forces de Bragg sur le Green-River, dans un moment où l'existence de l'armée fédérale dépendait du plus ou moins d'avance que prendrait celui-ci. Ce n'était peut-être pas acheter trop cher un tel résultat; car le temps passé par les confédérés devant Munfordsville permit à Buell de gagner deux étapes sur la route de Louisville.

Cette riche et populeuse cité, qui comptait plus de 70,000 habitants, était menacée de tous les côtés à la fois : c'est le jour même de l'investissement de Munfordsville que Heath, comme nous l'avons vu, paraissait devant Cincinnati et que le reste des troupes de Kirby Smith occupait Frankfort. Les recrues, rassemblées à la hâte, qui encombraient ses rues, n'auraient pu la protéger contre une attaque sérieuse, et Kirby Smith n'avait besoin d'aucun renfort pour s'en emparer.

La position de l'armée de Buell offrait, d'autre part, à Bragg l'occasion de tenter une opération bien plus importante et plus efficace que la prise d'une ville sans défense. Cette armée venait de faire de

très-longues marches, elle était à court de vivres, enfin elle se sentait coupée : elle était donc dans les plus mauvaises conditions pour livrer la bataille qu'il lui était impossible d'éviter. Bragg, imitant les heureuses manœuvres de Lee, avait tourné son adversaire ; en l'attaquant dans sa retraite précipitée, il pouvait remporter une victoire décisive ; mais il ne sut pas saisir cette occasion. Après la capitulation de Munfordsville, il laissa sur le Green-River une simple arrière-garde, que les têtes de colonne de Buell délogèrent, le 20 septembre, de Prewitts-Knob (ou Glasgow-Junction), et il dispersa ses troupes dans le pays, afin d'en prendre possession, d'installer des autorités dévouées à sa cause et surtout de recueillir le plus grand butin possible. Il s'avança ainsi lentement vers le nord, chargeant ses voitures, non-seulement de vivres, mais de denrées de toute sorte, traînant à sa suite d'immenses troupeaux, renouvelant tous les chevaux de sa cavalerie, et ralliant aussi de nombreuses recrues parmi les jeunes fermiers de ces contrées. Se préoccupant, avant tout, d'assurer à la confédération, déjà appauvrie, le produit de cette grande razzia, il ne songe plus à conduire ses vaillants soldats au-devant d'un ennemi qu'il tient presque entre ses mains. Maître du Salt-River, qui coule du

sud-est au nord-ouest, et sur lequel il peut obliger Buell à lui livrer une bataille offensive, il s'empresse, au contraire, d'en abandonner les rives et se replie sur Bardstown. Il quitte ainsi la route directe de Louisville, dont il n'est qu'à cinquante kilomètres, et permet à l'armée unioniste d'atteindre tranquillement cette cité. Il laisse Polk, avec son corps, immobile à Bardstown, appuie à droite, en tournant le dos à l'Ohio, et marche par Harrodsburg sur Lexington, où il entre, le 1^{er} octobre, avec le corps de Hardee, ayant ainsi mis seize jours à parcourir moins de deux cents kilomètres. Les deux armées confédérées, qui étaient parties l'une de Chattanooga et l'autre de Knoxville, en se donnant rendez-vous dans le Kentucky, étaient donc enfin réunies. Mais cette réunion perdait presque toute son importance par suite de l'erreur de Bragg, dont Buell avait habilement profité. Le général unioniste, faisant un détour à l'ouest, avait suivi une route parallèle à celle que ses adversaires venaient de parcourir : son avant-garde, partie le 21 de Prewitts-Knob, avait quatre jours d'avance sur son arrière-garde, car il avait fallu échelonner les divisions pour pouvoir les faire vivre sur les ressources du pays. Une fois le Salt-River passé, Buell s'était forcément rapproché des positions

occupées par les troupes de Polk, à moins de quarante kilomètres de l'Ohio ; et c'est dans cet étroit espace, entre un grand fleuve à gauche et un ennemi admirablement placé pour attaquer son flanc droit, que toute l'armée de Buell avait défilé sans être inquiétée : le 25, son avant-garde était entrée dans Louisville ; le 29, elle y était réunie tout entière.

Une nouvelle campagne allait commencer. Le gouvernement fédéral et les populations du Nord avaient tout mis en œuvre pour arrêter la marche victorieuse de Bragg et reconquérir le Kentucky. Buell trouva à Louisville des volontaires accourus de tous les États de l'Ouest, et un détachement considérable de l'armée de Grant, qu'on avait fait venir à la hâte de Corinth. Ces renforts portaient à près de cent mille hommes l'effectif de l'armée de l'Ohio, et, malgré la diversité des éléments ainsi réunis, cette armée était réorganisée dès le 30 septembre. Le service des transports pouvait suffire à une nouvelle marche en avant ; le bagage avait été allégé, et l'on avait, autant qu'il était possible, embrigadé les nouvelles recrues avec des régiments expérimentés. L'armée active se composait de 68 à 70,000 hommes environ, dont près de 30,000 nouvellement engagés, et se divisait en trois corps, sous les ordres de Mac Cook,

de Crittenden et de Gilbert. Chaque corps comprenait trois divisions, formées de deux ou trois brigades, avec deux ou trois batteries d'artillerie et quelque cavalerie, et avait un effectif de 18 à 22,000 hommes. Le jour même où il allait se mettre en marche, Buell fut destitué, et le Président désigna Thomas pour le remplacer. Mais celui-ci refusa et insista tellement en faveur de son chef que le commandement fut rendu à Buell. Ces ordres et contre-ordres firent perdre vingt-quatre heures, et les colonnes fédérales ne sortirent de Louisville que le 1^{er} octobre.

Ce jour-là, Bragg, nous l'avons dit, atteignait Lexington. Son armée fut aussi réorganisée. Humphrey Marshall, arrivant de la Virginie occidentale, fut chargé de réunir les volontaires fournis par le Kentucky et d'en former une division, qui, jointe à celles de Churchill et de Heath, composa le corps de Kirby Smith. Celui-ci rendit à l'armée du Mississippi les troupes qui lui avaient été envoyées de Chattanooga. Cette armée fut partagée en deux corps : celui de droite, sous les ordres de Polk, comprenait les divisions Cheatham et Withers; celui de gauche, sous Hardee, les divisions Anderson et Buckner. Ces divisions étaient beaucoup plus fortes que celles des fédéraux : elles se composaient de quatre brigades au

moins, et avaient un effectif de sept à huit mille hommes chacune. L'armée du Mississippi comptait donc de 30 à 35,000 combattants de toutes armes, et les forces réunies sous les ordres de Bragg pouvaient s'élever à une cinquantaine de mille hommes au plus, en comprenant dans ce chiffre les fortes escortes nécessaires pour protéger l'immense convoi qui emportait le fruit de ses réquisitions. L'occasion d'attaquer Buell était désormais perdue pour lui; il allait être bientôt menacé dans les positions qu'il occupait au cœur du Kentucky; mais, qu'il pût ou non s'y maintenir, il fallait, avant tout, donner à ses convois le temps d'atteindre les dépôts situés dans l'intérieur de la confédération, où ils étaient impatiemment attendus. Les mesures qu'il prit permettent de croire qu'il espérait pouvoir résister à Buell et conserver la meilleure partie de sa conquête. Le fleuve qui donne son nom à l'État lui offrait une excellente ligne de défense. Le Kentucky, après avoir coulé de l'est à l'ouest, jusqu'au centre de l'État, tourne directement au nord et, traversant Frankfort, va se jeter dans l'Ohio. Au point où il change ainsi de direction, il reçoit les eaux d'une petite rivière qui coule aussi du sud au nord, et dont la source est dans le pays montagneux qui sépare la vallée du Cumberland de celle de l'Ohio.

Les berges de cette rivière, appelée le Duck-River, sont des falaises abruptes, dans lesquelles ne se trouvent que deux ou trois passages praticables. Au-dessous du confluent du Duck-River, le Kentucky est un fleuve considérable; ces deux cours d'eau forment ainsi un obstacle qui traverse en ligne droite tout l'État, du sud au nord, et le coupe en deux parties presque égales. Bragg pouvait espérer de conserver cette ligne. Mais, comme elle était fort étendue, il fallait qu'il allât au-devant de son adversaire pour découvrir ses intentions et ne pas se laisser surprendre par lui, et c'est ce qu'il ne sut pas faire, malgré la lenteur avec laquelle s'avançaient les troupes fédérales, dont près de la moitié n'étaient pas rompues à la marche.

Le général unioniste avait donné pour rendez-vous aux différentes colonnes sorties de Louisville, Bardstown, où Polk avait laissé son arrière-garde, tandis que Bragg marchait sur Lexington. Une seule division fédérale, celle de Sill, détachée du corps de Mac Cook, prit la direction de Lexington pour éclairer la gauche de l'armée. Une sécheresse extraordinaire régnait alors dans le Kentucky; les ruisseaux, d'ordinaire si abondants dans ces contrées boisées, n'offraient plus que çà et là des mares d'une eau

croupissante au soldat altéré par la chaleur et la poussière. Pour la première fois, nous voyons le manque d'eau devenir en Amérique une préoccupation sérieuse pour les combattants. La marche des fédéraux en fut considérablement retardée; et ils n'atteignirent que le 4 octobre les environs de Bardstown, dont les partis de cavalerie qui les observaient ne leur disputèrent pas la possession.

Ce jour-là avait été fixé pour l'installation, à Frankfort, du nouveau gouverneur sécessioniste du Kentucky : Kirby Smith s'y trouvait avec son corps; Bragg était venu de sa personne. Mais, au moment même de la cérémonie, quelques éclaireurs, qui avaient rencontré les troupes de Sill, arrivèrent en annonçant que toute l'armée fédérale était en marche sur cette capitale. Chacun court à son poste, la solennité est interrompue, et, pendant qu'on se prépare au combat, le nouveau fonctionnaire, déjà oublié, prend tristement la route de Lexington. Elle devait bientôt le conduire, à la suite de ses protecteurs armés, hors de l'État qu'il avait prétendu gouverner pour eux.

Persuadé, depuis plusieurs jours, que Buell se dirigerait sur Frankfort, Bragg avait envoyé à Polk, demeuré près de Bardstown, l'ordre de marcher au

nord pour attaquer de flanc les fédéraux, tandis que Kirby Smith sortirait de la capitale pour les arrêter de front. Mais Polk, mieux informé sans doute, et sachant que toute l'armée fédérale s'approchait de lui, eut la sagesse de ne pas exécuter le dangereux mouvement qui lui avait été prescrit et s'en tint à la lettre de ses anciennes instructions : elles lui recommandaient de ne pas risquer un engagement général, et, en cas de nécessité, de se retirer vers Bryantsville, bourg situé un peu à l'est du Duck-River, d'où il pouvait facilement défendre le bord escarpé de la rivière.

Polk avait d'autant plus aisément deviné le plan de Buell que ce plan était simple et bien conçu. En effet, au lieu d'aller se heurter à la ligne du fleuve du Kentucky, en marchant droit sur Frankfort, les fédéraux n'avaient qu'à appuyer à droite pour menacer Bragg dans ses communications, l'amener sur le Duck-River et lui faire ainsi abandonner, sans combat, Frankfort, Lexington, et toute la partie la plus riche de l'État. Les deux chemins de fer de Bardstown et de Lebanon leur offraient, dans cette direction, des moyens faciles de transport. Enfin ils pouvaient, si cela était nécessaire, prolonger leur mouvement tournant à travers la contrée montagneuse où le Duck-River prend sa source.

La route la plus directe de Bardstown à Bryantsville passe par Macksville et Harrodsburg; une autre, plus au sud, traverse Springfield, Perryville et Danville; d'autres chemins encore, venant du nord et du sud, se réunissent à Harrodsburg. Polk atteignit ce dernier village, le 6 octobre, avec son corps d'armée. Celui de Hardee, envoyé par Bragg sur la route la plus méridionale, au moment où il rappelait Polk vers Frankfort, campait ce jour-là aux environs de Perryville; il y trouvait, précieux avantage dans cette saison, des sources abondantes, auprès desquelles il avait inutilement demandé à Bragg de concentrer toute son armée. Kirby Smith était aux environs de Frankfort, et écrivait à son chef qu'il avait devant lui une portion considérable de l'armée ennemie. Hardee, de son côté, se sentait serré de près et en informait le quartier général. Troublé par ces renseignements contradictoires, Bragg s'imagina que son adversaire marchait à lui sur un front de cent kilomètres, et que ses colonnes étaient espacées sur des routes parallèles, depuis Lebanon à droite jusqu'à Shelbyville à gauche. Agissant d'après cette supposition, il divisa le corps de Polk, lui enleva la division Withers, qu'il envoya renforcer Kirby Smith, et lui donna l'ordre d'aller, avec celle de Cheatham,

rejoindre Hardee à Perryville. Il se proposait de prendre le commandement des trois divisions réunies près de ce bourg, pour battre l'unique corps ennemi qu'il croyait y trouver, puis de les ramener à droite pour donner la main à Kirby Smith. Celui-ci devait se rapprocher de lui en remontant le cours du Kentucky jusqu'aux environs de Salvisa, où il espérait rencontrer le gros de l'armée fédérale. Ces mouvements, ordonnés le 7, furent exécutés le 8, de grand matin.

Cependant, loin de diviser ses colonnes, Buell les tenait aussi rapprochées que le manque d'eau le lui permettait. Persuadé que l'ennemi avait deviné ses intentions, il supposait qu'il l'attendrait à Perryville, afin de lui disputer la possession des sources dont nous avons déjà parlé, et il concentrait toutes ses forces pour s'en emparer. Le 6, le corps de Mac Cook, à gauche, avait campé à mi-chemin entre Bardstown et Macksville; celui de Gilbert, au centre, à Springfield; et celui de Crittenden, à droite, entre Springfield et Lebanon. Ils étaient ainsi à portée de se soutenir réciproquement. Le lendemain 7, Mac Cook s'établissait à Macksville, d'où il pouvait également se porter sur Harrodsburg ou sur Perryville; Crittenden, suivant la route directe de Lebanon à Danville, qui passe à six kilomètres au sud de

Perryville, plaçait ses bivacs près du point où s'embranchent la traverse qui mène à ce dernier bourg. Enfin Gilbert s'en approchait aussi par le chemin de Springfield, en poussant devant lui les avant-postes de Hardee.

Ce chemin rencontre, à peu de kilomètres avant Perryville, un ruisseau nommé le Doctors-Creek. Il était alors à sec ; mais dans son lit se trouvaient encore quelques mares bourbeuses : c'était la seule eau qui fût à la portée des fédéraux. Sheridan, dont la division formait la tête de colonne de Gilbert, s'en empara, le 7 au soir, et établit ses avant-postes sur la crête des collines qui s'élevaient de l'autre côté. Ces collines séparaient la vallée du Doctors-Creek de celle d'un autre ruisseau, le Chaplins-Creek, qui rejoint le premier, non loin de là, après avoir d'abord suivi la même direction du sud au nord. Le bourg de Perryville est situé au point où la route traverse le Chaplins-Creek, dont les sources sont un peu plus haut. Toute cette contrée est profondément ravinée et très-boisée : on ne peut ni voir ni entendre à grande distance.

Hardee, avec ses deux divisions, était campé sur les hauteurs qui, au delà de Perryville, bordent la rive droite du Chaplins-Creek. Dès le 8, au point du jour,

il cherche à déloger Sheridan des positions que celui-ci avait occupées durant la nuit. Mais, comme Polk n'était pas encore arrivé, il n'attaqua pas avec une grande vigueur, et la résistance de la brigade Mac Cook suffit pour l'arrêter. Pendant ce temps, les combattants accouraient, des deux parts, vers Perryville. La veille au soir, Buell avait envoyé l'ordre à ses deux ailes de se rapprocher de son centre. Crittenden, qui, faute d'eau, n'avait pu bivouaquer au lieu qui lui avait été indiqué, n'arriva en ligne que vers le milieu du jour, et s'établit à quelque distance, à droite, des troupes de Gilbert. Mac Cook partit de Macksville à cinq heures du matin; il passa le Doctors-Creek vers dix heures, et vint prendre aussitôt position à gauche de Gilbert, sur les mêmes hauteurs que lui. Ses soldats arrivent fatigués par la chaleur et la soif. Privé des troupes de Sill, ce corps est réduit à deux divisions : celle de Rousseau compte sept mille hommes; celle de Jackson, composée de deux brigades de nouvelle formation, cinq mille seulement, qui, pour a plupart, n'ont jamais vu le feu. Aussi Mac Cook a-t-il mis la division Rousseau en tête; mais, dans la marche, elle est coupée par Jackson, et sa 3^e brigade, sous Starkweather, se trouve placée en queue. La ligne fédérale est ainsi formée : à l'extrême droite

Crittenden, hors de portée de la vue et du son ; à droite de la route de Springfield à Perryville, le corps de Gilbert, Sheridan appuyant sa gauche à la route, la division de Mitchell à sa droite, mais en arrière et séparée de lui par un espace assez considérable, celle de Schöpf en réserve sur le Doctors-Creek. A une certaine distance, à gauche de la route, en avant de celle qu'il a suivie en venant de Macksville, le corps de Mac Cook s'installe pour le bivac ; les armes sont en faisceaux ; les corvées sont allées à l'eau et au bois. La droite de Mac Cook est formée par deux brigades de Rousseau, Lyttle d'abord, Harris ensuite, qui occupent des champs de maïs, coupés de haies et parsemés de nombreuses granges. Un taillis long et étroit, qui descend jusqu'au bord du Chaplins-Creek et va rejoindre, de l'autre côté, les bois de Perryville, sépare la gauche de Harris de la droite de la division Jackson. Celle-ci est établie sur deux lignes, la brigade de Terrill en avant, celle de Webster en réserve. Enfin l'extrémité de l'arête, qui sépare les deux ruisseaux et va en s'abaissant graduellement, est occupée par la brigade Starkweather, qui a pris à travers champs dans sa marche matinale, et se place un peu en potence, de peur d'être débordée par l'ennemi à la faveur des bois dont elle est entourée.

Il est deux heures de l'après-midi. A ce moment, il s'engage une de ces canonnades si fréquentes et si inoffensives dans la guerre américaine; mais elle ne peut troubler le repos que prennent les deux armées. Pendant que les soldats cherchent l'ombre ou le sommeil, des groupes d'officiers suivent des yeux le parcours des obus, dont la fumée blanche se dissout lentement dans l'atmosphère sereine de cette journée d'automne. Les chefs de corps inspectent leurs lignes, et se préparent déjà au mouvement projeté pour le lendemain: ils ne se doutent pas de la belle occasion qu'ils perdent en cet instant. La marche, bien conduite, des fédéraux avait, en effet, réuni 58,000 hommes à portée de Perryville. De l'autre côté du Chaplins-Creek se trouvait Hardee, avec 15,000 hommes au plus; la division Cheatham, qui arrivait à cette heure, ne portait ses forces qu'à 22 ou 23,000 hommes¹. Si Buell avait ébranlé alors ses trois corps et livré, sans tarder un instant, l'attaque qu'il méditait pour le jour suivant, il aurait eu une telle supériorité numérique que toute la valeur des confédérés n'eût pu les sauver, et Bragg aurait payé bien cher l'imprudence qu'il avait commise en divisant ses

¹. Voyez, à l'*Appendice*, les états de situation.

forces. Mais Buell croit avoir devant lui toute l'armée ennemie. Les confédérés, par une erreur inverse, pensent n'avoir affaire qu'à un seul corps unioniste, et cherchent à provoquer son attaque. L'arrivée de la division Cheatham les décide à prendre l'offensive, dans l'espoir de prévenir la jonction des forces fédérales, accomplie, à leur insu, depuis le matin. Bragg est sur le champ de bataille ; mais il laisse le commandement effectif à Polk. Les deux divisions du corps de Hardee sont séparées des fédéraux par le Chaplins-Creek. Anderson est opposé à Rousseau et à Sheridan ; Buckner, sur sa droite, fait face à Jackson. Cheatham se trouve d'abord à gauche d'Anderson ; mais, par un heureux hasard, il est retiré de cette position et, après une marche inutile vers l'extrême droite, placé en réserve derrière les deux autres divisions. S'il avait commencé le combat à gauche, il aurait donné l'éveil à Crittenden et l'eût ainsi ramené sur le champ de bataille, dont celui-ci se tint éloigné, comme on le verra tout à l'heure. Vers deux heures, Buckner et Anderson s'ébranlent. Ce dernier aborde, avec les brigades Jones et Brown, la ligne de Rousseau, formée par les brigades Lytle et Harris. Les unionistes résistent énergiquement à l'ennemi, qui est obligé de se montrer à découvert. Les assaillants

font de grandes pertes, leurs deux brigadiers sont blessés; ils ne gagnent pas de terrain. Mais, à leur droite, la brigade Liddell, dirigée par Buckner, profite du bois qui s'allonge à travers la vallée pour s'approcher inaperçue de la brigade fédérale Terrill. En un instant, elle se déploie, et, ouvrant brusquement le feu, marche droit sur les canons ennemis. Jackson est tué à la première décharge. Ses soldats, novices à la guerre, ne peuvent se remettre de cette surprise et se débandent. Terrill sacrifie sa vie en essayant en vain de les rallier. Onze canons tombent au pouvoir des confédérés. Webster, qui arrive avec la seconde brigade de Jackson, contient un moment l'élan des vainqueurs; mais ceux-ci ont, par leur choc, ébranlé toute la ligne fédérale. Rousseau, débordé à gauche, se replie vers le Doctors-Creek; Adams est venu prendre, en face de lui, la place des brigades confédérées de Jones et de Brown; Buckner a envoyé, pour achever le succès de Liddell en appuyant plus à droite, la brigade Cleburne, dont le chef intrépide, à peine remis de la blessure reçue à Rogersville, est de nouveau grièvement atteint. Webster, après avoir rallié un moment les débris de la division Jackson, est, à son tour, frappé mortellement. Cette division, sur cinq mille hommes effectifs, en a perdu

plus de mille par le feu de l'ennemi; elle a vu tomber ses trois généraux, et est complètement désorganisée. A l'extrême gauche, Starkweather se trouve alors isolé et, malgré une résistance énergique, il est obligé de se replier aussi. Les confédérés sont maîtres de toutes les positions occupées par Mac Cook entre le Chaplins-Creek et le Doctors-Creek; mais, tandis que leur droite, profitant de la situation dominante qu'elle a conquise, avance de plus en plus, leur gauche présente le flanc à Sheridan, qu'ils n'ont pas encore vigoureusement attaqué. L'artillerie de ce général ouvre sur eux un feu d'enfilade, qui les force à s'arrêter pour se retourner contre lui. Il est quatre heures; les soldats qui viennent de combattre Rousseau ne peuvent entamer Sheridan, qui est établi avec des troupes fraîches sur une position élevée et facile à défendre; ils échangent avec lui une inutile fusillade. Polk fait secourir Anderson par la brigade Smith, appartenant à la division Cheatham, dont les deux autres brigades sont déjà engagées à l'extrême droite. Tout l'effort des assaillants se porte alors contre Sheridan; mais celui-ci, établi sur la lisière d'un bois qui couronne la crête des collines, domine les champs ouverts par lesquels on vient l'attaquer, et il fait subir à l'ennemi des pertes terribles. Les confé-

dérés retournent inutilement à la charge. Gilbert a envoyé, vers quatre heures, la division Mitchell pour prendre part au combat : deux de ses brigades se rapprochent de Sheridan et couvrent sa droite; l'une d'elles, sous Carlin, se joint à lui pour faire un retour offensif, et, de ce côté, l'ennemi est définitivement rejeté au delà du Chaplins-Creek. Les fédéraux traversent le bourg de Perryville, où ils ramassent quelques centaines de prisonniers. La troisième brigade de Mitchell, sous Gooding, est allée, à l'extrême gauche, au secours de Mac Cook, et, pendant près de deux heures, elle tient tête, presque seule, aux efforts des confédérés, se retirant lentement devant eux, mais au prix de cruels sacrifices, car elle laisse sur le terrain son chef blessé et un tiers de son effectif. La nuit vient enfin mettre un terme à ce combat, l'un des plus sanglants de la guerre, si l'on tient compte des forces qui furent réellement engagées et du peu de temps qu'il dura. Les onze brigades fédérales, qui comptaient environ 25,000 hommes, perdirent, en moins de quatre heures, 4,000 hommes, dont environ 800 tués, 2,200 blessés et 1,000 prisonniers. Le corps le plus éprouvé fut celui de Mac Cook, qui, sur 12,500 hommes, en eut 3,000 hors de combat. Les pertes que fit l'armée confédérée en cherchant à réparer l'erreur

qui avait tenu une partie de ses forces éloignée du champ de bataille sont attestées par les rapports officiels. Les trois divisions qui supportèrent seules tout le poids de la lutte avaient été réduites par leurs longues marches au chiffre de 15,000 combattants; elles laissèrent sur le champ de bataille de Perryville 510 tués, 2,635 blessés et 251 prisonniers, en tout 3,396 hommes, c'est-à-dire plus du quart de leur effectif.

La moitié de l'armée fédérale, n'entendant pas le bruit de la mousqueterie, et attribuant sans doute la voix sourde du canon à quelqu'un de ces duels d'artillerie qui s'engageaient trop souvent sans motifs et sans résultats, ne prit aucune part au combat. La responsabilité d'une aussi funeste inaction retombe sur l'état-major fédéral; car Buell ne fut pas prévenu, avant quatre heures, de la lutte que Mac Cook soutenait depuis deux heures. Il envoya aussitôt à Gilbert des ordres, que celui-ci avait devancés, et mit Crittenden en marche; mais ce dernier n'arriva qu'à nuit close dans le voisinage du champ de bataille. L'aile gauche des fédéraux avait été battue; les soldats inexpérimentés qui la composaient avaient bravement résisté, leurs pertes en sont la preuve, aux attaques d'un adversaire éprouvé; mais ils épuisaient rapidement le peu de cartouches conte-

nues dans leurs gibernes, et ils n'avaient échappé à une désorganisation complète qu'en abandonnant la plus grande partie du terrain qui leur était disputé. La droite, au contraire, avait victorieusement repoussé tous les assauts de l'ennemi. Si le combat avait commencé de meilleure heure, si le général en chef en avait été informé plus tôt, l'arrivée de Crittenden et de la division Schöpf aurait certainement changé l'issue de la lutte.

Cependant Buell, suivant toujours le premier plan qu'il avait conçu, se préparait à prendre l'offensive, le 9 au matin, avec les deux corps de Gilbert et de Crittenden; il laissait en arrière celui de Mac Cook, trop éprouvé par la bataille de la veille. Mais l'occasion propice était passée. Bragg, reconnaissant enfin le danger qu'il avait fait courir à son armée en la divisant devant l'ennemi, avait profité de la nuit pour se retirer. La combinaison qu'il avait rêvée pour arrêter Buell n'avait pas réussi; mais le succès remporté sur le corps de Mac Cook pouvait tromper les fédéraux sur les forces qu'ils avaient devant eux, les retarder, et donner ainsi aux confédérés le temps de se concentrer pour commencer une retraite devenue désormais inévitable. La bataille de Perryville peut donc être considérée comme un échec

pour les deux partis. L'attaque des confédérés paralysa Buell au moment où son armée réunie pouvait les écraser. Ils n'obtinrent pas, d'autre part, le succès qu'ils attendaient, et la résistance qu'ils rencontrèrent leur fit perdre l'espoir de conserver le Kentucky.

Le 9 octobre au matin, la crête qui domine la rive droite du Chaplins-Creek n'était plus occupée que par un rideau d'arrière-garde. Les trois divisions confédérées qui avaient livré la bataille de Perryville, laissant derrière elles douze cents de leurs blessés et la plupart des canons pris la veille, se retiraient sur Harrodsburg. Elles y arrivaient le 9 au soir. Le lendemain 10, elles passaient le Duck-River et s'établissaient à Bryantsville, tandis que Kirby Smith, rappelé en toute hâte, ramenait, ce même jour, son corps et la division Withers à Harrodsburg. Le 11, toute l'armée confédérée était enfin concentrée à Bryantsville.

Après avoir franchi le Chaplins-Creek, Buell voulut attendre, avant de tenter le passage du Duck-River, l'arrivée de Sill, et il établit, le 10, son armée entre Dicksville¹ et Danville, faisant face au nord-est et à cheval sur les routes de Macksville à Harrodsburg et de Perryville à Danville.

1. Il y a deux Dicksville : celui dont nous parlons ici, qui est situé sur la route de Macksville à Harrodsburg ; et un autre, sur la route de Harrodsburg à Bryantsville.

Le 11, Sill arrivait à Perryville, après avoir rencontré, près de Lawrenceburg, l'arrière-garde de Kirby Smith. Frankfort avait été occupé par la division fédérale de Dumont. Tout le nord du Kentucky était affranchi de la domination de l'armée confédérée. Celle-ci était massée dans le triangle formé par le Duck-River et le Kentucky avant leur confluent; mais elle ne pouvait songer à s'y maintenir. Les pluies d'automne avaient commencé le lendemain même de la bataille de Perryville : le règne de la boue succédait à celui de la poussière. Il n'y avait pas un moment à perdre, si l'on voulait que la retraite ne se changeât pas en désastre. Le pays où se trouvait l'armée était trop pauvre pour la nourrir pendant l'hiver; les communications avec le Sud étaient trop difficiles pour en tirer des approvisionnements. On ne pouvait tenter de s'emparer de nouveau des riches comtés que l'on venait d'évacuer. Une chaîne de montagnes, très-large, très-difficile à traverser, s'élevait sur la seule route qui fût ouverte à Bragg. Il lui était impossible de revenir par le chemin qu'il avait suivi aux jours prospères de son invasion : il fallait s'engager dans les défilés que Kirby Smith avait eu tant de peine à franchir. Ses convois avaient déjà pris la direction du Cumberland-Gap, et échelonnaient sur les futures

étapes de l'armée des dépôts de vivres, qui devaient lui permettre de gagner rapidement de l'avance sur les fédéraux, obligés de traîner toutes leurs provisions à leur suite. Le 13 octobre, Bragg mettait son armée en marche par les routes qui traversent Lancaster, Mount-Vernon, London et Barboursville. Le 19, ses têtes de colonne atteignaient le Cumberland-Gap; le 26, son arrière-garde traversait ce redoutable passage.

Buell ne put le poursuivre sérieusement. Ayant appris, le 13 au soir, sa retraite, il mit aussitôt en marche le corps de Crittenden par Stanford, afin de tourner le Duck-River, et de couper à l'ennemi la route directe du Sud vers Somerset, qui, à Stanford, quitte celle du Cumberland-Gap. La division Wood atteignit un corps de cavalerie ennemie à Stanford, mais ne put le retenir assez longtemps pour engager un combat sérieux. Mac Cook suivit Crittenden. Gilbert prit plus à gauche, passa le Duck-River, et s'engagea, par Lancaster, dans le chemin que la plupart des soldats de Bragg avaient parcouru. Mais ceux-ci, épuisant le peu de ressources du pays et obstruant les voies, retardaient la marche de leurs adversaires. A Crab-Orchard, la route entre dans une contrée stérile et présente des défilés faciles à défendre pour une simple arrière-garde. Toute l'armée fédérale ne

pouvait s'y engager. Crittenden continua seul la poursuite jusqu'à London et Manchester, sans réussir à atteindre Bragg, qui, chaque jour, le laissait plus loin derrière lui. Il fallut enfin revenir et ramener l'armée près des chemins de fer sans lesquels elle ne pouvait s'approvisionner : en prenant ces chemins de fer, elle devait atteindre, plus promptement qu'en traversant à pied les montagnes du Kentucky méridional, l'État du Tennessee, où Bragg rentrait par Knoxville.

Les fédéraux avaient conservé Nashville, mais en abandonnant aux confédérés tout le pays à l'est de cette ville. Ces derniers avaient réparé la voie ferrée depuis Chattanooga jusqu'à Murfreesborough : par ce moyen, Bragg, une fois à Knoxville, put facilement, comme on le verra plus loin, amener son armée jusqu'au cœur du Tennessee, dont il menaçait bientôt la capitale. Il obligeait ainsi l'armée de l'Ohio à se concentrer de nouveau autour de Nashville. La plus grande partie de cette armée revint à Lebanon : une division du corps de Crittenden passa par Somerset, Columbia et Glasgow. Bowlinggreen fut son premier point de réunion et son principal dépôt. Elle y arriva du 26 au 30 octobre, à peu près au moment où Bragg atteignait Knoxville. L'immense convoi qui

portait ses vivres, ses munitions, son matériel de toute espèce, se développant sur une longueur de vingt-quatre kilomètres, la rejoignit bientôt. Buell, pensant bien qu'une si riche proie tenterait les partisans confédérés, avait eu soin de les tromper sur la direction de ce convoi et, au lieu de lui faire suivre la même route qu'à l'armée, il l'avait acheminé plus à l'ouest, par Elisabethtown et Munfordsville. La brigade de cavalerie du colonel Mac Cook, qui escortait le convoi, eut la bonne fortune d'enlever, sur sa route, un détachement de trois cents cavaliers ennemis. Après leur sanglante rencontre à Perryville, les deux adversaires s'étaient donc subitement tourné le dos : ils faisaient, chacun de leur côté, pour rejoindre les chemins de fer, un immense détour, qui devait les ramener, quelque temps après, sur un champ de bataille fort éloigné du précédent.

Le 30 octobre, Buell fut destitué par le Président. Il avait commis, sans doute, plus d'une erreur ; mais le gouvernement, lui ayant rendu son commandement à Louisville, ne pouvait alléguer aucun motif sérieux pour le lui retirer au moment où il venait de délivrer le Kentucky de l'invasion ennemie. On remarqua dans le Nord la coïncidence entre sa destitution et celle de son ami Mac Clellan. Rosecrans, qui venait de se

distinguer près de Corinth, comme nous le raconterons plus loin, fut mis à la tête des troupes que Buell venait de quitter. Il se borna d'abord à continuer le mouvement commencé par celui-ci vers Nashville. Le 7 décembre, cette ville était occupée par plusieurs divisions; le reste de l'armée unioniste était échelonné sur le chemin de fer, aux environs de Gallatin et jusqu'à Bowlinggreen. Le partisan Morgan était rentré de son côté, par les montagnes de la Virginie occidentale, après avoir surpris, le 12 octobre, une petite garnison fédérale dans la ville d'Augusta, sur les rives de l'Ohio. L'hiver était arrivé, et Bragg prit ses cantonnements entre Murfreesborough, Mac-Minnsville et Chattanooga. Les deux adversaires allaient rester immobiles jusqu'à la fin de décembre.

La campagne qui venait de se terminer, avait débuté, deux mois et demi auparavant, par la marche de Bragg, qui, passant à gauche de Buell, l'avait forcé d'abord à venir défendre Nashville, puis à le suivre dans le Kentucky. Pendant ce temps, Kirby Smith, franchissant les Cumberland-Mountains, écrasait les nouvelles levées fédérales à Richmond, et occupait la plus grande partie du Kentucky. Bragg, placé entre Buell et les États du Nord, pouvait l'obliger à livrer

bataille; mais, satisfait de la prise de Munfordsville, il lui avait ouvert la route de Louisville en se dirigeant sur Lexington. La seconde partie de la campagne commença le 1^{er} octobre. Buell, reprenant l'offensive, a concentré son armée près de Perryville. Le 8 octobre, Bragg, l'attaquant avec trois divisions seulement, a surpris son aile droite et l'a battue, mais il a échoué contre son centre. La retraite des confédérés, qui ne se termina qu'à Chattanooga, fut pour eux une déception d'autant plus amère, qu'elle coïncidait avec l'abandon du Maryland par Lee, comme la marche de Bragg avait coïncidé avec la campagne offensive de l'armée de Virginie. Le combat de Richmond en Kentucky avait été livré le même jour que la bataille de Manassas. Les confédérés, en quittant le Kentucky, accusèrent de tiédeur la population de cet État, qui était partagée entre les deux factions hostiles, et ils cherchèrent à se consoler en songeant aux ressources de tout genre que l'armée de Bragg ramenait avec elle. Le seul résultat durable de cette campagne pour eux fut l'occupation de tout le Tennessee à l'est de Nashville.

CHAPITRE II

CORINTH.

Dans le volume précédent, nous avons dit que Halleck ne sut pas employer, pour quelque grande opération, soit au sud, soit à l'est, les forces considérables dont il disposait au mois de juin. Il a laissé les confédérés s'établir à Vicksburg et à Port-Hudson. Ces deux citadelles, qui se couvrent réciproquement, barrent le Mississippi et relient les deux parties de la confédération. Van Dorn s'y est tranquillement établi, et, au mois d'août, il envoie ses avant-postes jusque sur le chemin de fer de Memphis à Corinth. Plus à l'est, Sterling Price occupe les environs de Tupelo avec les troupes qu'il avait, au printemps, amenées de l'Arkansas.

Les fédéraux sont sur la défensive. L'armée de

Bragg, qui se concentre à Chattanooga, celle de Lee, qui marche sur le Rapidan, menacent trop sérieusement leurs possessions actuelles pour qu'ils puissent songer à de nouvelles conquêtes sur le Mississippi. D'ailleurs les grandes chaleurs de l'été ne permettraient pas aux soldats du Nord de s'aventurer impunément dans les contrées marécageuses qui bordent le grand fleuve. Enfin toutes les troupes disponibles ont été, sous les ordres de Thomas, rejoindre l'armée de Buell, et Grant n'a que les forces strictement nécessaires pour protéger les conquêtes faites sur le Tennessee et le Mississippi. Les districts ainsi conquis sont partagés en deux départements militaires : celui du Tennessee occidental, confié à Grant, avec les troupes qu'on lui a laissées, est borné au sud par celui du Mississippi, placé sous les ordres de Rosecrans, le successeur de Pope dans le commandement de l'armée dite du Mississippi; mais cette division est purement administrative, et l'on a heureusement conservé à Grant, le plus ancien des deux, la direction supérieure de la défense de tout le territoire compris entre le Tennessee à l'est, et le Mississippi à l'ouest. Sa possession assure celle de ces deux grands fleuves jusqu'à Eastport d'un côté, et de l'autre jusqu'à Memphis; il est ouvert, entre ces deux villes, aux attaques venant

du Sud. C'est donc la ligne d'Eastport à Memphis que Grant devait garder; cette ligne était trop étendue pour le peu de forces qu'il commandait, et la voie ferrée qui relie directement les deux cours d'eau, de Memphis à Florence, était trop exposée aux coups des ennemis pour qu'il pût s'en servir; mais la disposition des autres chemins de fer qui sillonnaient son département lui donna quelques moyens de suppléer à cet inconvénient. En effet, la petite ville de Humbolt, située au centre du parallélogramme formé par les deux fleuves, est le lieu où se croisent les deux lignes venues du nord; après l'avoir dépassé, l'une d'elles se dirige au sud-ouest vers Memphis, l'autre au sud-est vers Corinth. Cette dernière se bifurque de nouveau, à quelque distance de Humbolt, à la ville de Jackson, et sa branche occidentale descend presque directement au sud, sur le chemin de fer de Memphis à Florence, qu'elle coupe à Grand-Junction. Ce dernier point est à égale distance de Memphis et de Corinth. La rivière la plus importante de cette contrée est le Hatchie-River, qui prend sa source près de Ripley, dans l'État du Mississippi, et coule vers le nord-ouest jusqu'à ce qu'il se jette dans le Mississippi, au-dessus du fort Randolph. C'est, dès son origine, un obstacle considérable, à cause

des marais boisés qui bordent ses rives. Les points de passage les plus importants sont Crums-Mill, sur la route de Holly-Springs à Corinth; Davis-Mill, sur la route de Memphis à Corinth; tout près de là, le pont du chemin de fer de Memphis à Charleston, situé au-dessous du confluent de la rivière de Tuscumbia, qui vient de Corinth; et enfin le viaduc de la ligne de Jackson à Grand-Junction, voisin du bourg de Bolivar.

Abandonnant Grand-Junction, les fédéraux s'étaient placés près de cette rivière; Sherman, avec les six mille hommes de sa division, défendait à Memphis le cours supérieur du Mississipi, par lequel il communiquait avec son chef. Pour être prêt à tenir tête à l'ennemi sur tous les points de la ligne du Hatchie, Grant établit sa droite, composée des divisions Hurlbut et Ord, fortes ensemble d'environ huit mille hommes, à Bolivar, et sa gauche, formée par l'armée de Rosecrans, aux environs de Corinth. Il avait placé en arrière, à Jackson, le reste de sa propre armée, de manière à pouvoir la porter, par le chemin de fer, soit à Bolivar, soit à Corinth. Enfin l'extrême gauche de Rosecrans s'étendait jusqu'au Tennessee par Iuka; elle était disséminée en petits postes, pour couvrir le tronçon de chemin de fer de

Corinth à Iuka et la route d'Eastport sur le Tennessee, voies par lesquelles Rosecrans s'était jusqu'alors approvisionné. Cependant, au mois d'août, la sécheresse fut telle que le Tennessee ne se trouva plus navigable à cette hauteur, et les chemins de fer purent seuls apporter aux soldats de Grant et de Rosecrans les vivres rassemblés dans les vastes dépôts de Columbus, sur le Mississippi.

Toutes les troupes placées sous les ordres de Grant s'élevaient à peine à 40,000 hommes. L'armée du Mississippi, composée des divisions Hamilton, Stanley, Davies et Mac Kean, comptait de 20 à 22,000 hommes; l'armée du Tennessee, réduite aux quatre petites divisions Sherman, Mac Pherson, Ord et Hurlbut, n'avait pas plus de 18,000 combattants. La nécessité de laisser Sherman à Memphis et de défendre contre les guérillas les dépôts de l'armée et les ponts du chemin de fer qui l'approvisionnait réduisait à moins de 30,000 hommes les forces actives de Grant.

Celles de ses adversaires étaient un peu moins considérables. L'armée de Van Dorn, composée des divisions Lowell et Breckenridge, comptait environ 15,000 hommes. Les troupes de Price, comprenant les divisions Maury et Little, s'élevaient à 10,500 fantassins, 2,500 chevaux, sous Armstrong, et 1,000 artilleurs avec

44 canons. C'étaient, en tout, 25,000 hommes de pied, 5,000 chevaux et cent canons. Mais ces deux petites armées avaient chacune une tâche spéciale : Van Dorn devait défendre le Mississippi ; Price devait rester dans la vallée du Tennessee.

Se croyant chacun trop faible pour prendre l'offensive, les deux adversaires s'observaient mutuellement. Enfin les vives instances de Bragg, au moment de son entrée en campagne, décidèrent les généraux confédérés à tenter une diversion en sa faveur. Price envoya la brigade de cavalerie d'Armstrong tâter les positions de Grant sur le Hatchie.

Le 30 août, jour sanglant sur toute la ligne immense occupée par les belligérants, jour de la bataille de Manassas, des combats de Richmond, et de l'engagement de Mac-Minnsville, Armstrong suivait la route de Grand-Junction à Bolivar, espérant surprendre les fédéraux dans cette position ou du moins couper leurs communications. Mais ceux-ci, ayant eu vent de son approche, envoyèrent à sa rencontre quelques centaines de cavaliers avec de l'artillerie et de l'infanterie montée. Cette dernière troupe, destinée à ne combattre qu'à pied, mais se transportant à cheval, avait été organisée pour résister aux incursions des guérillas, et rendit d'excellents

services dans ce pays où les colonnes de fantassins se meuvent si lentement. Quoique les fédéraux ne fussent que neuf cents, ils résistèrent toute la journée aux attaques d'Armstrong. On assure que, durant la lutte, quelques escadrons des deux partis croisèrent le sabre, fait rare à cette époque de la guerre. Vers le soir, les fédéraux se replièrent vers Bolivar et rejoignirent le gros de leurs forces au delà de la ville, sur la rive nord du Hatchie. Armstrong, voyant que toute surprise était impossible, et que la brigade fédérale de Crocker était prête à le recevoir, fit un détour à l'ouest de Bolivar et passa plus bas le Hatchie, pour menacer le bourg de Jackson et couper le chemin de fer entre ces deux postes importants. Le 31, après avoir légèrement endommagé la voie, il attaqua, à Medon-Station, un poste de quelques centaines d'hommes retranchés derrière des ballots de coton qu'ils avaient entassés à la hâte. Il ne put les forcer dans ce réduit improvisé, et, renonçant à toute autre tentative, il reprit le chemin du Hatchie. Une colonne de sept à huit cents fantassins, avec deux canons, sous le colonel Dennis, est envoyée à sa poursuite et l'atteint à Brittons-Lane. Les confédérés, pleins de confiance en leur supériorité numérique, s'arrêtent pour la combattre. La petite troupe fédérale est envelop-

pée de toutes parts et perd son convoi avec ses deux canons. Cependant elle conserve son sang-froid et se serre sur une éminence boisée, entourée de champs ouverts, d'où elle repousse toutes les attaques. Armstrong fait mettre pied à terre à ses cavaliers et les ramène plusieurs fois à la charge, pendant que d'autres abordent à cheval la ligne fédérale; mais ses efforts sont vains : il ne peut entamer nulle part la petite troupe qu'il croyait déjà prisonnière, et il abandonne le champ de bataille en y laissant 179 hommes tués et les trophées pris au début du combat. Cet engagement termina son expédition.

Toutefois l'invasion du Kentucky allait obliger Buell à quitter Nashville. Bragg, sachant que Rosecrans et Grant avaient envoyé à l'armée de l'Ohio toutes leurs forces disponibles, et qu'ils n'avaient pas encore reçu les recrues qu'ils attendaient, croyait qu'ils ne pourraient défendre le Tennessee occidental et donnait rendez-vous à Van Dorn et à Price sur les bords de l'Ohio. Price avait reçu l'ordre d'empêcher Rosecrans d'atteindre Nashville : il avait aussitôt rassemblé ses forces éparses, et s'était mis en mouvement, croyant trouver son adversaire en pleine retraite. Il devait bientôt être détrompé. En voyant la cavalerie confédérée quitter Lagrange, près de Grand-

Junction, et paraître à Ripley, Grant avait bien deviné que toute attaque contre sa droite, à Bolivar, était abandonnée et que l'effort de l'ennemi se porterait contre Rosecrans. Il était prêt à soutenir ce dernier au premier signal.

Le 13 septembre, l'armée de Price s'avancait sur Iuka : ce mouvement lui permettait de suivre les fédéraux s'ils se repliaient vers Nashville, ou de leur couper la retraite de ce côté, s'ils restaient à Corinth. Le dépôt d'Iuka était sous les ordres du colonel Murphy, qui commandait une brigade de la division Stanley. Après avoir réuni tous les détachements de sa troupe qui étaient dispersés le long du chemin de fer jusqu'à Tuscumbia, il abandonna, dès que l'ennemi parut, le poste qui lui était confié, sans même prendre soin de détruire le matériel qui s'y trouvait. Le bourg d'Iuka était, avant la guerre, fréquenté par les riches familles du Mississipi; de magnifiques sources d'eaux minérales, des ombrages tels que l'Amérique seule en possède, un climat sain, un pays riant et ondulé, en faisaient un séjour charmant au milieu des étés brûlants de cette région. Les soldats de Price, longtemps condamnés aux plus dures privations, y trouvèrent des ressources de toute sorte.

Mais ils ne devaient pas en jouir longtemps. Une

fois maître de cette position, Price avait appris que Rosecrans, au lieu de passer le Tennessee pour rejoindre Buell, réunissait ses forces à Corinth. Il pouvait l'y laisser et marcher rapidement au nord-ouest, pour attaquer Nashville, comme Bragg le lui demandait, ou s'entendre avec Van Dorn, pour tenter de le déloger. Ce dernier parti, le plus pratique, fut proposé à Van Dorn et accepté le 16 septembre.

Cependant Grant se préparait à prévenir la réunion de ces deux généraux, en attaquant Price dans sa position avancée. Il avait mis en mouvement toutes les troupes dont il pouvait disposer, en ne laissant derrière lui que les forces nécessaires pour protéger Corinth; Rosecrans lui amenait les divisions Stanley et Hamilton, formant en tout près de 9,000 hommes, tandis qu'Ord arrivait avec 8,000 hommes environ, enlevés à l'armée qui occupait Bolivar et Jackson. Ses forces s'élevaient donc en tout à 17,000 hommes; Price n'en avait que 14,000.

Mais, au lieu de réunir toutes ses troupes, Grant se crut assez fort pour pouvoir les diviser et tenter d'envelopper son ennemi dans Iuka. A cet effet, il ordonne à Rosecrans de quitter la voie du chemin de fer qui le conduisait directement à cette ville, pour faire un grand détour par Rienzy et Jacinto, de manière à

aborder Price du côté du sud et lui couper sa ligne naturelle de retraite. Pendant ce temps-là, Ord arrivera par le nord-ouest et attaquera Price au nord de la ville.

Dans un pays dont la topographie était mal connue, dont les routes se défonçaient à la première pluie, où les ruisseaux, les marais et les forêts rendaient les mouvements des armées très-lents et les communications entre les quartiers généraux très-incertaines, une telle manœuvre, entreprise devant un adversaire aussi actif que Price, était pleine de périls. L'événement devait bientôt le prouver.

Le 18 septembre, Rosecrans était près de Jacinto; Grant attendait à Burnsville, sur le chemin de Corinth à Iuka, que son lieutenant eût achevé le mouvement qui lui avait été ordonné; plus loin, sur cette même route, à sept kilomètres seulement des avant-postes ennemis, se trouvaient les troupes commandées par Ord; plusieurs trains, toujours sous vapeur, étaient prêts à les ramener promptement dans Corinth, si l'on apprenait que Van Dorn menaçait cette place. L'attaque générale contre Iuka fut fixée au lendemain 19. Rosecrans annonçait qu'il se présenterait, dès le matin, devant ce village, par les deux routes qui l'abordent au sud et qui viennent, l'une de Jacinto,

et l'autre du bourg de Fulton, situé plus à l'est; Ord devait, à la même heure, engager le combat du côté opposé.

Mais les chemins étroits et boueux, les ruisseaux grossis par la pluie retardèrent la colonne de Rosecrans, et, le 18 au soir, elle était encore à trente kilomètres d'Iuka. Grant, averti à temps, prescrivit à Ord de ne pas commencer son attaque avant que le canon lui annonçât l'arrivée de Rosecrans. Ce dernier, malgré toute sa diligence, ne put atteindre que vers trois ou quatre heures de l'après-midi, dans la journée du 19, les abords d'Iuka. Avant d'entrer dans ce bourg, la route de Jacinto gravit une colline, puis laisse à droite une traverse qui la relie à la route de Fulton, sur laquelle l'aile droite de Rosecrans doit se placer pour commencer l'attaque. Les premiers régiments de Hamilton montent au sommet de cette colline; mais le reste de l'armée, resserré entre des bois épais, forme une file interminable qui serpente au loin, sans pouvoir se déployer; l'infanterie, la cavalerie, les pièces de canon, les voitures sont entassées dans un chemin unique, où elles entravent mutuellement leur marche. La route de Fulton n'a pas encore été atteinte.

Subitement, aux coups de feu isolés des tirailleurs

confédérés en retraite succède une violente fusillade : c'est Price qui attaque l'avant-garde de Hamilton. Averti par ses espions du mouvement des fédéraux contre lui, il profite de leur division pour essayer de les écraser en détail. En se portant au-devant de Rosecrans, il espère l'arrêter avant qu'il occupe la route de Fulton, et peut-être même mettre en déroute la colonne surprise au milieu de la marche. Les trois régiments fédéraux qui se trouvent en tête résistent au premier assaut ; une batterie de l'Ohio et le reste de la brigade Sullivan arrivent bientôt à leur secours. Un combat violent s'engage dans la forêt qui couvre toute la colline. La division confédérée Little cherche bravement à enlever cette position : les pertes qu'elle fait ne l'ébranlent pas. Son chef est tué, ses rangs sont éclaircis ; mais elle atteint le sommet de la colline où est établie la batterie fédérale. Un grand nombre de chevaux jonchent le sol ; la plupart des artilleurs sont blessés ; enfin les canons sont pris par les confédérés, qui poussent devant eux leurs adversaires. Mais le reste de la division Hamilton, accourant au bruit du combat, a fini par surmonter tous les obstacles de la route : elle reprend quelque avantage sur les confédérés, plusieurs canons encloués sont reconquis au milieu des cadavres qui les entourent ; les

efforts de l'ennemi pour tourner à droite, puis à gauche, la position dominante des fédéraux sont repoussés. On se bat avec acharnement dans les bois; l'obscurité croissante augmente la confusion, sans diminuer l'ardeur de la lutte. Enfin le combat cesse peu à peu, et chacun attend dans les positions qu'il occupe, sous une pluie battante, au milieu des blessés, dont on entend les cris, mais qu'on ne peut tous retrouver dans les taillis, la fin de cette nuit lugubre. La division Hamilton, forte de 3,000 hommes à peine, avait perdu 135 tués et 527 blessés : elle ne comptait que vingt-six prisonniers. Les pertes de Price, qui avait toujours pris l'offensive, devaient être supérieures. Il n'avait pas complètement réussi : malgré leur supériorité numérique, les deux divisions qu'il avait amenées sur le champ de bataille n'avaient pu écraser la tête de la longue colonne de Rosecrans. La résistance énergique de la brigade Sullivan, résistance favorisée par les bois qui couvraient le pays et faisaient de chaque route un défilé naturel, avait tenu les confédérés en échec; mais la combinaison qui avait pour but de les envelopper était déjouée, la position de Rosecrans fort compromise, et la route de Fulton, dont il n'avait pu s'emparer, restait au pouvoir de Price. Celui-ci s'empressa de profiter de cet avantage pour évacuer Iuka :

il savait, en effet, que le lendemain matin Ord l'attaquerait à son tour. Toute la journée, ce général avait inutilement attendu le bruit de l'artillerie de Rosecrans pour marcher en avant. Mais le vent soufflait du nord, et, comme G. W. Smith à Fair-Oaks, comme D. H. Hill à Malvern, il n'entendit pas ce signal incertain, sur lequel les généraux des deux partis comptèrent trop souvent, et engagea une seule batterie, qui fut bientôt réduite au silence. Il n'apprit qu'au milieu de la nuit le sanglant combat qui venait de se livrer si près de lui, et, lorsqu'il pénétra dans Iuka, il ne rencontra que les avant-postes de Rosecrans, qui arrivaient par l'autre côté. Grâce à l'obscurité, Price avait pu, sans être inquiété, faire passer toute son armée sur la route de Fulton, à deux kilomètres seulement des fédéraux. Mais, dans leur marche rapide, ses soldats, irrités par cette nouvelle retraite, pillèrent toutes les habitations qu'ils rencontrèrent, et les paisibles populations de ce pays durent amèrement regretter la sympathie qu'elles avaient témoignée à ces rudes Missouriïens, qu'elles avaient salués, peu de jours auparavant, comme des libérateurs.

Obligé d'abandonner Iuka, Price n'avait pas renoncé à l'attaque contre Corinth qui avait été concertée avec Van Dorn. Pour exécuter le plan convenu entre eux,

ce dernier avait déjà fait une démonstration dans la direction de Bolivar. Les deux généraux confédérés avaient, avant tout, besoin de rassembler leurs forces. Ils se rencontrèrent à Ripley le 28 septembre : Van Dorn, prenant le commandement des 22,000 hommes ainsi réunis, marcha aussitôt sur Corinth. Ce chef intelligent et entreprenant avait bien choisi l'objectif de sa campagne. La prise de Corinth lui aurait ouvert tout le Tennessee : Memphis aurait été bloqué et Grant rejeté jusque sous les canons de Donelson, sa première conquête. Les soldats confédérés, aguerris par de longues marches, de sanglants combats, et conduits par des généraux éprouvés, brûlaient du désir de venger, dans Corinth même, l'humiliante évacuation de cette place, à laquelle ils avaient été réduits quelques mois auparavant, et d'enlever les riches dépôts que le gouvernement fédéral y avait accumulés.

Grant, après la prise d'Iuka, n'avait pas les moyens de poursuivre ses adversaires : il avait été obligé de ramener promptement, sur la ligne qu'il était chargé de défendre, les troupes rassemblées un moment pour le combat du 16. Craignant également pour Bolivar et pour Corinth, il avait partagé le gros de son armée entre ces deux postes, confiant le premier à Ord, et le second à Rosecrans. Celui-ci, après avoir concentré

toutes les petites garnisons des environs, se trouvait à la tête d'environ 19,000 hommes. Les vastes ouvrages de Corinth avaient été modifiés de manière à pouvoir être défendus par cette faible troupe. Ce camp retranché avait été construit, au mois de mai, pour l'armée de Beauregard, forte de plus de 60,000 hommes; puis il avait été occupé et étendu par les cent mille hommes de Halleck. Ne considérant les travaux de cette époque que comme des ouvrages avancés, Grant, aidé d'un officier du génie, le major Prince, avait entouré le bourg même de Corinth d'une enceinte proportionnée au chiffre réduit de son armée. C'étaient des redoutes reliées çà et là par des épaulements plus ou moins considérables et couvertes par des abatis à toutes les places où l'on avait travaillé dans la forêt. Ces lignes, construites à la hâte, protégeaient les côtés nord et ouest de la ville, qui étaient demeurés jusqu'alors peu défendus; les grands ouvrages élevés par les confédérés pendant le siège couvraient au contraire le côté est. Les deux chemins de fer se croisent à l'angle occidental du bourg de Corinth. Deux routes, presque parallèles à ces deux lignes droites, les suivent sur leur gauche pour le voyageur qui arrive à Corinth : l'une vient de Chewalla et de Pocahontas, villages situés au nord-ouest sur le che-

min de Memphis, l'autre du bourg de Purdy et de la ville de Jackson, qui se trouvent au nord. Avant d'atteindre Corinth, routes et chemins de fer traversent le ruisseau du Bridge-Creek, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, coule au nord-ouest et à l'ouest de Corinth, et finit par se jeter, plus au sud, dans le Tusculumbia-River; sa rive occidentale est dominée par quelques hauteurs sur lesquelles les fédéraux avaient élevé deux ouvrages, le fort Robinett au nord, et le fort Williams au sud du chemin de fer de Memphis: ces hauteurs se prolongeaient, vers le midi, jusqu'à College-Hill, mamelon qu'occupe un vaste collège, et elles étaient couronnées de ce côté par les trois redoutes Philipps, Annrath et Lathrop, disposées de manière à former un demi-cercle. Au nord de Corinth, et à l'est du ruisseau, les fédéraux n'avaient qu'un seul ouvrage considérable, la redoute Powell, séparée de Robinett par un assez grand espace, dans lequel passaient le chemin de Chewalla et la voie ferrée de Jackson. Mais toutes les routes étaient occupées par des épaulements suffisants pour protéger l'artillerie de campagne et lui permettre d'en commander les abords; ces ouvrages furent augmentés et développés dans les derniers jours du mois de septembre, à la suite d'un incident assez curieux. Une jeune femme

nommée miss Burton, qui était douée d'une véritable intelligence militaire, faisait, dans Corinth, le métier d'espion pour les confédérés : on saisit une de ses lettres, où elle indiquait le côté nord-ouest comme le point faible de la défense fédérale, et donnait, avec une précision remarquable, tous les renseignements nécessaires pour l'attaquer. Cette lettre, soigneusement recachetée, fut remise à destination, après quoi on surveilla miss Burton de manière à l'empêcher de donner de nouveaux avis à l'ennemi, tandis qu'on travaillait, sans relâche, à fortifier les points faibles qu'elle avait si bien découverts. C'est ce côté que Van Dorn avait résolu d'attaquer : non-seulement il espérait le trouver mal défendu, mais il comptait couper ainsi Rosecrans de tous les renforts que Grant aurait pu lui envoyer. Pour accomplir son dessein, il se porta au nord et occupa Pocahontas, au confluent du Hatchie et du Tuscumbia : dans cette position, qu'il atteignit le 1^{er} octobre, il laissait encore ses adversaires incertains sur le but de son attaque.

Confiant à une brigade de cavalerie et à quelque infanterie le soin de garder le pont du Hatchie, et la plus grande partie de son convoi, qui resta parqué aux environs, il se dirigea vers l'ouest et alla le 2 camper à Chewalla, tandis que ses avant-postes,

s'approchant de Corinth, rencontraient ceux de Rosecrans, qui était sorti au-devant de lui d'après les ordres de Grant. Celui-ci, informé enfin du mouvement des confédérés, avait mis en marche tout ce qu'il avait de forces disponibles, pour tomber sur leur flanc et leur ligne de retraite. Il envoyait, en toute hâte, Mac Pherson, avec une de ses brigades, directement de Jackson vers Corinth, tandis qu'Ord, à la tête d'une partie de sa division et de celle de Hurlbut, formant en tout de quatre à cinq mille hommes, marchait de Bolivar sur Pocahontas, pour s'emparer des passages du Hatchie.

Le 3 au matin, les confédérés attaquèrent les positions que Rosecrans avait occupées à une certaine distance en dehors de Corinth, près de quelques-uns des anciens ouvrages. Mac Kean, avec les deux petites brigades Crocker et Mac Arthur, avait pris position à cheval sur le chemin de fer de Memphis; la division Davies se déployait à sa droite, entre ce chemin de fer et celui de Jackson; plus à droite encore celle de Hamilton gardait la route de Purdy : ces trois divisions étaient rangées sur deux lignes courbes, dont la convexité était tournée vers l'ennemi; les troupes de Stanley étaient en réserve. Ces dispositions avaient été prises à la hâte, car la prompti-

tude de Van Dorn avait trompé les prévisions de Rosecrans. Il avait cru que, pour l'attaquer par le nord-ouest, son adversaire serait obligé de passer le Bridge-Creek sous le canon de ses ouvrages : en effet, lors du siège du mois de mai, les forêts marécageuses qui s'étendent au nord-ouest de Corinth offraient aux combattants un obstacle impraticable ; mais les chaleurs les avaient depuis desséchées. C'est dans la nuit seulement que le général fédéral s'aperçut que les avant-postes confédérés, suivant des chemins qui lui étaient inconnus, avaient évité ce passage dangereux, et que, maîtres de la route de Purdy et du chemin de fer, ils menaçaient déjà de le déborder par sa droite.

Les troupes commandées par Van Dorn se composaient des deux divisions de Maury et de Hébert (ce dernier avait remplacé Little, tué à Iuka), qui formaient le corps de Price, et de la division de Lowell, qui, dans cette expédition, représentait seule l'armée de l'Ouest. Cette division ouvrait la marche, sur une route qui se trouve au sud du chemin de fer de Memphis. À une certaine distance de Corinth, Price, qui suivait la même voie, fit prendre à ses deux divisions une traverse à gauche, et les déploya entre les deux chemins de fer, à cheval sur la route de Chewalla ;

Maurry, avec les deux brigades Moore et Phifer en ligne et celle de Cabell en réserve, appuyait sa droite au chemin de fer de Memphis. A sa gauche, Hébert déployant les trois brigades Green, Gates, Mac Lean, et laissant en réserve la quatrième, sous Colbert, s'approchait du chemin de fer de Jackson; de l'autre côté, Lowell avait mis en ligne ses trois brigades, sous Rust, Villepigue et Bowen; il touchait, par sa gauche, à la voie ferrée de Memphis et était couvert, à son extrême droite, par la cavalerie du général Jackson. Ce fut lui qui commença l'attaque.

La route qu'il suivait était commandée par une éminence où s'élevait une ancienne redoute; la brigade Oliver, détachée de la division Davies pour faire l'avant-garde des fédéraux, s'était établie dans cet ouvrage. Elle est bientôt fortement engagée : Mac Arthur vient à son secours avec sa brigade et résiste vigoureusement aux assauts de toute la division Lowell. Voyant le combat ainsi engagé sur la gauche, Davies fait un mouvement en avant pour se mettre à la hauteur de Mac Arthur et occuper à sa droite quelques anciens épaulements confédérés; il y place même en batterie plusieurs pièces de 20 qu'il traîne à sa suite. En ce moment, la division Hébert débouche sur la lisière des abatis qui entourent les ouvrages. Il est dix heures et demie.

On se fusille avec acharnement à quatre-vingts mètres de distance; mais les confédérés ont la supériorité du nombre, car la division Maury compte cinq mille hommes et vingt canons, tandis que Davies, privé de la brigade Oliver, qui combat à gauche, ne peut pas mettre trois mille hommes en ligne. Ils ont le même avantage à gauche, où les deux brigades Mac Arthur et Oliver tiennent tête à toute la division Lowell, forte de plus de six mille hommes. Celle-ci parvient enfin à enlever la redoute occupée par ses adversaires. Oliver et Mac Arthur sont forcés de se replier et perdent deux canons. Ils découvrent le flanc gauche de Davies. La brigade Moore, de la division Maury, en profite aussitôt, et, se jetant dans l'intervalle ainsi ouvert, oblige toute la ligne fédérale à abandonner les positions qu'elle occupait et deux des pièces de 20 qui les défendaient. Pendant ce temps, l'extrême gauche fédérale, formée par la brigade Crocker, tenait en respect la cavalerie de Jackson; et, à droite, la division Hamilton échangeait quelques coups de fusil avec les soldats de Hébert, qui se massaient dans les bois. Van Dorn avait ordonné, en effet, à ce général de se dissimuler autant qu'il lui serait possible, afin de laisser les fédéraux se concentrer entre Lowell et Maury, et de tomber ensuite sur leur flanc droit dé-

garni: il espérait que, grâce à la force de cette division, qui comptait plus de sept mille hommes, à la forêt qui masquait ses mouvements, et à l'absence d'ouvrages de ce côté, il pourrait enfoncer la ligne ennemie et pénétrer du même coup jusque dans Corinth.

Les fédéraux, après leur premier échec, se reformèrent en avant de la seconde ligne d'ouvrages. Davies occupa les positions qu'il avait quittées le matin; la division Stanley est en arrière et un peu à sa droite, de manière à le soutenir; Hamilton, exécutant, à travers la forêt, une conversion à gauche, doit se placer dans les bois, sur le flanc gauche des confédérés, en faisant face à l'ouest. Vers deux heures, ils voient paraître les troupes de Van Dorn, enfin remises du désordre qui, dans un pays ainsi coupé, suit toujours une attaque, même la plus heureuse; Lowell reprend le combat contre Mac Arthur et Oliver; Hébert, suivant les instructions de Van Dorn, joint ses efforts à ceux de Maury pour écraser les fédéraux près du chemin de fer de Jackson. Hamilton, qui forme l'extrémité de la ligne de Rosecrans, est masqué par les bois, où il est occupé à changer sa position, et tout le poids de la charge des confédérés porte sur la division Davies; ses deux généraux de brigade, Hackelmann et Oglesby tombent, l'un tué, l'autre grave-

ment blessé; elle perd du terrain. Stanley arrive à propos pour arrêter sa retraite; mais les confédérés ont encore l'avantage du nombre. Hamilton, retardé par l'épaisseur du bois, ne peut achever assez tôt son mouvement tournant pour prendre part à la lutte. Quoique vivement pressés, Stanley et Davies réussissent cependant à se maintenir jusqu'à la nuit, qui, vers six heures, met fin au combat.

Les confédérés étaient vainqueurs dans cette première journée; mais Van Dorn se pressa trop en annonçant que le lendemain il serait dans Corinth. En effet, son succès lui avait coûté cher; il avait engagé presque toutes ses troupes, et il n'avait pas même encore atteint les principales défenses de l'ennemi; il lui avait en outre indiqué de quel côté il fallait multiplier ces défenses, et lui laissait la nuit pour le faire. Rosecrans mit ce temps à profit. Avant le point du jour, les nègres fugitifs qui se trouvaient à Corinth avaient élevé, sur la route de Bolivar, une nouvelle redoute, qui fut appelée le fort Richardson; enfin, sur toute la ligne, les chemins des bois furent obstrués par des épaulements grossièrement faits de troncs d'arbres entassés. Les redoutes furent bien munies d'artillerie et de fantassins, et tout le front de l'armée fédérale soigneusement rectifié. Hamilton

occupait toujours l'extrême droite, mais il avait été ramené en arrière et faisait face au nord, en appuyant sa gauche au fort Powell; au delà de ce fort était Davies, dont la ligne, resserrée pour compenser les pertes de la veille, ne s'étendait pas au delà du chemin de fer de Jackson et avait à son centre la nouvelle redoute Richardson. Plus à gauche, Stanley était venu remplir l'espace compris entre les deux lignes ferrées, et, bivaquait en avant des forts Robinett et Williams. Ce dernier fort, placé un peu à gauche et en arrière de l'autre, le dominait et commandait toutes les approches : aussi l'avait-on armé de grosses pièces de 30. Enfin l'extrême gauche était formée par Mac Kean, qui s'étendait sur les collines du collège, au sud-ouest de Corinth.

Van Dorn n'avait pas été non plus inactif pendant cette nuit. Ses troupes avaient pris position pour commencer, dès l'aube, une attaque décisive : le signal de cette attaque devait venir de la gauche. Price avait mis en batterie toute son artillerie sur la rive occidentale du Bridge-Creek, de manière à prendre d'écharpe la ligne de Davies et à pouvoir jeter des obus au milieu des réserves fédérales. Au point du jour, tandis qu'elles ouvriraient le feu, toute la division Hébert devait attaquer la droite fédérale, et

chercher à la déborder en se massant au delà du chemin de fer de Jackson. Maury et Lowell avaient pour mission de soutenir cette attaque en occupant l'ennemi, sans cependant chercher à enlever de front ses ouvrages. Mais, dès que Hébert aurait pénétré dans la ligne ennemie, Lowell avait ordre d'attaquer, à son tour, l'autre extrémité, d'envelopper les hauteurs sur lesquelles s'élève le collège, et d'entrer dans Corinth par le sud-ouest, en profitant des bois qui couvrent les terrains bas situés au pied de ces collines. Pendant ce temps, la cavalerie devait couper les chemins de fer qui auraient pu amener des renforts à Rosecrans, et se tenir prête à harceler sa retraite, s'il était chassé de ses positions. Ce plan, trop compliqué, comme celui de Grant à Iuka, ne fut qu'imparfaitement exécuté.

Aux premières lueurs du jour, l'artillerie de Price, établie dans les positions désignées, sonne le réveil, en couvrant de ses projectiles les bivacs fédéraux; elle atteint même les maisons de Corinth, et jette la terreur parmi la population. Mais les gros canons du fort Williams ont bientôt trouvé la distance des batteries confédérées : en quelques coups, ils les obligent à se retirer en laissant une pièce sur le terrain.

Cependant la gauche confédérée, qui devait com-

mencer l'attaque, n'a pas bougé; c'est en vain que Van Dorn prête l'oreille : le bruit de la mousqueterie, qui, au milieu des éclats du canon, vains souvent, annonce toujours un combat sérieux, ne se fait pas entendre. Des officiers envoyés à la gauche n'ont pu trouver le général Hébert. Celui-ci se présente enfin lui-même, vers huit heures, au quartier général, pour annoncer qu'il est malade et n'a pris aucune des dispositions qui lui avaient été ordonnées. Son commandement lui est naturellement enlevé; mais ce juste châtiment ne peut réparer le temps perdu. Les batteries de Price ont été réduites au silence sur toute la ligne; le feu des tirailleurs a fini par dégénérer en un véritable combat, et la bataille, ainsi engagée, rend très-difficile l'exécution méthodique du plan conçu par Van Dorn. Enfin, à neuf heures et demie, la division Hébert, conduite par Green, s'avance en masse contre Davies. Après avoir traversé le chemin de fer de Jackson, elle suit la route de Bolivar; cette route s'élève par une pente douce, au milieu d'une vaste clairière, jusqu'à la crête que couronne la nouvelle redoute Richardson. La colonne profonde et serrée des confédérés débouche dans cette clairière, où elle est accueillie aussitôt par un feu meurtrier de shrapnells et de mousqueterie. Rien ne l'arrête cepen-

dant. Green déploie sa division; sa gauche, formée par la brigade Mac Lean, va engager le combat avec une partie de la division Hamilton devant le fort Powell; au centre, Gates marche droit sur la redoute Richardson. La brigade Cabell, détachée de la division Maury, soutient cette attaque, tandis que l'ancienne brigade Green suit le chemin de fer à droite, et qu'à l'extrême gauche celle de Colbert va se placer en potence pour empêcher Hamilton de prendre d'écharpe la ligne confédérée. L'assaut de Gates est terrible. Ses vaillants soldats ne se laissent pas intimider par la pluie de projectiles qui s'abat sur eux : tandis que les morts et les blessés jonchent cette côte fatale, les survivants arrivent jusque sur le parapet de l'ouvrage et entourent les canons qui tirent à bout portant dans leurs rangs. Les soldats de Davies, épuisés par la lutte de la veille, ne peuvent leur résister. C'est en vain que le brave capitaine Richardson, dans la redoute à laquelle il a donné son nom, se fait tuer sur les pièces qu'il ne veut pas abandonner. Rosecrans, qui s'est placé au milieu des combattants, est entraîné par les fuyards, et ne réussit à les reformer que devant les premières maisons de Corinth.

Quoique bien réduites, les têtes de colonne de Gates arrivent jusque dans le bourg même : les

faibles épaulements qui en couvrent les approches, remplis d'une foule en désordre, ne les arrêtent pas un instant. On se bat dans les rues; quelques-uns des assaillants parviennent même jusqu'au quartier général de Rosecrans. La confusion est au comble chez les fédéraux; mais le succès des confédérés est compromis par l'impétuosité même de leur charge. Ceux qui ont pénétré dans Corinth sont isolés et peu nombreux. Le reste de la brigade Gates occupe la batterie Richardson; Mac Lean est encore dans le fort Powell, dont il s'est facilement emparé après l'échec de Davies. Rosecrans se multiplie pour rallier et encourager ses soldats : le 10^e Ohio, le 5^e Minnesota et une batterie d'artillerie se reforment à sa voix, et l'ennemi est enfin chassé de Corinth. Au même instant, Hamilton, qui n'a pas été fortement engagé, fait un retour offensif sur la gauche des confédérés, et la brigade Sullivan reprend la redoute Powell. Les soldats de Davies suivent cet exemple, reviennent à la charge et s'emparent de nouveau du fort Richardson. En vain Cabell arrive au secours de la brigade Gates, réduite à une poignée d'hommes : il n'atteint le parapet de l'ouvrage que pour en être repoussé avec des pertes cruelles. Au centre, entre les deux chemins de fer, le combat n'a pas été moins acharné. L'échec

de Davies a découvert la droite de Stanley : la division confédérée de Maury en profite pour lui enlever tous les épaulements qu'il occupait. Quelques soldats de la brigade Moore traversent même sa ligne et entrent jusque dans Corinth, par la route de Chewalla. Mais tous les efforts de Maury viennent se briser contre la position couronnée par les deux redoutes Williams et Robinett. Cette dernière, qui était la plus exposée, faillit cependant tomber entre ses mains. Un régiment de Texiens avait atteint la contrescarpe : ces vigoureux soldats descendent dans le fossé, escaladent l'autre côté et se pressent déjà dans les embrasures, à la suite de l'intrépide colonel Rodgers, qui saute le premier dans l'ouvrage, tenant un revolver d'une main et agitant de l'autre le drapeau de son État. Mais il tombe percé de coups ; les plus braves partagent son sort, les autres sont repoussés. Les fédéraux s'associèrent aux confédérés pour rendre hommage à cet homme de cœur, et Rosecrans eut le bon goût de le citer à l'ordre du jour de son armée, avec autant d'éloges que le fit Van Dorn dans son propre rapport. L'assaut manqué du fort Robinett, coïncidant avec la perte du fort Richardson par la brigade Gates, détermine la retraite de toute l'armée de Price. Elle a fait tout ce que ses chefs pouvaient lui demander : l'hon-



neur est sauf, mais elle est vaincue, et le sentiment de la défaite ne tarde pas à ébranler chez elle les lois de la discipline.

Lowell, à la droite, s'était borné à faire des démonstrations contre Mac Kean et les ouvrages fédéraux établis sur College-Hill; mais, au lieu du signal qu'il attendait pour tenter une attaque sérieuse, il reçoit, à onze heures du matin, l'ordre de couvrir la retraite précipitée de l'armée. Ce combat si sanglant et si décisif n'avait pas duré plus d'une heure et demie. Le calme et un silence lugubre succèdent au tumulte de la lutte. Les débris de l'armée confédérée se rallient sur la route de Chewalla. La brigade Villepigue, de la division Lowell, forme son arrière-garde. Les fédéraux ne sont guère en état de l'inquiéter. Mac Pherson, il est vrai, vient d'arriver à Corinth, avec une brigade, au moment où le combat finissait. Trouvant la route de Bolivar, qu'il suivait, occupée par les confédérés, il a tourné autour de leur gauche, et il est entré dans Corinth par l'est. Mais il ne pouvait, avec si peu de monde, entreprendre la poursuite de l'ennemi, et Rosecrans, arrêtant ses soldats dès qu'ils eurent atteint les ouvrages extérieurs, leur accorda, jusqu'au lendemain, un repos dont ils avaient le plus grand besoin. Un tel répit était encore plus nécessaire à l'armée de

Van Dorn, car sa défaite avait été complète : elle laissait sur le champ de bataille, d'après le rapport de Rosecrans, 1,423 tués et 2,248 prisonniers, presque tous blessés, quatorze drapeaux, deux canons et 3,300 fusils. Le total de ses pertes s'élevait environ à 4,500 hommes, dont 4,000 appartenaient au corps de Price. Ce corps, qui ne comptait que 14,000 hommes, avait donc perdu près du tiers de son effectif dans cette funeste journée¹. Du côté des fédéraux on ne comptait que 315 tués, 1,812 blessés et 232 prisonniers.

L'armée confédérée bivaqua, le 4 au soir, à Chewalla, où une partie du corps de Price arriva en assez grand désordre. Van Dorn avait été obligé de se replier sur cette ville, pour rallier le convoi qu'il y avait laissé. Quoique la route fût très-exposée aux attaques de l'ennemi, il ne fut pas inquiété,

1. Les chiffres donnés par le rapport officiel de Van Dorn pour la bataille de Corinth et le combat de Hatchie-River, sont 594 tués, 2,162 blessés et 2,102 prisonniers, ce qui fait un total de 4,858 hommes perdus. Tout en adoptant ce chiffre en bloc, il est permis de mettre en doute la distinction entre les tués, les blessés et les prisonniers, les confédérés n'ayant pu faire un état exact des hommes qu'ils laissèrent sur le champ de bataille, et il est plus naturel de s'en rapporter à Rosecrans, qui les compta. Presque tous les prisonniers étant en même temps des blessés, on peut évaluer ces derniers à 3,500 au moins ; et le chiffre de 1,400 tués ne peut paraître extraordinaire, lorsqu'on songe que le combat se livra presque à bout portant.

nous l'avons dit; mais, en arrivant à Chewalla, il reçut des nouvelles fort alarmantes. Hurlbut, envoyé par Grant, avait quitté Bolivar ce jour-là, de grand matin, avec environ quatre mille hommes, et les cavaliers confédérés, sous le colonel Wirt Adams, l'avaient rencontré le soir, non loin de Pocahontas. Le général sudiste pouvait en conclure que le passage difficile du Hatchie à Davies-Bridge lui serait chaudement disputé. Le 5 au matin, les confédérés sont en route, et hâtent le pas, espérant encore dépasser sur ce point le gros des forces ennemies. La brigade Moore forme l'avant-garde : elle est suivie par le reste du corps de Price, qui est cruellement réduit; Lowell ferme la marche, prêt à repousser les attaques de Rosecrans, qui ne peut tarder à paraître sur les derrières de l'armée.

Le pont du Tuscumbia est franchi et fortement occupé. Moore prend les devants, pour atteindre le Hatchie, et n'a pas plus de trois cents hommes avec lui quand il arrive à Davies-Bridge. Le pont était encore au pouvoir de la cavalerie confédérée, qui, depuis le matin, harcelait les fédéraux dans leur marche en avant. Mais ceux-ci étaient déjà maîtres d'une hauteur, appelée Matamoras, qui dominait le passage de la rivière. Moore, qui tente de s'en emparer, est re-

poussé en désordre. Ord, laissant ses troupes sur la route, est accouru de sa personne et a pris le commandement des fédéraux : il se met à la tête des soldats de Hurlbut, rejette dans le Hatchie les confédérés, qui repassent avec peine cette rivière, en abandonnant huit pièces de canon sur l'autre rive, et se rend maître du pont, qui n'a pas été détruit. Le reste de la division Maury, qui vient de rejoindre Moore, lui en dispute en vain la possession. Hurlbut, qui a repris le commandement, Ord ayant été blessé, cherche à profiter de cet avantage pour gagner du terrain et porter dans toute la colonne ennemie le même désordre que dans la division Maury ; mais il se trouve bientôt en présence de forces supérieures : Van Dorn a concentré contre lui tout ce qu'il a pu rassembler d'hommes en état de combattre. La position du général confédéré est, en effet, tellement critique qu'il ne peut en sortir que par un effort désespéré. Arrêté dans sa marche à Davies-Bridge, il pense que, d'un moment à l'autre, il va entendre le canon de Rosecrans tonner sur ses derrières, au pont du Tuscumbia. Le seul moyen qu'il ait de se tirer de cette impasse est de remonter le cours du Hatchie, jusqu'à ce qu'il trouve un passage dont les ennemis ne soient pas maîtres. Dès qu'il a appris qu'ils l'attendent à Davies-Bridge, il a dirigé son convoi de

voitures, ses ambulances, et toutes les non-valeurs de son armée sur Crums-Mill; mais cette longue et lourde colonne ne peut atteindre promptement ce point, et le passage du défilé formé par la chaussée et par les ponts, au milieu des marais qui bordent la rivière, prendra beaucoup de temps encore. Pour lui permettre d'accomplir ce mouvement, il faut retenir Hurlbut à Davies-Bridge, l'empêcher de remonter la rive gauche du Hatchie pour s'emparer de Crums-Mill, ou de passer sur la rive droite pour menacer, vers Boneyard, la route suivie par le convoi. C'était le plus pressé; car l'attaque de Rosecrans n'était encore qu'un danger éloigné. Aussi, après que les deux divisions de Price eurent été engagées, Lowell fut encore envoyé, avec deux brigades, pour continuer la lutte contre Hurlbut. Les quatre mille soldats de ce dernier ne purent naturellement réussir à entamer des adversaires aussi nombreux. Mais ces adversaires ne cherchaient pas la victoire : dès que Van Dorn vit son convoi suffisamment avancé sur la route de Crums-Mill, il ramena à sa suite toutes les troupes qui venaient de combattre à Davies-Bridge; le pont du Tuscumbia, qu'une seule brigade avait gardé toute la journée, fut brûlé, le 5 au soir, par Bowen, au moment où les éclaireurs de Rosecrans commençaient à le

menacer sérieusement; enfin, le 6 au matin, l'arrière-garde confédérée se dirigeait sur Ripley, après avoir traversé le Hatchie. Il était temps qu'elle mît cet obstacle derrière elle. Rosecrans, en effet, marchait sur ses pas, le plus rapidement possible, s'efforçant de réparer le retard qui lui avait fait manquer l'occasion de frapper son ennemi dans une situation critique. Après avoir différé son mouvement jusqu'au 5 au matin, il s'était trompé de route et avait cherché les confédérés sur celle qui passe au nord du chemin de fer de Memphis : de là une nouvelle perte de temps, qui avait donné à Van Dorn une avance précieuse. Celui-ci ayant eu le loisir de détruire le pont de Crums-Mill, la reconstruction de ce grand ouvrage fut difficile, et les fédéraux n'atteignirent Ripley que le 8 ; Van Dorn y avait passé la veille, et il était désormais à l'abri de leur poursuite.

Sur l'ordre de Grant, Rosecrans ramena ses troupes à Corinth. Trois semaines après, il était appelé à remplacer Buell dans le commandement de l'armée du Cumberland. Van Dorn, au contraire, vivement blâmé par le gouvernement de Richmond et la presse confédérée, fut privé du commandement supérieur : il conserva les troupes qu'il avait sous ses ordres directs, mais on plaça au-dessus de lui le général

Pemberton, qui devait plus tard acquérir à Vicksburg une si malheureuse célébrité. La campagne était terminée, de ce côté, à l'avantage des fédéraux : ils avaient remporté, non un succès douteux comme à Perryville, mais une victoire complète et décisive. Leurs opérations militaires avaient été habilement menées. Grant, avec sa faible armée, avait défendu, contre un ennemi entreprenant, une ligne longue et vulnérable ; il avait tiré, malgré quelques imprudences, un heureux parti du mouvement de Price contre Iuka. Rosecrans, par son obstination, et ses soldats, par leur courage, avaient repoussé, à Corinth, les attaques désespérées de toute l'armée ennemie, et l'arrivée opportune de Hurlbut sur le Hatchie avait achevé son désastre.

Le moment était propice pour reprendre l'offensive et renverser les obstacles nouveaux élevés par les confédérés sur le Mississippi, pour rouvrir la navigation de ce fleuve en détruisant Vicksburg et Port-Hudson. Tel fut, en effet, depuis ce moment, l'objet de toutes les préoccupations de Grant. Mais, à cette époque, Bragg occupait le Kentucky, et les fédéraux n'avaient pas encore les moyens de tenter une pareille entreprise. En attendant, il faut nous occuper de ce qui s'est passé dans le même temps sur la rive droite du Mississippi.

CHAPITRE III

PRAIRIE-GROVE.

Depuis la bataille de Pea-Ridge, livrée les 7 et 8 mars 1862, les grands événements qui se sont accomplis à l'est du Mississipi ne nous ont pas permis de jeter un regard sur cet immense territoire qui s'étend entre le fleuve et les Montagnes-Rocheuses, et où les armées belligérantes ne sont pas proportionnées à l'étendue géographique du pays, mais au chiffre de la faible population qui l'occupe. Revenons un moment de ce côté, non pour raconter en détail chacun des engagements qui ensanglantèrent, durant le reste de l'année 1862, cette terre presque vierge, mais pour réunir en un seul chapitre tous ces petits faits d'armes qui n'ont, en apparence, presque aucun lien entre eux.

Nous avons laissé Curtis maître du champ de bataille de Pea-Ridge et des Ozark-Mountains, tandis que Van Dorn ramenait son armée vaincue sur les rives de l'Arkansas. Peu de temps après, ce dernier descendait le fleuve jusqu'aux environs de Little-Rock avec la plus grande partie de ses troupes, marchait ensuite à l'est, atteignait le Mississipi à Helena, le traversait, et, comme nous l'avons dit, il ralliait l'armée de Beauregard à Corinth, peu de jours après la bataille de Shiloh.

Après son départ, il ne restait que peu de troupes régulières de la confédération pour défendre l'Arkansas; mais cet État était suffisamment protégé par son étendue et par la nécessité où les fédéraux se trouvaient, à leur tour, de se dégarnir de ce côté, pour concentrer toutes leurs forces autour de Corinth.

Curtis avait suivi de loin les mouvements de son adversaire : quittant les terres élevées, dont son armée avait épuisé les ressources, il était descendu dans les vastes plaines, dès qu'il ne craignit plus d'y être assailli par la cavalerie confédérée, jusqu'alors si supérieure à la sienne. Il avait avec lui environ sept ou huit mille hommes; dix régiments, ou près de cinq mille hommes, avaient été rappelés par Halleck de Pea-Ridge, pour renforcer l'armée combinée dont il avait

pris le commandement à Pittsburg-Landing. Curtis ne pouvait pénétrer plus avant dans un pays infesté de guérillas sans compromettre ses communications avec le Missouri, d'où il tirait toutes ses ressources. Il marcha donc parallèlement à la frontière de cet État et atteignit, le 6 mai, Batesville, gros bourg situé sur le White-River. Ce fleuve, qui prend sa source dans les Ozark-Mountains et arrose toute la partie septentrionale de l'État, coule d'abord vers le sud-est jusqu'à Jacksonport, où il reçoit les eaux du Big-Black-River; de là il descend directement au sud, pour se jeter, à Wellington, dans l'Arkansas : le confluent de ce dernier fleuve avec le Mississipi, en face du village de Napoléon, se trouve à quelques kilomètres seulement plus bas. Curtis espérait que la campagne de Halleck contre Beauregard ouvrirait à la flottille fédérale une partie de ce fleuve et de ses affluents, et qu'il verrait paraître quelques bâtiments amis sur les eaux du White-River. Il aurait eu alors une nouvelle base d'opérations plus courte et plus sûre; il aurait pu, en s'appuyant sur ce fleuve, reprendre la campagne, pénétrer dans l'intérieur de l'État, s'emparer de la capitale, Little-Rock, et ouvrir, à son tour, tout le cours de l'Arkansas aux canonnières fédérales. Il attendit donc à Batesville l'issue du siège de Corinth,

ne subsistant qu'avec peine, car la tête du chemin de fer qui l'approvisionnait était à Rolla, dans le Missouri, et de là tous ses transports se faisaient en voiture.

Nous avons raconté comment, le 6 juin, après la prise de Corinth, le combat naval de Memphis livra aux fédéraux tout le cours du Mississippi jusqu'à Vicksburg. Peu de jours après, plusieurs canonnières fédérales entrèrent dans l'Arkansas et remontèrent le White-River; Curtis, averti de leur mouvement, se mit en marche le 25 juin, pour aller au-devant d'elles à Jacksonport. Les eaux du fleuve étaient si basses que les navires ne devaient pas pouvoir remonter au delà de ce bourg. Curtis l'atteignit le jour même avec son avant-garde, et y rallia le général Washburne, qui arrivait, avec un régiment de cavalerie, de Springfield dans le Missouri, sans avoir rencontré un seul ennemi. Mais les canonnières manquèrent au rendez-vous. Comme nous l'avons dit dans le volume précédent, elles avaient trouvé les confédérés retranchés dans de fortes batteries, près de Saint-Charles, à cent trente kilomètres au-dessus de l'embouchure du White-River. Ces ouvrages avaient été enlevés par les troupes de débarquement; mais la flottille avait tellement souffert, qu'elle n'avait pu continuer

à remonter le fleuve, dont la navigation d'ailleurs devenait de plus en plus difficile. A la nouvelle de cet échec, Curtis se mit en route pour le redescendre et rejoindre les canonnières, espérant les aider à tourner les obstacles qui les avaient arrêtées et entreprendre avec elles une campagne offensive contre Little-Rock; mais le pays qu'il devait traverser offrait les plus grandes difficultés à la marche d'une armée : c'était une contrée basse et marécageuse, coupée de canaux ou bayous, qu'entourent des marais impraticables, pauvre en ressources et habitée par une population blanche fort hostile aux fédéraux. Après avoir passé le Big-Black-River à l'aide de pontons, il longea la rive gauche du White-River, jusqu'à Augusta; puis, appuyant à l'est, il atteignit un long cours d'eau parallèle à ce fleuve, appelé le Bayou-Caché, sans doute à cause des forêts et des marais qui en défendent les approches. Le 7 juillet, son avant-garde eut une vive escarmouche, sur les rives de ce bayou, avec une brigade de cavaliers texiens, qui cherchèrent en vain à lui en disputer le passage. La flottille qu'il s'efforçait ainsi de rejoindre était accompagnée d'une brigade d'infanterie de l'Indiana; ces troupes n'étaient pas demeurées inactives, mais, ignorant son approche, elles

perdirent leur temps à faire d'inutiles démonstrations dans la direction de Little-Rock et poussèrent jusqu'à Grand-Prairie, où elles rencontrèrent, le 6 juillet, quelques partis ennemis. Enfin, privée de toutes nouvelles, par l'hostilité des habitants, et voyant les eaux du White-River baisser de plus en plus, l'expédition dont elles faisaient partie redescendit le fleuve jusqu'à Clarendon : c'était justement sur ce point que se dirigeait Curtis. Le hasard semblait assurer ainsi la réunion des deux expéditions ; mais la marche de Curtis fut retardée par les difficultés du terrain, et, lorsqu'il atteignit Clarendon, le 9 juillet, il apprit que la flottille était partie vingt-quatre heures auparavant. C'était, après une marche aussi longue et aussi pénible, un cruel désappointement : cette jonction, qu'il avait été sur le point d'accomplir, était désormais impossible. En venant si loin, pour ne plus trouver qu'une rive déserte et aride, il avait perdu, sans compensation, tous les avantages de la position qu'il occupait, soit dans l'ouest, à Pea-Ridge, soit dans le centre de l'État, à Batesville. Cependant il ne pouvait ni revenir sur ses pas dans un pays dénué de ressources, ni rester sur les bords du White-River, sans vivres, sans munitions, sans moyen de communiquer avec aucune base d'opérations. Il n'avait qu'un

parti à prendre : c'était de gagner le plus rapidement possible le cours du Mississippi ; et il se vit obligé de remettre en marche, vers l'est, ses soldats fatigués.

A mesure qu'on s'approche du grand fleuve, la contrée devient plus humide et plus coupée. Une végétation presque tropicale transforme chaque ruisseau marécageux en un taillis impénétrable. Il fallait pourtant passer à tout prix et ne se laisser retarder ni par l'ennemi, ni par la nature. Washburne, avec toute la cavalerie, forte de 2,500 chevaux, et accompagnée de cinq obusiers, éclaira la route et parcourut, en vingt-quatre heures, les cent kilomètres qui séparent Clarendon de Helena. Curtis, le suivant à grandes journées, atteignit ce dernier point le 13 juillet. Il y trouva le ravitaillement dont il avait un si grand besoin ; mais, attaché à la rive du Mississippi, séparé de l'Arkansas par les régions qu'il venait de traverser avec tant de peine, il se trouvait réduit à l'impuissance, et, durant tout l'été, ses troupes, occupées à garder des postes sur le fleuve, n'eurent d'autre rôle que de couvrir l'extrême droite de l'armée qui opérerait de l'autre côté. Il avait ainsi laissé les comtés occidentaux de l'Arkansas et du Missouri à la merci de toutes les petites bandes que sa présence avait jusqu'à présent tenues en respect, et cette longue

marche, justifiée jusqu'à un certain point par les événements militaires dont la vallée du Mississippi était le théâtre, entraînait de fait l'abandon des vastes contrées sur lesquelles le gouvernement fédéral avait établi sa domination dans les dernières années qui avaient précédé la guerre civile.

A la même époque, les volontaires formés dans le Missouri septentrional et dans les jeunes États de l'Iowa et du Minnesota étaient appelés jusqu'au dernier dans les rangs des armées de Halleck et de Pope : leur départ dégarnissait une frontière sans cesse menacée par les tribus indigènes. Aussi devons-nous un moment interrompre notre récit, pour montrer comment, à côté du grand incendie que la guerre civile avait allumé dans l'Union, se perpétuait la guerre indienne, brûlant à petit feu, et se mêlant à la lutte, sans cependant se confondre avec elle. L'État de la Californie et les territoires voisins, situés sur le bassin du Pacifique, avaient fourni de nombreux et vaillants volontaires aux armées fédérales ; mais leur position géographique leur avait épargné le voisinage de la guerre. Les confédérés n'avaient pu étendre le théâtre des hostilités jusque sur le revers occidental des Montagnes-Rocheuses. Le centre du continent était occupé par ces tribus

indiennes contre lesquelles l'armée régulière guerroyait encore en 1861 ; et, si leur nombre était fort réduit, l'expérience qu'elles avaient acquise dans des luttes incessantes compensait en partie cet affaiblissement. Elles devaient trouver dans la guerre civile qui absorbait leurs éternels ennemis l'occasion, non de reconquérir le terrain qu'elles avaient perdu, mais du moins de satisfaire leur vengeance, de grossir le nombre des scalps suspendus dans leurs tentes et de massacrer les femmes et les enfants des colons qui occupaient les terrains de chasse de leurs pères. Aussi se rangèrent-elles à peu près indifféremment sous l'un ou l'autre des drapeaux qui se disputaient la suprématie du continent, cherchant seulement à se mettre du côté du plus fort, pour être plus sûres de faire couler le sang des blancs. On a vu leurs guerriers combattre avec acharnement à la bataille de Pea-Ridge. Mais la fable du cheval voulant se venger du cerf est constamment vraie, et le sauvage finit toujours par devenir l'esclave et la victime de la civilisation aux luttes de laquelle il a voulu se mêler. Les Américains ne tardèrent pas, en effet, à comprendre l'avantage qu'il y avait pour eux à employer les Indiens les uns contre les autres ; ceux qui s'étaient enrôlés dans l'armée

fédérale, réunis en trois régiments de cavalerie sous des officiers blancs, et soumis à la véritable discipline militaire, furent envoyés sur l'extrême frontière pour combattre les tribus indépendantes auxquelles le départ de Curtis avait donné une nouvelle audace. Des postes, établis pour offrir des points de ravitaillement aux caravanes qui, avant la guerre, se rendaient dans l'ouest, marquaient cette frontière. Tous ceux qui sont situés au sud du Kansas avaient été abandonnés par les fédéraux. Séparés les uns des autres par de grands intervalles, ils sont échelonnés dans la vaste contrée appelée alors le territoire indien et partagée entre plusieurs tribus, dont les plus puissantes étaient les Creeks et les Cherokees. Cette dernière, qui avait fourni un contingent considérable aux armées confédérées de l'Arkansas, avait subi en partie l'influence de la civilisation; mais cette influence même l'avait énervée. Plusieurs villages Cherokees, entourés de cultures, s'élevaient dans la riche prairie qui s'étend des montagnes de Pea-Ridge jusqu'aux bords du Neosho; et le chef principal de la tribu, qui avait pris le nom de John Ross, habitait une belle villa à Park-Hill sur la route de Fayetteville. La capitale de la tribu, petit bourg appelé Tah-le-Quah, était déjà, quoiqu'elle

n'eût que peu d'années d'existence, atteinte de cette décadence précoce qui, comme une langueur incurable, frappe partout les produits des civilisations artificielles; et les Peaux-Rouges, devenus sédentaires, étaient incapables de se défendre contre leurs frères restés à l'état nomade. Ceux-ci occupaient en grand nombre les bords de la rivière de l'Arkansas. Des émissaires du Sud stimulaient leur ardeur belliqueuse, et ils trouvaient un appui efficace dans un fort nouveau, construit, depuis le commencement de la guerre, par les confédérés, sur la rive méridionale de l'Arkansas et en face de son confluent avec les rivières de Verdegris et de Neosho ou Grand-River : cet ouvrage avait été appelé le fort Davis. Le village de Gibson, formé autour d'un ancien fort qui portait le même nom, et situé à peu de distance, sur le Neosho, devint bientôt la base d'opérations d'une petite armée de Peaux-Rouges. Celle-ci, sous la direction d'officiers blancs, entreprit de conquérir tout le territoire indien et menaça même de ses incursions les comtés occidentaux de l'Arkansas et du Missouri. Trois régiments de cavalerie indienne au service fédéral se trouvaient dans ces comtés, où ils étaient seuls chargés de maintenir le drapeau de l'Union depuis que les armées régulières des deux

partis avaient dépassé, l'une et l'autre, la limite occidentale du vaste horizon que l'on embrasse du haut des collines de Pea-Ridge. Le colonel Philipps, avec douze cents cavaliers et deux canons, fut détaché de cette troupe pour attaquer et disperser les Indiens de l'autre parti, rassemblés près du Neosho. Ces Indiens formaient aussi trois régiments montés, sous les ordres du colonel Taylor. Ils occupaient, avec une compagnie blanche, le village de Gibson et le poste appelé Creek-Agency, sur la rivière de Verdegris. Philipps divisa ses forces en deux colonnes, espérant ainsi surprendre l'ennemi dans le village. Le major Forman eut ordre de passer le Neosho et de descendre la rive droite avec six cents hommes et deux canons, tandis que Philipps se dirigeait sur Gibson, avec le reste de ses forces, par Park-Hill et Tah-le-Quah.

L'attaque était fixée au 29 juillet, au matin. Averti à temps, Taylor voulut la prévenir. Il envoya, le 28, trois cent cinquante cavaliers au-devant de Forman, qui réussirent à retarder sa marche. Pendant ce temps, il se portait à la rencontre de Philipps, avec sept ou huit cents hommes. Le 28, vers deux heures de l'après-midi, il attaqua brusquement cette avant-garde avec trois cents hommes, entre Gibson et Tah-le-Quah, et

la mit en déroute. Mais les unionistes se replièrent sur la colonne principale, qui avait eu le temps de se déployer, de mettre pied à terre et d'occuper une forte position sur la lisière d'un bois. Au moment où les Indiens de Taylor s'avancent avec une entière sécurité, ils sont accueillis par une décharge meurtrière : les fédéraux, poussant un cri sauvage, s'élancent contre eux et les repoussent en désordre. Cependant leur chef réussit à les rallier sur une crête qui domine le vallon de Bayou-Barnard ; mais ils ne défendent pas longtemps cette position et, au premier feu, ils l'abandonnent pour se disperser. Ce double combat leur avait coûté 125 hommes mis hors de combat. On trouva près du Bayou-Barnard les cadavres de Taylor et de deux capitaines Choctaws. Philipps, passant le Neosho, rejoignit Forman, mais il ne put couper la retraite au détachement ennemi qui avait été envoyé contre ce dernier et qui réussit à passer au sud de l'Arkansas. La petite troupe fédérale était maîtresse de toute la rive gauche de ce fleuve : elle occupa Gibson, puis, satisfaite de son succès et craignant de le compromettre, elle remonta le Neosho pour rejoindre le reste de la brigade indienne, qui campait sur le cours supérieur de cette rivière.

Comme nous venons de le dire, le départ des volon-

taires levés sur la frontière des États du nord-ouest, devait réveiller l'esprit belliqueux et vindicatif de toutes les tribus indiennes, même de celles qui étaient hors de portée des émissaires confédérés. La plus puissante est la tribu des Sioux, qui possède encore, dans le nord-ouest des États-Unis, un vaste territoire, quoique l'invasion des blancs lui ait arraché les plus beaux terrains de chasse, dont elle jouissait paisiblement il y a cinquante ans. L'un des postes militaires établis pour protéger les conquêtes de la civilisation est le fort Ridgeley, situé sur la rivière de Minnesota, affluent de la rive droite du Mississippi. Au-dessus du fort, le Minnesota reçoit les eaux de la rivière de Red-Wood et plus loin celles du Yellow-Medicine-Creek : sur les bords de ces deux cours d'eau se trouvent des agences indiennes du gouvernement fédéral. Un peu au-dessous du fort s'élevait dès cette époque le village de New-Ulm. Ces établissements étaient une proie tentante pour les Sioux, qui ne pouvaient voir sans amertume la prospérité des colons qui les avaient dépouillés. Le 19 août, les guerriers indiens surprirent à la fois les deux agences, où ils massacrèrent tous les employés, et le village de New-Ulm, où ils mirent à mort, sans pitié, une centaine de

femmes et d'enfants. Évitant le fort Ridgeley, ils se retirèrent ensuite dans leurs camps, dressés non loin du Yellow-Medicine.

La sécurité de tous les colons exigeait un prompt châtiment. Le colonel Sibley fut chargé de cette tâche avec des détachements des 3^e, 6^e et 7^e régiments du Minnesota et quelques milices, en tout un millier d'hommes environ et deux canons. Il s'avança, le 19 septembre, du fort Ridgeley contre les Indiens, qui, au nombre de plus de huit cents, étaient restés près du Yellow-Medicine avec leur butin et quelques prisonniers. A la nouvelle de son approche, le chef de la tribu, appelé Little-Crow, ou le Petit-Corbeau, réunit un conseil et proposa d'aller surprendre de nuit le bivac des fédéraux. Mais son avis ne prévalut pas et les guerriers Sioux décidèrent que, pour montrer leur courage, ils devaient combattre les blancs en plein jour et à découvert. Trois cents d'entre eux se mirent en marche le 23 septembre et se divisèrent pour aborder le camp ennemi des deux côtés. Ils l'attaquèrent avec vigueur, poussant de grands cris et tirant très-rapidement. Mais les fédéraux, qui se gardaient bien, se mirent promptement en ligne pour les recevoir. Pendant deux heures, les Indiens essayèrent en vain de les entamer de front, de les tour-

ner par leur flanc droit, et d'attaquer en même temps les derrières de leur camp : ils furent partout repoussés ; l'artillerie ajoutait encore à la supériorité que leur nombre donnait aux fédéraux. Les Indiens, qui savent déployer une grande bravoure individuelle lorsqu'ils se croient les plus forts, sont prompts à se décourager. Dès qu'ils eurent reconnu que leur attaque était vaine, ils se retirèrent, laissant derrière eux une vingtaine de morts, et le reste de la tribu, renonçant à lutter davantage, demanda à traiter. Ce succès, qui ramena la sécurité sur la frontière du Minnesota, avait coûté aux fédéraux une quarantaine d'hommes mis hors de combat.

Mais la marche de Curtis vers l'est n'avait pas seulement livré le territoire indien aux incursions des tribus hostiles aux fédéraux ; elle avait eu une conséquence beaucoup plus grave, dont les confédérés ne tardèrent pas à profiter, celle de découvrir le Missouri lui-même. Depuis le combat de Belmont, cet État n'avait été le théâtre d'aucun fait de guerre important. L'évacuation de Columbus et de l'île n° 10 d'un côté, et la bataille de Pea-Ridge de l'autre, n'avaient plus permis aux confédérés d'y entretenir des forces régulières. Mais la guerre civile naissait spontanément sur le sol de cet État. Pendant bien des années, les

deux partis en avaient fait un champ de bataille politique, et la population entière, profondément divisée, était disposée à en venir aux mains à toute occasion, levant les drapeaux opposés, non pas dans une ville et dans un comté contre une autre ville et un autre comté, mais dans la même cité, dans le même village, sous le même toit. Au milieu d'une pareille société, on comprend combien l'organisation des milices était difficile et dangereuse; les appeler et les équiper, c'était donner des cadres et des armes aux partis toujours prêts à la lutte : aussi, au commencement de 1862, cette troupe n'existait-elle que sur le papier. Heureusement, le soin de la former venait d'être confié à un officier énergique, intelligent, plein de bon sens, et étranger aux passions politiques, le général Schofield. Il comprit qu'il fallait, avant tout, n'admettre dans les rangs que des hommes dévoués à la cause qu'ils devaient servir et qu'en appliquant régulièrement la conscription, il s'exposerait à recruter autant de traîtres et de déserteurs que de soldats fidèles.

Au mois d'avril, il avait organisé une petite armée de 14,000 hommes, à laquelle fut confié le soin exclusif d'occuper le Missouri, les dernières troupes fédérales qui s'y trouvaient ayant été envoyées à

Pittsburg-Landing, aussitôt après la bataille de Shiloh. Cette armée, qui avait atteint, en juin, le chiffre de 17,000 hommes, était dispersée sur l'immense surface de l'État et suffisait à peine à y maintenir la tranquillité. Sa tâche devint encore plus difficile, lorsque la marche de Curtis dégarnit la frontière méridionale et que le Missouri fut ouvert aux incursions des confédérés, maîtres de l'Arkansas.

Au lieu de lancer des colonnes de troupes, dont l'approche aurait été signalée de loin, les généraux confédérés adoptèrent un plan plus habile. Ils licencièrent quelques régiments missouriens et renvoyèrent les soldats et les officiers, sous des habits civils, dans leurs foyers, avec la mission d'y recruter du monde et d'organiser partout de petites bandes. Celles-ci, se réunissant à un signal donné, devaient constituer, au cœur même de l'État, une force capable de surprendre et de détruire la milice enrôlée sous le drapeau fédéral. Bientôt elles attaquèrent les postes occupés par cette troupe; parfois victorieuses, souvent repoussées, elles parvinrent cependant à se procurer des armes et à se réunir. Schofield ne négligea rien pour leur résister : un nouvel appel fut adressé à la milice; les uns y répondirent avec empressement; les autres, au contraire, jugèrent le mo-

ment opportun pour rejoindre les étendards confédérés; une taxe extraordinaire fut imposée à la ville de Saint-Louis; des réquisitions frappèrent les comtés où régnait la guerre civile, pour remplacer le contingent qu'on ne pouvait leur demander. Grâce à ces mesures, Schofield put organiser son armée, et il se trouva bientôt en état d'entrer en campagne. La partie septentrionale de l'État, située sur la rive gauche du Missouri, était à feu et à sang dans la seconde moitié de juillet. Cinq mille partisans, sous les ordres de Porter, de Poindexter et de Cobb, ravageaient toute cette contrée. Le colonel Merrill fut chargé de les combattre et déploya, dans cette guerre difficile, les rares qualités qui devaient plus tard faire sa réputation comme officier de cavalerie. Après avoir donné la chasse, pendant douze jours, à la troupe de Porter, le colonel Mac Neil, l'un des lieutenants de Merrill, l'atteignit à Kirksville, dans le comté d'Adair. Quoique les confédérés fussent trois mille, et que Mac Neil n'eût que mille chevaux, la victoire resta à ce dernier. La bande de Porter fut à peu près dissoute; Poindexter, qui se trouvait plus à l'ouest, chercha à la rejoindre ou à en rallier les débris; mais il ne put traverser le Charitan-River, et les milices missouriennes lui donnèrent la chasse avec cette ardeur

sanguinaire qui anime les combattants dans toute guerre civile. Mac Neil lui-même, loin de les retenir, leur donnait l'exemple par d'odieuses exécutions, dont le bruit parvint jusqu'en Europe. Dès le lendemain du combat de Kirksville, il avait laissé mettre à mort de sang-froid un officier confédéré, le colonel Mac Cullogh ; quelques jours après, le 15 août, il fit fusiller à Palmyra dix prisonniers, qu'il avait choisis comme otages pour obtenir l'élargissement d'un de ses espions, arrêté par l'ennemi. Les troupes de Poin-dexter, ainsi traquées, et prises entre deux feux, se dispersèrent vers le milieu d'août. Tous les passages du Missouri étaient occupés, des bateaux armés surveillaient le fleuve : presque aucun de ceux qui avaient pris les armes ne put le traverser pour rejoindre dans le Sud les forces confédérées. Les uns se cachèrent, les autres continuèrent longtemps, en petites bandes, une guerre de partisans, qui finit par dégénérer en un simple et brutal brigandage.

La rive droite du Missouri avait été aussi ensanglantée, mais la guerre avait pris de ce côté un caractère plus régulier. Au premier bruit de l'insurrection du Missouri septentrional, les bandes qui se formaient dans le Midi se réunirent sous un nommé Hughes, pour se mettre en communication avec celles du Nord,

à travers le fleuve. Le 11 août, Hughes, avec environ mille combattants, surprenait la garnison d'Indépendance, petite ville située près de ses rives et qui en commandait le passage ; ceux des fédéraux qui campaient hors de la ville s'enfuirent sans combattre ; les autres se défendirent courageusement, mais en vain, dans les rues et les maisons : ils furent pris ou dispersés, et Hughes resta maître d'Indépendance. Cette position était précieuse, et il fallait profiter de ce premier succès pour en remporter d'autres qui pussent rallier à la cause confédérée tous ses partisans secrets, qui n'osaient pas encore se compromettre. Un renfort important était déjà en route pour le rejoindre. Le colonel confédéré Coffey arrivait du fond de l'Arkansas, avec quinze cents chevaux : il avait trompé la vigilance du général fédéral Brown, qui occupait Springfield, et il marchait directement sur Indépendance, où il espérait faire sa jonction avec les Missouriens, dont le récent succès, que nous venons de rapporter, avait déjà grossi le nombre. Schofield voulut réunir toutes ses forces, pour les empêcher de se joindre. Brown envoyait douze cents cavaliers à la poursuite de Coffey ; le général Blunt, commandant à l'ouest dans le Kansas, détachait quelques troupes pour le même objet ; enfin le géné-

ral Totten recevait l'ordre d'attaquer immédiatement la troupe de Hughes. Mais cette concentration, prescrite à des troupes qui partaient de points aussi éloignés, ne put s'opérer à temps. Les forces de Totten étaient divisées : huit cents chevaux et deux canons, commandés par Foster, se trouvaient à Lexington, sur le Missouri, à l'est d'Independance. Le colonel Warren était au sud-est de cette ville, à Clinton, avec quinze cents hommes. L'un et l'autre se dirigèrent sur Independance, chacun par une route différente. Foster, qui avait le moindre parcours à faire, rencontra, le 15 août, l'ennemi à un carrefour appelé Lone-Jack. Coffey et Hughes l'attendaient en ce point avec leurs forces réunies, qui s'élevaient à quatre ou cinq mille hommes. Après un engagement assez vif, Foster fut battu, perdit des canons, et fut rejeté, avec des pertes sensibles, dans la direction de Lexington. Cette place importante était menacée, et Coffey, libre de ses mouvements, semblait devoir donner la main aux bandes qui l'attendaient sur la rive gauche du fleuve; mais les forces fédérales concentrées sur ses derrières l'alarmèrent tellement qu'il tourna bride brusquement et rentra dans l'Arkansas. Hughes et Quantrell, ainsi abandonnés, virent leurs bandes fondre graduellement dans des combats de détail, et, à

la fin d'août, tout le pays était de nouveau pacifié.

Cependant les confédérés étaient bien décidés à ne pas laisser leurs adversaires paisibles possesseurs du Missouri : la frontière dégarnie qui leur avait permis d'y pénétrer était toujours ouverte, et les succès de Bragg dans le Kentucky, au commencement de septembre, rendaient le moment propice pour une nouvelle invasion. Ils s'y préparaient activement. Les forces sécessionistes, dans l'Arkansas, étaient commandées par Hindman, ancien membre du Congrès. Ce général, au nom des nécessités militaires, s'était arrogé dans cet État un pouvoir exorbitant. Sous le nom de gouverneur intérimaire, son despotisme ne connaissait pas de bornes, au dire des historiens confédérés eux-mêmes¹. Les moissons étaient enlevées par ses agents; ses soldats pillaient impunément; la loi de conscription était appliquée dans toute sa rigueur et confirmée par de sanglantes exécutions. Tout l'Arkansas tremblait et se plaignait amèrement d'une si onéreuse protection. Ce système toutefois avait permis à Hindman de réunir quarante ou cinquante mille hommes sous ses drapeaux; ces troupes étaient bien approvisionnées, mais elles man-

1. Voyez Pollard, *Lost Cause*, p. 354.

quaient d'armes, les canonnières fédérales ayant saisi, sur le Mississippi, un chargement considérable qui leur était destiné. Elles étaient inutiles dans l'Arkansas, où il ne se trouvait pas alors un soldat fédéral, et trop nombreuses pour être réunies en une seule armée dans ces contrées si pauvres en subsistances. Le général J. Johnston, qui venait d'être nommé au commandement des armées de l'Ouest, joignit ses instances à celles du ministre de la guerre, le général Randolph, pour obtenir de M. Davis un ordre formel prescrivant à Hindman d'envoyer vingt mille hommes sur l'autre rive du Mississippi, pour grossir l'armée de Pemberton. Ce renfort opportun aurait pu changer tout le cours de la guerre dans l'Ouest; car, en dispensant Bragg de s'affaiblir, comme nous le verrons plus tard, au profit de l'armée du Mississippi, il lui aurait probablement permis de retenir la victoire sous ses étendards, à la bataille de Murfreesborough. Mais M. Davis ne voulut pas donner un ordre qui aurait été très-mal accueilli dans l'Arkansas. Le général Randolph quitta le ministère, pour le malheur de la cause qu'il servait avec un grand zèle, et Hindman se décida à employer à l'invasion du Missouri les forces qu'il pouvait mobiliser.

Il était maître de cette chaîne de collines, appelée

les Ozark-Mountains, dans lesquelles s'était livrée la bataille de Pea-Ridge, et qui semble destinée à jouer toujours un rôle décisif dans les campagnes dont l'Arkansas est le théâtre. Au milieu des immenses plaines qui les entourent presque de tous côtés, ces hauteurs forment un massif d'autant plus aisé à défendre, que les communications y sont toujours faciles, grâce à la route de poste qui en longe le pied. Elles s'étendent du nord au sud, sur une longueur d'environ cent vingt kilomètres, depuis Cassville dans le Missouri, jusque près d'Evansville, bourg situé à trente-cinq kilomètres de Van-Buren et de la rive gauche de l'Arkansas : en ce point, elles tournent à l'ouest, et, sous le nom de Boston-Mountains, qui s'est déjà rencontré dans notre récit, vont mourir dans le territoire des Indiens Creeks, sur les bords de la rivière de Neosho. Trois passages principaux s'ouvrent dans les Ozark, et conduisent, des plaines du White-River, à l'est, dans le bassin du Neosho, à l'ouest. Le premier, en commençant par le nord, est celui d'Elkhorn, ou de Pea-Ridge, sur le chemin de Huntsville à Bentonville, où se livra la bataille que nous avons racontée plus haut. Le second est près du gros bourg de Fayetteville, situé au centre même de la chaîne : c'est le plus important des trois, car de Fayetteville rayon-

nent six routes dans les directions de Bentonville, de Maysville sur la frontière occidentale, de Cane-Hill, de Van-Buren, d'Ozark et de Huntsville. Le troisième est un défilé des Boston-Mountains, que traverse la route de Van-Buren à Cane-Hill.

Hindman avait divisé ses forces : Rains, avec six mille fantassins, occupait les hauteurs et campait aux environs de Pea-Ridge ; Cooper, avec sept mille chevaux et quelque artillerie, s'était avancé dans la vallée du Neosho jusqu'à Newtonia, menaçant ainsi, par l'ouest, les unionistes qui étaient établis à Springfield, tandis qu'un corps de quatre mille hommes, réuni sur la rive gauche du White-River, semblait se préparer à envahir le Missouri et à marcher sur Rolla, le plus important des dépôts fédéraux ; enfin un nombre considérable de recrues se réunissait à Little-Rock.

Schofield résolut d'attaquer l'ennemi avant qu'il fût en état de prendre l'offensive. Il avait reçu, le 26 septembre, le commandement de l'armée de la frontière, qui se composait de toutes les forces disponibles réparties dans le Missouri et de celles de Blunt, établies dans le Kansas ; Curtis l'avait remplacé dans le commandement territorial du Missouri, en laissant, de son côté, à Steele celui des forces qui, depuis deux mois, étaient immobiles à Helena. A la date du 30 septembre,

l'armée de la frontière comprenait un peu plus de quinze mille hommes, dont plus de la moitié était à cheval, et vingt ou vingt-cinq pièces de canon. La plus grande partie de cette armée, environ 4,800 fantassins, 5,600 chevaux et seize canons, était à Springfield ; trois brigades, presque entièrement à cheval, se trouvaient à Sarcoxie, sur la route de Newtonia ; enfin le général Blunt arrivait du Kansas avec quelques renforts. Schofield se mit en marche pour Sarcoxie avec six mille hommes : il en laissait cinq mille pour garder Springfield et sa longue ligne de communication avec Saint-Louis. Après avoir fait sa jonction avec Blunt et les trois brigades qui étaient déjà à Sarcoxie, il pouvait mettre en ligne environ dix mille hommes. C'était un chiffre inférieur à celui de l'ennemi. Son entreprise était donc difficile ; elle commençait d'ailleurs sous de fâcheux auspices. Le 30, au matin, la brigade Salomon avait poussé une reconnaissance jusqu'à Newtonia. Son avant-garde avait rencontré l'ennemi en force et avait été ramenée ; Salomon, accouru à son secours, s'était trouvé en face d'une grande partie de la cavalerie de Cooper, qui l'attendait à pied, en ligne de bataille. Après un engagement assez vif, les fédéraux finirent par être repoussés et se rejetèrent en désordre sur Sarcoxie.

Heureusement la brigade Bell arriva vers le soir, à temps, non plus pour les secourir, mais du moins pour couvrir leur retraite. Il fallait immédiatement réparer cet échec. Le 1^{er} octobre, les troupes qui avaient quitté Springfield, et qui formaient une division sous le général Totten, rallièrent celles que commandait Blunt, et toute la petite armée marcha sur Newtonia. Les confédérés ne l'attendirent pas. Rains, qui était dans la montagne, n'avait pu rejoindre Cooper, et celui-ci, se voyant isolé, se repliait, en toute hâte, vers Bentonville. On le poursuivit avec ardeur ; mais, tout son monde étant à cheval, il marchait vite et fut bientôt hors de portée.

Il était évident que les confédérés ne prévoyaient pas cette attaque. Schofield profita de leur surprise : appelant à lui le général Herron, avec tout ce qui restait de troupes disponibles à Springfield, et prenant à Cassville la route de poste, il marcha sur Pea-Ridge, pour s'emparer promptement du défilé, déjà célèbre, de Cross-Hollows. Les confédérés n'osèrent pas le lui disputer et se divisèrent. Laissant deux ou trois mille chevaux derrière lui pour masquer son mouvement, Rains s'était retiré à l'est sur Huntsville, avec son infanterie et son artillerie, tandis que le reste de la cavalerie, sous Cooper, redes-

cendait à l'ouest vers Maysville, dans la vallée du Neosho, pour menacer les communications et le flanc droit des fédéraux. Schofield se mit immédiatement à la poursuite de Rains, avec les divisions Herron et Totten ; mais il ne put l'atteindre, et, trouvant Huntsville abandonné, il revint s'établir aux environs de Pea-Ridge.

Pendant ce temps, Blunt, avec deux brigades, avait suivi Cooper, qui, pour gagner le territoire indien, s'avancait rapidement dans la direction de Maysville. Continuant sa route pendant toute la nuit, Blunt atteint, avec son avant-garde, les abords de ce village le 22 octobre, avant le jour. L'ennemi ne peut plus être loin : le général fédéral ne veut, à aucun prix, ni le laisser échapper, ni lui donner l'éveil avant l'arrivée de tout son monde. Pour mieux s'assurer de sa position, il se déguise lui-même en soldat confédéré et va causer avec les habitants des rares maisons près desquelles Cooper s'est arrêté : il sait bien, en effet, que la vue d'un uniforme fédéral fermerait toutes les bouches. Sept mille cavaliers ennemis campaient dans une vaste prairie entourée de bois, près d'un ancien poste appelé le fort Wayne, à six kilomètres au delà de Maysville. La cavalerie de Blunt se composait de quatre régiments du Kansas et de

deux régiments d'Indiens Cherokees, accompagnés de deux batteries, environ quatre mille hommes en tout. Mais, lorsque le jour parut, il n'avait que quelques centaines d'hommes avec lui : il fallait cependant agir avant d'être découvert, et Blunt, payant d'audace, se décida à l'attaque. Son avant-garde met pied à terre et commence la fusillade. Pendant que les confédérés surpris cherchent à se reconnaître, le reste des troupes unionistes, qui n'a fait qu'un temps de galop depuis Maysville, arrive et se déploie dans la prairie. L'artillerie fédérale lance quelques obus sur leurs camps, puis toute la ligne s'avance à la fois contre eux, les culbute, les disperse et prend les quatre canons qu'ils avaient amenés. Les confédérés laissèrent peu de morts derrière eux, car ils ne s'étaient presque pas défendus, malgré leur nombre ; et cet engagement ne coûta aux assaillants que trois hommes mis hors de combat.

Quelques jours après l'engagement du fort Wayne, un succès analogue, remporté sur l'autre versant des Ozark-Mountains, vint clore, pour un temps, la campagne qui avait assuré aux fédéraux la possession de cette chaîne. Après leur départ de Huntsville, les trois mille cavaliers confédérés qui avaient d'abord suivi Rains dans sa retraite s'étaient de nouveau

rapprochés des Ozark. Apprenant qu'ils étaient campés à quinze ou vingt kilomètres au sud-est de Fayetteville, sur les bords du White-River, Schofield prit le parti d'aller les y chercher. Il envoya la division Totten dans cette ville, avec ordre de la dépasser pour attaquer les confédérés de front, tandis que Herron, à la tête de neuf cents chevaux, devait faire un grand détour à l'est pour passer le White-River et les prendre par derrière. Mais ce dernier fit une marche de nuit si rapide qu'il arriva, le 28 octobre, au point du jour, en présence de l'ennemi, tandis que l'infanterie n'était pas encore à Fayetteville. Sans l'attendre, il attaque le camp confédéré, s'en empare, et met toute la cavalerie ennemie en déroute. Il revient ensuite à Pea-Ridge, par Fayetteville, avec Totten, qu'il a rallié à son retour.

L'armée de Schofield, nous l'avons dit, ne comptait que seize mille hommes; mais, par sa discipline, son organisation, son armement, la qualité de ses chevaux et de ses cavaliers, et enfin l'adresse de ses artilleurs, elle était, en tous points, sauf le nombre, supérieure à celle des confédérés. Aussi Hindman n'osa-t-il, pendant quelque temps, lui disputer les Ozark-Mountains. Maître de ces hauteurs, Schofield couvrait le sud du Missouri et menaçait toute la vallée

de l'Arkansas. Le manque de vivres, au milieu d'un pays déjà épuisé, l'obligea, dans le courant de novembre, à ramener une partie de ses forces vers la frontière du Missouri; mais il laissa Blunt sur le versant occidental des Ozark, pour garder le débouché des routes qui, par Fayetteville et Cane-Hill, conduisent dans la vallée du White-River et dans celle de l'Arkansas. Le 26 novembre, il apprit que l'ennemi s'était enfin décidé à reprendre l'offensive. Le général Marmaduke était arrivé à Cane-Hill, avec sept ou huit mille hommes; Hindman se préparait sans doute à le suivre. Il fallait prévenir leur jonction et ne pas leur permettre de s'approvisionner aux environs de Cane-Hill, l'un des districts les plus riches en blé de tout l'Arkansas.

Avec cinq mille hommes, dont la moitié à cheval, et trente canons, Blunt se porte sur Cane-Hill. Le 28 au matin, il est en présence de l'ennemi : faisant un détour dans les bois, il l'attaque par le côté du nord, où on ne l'attendait pas. Mais il n'a avec lui qu'une partie de sa cavalerie et une batterie d'artillerie, et il est obligé de soutenir une lutte inégale. Le reste de sa troupe arrive enfin : les confédérés sont serrés de près et se retirent lentement par la route de Van-Buren, en se défendant partout où le terrain leur en offre les

moyens. Ils atteignent ainsi la crête des Boston-Mountains, au sommet de laquelle ils font une résistance énergique. Mais le 2^e régiment de cavalerie du Kansas, mettant pied à terre, monte à l'assaut de cette position, l'enlève et rejette l'ennemi sur l'autre versant de la montagne. Le combat continue de ce côté. Les confédérés, promptement ralliés, arrêtent la tête de la colonne fédérale, qui a laissé beaucoup de monde derrière elle dans cette longue marche, et dont les chevaux commencent à se fatiguer. La nuit surprend les deux partis sur les bords d'un ruisseau appelé le Cove-Creek, où les routes de Cane-Hill et de Fayetteville à Van-Buren se réunissent pour entrer dans un étroit défilé ; et, dans ce lieu, facile à défendre, Marmaduke repousse toutes les charges des assaillants, qui cherchent en vain à enlever son artillerie.

Aussitôt après le combat, il se replia jusqu'à Lees-Creek, près de Van-Buren, pour attendre Hindman, tandis que Blunt, satisfait de son succès, revint s'établir à Cane-Hill : Schofield, qui était tombé malade, lui avait laissé le soin de diriger les opérations dans l'Arkansas. L'armée fédérale était alors divisée en deux corps, fort éloignés l'un de l'autre. Blunt, avec la première division, composée de trois

brigades et forte d'environ six ou sept mille hommes, était à Cane-Hill et au hameau de Rheas-Mills, situé sur la route de Fayetteville, à douze kilomètres au nord de Cane-Hill. Les deux autres divisions, comprenant six mille fantassins, huit mille chevaux et vingt canons, sous les ordres de Herron, étaient campées aux environs de Wilsons-Creek dans le Missouri : elles pouvaient ainsi s'approvisionner plus facilement, mais elles se trouvaient séparées de Fayetteville par une distance de 175 kilomètres.

Le 1^{er} décembre, Hindman, accouru au secours de Marmaduke, passait l'Arkansas, à Van-Buren, avec neuf mille fantassins et deux mille chevaux. Ces deux généraux, réunissant leurs forces à vingt-cinq kilomètres de Van-Buren, se trouvaient avoir dix-huit mille hommes sous leurs ordres. C'était plus qu'il n'en fallait pour écraser la faible division de Blunt, avant que Herron pût la secourir. Mais Hindman, qui avait pris le commandement en chef, perdit un temps précieux. Il croyait sans doute pouvoir mépriser ses adversaires, que, dans une proclamation adressée à ses soldats, il décrivait comme un ramassis de lâches et de vauriens.

Blunt, à la nouvelle de ce mouvement, sentit la nécessité de défendre la chaîne des Ozark, en cou-

vrant les routes de Fayetteville et de Cane-Hill, sur le versant oriental des montagnes. Il se porta sur ce versant, en poussant ses avant-postes dans la direction du Cove-Creek, et, le 2 décembre, il envoya à Herron, par le télégraphe, l'ordre de venir immédiatement le rejoindre. Ce général se mit en route, avec tout son monde, dès le 3 au matin, et, par des marches forcées, arriva le 5 à Elkhorn-Tavern, avec son convoi. Ce même jour, Hindman était enfin sorti de son inaction et avait rencontré les avant-postes de Blunt, mais sans avoir avec eux aucun engagement sérieux; le 6, il les repoussa de nouveau, s'empara de la jonction des routes de Cane-Hill et de Fayetteville, où s'était terminé le combat du 28 novembre, et s'avança jusqu'à mi-chemin de Cane-Hill. Il pouvait ainsi se porter sur l'un ou l'autre de ces deux points. Mais la lenteur de ses mouvements avait donné aux fédéraux le temps de se réunir. Le 6 au soir, la cavalerie de Herron, sous le colonel Wickersham, rejoignit Blunt au col des Boston-Mountains, et son infanterie, forte, nous l'avons dit, de six mille hommes, atteignait Fayetteville le 7 au matin. Sachant le danger qui menaçait Blunt, il ne laissa qu'une heure à sa troupe pour se reposer; il dit à ces soldats qui venaient de franchir 175 kilomètres, en

quatre jours qu'il n'y avait plus qu'une marche à faire pour rencontrer l'ennemi, et, oubliant leurs fatigues, ils se remirent gaiement en route. Herron leur fit suivre la route de poste, qui, de Fayetteville, se dirige sur Van-Buren en longeant d'abord le pied des collines, puis le cours du Cove-Creek, et qu'ils devaient quitter à une certaine distance, pour prendre à droite le chemin de Cane-Hill. Il ne se doutait pas qu'en ce moment Hindman allait à sa rencontre par le même chemin. Le général confédéré avait laissé quelques troupes, avec une batterie d'artillerie, dans une forte position sur la route de Cane-Hill, au point culminant du passage des Boston-Mountains, de manière à masquer son mouvement et à contenir Blunt; puis il avait pris, avec tout le reste de son armée, la route de Fayetteville et se dirigeait rapidement vers le nord : il espérait encore pouvoir ainsi couper la retraite à Blunt, ou du moins écraser d'abord Herron, dont il venait d'apprendre l'arrivée, pour se retourner ensuite contre le premier. Sa cavalerie occupait déjà la route par laquelle les deux généraux unionistes avaient communiqué jusqu'alors, et, trompant Blunt, il gagna assez d'avance sur lui pour pouvoir livrer un combat séparé à Herron, dont les forces égalaient à

peine le quart des siennes. Vers huit heures, l'avant-garde de ce dernier, formée de deux régiments de cavalerie, rencontra Marmaduke à sept ou huit kilomètres de Fayetteville et fut rejetée en désordre sur la seconde division. Celle-ci, sous les ordres de Totten, avait été jointe à la troisième, amenée par Heron, tandis que Blunt avait conservé avec lui la première, qu'il commandait avant de remplacer Schofield. Les soldats de Totten repoussent, à leur tour, la charge des cavaliers confédérés et arrivent, en tirillant contre eux, jusqu'aux bords de l'Illinois-Creek, où Hindman, apprenant l'approche des fédéraux, avait pris position avec toute son armée. Ce ruisseau arrose l'extrémité orientale d'une prairie qui s'étend sur une longueur d'environ douze ou quinze kilomètres, depuis la petite église de Prairie-Grove à l'est, jusqu'aux fermes de Rheas-Mills à l'ouest. Cette prairie, pour employer le terme usité dans le Far-West, est une vaste clairière naturelle, au milieu des bois et des broussailles qui couvrent toutes les collines environnantes. Le terrain en est accidenté et la culture a remplacé, en maint endroit, les hautes herbes qu'elle nourrissait autrefois ; çà et là s'élève un bouquet d'arbres isolés. La route de Fayetteville à Cane-Hill passe à Rheas-Mills ; celle de

Van-Buren à Cane-Hill traverse à gué l'Illinois-Creek, près de l'église de Prairie-Grove, et monte ensuite, en pentes douces, sur une colline dont la crête est couverte de bois et qui offre d'excellents moyens de défense. Lorsque Herron découvrit l'armée confédérée, elle était rangée tout entière sur ces positions; le soleil éclatant qui brille, même en hiver, dans le centre du continent américain, éclairait le champ de bataille et permettait aux fédéraux d'apprécier exactement la force de l'ennemi. Il était facile de voir que la partie n'était pas égale. Hindman avait avec lui quatorze ou quinze mille hommes; la nécessité de laisser des postes en arrière avait réduit, au contraire, à quatre mille le nombre des soldats de Herron. Cependant à peine la troisième division a-t-elle rejoint la seconde que celui-ci se décide à prendre l'offensive. C'est le seul moyen de tenir Hindman en échec et de donner à Blunt le temps d'arriver. Reculer serait livrer tout son convoi à l'ennemi et se faire écraser. Ayant inutilement tenté de forcer le passage du gué, Herron se fraye une route à travers le bois qui borde l'Illinois-Creek, et envoie une batterie franchir le ruisseau de ce côté. Pendant qu'elle occupe l'attention de l'ennemi, les trois autres batteries, accompagnées de trois régi-

ments d'infanterie, traversent le gué, et, à dix heures, toute l'artillerie fédérale ouvre le feu sur les positions confédérées. Le reste de la petite troupe de Herron passe l'Illinois et se déploie en face de l'ennemi. Celui-ci, décimé par le tir des pièces fédérales, masse ses forces sur sa droite, pour écraser la gauche de Herron. Le général fédéral donne alors au 19^e Iowa et au 20^e Wisconsin la périlleuse mission de prévenir le mouvement qui le menace, en enlevant une batterie qui se préparait à soutenir cette attaque. Les deux régiments gravissent la colline dont elle occupe le sommet : ils atteignent la crête dans un ordre parfait et balayent tout devant eux ; ils s'emparent des canons et les dépassent ; mais les confédérés reviennent à la charge avec des troupes fraîches, les repoussent, reprennent les pièces que les fédéraux leur avaient enlevées, et, descendant la pente à leur suite, viennent se jeter sur l'artillerie unioniste. Celle-ci tire au milieu d'eux à mitraille et les fait vaciller : ils hésitent à leur tour, s'arrêtent et reculent enfin, laissant le terrain jonché de morts et de blessés. Malgré cette heureuse résistance, la situation de Herron devenait très-critique. Voyant sa gauche menacée, il appelle une brigade de la droite et la lance contre l'ennemi. Cette attaque a la même issue

que la précédente. L'élan des fédéraux emporte d'abord tout devant eux, mais ils sont bientôt rejetés au pied de la colline par un retour offensif des confédérés. Ceux-ci commencent enfin à s'apercevoir de leur immense supériorité numérique. Herron a engagé jusqu'à son dernier soldat, et il a peine à conserver le terrain qu'il occupe. Il n'est que deux heures et demie, et il pourra difficilement soutenir seul le combat jusqu'à la nuit. Il n'a reçu aucun message de Blunt, et rien ne lui annonce l'approche de ce renfort tant désiré, lorsque soudain quelques coups de canon se font entendre à l'extrême droite : deux ou trois boulets viennent s'enfoncer en terre au milieu des tirailleurs fédéraux. Au premier moment, on croit à une nouvelle attaque de flanc, mais bientôt les doutes se dissipent : c'est l'artillerie de Blunt qui annonce son arrivée sur le champ de bataille. Cette nouvelle, répandue de bouche en bouche, ranime l'ardeur des unionistes et leur rend la confiance.

Blunt s'était promptement aperçu que les démonstrations de l'ennemi sur son front n'étaient qu'une feinte, et il avait aussitôt deviné le but de la marche que Hindman lui avait dérobée. Il se mit en route sans retard, pour secourir son lieutenant et lui envoya des avis que les cavaliers confédérés interceptèrent. Tout

son convoi était, depuis la veille, à Rheas-Mills : il pouvait donc quitter Cane-Hill sans être embarrassé par aucun charroi. Wickersham éclaire la division ; il doit prendre le chemin direct de Cane-Hill à Fayetteville, qui rejoint la route de poste avant Prairie-Grove et qui l'aurait amené, sans qu'il pût le prévoir, exactement sur les derrières de l'ennemi. Mais, au lieu de rester sur cette voie, la cavalerie tourne à gauche, par une traverse qui aboutit à Rheas-Mills. Craignant de diviser ses forces dans un moment aussi critique, Blunt est obligé de suivre. En arrivant au camp, où se trouve son convoi, il entend les vagues échos du canon qui résonne à l'autre extrémité de la prairie : c'est Herron qui se bat à Prairie-Grove. Il part aussitôt avec la cavalerie et deux de ses brigades, laissant celle de Salomon à la garde du convoi, et se dirige d'après le bruit du combat, qui devient de plus en plus distinct.

Comme nous l'avons vu, son arrivée ne pouvait être plus opportune. Les confédérés, en ce moment, massaient leurs forces sur leur gauche, pour déborder l'aile droite de Herron. Elles rencontrent, dans cette manœuvre, les têtes de colonne de Blunt, qui débouchait sur leur flanc. La lutte s'engage d'abord à coups de canon ; l'infanterie ne tarde pas à y prendre part.

Pendant que la cavalerie couvre sa droite, Blunt lance la brigade Weer dans un bois où les confédérés s'étaient formés pour l'attaque : ils en sont délogés et leur mouvement est arrêté. Herron dégagé relie sa ligne à celle de Blunt, et la brigade Dye, de la seconde division, repousse l'ennemi, qui cherchait à pénétrer entre celle-ci et la troisième. La fusillade et la canonnade continuent jusqu'à la nuit, sans que les confédérés reprennent l'attaque et fassent aucun effort sérieux pour rejeter leurs adversaires sur l'Illinois-Creek.

Les pertes des fédéraux étaient considérables, elles s'élevaient au chiffre de 1,148 hommes, dont 167 tués, 798 blessés et 183 prisonniers : sur ce total, 953 appartenaient aux troupes de Herron. Aussi Blunt s'attendait-il à être attaqué de nouveau le lendemain par Hindman, qui avait encore sur lui l'avantage du nombre. Mais celui-ci ne crut pas pouvoir recommencer la lutte. Il avait perdu deux belles occasions, d'abord en ne livrant pas bataille à Blunt, dès le 4 ou le 5, lorsqu'il l'avait seul en face de lui, puis en ne prenant pas l'offensive contre Herron, lorsqu'il le rencontra, également seul, sur les bords de l'Illinois-Creek. Pour mieux cacher sa retraite, il fit envelopper de couvertures les roues de ses

canons et demanda aux fédéraux une entrevue pendant la nuit, sous prétexte de faire enterrer les morts. Le 8 au matin, les confédérés avaient disparu et marchaient rapidement sur la route de Van-Buren. Les unionistes n'étaient pas en état de les poursuivre : ils se contentèrent d'une victoire chèrement acquise, mais qui leur assurait la possession de tout le territoire disputé et mettait fin à la campagne.

Toute l'armée de la frontière resta, après la bataille de Prairie-Grove, dans les Ozark-Mountains. Elle n'y fut plus inquiétée. Afin de s'assurer contre une nouvelle surprise, Blunt conduisit lui-même, le 28 décembre, une expédition de troupes légères jusque sur les rives de l'Arkansas. Il s'empara de Van-Buren, qui ne lui fut pas disputé, brûla plusieurs vapeurs, détruisit les dépôts des confédérés, et rejoignit ensuite le gros de son armée, qui avait pris ses quartiers d'hiver. L'année 1862 se terminait donc, à l'ouest du Mississippi, par un succès pour les fédéraux. Le Missouri était tranquille, la partie la plus importante de l'Arkansas fortement occupée, et la supériorité de leur armée établie, d'une manière incontestée, dans plusieurs combats sérieux.

La guerre dont ces contrées lointaines venaient d'être le théâtre offrait des caractères particuliers, que

le lecteur aura sans doute remarqués. Ainsi les petites armées qui s'en disputent la possession ont généralement une très-forte proportion d'artillerie, cinq ou six pièces par mille hommes, et l'infanterie y est moins nombreuse que la cavalerie. Celle-ci est en réalité de l'infanterie montée. Manœuvrant par corps de cinq ou six mille chevaux parfois, avec plusieurs batteries d'artillerie légère, elle fait des marches énormes; puis met pied à terre, entame la fusillade, prend d'assaut les positions de l'ennemi; après quoi, remontant à cheval, elle le poursuit, le revolver au poing. Les fantassins ne sont là que pour la soutenir de loin, livrer, si l'occasion se présente, une bataille rangée, et défendre les nombreux postes qu'il faut occuper sur la route. Ces fantassins cependant font des marches bien plus longues que ceux des autres armées fédérales, sans doute parce qu'ils sont recrutés parmi les pionniers du Kansas et de l'Iowa, habitués aux longs voyages à travers les plaines. Ces petites armées sont obligées d'avoir une grande mobilité, sans laquelle, dans un pays aussi vaste, elles seraient absolument impuissantes. Aussi ont-elles appris à vivre le plus possible sur ce pays, quelque peu habité qu'il soit. De temps en temps, il leur faut recevoir certains approvisionnements et renouveler

leurs dépôts : on leur expédie alors un convoi semblable à ceux qui, en temps de paix, traversaient les Montagnes-Rocheuses, et, pour les rejoindre, il parcourt, sous escorte, une route de deux ou trois cents kilomètres. Une fois ravitaillée, l'armée ne conserve sur cette route qu'un petit nombre de postes importants, qui, en cas de danger, serviront d'abri aux convois futurs.

Les vicissitudes de cette guerre paraissent bien monotones à celui qui l'étudie de loin ; mais elle inspirait une ardeur extraordinaire à ceux qui y prenaient part. Ils apportaient à la lutte des passions bien plus vives et plus ardentes que les combattants qui faisaient campagne dans l'est ; ils continuaient, sous l'uniforme, le genre de vie qu'ils menaient depuis longtemps dans ces territoires, où le règne de la loi n'était pas encore reconnu. Enfin les marches aventureuses de ces grandes masses de cavalerie, les surprises de nuit, les combats tantôt à pied, tantôt à cheval, et, après la bataille, les courses rapides à travers la prairie offraient, sous un climat sec et salubre, une vie pleine d'attrait pour les rudes soldats du Far-West.

LIVRE DEUXIÈME



LE TENNESSEE

CHAPITRE PREMIER

CHICASAW-BAYOU.

Nous venons de voir, à l'ouest du Mississippi, les fédéraux rester, à la fin de l'année, maîtres de l'État du Missouri et d'une partie de celui de l'Arkansas. Leurs efforts pour étendre leur domination plus au sud, sur les rives mêmes du Mississippi, et particulièrement sur la rive orientale dans l'État qui porte ce nom, n'avaient pas eu le même succès. Cependant ces efforts marquaient la voie qu'ils étaient résolus à suivre avec une grande persévérance.

Depuis la victoire de Corinth, Grant ne songeait qu'à ouvrir, par le fleuve, une communication avec la Nouvelle-Orléans. Il savait bien de quelle importance serait la possession incontestée du Mississippi; mais, comme nous l'avons dit plus haut, il n'avait pas, au

mois d'octobre, les forces nécessaires pour prendre l'offensive contre les troupes de Van Dorn et de Price, qui venaient d'être réunies en une seule armée, sous les ordres du lieutenant général Pemberton.

A la fin d'octobre, l'abandon du Kentucky par les confédérés et les nouveaux appels de troupes faits pendant l'été mirent à la disposition du gouvernement fédéral les moyens de renforcer Grant. Celui-ci proposa aussitôt une expédition par terre contre Vicksburg. Il aurait suivi le chemin de fer de Memphis à Grenada, et de Grenada à Jackson, en prenant, sur le Mississippi, Memphis pour base d'opérations. Cette ville eût été reliée avec le Nord par le chemin de fer qui passe à Humboldt et qui atteint de nouveau le grand fleuve à Columbus. Pour pouvoir défendre cette longue voie ferrée, toutes les lignes secondaires auraient été abandonnées, ainsi que les postes de Bolivar, Jackson dans le Tennessee, Iuka, et même la place de Corinth, dont les ouvrages eussent été détruits et les dépôts évacués. Halleck n'approuva pas ce plan, qui peut-être sacrifiait beaucoup pour un but incertain. Corinth surtout tenait à cœur au commandant en chef des armées fédérales : la prise de cette position était, en effet, le seul événement de la guerre auquel il eût pris part en personne. Grant

résolument alors de s'avancer graduellement, le long du chemin de fer dit le Mississippi-Central-Railroad, aussi loin que le lui permettraient les forces dont il disposait, en tâtant le terrain et en rétablissant la voie derrière lui.

Avant de le suivre dans ces opérations, il nous faut, en quelques mots, décrire le pays où lui-même et ses lieutenants allaient combattre, et qui est compris entre Memphis au nord, point de départ des fédéraux, et au sud Vicksburg, objectif principal de leur campagne. Ce pays est un vaste rectangle, dont le côté ouest est formé par le Mississippi et les autres par trois chemins de fer : au nord, celui de Memphis à Corinth par Grand-Junction ; à l'est, la section du Mobile-and-Ohio-Railroad, comprise entre Corinth et Meridian ; au sud, la ligne de Vicksburg à Meridian, qui passe par Jackson. Aux quatre angles se trouvent Memphis, Corinth, Meridian et Vicksburg. Le rectangle est coupé en deux, dans sa longueur, par le Mississippi-Central-Railroad, qui court parallèlement au Mississippi, de Grand-Junction à Jackson. Au milieu de cette ligne et à peu près dans le centre de la figure du rectangle, est le bourg de Grenada. De ce point part en diagonale, vers le nord-ouest, un chemin de fer qui se termine à Memphis. La plus

grande partie de cette contrée appartient au bassin du Mississippi, qui reçoit au-dessus de Vicksburg les eaux du Yazoo-River et au-dessus de Grand-Gulf celles du Big-Black-River. Ces deux rivières considérables coulent à peu de distance l'une de l'autre, du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Une troisième, le Pearl-River, après avoir suivi une direction parallèle jusqu'à Jackson, tourne directement au sud et va se jeter dans le golfe du Mexique, par le lac Borgne, près de la Nouvelle-Orléans. La plus grande partie de cette contrée ressemble aux environs de Corinth : elle est ondulée, couverte de forêts entremêlées de cultures de coton ; son sol, gras et glaiseux, est arrosé de nombreux cours d'eau. Mais, en approchant du Mississippi, le sol s'abaisse, tantôt graduellement et tantôt brusquement. Dans la partie septentrionale, le district compris entre le Yazoo et le grand fleuve est plat, marécageux et coupé de bayous qui descendent lentement du dos d'âne sur lequel coule ce dernier ; souvent inondé, et couvert de taillis de cyprès, il est, partout où on l'a défriché, d'une fécondité exceptionnelle. Plus au sud, le terrain ondulé se termine par des pentes escarpées qui bordent la rive gauche du Yazoo et baignent ensuite, à la falaise de Vicksburg, leur pied dans le Mississippi.

Le 2 novembre, Grant avait mis en marche cinq divisions, qui portaient son armée active à plus de trente mille hommes. Trois d'entre elles quittaient Bolivar, les deux autres venaient de Corinth, et elles se dirigeaient toutes sur Grand-Junction. Le 4, l'armée fédérale occupait ce point, ainsi que Lagrange, tandis que la cavalerie s'avancait vers le sud. Mais les renforts attendus depuis longtemps n'arrivaient que très-lentement, et les influences politiques qui avaient déjà entravé les opérations militaires en Virginie commençaient à se faire sentir dans les régions éloignées où commandait le modeste et silencieux Grant. Ses fonctions lui étaient enviées par bien des gens, qui, pour prouver leur capacité, faisaient à Washington des projets d'expéditions plus ou moins chimériques. L'honnête M. Lincoln voulait toujours accommoder, par des transactions, et les jalousies d'ambition personnelle et les plans de campagne les plus divergents : il en résultait de fréquents conflits d'autorité, surtout à cette époque, où aucun officier n'avait encore conquis une assez grande réputation pour que le chef responsable de la République pût lui déléguer la direction suprême des affaires militaires, dont il était lui-même investi par la constitution. Les hommes politiques réunis à Washington croyaient trop souvent

pouvoir partager le territoire ennemi et le soin de le conquérir, comme, en d'autres temps, ils auraient réparti entre eux les fonctions civiles dont ils pouvaient disposer. C'est ainsi que M. Lincoln avait à peu près promis au général Mac Clernand, son ami personnel, un commandement indépendant. Ne pouvant avoir la place de Grant, Mac Clernand demandait au Président de le charger, pour lui tenir parole, d'une expédition sur le Mississippi. Instruit par l'exemple de ce qui s'était passé quelques mois auparavant, Halleck s'opposa à ce morcellement funeste des armées de l'ouest; mais il n'obtint qu'un ajournement. Les renforts destinés à Grant, au lieu de le rejoindre, se réunirent à Memphis, pour pouvoir former, au premier ordre, un corps soustrait à son autorité, et son mouvement même fut interrompu pendant quelques jours.

Enfin, le 12 novembre, on donna à Grant, pour employer les termes de la dépêche de Halleck, « la permission de combattre l'ennemi là où il lui plairait », et il se mit aussitôt en marche. Son but principal était d'attaquer Pemberton, qui devait avoir de trente à quarante mille hommes sous ses ordres. Il savait bien, en effet, qu'il ne pourrait, tant que cette armée serait intacte, ni pénétrer dans l'intérieur du

pays, ni même aborder Vicksburg avec des chances sérieuses de succès. S'il s'avançait trop loin, il exposait derrière lui sa ligne de communication; s'il embarquait son armée pour descendre le Mississippi jusqu'à Vicksburg, il découvrirait Memphis, Corinth et tout le Tennessee. Il fallait donc joindre et combattre Pemberton. Celui-ci avait deux lignes de défense, formées par deux rivières, le Tallahatchie et le Yallabusha, qui, après leur réunion, prennent le nom de Yazoo, déjà connu de nous, et qui toutes deux coupent le Mississippi-Central-Railroad entre Grand-Junction et Grenada. Pemberton avait fortifié les rives du Tallahatchie et se tenait à portée avec la plus grande partie de son armée.

L'armée de Grant était partagée en deux commandements : les deux divisions venues de Corinth étaient sous les ordres de Hamilton, les trois autres avaient été amenées de Bolivar par Mac Pherson. Ce dernier avait, dès le 8 novembre, occupé Lamar avec dix mille hommes; le 13, son avant-garde était à Holly-Springs, la première station importante après Grand-Junction. La cavalerie fédérale, nombreuse et active, s'étendait au loin et atteignait les rives du Tallahatchie, vers lesquelles Grant dirigeait toutes ses forces. Il avait alors 72,000 hommes sous ses ordres; mais la

nécessité d'occuper un grand nombre de postes réduisait à 46,000 combattants le chiffre des troupes qu'il pouvait mettre en campagne. Il n'en avait que 30,000 avec lui; Sherman reçut l'ordre de lui en amener 16,000 de Memphis, et cet ordre était d'autant plus urgent qu'une fois engagées, ces troupes ne pouvaient plus être rappelées pour entrer dans le corps indépendant de Mac Clernand, dont la formation était une menace constante suspendue au-dessus de la tête de Grant. Enfin la petite armée de Curtis, que, depuis le milieu de juillet, nous avons laissée à Helena dans l'Arkansas, sur les bords du Mississippi, sortit aussi de son inaction, sous la direction de Steele, son nouveau chef. Sept mille hommes environ, presque tous de cavalerie, furent transportés à Delta, sur l'autre rive du fleuve, et les généraux Washburne et Hovey, qui les commandaient, furent chargés de couper, sur les derrières de Pemberton, le chemin de fer qui approvisionnait celui-ci.

Ils se mirent en campagne le 20 novembre. Passant le Cold-Water-River, l'un des canaux naturels qui descendent du Mississippi dans le Tallahatchie, ils enlèvent un camp confédéré et, par une marche forcée, ils atteignent, à Granger, le point de réunion des deux chemins de fer de Memphis et de Grand-Junction

à Grenada. Après avoir détruit de leur mieux la voie, ils remontent jusqu'à Coffeeville, sur le Mississippi-Central-Railroad, et reviennent à Delta vers le 30 novembre. Ils n'avaient pas causé aux lignes ferrées qu'ils avaient atteintes un dommage irréparable, mais ils avaient menacé les communications de Pemberton assez sérieusement pour qu'il ne crût pas pouvoir se maintenir sur le Tallahatchie. Grant et Sherman, combinant leur marche, étaient arrivés, le 29 novembre, sur les bords de cette rivière, l'un en face d'Abbeville et l'autre à Wyatt. Ils s'attendaient à une lutte sérieuse devant cet obstacle; les ouvrages ennemis semblaient même si formidables, que Grant, ne croyant pas pouvoir les enlever de vive force, se préparait à les tourner et avait déjà envoyé sa cavalerie au delà du Tallahatchie, sur son extrême gauche, lorsque, le 1^{er} décembre au matin, Pemberton évacua toutes ses positions et se retira dans la direction de Grenada. Les fédéraux suivirent son arrière-garde jusqu'à Oxford, à mi-chemin entre Grand-Junction et Grenada; mais, obligés de rétablir le chemin de fer pour s'approvisionner, ils ne purent l'inquiéter beaucoup dans sa marche. Cependant, le 5 décembre, tandis que leur infanterie occupait Oxford, leur cavalerie se trouvait déjà près de Coffee-

ville, à trente kilomètres de Grenada : la plus grande partie de l'armée de Pemberton était réunie dans cette position, derrière le Yallabusha, son front étant couvert, en avant de cette rivière, par Lowell, avec deux divisions. Ce jour-là même, les approches de Coffeeville furent le théâtre d'une assez vive escarmouche entre ces troupes et la division de cavalerie fédérale, qui les serrait de trop près. Celle-ci fut rejetée sur ses réserves d'infanterie, mais se retira en bon ordre, et fit une résistance à laquelle ses adversaires eux-mêmes rendirent justice, combattant, tour à tour à pied et à cheval, et profitant de tous les avantages de terrain pour arrêter un ennemi supérieur en nombre. Les pertes furent, de chaque côté, d'une centaine d'hommes. Malgré ce retour offensif, il était évident que les confédérés ne chercheraient pas à disputer aux fédéraux la rive droite du Yallabusha.

En arrivant sur cette rivière, les fédéraux se seraient déjà trouvés à cent soixante kilomètres de Grand-Junction, à près de cinq cents kilomètres de Columbus, d'où ils tiraient tous leurs approvisionnements; mais, malgré la visite et les encouragements de M. Jefferson Davis, il était probable que Pemberton ne les attendrait pas dans des positions mal fortifiées et trop étendues, les confédérés ayant tout intérêt à

affaiblir leurs adversaires en les attirant encore plus loin dans l'intérieur. Aussi Grant jugea qu'il ne pourrait pousser son expédition par terre au delà de Grenada : à cette époque, en effet, on ne croyait pas qu'il fût possible de faire vivre une armée de trente ou quarante mille hommes uniquement sur les ressources d'un pays aussi peu habité que l'État du Mississipi et de lui faire faire campagne, même pour peu de jours, sans avoir ses communications complètement assurées avec sa base d'opération.

Désespérant d'atteindre Pemberton pour lui infliger une défaite décisive, Grant revint alors à l'idée d'attaquer Vicksburg par le fleuve, et, dès le 5 décembre, il en fit la proposition à Halleck, avec d'autant plus d'empressement peut-être, qu'il craignait de voir cette expédition confiée à Mac Clernand, pendant qu'il serait lui-même condamné à l'impuissance, entre le Tallahatchie et le Yallabusha. Son plan fut approuvé le 8; Sherman, qui avait déjà su inspirer confiance à deux chefs aussi différents que Halleck et Grant, fut désigné pour commander l'expédition. Retournant à Memphis avec les deux divisions qu'il avait amenées, il devait les embarquer sur ce point, ainsi que toutes les troupes récemment arrivées du Nord, rallier à Helena et à Delta la division de Steele et, réunissant

ainsi une quarantaine de mille hommes, descendre jusque devant Vicksburg, sous l'escorte de la flottille du commodore Porter.

Les instructions de Grant lui prescrivaient de ne pas attaquer directement cette place, devant laquelle la marine et la division Williams avaient déjà échoué pendant l'été, mais de la tourner, en remontant le Yazoo, et de se placer dans l'espace compris entre cette rivière et le Big-Black. De la sorte, Vicksburg aurait été séparé de l'armée de Pemberton, ses défenseurs l'eussent peut-être évacué, et, dans le cas contraire, l'on aurait pu tenter de l'enlever par un coup de main combiné entre la flotte et l'armée. En tout cas, le cours du Yazoo eût été ouvert : Sherman pouvait le remonter avec une partie de la flottille pour donner la main à Grant, et Pemberton, pris entre ces deux armées, n'aurait pu défendre à la fois Vicksburg et Grenada. En attendant l'effet de ce mouvement, Grant se proposait de rester sur la ligne du Yallabusha, pour l'observer avec soin, au moyen de sa nombreuse cavalerie, et pouvoir suivre Pemberton si celui-ci tentait de lui échapper. Sherman partit immédiatement pour Memphis, mais les transports qu'il comptait trouver dans le voisinage de cette ville n'étaient pas prêts, et dix jours se passèrent.

avant qu'il pût s'embarquer avec le vaste matériel qui lui était nécessaire.

Durant ce temps, Grant avait consolidé sa position, concentrant ses troupes, rétablissant le chemin de fer et formant dans les principales stations de vastes dépôts de vivres et de munitions. Sa cavalerie faisait des excursions au loin pour éclairer le pays et intercepter, autant qu'il était possible, les communications que l'ennemi pouvait conserver sur ses flancs. Un régiment poussa même jusqu'au chemin de fer de Mobile à l'Ohio et le coupa en plusieurs endroits. Le 18 décembre, ces cavaliers fédéraux faisaient route tranquillement au milieu d'un pays qu'ils croyaient sans défense, lorsqu'ils apprirent avec étonnement qu'ils avaient failli rencontrer un corps de cinq à six mille chevaux confédérés : ils les suivirent à la piste, les rejoignirent bientôt, et, se cachant dans les bois, car ils n'étaient pas de force à les attaquer, ils purent voir l'arrière-garde ennemie qui se dirigeait rapidement vers le nord. C'était Van Dorn qui, brûlant de venger sa défaite de Corinth, tentait contre les dépôts de Grant échelonnés sur le chemin de fer un coup hardi et bien conçu. Le colonel fédéral eut le malheur ou la maladresse de ne pas informer promptement son chef du fait important que le ha-

sard venait de lui découvrir : Grant ne l'apprit que le 19 au soir. Il recommanda à tous les postes de doubler de vigilance, et fit partir aussitôt, par le chemin de fer, un corps de quatre mille hommes, pour renforcer la garnison de Holly-Springs, qui était le centre de ses dépôts de vivres, d'armes et de munitions. Il avait malheureusement confié ce poste au colonel Murphy, qui avait déjà montré une grande faiblesse en abandonnant Iuka à l'approche de Price. Partout on se mit sur ses gardes, excepté à Holly-Springs.

Ce bourg était devenu le rendez-vous de la population flottante qui suit de loin les armées et que l'on s'efforce toujours de tenir à distance. Des spéculateurs aventureux étaient accourus pour entreprendre un commerce interlope de coton. Tous les cantiniers de l'armée s'approvisionnaient dans des dépôts que des marchands du Nord y avaient formés. Les officiers qui étaient de service, soit dans la garnison, soit dans le département du quarter-master, se croyant en parfaite sûreté, s'étaient logés, avec leurs familles, dans les maisons du bourg, où ils vivaient en bons rapports avec les habitants, quoique ceux-ci ne fissent aucun secret de leurs sympathies pour l'ennemi. De là une négligence et une insouciance dont Murphy donnait le premier l'exemple.

Un vaste hôpital avait été établi pour les nombreux malades atteints de la dyssenterie et des fièvres typhoïdes et paludéennes. Murphy n'avait pas remué une pelletée de terre pour protéger les trésors confiés à sa garde, et pas un seul officier n'avait été envoyé du quartier général pour le surveiller. Il reçut, le 19 au soir, la dépêche de Grant; mais elle ne le tira pas de sa torpeur : il ne fit aucun préparatif de défense, ne chercha pas à barricader les rues avec les ballots de coton qui encombraient les magasins, et ne fit pas même prendre les armes à ses soldats. Aussi, lorsque, le 20 au matin, les cavaliers de Van Dorn arrivèrent au galop dans les rues de Holly-Springs, ils ne trouvèrent à l'entrée que quelques sentinelles : tous les passages étaient ouverts, le bourg plongé dans le sommeil; ils en étaient déjà maîtres, et leurs longues colonnes pénétraient de tous les côtés, avant qu'un seul coup de fusil eût été tiré. Il y avait cependant 1,800 fédéraux dans la place. Un détachement de cavalerie, campé en dehors, sut seul se défendre, et, au milieu de la confusion, s'ouvrit un passage, le sabre à la main, tuant ou blessant une trentaine d'ennemis. Tout le reste fut pris sans résistance. Des détachements de soldats confédérés allèrent faire des perquisitions dans toutes les maisons et saisirent la plupart

des officiers fédéraux encore dans leurs lits. Les spéculateurs furent convoqués par un ordre impérieux et dépouillés de leur argent : après quoi ils purent assister en liberté à l'incendie de leur coton. L'œuvre de dévastation était, en effet, commencée. Les dépôts de vivres furent pillés et anéantis ; les magasins des cantiniers eurent le même sort. Le whiskey coulait à flots et fut cause de bien des désordres. L'arsenal fut brûlé avec tant de précipitation que la violence de l'explosion des poudres faillit renverser tout le bourg et blessa vingt malades dans l'hôpital fédéral. La station du chemin de fer fut incendiée, ainsi que plusieurs convois qui s'y trouvaient. Enfin lorsque Van Dorn jugea que la destruction était complète, il réunit les soldats et officiers fédéraux et leur offrit de les relâcher sur parole. Murphy commit la faute d'accepter en leur nom et d'affranchir ainsi l'ennemi de tous les embarras que lui aurait causés la garde de ces prisonniers. Après les avoir livrés sans défense, il ne comprit pas que l'ennemi, pressé de s'éloigner, allait être obligé de rendre à la plupart d'entre eux la liberté sans conditions. En effet, dès le 20 au soir, Van Dorn s'était remis en marche et se dirigeait rapidement vers le nord, où il espérait continuer ses ravages. Quelques heures après son départ, on voyait

arriver à Holly-Springs le renfort envoyé par Grant, qu'un accident avait retardé sur la route. Cet important succès fut d'ailleurs le seul obtenu par Van Dorn. Dès le lendemain 21, il attaqua le poste de Davis-Mill, défendu seulement par deux cent cinquante hommes. Espérant avoir raison d'une si faible troupe, il tenta plusieurs fois, à la tête de ses cavaliers démontés, de l'enlever d'assaut; mais il fut constamment repoussé et se vit obligé d'abandonner la partie, en laissant un bon nombre de blessés sur le terrain. Cherchant toujours un nouveau point faible, il se présenta successivement devant le Cold-Water-Bridge, Middleburg et Bolivar : partout il trouva les petites garnisons fédérales si bien préparées à le recevoir, qu'il n'osa attaquer sérieusement aucune d'entre elles.

Pendant que Van Dorn occupait Holly-Springs, Forrest avait entrepris, dans le Tennessee occidental, une expédition plus dangereuse encore pour les communications de Grant. Ce chef de partisans, qui avait été envoyé par Bragg pour inquiéter Rosecrans, parcourait depuis quelque temps le Tennessee central. Vers le 10 ou le 12 décembre, il traversa, à Clifton, le fleuve de Tennessee pour entrer dans la région comprise entre son cours et celui du Mississippi, avec

3,500 chevaux et six pièces de canon. Ce n'était pas assez pour enlever les principaux postes fortifiés des fédéraux, si les petites garnisons qui les occupaient savaient se défendre derrière leurs parapets et leurs palissades. Mais le général Sullivan, qui commandait le district, eut le tort de les concentrer toutes à Jackson, où il attendit Forrest de pied ferme, tandis qu'il ne laissait ailleurs que des convalescents et des conscrits mal armés. Forrest se garda bien d'aller le chercher et se présenta, le 20 décembre, devant Humboldt, puis devant Trenton, dont les défenseurs, invalides et inexpérimentés, ne résistèrent pas longtemps à son artillerie et à ses habiles tirailleurs. Il put ainsi détruire à loisir l'important tronçon de Humboldt à Columbus, par lequel Grant recevait ses approvisionnements. Pendant quelques jours, il fut maître de tout le pays et accomplit consciencieusement sa tâche. Enfin Sullivan réunit assez de troupes pour reprendre l'offensive et se mit à sa poursuite avec une division composée de toutes armes. Forrest, serré de près, s'engagea dans la route qui l'avait amené; mais la brigade fédérale Dunham, envoyée en avant pour lui couper le chemin, le rencontra, le 31, à Parkers-Cross-Roads, à vingt-huit kilomètres au nord de Huntingdon, sur la route de Lexington. Abordés par

des forces supérieures, qui menaçaient d'envelopper leurs deux ailes, les fédéraux sont sur le point d'être écrasés. Toutefois ils résistent vigoureusement, faisant partout face à l'ennemi, qui, par son nombre et la force de son artillerie, a sur eux une immense supériorité. Forrest se croit tellement sûr de la victoire qu'il propose à Dunham de capituler. Celui-ci, espérant toujours un prochain secours, est décidé à combattre jusqu'à la dernière extrémité ; mais les munitions lui manquent, son convoi est aux mains de l'ennemi, et il n'est encore que deux heures de l'après-midi. Il peut donc se considérer comme perdu, lorsque tout change en un instant. Sullivan, accouru de Huntingdon, paraît sur le champ de bataille, avec la brigade Fuller. Quelques coups de canon et quelques volées de mousqueterie, prenant de flanc les soldats de Forrest, déjà fatigués par la lutte, suffisent pour les arrêter : un moment après, ils prennent la fuite, laissant entre les mains des fédéraux un grand nombre de prisonniers et quatre pièces de canon. Dunham comptait deux cent vingt hommes mis hors de combat ; quant à Forrest, il en avait perdu plus de cinq cents. Il ne se releva pas de cet échec, et se retira, pour quelque temps, hors de la portée des fédéraux.

Mais les dégâts que Van Dorn et lui avaient causés,

dans la journée du 20 décembre, à la ligne de communication de Grant étaient, pour l'armée de ce dernier, un coup irréparable. Elle se trouvait subitement privée de toutes les ressources nécessaires à son existence. Les approvisionnements anéantis à Holly-Springs étaient destinés à la faire vivre pendant plusieurs semaines. Pour les remplacer, il aurait fallu, à l'instant, mettre en œuvre tout le matériel du chemin de fer de Columbus ; mais cette ligne, coupée elle-même en plusieurs endroits, était impraticable pour deux ou trois semaines peut-être, et de gros partis de cavalerie ennemie parcouraient tout le pays, prêts à renouveler leurs dégâts à mesure qu'ils seraient réparés.

La position de Grant était donc devenue telle qu'il ne pouvait s'y maintenir. Il fallait se replier rapidement pour rétablir les communications avec Memphis ou avec Pittsburg-Landing, ou bien marcher hardiment en avant, et soit combattre, soit éviter Pemberton. Il eût été nécessaire, dans ce dernier cas, de descendre le Yazoo, en vivant sur le pays jusqu'à ce que l'on pût communiquer avec la flotte du Mississippi et avec Sherman, dont les troupes devaient se trouver aux environs de Vicksburg. Ce parti était plein de dangers et d'incertitudes. On ne connaissait pas les

ressources de la contrée qu'il s'agissait de traverser ; on ne savait pas si l'on trouverait Sherman auprès de Vicksburg ; enfin l'hiver était arrivé, et les premières pluies, détrempant les routes, pouvaient condamner l'armée à une immobilité désastreuse ou à la perte de tout son convoi. Grant n'osa risquer une pareille aventure. Il l'a dit depuis, s'il avait su alors, ce qu'il apprit plus tard par expérience, que le pays était assez riche pour pouvoir nourrir, sur son passage, une armée de trente mille hommes, il aurait certainement entrepris ce mouvement et, selon toute apparence, pris Vicksburg à cette époque. Quoi qu'il en soit, sa résolution fut promptement arrêtée, et, dès le 21, il repassait le Tallahatchie. Toutes ses communications avec le Nord étaient interrompues, et la nécessité l'obligea, pour faire vivre ses troupes, à prendre des mesures tout à fait nouvelles. Il se trouva ainsi amené à adopter le système de réquisitions auquel il n'avait pu se fier pour une marche en avant, mais dont il s'applaudit plus tard d'avoir fait alors l'essai. Le pays que son armée allait traverser fut soigneusement exploré et tout ce qu'on put trouver de viande et de grains, de vivres de toute espèce et de fourrages, fut pris, en échange de bons, pour l'usage de l'armée. C'était la première fois que

les fédéraux pratiquaient, sur une grande échelle, ce système, toujours admis à la guerre, tant leurs armées régulières apportaient de ménagements dans le traitement des pays conquis, en dépit de tout ce qu'ont pu en dire leurs adversaires. Grâce à ces procédés, la subsistance de l'armée fut constamment assurée. Le 23 décembre, elle atteignit Holly-Springs, où d'immenses amas de cendres et des murs calcinés lui rappelèrent le désastre qui l'obligeait à rétrograder; enfin, quelques jours après, elle rentra à Lagrange et à Grand-Junction, où elle se trouvait de nouveau en communication avec Corinth et Memphis. Pemberton, loin de suivre Grant, profita de sa retraite précipitée pour ne laisser à Grenada qu'une partie de ses forces, et ramener le reste à Vicksburg, où il savait bien qu'il ne tarderait pas à être attaqué.

En effet, toute l'expédition commandée par Sherman avait quitté Memphis le 20 décembre, c'est-à-dire le jour même où Van Dorn et Forrest portaient à Grant le coup qui l'obligea à renoncer au rôle qu'il devait jouer dans la campagne combinée avec son lieutenant. Par une coïncidence étrange, ce fut la rupture des communications télégraphiques par les cavaliers confédérés qui détermina le départ de cette expédition, au moment même où les événements lui faisaient

perdre ses meilleures chances de succès. Le 18 décembre, un ordre du Président avait prescrit à Grant de diviser toutes ses forces en quatre corps d'armée, d'en donner un à Mac Clernand et de mettre celui-ci à la tête des troupes destinées à l'attaque de Vicksburg. La rédaction des ordres nouveaux qu'exigeait ce remaniement complet de l'armée occupa Grant pendant toute la journée du 19, tandis que, le 20 au matin, Sherman, pressé d'échapper au contre-ordre qu'il redoutait, quittait Memphis et se trouvait ainsi hors de la portée du télégraphe. Mais, à l'heure même où il s'embarquait ainsi à la hâte, la prise de Holly-Springs venait renverser le plan de campagne de Grant, et l'interruption du télégraphe arrêtait à la fois toutes les dépêches qu'il envoyait à Memphis, la première annonçant à Sherman son remplacement, et la seconde, bien plus importante, ayant pour objet de suspendre le départ de l'expédition, qui était désormais pleine de périls.

Sans cette interruption, l'ordre de rappel porté sur un vapeur léger à la flotte de Sherman aurait arrêté celui-ci avant le début de la campagne malheureuse que nous allons raconter. Faut-il blâmer Grant d'avoir retardé jusqu'au 20 un ordre qu'il devait considérer comme funeste, Sherman d'avoir hâté son départ

parce qu'il en avait peut-être eu indirectement connaissance? Non certes. La réorganisation prescrite par M. Lincoln, accompagnée d'un changement de commandement, aurait fait perdre un temps qui semblait bien précieux alors, puisqu'on voulait attaquer Vicksburg pendant que Grant retenait Pemberton à Grenada, et qu'on ne pouvait prévoir les incidents qui allaient, du même coup, rendre à celui-ci sa liberté d'action et séparer le général fédéral de ses lieutenants.

Les troupes réunies à Memphis formaient un corps désigné sous le nom d'aile droite de l'armée du Mississippi. Les renforts que Sherman avait reçus récemment portaient le chiffre de ses soldats à 30,000 environ, sur lesquels il pouvait compter environ 20,000 combattants disponibles; ces forces étaient divisées en trois divisions, que commandaient les généraux A. J. Smith, M. L. Smith et Morgan. Lorsque, le 20, Sherman donna l'ordre d'embarquement, les préparatifs d'une opération aussi compliquée n'étaient pas complètement achevés. On avait réuni tout ce qu'on avait pu trouver de vapeurs sur le Mississippi et l'Ohio; mais les difficultés étaient encore plus grandes que celles du transport de l'armée du Potomac au fort Monroe; car les 30,000 hommes que

Mac Clellan avait transportés à la fois n'avaient eu à faire qu'un voyage de deux jours, et celui qu'entreprenait Sherman était au moins de cinq ou six. Aussi ne put-on éviter une certaine confusion dans l'embarquement, d'autant plus que la veille était jour de solde. Comme nous l'avons dit ailleurs, le soldat américain n'était payé que tous les deux mois, de sorte que parfois, au moment de quitter une ville comme Memphis, qui n'était plus, pour ainsi dire, qu'une immense boutique de cantiniers, il se trouvait exposé, maître d'une somme considérable, à toutes les tentations que cette ville lui offrait. Dans les camps l'ivrognerie était inconnue, grâce à l'interdiction absolue de la vente des liqueurs fortes ; mais ailleurs ce vice ne pouvait être aussi complètement réprimé. Cependant les ordres de Sherman furent assez vite exécutés et les traînants promptement rassemblés, puisque, le 20, toute la flotte avait quitté les quais de Memphis. Le 22, elle touchait à Helena, où se trouvait l'armée que Curtis avait amenée, au mois de juillet, sur les bords du Mississippi. La plus grande partie de ces troupes fut embarquée sur des transports qui étaient descendus de Memphis sans passagers ni cargaison : elles formèrent, dans l'armée de Sherman, une nouvelle division de quatre

brigades, forte de 12,310 hommes, et commandée par le général Steele. Le corps expéditionnaire atteignit alors le chiffre de 32,000 hommes, et rallia, à peu de distance de là, à Friars-Point, le commodore Porter, qui était venu des bouches du Yazoo pour le convoier. Quoique la navigation fût retardée par la difficulté de trouver du bois de chauffage pour les machines, toute la flotte arriva, le 24 au soir, à Millikens-Bend, lieu situé sur la rive droite, en face de l'embouchure du Yazoo, et que de belles prairies, un terrain sec et des abords faciles rendaient très-propre à devenir le dépôt de l'armée.

Sherman y trouva les canonnières qui bloquaient Vicksburg et protégeaient le cours supérieur du Mississippi contre les incursions des navires ennemis. Elles avaient fait, quelques jours auparavant, une tentative infructueuse pour remonter le cours du Yazoo et ouvrir la route par laquelle il devait chercher à communiquer avec Grant. En effet, le 12 décembre, elles avaient paru devant une hauteur, appelée Haines-Bluff, qui domine la rive gauche du Yazoo, et qui était couronnée par quelques batteries. Les confédérés avaient semé de torpilles tout le cours du fleuve à une certaine distance au-dessous de ce point. Le premier des quatre navires fédéraux, ne tirant

que peu d'eau, passa par-dessus ces engins sans les toucher. Mais le Cairo, qui le suivait, frappa une torpille dont l'explosion déchira sa coque et le fit couler en cinq minutes. Son équipage fut heureusement sauvé, mais les trois petits navires qui restaient jugèrent que la partie n'était pas égale pour eux, et ils battirent en retraite. Cet essai prouvait que l'on ne serait pas maître du Yazoo sans combat, et que, pour s'ouvrir un passage sur ce fleuve, il faudrait probablement faire attaquer par l'armée de terre les batteries qui le défendaient. Le jour de son arrivée à Millikens-Bend, Sherman chargea quelques navires de faire une nouvelle reconnaissance du Yazoo. Ils furent arrêtés par les batteries de Haines-Bluff, et l'un d'entre eux, le Benton, souffrit beaucoup de la canonnade. Ce même jour, le commandant fédéral débarqua un fort détachement à Millikens, et l'envoya couper le chemin de fer qui, de la rive droite du Mississippi, en face de Vicksburg, conduit à Shreveport. Il voulait empêcher ainsi l'ennemi de recevoir des renforts de l'ouest. Mais c'est, au contraire, du nord et de l'est que devaient arriver ces renforts, impatientement attendus à Vicksburg, et les deux jours que Sherman, retenu par cette expédition, passa à Millikens-Bend, furent pour les confédérés un précieux répit. Ils en profi-

tèrent pour se préparer à repousser l'attaque sur les rives du Yazoo, que la nature du pays et les reconnaissances des canonnières indiquaient clairement comme le point choisi par le commandant fédéral.

Celui-ci, en réalité, n'avait pas de choix à faire. En effet, les batteries de Vicksburg, fort augmentées depuis l'été, ne laissaient pas à la petite flottille de Davis l'espoir de forcer le passage du Mississippi : l'armée de Sherman ne pouvait donc opérer au-dessous de Vicksburg, où elle n'aurait pas trouvé un seul navire pour la transporter de la rive droite à la rive gauche du fleuve. Halleck avait, il est vrai, annoncé que Banks, récemment envoyé à la Nouvelle-Orléans avec des renforts considérables, remonterait le fleuve, sous la protection des canons de Farragut, et donnerait devant Vicksburg la main à Sherman ; mais le successeur de Butler venait seulement d'arriver dans la capitale de la Louisiane, et il ne pouvait encore songer à se mettre en marche. D'ailleurs cette expédition, s'il l'eût entreprise alors, aurait été entravée, comme elle le fut plus tard, par les fortifications que les confédérés avaient secrètement élevées à Port-Hudson. Il fallait donc débarquer en amont de Vicksburg. Mais, d'autre part, les canonnières, en remontant le Yazoo, étaient arrêtées par les batteries de

Haines-Bluff, et au-dessus de ce point le fleuve opposait à Sherman un obstacle d'autant plus redoutable qu'il avait pour sa défense, outre l'armée confédérée, les navires qui se trouvaient dans l'arsenal de Yazoo-City. Les unionistes étaient donc forcés de débarquer sur la rive gauche du Yazoo, entre Haines-Bluff et Vicksburg. C'est là qu'ils attendaient leurs adversaires, qui n'avaient rien négligé pour augmenter les difficultés opposées par la nature du terrain à une opération de ce genre.

La falaise de Vicksburg est, nous l'avons dit, le dernier anneau d'une longue chaîne d'escarpements qui, du nord-est au sud-ouest, se succèdent sur la rive gauche du Yazoo, jusque près de son embouchure dans le Mississippi. Ces escarpements ont une hauteur assez uniforme, d'environ cent mètres ; ils sont séparés par des ravins dans lesquels passent les routes du pays, qui forment parfois des chemins creux très-profonds. Cette configuration rappelle beaucoup, dit-on, la crête du plateau d'Inkermann, les marais du Yazoo occupant la place des bas-fonds de la Tchernaiïa. Après avoir touché, à Haines-Bluff, le pied de ces hauteurs, le Yazoo s'en éloigne, et, avant de se jeter dans le Mississippi, il traverse un ancien bras du fleuve qui forme aujourd'hui un lac

semi-circulaire. Le terrain compris entre le Yazoo et les crêtes qui, sous le nom de Drumgolds-Bluff, relie Haines-Bluff à Vicksburg, est bas et marécageux : ce sol d'alluvion est un mélange de sable fin et de terre pulvérisée, qui n'offre aucune consistance ; facilement détrempe et parfois bouleversé par les inondations, il ne résiste à l'action constante du fleuve que grâce aux fortes racines des arbres qu'il nourrit. Quand le Mississippi coule à pleins bords et que ses eaux, filtrant à travers les levées naturelles qui l'endiguent, vont rejoindre celles du Yazoo, elles submergent tout ce delta et baignent le pied de Drumgolds-Bluff. Au contraire, quand le Yazoo baisse, il coule entre deux berges à pic, hautes, en certains points, de dix mètres ; mais le sol, qu'il ne recouvre plus, demeure imprégné d'humidité, et l'on y rencontre, à chaque pas, des fondrières, appelées *quicksands*, qui sont aussi dangereuses que les sables mouvants des bords de la mer. C'est à dessein que nous avons donné à ce terrain le nom de delta, car, à peu près à égale distance de Haines-Bluff et du Mississippi, un petit bras se détache du Yazoo et vient, en serpentant dans un lit généralement très-encaissé, toucher les dernières pentes de Drumgolds-Bluff, pour se jeter enfin dans le Mississippi tout près de Vicksburg. Il est connu sous le nom de

Chicasaw-Bayou. Un peu au-dessus de son cours actuel se trouvent plusieurs lits abandonnés par ce même bayou, qui se confondent et le rejoignent en décrivant un arc de cercle au pied de la falaise : ils forment un marais presque partout impraticable, appelé le Cypress-Swamp. C'est dans l'île comprise entre le Yazoo et le Chicasaw-Bayou que Sherman résolut de débarquer ; car, plus haut, le fleuve se rapproche tellement de Drumgolds-Bluff que ces hauteurs, faciles à occuper par l'ennemi, en commandaient complètement le cours. Le Chicasaw-Bayou était marqué sur les cartes cadastrales de l'État du Mississippi que possédaient les fédéraux ; mais ils ignoraient combien le passage de ce cours d'eau était difficile. Sherman, au reste, ne pouvait ni hésiter ni reculer : il était venu pour tenter un coup de main, et, puisque le Yazoo ne lui était pas accessible au-dessus de Haines-Bluff, il fallait bien combattre dans le champ clos où il se trouvait enfermé.

Le 26, la flotte entra dans ce fleuve et, après l'avoir remonté une vingtaine de kilomètres, s'amarrait en face des points désignés pour le débarquement. Cette opération, commencée le 26 au soir, se terminait le 27 au matin. Les trois premières brigades débarquées, celles de Stuart, de Blair et de Courcy, se portent im-

médiatement dans la direction de Vicksburg et, chassant devant elles les éclaireurs ennemis, arrivent jusqu'au bord du Chicasaw-Bayou. Le reste de l'armée a besoin de quelque temps pour se remettre en ordre sur le terrain, couvert de lianes et de taillis, qui s'étend le long du fleuve. Steele, laissant Blair à droite, doit former l'extrême gauche avec ses trois autres brigades : il débarque au-dessus du bayou, mais près du point où il s'embranché et entre deux des anciens lits qui communiquent avec le Cypress-Swamp. Les autres divisions ont pris terre sur l'île comprise entre le fleuve et le bayou, qui est occupée depuis le matin, et suivent, le soir même, les trois brigades qui les ont précédées, Morgan tenant la gauche, M. L. Smith le centre, et A. J. Smith la droite.

Dans la nuit, on fit des reconnaissances, afin d'étudier le terrain ; mais il fallut, pour les compléter, attendre le jour, qui heureusement amena avec lui un épais brouillard, favorable à cette opération. On découvrit que le bayou était un obstacle très-difficile à franchir. Quoique, le Yazoo étant trop bas pour l'alimenter, il ne s'y trouvât que de l'eau dormante, il n'était praticable que sur deux points : à un gué en face de M. L. Smith, au centre de la ligne fédérale ; et devant la division Morgan, à la gauche,

où, sur une largeur de quelques mètres, s'ouvrait un passage à pied sec. En cherchant à tourner le bayou, Steele rencontrait des difficultés encore plus grandes. Le Cypress-Swamp, qui s'étendait devant lui, n'était praticable que sur une étroite chaussée en *corduroy*, qu'enfilait, dans toute sa longueur, une batterie ennemie. Les berges du bayou étaient hautes et escarpées : l'ennemi les avait garnies, de son côté, de trous de loup et d'épaulements pour ses tirailleurs; et, afin de faciliter leur feu, il avait çà et là éclairci la forêt sur l'autre rive : en arrière de cette ligne, entre le canal et le pied des hauteurs, se trouvait un espace de niveau, n'ayant que quelques mètres de largeur et occupé, en partie, par une route qui en facilitait la défense. Enfin si le brouillard n'avait pas arrêté leur vue, les fédéraux auraient aperçu, sur la crête de ces collines, une ligne de batteries, élevées déjà depuis quelque temps et armées d'une nombreuse artillerie, et, sur leurs pentes, de larges sillons de terre, fraîchement remuée, qui marquaient la place d'ouvrages plus récents. Pemberton dirigeait en personne les préparatifs de la défense. Dès qu'il avait su la retraite de Grant, il avait acheminé une partie de ses troupes de Grenada vers Jackson. La nouvelle de l'arrivée d'une armée fédérale à Millikens-Bend l'avait

appelé, en toute hâte, à Vicksburg. Cette place, que le président Davis avait visitée quelques jours auparavant, était confiée au général M. L. Smith, avec une garnison d'une douzaine de mille hommes. Pemberton était suivi de près par trois brigades, qui portaient à 20,000 hommes environ les forces dont il disposait. D'autres détachements devaient le rejoindre promptement; enfin il attendait de jour en jour deux brigades de la division Stevenson, que M. Davis avait retirée à l'armée de Bragg, pour la lui donner. C'était plus qu'il ne lui en fallait pour défendre contre toute attaque de vive force les positions où Sherman était obligé de venir le trouver.

Les fédéraux ne surent pas ou ne purent pas profiter, pour passer le bayou, du brouillard qui aurait masqué leurs mouvements dans la matinée du 28. Ils perdirent toute cette journée en escarmouches et en vains tâtonnements. L'île qu'ils occupaient était un véritable labyrinthe, où les brigades et les régiments s'égarèrent constamment. Les confédérés, traversant le bayou par des passages connus d'eux seuls, envoyaient de petits corps de troupes les harceler, sans jamais engager de combat sérieux. Les anciens lits, qui se prolongeaient, en serpentant, plus bas que le Cypress-Swamp, trompèrent plusieurs fois les fédé-

raux. Ainsi Morgan en rencontra un sur lequel il établit un pont, avec l'équipage qu'il avait amené pour traverser le Chicaw, et il eut à soutenir, pendant cette opération, une vive escarmouche contre l'ennemi. Mais, quand il eut franchi ce canal marécageux, il découvrit trop tard que ce n'était pas le véritable cours d'eau, et que ce dernier obstacle, beaucoup plus considérable, était encore à passer. Pendant qu'il s'avavançait péniblement, la division M. L. Smith, au centre, s'approchait du bayou et forçait les tirailleurs ennemis à se retirer par le gué que nous avons indiqué. De l'autre côté de ce gué, la berge était escarpée et surplombait; elle était fortement défendue par l'ennemi. Décidé à tenter le passage, le général Smith voulut reconnaître lui-même les positions des confédérés; mais, en ce moment, il tomba grièvement blessé, et ce fut en vain que, pendant le reste de la journée, les officiers de sa division cherchèrent un point d'un abord moins dangereux. A l'extrême droite, A. J. Smith était parvenu jusqu'en vue de Vicksburg; mais il avait été arrêté, lui aussi, par le même obstacle, qui n'était guéable nulle part de ce côté, et qui formait comme un grand fossé, couvrant tout le système de défense de Pemberton.

Cette journée avait donc été à peu près perdue

pour les fédéraux. Les confédérés l'avaient employée à se fortifier encore sur quelques points où leurs adversaires pouvaient tenter le passage. Le soir, Steele, ayant reconnu l'impossibilité de traverser le Cypress-Swamp, revint dans l'île et alla prendre place en arrière, à gauche de Morgan, près de la plantation Lake et au-dessus du coude du Chicasaw. On espérait pouvoir plus facilement établir un pont sur ce bras du fleuve, en l'abordant dans la partie qui n'était pas contiguë aux collines occupées par l'ennemi. Les ordres furent donnés pour tenter, le lendemain matin, à une même heure, d'enlever tous les passages connus du bayou, et, une fois sur l'autre rive, on devait immédiatement assaillir les ouvrages confédérés.

Mais le terrain se prêtait mal aux mouvements d'ensemble, et l'attaque, ordonnée pour le point du jour, ne put guère commencer avant midi. En effet, pour arriver au lieu où il devait jeter un pont, Blair avait été obligé de passer sous le feu de l'ennemi, qui lui avait tué beaucoup de monde. Morgan avait été accueilli, le matin, au bord du cours d'eau, de telle manière qu'il réclamait instamment des secours pour forcer l'étroit passage qui se trouvait devant lui. La division M. L. Smith devait traverser le gué; mais, comme la berge opposée était inabordable, une com-

pagnie de volontaires passa l'eau le matin, au milieu des balles ennemies, et vint s'établir sous la corniche que cette berge formait en surplombant. Ces intrépides soldats avaient ordre de mettre le feu, sur un signe convenu, à des sacs de poudre qu'ils avaient fixés contre la voûte qui les abritait, et de regagner promptement l'autre rive : il était convenu qu'à l'instant où la mine sauterait, les colonnes d'attaque s'élanceraient dans la brèche qu'elle aurait ouverte. A l'extrême droite, A. J. Smith préparait des radeaux pour jeter un pont volant sur le bayou. Le signal de l'attaque devait être donné à ces deux divisions par les salves régulières de l'artillerie de Morgan, que celui-ci cherchait à mettre en batterie près du passage, pour couvrir le mouvement offensif de son infanterie.

Enfin, vers midi, Blair, ayant achevé la construction de son pont, le traverse, suivi d'un régiment appartenant à la brigade Thayer, de la division Steele. Le reste de cette brigade a été, par erreur, rejoindre Morgan. Les deux autres brigades de Steele, retardées par le peu de largeur des routes, sont fort en arrière et ne peuvent arriver à temps. Une fondrière, qui termine le Cypress-Swamp, se trouve sur le chemin de Blair : il est assez heureux pour la franchir, en laissant seulement derrière lui les chevaux d'officiers,

les seuls qu'il ait avec lui, car il n'a pas osé engager son artillerie dans ce dangereux passage. Au moment où il débouche en face du terrain découvert qu'occupe l'ennemi, une fusillade terrible porte la mort dans ses têtes de colonne, mais, au lieu de les arrêter, elle ne fait qu'accélérer leur marche. Au même instant, Morgan lance la brigade de Courcy à travers le bayou, et lui ordonne d'appuyer, à droite, l'attaque de Blair ; mais les fédéraux ne sont pas plus de trois mille, les renforts ne leur arrivent que lentement, tandis que leurs adversaires, manœuvrant sur un terrain ouvert, peuvent rapidement concentrer toutes leurs forces près du point menacé. Cependant Blair enlève les épaulements qui s'étendent au pied des collines, et ses soldats, aguerris dans les rudes campagnes du Missouri et de l'Arkansas, commencent hardiment à gravir les pentes que balayent les projectiles ennemis ; toutefois leurs efforts se brisent contre le nombre ; sans cesse croissant, de leurs adversaires. Aucun secours ne leur parvient, aucune diversion n'est faite en leur faveur. La brigade de Courcy, quoiqu'elle compte dans ses rangs de nombreuses recrues, rivalise un moment d'ardeur avec eux ; mais sa marche a subi un retard, qui donnera lieu, après la bataille, à de violentes récriminations. Bientôt d'ailleurs elle se replie

en désordre, sans avoir pu atteindre les ouvrages ennemis. Blair, réduit à ses seules ressources, est obligé de se retirer à son tour. Les fédéraux laissent aux mains de l'ennemi plus d'un millier de blessés, quelques centaines de prisonniers et quatre drapeaux. La brigade confédérée S. D. Lee, qui seule leur a tenu tête, protégée par ses retranchements, n'a pas perdu plus de cent cinquante hommes.

L'assaut était définitivement manqué. Le signal convenu n'avait pas été compris ou entendu à la droite, et les deux divisions qui s'y trouvaient étaient demeurées immobiles, pendant qu'une poignée d'hommes se faisait écraser, à la gauche, dans une tentative désespérée. La seconde division, sous Stuart, avait passé la journée à observer la position bizarre occupée par la compagnie du 6^e Missouri, qui devait miner la berge. Les tirailleurs confédérés étaient établis sur la crête de cette berge et venaient parfois décharger leurs fusils verticalement, dans l'espoir d'atteindre quelqu'un de leurs adversaires blottis au pied de l'escarpement. Un bataillon du 13^e régulier, posté en face, ouvrait alors le feu sur eux, mais atteignait plus souvent ses camarades au bord de l'eau. « Tirez plus haut ! » criaient ceux-ci. — « Tirez plus bas ! » criaient les confédérés, qui cherchaient à étouffer la

voix des premiers et à confondre ces deux cris en un seul. A l'extrême droite, A. J. Smith ne put parvenir à établir les ponts flottants qu'il avait préparés, et il se borna à échanger avec l'ennemi une vaine fusillade.

L'échec de Sherman avait été trop sérieux pour qu'il pût tenter une nouvelle attaque. Le terrain rendait impossible la concentration des forces nécessaires pour donner à une telle tentative des chances de succès : les fédéraux avaient appris, à leurs dépens, que les ouvrages ennemis étaient plus forts, mieux armés et défendus par plus de troupes qu'ils ne l'avaient cru. Il fallait profiter de cette expérience : Sherman le comprit et, dès qu'il sut que Blair avait échoué, il contremanda tout autre mouvement pour ce jour-là. Le lendemain 30, après une nuit de pluie torrentielle, la situation de son armée était encore plus mauvaise. Elle avait pu mesurer ses pertes, qui s'élevaient à 175 tués, 930 blessés relevés et 743 prisonniers, la plupart blessés aussi, tombés aux mains de l'ennemi, c'est-à-dire à près de deux mille hommes. Celles des confédérés n'étaient que de 63 tués, 134 blessés et 10 prisonniers. On n'avait reçu aucun message de Grant, mais des bruits alarmants couraient sur son compte. La nouvelle de la prise de Holly-Springs était arrivée à Vicksburg,

et les rares habitants de la campagne avec lesquels les fédéraux se trouvèrent en contact se faisaient un plaisir de la leur donner, avec toutes les exagérations habituelles en pareil cas. Ces bruits étaient aux yeux de Sherman un motif de plus pour ne pas abandonner la partie, tant qu'elle présentait la moindre chance de succès : en effet, plus la situation de Grant pouvait être difficile, plus il sentait l'importance de le dégager en attirant sur lui-même toutes les forces ennemies. Il resta donc dans ses positions pendant toute la journée du 31, menaçant en apparence Pemberton d'une nouvelle attaque, et préparant un mouvement pour tourner les obstacles qu'il n'avait pu enlever de front. La division Steele fut embarquée : elle devait partir, avec la flottille, le 31 au soir, pour prendre terre, à la faveur de l'obscurité, au pied de Haines-Bluff. Sherman espérait qu'elle s'emparerait de cette position avant le jour, et que Pemberton surpris n'aurait pas le temps d'envoyer des renforts à ses défenseurs. Au bruit du canon de Steele, l'armée qui était restée dans l'île devait à son tour ouvrir le feu tout le long du bayou. Cette canonnade eût été suivie, soit d'une simple feinte, soit d'une attaque sérieuse, selon les forces que l'ennemi aurait laissées sur cette partie de sa ligne. Mais, le 31 au soir, il s'é-

leva un brouillard si épais que les navires sur lesquels Steele s'était embarqué ne purent remonter le fleuve. La nuit suivante, la lune se couchait trop tard pour qu'on pût opérer le débarquement, pendant le peu d'heures d'obscurité complète qui auraient précédé le lever du soleil. Sherman renonça donc à ce plan, qui offrait d'ailleurs bien peu de chances de réussite. Les soldats souffraient cruellement du froid et de l'humidité dans les marais où ils bivouaquaient sans feu depuis cinq jours; ils se montraient, avec inquiétude, la marque des hautes eaux qui avaient tracé un cercle de limon autour du tronc des arbres, à trois et quatre mètres au-dessus du sol. Le 2 janvier, Sherman les ramena à bord des transports, et la flotte reprit le chemin de Millikens-Bend, où les troupes pouvaient s'établir commodément, en attendant une occasion favorable pour commencer une nouvelle campagne contre cette place de Vicksburg, qui grandissait de jour en jour et dont chaque attaque infructueuse augmentait l'importance.

A l'embouchure du Yazoo, on rencontra un vapeur qui amenait le général Mac Clernand. Celui-ci, en vertu des ordres du Président, prit aussitôt le commandement de toute l'expédition. L'armée, désormais désignée sous le nom d'armée du Mississippi, fut divi-

sée en deux corps : le 15^e, commandé par Sherman, fut formé des divisions Steele et Stuart; Mac Clernand devint commandant titulaire du 13^e, comprenant les divisions d'A. J. Smith et de Morgan, et ce dernier en reçut temporairement la direction. A la même époque, le reste de l'armée du Tennessee fut également partagé en deux corps, le 16^e et 17^e, sous Hurlbut et Mac Pherson. Grant conserva le commandement supérieur de ces quatre corps. La même organisation ayant déjà été adoptée dans l'Est, les corps d'armée devinrent, dès lors, la grande unité stratégique dans toutes les armées fédérales. Ce fut un avantage considérable. Ces corps, composés de troupes de toutes armes, furent, entre les mains des généraux en chef, un instrument bien plus facile à diriger que les petites divisions qui existaient seules auparavant, et la longue camaraderie de tous ceux qui les composaient, fidèlement entretenue à travers toutes les vicissitudes de la guerre, accrut la valeur individuelle des officiers et des soldats.

L'opinion publique dans le Nord s'émut vivement de l'échec du Chicasaw-Bayou. Grant était déjà peu populaire; Sherman devint l'objet des attaques de toute la presse, attaques d'autant plus vives qu'il s'était montré fort sévère à l'égard des correspondants de journaux

qui accompagnaient son armée. On renouvela même les absurdes calomnies qui, au commencement de la guerre, avaient été répandues contre cet esprit sagace et profond. Mais il est certain que son expédition méritait d'être critiquée en plusieurs points : soit par sa faute, soit par celle des circonstances, il n'avait pu, avec une armée de plus de trente mille hommes, lancer que trois mille combattants à l'assaut d'ouvrages formidables, et il en avait sacrifié deux mille sans aucune chance de succès. Il n'avait pas montré, en cette occurrence, toutes les grandes qualités qui finirent par l'élever au-dessus de tous ses compagnons d'armes, comme de tous ses adversaires; mais il sut profiter de l'expérience. En attendant une meilleure occasion, ce général modeste et courageux eut le mérite d'assumer hautement toute la responsabilité de la défaite et d'accepter sans murmure la position subordonnée que lui faisait l'arrivée de Mac Clernand. Au moment de rembarquer ses troupes, il avait senti la nécessité de faire quelque chose pour relever leur courage : de concert avec Porter, il avait résolu de les mener à l'attaque d'un fort situé sur l'Arkansas, et où une garnison de quatre ou cinq mille hommes offrait une proie facile, mais nullement à dédaigner. Ce plan fut approuvé par Mac Clernand, qui, à ce qu'il paraît,

l'avait conçu de son côté. Il ne perdit pas un instant pour l'exécuter, et, dès le 4 janvier, la flotte, quittant Millikens-Bend, avec la plus grande partie de l'armée, remontait le Mississippi pour entrer dans l'Arkansas.

La première colline que l'on rencontre en remontant l'Arkansas se trouve sur la rive gauche à quatre-vingts kilomètres au-dessus du confluent. Le fleuve, qui ronge cette colline et la taille en falaise, infléchit son cours après en avoir baigné le pied et commande ainsi, en amont et en aval, les deux branches de ce coude. Les premiers Européens qui visitèrent ce point y plantèrent le drapeau français, car le Mississippi nous appartenait alors. Un petit fort fut élevé pour servir de refuge contre les Indiens et reçut, en 1685, le nom de Poste de l'Arkansas, qu'il a conservé dans la traduction anglaise d'*Arkansas-Post*. Sur cet emplacement, le général confédéré Hindman avait construit un grand ouvrage rectangulaire bastionné, de cent mètres de front, avec casemates, entouré d'un fossé de sept mètres sur trois, et armé de douze canons qui commandaient tout le cours du fleuve. La garnison était sous les ordres du général Churchill. Ce fort, appelé le fort Hindman, était la clef de tout le cours de l'Arkansas : il fallait le réduire avant de songer à occuper Little-Rock et le centre de l'État. Il abritait les

navires légers que les confédérés, lorsqu'ils en trouvaient l'occasion, envoyaient jusque sur le Mississippi, pour enlever les transports fédéraux qui avaient le malheur de n'être pas escortés. Peu de temps auparavant, ces navires avaient ainsi capturé un transport fédéral chargé de munitions ; on avait trouvé à bord trois obusiers de neuf pouces, ou columbiads, qu'on avait placés aussitôt sur le front blindé qui commandait le cours inférieur du fleuve.

Le corps expéditionnaire dirigé par Mac Clernand comptait de vingt-six à vingt-sept mille hommes ; il comprenait quarante régiments d'infanterie, dix batteries, dont plusieurs avaient des pièces de vingt, et environ quinze cents chevaux. Au lieu d'entrer dans l'Arkansas à Napoléon, la flotte, pour tromper l'ennemi sur sa destination, pénétra dans le White-River, par une branche de cette rivière qui se jette, un peu plus haut, directement dans le Mississippi ; et de là elle gagna l'Arkansas par le bras principal qui débouche dans ce fleuve à Wellington. Le 9 janvier, elle s'amarrait à la rive gauche, près d'une plantation appelée Notribs-Farm, à cinq kilomètres au-dessous du Poste de l'Arkansas. Le débarquement commença immédiatement et fut terminé le lendemain vers midi. Les approches du fort étaient difficiles. Il était protégé à

l'ouest par un ruisseau encaissé, désigné sous le nom de bayou, à l'est par un marais qui n'arrivait pas tout à fait jusqu'au bord de l'eau. L'espace compris entre le bayou et le marais n'avait environ que mille mètres de longueur. C'est par ce plateau seulement que l'on pouvait aborder la position, car, entre le fort et le marais, se trouvait un ravin qui descendait au fleuve et était difficile à traverser. En avant de ce ravin, les confédérés avaient fortifié leur droite, au moyen d'une ancienne chaussée, dont ils avaient fait une sorte d'épaulement, et en élevant en arrière une seconde ligne d'ouvrages. Leurs cantonnements étaient établis en avant du fort, au milieu du plateau, sur un terrain ouvert, parsemé de bouquets de bois. Enfin ils avaient encore construit, un peu plus loin, une forte ligne de retranchements, d'une longueur de sept cents mètres, qui s'appuyait à gauche au bayou et était occupée par une batterie d'artillerie de campagne.

Ces ouvrages extérieurs étaient trop étendus pour la force de la garnison : aussi ne disputa-t-elle pas sérieusement l'ancienne chaussée, qui était balayée par le feu des canonnières. Pendant que Morgan investissait la droite de l'ennemi avec trois brigades, que la quatrième de son corps, sous le général de Courcy, restait au point de débarquement, et que

Lindsay, avec la cinquième, prenait terre sur la rive opposée et remontait le fleuve pour en commander le cours en amont du fort, Sherman eut à faire, avec tout son corps, un grand détour pour passer hors de la portée de l'ennemi, et se présenter ensuite devant sa gauche et la partie du plateau où étaient ses cantonnements. Mais, connaissant mal le pays, la tête de colonne de Sherman s'engagea dans le marais dont nous avons parlé plus haut : lorsqu'elle en fut sortie à grande peine, on découvrit qu'il faudrait parcourir une route de douze kilomètres pour atteindre l'ennemi, et qu'on déboucherait en face du bayou dont il occupait les passages. Sherman revint sur ses pas, et, à la faveur de la nuit, tout son corps, suivant un chemin dit le River-Road, qui passait entre le marais et les positions confédérées, vint se déployer en face de celles-ci, de manière à en compléter l'investissement.

Pendant cette journée, la flottille, composée de trois navires blindés, le de Kalb, le Cincinnati et le Louisville, et d'un certain nombre de bateaux légers, avait engagé une vive canonnade avec le fort et occupé son attention par un feu meurtrier. Un bâtiment tenta même de passer en amont des ouvrages ennemis; mais, après avoir réussi, se trouvant

seul et exposé à tous les projectiles, il fut obligé de descendre le fleuve.

Le 11, au matin, chacun est à son poste : la division Steele, à l'extrême droite, s'appuie au bayou, et la brigade Hovey, de la position qu'elle occupe, domine la rivière même au-dessus du fort. Le centre est formé par la petite division Stuart, la gauche par la division A. J. Smith, reliée à la rivière par la brigade Sheldon. La puissante artillerie des fédéraux a été poussée, grâce à la protection des bois que l'on a rencontrés, jusqu'à quelques centaines de mètres des épaulements ennemis. La matinée a été employée à rectifier la ligne de bataille et à tout préparer pour que l'attaque soit faite avec ensemble. Cependant les canonniers ont de nouveau engagé le combat avec le fort. Celui-ci envoie quelques obus, qui, bien dirigés, leur tuent du monde ; mais bientôt le feu de la marine éteint celui du front qui regarde le fleuve. Les gros boulets fédéraux ébranlent et traversent enfin les abris blindés des confédérés, démontent leur artillerie, et portent la mort parmi ceux qui la servaient. Porter dirige alors son feu sur les cantonnements que l'armée de terre va attaquer, et lance des obus partout où il aperçoit l'ennemi, pendant que trois de ses navires légers, remontant au-dessus

du fort, se placent de manière à prendre d'enfilade et à revers les épaulements qui forment la gauche confédérée. Mais ils ne peuvent envoyer leurs projectiles sur ce point, de peur d'atteindre leurs propres troupes, qui ont déjà engagé la bataille et abordent vigoureusement ces ouvrages.

En effet, vers une heure, la ligne fédérale s'est ébranlée. Les confédérés ne s'obstinent pas à défendre les faibles retranchements qui couvrent les approches du fort, et ne s'en servent que pour retarder la marche des fédéraux, qui ont sur eux une très-grande supériorité numérique. Ils se battent vaillamment. La garnison se compose presque entièrement de volontaires du Texas, habitués à vivre la carabine à la main; un régiment de cavalerie, qui, sur un pareil terrain, combat naturellement à pied, se distingue entre tous par la précision de son tir et l'acharnement avec lequel il tient tête aux bataillons serrés de l'ennemi. Mais bientôt les confédérés sont obligés de se retirer derrière les parapets du fort. Malheureusement pour eux, ils n'ont pas abattu tous les bois qui les environnent et qui permettent aux assaillants de s'approcher jusqu'à moins de deux cents mètres de la contrescarpe. Sherman à droite, Morgan à gauche, manœuvrant avec beaucoup d'ensemble, se sont emparés de ces bois,

non sans faire des pertes considérables. Hovey est blessé, et, lorsque les fédéraux débouchent dans l'espace ouvert qui sépare ces bois de la place, le feu violent qu'ils essuient les arrête à la lisière. A gauche, Morgan a rencontré le ravin, qui lui oppose un obstacle insurmontable. Il envoie quelques régiments pour renforcer l'attaque de droite. Là encore, la tâche principale est réservée à la division Steele, aguerrie dans maint combat. Les confédérés, bien abrités, ouvrent un feu meurtrier sur tous ceux qui s'exposent à leur vue. Cependant l'artillerie fédérale est à l'œuvre et démonte une à une toutes les pièces du fort. Ses défenseurs ne répondent plus que par la mousqueterie aux obus qui le fouillent en tous sens. Le général Churchill donne à tous l'exemple du courage; mais la partie est évidemment perdue pour lui. Le moment de monter à l'assaut est arrivé. Le feu cesse du côté des fédéraux; tout le corps de Sherman à droite, deux brigades de Morgan à l'extrême gauche, se déploient devant le fort; quelques volées saluent les assaillants, mais, en un instant, ils sont au bord du fossé sec qui entoure l'ouvrage. Une grande agitation règne parmi les défenseurs, qui élèvent enfin spontanément le drapeau blanc. De tous côtés, le fort est envahi par les fédéraux, qui n'ont plus d'autre tâche que

de compter leurs trophées et de soigner les blessés. Leurs pertes s'élevaient à 129 tués, 831 blessés, 17 manquants, en tout 977 hommes hors de combat; celles de Churchill ne furent que de 60 tués et 80 blessés. La prise de 5,000 soldats ennemis, avec tous leurs officiers et 17 canons, récompensa largement de leurs efforts les troupes de Mac Clernand. Son succès était complet. Le fleuve Arkansas était ouvert, l'armée de Hindman paralysée par un coup qui lui faisait perdre une division entière, composée de trois de ses meilleures brigades. Sherman eût désiré pousser jusqu'à Little-Rock; mais Mac Clernand ne voulut pas dépasser les instructions qu'il avait reçues, et se borna à envoyer dans le White-River une expédition composée de vapeurs légers, portant la brigade Gorman. Celui-ci remonta le fleuve sur une longueur d'environ quatre-vingts kilomètres et rejoignit son chef, après avoir détruit un camp ennemi situé à Duvals-Bluff et plusieurs dépôts de l'armée confédérée dans la petite ville de Des-Arcs. Pendant ce temps, Mac Clernand démantelait les ouvrages du fort Hindman et rentrait ensuite dans le Mississipi avec toutes ses forces. Il trouva à Napoléon un ordre de Grant qui lui prescrivait de retourner à Millikens-Bend; ce point allait devenir la base des opérations que le général en

chef se préparait à entreprendre contre Vicksburg.

Nous raconterons dans le volume suivant ces opérations, qui occupèrent toute la première moitié de l'année 1863 ; mais, avant de quitter le Mississipi, il nous faut dire quelques mots de la petite campagne faite sur le cours inférieur de ce fleuve par les troupes qui occupaient la Nouvelle-Orléans. Elle avait commencé en octobre 1862 ; son but était d'étendre la domination fédérale sur la fertile contrée qui est à l'ouest du Mississipi. Profitant des obstacles naturels qu'elle présente, les confédérés y avaient conservé quelques troupes, qui étaient en communication avec le Texas, et qui pouvaient, à un jour donné, servir d'avant-garde à une armée réunie dans cette belliqueuse contrée pour reconquérir la Nouvelle-Orléans.

Deux bayous principaux se détachent du Mississipi, au-dessous de l'embouchure du Red-River, et arrosent les terrains situés à l'ouest du grand fleuve. Le premier, appelé l'Atchafalaya, prend naissance tout près de cette embouchure, et, tantôt recevant de nouveaux cours d'eau, tantôt se divisant lui-même, il finit par former, à la latitude de la Nouvelle-Orléans, le vaste lac de Chestimache, dont il sort pour se jeter dans la mer par une large embouchure. Le second bayou a son origine beaucoup

plus bas, au village de Donaldsonville, et, sous le nom de Bayou-Lafourche, il serpente dans les vastes marais qui occupent à l'ouest le delta du Mississippi. Ces cours d'eau sont ainsi deux barrières successives, qui protègent la Nouvelle-Orléans du côté du Texas. Le pays qu'ils arrosent, profondément détrempé, coupé en tous sens de canaux et de marais et couvert d'une puissante végétation, est d'une grande fertilité partout où le sol est assez solide pour permettre la culture de la canne à sucre ou du coton. Il est traversé par un seul chemin de fer, le Great-Western-Railroad, qui part de la rive droite du Mississippi, en face de la Nouvelle-Orléans, pour se diriger à l'ouest, franchit le Bayou-Lafourche, un peu au-dessous du village de Thibodeaux, et se terminait alors à la petite ville de Brashear-City. Celle-ci, située sur la rive gauche de l'Atchafalaya, au point où ses eaux sortent du lac pour se jeter dans la mer, tirait de cette position une grande importance commerciale et militaire. Un peu au-dessous de Brashear-City, l'Atchafalaya reçoit les eaux d'une rivière importante, venue du nord-ouest, et qui porte le nom de Bayou-Tèche, dénomination assez impropre, car elle n'est pas, comme les véritables bayous, la dérivation d'un autre fleuve. En approchant du lac

Chestimache, le Tèche le longe à petite distance, comme s'il craignait d'y verser ses eaux, et vient se jeter, ainsi que nous l'avons dit, dans l'Atchafalaya, peu après sa sortie du lac.

A la fin d'octobre, le général fédéral Weitzel, avec une brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et quelques canons, débarqua à Donaldsonville. Le 26, il commença à descendre le Bayou-Lafourche, tenant le gros de ses forces sur la gauche du cours d'eau et accompagné de quelques bateaux qui lui permettaient toujours d'établir des communications entre les deux rives. Le lendemain 27, près du village de Labadieville, à quinze kilomètres au-dessous de Donaldsonville, il rencontra, sur la rive gauche, un petit corps confédéré, sous les ordres du colonel Mac Pheeters, et l'attaqua aussitôt. L'engagement fut de courte durée. Après deux heures de fusillade, Mac Pheeters fut tué, et les confédérés, mis en fuite, laissèrent entre les mains des fédéraux un canon et 268 prisonniers. Les vainqueurs perdirent 18 tués et 74 blessés. Après ce combat, Weitzel s'empara, sans coup férir, de tout le cours du Bayou-Lafourche, et, arrivé à Thibodeaux, il poussa jusqu'à la ville de Brashear-City, qu'il trouva abandonnée. Le chemin de fer, interrompu depuis six mois, que les hautes herbes avaient déjà enterré

sous une couche épaisse de végétation, fut remis en état, et Brashear-City, communiquant directement avec la Nouvelle-Orléans, devint bientôt le poste avancé d'où les fédéraux dominèrent toute cette partie de la Louisiane. Le général Butler s'empressa de prendre prétexte de l'hostilité de ses principaux habitants pour confisquer en masse leurs propriétés. Nous parlerons plus loin de son système d'exploitation gouvernementale, dont le but officiel était de donner de l'ouvrage aux nègres, mais dont les effets ne pouvaient manquer, à la longue, de corrompre ceux mêmes qu'on prétendait protéger.

Il n'eut pas d'ailleurs le temps de mettre ce système sérieusement en pratique; car, le 16 décembre, il fut remplacé dans son commandement par le général Banks. Nous avons déjà apprécié l'administration de Butler; nous devons cependant ajouter un mot à ce que nous en avons déjà dit : ce fut lui qui le premier organisa, d'une manière sérieuse, les régiments nègres, qui rendirent depuis de si grands services aux fédéraux. Il faut reconnaître que cet acte si sage et si légitime, cet emploi bien naturel des hommes que le Nord venait d'émanciper et d'arracher à leurs anciens maîtres, attira à Butler plus d'injures, plus d'attaques que ses mesures les plus tyranniques,

que les spéculations les plus véreuses tolérées ouvertement par lui. Tant il est vrai que d'anciens préjugés ont plus de puissance sur l'esprit des hommes que le simple bon sens et l'esprit d'équité!

Le général Banks, que nous avons déjà rencontré sur plusieurs champs de bataille, était un de ces officiers qui semblent destinés par la fatalité à éprouver des revers éclatants, mais qui, au milieu même de la défaite, savent toujours désarmer l'opinion publique par leur courage personnel et finissent par lasser la fortune adverse. C'était, de plus, un homme politique respectable et un administrateur distingué.

Comme nous l'avons dit, on lui avait prescrit de chercher à donner la main à Sherman devant Vicksburg, en remontant le Mississippi. Mais, à son arrivée à la Nouvelle-Orléans, il ne se trouva pas avoir les forces nécessaires pour une pareille expédition. Il se borna donc à faire réoccuper, le 18 décembre, par le général Grover, avec un corps d'environ dix mille hommes, la ville de Baton-Rouge, qui devait être la base d'opérations de sa future campagne contre Port-Hudson. On venait, en effet, de découvrir que les confédérés avaient fait de ce village un obstacle formidable et qu'il ne serait possible de réduire

qu'avec une armée nombreuse et une flotte puissante.

En attendant le moment où il pourrait se consacrer à cette grande tâche, Banks voulut donner de l'air à ses positions dans le district de Lafourche, et, avant de remonter le Mississippi, disperser les forces confédérées qui le menaçaient de nouveau de ce côté. Weitzel, en effet, n'ayant que peu de monde avec lui, avait été obligé d'abandonner Brashear-City; il s'était fortement établi à Thibodeaux et au pont du chemin de fer sur le Bayou-Lafourche. Les confédérés en avaient profité pour revenir aux environs de Brashear. Ils n'avaient pas occupé cette ville d'une manière permanente; mais ils étaient en nombre sur le Bayou-Tèche et décidés à en disputer la possession aux fédéraux.

Deux ouvrages, reliés par une sorte d'estacade, défendaient le cours de cette rivière près du village de Pattersonville, et un vapeur, *le Cotton*, dont l'artillerie était protégée par des balles de coton, était maître de la rivière au-dessus de ce point. Weitzel partit, le 11 janvier 1863, de Thibodeaux, avec sa brigade, pour Brashear-City, où il rallia une division navale composée de quatre canonnières : ces navires étaient commandés par un marin distingué, le capitaine Buchanan, frère de celui qui servait sous le

pavillon confédéré et qui avait mené pour la première fois le Virginia au combat.

L'infanterie fut prise à bord, l'artillerie et la cavalerie, déposées de l'autre côté de l'Atchafalaya, remontèrent la rive gauche du Tèche, entre cette rivière et le lac. Le 13, la flottille paraissait devant Pattersonville. L'obstacle élevé en ce lieu par les confédérés était infranchissable : il se composait d'un bateau coulé en travers et s'appuyant sur les piles d'un ancien pont ; l'artillerie qui garnissait les ouvrages ennemis commandait toutes les approches par eau ; le Cotton était embossé derrière le barrage de manière à joindre son feu à celui des pièces établies sur la rive.

Néanmoins l'attaque fut résolue. Le 14, à sept heures du matin, les trois navires fédéraux, *le Calhoun*, *le Kinsman* et *l'Estrella*, remontaient le Tèche, tandis que *le Diana* transportait sur la rive gauche une partie des troupes débarquées la veille sur le bord opposé. Le 8^e Vermont, prenant terre le premier, devait essayer d'attaquer à revers le principal ouvrage des confédérés, tandis que la flottille attirerait toute leur attention ; pendant ce temps, les troupes demeurées sur la rive droite feraient un détour et iraient occuper quelques points, au bord du Tèche, au-dessus

de l'obstacle, de manière à couper la retraite au vapeur le Cotton, dont on voulait à tout prix assurer la destruction.

Buchanan, plein d'ardeur, arrive en présence de l'ennemi bien avant les troupes de terre : il ne les attend pas pour commencer le combat. Un feu violent accueille les canonnières et balaye leurs ponts, qu'il jonche de morts et de blessés. Une torpille éclate sous la quille du Kinsman, sans toutefois y faire de voie d'eau sérieuse. Mais la crainte de ces engins terribles arrête deux des navires fédéraux. Buchanan, à bord du Calhoun, ne se laisse pas intimider, et, immobile sur la passerelle, il gouverne son navire directement contre les ouvrages ennemis. Une grêle de balles tombe autour de lui, et il est bientôt mortellement atteint. Mais son audace n'a pas été inutile : pendant qu'il occupe ainsi l'ennemi, le 8^e Vermont arrive à la gorge de l'ouvrage et enlève les épaulements qui le défendent. La garnison, occupée par le combat naval, ne songe même pas à résister à cette nouvelle attaque et abandonne tout pour se disperser. Le Calhoun est dégagé. L'artillerie confédérée tombe au pouvoir des assaillants; le Cotton se retire lentement, en remontant le Tèche. Mais il rencontre les troupes qui sont allées l'attendre en amont du lieu du combat; son

équipage, désespérant de le sauver, y met le feu, et, après avoir pris terre sur la rive opposée, livre au courant sa coque embrasée. Les troupes confédérées ne comptaient pas plus de quinze cents hommes : elles perdirent quarante prisonniers. Les fédéraux eurent environ deux cents hommes hors de combat. Ils ne poussèrent pas plus loin leur succès. La marine, privée de son chef, ne crut pas possible de dépasser l'obstacle élevé près du fort; l'expédition revint à Brashear et rentra de là à Thibodeaux. Nous verrons ce même Bayou-Tèche devenir, peu de mois après, l'objet d'une autre campagne plus sérieuse. Mais il nous faut auparavant tourner nos regards d'un autre côté.

Nous avons montré comment l'expédition de Grant dans l'intérieur de l'État du Mississippi échoua par suite de la trop grande longueur de sa ligne d'approvisionnement, qui fut facilement détruite par les cavaliers de Forrest et de Van Dorn; comment celle de Sherman vint se briser devant les obstacles qui bordaient le Chicasaw-Bayou, et comment ensuite les fédéraux se dédommagèrent de ces deux échecs par la prise du fort Hindman; enfin, pour terminer la revue des opérations dont les contrées voisines du Mississippi furent le théâtre à la fin de 1862, nous

avons indiqué les petites expéditions faites à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Il nous reste maintenant, pour achever ce livre, à raconter le dernier effort que les confédérés, encore pleins du souvenir de l'invasion du Kentucky, firent pour arracher aux fédéraux l'État du Tennessee, et la bataille sanglante qui termina l'année 1862 sur les collines de Murfreesborough.

CHAPITRE II

LES PARTISANS.

Depuis la prise du fort Donelson, les fédéraux occupaient la partie centrale de l'État du Tennessee. Les confédérés, qui avaient, une première fois, cherché inutilement à la leur arracher dans la courte campagne de Shiloh, avaient pu, un moment, s'en croire maîtres, lorsque Bragg envahit le Kentucky. La cité de Nashville leur avait seule échappé, grâce à l'énergie de sa garnison : le pays environnant avait été livré aux incursions de leur cavalerie, et celle-ci avait coupé tous les chemins de fer qui reliaient aux États du Nord les armées fédérales établies près du Mississipi, ne leur laissant pour s'approvisionner que le cours même de ce fleuve.

L'armée de Buell, désormais commandée par

Rosecrans, et celle de Grant n'étaient, au point de vue stratégique, que les deux ailes d'une seule et même armée, chargée d'opérer entre le Mississippi et les Alléghanies. Elles dépendaient l'une de l'autre, comme les troupes de Price et de Van Dorn, laissées par les confédérés devant Corinth, étaient liées, malgré la distance, à celles qui, sous la direction de Bragg, avaient envahi le Kentucky. Les autorités de Richmond avaient commis une grave erreur en divisant ainsi leurs forces. Si, au lieu de livrer les batailles inutiles d'Iuka et de Corinth, et de réunir une armée considérable sous Pemberton en face de Grant, elles avaient confié à leur cavalerie seule le soin d'inquiéter celui-ci, et avaient donné deux ou trois divisions de plus à Bragg, ce général aurait sans doute occupé Louisville, et peut-être détruit, sur le Green-River, l'armée de Buell. Les forces de Price et de Van Dorn, trop considérables pour rester sur la défensive, n'étaient pas suffisantes pour permettre aux confédérés de prendre victorieusement l'offensive, à l'extrémité méridionale de leur ligne; battues dans deux rencontres sanglantes, elles ne purent même empêcher Grant d'envoyer à Buell des renforts, qui, en lui donnant une grande supériorité numérique, assurèrent le succès de la campagne de Perryville.

Mais les fédéraux commirent, peu de temps après, la même faute et divisèrent également leurs forces pour s'avancer, à la fois, sur la route de Vicksburg et sur celle de Chattanooga. On a déjà vu comment cette faute amena l'échec de Grant sur le Yallabusha. Nous allons montrer le péril qu'elle fit courir, d'autre part, à l'armée de Rosecrans, et l'impuissance à laquelle celle-ci fut condamnée, après avoir échappé au péril par un succès bien chèrement acheté. A l'époque dont nous parlons, les deux armées, dont l'une rentrait dans le Tennessee à la suite de la bataille de Perryville, et l'autre venait de repousser les attaques dirigées contre Iuka et Corinth, étaient donc étroitement liées entre elles. Elles se couvraient réciproquement, et Grant ne pouvait être tranquille sur ses derrières, dans le Tennessee occidental, que si Nashville était au pouvoir de forces amies. Aussi, comme nous l'avons dit ailleurs, la première pensée de Rosecrans, en prenant le commandement de l'armée, fut de dégager la trop faible garnison qui occupait cette cité.

Il faut, pour le suivre, que nous reprenions notre récit à la fin d'octobre, c'est-à-dire deux mois avant le sanglant échec du Chicasaw-Bayou. L'armée qui venait de vaincre à Perryville allait, sous son nouveau

chef, rentrer enfin dans l'État du Tennessee. A cette occasion, elle quitta le nom d'armée de l'Ohio, comme pour prouver qu'elle comptait désormais laisser ce fleuve bien loin derrière elle, et prit la dénomination plus juste d'armée du Cumberland. Les nouvelles recrues qu'elle avait trouvées à Louisville avaient porté son effectif nominal à près de cent mille hommes; mais les longues marches dans une contrée dépourvue d'eau avaient bientôt élevé le chiffre des malades et des traînants : 10,000 hommes dans les hôpitaux, 23,000 absents, avec ou sans congés, réduisaient à 65,000 le nombre des soldats présents sous les drapeaux. Rosecrans maintint la division de ses forces en trois corps d'armée, sous le nom d'aile droite, de centre et d'aile gauche. L'ancien centre, comprenant trois divisions, devint l'aile droite et fut placé sous les ordres de Mac Cook; l'aile droite, composée de trois divisions, resta sous Crittenden, mais devint l'aile gauche; enfin l'aile gauche devint le centre et fut portée à quatre divisions : Mac Cook en remit la direction à Thomas, qui avait rempli auprès de Buell les fonctions mal définies de général en second. Gilbert, qui commandait auparavant le centre, fut chargé, avec la 10^e division, de protéger les communications des fédéraux dans le Kentucky. Le 30 oc-

tobre, jour de l'installation de Rosecrans, l'armée du Cumberland était établie le long du chemin de fer de Memphis à Louisville, depuis Glasgow-Junction jusqu'à la célèbre bifurcation de Bowlinggreen. Dès le 4 novembre, Mac Cook se mettait en marche, avec son corps d'armée, pour dégager la garnison de Nashville, alors sérieusement menacée. En effet, Forrest et Morgan, à la tête de cinq ou six mille chevaux, parcouraient le Tennessee, et, comptant sur la renommée de leurs exploits pour troubler leurs adversaires, ils marchaient alors tous deux sur la capitale de cet État.

Les incursions ou *raids* de la cavalerie confédérée, sous la direction de ces deux officiers, eurent une si grande influence sur la conduite générale de la campagne, qu'il est nécessaire de les raconter avec quelques détails : pour pouvoir bien décrire les courses rapides et dévastatrices de cette cavalerie à travers les contrées où les armées régulières de la confédération ne pouvaient plus pénétrer, nous la suivrons ici, sans interruption, jusqu'à la fin de l'année 1862, pour reprendre, dans le prochain chapitre, le récit des combats que ces armées régulières eurent à livrer à la même époque.

Les deux chefs de guérillas, qui s'étaient distingués,

en 1861, avec une poignée d'aventuriers, se trouvaient alors chacun à la tête de deux mille cinq cents à trois mille cavaliers, tous armés de carabines, qui pouvaient combattre également à pied et à cheval. Ils avaient, en outre, plusieurs batteries d'artillerie légère. Ces deux petits corps étaient parfaitement organisés et en état de se suffire à eux-mêmes. Nous les avons déjà vus à l'œuvre, préparant par des expéditions audacieuses la campagne offensive de Bragg dans le Kentucky.

Forrest, dont les soldats avaient été fort éprouvés par l'échec de Mac-Minnsville, n'avait pu prendre, comme Morgan, une part active à cette campagne. Mais les épaulettes de général étaient venues le récompenser du brillant coup de main de Murfreesborough, et sa troupe, grossie par les volontaires qu'attiraient également ses défauts et ses talents, finit par atteindre de nouveau le chiffre de trois mille hommes, qui en faisait une véritable division. Pendant ce temps, la guerre avait été transportée dans le Kentucky. Forrest resta dans le Tennessee; il parcourut le centre de cet État; mais il ne put y faire de grands dégâts, la plupart des petites garnisons, des dépôts et des convois fédéraux ayant été mis en sûreté par Buell, sous la protection des canons de Nashville ou du fort Donelson.

Nous avons laissé Morgan, en septembre, dans le Kentucky, où il suivait la fortune du corps d'armée de Kirby Smith. Lorsque, après la bataille de Perryville, Bragg se retira vers le sud-est, Morgan resta dans cet État, pour entraver les mouvements de Buell et l'obliger à s'affaiblir par de nombreux détachements. Il s'acquitta, avec son habileté ordinaire, de cette tâche, que l'épuisement de la cavalerie ennemie rendait cette fois très-facile. En effet, les armées unionistes de l'Ouest consumaient leurs montures plus rapidement encore que celles de l'Est; et, la plupart des chevaux du Kentucky ayant été enlevés par les confédérés, les fédéraux n'avaient pu se remonter depuis leur course inutile de la fin de juillet à la suite de Morgan. Ils n'étaient pas en état d'éclairer leur front et leurs flancs, et, grâce à la connivence des habitants du Kentucky méridional et du Tennessee, les mouvements de Morgan et de ses lieutenants étaient enveloppés du plus profond mystère. On devait donc s'attendre à les voir paraître tantôt sur un point, tantôt sur un autre; et, comme le temps aurait manqué pour envoyer des renforts aux points menacés, il fallait que chaque station importante, chaque grand pont du chemin de fer, eût une petite garnison capable de résister à un premier assaut. Ce mor-

cellement de forces, qui réduisait parfois de moitié le nombre des combattants engagés dans les opérations régulières, n'assurait cependant aux fédéraux que la possession du sol même qu'ils foulaient.

Aussi vit-on Morgan, plein de confiance dans la mobilité de sa troupe, rester dans le centre du Kentucky longtemps après la retraite de Bragg. Le 17 octobre, neuf jours après la bataille de Perryville, il était encore aux environs de Lexington avec trois mille cavaliers et six pièces de canon, et repoussait les attaques d'un petit corps fédéral qui s'était imprudemment avancé de ce côté. Le lendemain, un autre détachement, d'environ trois cents cavaliers, s'étant aussi aventuré à sa portée, Morgan le surprit, l'enleva tout entier et ne craignit pas d'entrer brusquement dans la ville même de Lexington. Après en être resté maître pendant quelques heures, au lieu de se retirer vers l'est ou le sud, il prit sa route directement à l'ouest et marcha sur Versailles. Il divisa sa troupe en ce point, afin d'échapper plus facilement aux fédéraux. Une partie de ses cavaliers se dirigea vers le sud-est, par Richmond et Mount-Vernon. Le 23 octobre, jour où Bragg passait du Kentucky dans le Tennessee, cette troupe fut atteinte par le colonel Mac Cook, au col de Big-Hill, et laissa un bon nombre

de prisonniers entre les mains des fédéraux. Le lendemain 24, nous trouvons un autre détachement à l'extrémité opposée de l'État, forçant, après un léger combat, le passage du Green-River, à Morgantown.

Pendant quinze jours, Morgan a disparu de la scène : il rassemble ses hommes dans la vallée du Cumberland et rallie autour de lui les nombreux partisans qui étaient maîtres de cette contrée, depuis que, le 1^{er} octobre, ils avaient mis en déroute à Gallatin (Tennessee) un détachement fédéral commandé par le colonel Stokes. Toutefois il ne devait pas rester longtemps inactif. Les confédérés, répondant à l'appel de la population, ardemment sécessionniste, de Nashville, cherchaient à surprendre la garnison de cette cité, pendant que Buell n'était pas à portée de la secourir. Déjà, dans les premiers jours d'octobre, la brigade Anderson était venue la tâter; mais le général Palmer, qui était resté à Nashville avec sa brigade et celle de Negley, attaqua Anderson, le 7 octobre, à Lavergne, et le força de se replier. Peu de temps après, Forrest reparut dans les environs, détruisant toutes les voies de communication qui pouvaient un jour servir aux fédéraux, et les resserra de plus en plus dans la capitale du Tennessee. Le 20 octobre,

une partie de ses troupes rencontra un régiment de cavalerie unioniste sur les bords du Cumberland, un peu au-dessous de la ville : après avoir perdu quelques hommes, les confédérés furent obligés de repasser le fleuve. Mais Forrest revint à la charge, dès le 22 ; rassemblant ses forces et marchant sur Nashville par la rive gauche, il rejeta les fédéraux dans leurs lignes de défense. Ces retranchements n'auraient pu soutenir un long siège : le profil n'en était pas considérable, ils n'étaient point assez étendus pour la garnison, l'artillerie qui les armait était trop peu nombreuse, enfin ils ne s'appuyaient que sur un seul ouvrage fermé à la gorge, le fort Negley, couronnant une hauteur près de la route de Lavergne ; pourtant ils suffisaient bien pour tenir à distance les cavaliers de Forrest.

Aussi ce général attendit, pour tenter une attaque sérieuse, l'arrivée de Morgan, dont il avait réclamé le concours, et de quelques renforts d'infanterie, avec lesquels il espérait pouvoir enlever cet obstacle de vive force. Enfin, le 4 novembre, jour où Mac Cook se mettait en route pour Nashville, tout se trouva prêt pour l'attaque. Forrest, qui campait au sud de la ville, près de Lavergne, sur la route de Murfreesborough, avait été rejoint par la brigade kentuckienne

de Roger Hanson et par deux régiments du Tennessee ; Morgan était à peu de distance au nord, sur la rive droite du Cumberland. Les confédérés se mirent en marche le soir, et, au milieu de la nuit, vers deux heures du matin, les avant-postes fédéraux furent refoulés des deux côtés du fleuve. Mais la garnison était sur ses gardes. Un régiment fut envoyé au-devant de Forrest, pour l'attirer jusqu'à la portée des canons du fort Negley, et le feu de cet ouvrage arrêta bientôt les assaillants, qui essayèrent en vain de démonter son artillerie, sans oser l'aborder de près. Pendant ce temps, Morgan, espérant surprendre le poste fédéral qui gardait le grand pont du chemin de fer sur le Cumberland, l'avait attaqué très-vigoureuusement, avec ses cavaliers et une pièce de canon, la seule qu'il eût amenée. Mais il fut promptement repoussé et se replia sur Gallatin, laissant un étendard aux mains de ses adversaires.

De son côté, Forrest s'était retiré sur la route de Franklin, et Palmer l'avait poursuivi, jusqu'à une distance de plus de douze kilomètres, avec sa cavalerie. Voyant cette petite troupe s'aventurer ainsi, les confédérés voulurent lui faire payer cher son imprudence : se dissimulant à gauche dans un pli de terrain, ils laissèrent passer les fédéraux et cherchèrent ensuite à

leur couper la retraite, mais ce fut en vain. L'infanterie et l'artillerie de Palmer suivaient de près sa cavalerie; et, lorsque Forrest se présenta pour leur barrer le passage, ses soldats, trouvant qu'ils avaient affaire à trop forte partie, abandonnèrent bientôt la lutte.

Palmer revint à Nashville, qu'il était désormais sûr de pouvoir défendre. Il n'attendit d'ailleurs pas longtemps les secours qui lui avaient été promis, car l'avant-garde de Mac Cook entra le 6, après midi, dans les ouvrages inutilement attaqués la veille par Morgan. Forrest, en apprenant cette nouvelle, se replia rapidement, dans la direction du sud-ouest.

Après ce combat, il se passa quelques semaines pendant lesquelles on ne peut signaler aucun engagement entre les deux armées. La plus grande partie des forces de Rosecrans fut concentrée autour de Nashville; il ne laissa au nord de cette ville que deux ou trois divisions, nécessaires pour assurer ses communications. Les autres, établies sous la tente ou dans des baraques improvisées au milieu des collines qui bornent au sud la capitale du Tennessee, se réorganisèrent, instruisirent les recrues arrivées du Nord, et reçurent des armes et des équipements, pendant que l'administration rassemblait, dans les

dépôts de Nashville, de grands approvisionnements de vivres, de matériel et de munitions, en vue de la campagne d'hiver que Rosecrans avait résolu d'entreprendre.

L'armée de Bragg achevait, de son côté, la longue et pénible marche où elle s'était engagée après la bataille de Perryville. C'est le 23 octobre, nous l'avons dit, qu'elle avait quitté le territoire du Kentucky. Kirby Smith était rentré dans le Tennessee par le Cumberland-Gap, le reste des troupes confédérées par des passages situés plus à l'ouest. A peine revenus dans le Tennessee oriental, ces soldats fatigués, mal chaussés et découragés par l'issue malheureuse d'une campagne commencée au milieu de si belles espérances, furent obligés de se remettre en route. Ils n'avaient pas de temps à perdre, s'ils voulaient conserver quelques-uns des avantages obtenus pendant la dernière campagne, et sauver le Tennessee central. Forrest et Morgan ne pouvaient seuls disputer à Rosecrans la possession de cette riche contrée : si on lui permettait de s'avancer de nouveau jusqu'aux positions qu'il occupait au mois de juillet, le point central de Chattanooga se trouvait de nouveau menacé, et les armées qui couvraient d'une part les Alléghanies, de l'autre le cours du Mississipi, n'au-

raient plus pu se prêter aucun appui. Bragg résolut donc de transporter le théâtre de la prochaine campagne le plus près possible de Nashville. Laissant Kirby Smith dans le Tennessee oriental, il amena tout le reste de son armée à Chattanooga et de là à Murfreesborough. Il établit dans ce bourg son quartier général et ses principaux dépôts, et déploya ses camps à droite et à gauche du chemin de fer, depuis Caneville jusqu'à Eagleville. Il assurait ainsi un appui efficace à Morgan et à Forrest, qui n'attendaient qu'un ordre de lui pour tenter de nouvelles incursions sur les chemins de fer fédéraux; il menaçait, en même temps, Nashville, et se tenait prêt à se porter en avant, pour séparer du Kentucky cette armée de Grant que Price avait inutilement cherché à déloger de Corinth. En attendant, ses troupes prirent des quartiers d'hiver, où elles trouvèrent enfin un repos qui leur était bien nécessaire. Le corps de Polk occupait le centre des positions confédérées; celui de Hardee s'étendait à gauche; l'extrême droite était couverte par Kirby Smith, qui s'était avancé du Tennessee oriental, par la grande route de Knoxville à Nashville, et avait envoyé une de ses deux divisions, sous Mac Cown, se relier aux troupes de Polk. La cavalerie, qui serrait de près les avant-postes fédéraux, était ainsi distri-

buée : les deux corps indépendants de Morgan et de Forrest, l'un à l'extrême droite et l'autre à l'extrême gauche; les brigades de Wheeler et de Wharton, qui ne se séparaient pas du gros de l'armée, sur son front, l'une à Lavergne et l'autre à Nolensville.

Nous laisserons un moment l'armée dans cette position, pour suivre de nouveau les hardis cavaliers qui lui avaient déjà rendu tant de services. Leur tâche, cette fois, était d'autant plus importante que la cavalerie fédérale, remontée, réorganisée et commandée par un officier énergique, le général Stanley, avait entrepris de dégager l'armée de Rosecrans de cette sorte d'investissement qui avait tant de fois déjà paralysé ses opérations. Le chemin de fer de Louisville à Nashville, détruit pendant l'automne, allait, après de longs travaux, être enfin rétabli sur tout son parcours. L'achèvement de cette ligne devait rendre à Rosecrans sa liberté de mouvements; mais il fallait, avant tout, la protéger contre de nouvelles destructions.

La guerre d'escarmouches, peu de temps interrompue, reprit donc dans la seconde moitié de novembre. Le 19, un détachement d'infanterie fédérale repoussa, à Rural Hill, à l'est de Nashville, l'attaque d'une guérilla qui tenta d'enlever un convoi destiné à l'aile

gauche de l'armée. Peu de jours après, Morgan ayant envoyé une partie de sa cavalerie en reconnaissance sur la rive droite du Cumberland, celle-ci fut attaquée par le colonel Kennett, qui lui enleva tout le butin qu'elle avait recueilli, et la rejeta vigoureusement au delà du fleuve. Le 27, le même colonel Kennett, passant sur la rive gauche, battit et poursuivit dans la direction de Franklin (Tennessee) un régiment texien qui s'était aventuré jusqu'aux environs de Nashville. Enfin, le même jour, plusieurs brigades d'infanterie fédérale, quittant leurs camps, près de cette ville, s'avancèrent sur la route de Murfreesborough. Le général Kirk délogea Wheeler de Lavergne; Sheridan et le colonel Roberts repoussèrent les confédérés sur Nolensville et le grand chemin de Charlotteville; enfin le colonel Hill eut un engagement heureux, près de Hartsville, sur le Cumberland, avec un parti de cavaliers confédérés qui avait enlevé un convoi fédéral.

A la vue de ces mouvements, qui révélaient chez les fédéraux une activité nouvelle et une meilleure organisation, Morgan ne pouvait pas rester immobile. Il se mit en campagne et débuta par un de ces coups de main heureux qu'il savait si bien préparer et qu'il exécutait avec tant d'audace. La

division fédérale de Dumont, du corps de Thomas, était établie à Gallatin et au village de Castalian-Springs, où elle couvrait la rive droite du Cumberland. Afin de mieux remplir sa tâche, Dumont envoya environ deux mille hommes, sous les ordres du colonel Moore, occuper Hartsville, passage important du Cumberland, dont les confédérés s'étaient déjà plusieurs fois servis pour envahir la rive droite. Le village de Hartsville est situé à deux kilomètres environ au nord de cette rive droite; il en est séparé par une colline assez abrupte, dont les abords sont parsemés de bois, le sommet découvert, et qui, se terminant à pic au-dessus des eaux, commande le gué auquel aboutit la route de Lebanon : deux ravins l'enserrent à l'est et à l'ouest. Le colonel Moore l'occupait avec trois régiments d'infanterie, les 106^e, 108^e Ohio et 104^e Illinois, et le 2^e de cavalerie d'Indiana. Oubliant qu'il était exposé aux attaques subites d'un ennemi habile et résolu, ou comptant peut-être que la rigueur de la saison rendrait ces attaques impossibles, il n'avait pas abattu un arbre, pas remué une pelletée de terre pour préparer la défense d'un poste naturellement très-fort et qu'il aurait été facile de rendre inexpugnable. Morgan, toujours bien renseigné sur la position de ses adversaires, résolut de

mettre leur négligence à profit. Le 6 décembre, dans l'après-midi, il quittait les environs de Caneville à la tête de treize ou quatorze cents hommes, sa brigade de cavalerie, composée de quatre petits régiments, ayant été renforcée par une batterie d'artillerie et des détachements de deux régiments d'infanterie, les 2^e et 9^e Kentucky. Cette petite troupe, bravant le froid et la neige, fit une marche de nuit de plus de quarante kilomètres et atteignit, avant le jour, les rives du Cumberland. En approchant du fleuve, elle s'était divisée : un détachement le traversa au-dessus et un autre au-dessous de Hartsville. Malgré l'escarpement des berges et un rapide courant d'eau profonde et glacée, le passage fut promptement et secrètement accompli. Le détachement qui avait passé en amont, faisant un grand détour pour envelopper Hartsville, vint, vers huit heures du matin, rejoindre le reste de la troupe à l'ouest de ce village. Aussitôt Morgan s'avança sur les camps des fédéraux. La surprise de ceux-ci fut complète, et ils n'eurent que le temps de se former là où ils se trouvaient, pendant que leurs grand'-gardes étaient enlevées ou rejetées dans le ravin qui limitait à l'ouest leur position. Enfin ils réussirent à se placer en ligne sur le bord de ce ravin, en face des confédérés, qui occupaient l'autre côté. Les tirail-

leurs des deux partis descendirent dans le fond, et y engagèrent un combat assez vif. Mais les fédéraux, mal commandés, perdirent bientôt l'avantage de la position défensive qu'ils occupaient. Dans son trouble, le colonel Moore quitte ses soldats, pour aller en arrière chercher lui-même ses deux pièces de canon, et, pendant son absence, sa ligne se replie. Elle s'appuie encore aux bois et l'un des canons ouvre le feu contre la gauche de l'ennemi, qui a passé le ravin : toutefois l'artillerie de Morgan ne tarde pas à reprendre l'avantage. Moore veut ramener en arrière ses soldats, pour les rallier sur le point le plus élevé de la colline; par malheur, il leur fait abandonner ainsi les abris qui les protégeaient, et leur retraite se change rapidement en déroute. A peine arrivé sur ce sommet découvert, que labourent déjà les projectiles ennemis, il se voit entouré d'une foule éperdue, renonce à se défendre, et, trouvant, après quelques recherches, un officier qui lui prête son mouchoir, il arbore sur une baïonnette l'emblème de la capitulation. Pendant qu'il se livre ainsi, le 106^e Ohio, qui est resté dans les bois, continue le combat; mais cette poignée d'hommes, bientôt enveloppée de toutes parts, est obligée de se rendre à son tour. Après une heure et demie de combat, Morgan

et ses treize cents hommes avaient entre les mains deux mille prisonniers avec leurs armes, deux canons, leurs tentes et leurs approvisionnements. L'infanterie, qui avait pris part à ce succès, appartenait à des régiments qui, moins d'un an auparavant, avaient capitulé dans le fort Donelson, et l'espoir d'effacer ce triste souvenir avait doublé son ardeur et ses forces. Morgan ne perdit pas un moment pour se remettre en route. Ses cavaliers prirent en croupe les plus fatigués parmi les prisonniers. Les blessés, qui s'élevaient au chiffre d'environ cent cinquante pour chaque parti, furent laissés à Hartsville, et les confédérés se retirèrent avec une telle rapidité qu'ils échappèrent au général Dumont, qui était accouru de Gallatin avec quelques troupes, à la première nouvelle du combat. Dès le lendemain, les deux mille prisonniers étaient en sûreté à Murfreesborough, où ils furent relâchés sur parole.

A la même époque, les avant-postes des deux armées continuaient à se tâter au sud-est de Nashville, et les fédéraux, à mesure qu'ils se sentaient plus forts, poussaient des reconnaissances dans la direction qu'ils comptaient suivre aussitôt que leurs préparatifs seraient achevés. Le 27 novembre, la division Sill s'avança ainsi jusqu'à Lavergne, où elle rencontra des

partisans, avec lesquels elle échangea quelques coups de fusil. Un nouvel engagement eut lieu au même point, le 9 décembre. Le 12, le général Stanley, avec quelques régiments de cavalerie, surprit à Franklin les avant-postes confédérés, s'empara de ce bourg et y détruisit les dépôts et les moulins qui servaient à l'approvisionnement de l'armée de Bragg.

Toutefois il était évident pour les confédérés que Rosecrans allait entreprendre des opérations plus considérables. Il fallait être en mesure, soit de le prévenir en prenant l'offensive avant lui, soit, après l'avoir attendu, de profiter d'un premier succès pour faire paraître les bannières confédérées en vue du Capitole de Nashville. L'armée de Bragg reçut le matériel et les recrues dont elle avait besoin pour réparer les pertes de la dernière campagne. Elle fut placée sous la direction suprême d'un officier qui devait lui inspirer toute confiance, devant lequel Bragg lui-même s'inclinait sans murmurer, et qui aurait peut-être ramené la victoire sous ses drapeaux si son autorité n'avait pas été plus nominale que réelle. Le 24 novembre, le général Joseph Johnston, à peine remis de la grave blessure reçue à Fair-Oaks, fut placé, comme commandant en chef, au-dessus des généraux Bragg, Kirby Smith et Pemberton. Il arriva,

le 4 décembre, à Murfreesborough, où il s'établit, tout en laissant à Bragg la direction immédiate des troupes. Peu de jours après, le Président vint lui-même visiter l'armée dans ses cantonnements et relever ses espérances. La confiance était grande alors : personne ne doutait du triomphe de la confédération. Des fêtes improvisées marquèrent la présence de Davis au milieu de l'armée : les souffrances de la guerre furent oubliées un moment, et un grand nombre d'officiers profitèrent de cette embellie pour se marier. Parmi eux l'on remarquait surtout le brillant Morgan, plus admiré encore depuis son dernier succès de Hartsville ; et, comme pour donner un caractère plus romanesque à son union, il demanda la bénédiction nuptiale à l'évêque Léonidas Polk, qui, en cette occasion, déposa ses épaulettes de lieutenant général et reprit, pour un jour, ses vêtements pontificaux.

Cependant la marche de Grant à la suite de Pemberton causait de sérieuses alarmes à M. Davis et à ses conseillers. Ils n'étaient pas d'accord sur les moyens de venir en aide à ce dernier. Johnston, pensant, avec raison, croyons-nous, que le plus grand danger pour la confédération serait la défaite de Bragg, s'opposait à ce qu'on affaiblît son armée ; et il

demandait, comme nous l'avons dit plus haut, qu'une partie de l'armée de l'Arkansas, qui malheureusement n'était pas sous ses ordres, fût envoyée au secours de Pemberton. M. Davis en jugea autrement. Holmes, à Little-Rock, reçut, au lieu d'instructions formelles, la simple invitation de détacher vers l'est une partie de ses forces, et le Président, intervenant en personne, enleva à Bragg la division de Stevenson et une brigade de celle de Mac Cown, soit environ neuf mille hommes, qui furent dirigés sur Vicksburg. Ces troupes ne rejoignirent Pemberton qu'au bout de plus de trois semaines, lorsque Grant avait déjà repris la route de Memphis; et l'on peut affirmer, sans exagération, que si, au lieu de voyager ainsi, elles s'étaient trouvées sur le champ de bataille de Murfreesborough, l'issue de cette bataille aurait été bien différente de ce qu'elle fut. La nouvelle de leur départ, bientôt connue de Rosecrans, contribua, sans doute, à lui faire entreprendre, peu de temps après, la campagne dont nous allons tout à l'heure donner le récit.

Le premier soin des confédérés devait être de dissimuler leur affaiblissement, de menacer Grant, si cela était possible, d'empêcher, en tout cas, Rosecrans de lui envoyer, à son tour, des renforts; enfin, dans le cas où il envahirait le Tennessee central, la campagne,

quoique purement défensive, devait encore avoir pour prélude des *raids* de cavalerie. Il fallait atteindre les communications de l'armée de l'Ohio de manière à la paralyser, si elle était victorieuse, à troubler sa retraite, si elle était vaincue. Forrest et Morgan se remirent en selle. Le premier devait opérer d'abord le plus près possible de Nashville et passer de là dans le Tennessee occidental, pour couper les chemins de fer qui approvisionnaient l'armée à la tête de laquelle Grant venait de quitter Corinth pour s'enfoncer dans le Sud. Pendant ce temps, Bragg lançait Morgan, pour la troisième fois depuis six mois, sur le Kentucky, avec la mission de porter de nouveau la hache et la torche au milieu des dépôts de Rosecrans.

Forrest profita des escarmouches qui eurent lieu aux environs de Nashville, entre le 9 et le 13 décembre, pour dérober son mouvement aux fédéraux. Marchant vers le sud-ouest, il suivit, jusque près de Waynesboro, le chemin de fer, alors abandonné, de Nashville à Eastport et, le 13 décembre, il passait le Tennessee à Clifton. Il se trouvait, dès lors, dans le district du Tennessee oriental et près du réseau des voies ferrées par lesquelles l'armée de Grant recevait ses provisions. Nous l'y laisserons, car nous avons raconté, dans le chapitre précédent, cette partie de son

expédition. Il suffira de rappeler ici qu'après avoir détruit des portions considérables de chemin de fer et fait un grand nombre de prisonniers, Forrest fut complètement battu, le 31 décembre, à Parkers-Cross-Roads. Immédiatement après, il repassa le Tennessee à Clifton et, évitant avec soin de rencontrer les fédéraux, il rejoignit l'armée de Bragg à peu près en même temps que Morgan.

Ce dernier se mit en marche quelques jours plus tard que Forrest. Lançant des partis de cavalerie dans des directions diverses, pour masquer son mouvement, il traversa le Cumberland à Gainesville (ou Gainesborough) et occupa, le 24 décembre, le bourg de Glasgow dans le Kentucky. Il avait ainsi évité le voisinage de l'aile gauche de Rosecrans, et, sans avoir rencontré d'autres adversaires que la petite garnison de Glasgow, qu'il obligea à une promptre retraite, il se trouvait près d'atteindre la principale ligne des chemins de fer du Kentucky. Cette ligne quitte à Louisville les rives de l'Ohio; descendant directement au sud, elle atteint le bourg d'Elizabethtown, après avoir traversé, sous un assez long tunnel la chaîne de collines qui sépare les eaux du Salt-River de celles du Green-River, et elle passe ce dernier cours d'eau à Munfordsville; un peu au delà de

ce point, à la station de Mammoth-Cave, autrefois fréquentée par les touristes, à cause des célèbres cavernes, la ligne principale incline au sud-ouest, tandis qu'un embranchement continue jusqu'à Glasgow la direction première. A Bowlinggreen, sur le Big-Barren-River, nouvel embranchement : le chemin de fer, dit le Louisville-and-Nashville-Railroad, que nous suivons depuis la première de ces deux villes, reprend la direction du sud, et, après un coude à l'est menant au bourg de Gallatin, il atteint, sur les rives du Cumberland, la capitale du Tennessee. L'autre ligne est le Memphis-and-Ohio-Railroad, qui, se prolongeant au sud-ouest, va par Russellville, Clarksville et Dover gagner les rives du Tennessee. Le général fédéral Gilbert était chargé de protéger ces voies. C'était une tâche difficile, en présence d'un ennemi tel que Morgan, qui était à la tête de plus de trois mille combattants à cheval. Gilbert avait sous ses ordres, plus ou moins directs, son ancienne division, la 10^e, et un grand nombre de dépôts, de détachements, de corps incomplets, disposés sur une étendue très-considérable et imparfaitement reliés entre eux : ces forces, qui comptaient vingt-quatre régiments d'infanterie, neuf régiments de cavalerie et trois ou quatre batteries d'artillerie, ne s'élevaient, en

tout qu'à huit ou dix mille hommes. Le passage important de Munfordsville, soigneusement fortifié, en souvenir du désastre du mois de septembre, était occupé par le colonel Hobson avec six régiments d'infanterie et deux de cavalerie. Les grands dépôts réunis à Elizabethtown et l'important tunnel qui est dans le voisinage n'étaient gardés que par un seul régiment, nouvellement levé, le 91^e Illinois, commandé par le colonel Smith. Les retranchements et les blockhaus qui devaient couvrir ce poste, et, plus au sud, le pont du Bacon-Creek, n'étaient pas achevés. Les brigades Craddock et Reed et deux régiments de cavalerie étaient à Lebanon, sous les ordres du colonel Hoskins. La division Baird, composée de six régiments d'infanterie, se trouvait à Danville, et enfin la brigade de cavalerie Woolford à Greensburg, sur le Green-River, au-dessus de Munfordsville. Morgan, avec son corps compacte et léger, comptait bien pouvoir passer au milieu de tous ces détachements séparés et leur échapper avant qu'ils se fussent concertés pour l'écraser.

La nouvelle de son arrivée à Glasgow fut apportée à Munfordsville par une petite troupe à cheval, le 2^e Michigan, qui avait suivi sa trace depuis Gallatin. Hobson envoya aussitôt ses trois régiments de

cavalerie, pour l'observer. Ils le rencontrèrent, le 25, à Bear-Wallow et à Greens-Chapel, mais ne purent l'empêcher de s'emparer du chemin de fer, qu'il coupa immédiatement. Morgan, faisant le 26 une feinte contre Munfordsville, qu'il jugea inattaquable, tourna autour de cette place et vint rejoindre la voie ferrée plus au nord, au pont de Bacon-Creek. Il enleva, avec tous ses défenseurs, le camp palissadé qui défendait ce pont et, sûr désormais de pouvoir prendre de l'avance sur les troupes qui seraient envoyées du sud à sa poursuite, il se dirigea rapidement vers Elizabethtown. Le 27, au matin, il enveloppa ce bourg et la petite garnison qui s'y trouvait. Celle-ci, n'ayant, pour s'abriter, aucun ouvrage, se réfugia dans les maisons, où Morgan la bombardait, sans nul égard pour les habitants, très-sécessionnistes pourtant, qui s'y trouvaient. Il commença ensuite l'attaque; mais, aux premiers coups de fusil, les soldats fédéraux, sans écouter leur colonel, arborèrent lâchement le drapeau blanc. Cinq cents prisonniers et de vastes approvisionnements tombèrent au pouvoir de Morgan : les hommes furent relâchés sur parole, le matériel détruit. Avant de quitter leur conquête, les rudes partisans confédérés pillèrent les boutiques, dépouillèrent les prisonniers de leurs effets, pour s'en

revêtir eux-mêmes, et ne respectèrent même pas les malades dans l'hôpital.

Cependant la brigade d'infanterie Harlam, envoyée de Munfordsville à leur poursuite, approchait. Morgan se remit en marche; il commença par enlever encore une petite garnison, dans un camp palissadé, au pont de Sulphur-Ford, brûla ce pont, traversa et détruisit le tunnel et entra enfin, de l'autre côté des collines, dans la vallée du Salt River, dans laquelle il comptait lever des contributions et surtout recueillir des chevaux frais pour sa cavalerie. Suivant la direction de Bardstown, il ralentit donc sa marche, car il savait bien que la destruction du chemin de fer et du télégraphe paralyserait les mouvements des corps détachés qui se trouvaient tout autour de lui. En effet, ces divers détachements s'agitaient en vain cherchant, sans y réussir, à se rapprocher les uns des autres et évitant d'engager à fond la lutte contre un ennemi supérieur en nombre à chacun d'eux. Le 29, pendant que la brigade Harlam atteignait enfin Elizabethtown, Morgan approchait de Bardstown, et ses éclaireurs étaient déjà à Fredericksburg. Mais, craignant d'être pris, sur cette route, entre les troupes de Baird à Danville et celles de Hoskins à Lebanon, il revint brusquement sur ses pas, traversa Haysville, et campa à

Rolling-Fork. Le 31, il passa les collines, dites Muldraugh-Hills, qui sont au sud de Lebanon, et rentra dans la vallée du Green-River. Baird, à Danville, ne fit rien pour le rencontrer; Woolford, à Greensburg, paraît ne pas s'être douté qu'il fût si près de lui, à Campbellville. Hoskins seul se mit à sa poursuite, avec toutes ses forces. Il quitta Lebanon le 31, passa les Muldraugh-Hills le 1^{er} janvier 1863, et atteignit, le même soir, après une marche forcée, un pont appelé Green-River-Bridge, que l'arrière-garde ennemie venait de franchir. Ce jour-là même, Morgan traversait Columbia et entra dans la vallée du Cumberland. Il était désormais hors de l'atteinte de ses ennemis, et, tandis que Hoskins arrêtait devant Columbia ses soldats épuisés, il regagnait tranquillement, par Jamestown, le flanc gauche de l'armée de Bragg, dans les positions que celle-ci venait de prendre sur le Duck-River, comme on le verra plus loin. Cette nouvelle expédition s'était ainsi accomplie sans le moindre échec; mais elle n'aurait pu avoir de grands résultats que si la fortune des armes s'était prononcée en faveur des confédérés sur le champ de bataille de Murfreesborough. Leur retraite rendit, au contraire, à peu près stériles les incursions de Morgan.

Les fédéraux, de leur côté, étaient résolus à ne

pas laisser à leurs adversaires tous les avantages de ces incursions, et ils s'étaient enfin décidés à les imiter. Un officier intelligent et énergique, le général Carter, fut chargé d'organiser un *raid* sur les chemins de fer confédérés, à l'époque même où Forrest et Morgan se mettaient en campagne. Nous avons parlé, au commencement de cet ouvrage, de la grande artère qui, sous le nom de Virginia-and-East-Tennessee-Railroad, relie les deux centres importants de Lynchburg et de Chattanooga. Ce chemin de fer suit, sur toute cette longueur, l'un des couloirs formés par les crêtes parallèles des Alléghanies : c'était alors la seule communication directe entre la Virginie et les États esclavagistes du Sud-Ouest, entre la capitale de la confédération et l'armée de Bragg. Plusieurs arêtes de montagnes séparant cette ligne des districts du Kentucky, où les partisans guerroyaient loin des grandes armées, elle semblait être à l'abri du coup de main même le plus hardi. La principale de ces arêtes est celle des Cumberland-Mountains, dont les pentes abruptes et les cols élevés étaient, à l'époque dont nous parlons, couverts d'une épaisse couche de neige et de glace : elle marque la frontière entre le Kentucky et la Virginie et sépare le bassin du Cumberland de celui du Tennessee. C'est

cette ligne de chemin de fer, si importante, mais si bien protégée par la nature et la saison, que, pour leur coup d'essai, les fédéraux résolurent d'atteindre et de détruire.

Onze cents cavaliers, hardis et résolus, choisis dans plusieurs régiments, furent réunis près de Manchester, bourg situé au pied des montagnes et à l'entrée de la plaine du Kentucky. Le 25 décembre, ils se mirent en marche, sous la direction du général Carter, n'emportant absolument que les vivres qu'ils avaient pu charger sur leurs selles. Ils s'engagèrent bientôt dans la montagne par le War-Gap et, passant la première arête, descendirent à Mount Pleasant dans les gorges du Cumberland. Quelques cabanes en troncs non équarris justifient mal le nom de ce village (*mont plaisant*); et les fédéraux ne trouvèrent aucune ressource dans ces âpres vallées, dont les habitants, rares et pauvres, leur étaient, de plus, passionnément hostiles. Cependant, sans s'arrêter, ils commencèrent, le 28 au soir, à gravir la route, dangereuse en cette saison, qui conduit dans la Virginie à travers les Cumberland-Mountains. On n'attendait aucun ennemi de ce côté, et les passages n'étaient pas gardés. Cette marche de nuit fut, malgré le froid, heureusement accomplie. Ne donnant à ses chevaux qu'une heure pour man-

ger, Carter, après être descendu, le 29 au matin, dans la vallée de Jonesville, remonta sur l'arête secondaire des Powells-Mountains, et, entrant dans l'État du Tennessee, atteignit, avant le coucher du soleil, les bords du Clinch-River. Chevaux et cavaliers étaient épuisés : on prit quelque repos, chacun mangea son dernier biscuit, et remonta en selle, pour suivre l'infatigable général, qui avait déjà donné le signal du départ. Le succès, en effet, était le prix de la célérité. Cette nuit-là vit les fédéraux traverser les gorges sombres et silencieuses du Clinch-Mountain; leur colonne, trottant presque tout le temps, déboucha, avant le jour, dans la vallée ondulée qui forme le couloir central des Alléghanies. Ça et là un cultivateur armé de sa carabine, apercevant, non sans étonnement, la longue file des cavaliers ennemis, se plaçait en embuscade à portée de la route qu'ils devaient suivre. Un coup partait, le plus souvent la balle sifflait sans atteindre personne; parfois un homme tombait : on ramassait le blessé, et l'on continuait, sans s'arrêter pour chercher à le venger. Enfin, après avoir suivi assez longtemps une route voisine de la frontière de la Virginie et du Tennessee, Carter arrive le 30, à onze heures du matin, à Blountsville. Le but de son expédition était désormais évident : c'était la

destruction du chemin de fer qui passe près de ce bourg. Aussi hâte-t-il sa marche à mesure qu'il approche de ce but. Il se dirige vers une station, autrefois appelée Union, et que les confédérés, dont ce mot choquait les passions politiques, avaient nommée Zollicoffer. Elle était gardée par trois cents cavaliers, sous les ordres du major Mac Dowell. Cet officier, vaguement informé de l'approche de l'ennemi et ne voulant pas y croire, s'en allait seul chercher des renseignements sur la route de Blountsville, lorsqu'il rencontra le général Carter, qui marchait, avec son escorte, en avant de sa colonne. Il fut pris, et, voyant la force des fédéraux, il envoya à ses soldats l'ordre de se rendre sans combat. Carter s'empara ainsi du grand pont de bois qui, près de la station d'Union, traverse le Hobston-River. Il s'empressa de le brûler; puis, après avoir relâché ses prisonniers sur parole, il suivit le chemin de fer vers le sud, en ayant soin de détruire la voie : les traverses empilées formèrent des bûchers sur lesquels les rails furent chauffés pour être ensuite tordus. Les fédéraux gagnèrent ensuite un second pont jeté sur le Watauga-River, qu'ils brûlèrent également. Ils mirent ainsi hors de service une section de seize kilomètres, qui, se trouvant comprise entre deux ponts incendiés, formait une la-

cune qu'on ne pouvait rouvrir au trafic tant que l'un de ces deux ouvrages d'art ne serait pas rétabli. Cette interruption, qui était le but de l'entreprise, devait causer une gêne sérieuse à l'armée de Bragg, surtout au moment où elle livrait une grande bataille dont on allait avoir à réparer les pertes en hommes, en armes et en matériel. Il ne s'agissait plus, dès lors, pour les fédéraux que de revenir, aussi promptement qu'il serait possible, dans le Kentucky. Ils accomplirent heureusement cette difficile retraite, les confédérés n'ayant dans le voisinage aucune force capable de s'y opposer. Ils n'eurent que quelques coups de fusil à tirer, le 31 décembre, lorsqu'ils repassèrent le Hobston-River à Kingsport, et, le 2 janvier 1863, Carter, franchissant les Cumberland-Mountains, rentra, avec toute sa troupe, en pays ami. Il avait laissé derrière lui bien des chevaux morts ou éclopés; mais les cavaliers démontés avaient suivi à pied leurs camarades, et l'expédition, après avoir parcouru, en neuf jours, 750 kilomètres, n'avait perdu que deux hommes tués, cinq blessés et quinze prisonniers. Le charme qui jusqu'alors semblait avoir paralysé la cavalerie fédérale était rompu. Carter avait ouvert la voie dans laquelle Streight, Grierson, Kautz, Kirlpatrick, Stoneman et Sheridan devaient le suivre

non sans gloire, quoique avec des fortunes diverses.

Le récit de ces opérations préliminaires était nécessaire pour montrer sous toutes ses faces la grande guerre qui nous occupe. Nous pouvons maintenant revenir aux événements plus importants dont, à la même époque, les rives du Stone-River étaient le théâtre.

CHAPITRE III

MURFREESBOROUGH.

Le jour de Noël 1862 trouva les deux armées de Bragg et de Rosecrans paisiblement établies dans leurs cantonnements. Mais, des deux côtés, on se préparait à la lutte. Le général unioniste était enfin en mesure de reprendre l'offensive. Le chemin de fer, rétabli depuis un mois, lui avait permis de réunir à Nashville et dans ses camps le matériel et les approvisionnements nécessaires pour une campagne que la saison devait rendre fort rude. Rien ne lui manquait en fait de vivres, d'armes et de voitures. Son artillerie était au complet, sa cavalerie bien montée : les jeunes soldats qui la composaient commençaient à apprendre leur métier sous la direction de l'infatigable Stanley, et elle était en état de lui rendre les

services qu'il attendait d'elle. Les nombreuses recrues qui avaient rempli les rangs de son infanterie s'étaient aussi exercées, et les nouveaux régiments avaient été, le plus possible, embrigadés avec des soldats rompus à la guerre. Son armée comptait 46,900 combattants, dont 41,421 fantassins, 2,223 artilleurs avec 150 bouches à feu, et 3,266 cavaliers. Elle était, nous l'avons dit, partagée en trois corps, sous Crittenden, Thomas et Mac Cook.

Le 26 décembre, au matin, elle sortait enfin de son inaction, par une matinée froide et pluvieuse. En lui imposant cette inaction apparente, Rosecrans ne lui avait pas seulement donné le temps de se refaire, mais il avait attiré Bragg jusque dans son voisinage et pouvait désormais aller l'attaquer sans exposer son armée aux immenses difficultés qu'elle aurait rencontrées dans une longue marche d'hiver au delà de Nashville. Pour pouvoir s'avancer, au printemps, jusqu'à Chattanooga, il fallait avoir battu auparavant l'armée ennemie, et, quelle que fût l'issue de la bataille, il valait mieux pour les fédéraux la livrer au début de la campagne. Rosecrans choisit, pour se mettre en route, le moment où il vit Morgan et Forrest engagés tous les deux fort loin de Murfreesborough, car leur absence enlevait aux confédérés la

supériorité en cavalerie qui leur avait été si utile jusqu'alors.

Bragg n'avait pas changé sa position. Le corps de Polk et trois brigades de la division Breckenridge, du corps de Hardee, étaient à Murfreesborough; le reste de ce dernier corps, comprenant une brigade de Breckenridge et la division Cheatham, formait l'aile gauche et était établi à Eagleville, à trente-deux kilomètres environ à l'ouest-sud-ouest de Murfreesborough, sur la route de Nashville à Shelbyville; l'aile droite était placée à Readsville, à vingt kilomètres à l'est de ce point, et se composait de la division Mac Cown, détachée du corps de Smith. Ces deux ailes étaient ainsi légèrement refusées; mais, à gauche, Hardee avait envoyé d'Eagleville, sur la route de Nashville, une division chargée d'observer les fédéraux : elle se trouvait près du village de Triune et occupait, un peu plus loin, celui de Nolensville. Les avant-postes, qui s'avançaient aussi près qu'il était possible de Nashville, avaient ordre de se replier si l'armée fédérale prenait l'offensive.

Celle-ci se mit en marche par trois routes qui, de Nashville, se dirigent au sud-est et au sud. L'aile droite, sous Thomas, devait prendre celle de Franklin; Mac Cook, avec le centre, celle de Nolensville; et

Crittenden, à gauche, celle de Murfreesborough. La droite et la gauche débordaient ainsi la position occupée par Hardee à Triune, prêtes à se réunir pour l'attaquer, s'il s'y maintenait. S'il se retirait sur le reste de l'armée ennemie, Thomas et Mac Cook devaient tous les deux appuyer à gauche et se rapprocher de la route suivie par Crittenden, afin de se présenter en même temps que lui devant la petite rivière de Stone-River, qui couvre Murfreesborough, et sur les bords de laquelle Bragg ne pouvait manquer de s'arrêter, s'il voulait défendre ses cantonnements.

C'est cette dernière prévision qui se réalisa. Mac Cook rencontra les avant-postes de Hardee à peu de distance de Nashville, et ses têtes de colonne s'emparèrent de Nolensville, après un engagement assez vif, qui leur coûta soixante et quinze hommes, et à la suite duquel elles s'emparèrent d'un canon. Mac Cook continua sa marche; mais il fut retardé par un épais brouillard, et n'arriva que le 27 à Triune. Hardee avait quitté ce village depuis la veille, et tout son corps d'armée était déjà fort loin sur la route de Murfreesborough. Crittenden, à gauche, s'avancant lentement, pour laisser à Mac Cook le temps de tâter l'ennemi, était arrivé, le 26 au soir, à Lavergne, après

avoir échangé seulement quelques coups de fusil avec les tirailleurs ennemis. Le lendemain, il atteignit le ruisseau de Stewarts-Creek, et sa cavalerie, par un mouvement hardi, réussit à enlever le pont jeté sur ce cours d'eau, avant que la brigade confédérée chargée de le défendre eût pu le détruire. Thomas, à droite, ne trouvant personne devant lui, se rapprocha des deux autres corps : l'une de ses divisions, celle de Negley, rejoignit, le 27, Crittenden à Stewarts-Creek; l'autre, sous Rousseau, campa ce jour-là à Nolensville.

Le 28, toute l'armée confédérée se trouva réunie aux environs de Murfreesborough : d'après le rapport de Bragg, elle ne comptait en tout que 35,000 combattants. Trois brigades d'infanterie, trois batteries d'artillerie et quatre ou cinq mille cavaliers étaient restés en arrière, pour observer les fédéraux et retarder leurs mouvements par des combats de détail. Rosecrans fut obligé d'accorder, pendant cette journée, un repos complet à la plupart de ses troupes : s'il les avait conduites, sans interrompre leur marche, jusque devant Murfreesborough, il se serait exposé à livrer bataille avec des têtes de colonne fatiguées, et ses convois seraient restés embourbés dans les routes de traverse, qu'une pluie torrentielle détrempait sous

les pas de ses soldats. Il n'avait, en effet, pour approcher de Murfreesborough, qu'une seule route ferrée, celle que Crittenden suivait depuis Nashville. Les deux autres corps, pour se concentrer, s'étaient engagés dans de mauvais chemins, qu'il fallait souvent élargir aux dépens de l'épais taillis dont ils étaient bordés et qui retardaient singulièrement la marche.

Au moment où les fédéraux approchent de Murfreesborough, il convient de décrire, en quelques mots, le terrain dont la possession devait leur être si vivement disputée. Le Stone-River est un affluent du Cumberland, qui se jette dans ce fleuve un peu au-dessus de Nashville; il coule du sud-est au nord-ouest, en suivant une direction parallèle au chemin de fer et à la route de Murfreesborough, qui se trouvent à quelques kilomètres de sa rive gauche. Il reçoit, de ce côté, les eaux de deux ruisseaux principaux : le Stewarts-Creek, dont nous avons déjà parlé, et, plus haut, l'Overalls-Creek. Ce dernier affluent se trouve à huit kilomètres de Murfreesborough, dans la direction de Nashville. Après l'avoir traversé, la route et la voie ferrée, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par quelques centaines de mètres, se rapprochent du vallon qu'arrose le Stone-River; ils en atteignent le bord après un parcours de trois

kilomètres, le suivent jusqu'à une distance de quatre, et finissent par se croiser, la route passant à l'est de la voie ferrée; enfin, traversant la rivière sur deux ponts très-voisins l'un de l'autre, ils atteignent, à un kilomètre plus loin, le bourg de Murfreesborough. Avant de passer sous ces ponts, le Stone-River coule dans la direction du sud au nord. Au-dessus de son confluent avec l'Overalls-Creek, cette rivière est guéable presque partout, même en hiver. Le terrain compris entre le Stone-River et l'Overalls-Creek forme le champ de bataille sur lequel les deux armées allaient se rencontrer. C'est un plateau légèrement ondulé, au sol glaiseux, où les chemins sont tortueux et facilement défoncés, et où les clairières alternent avec des taillis épais et presque impénétrables. L'essence dominante de ces taillis est le cèdre rouge, espèce de genévrier, de forme pyramidale, dont le feuillage noirâtre couvre d'une verdure sombre et persistante tout le terrain que l'industrie de l'homme n'a pas encore défriché. Trois routes traversent ce plateau, après avoir passé l'Overalls-Creek, et convergent sur Murfreesborough. C'est d'abord, près du Stone-River, la grande route de Nashville, voie large et droite, la seule vraiment praticable pour une armée; puis la route, étroite et mauvaise, qui se sépare, au hameau de

Wilkinsons-Cross-Roads, de celle de Nashville à Shelbyville, dont il a été question plus haut; et enfin, plus loin encore, le chemin de Franklin à Murfreesborough, qui vient directement de l'ouest, et traverse l'Overalls-Creek près de sa source.

Le dimanche 28, au soir, l'armée fédérale, après avoir rectifié ses positions, se trouvait massée sur deux routes : Mac Cook, qui était resté sur celle de Nashville à Shelbyville, avait le gros de ses troupes aux environs de Triune ; Thomas avait rejoint le corps de Crittenden sur la chaussée de Nashville à Murfreesborough, non loin du Stewarts-Creek, et s'était placé derrière lui. L'armée s'ébranla tout entière le lundi 29, au matin. A droite, Mac Cook atteignit Wilkinsons-Cross-Roads, où il arrêta la plus grande partie de son corps; mais sa brigade d'avant-garde, sous Woodruff, prenant le chemin de Murfreesborough, que le reste des troupes devait suivre le lendemain, arriva le soir même au bord de l'Overalls-Creek; elle s'empara du pont jeté sur ce ruisseau, et conquit ainsi, pour l'aile droite de l'armée, un débouché commode sur le plateau que nous venons de décrire. L'aile gauche s'avança davantage, grâce aux facilités que lui donnaient la grande route et la voie ferrée. Crittenden, après avoir passé le Stewarts-Creek, marcha aussi

rapidement qu'il lui fut possible, suivi de la division Negley, du corps de Thomas, l'autre division de ce corps, sous Rousseau, étant restée près du Stewarts-Creek pour attendre son convoi. La division Palmer, qui était en tête, rencontra bientôt les avant-postes confédérés et, ne leur laissant pas le temps d'incendier les ponts de la route et du chemin de fer sur l'Overalls-Creek, elle s'assura, comme Mac Cook l'avait déjà fait à droite, des moyens de franchir aisément ce ruisseau. Palmer, poussant ses têtes de colonne dans la direction de Murfreesborough, vint enfin, à cinq kilomètres de ce bourg, se heurter à une ligne d'épaulements qui coupaient la route et derrière lesquels les tirailleurs confédérés s'étaient promptement ralliés. Les bois épais de cèdres rouges qui s'étendaient en face de lui ne lui permirent pas de deviner les positions et les forces de l'ennemi; mais les officiers du *signal-corps* ayant gravi une hauteur voisine, d'où ils apercevaient les premières maisons de Murfreesborough, avertirent leur chef que l'ennemi paraissait évacuer cette ville. Trompé par ce renseignement, Crittenden porta à gauche la brigade Harker, de la division Wood, et lui fit passer le Stone-River à gué, à la hauteur des positions sur lesquelles Palmer s'était arrêté, afin de n'avoir pas à

traverser ce cours d'eau en vue de l'ennemi et de gagner Murfreesborough par le côté le plus abordable. A peine sur l'autre rive, Harker, tombant au milieu des avant-postes de la division Breckenridge, surprit un régiment, qu'il mit en fuite, après lui avoir fait quelques prisonniers. Mais les récits de ces prisonniers prouvèrent que l'armée de Bragg, loin de songer à la retraite, se trouvait tout entière entre les fédéraux et Murfreesborough, et Harker, heureux de ne pas s'être avancé plus loin, profita de l'obscurité croissante pour repasser le Stone-River. Il se replia sur les feux de bivac du corps de Crittenden, qui avait rassemblé ses trois divisions et celle de Negley à droite et à gauche de la route, à sept cents mètres environ des positions occupées par l'ennemi. Le 29 au soir, l'armée fédérale était donc partagée en deux masses séparées par un assez grand intervalle. Le corps de Crittenden et la division Negley, c'est-à-dire 22 ou 23,000 hommes, étaient en présence des confédérés, sur la route de Nashville à Murfreesborough, la division Rousseau étant restée sur le Stewarts-Creek, à environ douze kilomètres en arrière. L'autre masse était formée par les trois divisions de Mac Cook, qui s'étaient arrêtées à Wilkinsons-Cross-Roads, à trois kilomètres environ

en deçà de l'Overalls-Creek, dont Palmer tenait le pont, et à huit kilomètres des troupes de Crittenden. La position des quatre divisions qui se trouvaient seules en face de Bragg n'était pas sans danger. En effet, dès le 29 au soir, toute l'armée confédérée était sous les armes, prête au combat et réunie dans un étroit espace, en avant de Murfreesborough. Ses camps étaient levés, ses baraques abandonnées, et tout son matériel, rassemblé autour de la gare de Murfreesborough, pouvait être rapidement embarqué pour suivre ses mouvements. Le corps de Hardee était sur la rive droite du Stone-River, Breckenridge en première ligne, dans les positions que Harker avait reconnues, Cleburne derrière lui. Le corps de Polk occupait la rive gauche; la division Withers, placée en avant, parce qu'elle n'avait pas été engagée depuis Shiloh, s'appuyait à la rivière, coupait le chemin de fer et la grande route, un peu en avant du point d'intersection de ces deux voies de communication, et s'étendait vers le sud, à cheval sur la route de Wilkinson; elle formait de ce côté, jusqu'au chemin de Franklin, une ligne tortueuse, adaptée aux accidents du ferrain. La division Cheatham était en seconde ligne, derrière Withers; plus à gauche encore et en arrière se trouvait la division Mac Cown, du corps de Smith, qui

arrivait de Readsville et couvrait le flanc de Polk pour le cas où Mac Cook déboucherait par le chemin de Franklin. Bragg avait ainsi dans la main cinq divisions, qu'il estimait lui-même à 30,000 fantassins et artilleurs. La brigade de cavalerie de Wheeler et une partie de celle de Pegram étaient parties, le 29, pour inquiéter les derrières de Rosecrans et enlever ses convois; Wharton, avec deux mille chevaux, éclairait le front de l'armée. Bragg n'avait plus aucun renfort à attendre : s'il devait prendre l'offensive, il fallait donc le faire dès le 30 au matin, lorsqu'il n'avait que 22,000 hommes devant lui. Il lui était d'autant plus facile de profiter de cet avantage que, placé près du point de réunion de toutes les routes convergentes suivies par les fédéraux, il pouvait beaucoup plus rapidement qu'eux concentrer ses forces sur une partie quelconque de sa ligne. Mais, s'exagérant leur nombre, il attendit l'attaque pendant toute la journée du 30, et leur permit ainsi de se rassembler pour livrer le lendemain la bataille dont ils avaient déjà arrêté le plan.

Voici quels furent, durant cette journée, les mouvements de l'armée de Rosecrans. Crittenden resta dans les positions qu'il avait prises le 29 au soir, laissant Palmer sur la route en face de Withers, Wood à

gauche, le long de la rivière, devant les gués que Harker avait deux fois passés la veille, et Van Cleve en réserve. La brigade du génie ouvrit, à travers les fourrés de cèdres rouges, des chemins aboutissant à trois des gués principaux du Stone-River. Thomas revint prendre sa place réglementaire au centre de l'armée, la division Negley faisant une marche de flanc, à travers bois, pour s'établir à droite de Palmer et s'étendre jusqu'à la route de Wilkinson, tandis que Rousseau, après avoir laissé deux brigades, l'une à Smyrna et l'autre à Stewarts-Creek, pour défendre ces points importants, venait, avec les deux autres, se placer derrière la droite de la division Palmer. De son côté, Mac Cook s'était mis en marche, avait franchi l'Overalls-Creek, et s'avancait sur le plateau, précédé par deux brigades de cavalerie. Les ordres de Rosecrans lui prescrivaient de quitter la route de Wilkinson et d'appuyer au sud-est, de manière à se placer près du chemin de Franklin, en faisant face au sud, et en potence sur la ligne occupée par Negley. Le terrain qu'il avait à traverser était difficile, les chemins rares et mauvais, les confédérés cherchèrent à en profiter pour le retarder le plus possible. La fusillade des avant-postes dégénéra même, vers le soir, près de la route de Wilkinson, en un

véritable engagement entre la brigade fédérale Woodruff et la gauche de la division confédérée Withers. Cette affaire, que l'obscurité vint bientôt interrompre, coûta à Mac Cook environ cent trente-cinq hommes tués ou blessés, mais ne l'empêcha pas d'arriver en ligne avant le coucher du soleil. Une brigade de cavalerie, laissée à Triune, le rejoignit pendant la nuit. L'armée fédérale était donc enfin réunie et prête à prendre l'offensive.

Rosecrans expliqua, le 30 au soir, son plan d'attaque à ses chefs de corps. Il avait reconnu que l'armée confédérée était à cheval sur le Stone-River. Les mamelons de la rive droite, au delà desquels se trouve Murfreesborough, n'étaient occupés que par la seule division Breckenridge, dont on pouvait de loin distinguer les campements ; car Cleburne avait passé sur l'autre rive pendant la journée du 30. Rosecrans avait résolu de concentrer en face de cette division le plus de forces possible. Pendant que sa droite tiendrait l'ennemi en échec, si celui-ci prenait l'offensive, sa gauche devait passer le Stone-River et s'emparer des hauteurs occupées par Breckenridge ; de ce point, son artillerie avait ordre de prendre à revers le reste des positions de Bragg, tandis que toute cette aile, appuyant vers le sud, longerait la rivière pour

refouler la droite des confédérés et se placer entre eux et Murfreesborough. La conception de ce plan était d'autant plus hardie que Rosecrans s'exagérait les forces de son adversaire et les estimait à plus de 50,000 hommes. Cependant il pouvait réussir; car l'épaisseur de la forêt, qui donnait l'avantage à l'assaillant en lui permettant de concentrer secrètement ses forces sur un point donné, rendait aussi plus facile la défense de l'aile droite des fédéraux, appuyée à des fourrés impénétrables, tandis que les collines découvertes occupées par Breckenridge étaient exposées à toute la puissance de leur artillerie. Les deux divisions de Wood et de Van Cleve, pour exécuter ce mouvement, devaient traverser les gués rendus praticables par le génie. Le centre, formé par les divisions de Palmer et de Negley et renforcé en seconde ligne par les deux brigades de Rousseau, avait ordre de rester immobile jusqu'à ce que l'attaque de gauche eût, en face, ébranlé l'ennemi. L'aile droite était la partie la plus faible de la ligne fédérale; en effet, Mac Cook, avec son seul corps, occupait plus de la moitié de cette ligne, soit près de trois mille mètres, à cheval sur la route de Wilkinson et s'étendant jusqu'au chemin de Franklin. Chacune de ses trois divisions avait deux brigades de front et une en réserve. Celle de

Sheridan était à gauche, celle de Davis au centre, et celle de Johnson à droite. Il était probable qu'une fois la bataille engagée, l'ennemi, dont les forces principales étaient sur la rive méridionale du Stone-River, attaquerait la droite des fédéraux, pour faire diversion à la manœuvre de leur gauche. Le succès de Rosecrans dépendait donc de la manière dont cette partie de son armée pourrait leur résister; mais il avait le droit d'espérer que Bragg, surpris par son mouvement, n'aurait pas le temps de consacrer à cette diversion des forces considérables, et serait bientôt obligé de défendre ses propres positions. Malheureusement pour les unionistes, leurs officiers topographes avaient négligé de lever la carte de cette contrée pendant les quatre ou cinq mois que Buell l'avait occupée, et les confédérés, qui la connaissaient parfaitement, avaient ainsi sur eux un grand avantage. La droite fédérale, formée au milieu des bois, ignorait absolument la nature du terrain qui se trouvait devant elle, et ne pouvait deviner ce qui se passait derrière le rideau d'arbres qui bornait sa vue. Rosecrans, préoccupé de ce danger, recommanda à Mac Cook de ramener en arrière son extrême droite, qui s'étendait jusqu'à la route de Franklin, et n'était couverte que par une seule brigade de la division

Johnson, placée en potence : il aurait voulu que Davis fît face au sud-est et non à l'est, et que toute la division Johnson fût mise en réserve. Mac Cook cependant usa de la latitude qui lui était laissée et ne rectifia pas sa position : il se croyait sûr de pouvoir s'y maintenir et promit à son chef de la défendre pendant trois heures au moins.

Mais une coïncidence singulière et qu'il était impossible de prévoir devait déjouer tous les plans de Rosecrans. Après avoir passé dans l'inaction la journée du 30 et perdu l'occasion de combattre les fédéraux avant qu'ils fussent réunis, Bragg s'était brusquement décidé à prendre l'offensive le lendemain, changement de tactique dont il ne donne pas les motifs dans son rapport, et il avait eu exactement la même inspiration que le commandant de l'armée du Cumberland. Il avait résolu, comme lui, de réunir tout ce qu'il pouvait de troupes sur sa gauche pour écraser la droite de son adversaire, et de faire ensuite une demi-conversion, afin de prendre à revers la ligne ennemie. Si Bragg avait connu les desseins de Rosecrans, il n'aurait pu prendre de meilleures dispositions ; car, au lieu d'être surpris par l'attaque des unionistes, il se trouvait avoir tout préparé pour frapper, sur le point le plus faible de leur ligne,

un coup capable d'interrompre leur manœuvre.

Dans la lutte qui allait ainsi s'engager par une offensive réciproque, les fédéraux avaient l'avantage du nombre; ils étaient 43,000 contre 33,000 confédérés, mais ils comptaient dans leurs rangs un bien plus grand nombre de recrues que ceux-ci, qui étaient presque tous des soldats aguerris par les campagnes de Shiloh, de Corinth, et de Perryville. La partie était donc à peu près égale entre eux, et le succès devait appartenir à celui dont le mouvement agressif serait le plus important ou le plus prompt : à ce double égard, les meilleurs chances étaient du côté des confédérés. D'une part, les deux divisions fédérales qui devaient faire l'attaque ne comptaient pas plus de dix mille hommes, tandis que les forces que Bragg se préparait à lancer contre la droite fédérale, quoique ne formant aussi que deux divisions, comptaient près de quinze mille hommes et que dix autres mille hommes étaient prêts à les soutenir. D'autre part, les confédérés, pour aborder la droite ennemie, n'avaient pas, comme les fédéraux, à traverser une rivière aux gués étroits et difficiles : de sorte que Rosecrans, s'étant mis en mouvement le premier, eut tout juste le temps de faire passer une partie de ses forces sur la rive droite du Stone-River,

et non celui d'engager sérieusement la bataille de ce côté.

Les préparatifs de combat avaient été faits par Bragg dans la journée du 30. Hardee, laissant Breckenridge seul sur la rive droite du Stone-River, avait, comme nous l'avons dit, passé à gauche avec la division Cleburne, et, la plaçant derrière celle de Mac Cown, avait pris le commandement de ces deux divisions réunies. L'armée confédérée était donc, le 30 au soir, dans les positions suivantes : Breckenridge à droite, au delà du Stone-River; Polk au centre, entre la rivière et la route de Wilkinson, ayant la division de Withers en première et celle de Cheatham en seconde ligne; Hardee à gauche, ayant sous ses ordres la division Mac Cown et celle de Cleburne : la première, dont deux brigades s'étaient portées en avant, s'étendait jusqu'à la route de Franklin, qui se rapproche de plus en plus des deux autres chemins; la seconde était restée dans ses positions et se trouvait en arrière et un peu à droite de celle-ci. La convergence des trois routes avait permis aux confédérés de masser, sur deux lignes séparées par un espace de sept à huit cents mètres, leur centre et leur gauche; mais, à mesure que leur mouvement se dessinerait, ils devaient se déployer et occuper un front.

plus étendu. Mac Cown, dont les avant-postes étaient en face de ceux de Johnson et de Davis, avait ordre de suivre le chemin de Franklin pour attaquer l'extrême droite fédérale, tandis que Cleburne, après avoir marché derrière lui, se déploierait à sa droite, aussitôt que le succès de cette attaque aurait découvert le centre de Mac Cook. Polk devait prendre l'offensive, au même moment, avec ses deux divisions. Breckenridge, restant dans les positions qui lui étaient confiées, se tenait prêt à envoyer des renforts au reste de la ligne. La brigade de cavalerie de Pegram éclairait, à l'extrême droite, la route de Lebanon, sur laquelle on croyait avoir aperçu des corps ennemis; celle de Wharton s'étendait à gauche, au delà de la ligne occupée par Mac Cown; enfin celle de Wheeler, nous l'avons déjà dit, était partie, dès le 29 au soir, pour couper les communications de Rosecrans avec Nashville. Par ce grand mouvement de conversion de gauche à droite, Bragg espérait pousser l'armée ennemie dans l'angle nord-ouest du plateau, et l'acculer entre le Stone-River et l'Overalls-Creek.

Le 31 décembre 1862, par une matinée calme et douce, la division Van Cleve, du corps de Crittenden, était, dès le point du jour, occupée à passer les gués

du Stone-River, situés au-dessous de la position de Wood : ce dernier devait traverser la rivière, en face du point où il se trouvait, aussitôt que Van Cleve serait sur l'autre rive; Palmer et Negley avaient mis tout leur monde sous les armes; Rousseau se tenait en réserve sur la grande route, prêt à appuyer soit le centre, soit l'aile gauche de l'armée. Rosecrans surveillait en personne le passage des troupes à la tête desquelles il se préparait à exécuter la partie la importante de son plan. Il voyait approcher le moment où il pourrait tomber, avec des forces très-supérieures, sur la division isolée que Bragg avait laissée de ce côté. Mais, en cet instant, éclate à l'extrême droite le bruit d'une vive fusillade. Bragg aurait-il deviné le mouvement qui le menace et chercherait-il à le prévenir? ou n'est-ce qu'un de ces combats d'avant-postes, comme l'armée en livre tous les jours depuis une semaine, où l'on brûle beaucoup de poudre pour se tuer réciproquement fort peu de monde? Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'à presser l'attaque contre Breckenridge, car Mac Cook a promis de se défendre seul pendant trois heures, et il ne faut pas plus de temps pour remporter à gauche un avantage décisif.

Laissons donc Rosecrans au bord du Stone-River,

pour nous transporter à l'autre extrémité de sa ligne, où la bataille a commencé, et où les confédérés, en prenant l'initiative, se sont assuré un avantage qu'ils conserveront pendant presque toute la journée. Les moindres accidents du terrain compris entre le chemin de Franklin et la chaussée de Nashville ont joué un si grand rôle dans cette lutte sanglante qu'une description détaillée de sa configuration doit trouver place ici. Depuis les ponts de l'Overalls-Creek jusqu'à ceux du Stone-River, près de Murfreesborough, les deux lignes droites formées par le chemin de fer et la route de Nashville ont une longueur de sept kilomètres et se coupent, à dix-sept cents mètres des derniers ponts, sous un angle de six à sept degrés. En marchant de l'ouest à l'est, on rencontre d'abord des clairières en friche; puis, dans un fond, à deux kilomètres de l'Overalls, un bois qui a mille mètres de large et quinze cents dans le sens de la route. Celle-ci le traverse, tandis que le chemin de fer en borde la lisière nord-est. Du côté du sud, les terrains découverts qui entourent ce bois se relèvent et forment une ondulation de terrain qui s'étend de l'est à l'ouest, depuis les rives du Stone-River jusqu'à celles de l'Overalls-Creek. Le premier de ces deux cours d'eau, détourné de sa direction par l'obstacle

que cette ondulation lui présente, s'éloigne de la ligne tracée par le chemin de fer, pour s'en rapprocher plus bas, et enveloppe ainsi, de trois côtés, l'extrémité de ces pentes; ses eaux, encaissées, en ce point, entre deux escarpements, sont assez profondes et rarement guéables. En sortant du bois, la route s'élève sur cette espèce de plateau; le chemin de fer, qui n'en est séparé que par un espace de cent à cent vingt mètres, le traverse dans une tranchée assez profonde, qui forme un obstacle facile à défendre. Plus à l'ouest, les pentes s'adoucissent, et le plateau s'élargit. Son sol, hérissé de rochers, est couvert par un épais taillis de cèdres rouges; ce bois, s'allongeant à l'est, descend sur l'autre versant du plateau et s'arrête à deux cents mètres de la route; au sud, il s'étend jusqu'au chemin de Wilkinson, dont il s'éloigne deux fois pour faire place à deux clairières; enfin il se continue à l'ouest jusqu'au bord de l'Overalls-Creek.

A la hauteur de son extrémité orientale et à huit cents mètres au delà de la tranchée, la chaussée et la voie ferrée, qui se touchent presque, traversent un petit bois isolé au milieu de la plaine et appelé le Round-Forest, ou la forêt ronde. A cinq cents mètres plus loin encore, se trouve située, un peu sur la

gauche, une habitation, brûlée à l'époque dont nous parlons, et connue sous le nom de la maison Cowan. Le chemin de fer, qui, depuis une certaine distance, longe le sommet de l'escarpement au pied duquel coulent les eaux du Stone-River, atteint enfin la route, la coupe et s'éloigne du bord de la rivière. Les ouvrages de campagne derrière lesquels Bragg avait établi le centre de sa ligne étaient tracés un peu plus loin que cette intersection, perpendiculairement à la route; ils s'étendaient au sud, sur des mamelons peu élevés et découverts, jusqu'au chemin de Wilkinson, qui, en ce point, n'est qu'à sept cents mètres de la chaussée de Nashville.

Le parallélogramme compris entre le chemin de Wilkinson et celui de Franklin formait la partie sud du champ de bataille; il était couvert de bois assez clairsemés, coupé çà et là par des espaces nus, les uns incultes et les autres en friche. Les environs du chemin de Franklin étaient eux-mêmes dépouillés d'arbres, à l'exception d'une étroite bande de bois prolongeant l'extrémité méridionale du grand taillis dont nous venons de parler, à travers la plaine, jusqu'au bord de ce chemin. Là les deux routes étaient séparées par un espace de deux mille cinq cents mètres; une traverse fort étroite, connue sous le nom géné-

rique de Dirt-Road, qui les réunissait en serpentant de clairière en clairière, offrait seule une communication carrossable entre les deux ailes de l'armée fédérale.

La gauche de Rosecrans était massée dans l'espèce de péninsule formée par le coude du Stone-River; Wood et Van Cleve étant placés en arrière pour passer sur l'autre rive; il n'y avait en face des ouvrages ennemis que la division Palmer, à cheval sur la voie ferrée, et adossée au Round-Forest. Negley, derrière lequel était Rousseau avec deux brigades, s'étendait à droite de la route et le long de la lisière orientale du bois de cèdres. Deux brigades de Sheridan, sous Roberts et Sill, continuaient la ligne fédérale, sur cette lisière, jusqu'au chemin de Wilkinson : elles étaient soutenues par Schæffer, avec la troisième brigade de la même division. Le grand espace de deux mille cinq cents mètres qui sépare ce même chemin de celui de Franklin n'était occupé que par les deux autres divisions du corps de Mac Cook. La gauche et la droite de Davis, formées par les brigades Woodruff et Post, étaient dans les bois; entre les deux, et un peu en retraite, se trouvait celle de Carlin, dans une clairière où l'artillerie de la division avait pris position. Comme nous l'avons déjà dit, Johnson occupait l'extrémité de la ligne fédérale;

la brigade Kirk était rangée devant la bande de bois qui s'étend jusqu'à la route de Franklin ; et celle de Willich placée en potence, parallèlement à cette route, avec un régiment tout à fait en retour et faisant face à l'ouest ; la troisième brigade de cette division était assez loin en arrière, sur le Dirt-Road. L'armée fédérale se développait ainsi sur un front de plus de cinq kilomètres, le long duquel les communications étaient assez difficiles.

Le mouvement de l'aile gauche de Bragg avait commencé en même temps que celui des fédéraux sur le Stone-River ; mais la brigade de Mac Nair n'ayant pas pris pendant la nuit la place que Hardee lui avait assignée en première ligne, à la droite de la division Mac Cown, l'attaque ne put être engagée qu'un peu après sept heures du matin. Mac Cown, passant à gauche de la route de Franklin, se déploya dans les champs, pour déborder l'extrémité des positions de Johnson ; Cleburne le suivait de près sur la route. Les fédéraux ne s'attendaient pas à cette attaque, mais le terrain ouvert qui s'étendait devant eux leur permit d'apercevoir, à huit cents mètres environ, les lignes profondes de l'ennemi, qui s'avancait silencieusement et résolument vers eux. Les soldats étaient sous leurs tentes, les officiers

dispersés, le général Willich auprès de son chef Mac Cook, les chevaux d'artillerie à l'abreuvoir. On court aux armes, chaque régiment se réunit devant son camp, sans attendre les ordres, et la ligne de bataille se forme au hasard. Les troupes fédérales sont à peine rangées que les trois brigades de la division Mac Cown, Rains à gauche, Ector au centre, Mac Nair à droite, ouvrent sur elles un feu terrible. On combat à petite distance et à découvert : tous les coups portent. Les confédérés s'avancent à chaque décharge nouvelle; l'artillerie unioniste, postée près de la route, laboure en vain leurs rangs : ils pressent le pas et arrivent enfin sur la ligne même de Johnson, dont celui-ci cherche inutilement à rectifier les positions. Les deux troupes se mêlent un moment et combattent corps à corps au milieu d'une fusillade qui frappe indistinctement amis et ennemis. Les soldats de Johnson tiennent bon, car ils ont déjà passé par bien des luttes meurtrières; mais ils ne peuvent résister longtemps à l'élan et à la supériorité numérique des assaillants. Leur ligne est percée en maint endroit; les canons, privés de chevaux, tombent aux mains des confédérés; les régiments se battent par petits groupes sans aucun lien entre eux. Willich, qui accourait

appelé par la fusillade, est fait prisonnier, sa brigade est mise en déroute; celle de Kirk, qui résistait encore, voit par là son flanc découvert et reçoit un feu d'enfilade qui l'oblige à une promptre retraite. Les fédéraux sont rejetés dans les clairières situées à l'ouest du bois et au nord de la route de Franklin; la troisième brigade de Johnson arrive trop tard à leur aide : elle est balayée, à son tour, par le général confédéré Liddell, commandant la gauche de la division Cleburne, qui s'est déployée à droite de Mac Cown. Ce premier combat n'a pas duré plus de trois quarts d'heure.

Comme nous l'avons dit, le bruit en était parvenu aux oreilles de Rosecrans, au moment où il commençait son mouvement à l'autre extrémité de la ligne.

Les débris de la division Johnson se replient en désordre vers l'ouest, dans la direction de l'Overalls-Creek; ils rencontrent bientôt les cavaliers confédérés de Wharton, qui, prolongeant à gauche le mouvement de Mac Cown, tombent sur leur flanc et leur enlèvent plus d'un millier de prisonniers, plusieurs canons et de nombreux équipages. Hardee avait recommandé à ses deux divisionnaires d'appuyer à droite, aussitôt que l'extrémité de la ligne ennemie aurait été enfoncée; mais Mac Cown, em-

porté par l'ardeur de la lutte, poursuit, dans leur fuite vers l'ouest, les troupes qu'il vient de mettre en déroute. Liddell prend la même direction, suivi par la brigade Johnson¹, qui appartient également à la division Cleburne. Pendant ce temps, les deux autres brigades de cette dernière division, sous Polk et Wood, font la conversion prescrite par Bragg, pour prendre à la fois de front et de flanc la division fédérale de Davis, et laissent ainsi entre elles et la droite de la brigade Johnson, placée à leur gauche, un espace qui s'élargit de plus en plus.

Davis a eu le temps de former ses troupes et reçoit de pied ferme les deux brigades de Cleburne, qui, obligées de s'étendre, l'attaquent sur une seule ligne. Il repousse leurs premiers assauts; mais, débordées à droite par Liddell et Johnson, ses troupes sont exposées à un feu convergent, qui ne leur permet pas de conserver leur position. La brigade Post, qui est le plus en danger, se débande et découvre, à son tour, celle de Carlin. Ce vaillant officier encourage par son exemple les soldats qu'il commande, et arrête assez longtemps l'effort de Cleburne; mais la mort fait de cruels ravages autour de

1. Il ne faut pas confondre cette brigade confédérée de Johnson avec la ^{division} division fédérale de son homonyme.

lui. Les canons fédéraux, dont presque tous les servants ont été tués, sont réduits au silence, et il se voit obligé de céder du terrain. Il ramène en bon ordre sa brigade jusqu'auprès d'une habitation, située sur un monticule et entourée de clôtures, dont on avait fait un hôpital. Les pièces sont restées sur le terrain au pouvoir de l'ennemi. La brigade Woodruff, placée à la gauche de Carlin, a suivi son mouvement.

L'hôpital offre aux fédéraux un point de résistance auquel ils s'attachent avec énergie. De cette position dominante, ils prennent d'enfilade les brigades Liddell et Mac Nair, qui se sont trop avancées et ils leur font éprouver des pertes sérieuses. Hardee, sentant le danger qu'il y a pour lui à s'étendre à gauche, réunit alors toutes ses forces pour briser cette nouvelle résistance. Cleburne, après avoir rallié Johnson, aborde vigoureusement de front, avec trois brigades, les positions de Woodruff, puis il débouche sur la route de Wilkinson, près du point où cette route passe entre deux bois. Les confédérés se déploient devant la droite de Sheridan et commencent l'attaque contre la brigade Sill : en suivant les clairières, ils tournent l'un des bois, qui couvrait le front de cette partie de la ligne fédérale. Pendant que le combat se propage ainsi de la gauche à la droite des assaillants, Mac

Cown a enfin exécuté sa conversion, et les deux brigades de Mac Nair et de Liddell, se retournant vers le nord-est, marchent contre l'hôpital, autour duquel s'est ralliée la plus grande partie de la brigade Post. Tout cède devant un pareil effort. L'hôpital est enlevé, non sans de grandes pertes, et la division Davis est rejetée tout entière sur la lisière du bois de cèdres qui se trouve au delà de la route de Wilkinson. Les brigades de Rains et d'Ector, qui avaient le plus long chemin à parcourir pour accomplir le mouvement, n'ont pas même eu le temps de venir prendre part à ce nouveau succès.

Le moment est critique pour les fédéraux. Ils ont perdu toute la partie du champ de bataille située au sud de la route de Wilkinson. La division Johnson, entièrement dispersée, se rassemble avec peine fort loin du théâtre du combat. La cavalerie confédérée de Wharton, lancée à sa poursuite, n'est arrêtée que par l'intervention opportune du 4^e régiment de cavalerie régulière, qui l'empêche, par une charge heureuse, de s'emparer des convois de munitions, de vivres, de blessés, et même des canons qui s'entassaient pêle-mêle sur la route de Wilkinson, en arrière du champ de bataille. La division Davis, refoulée au delà de cette route, ne peut se reformer qu'au milieu de l'épais

taillis de cèdres dans lequel elle a trouvé un abri. Le plan de Bragg s'exécute de point en point, et toute son aile gauche, sous Hardee, forme une ligne régulière qui, faisant face au nord-nord-est, menace déjà de prendre à revers le centre de l'armée fédérale. Depuis une heure, le commandant confédéré, voulant tenter un effort décisif, a donné à Polk l'ordre d'ébranler ses deux belles divisions. Celle de Withers est en première ligne, derrière des épaulements entre les routes de Wilkinson et de Nashville, ses quatre brigades déployées dans l'ordre suivant, de gauche à droite : Loomis, Manigault, Anderson et enfin Chalmers sur le chemin de fer; en seconde ligne, à cinq cents mètres derrière lui, se trouve Cheatham, dont les quatre brigades, sous Vaughn, Maney, Stewart et Donelson, sont aussi déployées et prêtes à le soutenir. Pour faciliter le commandement, Polk a confié la direction de la droite de ces deux lignes à Cheatham, et celle de la gauche à Withers. L'attaque se fera ainsi par deux masses, composées chacune de quatre brigades, sur deux de front et deux de profondeur. Cheatham abordera Sheridan, déjà menacé sur sa droite par Cleburne; Withers engagera le combat avec Negley et la droite de Palmer, formée par la brigade Cruft. Cependant, avant de raconter cette

nouvelle attaque, il faut nous reporter un moment à l'extrémité opposée de la ligne, où le patient et tenace commandant de l'armée fédérale poursuivait l'exécution de son plan, sans se laisser émouvoir par le son lointain du canon qui tonnait sur sa droite.

Une première dépêche de Mac Cook était venue, un peu après huit heures, lui apprendre l'attaque dirigée contre Johnson; mais ce message n'annonçait pas la défaite de ce dernier, défaite encore ignorée au quartier général de son chef de corps. Mac Cook avait promis de résister pendant trois heures : s'il pouvait seulement en gagner deux, la diversion tentée contre lui par Bragg ne ferait que favoriser le mouvement contraire des fédéraux. Rosecrans se borna donc à envoyer à Mac Cook l'ordre de défendre pied à pied le terrain qui lui était confié. Persuadé que l'attaque qu'il va livrer à gauche réparera tous les échecs que sa droite pourrait éprouver, Rosecrans ne voit dans cette nouvelle qu'une raison de plus pour hâter le mouvement dont il attend une victoire décisive. Van Cleve est déjà sur l'autre rive du Stone-River; Wood se prépare à le suivre, lorsque le bruit du combat qui se livre à gauche et auquel chacun prête autour du général en chef une oreille inquiète, semble redoubler et se rapprocher. La mousqueterie petille

de plus en plus distinctement, le canon s'est tu, car l'artillerie fédérale est aux mains de Hardee, et celle des confédérés n'a pu suivre le mouvement rapide de leur infanterie; mais, lorsque les quelques pièces qui ont échappé au désastre reprennent le feu, leurs détonations résonnent d'une façon sinistre jusque dans le vallon encaissé où l'aile gauche fédérale est descendue pour traverser les eaux du Stone-River. Au même moment, une seconde dépêche de Mac Cook apprend enfin à Rosecrans la déroute de l'aile droite. Le chef fédéral prend aussitôt son parti. Il ne s'agit plus de chercher à réparer l'échec de la droite par un succès remporté à gauche, mais bien de sauver l'armée, qui est compromise tout entière. Il n'y a pas un moment à perdre pour arrêter l'ennemi, qui menace déjà de couper ses communications et de l'acculer sur les bords du Stone-River. Il faut se hâter de porter secours à l'aile droite et d'opposer aux vainqueurs toutes les forces massées sur l'aile gauche.

Le mouvement que Rosecrans pressait un instant auparavant est contremandé, et les troupes qui marchaient vers le nord, faisant volte-face, se tournent vers le sud, dans la direction du bois de cèdres, dont l'épaisseur leur cache la vue des combattants engagés

à l'aile droite. Rosecrans a ramené Van Cleve sur la rive gauche du Stone-River, et le dirige, ainsi que la division Wood, sur le point où la route de Nashville gravit l'ondulation de terrain dont nous avons parlé plus haut et qu'il importe avant tout de défendre; car, si l'aile gauche de l'ennemi, profitant de son succès, s'empare de cette position, l'armée fédérale se trouvera entièrement tournée. Sans attendre l'exécution de ces ordres, Rosecrans part au galop dans la direction de son centre, où l'appelle un nouveau combat qui vient de s'engager.

En effet, la division Withers a attaqué de ce côté les positions des unionistes, avec une ardeur égale à celle de Mac Cown et de Cleburne; mais elle n'a pas obtenu le même succès que ces derniers. Sheridan, qui, depuis le point du jour, s'attend à cette attaque, est bien préparé pour la recevoir. Sill à droite, Roberts à gauche, sont établis sur des pentes boisées et au milieu de rochers d'où ils commandent de grands champs de cotonniers, que l'ennemi sera obligé de traverser à découvert; leurs batteries sont postées dans des positions dominantes; la brigade Schæffer est prête à les soutenir.

C'est à peu près au moment où Cleburne se trouve arrêté devant l'hôpital que Polk exécute sa grande

attaque contre le centre fédéral. La colonne de gauche, sous Cheatham, se dirige contre Sheridan; les brigades Loomis à gauche, Manigault à droite, s'avancent bravement à travers la pluie de balles et de shrapnells qui éclaircissent leurs rangs. Elles obligent les fédéraux à leur abandonner une portion du terrain qu'ils occupent; mais à peine s'en sont-elles emparées qu'elles se trouvent exposées à un feu plus violent qu'auparavant. Loomis est blessé, et sa brigade, après une lutte désespérée, est rejetée en arrière; à droite, Manigault a été également repoussé avec des pertes considérables. Cheatham fait avancer sa seconde ligne; la brigade Vaughn reprend le combat à gauche, celle de Maney à droite; mais cette attaque est aussi sanglante et aussi inutile que la première. Sheridan est au milieu de ses soldats, dont il dirige la défense avec le coup d'œil d'un homme de guerre qui sait tirer parti des moindres obstacles. Au moment où la troupe de Vaughn fléchit, Sill, reprenant hardiment l'offensive, la charge à la tête de ses soldats et la rejette en désordre. La brigade confédérée perd, dans ce court espace de temps, un tiers de son effectif. Mais le brave Sill, victime de son ardeur, tombe frappé mortellement au milieu même des bataillons ennemis. La brigade Maney, que Cheat-

ham a lancée à droite, lutte contre Roberts sans gagner de terrain : toutefois elle n'a pas été repoussée aussi complètement que celles de Loomis et de Vaughn.

Mais un nouveau danger allait bientôt obliger Sheridan à livrer aux confédérés une partie de la position qu'ils avaient inutilement attaquée de front. En effet, Davis venait d'être délogé de l'hôpital, et toute sa division était, comme nous l'avons dit, violemment rejetée sur la route de Wilkinson. Les brigades Polk et Johnson, de la division Cleburne, débouchaient sur l'extrémité de la ligne de Sheridan, où se trouvaient les soldats de Sill, mal remis d'un succès trop chèrement acheté; et presque en même temps, celles de Liddell et de Mac Nair, s'étendant sur sa droite, à la suite de Davis en retraite, menaçaient de l'envelopper complètement. Mais ni lui ni ses soldats ne se troublèrent dans cette périlleuse situation. Au lieu de se laisser entraîner par ses voisins, il ne craignit pas d'accomplir, sous le feu même de l'ennemi, un changement de front, qui lui permit de conserver, en perdant le moins de terrain possible, l'importante position qu'il occupait. Il ne pouvait l'abandonner sans découvrir le centre de l'armée, comme lui-même avait été découvert par la déroute

de la droite. Le bois de cèdres dont il avait défendu avec tant de succès la lisière orientale vient toucher, au sud-est, la route de Wilkinson, mais bientôt sa limite méridionale s'en éloigne de nouveau, pour faire place à une clairière de forme carrée : c'est sur la partie ainsi en retraite de la bordure du bois que Sheridan résolut d'appuyer sa nouvelle ligne, en faisant face au sud. Sa gauche se reliait toujours à la droite de Negley, qu'il continuait de la sorte à protéger, et il n'abandonnait que la pointe de bois qui s'avance jusqu'à la route de Wilkinson, dans laquelle il courait le risque d'être enveloppé. Pour faire cette conversion, il ramène en arrière les brigades de Sill et de Schæffer, et, au moment où les confédérés s'élancent à leur suite, celle de Roberts charge vigoureusement ces derniers. Elle dégage le bois et permet ainsi aux deux autres d'accomplir leur changement de front : après quoi, elle vient, à son tour, prendre place à côté d'elles. Peu de temps après la première attaque de Cheatham contre Sheridan, Withers, à sa droite, avait dirigé une de ses brigades, sous Anderson, contre la division fédérale de Negley : il se conformait ainsi aux ordres de Bragg, qui voulait que le combat se propageât graduellement de gauche à droite. Mais cette brigade isolée, fut ac-

cueillie par un feu violent, et l'artillerie fédérale, parfaitement servie, fit de tels ravages dans ses rangs qu'elle fut bientôt obligée de se replier sur la brigade Stewart, de la seconde ligne, qui arrivait à son secours; un seul de ses régiments, le 13^e Mississipi, avait, sur un effectif de moins de quatre cents hommes, perdu 62 tués et 132 blessés. Ce chiffre suffit pour donner une idée des pertes éprouvées, de part et d'autre, dans ces combats livrés entre deux bois, presque à bout portant.

Il était neuf heures lorsque Anderson commença l'attaque; c'est une demi-heure après environ que Sheridan, menacé à la fois par Cleburne et par Cheat-ham, se repliait pour s'assurer une meilleure position. De cette position, son artillerie prenait de flanc une partie des troupes de Mac Cown, qui avaient débordé son aile droite. Ses obus, éclatant derrière les rangs confédérés, avertirent Hardee qu'il ne pouvait sans danger s'avancer plus loin, et que, avant de poursuivre ses succès à l'extrême gauche, il fallait venir à bout du redoutable adversaire qui, par sa ténacité, paralysait tout le mouvement de l'armée confédérée. Pendant qu'il ramène son extrême gauche pour tenter de déloger Sheridan, il demande à Bragg de le faire appuyer par les troupes qui forment le

centre des confédérés, et Withers reçoit l'ordre d'attaquer, cette fois avec toutes ses forces, les fédéraux postés en face de lui.

Vers ce moment, c'est-à-dire à neuf heures et demie, les mouvements prescrits par Rosecrans pour amener en ligne les troupes massées à gauche commencent à s'exécuter. Thomas a placé la division Rousseau sur la lisière nord du bois de cèdres, derrière Sheridan et de manière à le soutenir au besoin. La division Van Cleve se déploie à sa droite, entre le bois et le chemin de fer, et plus à droite encore s'établit la brigade Harker, de la division de Wood, ce dernier général restant en réserve avec ses deux autres brigades. Enfin la brigade du génie occupe le point le plus élevé du pli de terrain que le chemin de fer coupe par une tranchée. Cette importante position ne pouvait être confiée à une troupe plus digne de la défendre. Comme un coup d'œil sur la carte le fera voir, la nouvelle ligne se formait du sud-est au nord-ouest en avant de la route de Nashville et en arrière du bois de cèdres, dont l'extrémité orientale était encore occupée par Sheridan, et dont le reste, du côté de l'ouest, était rempli par les débris des divisions Johnson et Davis.

Ces mouvements ne pouvaient cependant s'accom-

plir assez promptement pour empêcher les confédérés d'obtenir de nouveaux succès. Rosecrans s'était porté de sa personne sur la route de Nashville, près de la ligne occupée par Negley. Au moment où il arriva, le combat reprenait avec une nouvelle violence. Les quatre brigades qui formaient la colonne de droite du corps de Polk exécutaient l'ordre donné par Bragg. Tandis que Stewart, ralliant les soldats dispersés d'Anderson, revenait à l'assaut contre Negley, Chalmers, soutenu par Donelson, s'avancait dans l'espace découvert au milieu duquel s'élevait la maison Cowan, et, longeant la route, attaquait vigoureusement la division Palmer. La bataille était désormais engagée sur toute la ligne. A l'aile gauche, Hardee, après avoir rappelé les brigades de Mac Cown, qui, comme nous l'avons dit, avaient pris une direction trop excentrique, attaquait, avec son corps tout entier, la division Sheridan et la débordait à l'ouest, malgré le changement de front que celle-ci avait opéré. Cette vaillante troupe se vit obligée de faire une seconde manœuvre, plus difficile encore que la première, pour n'être pas prise de flanc; mais elle avait un chef habile et résolu, qui était décidé à ne céder le terrain que pas à pas, sans jamais se laisser entamer. Reculant de quelques centaines de mètres

devant l'ennemi, qui le pressait de toutes parts, il ordonna à ses deux brigades de droite de faire face à l'ouest, et elles se trouvèrent ainsi adossées à la division Negley; la brigade Roberts, tournée vers le sud, se plaça perpendiculairement à ces deux troupes, de manière à couvrir leur flanc. Cette formation en pointe, qui n'était possible qu'au milieu des bois et sous la protection de leur épaisseur, opposa un obstacle solide aux efforts des confédérés. Pour lui donner plus de force, Sheridan réunit tous les canons qui lui restaient sur le front de Roberts, qui était le point le plus menacé et la clef de toute la position. Son énergie lui permit de résister ainsi, pendant près d'une heure, à tous les assauts de Hardee, et l'on peut dire que cette heure sauva l'armée fédérale d'un désastre irréparable. En effet, tandis que Polk, obligé d'aborder de front, et à travers de grands champs ouverts, les positions de Negley et de Palmer, s'épuisait en vains efforts contre eux, Rosecrans formait, avec ses troupes fraîches de la gauche, la nouvelle ligne qui devait seule lui permettre d'arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais Sheridan ne pouvait prolonger sa résistance dans une position aussi aventureuse. Ses soldats étaient exténués; ils avaient vu tomber successivement leurs trois chefs de brigade,

Roberts et Schæffer ayant été tués tous les deux, comme Sill une heure auparavant; l'ennemi, sans se laisser décourager par trois attaques infructueuses, revenait toujours à la charge; enfin, les cavaliers de Wharton ayant pris ou dispersé tous les convois du corps de Mac Cook, les munitions commençaient à leur manquer. Le moment était venu de céder : Sheridan rallia autour de lui les débris de sa division, qui laissait derrière elle, sur ce terrain si chèrement disputé et autour des canons désemparés qu'elle ne pouvait emmener avec elle, 1,800 hommes tués ou blessés, et il vint se reformer en arrière du bois de cèdres.

Rosecrans, ayant enfin achevé de placer les nouvelles troupes qu'il avait amenées, se trouvait lui-même sur cette partie du champ de bataille : il ordonna aussitôt à Rousseau d'entrer dans le bois, pour empêcher l'ennemi de prendre tout son centre à revers et pour couvrir, à la place de Sheridan, le flanc droit de Negley; mais à peine le premier se fut-il retiré, que les confédérés assaillirent le second de tous les côtés à la fois. Les fédéraux, favorisés par le taillis, purent s'ouvrir un passage à l'arme blanche au milieu des ennemis qui les entouraient : toutefois ils ne regagnèrent la plaine qu'après avoir laissé entre leurs mains un bon nombre de prisonniers.

Rousseau avait formé sa division en colonne sur sa droite, pour gagner la position qui lui était assignée, et il avait à peine pu déployer sa première brigade, lorsque celle-ci rencontra l'ennemi, auquel la retraite de Sheridan et de Negley inspirait une nouvelle ardeur. Cette brigade, composée de quatre bataillons d'infanterie régulière et du 15^e Kentucky et commandée par le colonel Shepherd, ouvrit ses rangs pour laisser passer les fuyards que l'ennemi poussait devant lui, et elle attendit ce dernier de pied ferme. Elle avait traversé le bois dans sa partie la moins large, et s'était formée auprès de l'une des clairières qui le rétrécissent, à l'ouest de la position que Sheridan venait de perdre. Le reste de la division, engagé plus à gauche dans deux chemins étroits, avait, au contraire, devant lui toute l'épaisseur de la forêt, et se trouvait justement en face des principales forces qui venaient d'écraser Sheridan et de déloger Negley. Le bois était rempli de soldats dispersés. On n'apercevait pas l'ennemi, mais le bruit de la mousqueterie, la fumée et le flot des fugitifs annonçaient son approche; toute l'artillerie était bloquée dans les chemins, d'où il lui était impossible de sortir. Rousseau comprit qu'une promptre retraite pouvait seule prévenir un nouveau désastre. Pendant que la brigade Shep-

herd, résistant vigoureusement à l'ennemi, couvre ce mouvement, il fait faire demi-tour à son artillerie et ramène toutes ses forces dans les champs ouverts qui s'étendent entre la route et le bois de cèdres. Il les reforme à la hâte, sous le feu de l'ennemi, qui l'a suivi de près et qui paraît déjà sur la lisière du bois. Cette opération délicate, qui consiste à arrêter une troupe en retraite et à la déployer en ligne sous une pluie de projectiles lancés par un adversaire invisible, s'accomplit heureusement. Thomas et Rosecrans sont accourus pour la diriger eux-mêmes; car, si Rousseau recule davantage, ils ne pourront plus relier la gauche avec la nouvelle ligne qui se forme à droite, parallèlement à la route. Thomas, impassible et immobile au plus fort du combat, commandant la manœuvre comme dans une parade; Rosecrans, échauffé par la lutte, galopant partout où le danger semble le plus grand, donnant directement des ordres à tous les chefs qu'il rencontre, soutiennent tous les deux leurs soldats par le courage et la confiance dont ils font preuve. Les trois batteries de la division Rousseau vont prendre une position dominante sur la hauteur que le chemin de fer franchit dans une tranchée. Placées en avant de cette tranchée, elles couvrent de feux tout l'espace qui s'étend jusqu'au bois de cèdres.

A leur droite se trouve la brigade du génie, qui, jusqu'alors, a seule gardé le mamelon. Plus à droite, la division Van Cleve, puis la brigade Harker, de la division Wood, se sont déployées sur la lisière du bois que traverse la route : elles laissent passer entre leurs rangs les soldats de Johnson et de Davis, qui, serrés de près par l'ennemi, gagnent la route de Nashville, sur laquelle ils pourront se remettre de leur trouble et reformer leurs rangs. Les batteries de la division Rousseau sont soutenues par la brigade Shepherd. Les brigades Beatty et Scribner, de la même division, s'étendent à gauche dans la plaine, en avant de la grande route. Les soldats de Sheridan et de Negley ont trouvé, en arrière de cette ligne et sous sa protection, le repos qu'ils ont bien gagné. La gauche de Rosecrans est formée par la division Palmer, qui, ayant seule conservé sa position et faisant face à l'ouest, termine en potence la ligne fédérale. Elle s'appuie, d'un côté, au bois que Sheridan, Negley et Rousseau ont successivement abandonné; de l'autre, au Round-Forest. La brigade Wagner, laissée par Wood à la garde des gués, la relie à la rivière.

C'est au milieu d'un flot de fugitifs et d'un désordre inexprimable que Rosecrans et ses généraux sont parvenus à former cette ligne; la brigade Hascall, de

la division Wood, est même restée sur la route de Nashville, parce qu'elle n'a pu remonter le courant des fuyards. A peine ceux-ci ont-ils laissé la place libre, que l'on voit sortir du bois les confédérés, dont le succès double les forces ; quoique leurs lignes soient amincies par la lutte meurtrière qu'ils viennent de soutenir, ils s'avancent dans un ordre parfait et engagent ce nouveau combat avec la confiance de soldats habitués à la victoire.

Pendant que Cleburne suivait, à travers le bois de cèdres, les troupes que Rousseau ramenait vers la position décrite tout à l'heure, la division Mac Cown, qui s'était reformée et avait rempli ses gibernes, avait pris, sur sa gauche, une direction analogue vers le nord-ouest : en continuant ainsi, elle devait atteindre le centre de la clairière qui s'étend au delà du bois de cèdres, en face de l'habitation appelée la maison Burrows. Hardee la conduisait en personne ; il avait demandé à Bragg de lui envoyer comme renfort deux ou trois brigades de la division Breckenridge, et le général en chef s'était empressé de le faire, car la position de cette dernière n'était aucunement menacée. Ce renfort, demandé à dix heures, ne pouvait rejoindre Hardee avant une ou deux heures après midi, et, en attendant, il fallait continuer à

combattre et à marcher avec les troupes qui luttèrent depuis le matin. Bragg ne voulait pas, en effet, laisser à ses adversaires le temps de se remettre des coups qu'il leur portait; et, quoique la division Mac Cown fût considérablement réduite, tant par le feu que par l'absence des hommes qui étaient tombés épuisés de fatigue, il n'hésita pas à la faire avancer contre la nouvelle ligne fédérale formée par Van Cleve et par la brigade Harker. Rains, dont les soldats avaient été moins éprouvés que leurs camarades, fut placé à droite, en face du mamelon occupé par l'artillerie de Rousseau. Liddell, Mac Nair et Ector se déployèrent à sa gauche.

Ils venaient de déloger du bois de cèdres, après un combat assez vif, les débris de la division Davis, lorsqu'ils débouchèrent dans la plaine. Accueillis de front par le feu de la nouvelle ligne, qu'ils trouvaient fortement établie là où ils comptaient ne rencontrer qu'une masse de fuyards, ils furent pris d'écharpe par les canons de Rousseau, que Rains chercha en vain à enlever : il fit inutilement décimer sa brigade, et tomba lui-même frappé d'une balle au cœur. Ses soldats regagnèrent le bois à la hâte, et Hardee ne put protéger la retraite des trois autres brigades, qui se trouvaient très-compromises au milieu de la

clairière, qu'en faisant avancer toute son artillerie pour occuper celle des fédéraux. Pendant que Mac Cown rallie ses bataillons sur la lisière du bois, Cleburne est venu prendre position à sa droite, en face de Thomas; mais il se borne à échanger avec celui-ci une assez vive fusillade, sans oser s'aventurer dans l'espace découvert qui s'étend devant lui. De ce côté, les confédérés sont à bout de forces : il leur faut du repos ou des renforts.

Mais il n'en est pas de même au centre, où le combat a commencé beaucoup plus tard et où les soldats de Polk n'ont pas eu à marcher depuis le point du jour, comme ceux de Hardee. Dès qu'il avait vu Negley rejeté par Cheatham hors du bois, Withers, à droite de ce dernier, avait concentré toutes ses forces contre la partie de la division Palmer qui était déployée depuis le Round-Forest jusqu'à l'extrémité du taillis de cèdres, et qui se composait des brigades Cruft en première et Grose en seconde ligne. Le mouvement de Thomas ayant entièrement découvert la droite de Palmer, celui-ci est bientôt tourné par Cheatham, et, en même temps, un vigoureux effort de Withers pousse les brigades Cruft et Grose sur la route de Nashville. Ce dernier échec aggravait beaucoup la situation des fédéraux : en effet, le flanc gauche de Thomas, placé

en avant de la route et séparé de Palmer par un assez grand espace, se trouvait ainsi absolument en l'air. L'extrême gauche de l'armée fédérale, qui s'appuyait au Round-Forest, était la seule partie de la ligne qui n'eût pas encore faibli. Elle s'attachait à cette position comme à une dernière ancre de salut; car les confédérés, s'ils avaient pu l'enlever, auraient pris à revers toute la gauche de Rosecrans, comme le matin ils avaient tourné sa droite. Heureusement pour les fédéraux, ce point important était confié à un de ces hommes fortement trempés qui savent dominer par leur courage la fortune adverse. L'armée unioniste, sauvée une première fois par Sheridan, le fut une seconde par le général Hazen. Il avait déjà victorieusement repoussé toutes les attaques dirigées contre lui par les brigades Chalmers et Donelson; la première avait perdu son chef et un grand nombre de soldats; toutes les deux avaient été arrêtées par le feu de l'ennemi, chaque fois qu'elles avaient voulu dépasser la maison Cowan. Mais, lorsque les confédérés d'Anderson et de Stewart eurent enfoncé la ligne fédérale à droite de Hazen, celui-ci se trouva dans une situation bien plus périlleuse : il résolut néanmoins de s'y défendre jusqu'à son dernier homme. Garnissant, au sud et à l'ouest, la lisière du bois, il attendit de pied ferme

et repoussa les lignes ennemies qui s'avançaient contre lui : cette résistance brisa pour un temps les forces des assaillants. Ceux-ci, se réunissant alors dans la pointe du bois de cèdres, ouvrirent sur les fédéraux un feu qui les obligea à chercher un refuge de l'autre côté du chemin de fer, situé à cent mètres en arrière de la route ; mais ils ne tentèrent pas de les y suivre et n'osèrent s'aventurer dans l'espace découvert qui les séparait de Hazen. De midi à deux heures, le combat se trouva ainsi presque suspendu : de part et d'autre, on se préparait à un dernier effort. Les deux brigades demandées par Bragg à Breckenridge n'étaient pas arrivées au moment où elles auraient pu exercer sur l'issue de la bataille une influence décisive. Breckenridge avait répondu à son chef que sa position était menacée par des masses ennemies considérables, et, cédant à cet avis, Bragg n'avait pas osé dégarnir son extrême droite. Ce n'est qu'au milieu du jour que, reconnaissant combien les craintes de son lieutenant étaient chimériques, il lui ordonna de repasser en personne sur la rive gauche du Stone-River, avec les brigades Jackson et Adams. Le jour étant trop avancé pour qu'il pût atteindre l'aile gauche en temps utile, Breckenridge devait se joindre à Polk pour attaquer le Round-Forest et les positions voisines : Bragg espérait

ainsi ébranler toute la ligne de son adversaire et permettre à Hardee de reprendre l'offensive. Les fédéraux profitèrent du répit qui leur était accordé d'une façon si opportune. La plus grande partie de la division Palmer se rallia autour de Hazen, et Wagner prit sur sa gauche une forte position. Le reste de la ligne fut rectifié, et l'ordre se rétablit à peu près sur la grande route.

Enfin la fusillade, qui avait continué, plus ou moins vivement, sur tout le front des deux armées, recommence avec une nouvelle fureur. La journée s'avance et il faut, pour assurer à Bragg la victoire, qu'elle ne se termine pas sans qu'il se soit emparé de la route de Nashville. Plus les sacrifices qu'il a faits sont grands et plus les résultats qu'il a obtenus sont importants, plus il est nécessaire pour lui d'achever promptement son succès : il ne pourra, le lendemain, demander à ses soldats un effort égal à celui qu'il vient d'obtenir d'eux. Vers trois heures, Cleburne s'avance seul dans la clairière contre les positions occupées par Van Cleve, car la division Mac Cown est trop affaiblie pour pouvoir le soutenir. Pour la première fois de la journée, tous les combattants luttent à découvert et, d'une extrémité à l'autre de leurs lignes, les unionistes peuvent embrasser l'ensemble de la bataille :

la route parallèle à ces lignes leur donne de grandes facilités pour la défense. Le moment est émouvant pour tous ceux qui assistent à ce grand spectacle. Mais Cleburne s'aperçoit promptement que le feu bien nourri des fédéraux et l'aspect de leurs bataillons reformés ont ébranlé la confiance de ses soldats. Ne voyant aucune troupe amie sur leur droite, ils se croient tournés, et la brigade Wood se débande, malgré les efforts du colonel Smith, qui la commande depuis que son chef est à la tête d'une division. Les deux autres, arrêtées par le feu des fédéraux, sont prises encore une fois d'écharpe par les canons de Rousseau, qui font, en même temps, de grands ravages dans l'artillerie de Polk.

Toute la division Cleburne regagne le bois en désordre; mais, pendant ce temps-là, l'aile gauche fédérale courait les plus grands dangers. Les brigades Preston et Palmer, de la division Breckenridge, étant arrivées à leur tour, Polk avait attaqué le Round-Forest avec une nouvelle ardeur. Heureusement, Rosecrans avait envoyé à temps la brigade Hascall au secours de Hazen, et il encourageait lui-même, par sa présence, les soldats qui défendaient si vaillamment la clef de sa position. Les confédérés ne se lassèrent pas de venir la leur disputer, presque à bout

portant, avec les six mille hommes de troupes fraîches que Breckenridge avait amenés sur le champ de bataille. Plusieurs régiments perdirent, en quelques minutes, la moitié de leur effectif; mais les rangs des fédéraux s'éclaircissaient non moins rapidement, malgré le renfort que des bataillons isolés et reformés par leurs chefs leur apportaient de temps en temps. Rosecrans, toujours au poste le plus dangereux, venait de perdre son chef d'état-major, le colonel Garesché, dont un boulet avait enlevé la tête. Sans se troubler, il recommandait à ses soldats de tirer bas et de près. « Il faut bien sacrifier des braves gens pour obtenir la victoire, répétait ce fervent catholique; faites le signe de la croix et allez de l'avant. » Enfin, devant une dernière décharge plus meurtrière encore que les précédentes, les confédérés s'arrêtèrent. Ce n'était certes pas la victoire, mais c'était le salut pour l'armée fédérale : ses dernières positions n'avaient pas été entamées lorsque le combat cessa brusquement, peu d'instant avant que l'obscurité vînt étendre un voile funèbre sur ce champ de carnage. Dès que la nuit est arrivée, les chefs rectifient leurs positions des deux côtés. Rosecrans abandonne le Round-Forest, pour concentrer toutes ses forces autour du mamelon sur lequel est postée l'artillerie de Rousseau. Le

corps de Mac Cook, à peu près réorganisé, vient occuper quelques-uns des points que Van Cleve avait défendus pendant l'après-midi, et la ligne fédérale décrit ainsi un demi-cercle qui s'appuie, à gauche, à la rivière et couvre sa ligne de retraite vers le nord-ouest. De leur côté, les confédérés replient leur gauche dans le bois de cèdres. Bientôt un profond silence, interrompu seulement par les plaintes des blessés, règne entre les deux armées, épuisées toutes deux par une lutte de dix heures, et telle que le nouveau monde n'en avait pas encore vu d'aussi sanglante.

Les confédérés avaient remporté un succès considérable et qui avait failli être décisif. Grâce à leur courage, à leur persévérance et à la vigueur avec laquelle ils avaient repris le combat après chaque mouvement de retraite de leurs adversaires, ils avaient conservé l'avantage obtenu au début par leur concentration, jusqu'au moment où les forces physiques leur avaient manqué. Du côté des fédéraux, Sheridan, puis Hazen s'étaient fait remarquer entre tous par leur indomptable ténacité : chefs et soldats avaient eu le rare mérite de ne pas désespérer du succès dans les moments les plus critiques. Leur artillerie s'était particulièrement distinguée. Combattant

dans les conditions les plus défavorables, au milieu de bois épais où son champ de tir était fort limité, elle avait éprouvé des pertes cruelles en hommes et en matériel; mais, aussitôt qu'elle s'était retrouvée sur un terrain découvert, elle avait repris sur celle des confédérés la supériorité qu'elle eut dans toute cette guerre et qu'en cette occasion ses adversaires furent les premiers à reconnaître. Cependant, malgré l'échec de la dernière attaque de Bragg, la situation des fédéraux était grave et alarmante : ils avaient laissé aux mains des assaillants vingt-huit pièces de canon, près de trois mille prisonniers valides, un très-grand nombre de blessés, leurs camps, des vivres et beaucoup d'armes et de munitions. La cavalerie de Wheeler, qui s'était détachée, le 29, de l'aile droite de Bragg, avait, pendant la bataille, atteint, aux environs de Lavergne, la ligne de communication de Rosecrans avec Nashville. Repoussée par un régiment fédéral, le 1^{er} Michigan, qui défendait le pont du Stewarts-Creek, elle avait gagné le village de Nolensville, d'où elle rejoignit, le lendemain, l'aile gauche de Bragg, après avoir jeté le plus grand trouble parmi les convois de l'armée unioniste. Ce ne fut pas le seul dommage causé aux fédéraux par les cavaliers ennemis : pendant que Wharton ramassait

des centaines de prisonniers sur le chemin de Wilkinson, dispersant les convois et renversant les voitures du corps de Mac Cook, Pegram, avec une brigade de cavalerie attachée à la division Breckenridge, avait passé le Stone-River au-dessous des gués gardés par l'aile gauche fédérale, et enlevé aussi bon nombre de prisonniers sur la route de Nashville. Ces incursions avaient complètement interrompu le service des approvisionnements, et les soldats qui, dans cette triste soirée, se pressaient autour des feux de bivac, comptant leurs camarades morts ou blessés, qu'ils avaient laissés dans les épais fourrés du bois de cèdres, se demandaient, avec inquiétude, comment se passerait la journée du lendemain. Aucune distribution ne leur était faite, et ce qui les alarmait le plus dans la privation de vivres et de munitions, c'est qu'ils en concluaient que l'armée était enveloppée et séparée de sa base d'opérations. Enfin, sauf les deux brigades Walker et Starkweather, qui avaient rejoint l'armée à la fin de la journée, il n'y avait pas un régiment qui n'eût été fortement engagé, et on ne pouvait compter pour le lendemain sur le secours d'aucune troupe fraîche. Plus de sept mille hommes manquaient à l'appel : Sheridan avait perdu un tiers de sa division ; deux généraux de division, Wood et Van

Cleve, étaient blessés; trois commandants de brigade, Sill, Schæffer et Roberts, étaient tués; un quatrième, Kirk, était blessé; et un cinquième, Willich, prisonnier. L'anxiété des chefs n'était pas moindre que celle des soldats; mais ils étaient déjà éprouvés par la guerre et habitués par la vie du désert à lutter obstinément contre toutes les difficultés; enfin ils avaient un commandant qui savait que, dans certaines situations, le parti le plus téméraire en apparence est souvent le moins périlleux. « Messieurs, dit-il à ses généraux dès qu'ils furent réunis sous sa tente, nous vaincrons ou nous mourrons ici. » En refusant de se regarder comme vaincu, Rosecrans s'assura la victoire sans avoir presque aucun nouvel effort à faire. Si, au contraire, il avait profité de la nuit pour se retirer, la bataille du 31 aurait eu pour lui toutes les conséquences d'une défaite écrasante.

Bragg comptait sur cette retraite : en voyant entre ses mains un tiers de l'artillerie et plus du sixième de l'effectif de l'armée ennemie, en tués, blessés et prisonniers, il ne pouvait croire que Rosecrans voulût se maintenir dans les positions où il avait été acculé, avec la rivière à dos. Il pensait n'avoir qu'à attendre pour recueillir les fruits de la victoire. Mais il attendit en vain. Lorsque le soleil du premier jour

de l'année 1863 vint éclairer les deux armées, les confédérés s'aperçurent que Rosecrans avait abandonné le Round-Forest : ils s'y établirent aussitôt et relièrent ainsi l'aile droite, formée par deux brigades de Breckenridge qui avaient repassé le Stone-River, avec leur gauche, dont la ligne avait été fortifiée par des abatis à travers le bois de cèdres. Ils se tinrent sous les armes, prêts à harceler l'ennemi, s'il se repliait; mais, lorsqu'ils virent que son front, resserré depuis la veille, s'appuyait, d'un côté, au mamelon que couronnait l'artillerie de Rousseau, et suivait, de l'autre, la lisière du bois, sous la protection d'épaulements élevés à la hâte, ils n'osèrent reprendre l'offensive.

Rosecrans avait encore, le 1^{er} janvier au matin, la quantité de cartouches strictement nécessaire pour repousser une attaque. Son premier soin fut de s'approvisionner, et de forts détachements, envoyés jusqu'à l'Overalls-Creek, escortèrent des convois de vivres et de munitions, qui rendirent au soldat vigueur et confiance. Bientôt, voyant la journée s'avancer sans que l'ennemi tentât rien contre lui, l'obstiné Rosecrans reprit le plan de bataille auquel il avait eu tant de peine à renoncer la veille. Presque toutes les forces ennemies s'étant portées en face de sa

droite, il pouvait cette fois passer le Stone-River, derrière son propre centre, sans courir aucun risque. Le colonel Beatty, qui commandait la division Van Cleve, s'établit sur les mamelons découverts qui dominent la rive droite au point où le Stone-River s'éloigne le plus de la route de Nashville. Plus bas, comme nous l'avons dit, cette rivière se rapproche de la route; à la hauteur du coude qu'elle décrit pour cela, est une élévation séparée des premiers mamelons par un ravin. La brigade Grose, de la division Palmer, occupa cette élévation. Enfin Negley déploya ses deux brigades, sous Stanley et Miller, sur les pentes qui bordent la rive gauche, d'où il pouvait facilement soutenir les troupes qui se trouvaient sur la rive opposée, le Stone-River étant peu profond en cet endroit.

Ce mouvement menaçait d'autant plus le flanc droit et les communications de Bragg avec Murfreesborough, que la conversion de toute son armée avait éloigné la gauche de sa base d'opérations; il prouvait surtout que, loin de penser à la retraite, Rosecrans se préparait à reprendre l'offensive. Le commandant confédéré ne le découvrit que dans la matinée du 2, car sa cavalerie, épuisée par le service qu'elle avait fait le 31 décembre, avait eu besoin

de toute la journée du 1^{er} pour se refaire; et d'ailleurs, ne croyant pas à la possibilité d'un retour offensif, il n'avait songé à tâter l'ennemi que sur la route de Nashville. Il résolut aussitôt de prévenir les fédéraux et de les attaquer assez vigoureusement de ce côté, pour qu'ils fussent enfin ob'igés de s'avouer vaincus. Les mamelons occupés par Beatty permettaient à l'artillerie unioniste, quand elle s'y serait établie, d'enfiler, par-dessus la rivière, la ligne de Polk. Il fallait, avant tout, reprendre cette position. Breckenridge fut chargé d'accomplir cette tâche avec sa division, qui fut réunie tout entière sur la rive droite du Stone-River et massée dans un bois isolé, au sud-est des mamelons. Vers quatre heures de l'après-midi, ayant enfin achevé de se former, les cinq brigades de Breckenridge sortirent du bois et, précédées d'une nuée de tirailleurs, se déployèrent sur deux lignes. Une batterie de dix pièces et deux mille chevaux, sous Wharton et Pegram, appuyaient ce mouvement, et, au même moment, l'artillerie de Polk ouvrit le feu contre les troupes fédérales établies en face d'elle sur la rive gauche.

Rosecrans, qui se trouvait justement alors dans la position ainsi attaquée, n'avait, pour la défendre contre toutes les forces de Breckenridge, que les deux

brigades de Beatty et quelques pièces de canon postées à peu de distance. Cette faible troupe, exposée à un feu bien nourri et mal remise sans doute de la lutte de l'avant-veille, plia au premier choc ; sa retraite se changea bientôt en déroute, et les fédéraux descendirent pêle-mêle jusqu'au bord de la rivière, qu'ils traversèrent à la hâte. Les confédérés les suivaient de près, et quelques-uns d'entre eux, passant le cours d'eau, tentèrent même de s'établir sur l'autre rive ; mais ils se trouvèrent pris entre les feux croisés de Negley, d'une part, et, d'autre part, de la brigade Grose, placée plus en arrière sur la rive droite, comme nous l'avons dit ; et leur premier élan fut bientôt arrêté. Rosecrans en profita pour reprendre aussitôt l'offensive. La brigade Hazen, qui s'était si vaillamment comportée le 31, se trouvait en face de celle de Grose sur la rive droite. Elle passa le Stone-River pour se joindre à elle, et toutes deux tombèrent sur le flanc droit des confédérés, dont les rangs avaient été rompus par leur trop rapide succès. Cette attaque imprévue, au moment où ils étaient occupés à combattre les troupes de Negley et échangeaient avec elles une vive fusillade à travers la rivière, jeta les soldats de Breckenridge, à leur tour, dans le plus grand désordre. Les fuyards de la division Beatty ne s'étaient pas encore

arrêtés, que déjà leurs adversaires se pressaient et couraient dans le sens opposé, vivement poussés par Grose et Hazen et criblés par les obus de cinquante-huit pièces de canons massées par Rosecrans sur les points dominants de la rive gauche. A cette vue, les deux brigades de Negley franchissent aussi la rivière, impatientes de prendre part à cette revanche, et achèvent leur déroute. Avant la fin du jour, les fédéraux avaient repris toutes les positions dont ils avaient été un instant délogés : s'ils avaient été plus nombreux, ils auraient pu pousser jusqu'à Murfreesborough, tant la défaite de Breckenridge était irréparable. Dans ce combat, de moins de trois quarts d'heure, les cinq brigades confédérées avaient perdu près de quinze cents hommes et quatre canons ; l'un de leurs généraux, Hanson, était tué, et un autre, Adams, était blessé.

Dans la soirée, une partie du corps de Mac Cook, remis de son désastre du 31, vint se placer sur les hauteurs reconquises ; mais la pluie avait tellement détrempe les champs, que le lendemain 3, au matin, Rosecrans jugea impossible de remettre ses troupes en marche pour achever enfin le mouvement qu'il méditait depuis trois jours. Il s'aperçut bientôt d'ailleurs que cette manœuvre serait sans objet : son

obstination avait découragé l'ennemi, qui, n'espérant plus le voir se retirer et n'osant le déloger, abandonnait une position désormais inutile et dangereuse à conserver.

Cette retraite, accomplie aussitôt après l'échec de Breckenridge, donnait aux fédéraux le droit de regarder comme une victoire la lutte sanglante que nous venons de raconter. Plus les efforts des confédérés avaient été grands et plus ils s'étaient vus près du succès, plus ce dénouement imprévu leur fut sensible. Le 3, dans la journée, leurs colonnes reprirent tristement, mais en bon ordre et sans découragement, la route de Murfreésborough; elles emmenaient avec elles les glorieux et stériles trophées de leur victoire du 31, vingt-huit canons, quelques drapeaux, un grand nombre d'équipages et plusieurs milliers de prisonniers. Le nombre total de ces derniers s'élevait, d'après le rapport de Bragg, à 6,273; mais il convient d'en déduire environ trois mille blessés, pour connaître celui des prisonniers valides. Les pertes des confédérés étaient énormes : ils avouèrent un chiffre de près de onze mille hommes, dont plus de neuf mille tués et blessés, ce qui équivaut presque au tiers de l'effectif de ses troupes engagées. Les fédéraux, de leur côté, comptèrent 1,533 tués et 7,245 blessés, soit un total

de 8,778 hommes atteints par le feu. En y joignant le chiffre approximatif des prisonniers valides, on peut estimer que l'armée fédérale était diminuée de douze mille hommes, c'est-à-dire des deux septièmes de son effectif total.

Ainsi affaiblie et privée d'une partie de son matériel, elle ne pouvait poursuivre vigoureusement un ennemi dont le terrain détrempe et les ruisseaux grossis protégeaient la retraite. Le 5 janvier seulement, les cavaliers confédérés cédèrent aux fédéraux la ville de Murfreesborough. L'armée de Bragg s'arrêta, le même jour, derrière la ligne du Duck-River¹, qu'elle occupa depuis Manchester jusqu'à Shelbyville, la jonction de Tullahoma devenant le dépôt central de ses approvisionnements et le quartier général de son chef.

Rosecrans ne dépassa pas Murfreesborough, et son armée, établie aux environs de cette ville, se trouva bientôt en communication avec Nashville, grâce au chemin de fer, qui fut facilement réparé. La bataille, dont les rives du Stone-River venaient d'être le théâtre, devait avoir des conséquences importantes,

1. Il ne faut pas confondre ce Duck-River de l'État du Tennessee avec le Duck-River de l'État du Kentucky, dont il a été question plus haut.

quoique sur le terrain même aucun des deux partis n'eût le droit de la considérer comme une victoire. Si les fédéraux avaient été définitivement battus, Nashville eût été assiégé et la guerre reportée de nouveau dans le Kentucky. Au contraire, Rosecrans, entrant le 5 janvier dans Murfreesborough, menaçait déjà de loin, malgré ses pertes et son premier échec, la ville de Chattanooga, objectif de toute la campagne; mais, pour recueillir les fruits de sa ténacité sur le champ de bataille du 31 décembre, il fallait qu'il attendît des renforts et une saison plus favorable.

Nous raconterons cette nouvelle campagne dans un autre volume; car il est temps de reprendre le récit des opérations de l'armée du Potomac dans les derniers mois de l'année 1862.

LIVRE TROISIÈME



LA VIRGINIE

CHAPITRE PREMIER

DU POTOMAC AU RAPPAHANNOCK.

Après avoir suivi la lutte engagée dans l'ouest jusqu'à la fin de l'année 1862, il nous faut revenir en arrière pour retrouver les deux grandes armées de Lee et de Mac Clellan, que nous avons laissées, l'une en face de l'autre, sur les rives opposées du Potomac, après la sanglante bataille de Antietam. On est à la fin de septembre. Les États du Nord sont remis de la vive émotion qu'ils ont éprouvée en voyant Lee marcher sur la Pennsylvanie; ils ont répondu avec zèle au nouvel appel que M. Lincoln leur a adressé pour remplir les vides faits dans les armées par les combats, les maladies et les désertions. Grâce à la direction énergique et intelligente de son ancien chef, l'armée du Potomac a repris courage;

elle a effacé sur les collines de Sharpsburg les funestes souvenirs de ses défaites précédentes. Cette armée qui, battue et désorganisée, se retirait éperdue jusque dans Washington trois semaines auparavant, a remporté une grande victoire et rejeté l'ennemi en Virginie. Si, après son échec devant Richmond, Mac Clellan avait perdu une partie de sa popularité parmi ses soldats, les fautes de ses successeurs et la manière dont il les a réparées lui ont rendu toute leur confiance : ils se sentent enfin dirigés par un chef capable de tenir tête aux confédérés.

Dans le Sud, au contraire, un amer désappointement succède à une confiance exagérée, et les avantages remportés par Bragg dans le Kentucky ne peuvent compenser l'évacuation du Maryland aux yeux de ceux qui s'attendaient déjà à voir Washington et Philadelphie tomber au pouvoir de Lee. On ne rend pas justice à cet illustre général, et l'on s'emporte en récriminations contre les habitants du Maryland, qui l'ont regardé passer d'un œil indifférent ou se sont bornés à former des vœux stériles pour son succès.

De part et d'autre cependant, ces sentiments divers ne font que rallumer l'ardeur des combattants et les exciter à de nouveaux efforts. Les soldats levés dans le Nord s'organisent rapidement, et l'opinion pu-

blique presse le gouvernement de ne rien négliger pour tenter un coup décisif. L'étendue même des sacrifices qu'exige un pareil dessein fait envisager la guerre sous un jour nouveau, et la passion avec laquelle le Sud proclame son attachement à l'institution de l'esclavage montre aux esprits clairvoyants qu'en le frappant directement sur ce point, on lui portera le coup le plus sensible qui puisse l'atteindre. Cette nécessité triomphe des scrupules constitutionnels de bien des gens qui avaient jusqu'alors voulu ménager aux États séparés une facile réconciliation. Ce sont autant de recrues pour le parti républicain, qui, dès l'abord, avait sondé le mal dans toute sa profondeur, et seul ne s'était pas bercé de patriotiques mais vaines illusions. Le président Lincoln ne fit que répondre à ce sentiment en lançant, le 22 septembre, une proclamation dans laquelle il annonçait que, le 1^{er} janvier 1863, il déclarerait émancipés, par mesure de guerre, tous les esclaves se trouvant dans les États qui seraient encore en rébellion à cette époque. Cette grande mesure, dont nous parlerons plus loin, fut diversement jugée dans les armées fédérales, où toutes les opinions étaient représentées et s'exprimaient librement, sans porter toutefois aucune atteinte à la discipline; mais presque tous leurs chefs l'accueil-

lirent avec défiance ou regret. La plupart d'entre eux professaient, avant 1861, des sentiments contraires à l'abolition de l'esclavage, et, conduits par la guerre au milieu des populations du Sud, ils préféreraient ne pas se présenter à elles comme des ennemis irréconciliables de leurs institutions. Les plus prudents se bornèrent à exécuter sans commentaire les instructions qu'ils reçurent au sujet de cette nouvelle politique, dont ils allaient être, jusqu'à un certain point, les instruments. Le général Mac Clellan adressa à ses soldats un ordre du jour où il leur rappelait, d'une part, les limites que leurs devoirs militaires imposaient aux discussions politiques, et leur indiquait, d'autre part, leurs bulletins de vote aux prochaines élections comme un moyen de réparer les erreurs de leur gouvernement. M. Lincoln fut très-blessé de se voir ainsi mis directement en cause, par l'un de ses généraux, dans un document militaire officiel. Au Sud, la proclamation du Président fut accueillie comme un nouveau défi, et les dangers mêmes qu'elle leur préparait pour l'avenir accrurent pour un temps l'énergie des États confédérés.

Au lieu de ramener son armée dans l'intérieur afin de défendre Richmond, Lee s'établit hardiment dans l'angle formé par le Potomac et le Shenandoah et

continua à menacer le Maryland d'un retour offensif. La riche vallée de Virginie, d'où ses soldats apercevaient les coteaux de Sharpsburg et les collines de Harpers-Ferry, théâtres de leurs exploits, lui offrait des ressources qui lui auraient fait défaut ailleurs. Ce pays de blés et de fourrages n'avait pas été ravagé pendant l'été et pouvait donner en abondance des vivres à ses hommes et à ses chevaux. Son armée, campée sur les bords de l'Opequan, dans les belles fermes qui s'élèvent entre Winchester, Martinsburg et Charlestown, trouva un repos qu'elle avait bien mérité. Elle reçut de nombreux renforts de conscrits rassemblés par la main de fer du gouvernement confédéré. Elle put surtout rallier cette seconde armée, dont nous avons parlé plus haut, cette armée de traînards, de malades et d'écloués, qui s'élevait à plus de 30,000 hommes lorsque Lee avait traversé le Potomac trois semaines auparavant, et qui, arrêtée par le fleuve, s'était acheminée, en longues et tristes colonnes, vers les défilés du Blue-Ridge. Grâce à l'active sympathie des habitants pour la cause du Sud, tous ceux qui n'avaient réellement pu suivre la marche rapide de Lee furent protégés, nourris, souvent même équipés, tandis que les traînards volontaires, et leur nombre était énorme, au dire des officiers confédérés

eux-mêmes, furent obligés, bon gré mal gré, se trouvant strictement surveillés, de rejoindre leurs camarades. Aussi l'armée, qui ne comptait pas 40,000 hommes lorsqu'elle repassa le Potomac dans la nuit du 18 au 19 septembre, vit-elle, une semaine après, son effectif s'élever à près de 74,000 combattants. Ces soldats en haillons, comme les appelaient dédaigneusement les habitants du Maryland, qui n'avaient pas voulu se compromettre pour eux, se trouvaient enfin au milieu d'une population prête à partager toutes leurs souffrances et qui ne négligeait rien pour les alléger. Aux chaleurs de l'été avaient succédé les belles journées d'un automne virginien : l'air pur, le terrain sec, les grands espaces, les eaux fraîches qui descendent des Alléghanies, faisaient oublier aux malades les forêts marécageuses du Chickahominy et les boues du Bull-Run.

L'armée du Potomac avait aussi grand besoin de se refaire et de se réorganiser. Lorsque Mac Clellan en avait repris le commandement, après la désastreuse campagne de Pope, elle paraissait, nous l'avons vu, prête à se dissoudre, et le découragement qui l'avait envahie semblait le prélude certain de nouvelles défaites. Mac Clellan l'avait ranimée; mais il n'avait pu remédier, pendant les marches qui précédèrent la

bataille de l'Antietam, aux vices qui s'étaient introduits dans son organisation, ni réparer les pertes énormes en équipements et en matériel qu'elle avait faites auparavant. Les régiments, insuffisamment recrutés, et réduits par la guerre et la désertion, ne représentaient plus chacun que la valeur de deux ou trois compagnies. Ne pouvant les *consolider*, c'est-à-dire en fondre plusieurs en un seul, Mac Clellan demandait que les corps nouvellement levés fussent embrigadés avec eux, afin de combiner ces deux éléments et de former ainsi des brigades auxquelles les nouveaux soldats donneraient la force numérique et les vieux la force morale. Le peu de jours que l'armée avait passés auprès de Washington avant de marcher à la rencontre de Lee dans le Maryland avaient été absorbés par le soin de sa réorganisation et de l'armement des recrues et des fuyards. Mais elle s'était mise en marche sans avoir le matériel nécessaire pour faire une longue campagne. Les chevaux de selle et de trait, les voitures et enfin les effets d'habillement, surtout les chaussures, lui faisaient grandement défaut : elle n'avait ni dépôt ni magasin pour entretenir ce matériel.

Mac Clellan ne crut pas pouvoir, dans ces conditions, lui faire entreprendre une campagne offensive en Vir-

ginie, aussitôt que la malheureuse reconnaissance de Porter lui eut démontré que l'ennemi était disposé à la résistance. Il n'osa pas se mettre à dos un grand fleuve, dont les crues subites étaient toujours à craindre, ni attaquer de nouveau l'armée qui avait si vaillamment combattu à Sharpsburg, avant d'être tout à fait en état d'entreprendre une campagne offensive. D'après ses calculs, il n'avait pas alors les moyens de faire subsister sa vaste armée à plus d'un jour de distance d'un chemin de fer ou d'un canal ; ses soldats ne pouvaient faire de longues étapes, les uns ayant marché, presque sans interruption depuis cinq semaines, des bords du Rapidan à ceux de l'Antietam, les autres étant de nouveaux enrôlés, que les dix jours de la dernière campagne avaient éclopés en grand nombre. La rapidité avec laquelle l'armée confédérée, entièrement composée pourtant de soldats exercés et rompus depuis longtemps à toutes les fatigues, avait fondu dans les trois semaines qui séparèrent la bataille de Manassas de celle de l'Antietam, explique toutes les difficultés qui retinrent Mac Clellan sur la rive gauche du Potomac. Un général en chef, et surtout celui qui vient d'obtenir de son armée un effort victorieux, est seul capable de savoir ce qu'il peut lui demander. Aussi, quoique son inaction après

la retraite de Lee en Virginie fût tout à l'avantage de ce dernier, devrait-on s'incliner, sans discuter, devant son jugement, si ce jugement n'avait été influencé par une appréciation exagérée des forces ennemies. En effet, nous l'avons déjà dit, le bureau des renseignements de l'armée du Potomac avait pris, dès le premier jour, l'habitude de ne rien rabattre des chiffres donnés par les déserteurs et les nègres fugitifs, et fournissait, par conséquent, au général Mac Clellan des états de situation de l'armée confédérée qui n'avaient plus aucun rapport avec la réalité. Ainsi, tandis que Lee n'avait pu lui opposer que 40,000 hommes à Sharpsburg, Mac Clellan croyait avoir eu affaire à 97,000 combattants¹. Comme on le verra plus loin, Grant commit une erreur contraire dans sa campagne contre Vicksburg, et, croyant son adversaire moins fort qu'il ne l'était réellement, l'attaqua avec une audace qui réussit, mais qu'un général tel que Lee lui aurait peut-être fait bien chèrement expier.

Le 22 septembre, les fédéraux entrèrent, sans coup férir, dans Harpers-Ferry, dont ils étaient déjà virtuellement les maîtres par l'occupation des Maryland-Heights. Comme tête de pont, ce point n'avait que

1. Voyez, à l'Appendice, les états de situation.

peu d'importance à cette époque de l'année, car le Potomac était alors guéable en maint endroit, et, si les eaux du fleuve avaient monté de manière à rendre les gués impraticables, il eût été à craindre que la même crue n'emportât le fragile pont de bateaux que Mac Clellan venait de jeter à Harpers-Ferry. Pour que cette petite ville pût servir de base à une campagne offensive dans la vallée de Virginie, il aurait fallu reconstruire le pont du chemin de fer, ce qui eût permis aux trains de provisions de se rendre directement de Washington à Winchester. Mais ce travail aurait exigé beaucoup de temps. L'armée du Potomac s'établit donc le long du fleuve, sur la rive gauche, depuis Williamsport jusqu'à l'embouchure du Monocacy, observant les passages par lesquels on pouvait craindre un retour offensif de l'ennemi, et Mac Clellan se consacra exclusivement à sa réorganisation.

Mais son inaction pendant la saison la plus favorable pour faire campagne ne tarda pas à exciter l'impatience de l'opinion publique et à réveiller le souvenir de ses temporisations à Washington en 1861, et, au commencement de l'année suivante, devant Yorktown et sur le Chickahominy. Cette impatience était partagée par le gouvernement fédéral.

Les rapports difficiles qui avaient toujours existé entre le général Mac Clellan et le ministre de la guerre avaient été aggravés par la nomination de Halleck au poste de commandant en chef des armées. Ces deux fonctionnaires s'appliquèrent sincèrement à pourvoir l'armée du Potomac de tout ce qui lui était nécessaire pour entrer en campagne. Mais chaque demande de renforts ou d'approvisionnements adressée par Mac Clellan à Halleck était l'occasion de plaintes et de reproches mutuels, qui ne pouvaient manquer de nuire au bien du service. Lorsqu'on étudie avec impartialité cette discussion, dans laquelle se produisent, sur des questions de fait, les assertions les plus opposées, on s'étonne à bon droit que, pendant plus d'un mois, le général Halleck n'ait pas songé à prendre le chemin de fer qui l'aurait conduit en cinq heures à Harpers-Ferry, pour constater par lui-même l'étendue des besoins de l'armée du Potomac et la valeur des plaintes de son chef. L'honnête M. Lincoln ne pouvait échapper à l'influence des autorités militaires qui l'entouraient, et ses bonnes intentions mêmes ne faisaient que jeter dans ses ordres une fâcheuse contradiction. Ainsi, après avoir, le 1^{er} octobre, visité l'armée et semblé convaincu par les explications que Mac

Clellan lui donna sur le retard de l'entrée en campagne, il lui envoya, le 6 du même mois, l'ordre de passer le Potomac et de prendre immédiatement l'offensive. Il lui recommandait, en même temps, d'opérer son passage à l'est du Blue-Ridge, afin de maintenir son armée entre l'ennemi et Washington, lui promettant, en ce cas, 30,000 hommes de renfort. Si Mac Clellan, qui avait exprimé sa préférence pour une campagne dans la vallée de Virginie, persistait à attaquer Lee de front, entre Martinsburg et Winchester, il était libre de le faire, mais alors les renforts tirés de la garnison de Washington seraient réduits à 15,000 hommes.

Ce qu'on appelait la garnison de Washington était, du moins par le nombre, une véritable armée, composée en partie d'anciennes troupes qui avaient fait la campagne de la Péninsule, et en partie de recrues à peine instruites : elle s'élevait, nous l'avons dit, au chiffre de 73,000 hommes valides et présents sous les drapeaux. Le général Banks en avait le commandement. Elle faisait nominalemeut partie de l'armée du Potomac; mais, en réalité, elle était sous les ordres directs du Président et du général Halleck.

Le plan du Président offrait à Mac Clellan de grands avantages : il lui assurait non-seulement des renforts

considérables, mais la coopération sincère des autorités de Washington et l'approbation de l'opinion publique, dont celles-ci n'étaient alors que les interprètes; et, en menaçant les communications de Lee, il l'aurait certainement obligé à évacuer la vallée de Virginie. Mais, redoutant toujours un retour offensif de son adversaire dans le Maryland, tant que cet État ne serait pas protégé par une crue du Potomac, Mac Clellan n'adopta pas ce programme. Il est permis de croire que, s'il avait connu la situation réelle de l'armée confédérée, il n'aurait pas eu de pareilles craintes. Mais, quel que fût son plan, il n'était pas en mesure de reprendre la campagne lorsqu'il reçut les ordres du Président. Les quinze jours qui s'étaient écoulés depuis le 22 septembre avaient plus profité à son adversaire qu'à lui, et, du moment qu'il s'était arrêté pour refaire et réorganiser son armée, il fallait achever cette œuvre avant de conduire ses troupes à de nouveaux combats.

Lee, de son côté, avait intérêt à maintenir, le plus longtemps possible, son adversaire dans cette attitude toute défensive. En menaçant, au moins en apparence, le Maryland, il donnait une satisfaction à l'opinion publique du Sud, désappointée par sa retraite; il soulageait à la fois son armée et les parties

les plus pauvres de la Virginie en vivant dans la riche vallée du Shenandoah; enfin il gagnait la mauvaise saison, qui allait rendre impossible toute campagne sérieuse contre Richmond. Pour attacher Mac Clellan sur les rives du Potomac, il fallait le harceler et l'inquiéter. Stuart, qui avait déjà révélé devant Richmond son aptitude à conduire un corps indépendant de cavalerie, fut chargé de ce soin.

Une démonstration fut faite sur le haut Potomac, afin de détourner l'attention des fédéraux : ceux-ci occupaient toujours la Virginie occidentale, où le général Cox, qui avait commandé le 9^e corps après la mort de Reno, se rendait alors avec des renforts considérables. Une longue chaîne de postes, qui reliait cette contrée aux positions occupées par Mac Clellan, avait surtout pour objet de couvrir le haut Potomac et de protéger, de ce côté, le Maryland et la Pennsylvanie contre les incursions des partisans ennemis; à l'ouest de Hancock, qui est le point le plus septentrional du cours du Potomac, ils garnissaient la rive droite du fleuve, afin de conserver la possession du chemin de fer qui longe cette rive. Depuis la bataille de l'Antietam, la garde de ces postes avait été confiée au général Averill, qui employait à cette tâche la plus grande partie de la cavalerie fédérale. Cette

cavalerie venait d'être relevée par d'autres détachements et se trouvait sur la route de Cumberland à Hancock, lorsque, le 6 octobre, on apprit que l'ennemi se montrait en force dans la vallée du Saint-Johns-River, petit affluent de la rive droite du Potomac. Averill fut immédiatement dirigé sur ce point, pour protéger le chemin de fer et les passages du fleuve. C'était justement ce que voulaient les confédérés, et, pendant que ses adversaires étaient ainsi retenus au-dessus de Hancock, Stuart se préparait à passer le fleuve plus bas. Le 10 octobre, au point du jour, sa division de cavalerie, comprenant les trois brigades Hampton, Fitzhugh Lee et Jones, forte de dix-huit cents chevaux et accompagnée de quatre pièces de canon, traversait le Potomac à Mac-Coys-Ferry, près de l'embouchure du Back-River. Un heureux hasard lui fit éviter la rencontre des troupes fédérales sur la grande route de Hancock à Williamsport : la veille, en effet, une partie de la division Cox avait passé là, se rendant dans la Virginie occidentale, et, le lendemain, Averill suivait la même route, en sens contraire, se dirigeant vers l'est, car il avait bientôt reconnu l'erreur qui l'avait retenu plus haut. Stuart eut le bonheur de pouvoir se glisser, presque inaperçu, entre ces deux troupes ; n'osant attaquer Hagerstown,

qu'il savait bien défendu, il gagna Mercersburg, continua sa course, aussi rapidement qu'il lui fut possible, vers le nord-est, et arriva, le soir du même jour, devant la petite ville de Chambersburg. Il était déjà en pleine Pennsylvanie, où personne n'attendait de pareils visiteurs. Ce fut par une nuit noire et pluvieuse que des fuyards, accourant à toute bride, vinrent annoncer l'approche de l'ennemi. Il n'y avait aucun moyen de défense dans la ville, dont la garnison se composait seulement de quelques officiers de milice qui n'avaient jamais vu le feu; et les cavaliers de Stuart, quoique harassés par leur longue marche, pénétrèrent sans résistance dans Chambersburg. Ils s'attachèrent tout particulièrement à traiter avec les plus grands égards cette ville, la première des États libres dans laquelle eût paru l'étendard confédéré. Aucun pillage n'eut lieu; hommes et chevaux bivaguèrent dans les larges rues, sous les arbres qui les ombragent, et se conduisirent si bien que les habitants eux-mêmes ne tardèrent pas à les traiter plutôt en amis qu'en ennemis. On ne détruisit que les dépôts du gouvernement fédéral, et Stuart ne prit que ce qui pouvait être utile à sa troupe; il trouva chez les fermiers de ce bourg un butin précieux : des chevaux nombreux et excellents. Ses cavaliers se mirent en selle

sur ces montures fraîches, et, menant en main les anciennes, quittèrent Chambersburg le 11, avant le jour : ils prenaient ainsi une nouvelle avance sur leurs adversaires, qui n'osaient employer, en pays ami, des moyens aussi expéditifs de recrutement. Après s'être engagé dans le chemin de Gettysburg pour dérouter la poursuite, Stuart tournait bientôt à droite et rentrait, par Emmettsburg, dans le Maryland. Les mouvements de Cox, qu'il avait failli rencontrer, le décidaient à ne pas revenir par le haut Potomac et à gagner la vallée du Monocacy : de la sorte, il mettait entre Mac Clellan et lui la chaîne du South-Mountain et pouvait passer, près de Leesburg, le Potomac, qui ne lui offrait pas à cette époque un obstacle sérieux.

La nouvelle de cette incursion arriva au quartier général de Mac Clellan le 10, au soir : on apprit le passage du Potomac par Stuart, lorsque celui-ci bivouaquait déjà tranquillement dans une ville de la Pennsylvanie. Averill reçut aussitôt l'ordre de le poursuivre. Pleasonton, qui, avec le reste de la cavalerie, protégeait les campements de l'armée du Potomac, fut aussi dirigé sur Hagerstown et poussa jusqu'à sept kilomètres au delà de la route de Hancock. Stuart était sur la voie du retour que les fédéraux

cherchaient encore inutilement ses traces : ce ne fut que le 11 que Mac Clellan connut enfin sa marche vers l'est. Il prit aussitôt toutes ses dispositions pour l'intercepter, si cela était possible, avant qu'il eût atteint le Potomac. A une heure, Pleasonton recevait la mission de se diriger vers l'est, d'occuper Mechanicsville, au delà du Blue-Ridge, et de s'éclairer au loin pour découvrir l'ennemi ; la division Cox eut ordre de s'arrêter dans sa marche vers l'ouest et de garder les passages du haut Potomac ; Burnside, dont le corps campait dans Pleasant-Valley, l'une des vallées intérieures du Blue-Ridge, fut chargé d'occuper le pont du chemin de fer sur le Monocacy et d'observer cette rivière. Plus bas, Stoneman, qui était établi près de Poolesville, reçut l'avis de distribuer ses troupes de manière à protéger tous les gués du Potomac et à en disputer le passage à Stuart, en quelque lieu qu'il se présentât. Mac Clellan espérait ainsi pouvoir retarder la marche de ce dernier et réunir contre lui des forces écrasantes ; mais Stuart dut à son audace, à sa promptitude, à la connivence des habitants et à sa bonne fortune d'échapper à ce réseau si bien tendu. Une fois parti de Chambersburg, il ne s'arrêta plus que le temps nécessaire pour faire manger les hommes et les chevaux ; traversant le village d'Emmettsburg,

aux applaudissements d'une population ardemment sécessioniste, il prit la route de Frederick en descendant la rive droite du Monocacy. La nuit arriva lorsqu'il était à quelques kilomètres de cette ville : il appuya alors brusquement à gauche, franchit le cours d'eau, et, continuant sa marche vers Monrovia, évita les fédéraux qui l'attendaient à Frederick. Pendant ce temps, Pleasonton était accouru à Mechanicsville, mais seulement pour apprendre que l'ennemi avait passé à huit kilomètres à l'est de ce village, une heure auparavant. Burnside, de son côté, avait envoyé un détachement à Frederick ; mais ces troupes s'étaient arrêtées dans cette ville, au lieu de pousser à l'est jusqu'à la vallée du Monocacy, où elles auraient rencontré infailliblement les confédérés, qui la suivaient en descendant vers le Potomac.

Toutefois Pleasonton, cherchant à devancer Stuart sur ce fleuve, atteignait le 12, à huit heures du matin, l'embouchure du Monocacy, où il trouva un régiment d'infanterie fédérale. Les cavaliers ennemis ne s'étaient pas montrés en ce lieu : ils avaient gagné Hyattsville au point du jour, et, passant par Barnsville, ils avaient pris, dans une direction tout opposée, la route de Poolesville. Ce bourg était occupé par Stoneman : aussi, avant d'y arriver, à peu près au

moment où Pleasonton paraissait sur les rives du Potomac, Stuart se jeta brusquement dans les bois, à droite de la route, laissant Poolesville à quatre ou cinq kilomètres sur sa gauche, et vint gagner la route de Georgetown à Hauling-Ford. Pleasonton accourait au-devant de lui par cette même route : n'ayant pas trouvé les confédérés à l'embouchure du Monocacy, il était sûr de les rencontrer plus bas et espérait pouvoir les arrêter assez pour donner à l'infanterie le temps d'arriver. Ses éclaireurs n'avaient pas parcouru plus de trois kilomètres lorsqu'ils se heurtèrent contre les premiers escadrons de Stuart. Les cavaliers confédérés, déguisés sous des uniformes fédéraux, étaient quatre fois plus nombreux que leurs adversaires. Mettant pied à terre, ils tiennent tête à ces derniers, et les obligent bientôt à battre en retraite. Pendant que la colonne de Pleasonton, ainsi interrompue dans sa marche, attendait, pour la reprendre, la venue de l'infanterie, Stuart, masquant son mouvement par un rideau de tirailleurs, se détournait à gauche et gagnait rapidement le Potomac, au gué de Whites-Ford. Un détachement de deux cents fantassins fédéraux, que Stoneman y avait posté, fut facilement écarté par le feu de quelques escadrons, et, vers une heure, toute la division

avait passé le fleuve. A peine était-elle sur l'autre rive qu'elle voyait venir, d'un côté, Pleasonton, que l'allure de l'infanterie et de l'artillerie avait retardé, et, de l'autre, une brigade partie de Poolesville depuis le matin, qui avait perdu en route un temps précieux.

Stuart campa tranquillement à Leesburg, et, le 13, pour rejoindre Lee, il repassa le Blue-Ridge, suivi de loin par des détachements de cavalerie fédérale, lancés contre lui de Washington. Il avait fait peu de dégâts durant cette rapide expédition ; mais il avait remonté toute sa cavalerie à Chambersburg, jeté le trouble et l'alarme dans les États du Nord, et enfin infligé à Mac Clellan un dommage sérieux, en obligeant sa cavalerie à faire des marches forcées, qui mirent plus de la moitié de ses chevaux hors de service. La facilité avec laquelle toute la division qu'il commandait échappa aux poursuites des colonnes fédérales prouva que, pour combattre efficacement des expéditions de ce genre, la cavalerie devait être employée seule et en masses considérables. En effet, pour résister aux dix-huit cents cavaliers de Stuart, armés de leurs carabines à répétition, mille ou quinze cents fantassins n'étaient pas de trop. Il était impossible de placer une pareille force à chacun des passages du Potomac, et cependant il suffisait

d'en négliger un seul pour que la troupe confédérée, plus rapide que ses adversaires à pied, et plus nombreuse que ses adversaires à cheval, s'en emparât avant les premiers et malgré les seconds.

Les instantes réclamations de Mac Clellan pour obtenir, à la suite de cette affaire, la remonte de sa cavalerie vinrent augmenter le nombre des sujets de récrimination entre ce général et les bureaux de Washington. On se disputa sur des questions de statistique; on chercha même querelle au commandant en chef de l'armée du Potomac pour une erreur de chiffres, commise dans la transmission d'un de ses télégrammes; on prétendit lui prouver qu'il avait plus de chevaux qu'il ne lui en fallait. Un grand nombre, en effet, lui avait été expédié : il en reçut environ sept mille en deux mois; mais, durant ce temps, une terrible épidémie et les fatigues du service en avaient mis quatre mille cinq cents hors de service, et l'accroissement de deux mille cinq cents était loin de suffire aux nécessités d'une entrée en campagne. La responsabilité de cette pénurie, funeste en un pareil moment, doit peser, d'une part, sur les soldats, qui n'avaient pas pour leurs chevaux les soins nécessaires à leur conservation, et, d'autre part, sur le système de l'administration militaire. Les demandes

de remonte et l'expédition des animaux étaient retardées par des conflits incessants, et une fois seulement le quartermaster de l'armée fut autorisé à acheter directement douze cents chevaux, sans les tirer des dépôts de Washington. Il arriva ainsi que, victime du despotisme des formalités administratives, l'armée manqua de montures et de bêtes de trait au milieu d'un pays qui en regorgeait et où il avait suffi à l'ennemi d'une incursion de deux jours pour ramasser tout ce dont il avait besoin. Afin de montrer combien était grand le nombre d'animaux nécessaires à cette armée aussitôt qu'elle se mettait en marche, il nous suffira de dire que, pour assurer des vivres pendant dix jours aux 122,000 bouches qu'il y avait à nourrir, il fallait des voitures attelées de 10,980 bêtes de trait; les chevaux de l'artillerie étaient au nombre de 6,836 et ceux de la cavalerie de 5,046, ce qui portait à 22,862 le nombre total des animaux de selle ou de trait. Mais, pour nourrir, à leur tour, ces 22,862 animaux, également pendant dix jours, on avait besoin d'une quantité de fourrage qui exigeait, pour la charrier, 17,832 autres bêtes de trait, et, comme celles-ci mangeaient encore une partie des fourrages qu'elles transportaient, les rations disponibles étaient réduites de près de moitié : de sorte

que les 40,694 chevaux ou mulets de l'armée ne se trouvaient en réalité approvisionnés que pour six jours.

Les mêmes difficultés retardèrent les fournitures de tout genre demandées par Mac Clellan. Pendant quinze jours, des dépêches furent constamment échangées entre son quartier général et celui de Halleck, affirmant d'une part que tant de milliers de souliers ou de capotes avaient été expédiés, et de l'autre qu'ils n'avaient pas été reçus. Enfin, vers le 25 octobre, les équipements arrivèrent en grand nombre, et le 31 l'armée fut complètement approvisionnée¹. Mac Clellan n'avait pas attendu cette dernière date pour la mettre en marche.

Nous sommes entré dans quelques détails pour faire voir toutes les difficultés qui entravaient, surtout alors, les mouvements des armées fédérales. Comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, il y avait de ces difficultés qui tenaient à la nature même du pays; mais elles étaient accrues par des vices d'organisation et par le manque d'expérience de l'administration. Nous avons déjà remarqué que

1. Nous trouvons sur le tableau des fournitures faites à l'armée du Potomac pendant le seul mois d'octobre, entre autres chiffres, les suivants : 33,840 paires de bottes, 61,900 paires de souliers et 97,700 caleçons.

L'on n'avait pas tiré un parti suffisant des chevaux qui remplissaient les fermes de la Pennsylvanie. De même, au lieu de rassembler près des cantonnements de l'armée du Potomac, par un système de réquisitions régulières, les vivres qu'elle consommait, on les expédiait de Washington par le chemin de fer, ce qui encombrait la ligne et retardait l'arrivée du matériel et des équipements réclamés par Mac Clellan. Enfin il est impossible d'admettre qu'une cavalerie faisant campagne dans un pays qui n'est pas un désert, semé de fermes, coupé de nombreux pâturages, doive transporter tous ses fourrages avec elle, et que cinq mille chevaux occupent pour ce service un nombre de bêtes de trait presque égal au leur. L'armée de Lee n'échappait pas non plus à ces difficultés, et un officier prussien, M. de Borcke, qui servait alors avec distinction dans l'état-major de Stuart, se plaint aussi, dans l'ouvrage intéressant qu'il a publié sur ses campagnes, de ce que la plus grande partie des approvisionnements était amenée à grand'peine de Richmond, tandis que les comtés voisins des campements de l'armée confédérée regorgeaient de ressources qu'on ne savait pas employer.

La tâche que Mac Clellan avait entreprise était loin d'être achevée le 25 octobre, lorsqu'il mit son armée

en mouvement. De nombreux effets furent délivrés aux soldats pendant les premiers jours de marche ; mais il fallut en laisser beaucoup dans les dépôts, faute de temps pour les distribuer. Les chevaux de cavalerie manquaient encore. Enfin la plupart des nouveaux régiments qui devaient être embrigadés avec les anciens n'étaient pas arrivés. Mais des considérations d'un ordre supérieur ne permettaient pas de différer plus longtemps l'entrée en campagne. Les eaux du Potomac ayant grossi, Mac Clellan n'avait plus de craintes pour le Maryland et comptait suivre le versant oriental du Blue-Ridge, de manière à menacer les communications de son adversaire, tout en couvrant la capitale, et en recevant les renforts qui lui avaient été promis au cas où il adopterait ce plan. C'était celui que M. Lincoln lui avait recommandé trois semaines auparavant : aussi fut-il approuvé sans difficulté à la Maison-Blanche.

Le 25 octobre, un pont de bateaux fut jeté sur le Potomac, à Berlin. Un peu plus haut, à Harpers-Ferry, s'en trouvaient deux autres, l'un sur le Potomac et l'autre sur le Shenandoah. Le passage commença le lendemain. L'organisation de l'armée était la même qu'à la bataille de l'Antietam ; mais les balles ennemies avaient amené bien des changements dans le

personnel des généraux. Burnside commandait toujours le 1^{er} et le 9^e corps; Reynolds avait remplacé Hooker blessé, et Wilcox occupait le poste où Reno avait trouvé la mort. Le 2^e et le 12^e, dirigés par Sumner, avaient vu tomber sur les bords de l'Antietam leurs deux chefs, Richardson et Mansfield : ils avaient été remplacés par Couch et Slocum. Les 5^e et 6^e corps, renforcés chacun d'une division, étaient restés sous les ordres de Franklin et de Porter, et deux divisions, commandées par Stoneman et Whipple, n'étaient incorporées dans aucun corps d'armée. La partie mobile de la garnison de Washington se composait des deux corps de Heintzelman et de Sigel et d'une division de cavalerie sous les ordres de Bayard.

Mac Clellan laissa le 12^e corps sur les bords du Potomac; Slocum, qui le commandait, eut ordre d'occuper, avec la plus grande partie de ce corps, soit environ dix mille hommes, Harpers-Ferry et les environs. Morell, avec des détachements réunis de divers côtés, formant trois brigades d'infanterie et une de cavalerie, fut chargé de garder le haut Potomac, depuis Cumberland jusqu'à l'embouchure de l'Antietam.

Le 26 octobre, deux divisions du 9^e corps et la cavalerie de Pleasonton passèrent à Berlin et s'établirent au village de Lovettsville, au pied des Loudon-Hills.

En apprenant ce mouvement, le Président adressa au général Mac Clellan une dépêche pour le féliciter de son entrée en campagne ; malgré la pluie, qui tombait à torrents, l'armée et ses chefs saluèrent, comme lui, avec joie et confiance, ce premier pas fait de nouveau sur la route de Richmond. En longeant le versant oriental du Blue-Ridge, le général Mac Clellan se proposait d'en occuper les passages successivement, à mesure qu'il arriverait à leur hauteur : si l'ennemi s'attardait près du Potomac, il pourrait ainsi se jeter sur ses derrières ; si, au contraire, Lee remontait la vallée, il comptait l'obliger à se replier jusqu'à Gordonsville, après quoi on aviserait aux moyens d'approcher encore une fois de la capitale de la Virginie. La ligne de marche adoptée par l'armée du Potomac suivait une vallée parallèle à celle du Shenandoah, et comprise entre le Blue-Ridge, à l'ouest, et les Bull-Run-Mountains, à l'est : vallée ouverte et coupée par des routes nombreuses. Les passages du Blue-Ridge sont, en commençant au nord, Vestals-Gap, Gregorys-Gap, Snickers-Gap, Ashbys-Gap, Manassas-Gap et Chester-Gap. Le chemin de fer, dit de Manassas-Gap, quitte Strasburg, sur le haut Shenandoah, passe par ce défilé, coupe la vallée dans laquelle s'était engagée l'armée du Potomac, traverse

les Bull-Run-Mountains au passage de Thoroughfare-Gap, et se réunit, près du Bull-Run, au chemin de fer dit l'Orange-and-Alexandria-Railroad, en donnant à cette jonction le nom, désormais célèbre, de Manassas. Jusqu'à ce qu'il eût atteint cette ligne, Mac Clellan devait recevoir tous ses approvisionnements par le pont de bateaux de Berlin; une fois à portée de Thoroughfare-Gap, il pouvait se ravitailler directement par la voie ferrée de Washington et abandonnait ses communications avec le Potomac. C'est là aussi qu'il devait rallier les renforts que Heintzelman et Sigel avaient mission de lui amener.

Les cantonnements de l'armée dans le Maryland étaient assez dispersés : il lui fallait plusieurs jours pour se concentrer et défilier sur les deux ponts. Cette opération ne fut terminée que le 2 novembre. Le 9^e corps, la réserve d'artillerie, la division Stoneman, le 1^{er} corps et enfin le 6^e, passèrent sur le pont de Berlin. Pendant ce temps, le 2^e et après lui le 5^e corps, traversant à Harpers-Ferry le Potomac, puis le Shenandoah, sortaient de la vallée de Virginie en contournant l'extrémité des Loudon-Heights: ils entraient ainsi dans la route suivie par les troupes qui avaient franchi le fleuve à l'est du Blue-Ridge, tandis que celles-ci continuaient à s'avancer vers le sud.

Tous les corps marchaient assez près les uns des autres pour pouvoir se soutenir dans le cas où Lee, passant les montagnes, serait venu attaquer l'armée, soit en tête, soit en queue.

Le 2 novembre, jour où l'arrière-garde, formée par le 6^e corps, atteignait enfin la rive droite du fleuve à Berlin, Burnside faisait occuper Bloomfield et Union par le 9^e corps; le 2^e, appuyant à droite, s'emparait de Snickers-Gap; enfin, le 5^e et le 1^{er} se trouvaient à peu de distance en arrière : l'un arrivait le soir à Snickersville et l'autre était campé, depuis la veille, à Purcellsville; la cavalerie de Pleasonton éclairait la marche. Les trois premiers passages du Blue-Ridge, Vestals-Gap, Gregorys-Gap et Snickers-Gap, étaient donc masqués ou occupés. Lee ne les avait pas défendus, et se borna à faire faire le 2, par les brigades Gregg et Thomas, une insignifiante démonstration contre les troupes postées dans le dernier défilé.

En effet, il avait deviné le but que se proposaient les fédéraux et, sachant bien qu'il ne pourrait se maintenir dans la vallée de Virginie, il marchait rapidement, avec la plus grande partie de son armée, pour les devancer sur les bords du haut Rappahannock. Dès le 1^{er} novembre, une portion considérable de son artillerie, ses réserves et ses dépôts avaient été

dirigés, par Thornton-Gap, sur Culpepper-Court-House, où ils arrivaient le 4. Longstreet, suivant ce mouvement, remontait le Shenandoah, le passait à Front-Royal, et, traversant le Blue-Ridge à Chester-Gap, débouchait près des sources du Rappahannock. Les ruisseaux qui forment ce fleuve ne présentant aucun obstacle sérieux, il se replia jusqu'à Culpepper, qu'il atteignit le 3 novembre. Le premier affluent considérable du Rappahannock, le Hedgemans-River, lui offrait, un peu en avant de ce bourg, une ligne sur laquelle il espérait pouvoir arrêter les fédéraux, tandis que son flanc droit était couvert par le Rappahannock, qui, au-dessous du confluent de cette rivière, devient un cours d'eau considérable. Pendant ce temps, Jackson resta dans la vallée de Virginie avec son corps et la cavalerie de Stuart. Levant ses camps, qui, depuis six semaines, étaient à Martinsburg et à Bunkers-Hill, il vint se placer à Millwood, sur le Shenandoah, au pied d'Ashbys-Gap, pour mieux observer les mouvements des fédéraux. Stuart serrait ceux-ci de près, tantôt demeurant sur la crête du Blue-Ridge, d'où il pouvait apercevoir au loin leurs longues colonnes, tantôt descendant dans la vallée qui s'étendait à ses pieds et leur disputant hardiment le terrain toutes les

fois qu'il en trouvait l'occasion. Sa batterie d'artillerie, presque entièrement servie par des Européens, lui était d'un puissant secours dans ce genre de guerre, et se faisait remarquer par une précision de tir très-rare dans les armées du Sud. Mais, depuis le temps où l'inexpérience de la cavalerie fédérale faisait la partie belle et facile à Stuart, ses adversaires avaient beaucoup appris. Pleasonton et sa brigade, qui éclairaient la marche de Mac Clellan, ne demandaient qu'à se mesurer avec les cavaliers confédérés et à se venger de n'avoir pu les atteindre dans leur course à travers le Maryland. Une occasion favorable s'offrit aux unionistes dès le 2 novembre. Pendant que le 2^e corps occupait Snickers-Gap, Pleasonton poussait en avant dans la direction d'Ashbys-Gap. Il rencontra, au village d'Union, une brigade de cavalerie ennemie et l'en délogea, après un combat assez vif. Le lendemain, renforcé par Averill, il continua sa marche. Stuart l'attendait, avec toute sa division, en avant du village d'Upperville, décidé à résister aussi longtemps qu'il lui serait possible, pour défendre le défilé d'Ashbys-Gap. Mais les fédéraux l'attaquèrent si vigoureusement qu'il fut rapidement culbuté et rejeté en désordre, à travers Upperville, jusqu'au village de Paris, à l'entrée même du défilé.

Pendant ce temps-là, l'infanterie unioniste suivait le mouvement de sa cavalerie, et le second corps atteignait Paris le 4 novembre. La division de Stuart, commandée ce jour-là par le général Rosser, chercha un moment à lui tenir tête, mais fut bientôt délogée, et, tandis que les fédéraux occupaient Ashbys-Gap, elle se retira par le versant oriental du Blue-Ridge, afin de couvrir Longstreet sur la ligne du Hedgemans-River, et, dans cette rapide retraite, elle ne s'arrêta qu'après avoir atteint le village d'Orléans. Jackson cependant restait toujours immobile à Millwood, laissant les fédéraux occuper Ashbys-Gap et ne semblant pas s'inquiéter à la vue de leurs colonnes, qui s'avançaient sur la route par laquelle il communiquait avec le reste de l'armée. Le passage de cette route à Chester-Gap était gardé par la division D. H. Hill, qui devait rejoindre Longstreet, lorsqu'elle se trouverait trop compromise pour rester dans le défilé. Afin d'en protéger le plus longtemps possible les abords, Stuart, qui avait rejoint sa division seul et à travers mille dangers, la ramena en avant le 5, au matin; et prit position au carrefour appelé Barbees-Cross-Roads, où il attendit l'ennemi sur un terrain choisi et préparé avec soin. Pleasonton ne tarda pas à accourir avec sa brigade et l'attaqua

immédiatement, malgré la disproportion du nombre. Le 8^e Illinois, conduit par le colonel Farnsworth, officier distingué, dont la carrière devait être bientôt interrompue par une mort glorieuse, chargea vaillamment, à la gauche, sur la route de Warrenton, mais fut arrêté par une barricade élevée en travers du chemin. Sur celui de Chester-Gap, à droite, ce furent les fédéraux qui attendirent leurs adversaires de pied ferme, et ils les accueillirent par un feu bien nourri, qui porta le trouble dans leurs rangs. Au même moment, le colonel Davis, faisant mettre au 8^e New-York le sabre à la main, se jeta sur leur flanc, et, après un engagement de quelques minutes à l'arme blanche, il les ramena en désordre. Stuart ne voulut pas continuer le combat et se retira sur Flint-Hill. Pleasonton le suivit jusqu'à Sandy-Hook, occupant ainsi toutes les routes qui débouchent à l'est de Chester-Gap, tandis qu'Averill s'emparait de Manassas-Gap, après une légère escarmouche.

Le 6 novembre, le changement de base de l'armée se trouvait donc accompli. Tous les corps avaient atteint le Manassas-Gap-Railroad, ou se trouvaient assez près de ce chemin de fer pour aller chercher leurs approvisionnements dans une de ses stations. Cette ligne établissait des communications directes

avec Washington : la capitale était couverte, et les renforts promis à Mac Clellan commençaient à lui arriver. La cavalerie de Bayard l'avait rejoint quelques jours auparavant, et, le 6 novembre, le 11^e corps, que lui amenait Sigel, était à New-Baltimore et à Thoroughfare-Gap; à la suite de ce corps venait la division Sickles, qui campait ce jour-là à Manassas-Junction et à Warrenton-Junction. Toute l'armée s'étendait ainsi depuis les défilés du Blue-Ridge jusqu'au massif isolé de collines d'où se détachent les Bull-Run-Mountains. Le 1^{er} corps occupait déjà Warrenton, le 9^e avait atteint Waterloo sur le Rappahannock, le 2^e était à Rectortown sur le Manassas-Gap-Railroad; le 5^e et le 6^e fermaient la marche, et se dirigeaient sur ce chemin de fer, en quittant, l'un Snickers-Gap et l'autre Upperville. Warrenton était le point choisi par Mac Clellan pour se concentrer : c'était une tête de voie ferrée, qui offrait de grandes facilités pour le transport et la distribution des vivres. Ses colonnes devaient se diriger sur cette ville, laissant le Rappahannock à droite, tandis que Pleasonton, restant sur la rive gauche de cette rivière, irait observer Thorn-ton-Gap, le seul passage du Blue-Ridge par lequel Jackson communiquait avec Longstreet. Ces deux généraux confédérés se trouvaient, l'un à Millwood,

l'autre à Culpepper, à plus de soixante-dix kilomètres l'un de l'autre à vol d'oiseau, à plus de cent par le col de Thorntons-Gap, qu'occupait la division D. H. Hill, chargée de les relier. L'armée fédérale était presque entre les deux ; il lui suffisait d'une seule marche pour les séparer, de deux ou trois pour se réunir tout entière à Warrenton : elle se serait trouvée ainsi en face de Longstreet, qui n'avait qu'une quarantaine de mille hommes avec lui, et elle aurait pu l'attaquer avec toutes chances de succès. Jackson et Lee, qui se rendaient parfaitement compte de la situation, avaient certainement projeté quelque mouvement hardi sur les derrières de Mac Clellan, comme celui qui avait si bien réussi contre Pope deux mois et demi auparavant ; mais ils jouaient un jeu fort dangereux, car jamais l'armée du Potomac n'avait mieux manœuvré, jamais elle n'avait été mieux préparée à une grande lutte, jamais la confiance réciproque du chef et des soldats n'avait été plus grande qu'alors. Il est inutile de chercher à savoir si la victoire eût été le prix de l'audace de Jackson ou des combinaisons de Mac Clellan : une intrigue politique ourdie à Washington vint interrompre brusquement la campagne et délivrer les confédérés de l'adversaire qu'ils avaient appris à respecter.

Le 7 novembre au soir, par une tourmente de neige,

précoce pour ce climat, Mac Clellan se trouvait sous sa tente avec le général Burnside, lorsqu'on lui annonça un messenger du Président. C'était le général Buckingham, officier inconnu à l'armée du Potomac, qui lui apportait un ordre conçu en trois lignes et signé de Halleck : cet ordre le destituait du commandement de l'armée et lui donnait Burnside pour successeur. Une pareille nouvelle tombait, aussi inattendue que la foudre, sur ces deux officiers, qu'unissait une ancienne et étroite amitié; mais celui-là seul s'en montra ému auquel elle imposait une responsabilité qu'il n'avait jamais ambitionnée. Mac Clellan, après avoir lu la dépêche sans rien témoigner, la lui passa en lui disant simplement : « Vous commandez l'armée. » Burnside résista quelque temps. Tous ses amis et son ancien chef insistèrent : ils triomphèrent de ses scrupules, que l'avenir devait malheureusement justifier avec éclat. Le 8, au matin, l'armée du Potomac apprit avec étonnement et douleur qu'elle avait perdu le chef qui l'avait façonnée, qui l'avait menée pour la première fois au combat, qui lui avait montré les clochers de Richmond, qui, au lendemain d'un grand désastre, lui avait rendu confiance en elle-même, et qui enfin venait de la conduire à la victoire. Nous n'avons pas à juger ici la carrière mili-

taire du général Mac Clellan. Malgré notre sincérité, on pourrait voir dans une telle appréciation le reflet de nos sentiments de profonde reconnaissance et de fidèle amitié pour notre ancien chef; mais chacun peut former son jugement d'après les faits que nous avons impartialement racontés. Constatons seulement que les autorités de Washington prirent toute sorte de précautions pour empêcher les soldats de l'armée du Potomac de donner à Mac Clellan des témoignages de sympathie, qui auraient été une critique trop sévère de leur décision, et que la nouvelle de son départ causa parmi les adversaires qu'il avait rencontrés sur tant de champs de bataille une joie universelle.

La destitution d'un général en chef, au milieu d'une campagne, au moment où il va attaquer l'ennemi ou être attaqué par lui, n'est pas seulement une censure sévère contre celui qu'elle frappe, c'est aussi une résolution grave, on peut dire dangereuse, et le magistrat suprême d'un grand État ne saurait la prendre que si elle lui est, pour ainsi dire, imposée par l'intérêt public. Les motifs qui décidèrent M. Lincoln, les griefs avouables qu'il pouvait avoir contre le général Mac Clellan, sont toujours demeurés enveloppés de mystère. L'ordre du jour de ce dernier,

à propos de la proclamation du 22 septembre, avait un mois de date; sa correspondance, au sujet des approvisionnements de l'armée, était terminée depuis quinze jours. Le retard de son entrée en campagne, malgré l'ordre du Président, ne pouvait plus lui être imputé, maintenant qu'il était en mouvement et qu'on l'en avait félicité. Il avait enfin adopté le plan de campagne qu'on lui avait envoyé de Washington.

On ne pouvait donc trouver aucun prétexte plausible pour le destituer : on s'en passa. Les motifs véritables étaient, d'une part, l'hostilité du général Halleck et du ministre de la guerre, et, d'autre part, celle du parti républicain, que des amis politiques de Mac Clellan avaient irrité et alarmé par leur langage imprudent. L'occasion déterminante fut, dit-on, le résultat de certaines élections partielles qui tournèrent en faveur du parti démocratique. On présenta à M. Lincoln ce résultat comme le commencement d'un mouvement politique qui prendrait pour chef le général Mac Clellan; peut-être même, pour l'entraîner, lui laissa-t-on entrevoir ce danger d'une révolution militaire que les ennemis des institutions républicaines de l'Amérique se plaisaient toujours à prédire, et les mesures que l'on prit pour faire exécuter l'ordre du Président, dans une armée

si étrangère à toute idée de *pronunciamiento*, autorisent cette supposition. M. Lincoln, habitué aux transactions de la politique, ne put résister plus longtemps aux obsessions dont il était l'objet. Comme il arrive souvent, par malheur, aux honnêtes gens qui commettent une faiblesse, il se décida, après bien des hésitations, dans le moment où un tel acte était le plus inexplicable et où il pouvait avoir les conséquences les plus désastreuses.

CHAPITRE II

FREDERICKSBURG.

Sans un mot de récrimination, Mac Clellan annonça à l'armée qu'il avait cessé de la commander. Il resta trois jours encore au milieu d'elle, ne négligea rien pour mettre le nouveau général au courant de toute son organisation, et donna à celui-ci une dernière preuve de son amitié en le suivant jusqu'à Warrenton, où il se sépara, pour le reste de la guerre, de ses compagnons d'armes. Les manières affables, le caractère élevé, le désintéressement du nouveau général en chef, et le souvenir de son succès à Roanoke, le faisaient apprécier de tous ses camarades; mais on put voir bientôt que son instinct et ses pressentiments ne le trompaient pas lorsqu'il voulait refuser le dangereux honneur de commander une

armée de cent vingt mille hommes. Les ordres que Mac Clellan avait donnés pour les deux jours suivants furent ponctuellement exécutés, et, le 9 novembre, cette armée se trouvait concentrée aux environs de Warrenton, à une journée de marche des positions occupées par Longstreet sur l'autre rive du Rappahannock: elle était prête à attaquer ce général et à lui enlever Culpepper-Court-House avant que Jackson pût venir à son secours. Mais, si l'élan était donné, la force motrice n'existait plus, et Burnside avait déjà soumis aux autorités de Washington un plan de campagne entièrement différent de celui de son ancien chef. En attendant, il s'arrêta, car il n'avait pas pris d'une main assez ferme les rênes qu'on lui avait si brusquement confiées pour pouvoir conduire immédiatement ses soldats au combat. Une belle occasion fut ainsi perdue, moins par sa faute que par celle des autorités qui avaient si mal choisi leur moment pour changer la direction suprême de l'armée.

Cette armée comptait dans ses rangs, le 7 novembre, 127,574 hommes valides. Burnside commença par y introduire une nouvelle organisation, qui devait diminuer le travail administratif de son quartier général. Il la partagea en trois *grandes divisions*, qui furent composées chacune de deux corps, et formèrent trois

véritables petites armées, de 25 à 45,000 hommes chacune. Leurs quartiers généraux devaient, pour les congés, les libérations et pour un grand nombre d'autres détails de service, correspondre directement avec les bureaux de Washington. La grande division de gauche, sous le général Franklin, se composait des 1^{er} et 6^e corps, qui avaient pour chefs Reynolds et Smith; celle du centre, placée sous les ordres de Hooker, des 3^e et 5^e corps, qui obéissaient à Butterfield et à Stoneman; et celle de droite, commandée par Sumner, des 2^e et 9^e corps, sous Couch et Wilcox. Le 6^e corps avait été jusqu'alors commandé par Porter; mais celui-ci fut enveloppé dans la disgrâce de son chef et traduit devant le conseil de guerre dont nous avons parlé dans le troisième volume.

Le 7 novembre, au moment où Mac Clellan apprenait sa destitution, sa cavalerie remportait un brillant avantage sur une brigade de Stuart, qui s'était aventurée sur la rive gauche du Rappahannock; mais ce succès ne pouvait longtemps masquer aux confédérés le temps d'arrêt qui s'était produit dans les mouvements de leurs adversaires, et qui allait être suivi d'une semaine d'inaction.

Le 11 novembre, le général Halleck vint lui-même au quartier général de Burnside, pour discuter avec

lui son nouveau plan de campagne. La nature du pays et la situation relative des deux armées ne laissaient aux généraux unionistes que le choix entre deux points à prendre pour but de la campagne, Culpepper au sud-ouest de Warrenton et Fredericksburg au sud-est. Mac Clellan avait voulu marcher sur le premier, Burnside proposait de diriger l'armée sur le second.

Aucun obstacle considérable ne pouvait entraver l'exécution du premier plan. L'on était maître des deux rives du Rappahannock, qui, avant son confluent avec le Rapidan, est assez étroit pour que des ponts de chevalet soient rapidement jetés d'une rive à l'autre. Au delà de Culpepper, le Rapidan n'offre pas d'empêchement plus sérieux, et l'armée confédérée eût été certainement obligée de se retirer jusqu'à Gordonsville, nœud important de chemins de fer, où, sans doute, il aurait été difficile d'aller la chercher sans allonger démesurément une ligne de communication difficile à garder. Mais l'armée aurait pu s'avancer jusqu'au Rapidan : Pope l'avait bien fait avec des forces moindres et n'en avait été délogé que grâce à une succession d'erreurs et de fautes difficiles à répéter. Après avoir poussé l'ennemi jusqu'à Gordonsville, Mac Clellan se proposait de revenir sur Fredericks-

burg, soit pour s'embarquer à Aquia-Creek, avec la meilleure partie de son armée, et attaquer Richmond par le James, soit pour marcher par Bowlinggreen sur la capitale de la Virginie.

Burnside voulait laisser l'ennemi à Culpepper, rester sur la rive gauche du Rappahannock, la descendre jusqu'à Falmouth en face de Fredericksburg, et passer là le fleuve pour s'emparer de cette ville. Fredericksburg était donc toujours l'objectif; mais Mac Clellan, en poussant l'ennemi sur Gordonsville et en passant le Rappahannock et ses affluents près de leurs sources, n'avait qu'à faire un mouvement en arrière pour être maître de Fredericksburg et même peut-être de Bowlinggreen, où il eût été à mi-chemin de Richmond. Le plan de Burnside avait, au contraire, pour résultat de placer un grand obstacle entre lui et l'ennemi, et de faire faire à l'armée une fort longue route pour gagner l'un des points où le fleuve était le plus difficile à traverser, dans le vain espoir de s'en emparer par surprise. Cette surprise était d'autant plus improbable que les équipages de pont de l'armée étaient restés à Berlin, où elle avait franchi le Potomac. On avait jugé inutile, et peut-être impossible, de les traîner dans les fondrières de la Virginie, et, pour les retrouver à Fre-

dericksburg, il fallait les envoyer par eau à Aquia-Creek, puis les charrier de là jusqu'à Falmouth. Le succès de ce plan exigeait donc que l'armée arrivât à Falmouth le jour même où les pontons débarqueraient à Aquia-Creek, et qu'on pût, en une ou deux journées, leur faire traverser la péninsule qui, en cet endroit, sépare le Potomac du Rappahannock : sans cette coïncidence parfaite, la présence des pontons à Aquia-Creek avant l'arrivée de l'armée à Falmouth, ou, au contraire, l'arrivée de l'armée avant celle des pontons, devait révéler aux confédérés le plan de Burnside et leur donner le temps de le prévenir en occupant Fredericksburg.

Le général Halleck, approuvant, pour la première fois peut-être, un plan conçu par Mac Clellan, insista en faveur du mouvement vers Culpepper; mais il retourna dans la capitale sans avoir pu persuader Burnside. Il autorisa celui-ci à tout préparer pour marcher sur Fredericksburg en attendant la décision du Président, et lui promit de veiller, dans la limite de ses attributions, à ce que ses ordres ne fussent pas entravés à Washington. Le 14 novembre, il lui annonça par le télégraphe que le Président, sans approuver son plan, l'acceptait, pourvu qu'il fût rapidement exécuté.

Burnside se mit aussitôt à l'œuvre. Dès le 6 no-

vembre, Mac Clellan avait envoyé à ses pontonniers, à Berlin, l'ordre de replier les ponts et de les ramener à Washington. Cet ordre fut répété, le 12, de Warrenton, par Halleck lui-même, et Burnside crut naturellement que ce dernier se chargeait aussi de surveiller cette partie du plan de campagne, qui rentrait dans ses attributions. Aussi prit-il toutes ses dispositions avec la certitude de retrouver ses équipages de pont à Aquia-Creek, aussitôt que ses têtes de colonne arriveraient à Falmouth. Il s'en rapportait d'autant plus aux autorités de Washington de ce soin que, pendant plusieurs jours, il allait se trouver sans aucune communication avec la capitale, et ne pourrait par conséquent diriger, même de loin, les mouvements de ses pontonniers.

Il aurait été moins confiant s'il s'était souvenu des déboires éprouvés dans des circonstances analogues par Mac Clellan et par Pope : en effet, toutes les troupes réunies à Washington étant nominale-ment sous les ordres du commandant de l'armée du Potomac, Halleck, une fois de retour dans ses bureaux, ne s'occupa plus de l'expédition des pontons. Le général Woodbury, qui commandait la brigade du génie chargée spécialement de cet équipage, ne reçut aucune instruction positive sur l'époque à laquelle

il devait être rendu à Aquia-Creek, ni sur le rôle qu'il devait jouer dans la campagne. Cependant cet officier, plein de zèle et d'intelligence, se rendit chez Halleck le 14, pour lui dire que, si l'arrivée des pontons devait coïncider avec celle de l'armée à Fredericksburg, il faudrait que celle-ci retardât de cinq jours au moins son départ. Halleck non-seulement refusa d'accorder ce délai, mais il négligea même de communiquer à Burnside l'observation de Woodbury et de donner à ce dernier des ordres précis. Aucune mesure ne fut donc prise pour hâter le départ des équipages, dont dépendait le succès de la campagne, et leur expédition se fit selon la routine ordinaire de l'administration. Les pontonniers, commandés par le capitaine Spaulding, étaient arrivés le 15 à Washington. Quarante-huit bateaux, portant les pièces de tablier et formant deux équipages suffisants chacun pour traverser le Rappahannock, furent mis, le 16, à la remorque d'un vapeur, qui, après plusieurs accidents, les amena, le 18, à la baie de Belle-Plaine, près d'Aquia-Creek. Aucun soldat fédéral n'avait encore paru de ce côté, et les compagnies de pontonniers qui accompagnaient les bateaux furent obligées, en débarquant, de disperser quelques cavaliers confédérés qui les observaient. Mais ces bateaux étaient inutiles

sans les voitures spéciales qui devaient les transporter, et, lorsqu'ils arrivèrent à Belle-Plaine, celles-ci étaient encore à Washington. En effet, Burnside ayant répondu de la sécurité de la route, il avait été décidé qu'une partie des équipages serait charriée jusqu'à Fredericksburg; et malheureusement, au lieu d'expédier de chaque côté l'assortiment qui formait un équipage complet, on joignit aux vingt bateaux destinés à suivre la voie de terre les voitures et presque tout le matériel attachés aux quarante-huit pontons qui avaient descendu le Potomac. Le départ de ce convoi, dirigé par le capitaine Spaulding, subit toutes sortes de retards. Il n'y avait au dépôt des remontes aucun attelage préparé pour ce service; les ordres nécessaires pour en réunir n'avaient pas été donnés. Il fallut prendre des chevaux non dressés, déballer des centaines de caisses contenant des harnais et engager des conducteurs: si bien que le convoi, au lieu de partir le 16, ne put se mettre en route que le 19. La pluie survint alors, grossissant les ruisseaux et détrem pant les routes; les voitures, trop chargées et mal attelées, ne pouvaient avancer, et, le 22, elles n'avaient pas dépassé le village de Dumfries. Il leur aurait fallu trois semaines pour arriver ainsi jusqu'à Falmouth. Le capitaine Spaulding fit demander à Washington un

vapeur, qui vint le retrouver à l'embouchure du ruisseau de l'Occoquan dans le Potomac. Les tabliers formèrent des radeaux sur lesquels on mit toutes les voitures, ainsi que le reste du matériel, et le vapeur, les prenant à la remorque, les amena, le 24 au soir, à Belle-Plaine. Les animaux, partis haut le pied, le 23 au matin, y arrivèrent à peu près à la même heure. Le 25, les trois équipages, remontés sur les voitures, quittèrent Belle-Plaine et atteignirent enfin Falmouth. Burnside s'y trouvait depuis six jours et, fait incroyable, si lui-même ne l'attestait, il ignorait complètement la présence à Belle-Plaine des quarante-huit bateaux qu'il eût pu faire chercher par ses voitures, et pour lesquels les charpentiers de son armée auraient facilement, en un ou deux jours, improvisé les pièces de tablier qui manquaient.

Le retard dans l'arrivée de ces pontons, qui eut sur le reste de la campagne une influence funeste pour les fédéraux, est une de ces questions comme il s'en élève presque toujours après une opération malheureuse, sur lesquelles on dispute encore aujourd'hui en Amérique. Nous sommes entré dans quelques détails à ce sujet, pour montrer l'une des mille difficultés qui pouvaient, dans cette guerre, faire échouer les plus heureuses combinaisons. De ce que nous

venons de dire il ressort à nos yeux que chacun eut dans cette affaire sa part de responsabilité. Burnside eut le tort, en premier lieu, de faire dépendre le succès de sa campagne d'une coïncidence bien difficile à calculer; puis, comme il l'a avoué lui-même, de n'avoir pas envoyé un officier à Washington pour surveiller l'expédition des pontons, afin de rendre cette coïncidence possible; enfin de n'avoir pas découvert la présence à Belle-Plaine des bateaux qui s'y trouvaient dès le 18 et dont il aurait pu tirer parti avant l'arrivée du reste des équipages. Halleck négligea absolument de veiller à l'exécution d'un ordre dont il connaissait l'importance: il ne sut ni presser ceux qui en étaient chargés, ni avertir Burnside d'un retard dont il avait lui-même été prévenu. Le général Woodbury commit une grave erreur en n'expédiant pas par eau les deux équipages complets et en faisant partir le convoi de Spaulding avec un chargement qui devait lui rendre le voyage impossible dans cette saison. Si les voitures et le matériel qui furent embarqués le 24 sur l'Occoquan avaient suivi, le 16, les quarante-huit bateaux qui descendirent le Potomac, l'équipage entier serait arrivé à Belle-Plaine le 18; et, à défaut de chevaux venus de Washington, les attelages de l'armée l'auraient immé-

diatement amené sur les rives du Rappahannock.

C'est, nous l'avons dit, le 14 que Burnside avait donné tous les ordres nécessaires pour conduire son armée de Warrenton à Falmouth. Outre les pontons qu'il comptait trouver en cet endroit, il avait demandé qu'on reconstruisît des jetées de débarquement à Aquia-Creek; mais ce travail, indispensable vu le peu de profondeur de l'eau dans cette baie, ne pouvait être entrepris que sous la protection de l'armée. En quittant Warrenton, il rencontrait, près d'Elktown, l'Orange-and-Alexandria-Railroad; ses troupes devaient se ravitailler, à leur passage, sur cette voie ferrée, et, après trois jours de marche, trouver de nouveaux approvisionnements près d'Aquia-Creek. Sumner partit le premier, le 15 au matin, et arriva à Falmouth dans la journée du 17.

Ce village est situé sur la rive gauche du Rappahannock, au point où le fleuve, rencontrant une ligne de collines abruptes, dont il baigne le pied, décrit un coude et change sa direction de l'est au sud-est. Les hauteurs de la rive droite, connues sous le nom de Maryes-Heights, s'éloignent du Rappahannock un peu avant le coude, et s'abaissent en pentes douces et découvertes jusqu'à une petite plaine, large d'environ huit cents mètres, dans laquelle se trouve la

ville de Fredericksburg, assise sur le bord de l'eau, un peu plus bas que Falmouth et sur la rive opposée. Un ruisseau, le Hazel-Run, borde la plaine au sud. Plus loin à l'est, les hauteurs se couvrent de bois, s'éloignent encore davantage du fleuve et, formant un léger arc de cercle, de huit kilomètres de long, jusqu'au bord d'un autre cours d'eau, plus important, appelé le Massaponax, laissent à la plaine voisine du Rappahannock une largeur de deux à trois kilomètres. Un troisième affluent de celui-ci, le Deep-Run, la parcourt en serpentant, après avoir coupé, par une profonde échancrure, l'arc de cercle des collines boisées. La route et le chemin de fer d'Aquia-Creek à Richmond suivaient cette plaine, dans la direction du fleuve, après avoir passé de la rive gauche à la rive droite, sur deux ponts de bois détruits à l'époque dont nous parlons et traversé une partie de la ville de Fredericksburg. Les routes qui conduisaient à Orange, Court-House et à Spottsylvania-Court-House, en sortant de cette ville, s'élevaient directement sur les Maryes-Heights et se séparaient bientôt, pour se diriger l'une à l'ouest et l'autre au sud.

Sur toute l'étendue du terrain que nous venons de décrire, les hauteurs de la rive gauche dominaient complètement la rive opposée. Aussi, dès que Sum-

ner s'y fut établi le 17, put-il facilement réduire au silence une batterie d'artillerie légère des confédérés, qui ouvrit le feu, à travers le fleuve, sur ses têtes de colonne. Fredericksburg était à ses pieds, et, à l'exception de cette batterie et de quelques détachements d'infanterie et de cavalerie, aucun ennemi n'était là pour lui en disputer la possession. Les eaux du Rappahannock étaient basses et les gués, quoique très-difficiles, encore praticables. Sumner aurait voulu en profiter pour s'établir aussitôt sur la rive droite. Mais un ordre formel lui interdisait ce passage, et d'ailleurs la possession de Fredericksburg n'avait aucune importance s'il ne s'emparait, en même temps, des Maryes-Heights et s'il n'avait le moyen de les défendre contre Lee, qui ne manquerait pas de venir promptement les lui disputer. Il ne pouvait, sans ponts, se mettre à dos, au milieu de l'hiver, un fleuve sujet à des crues soudaines, et il fallut attendre le reste de l'armée, qui s'était ébranlé le 16. Le 19, Burnside arriva à Falmouth, avec la grande division de Franklin. Les troupes de Hooker avaient atteint, ce jour-là, le village de Hartwood; il demanda à son chef la permission de franchir le Rappahannock au-dessus de Fredericksburg, pour prendre par le nord-ouest et occuper les Maryes-Heights. Avec un équipage de pont, cette

opération eût été facile et sûre, mais les circonstances qui avaient déjà retenu Sumner à Falmouth la rendaient fort dangereuse au moment où Lee approchait déjà de Fredericksburg, et une pluie abondante, submergeant tous les gués, vint, au même moment, élever une barrière redoutable devant l'armée fédérale. Burnside, la réunissant tout entière sur les collines de la rive droite, d'où il voyait les plaines où il ne lui était pas permis de descendre et les hauteurs encore inoccupées par l'ennemi, fut obligé d'attendre l'arrivée des équipages sur lesquels il avait si imprudemment compté. Non-seulement l'armée du Potomac n'était pas en mesure de faire un seul pas en avant, mais elle trouvait même la plus grande difficulté à vivre dans ses positions. Les provisions qu'elle avait apportées avec elle étaient épuisées, le chemin de fer d'Aquia-Creek et les quais de débarquement n'étaient pas encore reconstruits, et les wagons envoyés jusqu'à ce point pour chercher des vivres ne les rapportaient que fort lentement. Pendant ce temps, les quarante-huit bateaux attendaient, à l'insu du général en chef, dans la petite baie de Belle-Plaine, les voitures et le reste des équipages, qui étaient encore enfoncés dans les fondrières de l'Occoquan.

Toute l'armée de Lee, au contraire, s'avancait à

marches forcées. Parfaitement informé de tout ce que faisait l'ennemi, grâce aux sympathies des habitants du pays, il connaissait, dès le 15, peu d'heures après que Sumner s'était mis en route, le mouvement des fédéraux le long de la rive gauche du Rappahannock. Ces nouvelles avaient été confirmées le 17, et il avait appris, en même temps, l'arrivée de plusieurs transports à Aquia-Creek. Il ne lui en fallait pas davantage pour deviner le but que se proposait Burnside. Quelques faibles démonstrations contre Culpepper ne pouvaient le tromper, et il prit aussitôt toutes ses dispositions pour ne pas manquer au rendez-vous que son nouvel adversaire lui donnait devant Fredericksburg. Les divisions Mac Laws et Ransom, avec de l'artillerie et une brigade de cavalerie, furent envoyées aussitôt pour occuper ce point important. Le même jour, 18 novembre, Stuart, forçant le passage du haut Rappahannock à Warrenton-Springs, s'assura que toute l'armée fédérale avait quitté ses positions et se dirigeait sur Falmouth. Convaincu désormais que ce mouvement n'était pas une feinte, Lee fit lever le camp à tout le corps de Longstreet, qui était établi à Culpepper depuis le 3, et se mit en route, avec lui, pour Fredericksburg. Sans la crue du fleuve et le retard des pontons, qui paraly-

sèrent les fédéraux, il ne serait pas arrivé à temps; mais il eut la satisfaction de trouver Mac Laws en tranquille possession des mamelons qui dominant la ville, et, le 22 au matin, Burnside, du haut des collines opposées, sur lesquelles il était cloué, eut la douleur de voir l'armée ennemie s'établir tranquillement dans les positions formidables qu'il ne pouvait pas même encore lui disputer.

Pendant la marche de Longstreet, de Culpepper à Fredericksburg, Jackson, qui était resté jusqu'alors dans la vallée de Virginie, prêt à se jeter sur le flanc droit ou sur les derrières de l'ennemi, fit un mouvement correspondant, et, passant le Blue-Ridge, vint prendre position à Orange-Court-House, de manière à couvrir le Rapidan si les fédéraux revenaient de ce côté, et à pouvoir porter secours à Longstreet s'ils forçaient le passage du bas Rappahannock. Laissant D. H. Hill à Front-Royal, il resta lui-même à Orange-Court-House jusqu'au 26 novembre; ce jour-là, un ordre de Lee l'appela à Fredericksburg, car c'était évidemment devant cette ville que les unionistes réunissaient toutes leurs forces. Ce ne fut donc que le 28 ou le 29 qu'il arriva aux environs, après avoir parcouru une distance de soixante kilomètres. Les équipages de pont fédéraux avaient atteint

Falmouth le 25 au soir. Si Burnside eût été prêt à mettre son armée en mouvement dès l'instant où il eut les moyens de passer le Rappahannock, quand même il lui eût fallu toute la journée du 26 pour jeter les ponts, distribuer quelques vivres et des cartouches à ses troupes et les masser près du fleuve, il aurait pu attaquer, le 27, de l'autre côté de Fredericksburg, le corps de Longstreet, qui s'y trouvait isolé et n'avait encore eu le temps d'élever aucun ouvrage. Il eût peut-être échoué, mais il avait bien plus de chances de réussite que trois semaines après. Il aurait pu aussi envoyer directement ses équipages de pont, de Belle-Plaine, vers le grand coude du Rappahannock connu sous le nom de Skinners-Neck, et tenter en ce point, le 27 ou le 28, un passage auquel, à cette époque, l'ennemi n'eût pu s'opposer. On ne saurait cependant lui reprocher d'avoir laissé échapper cette occasion fugitive, car il n'était pas assez bien informé pour connaître la position exacte de Jackson le 25 ou le 26, et un heureux hasard aurait seul pu lui permettre d'en profiter. Toute l'armée de Lee se trouva donc réunie en face de lui, et, au lieu de la prévenir à Fredericksburg, il n'avait réussi qu'à assurer à l'adversaire qu'il voulait attaquer la protection d'un obstacle formidable. Les

difficultés de sa position augmentaient de jour en jour. Le temps était devenu affreux, et, sans les efforts extraordinaires que le général Haupt, dont nous avons déjà cité le nom à une époque où il n'était pas encore militaire, fit pour remettre en état le chemin de fer d'Aquia-Creek, l'armée n'aurait pu continuer à vivre à Falmouth. En six jours, il avait rebâti un viaduc de cent vingt mètres de long et de vingt mètres de hauteur, sur le profond ravin où coule le Potomac-Creek. Ce magnifique travail, qui était composé de quatre étages, et contenait deux millions de pieds ou quarante mille mètres cubes de bois de charpente, était d'une solidité remarquable : plus de vingt trains, pesamment chargés, y passaient chaque jour, et il résista à toutes les crues de l'hiver ¹.

Aux yeux de tous ceux qui jugeaient la question de sang-froid, une campagne dans cette partie de la Virginie était absolument impossible avant le mois d'avril. On pouvait attaquer l'ennemi, s'il attendait cette attaque de pied ferme, mais on n'aurait pu le suivre, même après la plus grande victoire. Il n'y

1. Ce viaduc avait été construit une première fois, sur le même plan et dans le même espace de temps, en mai 1862, lorsque Mac Dowell occupait Fredericksburg, et ensuite détruit en août, pendant la campagne de Pope.

avait donc que deux partis à prendre : ou mettre l'armée dans des quartiers d'hiver entre Falmouth et Aquia-Creek, ou la transporter sur le James, pour attaquer Richmond en suivant ce fleuve, qui offrait une voie ouverte en toute saison. Mais Burnside avait été choisi pour remplacer Mac Clellan, et les deux reproches que l'on adressait à celui-ci portaient justement sur son inaction pendant l'hiver précédent et sur le choix du fort Monroe, comme base d'opérations, dans sa campagne contre Richmond. Burnside ne pouvait suivre les mêmes errements, sous peine de manquer au mandat qu'on lui avait donné de faire autre chose que Mac Clellan. Il se crut donc obligé d'attaquer Lee là où il le trouvait. Il fallut une quinzaine de jours pour préparer son armée. Il avait résolu de passer le Rappahannock à Skinners-Neck : ce point, situé à vingt kilomètres au-dessous de Falmouth, offrait de grandes facilités pour une telle opération et permettait d'éviter entièrement les positions formidables des Maryes-Heights, qui commandaient les environs de Fredericksburg.

Mais ces préparatifs n'avaient pas échappé à Lee. L'entrée de quelques canonnières fédérales dans les eaux du bas Rappahannock avait attiré son attention, et il avait disposé son armée de manière à n'être

pas tourné de ce côté. La division D. H. Hill était arrivée, dans les premiers jours de décembre, de la vallée de Virginie, où elle était restée jusqu'alors; elle fut envoyée à Port-Royal et échangea quelques coups de canon avec les navires unionistes. Le reste du corps de Jackson, dont elle faisait désormais partie, fut échelonné sur une ligne assez étendue, de manière à pouvoir, selon l'occasion, la soutenir ou porter secours à Longstreet. La division Ewell était dans le voisinage du Rappahannock, à Buckners-Neck; celle d'A. P. Hill à sa gauche, sur la plantation Yerby, près du Massaponax; et Taliaferro, en arrière, sur le chemin de fer de Richmond, à Guineys-Station. Cette station était devenue le principal dépôt et le centre des approvisionnements de l'armée. Enfin tout fut préparé pour résister à Burnside, s'il franchissait le Rappahannock près de Fredericksburg. Les hauteurs de la rive gauche, connues sous le nom de Stafford-Heights, en commandaient, il est vrai, le cours. Mais, si l'on ne pouvait disputer sérieusement aux fédéraux le passage même du fleuve, on pouvait leur réserver un peu plus loin, sur la rive droite, un accueil qui devait leur faire payer cher ce premier avantage. Depuis trois semaines, les officiers du génie du corps de Longstreet avaient eu le temps de fortifier

ses positions, déjà redoutables par elles-mêmes, sans le secours de l'art.

Les Maryes-Heights, qui dominant Fredericksburg au sud-ouest, forment deux étages de terrasses. La plus élevée, qui est la plus éloignée de la ville, se termine, d'un côté, sur les bords du Rappahannock, au point appelé Taylors-Hill, à environ deux mille cinq cents mètres au-dessus du coude du fleuve; de l'autre côté, elle n'est séparée que par le petit ravin du Hazel-Run de la ligne de collines boisées dont nous avons parlé plus haut et qui en est le prolongement direct. La seconde terrasse s'avance vers Fredericksburg, comme un grand ouvrage auquel la nature aurait donné des bastions et des flanquements. Cette terrasse, qui présente un front de deux mille cinq cents mètres, est coupée, par deux légers rentrants, en trois portions presque égales. Ces portions sont nommées, celle du nord-ouest, Stansbury-Hill; celle du centre, Cemetary-Hill, ou colline du Cimetière; celle du sud-est porte plus particulièrement le nom, devenu célèbre en Amérique, de Maryes-Hill. A chaque extrémité de ce front, la crête de la terrasse fait un retour à peu près à angle droit, et vient s'appuyer au second étage de collines, qui la domine complètement. Du côté de Stansbury-

Hill, le front est couvert par un large et profond canal de dérivation, infranchissable sans l'aide d'un pont, et qui pénètre dans la ville de Fredericksburg. A quatre cents mètres avant d'y entrer, à la hauteur de la colline du Cimetière, un grand fossé, qui lui servait de trop-plein, s'en détachait, et, coulant parallèlement à la direction du Rappahannock, finissait par déboucher dans le Hazel-Run. C'était un obstacle, praticable, mais difficile, qu'il fallait absolument passer pour aborder les positions de Cemetery-Hill ou de Maryes-Hill. La route de Fredericksburg à Orange-Court-House, par Chancellorsville, bien connue depuis sous le nom de Plank-Road, gravit la première terrasse, en suivant le pli de terrain qui sépare ces deux collines. A deux cents mètres au sud, la route de Spottsylvania-Court-House, appelée le Telegraph-Road, suit, à travers la plaine, une direction parallèle jusqu'au pied de Maryes-Hill, puis tourne brusquement au sud, enveloppe toute la colline et l'angle de la terrasse, et, après en avoir longé le revers, gravit, de l'autre côté du Hazel-Run, un mamelon élevé qui marque le commencement de la crête boisée dont les ondulations s'étendent jusqu'au Massaponax. Au sommet de Maryes-Hill, s'élève la maison de la famille Marye, qui lui a donné son nom. De là une pente,

assez raide et entièrement découverte, descend jusqu'au Telegraph-Road. Cette route, taillée en contrebas, est soutenue, du côté de Fredericksburg, par un mur de pierres, qui s'élève au-dessus du niveau de la route, en guise de garde-fou. Au delà de la route, le terrain s'abaisse, en pente très-douce, jusqu'au fossé qui sert de décharge au canal, pour se relever légèrement ensuite vers la ville. Tout cet espace est nu et coupé seulement par des clôtures de troncs d'arbres ou de planches, qui n'offrent aucun abri à l'assaillant. Une double ligne d'épaulements et de redoutes garnissait la crête des deux terrasses, et, au pied de la seconde, le mur qui borde la route avait été transformé, à l'aide d'un peu de terre, en un ouvrage continu, derrière lequel l'infanterie était parfaitement protégée et d'où elle pouvait couvrir de son feu tout l'espace qui s'étend jusqu'au fossé.

Le mamelon que gravit le Telegraph-Road après avoir passé le Hazel-Run, et qui fut plus tard appelé Lees-Hill, ou la colline de Lee, était aussi couronné par plusieurs redoutes, qui enfilèrent cette route et flanquaient complètement les positions de Maryes-Hill. Ce mamelon et ceux qui se prolongent au sud-ouest dans la direction du Deep-Run, s'abaissent, jusqu'à la plaine qui les sépare du Rappahannock, par une suite

de pentes douces, couvertes de bouquets de bois isolés. Ils formaient le centre de la position confédérée, et, quoique placés en retraite sur les deux ailes, ils étaient défendus par un certain nombre d'ouvrages. La droite de cette position comprenait le massif de collines qui sépare le Deep-Run du Massaponax avant que ces deux cours d'eau entrent dans la plaine. Ce massif se termine au nord-ouest, sur les bords du Deep-Run, en un point appelé Bernards-Cabin, et, au sud-est, par une colline, connue sous le nom de Prospect-Hill, derrière laquelle serpente le Massaponax. Sur les pentes de Prospect-Hill se trouve la belle habitation du capitaine Hamilton; un peu plus bas, un chemin, détaché du Telegraph-Road, traverse la propriété, et, passant le chemin de fer à niveau, va rejoindre, à douze cents mètres plus loin, l'ancienne route de Richmond. Celle-ci, nous l'avons dit, suit dans la plaine une direction à peu près parallèle au Rappahannock, à un ou deux kilomètres de ses rives. Le chemin de fer, après avoir franchi successivement le Hazel-Run et le Deep-Run, à quelques centaines de mètres au-dessus de la route, vient toucher les collines devant Bernards-Cabin et en longe le pied jusqu'au delà de Prospect-Hill. Le point où il coupe le Mine-Road s'appelle Hamiltons-Crossing :

c'était la première station entre Fredericksburg et Bowlinggreen. Tout le massif compris entre Bernards-Cabin et Hamiltons-Crossing, offrant un front de trois kilomètres d'étendue, était couvert d'une épaisse forêt, dans laquelle les soldats confédérés avaient taillé de nombreuses voies de communication. La principale de ces voies, appelée la route militaire, suivait une direction parallèle à la crête de la colline, à une petite distance en arrière des épaulements qui garnissaient la lisière du bois. Cette lisière se trouve, en général, au sommet de pentes très-douces et courtes qui descendent jusqu'au chemin de fer; mais, sur un point, au centre de la position, la forêt s'avance au nord de la voie, le long des deux rives d'un petit ruisseau. La plus grande partie de la ligne ferrée suit une tranchée peu profonde, bordée d'un taillis épais de jeunes arbres, entremêlés de hautes herbes sèches. Depuis cette ligne jusqu'à la route, qui est encaissée par deux fossés profonds, le terrain se relève doucement; après quoi, il s'abaisse de nouveau jusqu'au Rappahannock. Près de ce fleuve, justement en face du centre de la suite de collines dont nous venons de parler, se trouve le village de Smithfield, situé à cinq cents mètres du bord de l'eau, à six cents de la route et à seize cents du chemin de fer,

la plaine ayant deux kilomètres et demi de large en cet endroit. Le Massaponax, à quatorze cents mètres de son confluent avec le Rappahannock, est traversé par l'ancienne route de Richmond; au-dessus du pont sur lequel la route le franchit, il est bordé de marécages impraticables; entre le pont et Hamiltons-Crossing est un plateau découvert, de deux à trois kilomètres de large, qui s'abaisse doucement, au sud, vers le cours d'eau. Les confédérés n'y avaient élevé aucun ouvrage, ne croyant pas pouvoir s'étendre aussi loin et comptant en commander les abords du haut du Prospect-Hill.

L'ensemble de ces positions offrait donc à l'armée de Lee trois massifs séparés. Celui de gauche, formé de Stansbury-Hill, de Cemetary-Hill et de Maryes-Hill, ainsi que de la seconde terrasse, fermait le chemin à quiconque voulait sortir de Fredericksburg. Le canal, continué par un fossé profond, puis le mur de la route et enfin les retranchements qui en couronnaient la crête lui donnaient une triple ligne de défenses. Le massif du centre était protégé par sa situation en arrière des deux ailes, et garni néanmoins de plusieurs ouvrages. Celui de droite était presque aussi formidable que le premier, car ses défenseurs, cachés dans les bois et pouvant se mouvoir à l'insu

de leurs adversaires, étaient parfaitement placés pour apercevoir au loin ces derniers dans la plaine et les écraser par le feu de leur artillerie, aussitôt qu'ils traverseraient le chemin de fer pour gravir les pentes qui s'élevaient jusqu'à la lisière du bois. Dans le bois même, la partie aurait été plus égale; mais la connaissance des routes qui le traversaient était pour les défenseurs un grand avantage. Cette longue ligne était occupée tout entière par le corps de Longstreet; Hood, dans le massif de droite, communiquait avec A. P. Hill à Yerby; Pickett et Ransom étaient établis sur le massif du centre; Mac Laws et Anderson campaient en arrière de Maryes-Hill et de Cemetery-Hill, prêts à occuper, avec toute leur artillerie, les redoutes qui couronnaient les hauteurs: le premier avait une brigade dans Fredericksburg, le second étendait ses postes, le long du Rappahannock, jusqu'au gué de Banks-Ford. Deux coups de canon devaient annoncer que les fédéraux passaient le fleuve, et, à ce signal d'alarme, toute l'armée confédérée avait ordre de prendre les armes.

Cette armée, facilement approvisionnée, grâce au chemin de fer qui la reliait directement à Richmond, était alors dans de meilleures conditions de combat que sur les bords du Potomac ou du Shenandoah et même qu'à Culpepper. Un grand nombre de soldats,

tombés malades ou blessés légèrement pendant l'été, l'avaient rejointe, et elle avait vu ses rangs grossis par la conscription, si bien qu'elle atteignait le chiffre de 80 à 90,000 hommes¹. C'était environ 20,000 hommes de moins que les fédéraux, différence largement compensée par l'obligation imposée à ceux-ci de prendre l'offensive dans un pays où toutes les positions sont faciles à défendre.

Au commencement de décembre, le froid avait succédé à la pluie et l'hiver s'était annoncé avec une rigueur extraordinaire; puis le temps se radoucit subitement. Chaque jour, vers midi, le soleil dissipait l'épais brouillard amassé pendant la nuit le long des cours d'eau; il finit ainsi par sécher les routes boueuses de la Virginie et semblait inviter les fédéraux à reprendre la campagne. Burnside résolut de profiter de cette embellie, et donna, le 8 décembre, tous les ordres nécessaires pour forcer le passage du Rappahannock à Skinners-Neck; mais, ayant appris que Jackson l'y attendait derrière des retranchements élevés à la hâte, il renonça à ce dessein. Il ne songea pas à chercher un passage au-dessus de Fredericksburg. En remontant le fleuve, à partir de Taylors-Hill, la rive droite est abrupte et facile à défendre, et bientôt après elle

¹ Voyez, à l'Appendice, les états de situation.

se couvre de bois qui deviennent de plus en plus épais jusqu'à ce qu'on arrive à la forêt presque impénétrable du Wilderness, qui s'étend au delà du confluent du Rappahannock et du Rapidan. C'est au-dessus de ce confluent qu'il eût fallu passer pour tourner, d'une manière efficace, les positions de Lee. Mais Burnside ne pouvait entreprendre ce mouvement, que la raison aurait conseillé, car c'eût été revenir indirectement au plan formé par Mac Clellan, lorsque celui-ci voulait marcher sur Culpepper : il choisit donc la ville même de Fredericksburg comme point de passage, quoiqu'il ne pût se faire aucune illusion sur la difficulté d'une pareille entreprise. Du haut des Stafford-Heights, il distinguait parfaitement les deux lignes d'ouvrages qui s'étagaient sur les terrasses en face de lui, et il était facile de calculer le nombre de canons qui viendraient y prendre place pour foudroyer les troupes, aussitôt qu'elles se déploieraient dans la plaine. Mais cette difficulté même fut le motif de sa détermination. Il pensa que l'ennemi, se croyant inattaquable dans cette position, la dégarnirait, et qu'il serait possible de la lui enlever, pendant que le gros de ses forces serait occupé à observer le bas Rappahannock. C'était bien mal juger des adversaires aussi vigilants que Lee et ses

lieutenants. Mais, quand même il eût réussi à les tromper un moment, les troupes auxquelles la garde des Maryes-Heights et de Lees-Hill était confiée depuis trois semaines auraient suffi pour repousser toute attaque directe entreprise contre ces hauteurs. Dans un conseil de guerre qu'il tint avant d'ébranler son armée, et où ses généraux s'accordèrent à lui recommander de porter sur un seul point tout l'effort de l'armée, un prisonnier allemand fut entendu et lui donna une description exacte des défenses entassées sur le Telegraph-Road. Ces renseignements auraient dû faire hésiter tout général en chef; il se contenta pourtant de répondre : « C'est là qu'a toujours été mon point d'attaque favori¹. » Ces fatales hauteurs exerçaient déjà sur son esprit une étrange fascination; mais personne autour de lui ne partageait ce sentiment, à l'exception du vieux Sumner, dont l'âge n'avait pas refroidi l'ardeur parfois irréfléchie. Toute l'armée avait vu sortir de terre les retranchements ennemis, et il n'y avait pas un soldat qui, après être allé considérer attentivement ces positions, ne s'en fût revenu avec la pensée que son général chercherait un moyen de les tourner.

1. Voyez la déposition de Hooker, *Report of the committee on the conduct of the war*, 1863, tome I, p. 667.

L'armée eût été d'ailleurs bien disposée pour le combat si, tout d'abord, son chef avait réussi à lui inspirer confiance. Mac Clellan était regretté d'une partie des officiers et de la grande majorité des soldats; mais, tandis que dans les rangs supérieurs ces regrets éveillaient la jalousie et portaient à la critique contre son successeur, les soldats ne demandaient pas mieux que de suivre celui-ci s'il savait les conduire à la victoire. Malheureusement il était presque un étranger pour eux. Il n'avait pris part ni à la laborieuse organisation de l'armée, ni aux combats qu'elle avait livrés devant Richmond : on l'attendait à l'œuvre pour le juger. Aussi, lorsque l'armée, massée, depuis la veille, en face de Fredericksburg et de Smithfield, reçut, le 10 au soir, l'ordre de s'acheminer vers le Rappahannock, cet ordre fut-il accueilli avec un mélange de satisfaction et d'étonnement. La vie, à la fois inquiète et monotone, des cantonnements en face de l'ennemi allait cesser; mais tous comprenaient qu'on n'y mettait un terme que pour se lancer dans une entreprise désespérée.

La nuit était claire et froide; l'artillerie roulait légèrement sur les routes gelées. Franklin, avec sa grande division, devait établir trois ponts de bateaux sur la gauche : deux un peu au-dessous de

l'embouchure du Deep-Run et le dernier plus bas, vis-à-vis de Smithfield. Sumner avait ordre de passer sur deux autres ponts, en face même de Fredericksburg; Hooker, de se tenir sur la rive droite, prêt à franchir le fleuve pour soutenir l'un ou l'autre. L'artillerie de réserve, sous la direction immédiate du général Hunt, se plaçait sur la crête des Stafford-Heights, afin de protéger l'opération. Les bateaux, rapidement déchargés, sont mis à l'eau et la construction commence. Le plus grand silence règne sur les deux rives du Rappahannock. Aux yeux des sentinelles confédérées, qui interrogent l'horizon vers le nord, les hauteurs de la rive gauche, éclairées seulement par le reflet des lumières que leurs adversaires s'efforcent de cacher, semblent porter la pâle couronne d'une aurore boréale. Devant les fédéraux, se déploient, dans un vaste demi-cercle, les feux de bivac du corps de Longstreet, dont les flammes ardentes dessinent le relief des formidables positions qu'il va falloir attaquer. Mais bientôt le bruit des marteaux des pontonniers attire l'attention des postes avancés de la brigade Barksdale, du Mississippi, qui occupe Fredericksburg; ils signalent le danger par quelques coups de fusil, et, peu de temps après, vers cinq heures du matin, deux coups de canon, tirés d'une des batteries de Maryes-

Hill, donnent l'éveil à toute l'armée confédérée.

Avant le jour, un léger brouillard s'étend, comme un rideau, entre les deux adversaires; mais il n'est pas assez épais pour intercepter complètement la vue d'une rive à l'autre et empêcher les soldats de Barksdale de tirer sur les pontonniers fédéraux, qui placent un à un leurs bateaux et ajustent les pièces des tabliers. Bientôt le feu devient si vif que, malgré leur sang-froid, ceux-ci sont obligés d'interrompre leur travail. Plusieurs régiments unionistes se portent sur la berge, pour les protéger; mais, plus exposés que l'ennemi, qui est caché dans les maisons et les celliers voisins de la rivière, ils font de grandes pertes sans parvenir à le réduire au silence. Le jour vient et la matinée s'avance sans que les fédéraux aient fait aucun progrès dans leur travail; trois ou quatre fois ils se sont remis à l'œuvre : la précision du tir de l'ennemi les a toujours arrêtés. Le pont inachevé est couvert de sang. Il faut pourtant en finir. On apprend qu'à gauche Franklin n'a rencontré aucun obstacle sérieux : c'eût été le moment pour Burnside de prendre une nouvelle résolution et de porter toutes ses forces de ce côté, en se bornant à occuper l'ennemi devant Fredericksburg par de simples démonstrations. Mais les collines des Maryes-Heights, que la brume dé-

robe à ses regards, sont l'objet de toutes ses préoccupations, et les difficultés du passage l'impatientent sans le détourner de son dessein. On vient d'entendre sonner onze heures au clocher de Fredericksburg, qui, à son tour, a disparu dans un brouillard de plus en plus épais. La position de la ville est bien connue et, malgré ce brouillard, Burnside ordonne de la bombarder dans l'espoir d'en déloger les Mississipiens, qui lui ont si vaillamment tenu tête jusqu'à présent.

Lorsque Sumner était arrivé à Falmouth trois semaines auparavant, il avait donné avis au maire de Fredericksburg du danger que courait la population de cette ville, qui était d'environ cinq mille âmes avant la guerre. Les habitants les plus aisés l'avaient abandonnée; mais les autres étaient restés ou étaient revenus chez eux après quelques jours d'absence, et vivaient, sans paraître s'en préoccuper, entre deux puissantes armées dont la première rencontre devait forcément avoir lieu dans leurs rues. Il fallut la vive fusillade de Barksdale pour leur faire quitter leurs demeures et chercher un refuge derrière les lignes de Longstreet. Lorsque le bombardement commença, la ville était déserte. Le bruit de cent cinquante pièces, ouvrant le feu à la fois, fut répété au loin par les échos du Rappahannock, et alla porter aux géné-

raux confédérés la confirmation de l'avis donné le matin par le signal d'alarme.

Vers une heure, la vue des flammes à travers la brume annonça que Fredericksburg était en feu, et, peu d'instants après, une brise légère vint dissiper, comme par enchantement, le voile humide qui enveloppait la ville. Le soleil parut et éclaira d'une vive lumière le champ clos où les deux armées allaient se mesurer. Des ruines fumantes marquaient çà et là les ravages des obus fédéraux; mais, en général, les maisons bâties en briques avaient bien résisté, et les tirailleurs de Barksdale, qui n'avaient pas été délogés, venaient d'interrompre, encore une fois, la construction du pont. Sur les hauteurs au delà de Fredericksburg on apercevait les divisions Anderson et Mac Laws rangées en bataille; leur artillerie, prête à ouvrir le feu, réservait ses coups jusqu'au moment où l'infanterie ennemie serait obligée de se déployer devant elle à petite portée.

Franklin avait achevé ses ponts, mais le général en chef lui envoya l'ordre de ne pas les franchir avant que ceux de Fredericksburg fussent praticables. Pour vaincre la résistance que les fédéraux rencontraient devant cette ville, Hunt proposa à Burnside d'embarquer des soldats dans les bateaux qui n'avaient pas

encore été amarrés, et de les envoyer sur l'autre rive pour débusquer les tirailleurs ennemis : c'est ce qu'on aurait dû faire tout d'abord. Le 7^e Michigan, le 19^e et le 20^e Massachusetts, en tout un millier d'hommes, passèrent ainsi rapidement en ne perdant que quelques hommes. Ils furent bientôt renforcés, et les Mississipiens, rejetés sur le milieu de la ville, laissèrent derrière eux soixante prisonniers, une trentaine de tués et une centaine de blessés. Vers quatre heures, les deux ponts furent enfin achevés, et Sumner fit occuper Fredericksburg par la division Howard. Le Rappahannock était donc franchi sur tous les points ; mais la nuit arrivait et la journée du 11 finissait. C'était un premier délai accordé à l'ennemi.

Il en avait profité. Au bruit du canon d'alarme, Lee était accouru au quartier général de Longstreet. Il devait craindre que ce mouvement ne fût qu'une feinte ; mais, lorsque le brouillard, en se déchirant, lui fit découvrir toute l'armée fédérale, et lorsque les avant-postes de Hood eurent échangé des coups de fusil, sur la rive droite, avec la cavalerie de Franklin, le doute ne fut plus possible. La joie qu'éprouva à cette vue le commandant de l'armée confédérée, et qu'il ne cacha pas à ceux qui l'entouraient, fut partagée par tous ses soldats. En effet, après

avoir fortifié avec soin une position naturellement presque inexpugnable, il voyait son adversaire se jeter, tête baissée, dans le cercle de feu préparé de longue main pour le recevoir. Il ne s'agissait plus que de réunir toute l'armée sur le terrain où Burnside allait si imprudemment la chercher. Ce dernier laissa encore à son adversaire le temps de faire cette concentration. Jackson fut appelé en toute hâte; mais Ewell et D. H. Hill, qui se trouvaient sur le bas Rappahannock, ne pouvaient pas arriver avant le surlendemain, 13, et Taliaferro, campé à Guineys-Station, pas avant le 12 au soir. Si la bataille eût été livrée ce jour-là, Lee aurait donc été privé du concours de deux ou trois de ses divisions.

Pour qu'il en fût ainsi, il eût suffi que Burnside donnât à Franklin, dès qu'il apprit l'achèvement des deux ponts de gauche, l'ordre de faire défiler ses soldats sur ces ponts : une grande partie des troupes de ce général se serait ainsi trouvée sur l'autre rive dès le 12 au matin, et, pendant qu'elles auraient commencé le combat, tout le reste de l'armée eût pu franchir le fleuve et les soutenir. Il n'en fut rien. Retenu par les instructions de Burnside, Franklin ne commença à passer que le 12 au matin : le corps de Reynolds prit le pont inférieur; celui de Smith, le pont supérieur.

La nuit du 11 au 12 fut très-froide, et les soldats, privés de feu, souffrirent beaucoup. Le matin, ils se trouvèrent enveloppés, comme la veille, d'une brume favorable pour les opérations préliminaires. Mais ces opérations auraient dû être terminées vers midi, heure à laquelle le brouillard se dissipait d'ordinaire : au lieu de cela, la journée tout entière se perdit encore en simples préparatifs, et, lorsque le soleil parut, Lee put examiner, à loisir, toute l'armée ennemie déployée devant lui, en se disant que, le lendemain matin, tous ses soldats seraient aussi rassemblés sur le champ de bataille.

Burnside ne semble avoir attaché aucune importance à ce retard et n'avoir rien fait pour presser le passage, afin d'engager le combat dès le 12. Vers cinq heures du soir, il vint inspecter les positions occupées par Franklin. Si l'armée du Potomac avait une chance de remporter la victoire, c'était en portant tous ses efforts de ce côté, contre les bois où était établie la droite confédérée. Franklin chercha à le prouver à son chef et lui demanda les ordres nécessaires pour tenter, dans la matinée du lendemain, une attaque vigoureuse avec toutes ses forces : il lui fallait la nuit entière pour les réunir et les masser. Au milieu de l'obscurité, prolongée par les brouillards,

qui ne laissait que quatre ou cinq heures de jour pour la vraie bataille, un certain temps lui était nécessaire pour remuer ses quarante mille hommes. C'étaient même cinquante-cinq mille hommes qui pouvaient être rassemblés en avant des ponts inférieurs, si l'on ajoute à ceux que commandait Franklin la partie de la grande division de Hooker qui devait au besoin le soutenir. En effet, les divisions Birney et Sickles, du corps de Stoneman, bivaquaient sur la rive gauche, en face de Smithfield, prêtes à passer sur le pont que Reynolds avait traversé dans la journée du 12. Mais Burnside ne sut prendre aucune décision, et il quitta Franklin en lui promettant de lui envoyer ses ordres avant minuit. La nuit se passa sans qu'ils vinsent, temps précieux irréparablement perdu, et ce n'est que vers six heures du matin que le général en chef donna à ses trois lieutenants des instructions pour la journée décisive qui était déjà commencée. Franklin les reçut un peu avant huit heures. C'est dans ces instructions, et non dans les récits faits après coup, qu'il faut chercher les desseins du général en chef. Au lieu du grand mouvement contre la droite ennemie, recommandé par ses principaux lieutenants, Burnside prescrit deux attaques partielles et simul-

tanées, qui doivent être faites chacune par une ou deux divisions, sur deux points séparés l'un de l'autre par plus de six kilomètres : dans la direction de Hamiltons-Crossing et sur le Telegraph-Road. Il semble, d'après les mesures qu'il ordonne, que le général unioniste espère encore surprendre son adversaire, malgré les quarante-huit heures de répit qu'il lui a accordées. Il compte, en effet, qu'une ou deux divisions suffiront pour enfoncer, de chaque côté, la ligne ennemie, et qu'une fois maître de ces deux points, il fera tomber facilement tous les ouvrages élevés par Lee avec tant d'art et de soin. En faisant connaître à Franklin l'attaque qui sera dirigée, à droite, sur Maryes-Hill, et en lui ordonnant de placer des troupes à portée de celles qui vont l'entreprendre, il lui prescrit de tenir tout son commandement prêt à faire un mouvement excentrique pour descendre l'ancienne route de Richmond. C'est cette route qui longe le Rappahannock jusqu'au Massaponax; après avoir passé ce ruisseau, elle incline au sud vers Bowlinggreen, tournant ainsi l'extrême droite de la ligne de bataille des confédérés. Le plan de Burnside consistait donc à enlever, avec de faibles détachements, les clefs des positions ennemies à gauche et à droite, pour mettre, aussitôt après, son armée en marche sur deux lignes divergentes : Sum-

ner et la plus grande partie de la grande division Hooker, suivant le Telegraph-Road; Franklin et le reste des troupes de Hooker, celle de Bowlingreen. Les deux attaques partielles n'étaient que le prélude de cette opération, qui supposait l'adversaire divisé et surpris avant d'avoir pu rassembler ses forces ¹.

Le 13, au matin, les deux grandes divisions de Sumner et de Franklin étaient tout entières sur la rive droite du Rappahannock. Le premier avait placé le corps de Couch (2^e) dans Fredericksburg et aux environs, en face de la terrasse formée par les hauteurs de Maryes-Hill et de Stansbury-Hill; celui de Wilcox (9^e) était à gauche du Hazel-Run et s'appuyait aux berges du Deep-Run, le long de l'ancienne route de Richmond. Franklin avait déployé à sa droite le corps de Smith (6^e), qui s'étendait presque jusqu'au Deep-Run et occupait la légère ondulation de terrain entre la route et les rives du Rappahannock. L'extrême gauche était formée par le corps de Reynolds (1^{er}), établi en avant de Smithfield. La cavalerie de Bayard avait tâté la veille les avant-postes de l'ennemi. On l'avait trouvé partout en nombre, et les renseignements recueillis dans le pays présentaient ses positions dans les bois comme presque inexpugnables.

1. Voyez la note A, à la fin du volume.

Tout était prêt, en effet, du côté des confédérés, pour recevoir l'attaque attendue depuis deux jours. L'arrivée de Jackson avait permis à Longstreet de resserrer ses lignes sur la gauche. Dès le 12, après midi, A. P. Hill avait relevé Hood dans les ouvrages qui garnissaient la lisière des bois de Hamiltons-Crossing à Bernards-Cabin; Hood s'était établi sur les hauteurs entre le Deep-Run et le Hazel-Run, prenant la place de Pickett, qui fut placé au pied des collines entre le second ruisseau et le Telegraph-Road. Ransom, qui était posté sur le Plank-Road, assez loin en arrière, s'avança pour renforcer la ligne de Mac Laws et d'Anderson, et envoya la brigade Cooke occuper, entre ces deux divisions, la gauche du mur de pierre qui longeait le Telegraph-Road. La division Taliaferro, du corps de Jackson, forma, le 12 au soir, une seconde ligne derrière celle d'A. P. Hill.

D. H. Hill et Ewell avaient une longue route à parcourir : ils marchèrent toute la nuit du 12 au 13 et arrivèrent au point du jour. Jackson plaça le premier en troisième ligne derrière Taliaferro; Ewell se mit un peu en retour, à droite de ce dernier, en appuyant son extrême droite au chemin de fer, en avant de Hamiltons-Crossing et faisant, par conséquent, face au nord. La cavalerie de Stuart s'étendait au delà de ce

point, des deux côtés de l'ancienne route de Richmond. Ce général avait avec lui dix-huit pièces de canon, dirigées par un jeune officier aussi habile qu'intrépide, le major Pelham. Sur toute la ligne, l'artillerie avait été placée de manière à commander l'espace que les fédéraux devaient traverser avant d'engager le combat avec l'infanterie. Quarante-sept bouches à feu couvraient la partie la plus exposée du front du corps de Jackson, dont quatorze, à droite, sur les pentes de Prospect-Hill, vingt et une, à gauche, autour de Bernards-Cabin, et douze à deux cents mètres, à droite de ces dernières, dans une position avancée au delà du chemin de fer, d'où elles pouvaient prendre de flanc toute colonne qui se dirigerait contre la pointe de bois mentionnée plus haut. La plupart des canons de Hood occupaient le sommet de Lees-Hill, d'où ils enfilèrent le Telegraph-Road. Deux grosses pièces de 30, récemment arrivées de la fonderie de Richmond, vinrent les renforcer le 12, au soir ; mais toutes deux éclatèrent pendant la bataille du lendemain. Le reste de l'artillerie de Longstreet était placé dans les redoutes qui couronnaient Maryes-Hill, Cemetery-Hill et Stansbury-Hill. Les confédérés avaient en ligne près de deux cents bouches à feu.

Ce fut Franklin qui commença le combat. Dès qu'il

reçut les instructions de Burnside, il prescrivit à Reynolds de prendre la division Meade et de lui faire attaquer la position indiquée, qui correspondait à peu près au centre d'A. P. Hill. Les deux autres divisions du même corps, sous Gibbon et Doubleday, formées en colonnes de brigades, eurent ordre de soutenir Meade, en se tenant un peu en arrière, la première de sa droite et la seconde de sa gauche. Il avait environ cinq mille hommes sous ses ordres, Doubleday autant, Gibbon près de six mille, ce qui portait à seize mille le nombre des combattants effectifs dont Reynolds pouvait disposer. Le brouillard était si épais que, des lignes confédérées, on entendait, sans pouvoir distinguer l'ennemi, les commandements de ses officiers. Ceux-ci marchaient à l'aveugle et par suite fort lentement : on n'avait pour se diriger que le vague souvenir des objets qu'on avait pu apercevoir la veille. La plaine était coupée de fossés larges et profonds, qui retardaient le passage de l'artillerie et rompaient les rangs de l'infanterie. Enfin, entre neuf et dix heures, Meade avait dépassé la route et se préparait à l'attaque, lorsque le brouillard s'éclaircit et permit tout à coup aux confédérés, qui, jusque-là, n'avaient échangé avec les fédéraux qu'un feu de tirailleurs, de voir leurs colonnes. Aussitôt les canons de Stuart, postés sur la route,

ouvrirent contre Meade un feu d'écharpe, qui l'obligea à s'arrêter. Sa brigade de gauche se mit en potence pour soutenir l'artillerie de la division, qui cherchait à réduire au silence celle de l'ennemi. Au bout d'une demi-heure, Doubleday vint la relever, et se déploya en face de Stuart, pendant que Meade continuait sa marche en avant. Cette démonstration des batteries légères des confédérés occupa ainsi toute une division, qui, si elle avait pu suivre celle de Meade, eût peut-être assuré le succès de l'attaque que celle-ci allait tenter. Mais les fédéraux combattaient avec un fleuve à dos, et, plus ils s'éloignaient de leurs ponts, plus ils craignaient d'en être coupés en cas d'échec. Le soin de couvrir leurs communications absorbait donc déjà une grande partie de leurs forces.

Pendant que Doubleday a fait face à gauche, Meade s'avance vers le chemin de fer. Pas un ennemi ne paraît à la lisière des bois. Jackson dissimule ses bataillons, pour attendre son adversaire à bonne portée : toutefois l'artillerie fédérale couvre d'obus les taillis occupés par la division A. P. Hill et lui fait éprouver des pertes assez sensibles. Pelham s'est retiré ; mais Doubleday ne reçoit pas encore l'ordre d'avancer, car on craint toujours que l'ennemi ne fasse un retour offensif sur la route. Meade, pendant ce temps, est

arrivé à huit cents mètres environ des positions occupées, près de Prospect-Hill, par l'artillerie de Walker. A un signal donné, celle-ci ouvre le feu ; les douze pièces postées au centre gauche de la ligne confédérée en font autant. Meade se trouve seul dans un espace entièrement découvert, où il est exposé au tir de deux puissantes batteries, qui flanquent la position de Jackson, et dont les projectiles se croisent dans ses rangs. Le silence même des bois qui couvrent l'ennemi prouve aux soldats expérimentés que celui-ci y est en force et veut provoquer une attaque.

Avant de faire cette attaque, il faut éteindre le feu de son artillerie et attendre des renforts qui puissent le tenir en échec sur les autres points. Gibbon se déploie à droite de Meade, et la gauche du corps de Smith, formée par la division Howe, s'avance vers les positions de Bernards-Cabin, en donnant la main à Gibbon. Enfin Franklin, ayant déjà sa grande division en ligne, appelle à lui les deux divisions du corps de Stoneman, qui avaient été détachées du commandement de Hooker et placées sur la rive gauche pour le soutenir au besoin. Celle de Sickles reste près des ponts ; celle de Birney est envoyée au secours de Meade. Vers cette heure-là, un peu avant midi, Franklin reçut de Burnside l'ordre, aussi vague

que les précédents, « d'avancer sa ligne et sa droite ». C'était le moment où, en effet, toute sa ligne s'avancait, et il n'était plus temps de rien changer aux dispositions déjà prises. Pendant que, sur la gauche fédérale, l'infanterie se déploie ainsi, les trois batteries de la division Birney engagent le feu contre l'artillerie de Walker, établie sur Prospect-Hill; celles de Gibbon répondent aux pièces confédérées qui sont placées en avant du chemin de fer, et, après une heure et demie de combat, elles finissent par obtenir un avantage marqué. Elles ont fait sauter deux des caissons de Walker; et, quoique Jackson ait relevé toutes les pièces qui couvrent son front, son feu s'est visiblement ralenti. Birney approche. Reynolds donne à Meade le signal de l'attaque.

A. P. Hill avait posté dans la pointe de bois, au delà du chemin de fer, une partie de la brigade Brockenborough. Sa ligne était formée, en arrière de la voie, par trois brigades : Lane au centre et un peu en avant des autres, Pender à gauche et Archer à droite, séparés les uns des autres par d'assez grands intervalles. Derrière ces intervalles, sur la route militaire, se trouvaient les brigades Gregg, à droite, et Thomas, à gauche.

Les Pennsylvaniens de Meade étaient une troupe

éprouvée, que nous avons déjà vue combattre vaillamment devant Richmond, à Beaverdam et dans la sanglante journée de Glendale. Au moment où ils s'avancent, éclairés par un brillant soleil, dans la plaine découverte qui les sépare du bois, un feu très-vif de mousqueterie s'allume sur toute la lisière, et, l'artillerie fédérale s'étant tue pour ne pas tirer sur eux, les canons confédérés les couvrent de mitraille. Rien ne les arrête cependant : la pointe de bois est envahie, et Brockenborough vivement rejeté de l'autre côté du chemin de fer; la batterie établie dans le voisinage est obligée de se retirer en toute hâte. L'élan de Meade ne s'arrête pas là : il traverse promptement le chemin de fer, et, sans ralentir son allure, il enlève les retranchements défendus par la brigade Lane. La première ligne confédérée est percée. La brigade fédérale de Sinclair, soutenue par celle de Magilton, disperse les soldats de Lane, tandis qu'à sa gauche celle du général unioniste Jackson, pénétrant dans l'intervalle de la ligne ennemie, déborde la gauche d'Archer, la rejette en désordre et continue sa course jusqu'à la route militaire, où elle rencontre la brigade Gregg, qui ne s'attendait guère à une attaque aussi vigoureuse. Gregg lui-même, prenant l'ennemi pour des soldats confédérés de la première ligne, dé-

fend à ses hommes de tirer, et, lorsqu'une décharge à petite portée vient enfin le détromper, il tombe mortellement atteint. Le régiment le plus exposé de la ligne, appelé les Orrs-Rifles, est à peu près anéanti. Le reste de la brigade se reforme avec peine, à une certaine distance en arrière. Pendant ce temps, la droite de Meade, après avoir poussé la brigade Lane devant elle, a engagé le combat avec celle de Thomas, qui lui tient tête. Le moment est décisif : il faudrait une ou deux divisions fraîches pour pénétrer par la trouée que Meade a ouverte dans la première ligne confédérée et attaquer immédiatement la seconde, car la division pennsylvanienne a épuisé son élan et ses forces. Mais aucun renfort n'est à portée : Doubleday, à gauche, est resté longtemps à observer la route de Richmond; Gibbon, à droite, après une attaque assez vigoureuse, se laisse arrêter, au bord du chemin de fer, par la dernière brigade de gauche de la ligne de Hill; plus à droite enfin, tout le corps de Smith, fort d'environ vingt et un mille hommes, est déployé devant le centre de l'ennemi, avec lequel ses tirailleurs n'échangent que de rares coups de fusil. De ce côté, les fédéraux n'ont pas sérieusement entamé le combat; mais il faudrait plusieurs heures pour amener au secours de l'extrême gauche une partie du corps de

Smith. Enfin la division Birney n'est pas arrivée à la hauteur du point où Meade se trouvait avant l'attaque. Franklin a placé son quartier général fort loin en arrière, et, s'en tenant à l'exécution littérale des ordres qu'il a reçus, il n'ose engager la plus grande partie de ses forces, les gardant prêtes à faire le mouvement sur la route de Richmond indiqué dans la dépêche de Burnside. Ainsi, faute d'un plan bien tracé, faute surtout d'instructions positives pour la concentration de ses troupes, Franklin se trouve avoir éparpillé sur une ligne trop étendue les cinquante mille hommes placés sous ses ordres; et les cinq mille soldats de Meade, privés d'un secours opportun, vont perdre, en un instant, tout le fruit de leur courage.

En effet, une partie de la brigade Archer tient bon à l'extrême droite confédérée; les soldats de Brockenborough, de Lane, de Gregg, se rallient à la voix de leurs officiers; enfin ils ont derrière eux trois fortes divisions qui n'ont pas encore été entamées et qui accourent pour les soutenir. Pendant que la brigade Paxton, de la division Taliaferro, s'avance et arrête le front des fédéraux, Early, qui ce jour-là commande la division d'Ewell, tombe avec trois brigades sur leur flanc gauche. Il était impossible de tenir tête plus longtemps à des forces aussi

considérables; le général unioniste Jackson se fait tuer en cherchant en vain à opposer une barrière au flot des ennemis, qui sont quatre ou cinq fois plus nombreux que les soldats de Meade. Ceux-ci sont rejetés sur le chemin de fer et le repassent en désordre. Early traverse la voie à leur suite, à la tête de sa division et des débris de celle d'A. P. Hill, groupés autour d'elle. Les confédérés s'élancent, avec de grands cris, sur l'artillerie qui couvre la retraite de Meade; mais, en ce moment, la division Birney paraît sur leur flanc droit, et, par un feu bien nourri, les oblige promptement à se réfugier dans les bois, en laissant sur le terrain plus de cinq cents hommes tués ou blessés. Birney, franchissant, à son tour, le chemin de fer, s'empare des broussailles qui se trouvent au sud de cette ligne, et pousse jusqu'au bois; mais il ne peut entamer de nouveau la position de ses adversaires. Meade a trop souffert pour lui être d'aucun secours. Doubleday s'étend toujours à gauche, en face des canons confédérés, qui ont repris position sur Prospect-Hill. Quoiqu'il n'ait pas lutté de près, Gibbon, se trouvant exposé sans abri à un feu bien dirigé d'artillerie et de mousqueterie, a éprouvé des pertes sérieuses, et lui-même a été blessé. Les boulets ennemis parcourent, en tous sens, la vaste plaine, dans

laquelle on aperçoit au loin les réserves fédérales : l'un de ces projectiles, lancé par un canon Whitworth à travers le Massaponax, vint ainsi frapper mortellement le général de cavalerie Bayard, pendant qu'il était tranquillement assis au pied d'un arbre. Plein d'entrain et d'audace, aguerri par de longues campagnes contre les Indiens, Bayard en avait rapporté un rare et glorieux souvenir, une blessure de flèche qui avait profondément marqué sa joue : il aurait certainement pris l'une des premières places parmi les chefs les plus brillants de la cavalerie fédérale, et périt regretté de tous ses camarades. A deux heures, Reynolds était maître de la ligne du chemin de fer ; mais il ne se sentit pas assez fort pour tenter de reprendre les bois dont Meade s'était un moment emparé.

Pendant qu'on se disputait ainsi, avec acharnement, la portion de forêt voisine de Hamiltons-Crossing, l'attaque de l'aile droite fédérale avait été plus malheureuse encore et surtout plus sanglante. On se souvient que Burnside voulait lancer sur les deux routes dites le Plank-Road et le Telegraph-Road une colonne, de force égale à celle qui devait faire l'attaque de gauche, et qu'il comptait s'emparer ainsi de toutes les positions de Maryes-Hill, de Cemetary-Hill et de Stansbury-Hill. Les deux attaques devaient être à peu près simul-

tanées. Le matin, de bonne heure, Sumner avait pris ses dispositions de combat, sans être troublé par l'ennemi, grâce au brouillard épais qui enveloppait les deux armées. La division de French, du corps de Couch, fut désignée pour la périlleuse mission de conduire l'attaque ; celle de Hancock devait la suivre et la soutenir.

Burnside s'était réservé le soin de diriger plus spécialement le combat sur cette partie de son front : cependant il n'avait pas passé le Rappahannock et s'était établi dans la belle habitation de M. Philipps, qui, des hauteurs de la rive gauche, a vue sur toute la plaine et sur les collines opposées. Il avait près de lui toute l'artillerie de réserve, qui se préparait à appuyer par son feu l'attaque de l'infanterie. Mais les brumes épaisses qui remplissaient la vallée du Rappahannock et lui cachaient l'armée ennemie ne se dissipèrent que vers onze heures : c'était le moment où Meade canonait les batteries confédérées de Prospect-Hill. Le combat n'avait donc pas encore sérieusement commencé sur la gauche. A mesure que le soleil faisait évanouir les vapeurs attachées aux flancs des collines, on voyait du quartier général unioniste se dessiner les lignes successives de retranchements remplis de soldats ennemis, dont les baïon-

nettes étincelaient dans le lointain. Les confédérés attendaient immobiles l'attaque de leurs adversaires; mais, dès que la ville de Fredericksburg parut à leurs yeux, remplie des troupes fédérales qui s'y étaient massées après avoir passé le fleuve, leur artillerie ouvrit le feu sur cette malheureuse cité. Les hauteurs de Maryes-Hill furent aussitôt entourées d'une double couronne de fumée blanche, que ses reflets bleuâtres ne permettaient pas de confondre avec les derniers flocons du brouillard matinal et qui révélait la force des moyens de défense accumulés par Lee sur ce point. Ce prélude aurait dû faire sentir à Burnside la témérité de son entreprise; mais son parti était pris irrévocablement. Il donna à sa droite le signal de l'attaque, et les colonnes de French, débouchant dans la plaine, vinrent bientôt détourner de la ville l'attention des canonnières ennemis.

Ces colonnes, sortant par le cimetière, sont obligées de défilier sur les deux ou trois ponts qui subsistent encore, pour passer le grand fossé d'écoulement, et de se déployer ensuite, de l'autre côté, sous le feu meurtrier de toutes les batteries de Mac Laws. Les boulets font d'affreux ravages dans ces masses profondes et presque immobiles. Elles ne sont pas ébranlées cependant et, aussitôt que la ligne est formée, la

brigade Kimball, suivie à petite distance par les deux autres brigades, s'avance contre le mur de pierre qui borde la route, derrière lequel sont postées les brigades ennemies de Cooke et de Cobb. Dans les six cents mètres que ces troupes ont à parcourir, chaque pas en avant est marqué par des cadavres : elles serrent les rangs et ne s'arrêtent pas. Arrivées à deux cents mètres de l'ennemi, elles sont accueillies par un feu de mousqueterie dont tous les coups, ajustés à loisir, font des victimes.

L'artillerie de Hunt a cherché en vain à éteindre le feu des batteries postées sur Maryes-Hill : la distance est trop grande ; elles dédaignent de lui répondre pour ne s'occuper que des assaillants, et Hunt est obligé lui-même d'interrompre son feu, de peur de tuer plus d'amis que d'ennemis. Les pièces de campagne du corps de Couch ne peuvent accompagner leur infanterie : elles seraient démontées en un instant. Les soldats de French cependant poussent toujours en avant ; mais, à cinquante pas du mur, la première ligne, qui est réduite à une poignée d'hommes, s'arrête et commence à tirailler. Les deux brigades qui la suivent ne peuvent dépasser ce point fatal et, après une seule décharge, elles se retirent en laissant un tiers des leurs sur le terrain. Hancock

leur succède aussitôt. Ce brillant officier, qui a toujours su inspirer à ses soldats l'ardeur dont il est lui-même animé, a sous ses ordres des troupes éprouvées. La vue du massacre de leurs camarades et des formidables positions qui s'élèvent devant eux ne les fait pas hésiter un seul moment. Trois drapeaux, plantés par les soldats de French à quatre-vingts ou cent mètres de la ligne ennemie, flottent au milieu des boulets et des balles, et s'élèvent seuls au-dessus des cadavres qui les entourent. Ils semblent appeler à eux de nouveaux combattants ou plutôt de nouvelles victimes. La brigade irlandaise de Meagher s'élance la première. Une partie des troupes de French, qui n'a pas voulu quitter les environs de ce champ de carnage, se joint à elle : le reste de la division Hancock la suit de près. Tous les généraux sont à pied, à la tête de leurs soldats. La division Howard sort de la ville pour marcher sur les traces de Hancock, s'il remporte un premier succès. A gauche, Wilcox a déployé le 9^e corps en face de la division confédérée Pickett; les divisions Sturgis et Getty s'étendent du Hazel-Run au Deep-Run, tandis que celle de Burns est de l'autre côté de ce dernier ruisseau, près du corps de Smith. Le remblai d'un chemin de fer inachevé couvre la gauche de Hancock, jusqu'à une certaine distance du

mur de pierre; rien ne le protège au centre ni à droite. Cependant toute sa ligne atteint et dépasse les drapeaux plantés par French; mais, à vingt ou vingt-cinq mètres du mur, elle s'arrête à son tour, et tous ceux qui vont au delà tombent frappés à l'instant. La ligne fédérale flotte, sans pourtant reculer beaucoup : elle s'enveloppe de fumée et ouvre un feu violent sur les défenseurs du mur de pierre. De temps en temps, on voit un groupe de soldats s'avancer pour atteindre l'obstacle; mais ce mouvement, toujours infructueux, est bientôt suivi d'une prompte retraite, qui ramène en arrière le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort. Toutefois les fédéraux tiennent bon, et, s'ils ne peuvent gagner de terrain, ils se laissent décimer sans abandonner la place. Leurs pertes sont énormes, mais leurs adversaires commencent à souffrir aussi : ils ont beau s'abriter derrière le mur, l'artillerie, qui tire par-dessus leurs têtes, a beau lancer ses shrapnells au milieu des assaillants, leurs rangs s'éclaircissent rapidement.

Les deux brigades qui, jusqu'à présent, ont seules défendu le mur de pierre perdent leurs deux chefs au même moment. Le général Cobb est tué, et le général Cooke grièvement blessé. Mais les renforts

sont proches et nombreux. La brigade Ransom¹ vient au secours de celle de Cooke; Kershaw est envoyé par Mac Laws à l'aide des soldats de Cobb. Ces troupes nouvelles se placent derrière celles qu'elles sont venues soutenir, et, grâce à une légère inclinaison du sol de la route, elles peuvent ouvrir sur les assaillants un feu, bien nourri, de quatre rangs. La partie est perdue pour les fédéraux. Les plus intrépides reconnaissent que ce serait une folie de rester plus longtemps devant une position qu'il est impossible d'enlever. A gauche, Sturgis et Getty, chacun d'un côté du Hazel-Run, échangent une vive fusillade avec Pickett et les troupes postées à l'angle sud de Maryes-Hill; et, sans pouvoir s'approcher d'elles assez près pour les menacer sérieusement, ils se trouvent exposés au feu croisé des batteries de Hood et de Mac Laws, qui leur font éprouver des pertes considérables. Sur six mille hommes, la division Hancock en a vu tomber deux mille, dont cent cinquante-six officiers; parmi les blessés, ceux qui peuvent se traîner forment une longue colonne, qui s'étend jusqu'aux hôpitaux improvisés dans la ville de Fredericksburg. Les autres

1. Cette brigade avait, comme plusieurs autres, conservé le nom de son ancien chef, quoique celui-ci eût le commandement de toute la division à laquelle elle appartenait.

encombrent le terrain sur lequel les fédéraux se maintiennent avec obstination. C'est en vain que Howard s'avance à droite pour soutenir les efforts de Hancock; que Getty, passant le Hazel-Run avec deux brigades, cherche à faire une diversion en sa faveur en attaquant la droite des positions confédérées : toutes ces tentatives ne font qu'augmenter le nombre des victimes sans ébranler l'ennemi. Le moment est venu où il faut céder, et les fédéraux se retirent derrière un léger pli de terrain, situé en avant du fossé d'écoulement, qui, en quelques endroits, leur offre un certain abri. Howard occupe la droite de la ligne, Hancock et French le centre avec les débris de leurs divisions, Sturgis et une partie des soldats de Getty la gauche. Entre le Hazel-Run et le Deep-Run, il n'y a aucune troupe unioniste, si ce n'est sur les rives mêmes du Rappahannock. Il est environ une heure et demie. C'est le moment précis où, sur la gauche, Jackson vient de rejeter Meade hors du bois de Hamilton. Le plan formé par Burnside de surprendre et de diviser l'armée confédérée a donc complètement échoué. Les deux attaques indépendantes qui en formaient la première partie ont été faites chacune avec plus de forces qu'il ne l'avait prescrit et avec une grande vigueur : toutes les deux n'ont réussi,

au prix de flots de sang, qu'à révéler la force des positions ennemies; et, sans avoir gagné un pouce de terrain, c'est l'armée fédérale, au lieu de celle de Lee, qui se trouve partagée en deux fractions, livrant chacune de son côté sa bataille séparée.

Tout commandait à Burnside de s'arrêter et de renoncer à son entreprise, ou de changer son plan. Mais, loin de le faire, il s'y attacha avec la persistance des hommes que les échecs irritent sans les éclairer. Il envoya à Franklin l'ordre d'aborder de nouveau l'ennemi, et cette fois avec l'ensemble de ses forces, afin d'attirer toute son attention et de faciliter une nouvelle attaque sur la droite. Il ne savait pas que ses divers assauts de ce côté avaient été repoussés uniquement par l'artillerie de Longstreet et par quatre brigades d'infanterie, tandis qu'à l'autre extrémité de la ligne, Jackson n'avait engagé qu'un peu plus de la moitié de son monde. Il demandait à Franklin de remporter le premier succès : il eût fallu pour cela qu'il donnât à ce général l'appui de toutes les troupes qui ailleurs ne prenaient point part à la lutte. Hooker, dont une division se trouvait dans Fredericksburg et deux à l'aile gauche, en avait en outre, sur la rive septentrionale, trois autres qui pouvaient encore se porter de ce côté. Burnside lui ordonna de leur faire

passer le fleuve, mais ce fut pour les diriger sur la partie du champ de bataille qui venait d'être déjà si inutilement arrosée de sang : l'une d'entre elles devait aller soutenir à gauche la division Sturgis, les deux autres tenter une nouvelle attaque contre le mur qui avait brisé tous les efforts de French et de Hancock. Hooker partit aussitôt avec les divisions Sykes et Humphreys, du corps de Butterfield, désignées pour cette périlleuse mission. Il passait, avec raison, pour l'un des généraux les plus braves et les plus entreprenants de l'armée. Depuis la bataille de Williamsburg, où il avait soutenu la lutte presque seul contre Longstreet, jusqu'à celle de l'Antietam, où il avait été blessé, il avait, par toute sa conduite, mérité le surnom, que ses soldats lui avaient donné, de « Fighting Joe », ou « Joseph le batailleur ». Mais, lorsqu'il vit les positions qu'on lui prescrivait d'attaquer, lorsqu'il eut interrogé French et Hancock sur les moyens de les aborder, son intelligence militaire lui montra clairement l'impossibilité de réussir, et il envoya à Burnside un aide de camp pour lui demander un contre-ordre. Le général en chef fut inflexible. Hooker était tellement convaincu, qu'il prit une de ces résolutions qui ne sont permises qu'aux hommes dont le courage est au-dessus de tout soupçon. Au

lieu de mener ses soldats à une inutile boucherie, il repassa le fleuve de sa personne pour aller lui-même dissuader son chef d'un projet aussi désastreux. Burnside, retenu par une étrange fatalité sur la rive gauche du fleuve, n'avait pas quitté la maison Philipps : il n'avait vu de près ni les positions qu'il s'obstinait à vouloir enlever, ni les scènes de carnage dont elles étaient le théâtre ; il n'avait ni partagé les dangers ni acquis l'expérience de ceux qui les avaient assaillies, et qui avaient eu la chance d'en revenir : son devoir était donc de les écouter. Mais l'idée fixe qui s'était emparée d'un esprit fatigué par une tâche trop lourde égarait le cœur et la raison de ce brave soldat. Les officiers qui l'entouraient, témoins silencieux d'une scène qu'ils ont bien souvent racontée depuis, voyaient avec effroi le malheureux Burnside se promener à grands pas sur la terrasse d'où il découvrait tout le champ de bataille, et, montrant de la main les hauteurs, couronnées d'un nuage de fumée, d'où l'artillerie confédérée foudroyait ses bataillons, répéter machinalement : « Il faut que cette crête soit enlevée ce soir. » Hooker ne put obtenir d'autre réponse à ses instances. Il ne lui restait plus qu'à obéir.

Une heure et demie s'était ainsi écoulée. Pendant

ce temps, le combat n'avait guère repris sur la gauche fédérale. Comme nous l'avons dit, la ligne de Franklin avait un tel développement que le temps lui manquait pour réunir ses forces et aborder l'ennemi avec quelques chances de succès. Les positions occupées par Hood étaient aussi formidables que celles de Jackson, et bien flanquées d'artillerie. Le corps de Smith était vis-à-vis de ces positions, mais à une distance considérable ; la plus grande partie de ses forces étant rangée le long d'un coudé très-marqué du Deep-Run, dans le voisinage de la route de Richmond ; la division de Howe, à gauche, plus avancée que les autres, faisait face aux hauteurs de Bernards-Cabin et aux bois voisins, qui étaient occupés par la droite de Hood et la gauche d'A. P. Hill. Le terrain à travers lequel il eût fallu amener les troupes pour les concentrer était coupé et difficile, et certainement leur marche aurait été retardée jusqu'à la nuit. D'autre part, une attaque faite par une seule division eût eu le même sort que celle de Meade. Les confédérés, encouragés par cette immobilité, se décidèrent enfin, vers trois heures, à prendre l'offensive. La brigade Law attaqua la gauche de la division Howe, postée sur le chemin de fer ; mais elle fut bientôt repoussée avec perte ; un de ses régiments, le 57^e de la Caroline du

Nord, fut presque anéanti, et perdit, à lui seul, deux cent vingt-quatre hommes mis hors de combat. En face de Hamiltons-Crossing, Birney et Sickles avaient pris la place des divisions Meade et Gibbon, envoyées en réserve pour se remettre de leurs pertes. L'artillerie ennemie avait fait aussi beaucoup souffrir Doubleday. Malgré ses forces, Franklin se trouvait donc placé de manière à ne pouvoir tenter, avant la nuit, une attaque décisive ; le général en chef ne lui avait indiqué aucun plan nouveau et lui commandait seulement de détourner le plus possible de son côté l'attention de l'ennemi. Sans doute, pour obéir strictement à l'ordre reçu, il eût pu faire tuer beaucoup de monde dans une nouvelle attaque partielle ; mais elle aurait certainement échoué sans exercer aucune influence sur ce qui se passait à l'autre extrémité de la ligne, car les confédérés étaient bien assez nombreux pour pouvoir se montrer en force partout à la fois. Il se contenta de faire continuer la fusillade que, sans avancer, presque toute sa ligne échangeait, depuis quelque temps, avec les soldats de Jackson.

Cependant Hooker, revenu sur le champ de bataille, prépare l'assaut qu'il doit donner, à son tour, aux pentes de Maryes-Hill, et il veut pour cela concentrer tout son effort sur un seul point. Plusieurs batteries

viennent hardiment se placer à quatre cents mètres du mur de pierre, pour ouvrir une brèche par laquelle la colonne fédérale pourra pénétrer. Mais ce mur, soutenu par les terres auxquelles il s'appuie, résiste à tous les coups. La nuit approche, car il est quatre heures, et l'ordre de Burnside est positif : il faut attaquer. Hooker donne enfin le signal. L'artillerie fédérale cesse aussitôt le feu; les soldats de Humphreys, débarrassés de tout ce qui peut entraver leur marche et formés en colonnes, sortent brusquement de l'abri qu'ils avaient trouvé derrière un petit mamelon; ils s'élancent avec tant d'ardeur qu'ils arrivent presque au pied du mur. Mais l'ennemi a repris aussi de nouvelles forces. Toute l'artillerie qui garnit les hauteurs a été renouvelée, et la division Pickett a été envoyée au secours des défenseurs de Maryes-Hill; une des brigades de Hood, conduite par Jenkins, est allée se poster derrière le mur, défendu déjà par quatre autres brigades. Humphreys est arrêté : comme celles qui l'ont précédée, sa division reste en ligne, exposée à un feu terrible, ne pouvant avancer et ne voulant pas reculer. Sturgis, à gauche, a attaqué de nouveau l'extrémité de Maryes-Hill; mais les confédérés l'attendent à petite portée et accueillent ses troupes par un feu violent, qui interrompt aussi leur marche. Le crépuscule est arrivé;

des jets de flamme incessants, qui brillent sans éclairer, marquent dans l'ombre les lignes des combattants. Hooker, pour employer ses propres expressions, qui rendent d'une manière saisissante le pénible devoir qui lui a été imposé, Hooker, jugeant qu'il a perdu « autant d'hommes qu'il avait reçu l'ordre d'en perdre », donne alors le signal de la retraite. Bientôt après, l'obscurité profonde d'une nuit de décembre vient mettre fin au combat et épargner aux fédéraux de plus grands sacrifices, en rendant impossible toute nouvelle tentative contre Maryes-Hill. Du côté des confédérés, Jackson eut un moment, vers la fin du jour, la pensée d'attaquer, avec tout son corps, la gauche unioniste, pour rejeter Franklin sur ses ponts. Ses ordres étaient déjà donnés et il avait même mis en mouvement la cavalerie de Stuart, lorsque, voyant la nuit approcher, il craignit d'être surpris par l'obscurité et contremanda ce mouvement : résolution fort sage, car, si les fédéraux n'osaient aller chercher leurs adversaires dans les bois, ils les auraient certainement repoussés dès qu'ils se seraient avancés, à leur tour, en rase campagne.

Cette nuit du 13 au 14 décembre fut, pour l'armée du Potomac, la plus douloureuse peut-être de toute son existence. Ses pertes s'élevaient à 12,353 hommes,

dont 1,180 tués, 9,028 blessés et 2,145 prisonniers. Elles étaient moindres sans doute qu'après les batailles livrées sur le Chickahominy et l'Antietam, mais le sentiment de leur inutilité en augmentait l'amertume. Les soldats fédéraux avaient abordé les formidables positions de Maryes-Hill avec un courage que leurs ennemis eux-mêmes n'avaient pu s'empêcher d'admirer ; ils avaient laissé au pied de cette funeste colline six mille trois cents des plus braves d'entre eux, tués ou blessés, mais il n'y en avait pas un seul dans leurs rangs qui n'eût la conviction que tant de sang avait été répandu en pure perte. L'aile gauche avait moins souffert et surtout avait eu la partie plus égale : toutefois, même de ce côté, les officiers, qui avaient vu sacrifier en vain deux divisions dans des tentatives isolées, jugeaient sévèrement le général en chef, et, quand leurs soldats connurent les événements accomplis sur la droite, ils partagèrent aussitôt les tristes impressions qui régnaient dans le reste de l'armée.

Burnside cependant ne songeait qu'à attaquer encore une fois les hauteurs de Maryes-Hill, et il avait déjà donné tous les ordres pour un assaut général. Il voulait, le lendemain matin, conduire en personne son ancien corps, le 9^e, formé en une seule

colonne par régiments. Mais les avis de tous ses officiers prévalurent enfin : les plus braves, et Sumner parmi ceux-là, le supplièrent de renoncer à une aussi funeste résolution. Parcourant avec eux les bivacs silencieux et sans feu où ses soldats attendaient la fin de cette longue et triste nuit, il put se convaincre lui-même de leurs sentiments, et reconnut combien les conséquences morales de la défaite étaient plus grandes et plus désastreuses que les pertes matérielles qui l'avaient marquée. Le jour vint enfin et trouva l'armée fédérale immobile dans les positions qu'elle avait prises le soir.

Lee, qui s'attendait à une nouvelle attaque, ne chercha pas à la provoquer. Ses pertes, en comprenant celles du 11 décembre, s'élevaient seulement à 5,209 hommes, dont 595 tués, 3,961 blessés et 653 prisonniers. C'était moins de la moitié de celles de ses adversaires : encore était-ce le combat livré entre Hill et Meade qui leur avait fait atteindre ce chiffre ; car, tandis que Jackson, à droite, comptait 3,315 hommes hors de combat, les défenseurs de Maryes-Hill et de toute la crête qui dominait Fredericksburg n'avaient perdu que 952 tués et blessés, alors qu'ils faisaient tomber 6,300 de leurs adversaires. Non-seulement l'armée confédérée n'était pas sérieusement affaiblie

par ces pertes, mais la facile victoire qu'elle venait de remporter lui avait inspiré une confiance encore plus grande qu'avant le combat. Partout des troupes fraîches avaient pris la place de celles qui avaient été engagées le 13 ; de nouveaux retranchements s'étaient élevés, pendant la nuit, sur toute la ligne occupée par Jackson et Hood : aussi, lorsque le jour parut, Lee faisait-il des vœux ardents pour que son adversaire renouvelât le combat. Dans la bataille du 13, son rôle, comme général en chef, avait été peu important, les troupes, une fois placées, n'ayant eu qu'à combattre de pied ferme dans les positions avantageuses qu'elles occupaient. Mais il crut trop facilement ce qu'il désirait et ne se prépara qu'à repousser un nouvel assaut. En effet, il ne savait pas que sa victoire fût aussi complète, aussi décisive qu'elle l'était en réalité, et tous ses généraux partagèrent son erreur. On lui a souvent reproché de n'avoir pas pris l'offensive, le 14 au matin, pour attaquer l'armée fédérale, resserrée entre le fleuve et les positions qu'elle n'avait pu enlever. Mais ce reproche ne nous paraît pas fondé. De ce qu'avec une armée de 80,000 hommes, il avait tenu tête aux fédéraux dans des bois ou derrière des ouvrages, il ne s'ensuivait pas du tout qu'il dût être vainqueur s'il venait, à son tour, se mesurer

avec eux dans une plaine découverte, où leur excellente et nombreuse artillerie aurait retrouvé tous ses avantages. L'armée de la Virginie septentrionale était le seul boulevard de la confédération, et celle-ci était trop pauvre en hommes pour pouvoir la remplacer. Lee n'avait pas le droit d'en sacrifier une partie dans une tentative aussi aventureuse, quelque brillants que pussent en être les résultats. En se maintenant dans ses positions, il rendait impossible toute campagne offensive contre Richmond et remplissait ainsi sa véritable mission. Mais, sans lancer son infanterie contre les bataillons fédéraux, dont les plus éprouvés s'étaient ralliés et reformés pendant la nuit, il aurait pu leur faire beaucoup de mal par le feu de son artillerie, qui commandait toute la plaine et particulièrement la ville de Fredericksburg. Tout était prêt pour un bombardement, les boulets étaient même dans les fours à rougir; mais Lee voulut réserver ses munitions pour l'attaque à laquelle il s'attendait toujours, et la journée du 14 se passa sans être troublée autrement que par le feu des tirailleurs, qui se trouvaient fort près les uns des autres sur toute la ligne.

Le 15, Burnside se décida à ramener son armée sur la rive gauche du Rappahannock : il demanda une suspension d'armes de quelques heures, pour

relever les blessés, qui, depuis deux jours, victimes d'une des plus horribles conséquences de la guerre, gisaient sans secours entre les combattants; et, durant la nuit, toutes ses troupes repassèrent le fleuve. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de précision et de bonheur. Le 16 au matin seulement, les confédérés s'aperçurent qu'ils n'avaient plus personne devant eux. Leurs tirailleurs rentrèrent dans la ville déserte et à demi ruinée de Fredericksbùrg et n'y trouvèrent que quelques blessés qu'on n'avait pu évacuer.

Il ne restait plus aux fédéraux qu'un dernier devoir à remplir pour terminer ce drame sanglant. Les cadavres de cinq ou six cents des plus braves étaient encore étendus au pied du mur qui avait brisé tous leurs efforts. Le 16, avec la permission de Lee, des détachements de leurs camarades vinrent leur donner la rapide sépulture du soldat mort sur le champ de bataille. Une vaste glacière se trouvait justement au pied de Maryes-Hill : tous ces tristes débris y furent entassés et remplirent jusqu'à l'orifice le gigantesque caveau qui restera désormais comme un lugubre monument de cette fatale journée.

L'armée du Potomac avait combattu vaillamment; elle n'avait pas perdu un seul canon, toutes ses attaques ayant été faites par masses d'infanterie; elle

n'avait éprouvé ni désordre, ni déroute. Mais la défaite était complète, et fut ressentie dans le pays tout entier aussi vivement que dans ses rangs. Le peu de confiance que Burnside pouvait inspirer à ses soldats avait disparu, et l'estime que personne ne refusait au noble caractère de ce malheureux général ne pouvait en tenir lieu. Halleck, son supérieur immédiat, était accusé de réserver toutes ses faveurs pour les armées de l'Ouest, qu'il avait commandées, et de n'adresser jamais que des paroles de blâme et de critique aux officiers et aux soldats de l'armée du Potomac¹. Celle-ci se sentait comme abandonnée, et un profond sentiment de tristesse, sinon de découragement, pénétra bientôt dans tous ses rangs. Les querelles politiques, qui se taisaient lorsque le canon parlait, s'envenimaient sous cette funeste influence. Elles avaient été réveillées dans tous les États du Nord par le progrès de l'opinion abolitionniste, dont la proclamation de M. Lincoln, émancipant les esclaves, avait été l'expression, et trouvaient un écho dans une armée où cette opinion n'était probablement pas alors en majorité. A ces querelles il faut joindre l'ennui et les murmures qui résultaient de l'inaction au milieu

1. Voyez la déposition de Hooker, *Report of the committee on the conduct of the war*, 1865, tome I, p. 113.

des souffrances imposées par un hiver rigoureux. Les anciens soldats, qui avaient fait la campagne de la péninsule, ne pouvaient songer sans amertume qu'après avoir vu, six mois auparavant, les clochers de Richmond, ils étaient plus éloignés que jamais du but de leurs efforts. Les nouveaux venus avaient appris à connaître la guerre par son côté le plus tragique, et l'enthousiasme qui les avait appelés sous les armes était bien refroidi. Aussi la désertion à l'intérieur, cette plaie des armées américaines, au Nord comme au Sud, qui s'était déjà développée d'une façon alarmante depuis l'arrivée de l'armée à Falmouth, atteignit-elle, après la bataille de Fredericksburg, des proportions effrayantes. Le jour où Hooker prit, ainsi que nous le dirons, le commandement à la place de Burnside, il constata que 2,922 officiers et 81,964 soldats étaient, avec ou sans permission, absents de leurs corps. L'armée n'avait pas été payée depuis six mois; les soldats qui s'étaient engagés au service de leur pays avec la conviction que celui-ci soutiendrait leurs familles, comme on le leur avait promis, recevaient d'elles chaque jour des lettres racontant leur abandon et la misère qui en était la conséquence. Aussi leurs parents et amis faisaient-ils tout ce qu'ils pouvaient pour les aider à s'échapper.

Sous le nom de provisions, on envoyait à l'armée des ballots d'habits bourgeois, destinés à déguiser les déserteurs. Quant aux généraux, ils critiquaient presque tous, les uns tout haut, les autres dans le cercle de leur intimité, les plans de campagne que l'on attribuait à Burnside. Celui-ci, en effet, ne voyant pas ou ne voulant pas voir ce qui se passait autour de lui, était absorbé par des combinaisons stratégiques dans lesquelles il espérait trouver une éclatante revanche. Le temps sec durait toujours, et, aussitôt après sa défaite, il s'était mis avec ardeur à préparer un nouveau mouvement. Cette fois, il voulait passer le Rappahannock à dix ou douze kilomètres au-dessous de Fredericksburg, tandis que sa cavalerie, conduite par Averill, remonterait ce fleuve jusqu'à Kellys-Ford, passerait le Rapidan, et, coupant le chemin de fer sur les derrières de Lee, traverserait toute la Virginie, pour aller rejoindre la garnison qui occupait Suffolk, près de l'embouchure du James. Le 30 décembre, elle était déjà à Kellys-Ford et toute l'infanterie était prête à partir, lorsque Burnside fut interrompu par un ordre formel du Président. Celui-ci avait été informé de l'état moral de l'armée du Potomac et du peu de confiance que lui inspirait son chef. Après la bataille de Fredericksburg, Franklin et Smith lui

avaient adressé un mémoire pour prouver qu'il serait inutile et dangereux de tenter de nouveau le passage du Rappahannock ; et, quelques jours après, deux autres généraux, Newton et Cochrane, se trouvant à Washington, lui avaient représenté, sous les couleurs les plus sombres, le mécontentement de l'armée. Nous avons déjà vu que M. Lincoln appliquait aux affaires militaires le système des compromis dont il avait pris l'habitude dans sa vie politique : aussi, au lieu de fermer la bouche aux mécontents, s'il les croyait dans leur tort, ou d'enlever le commandement à Burnside, s'il le jugeait incapable de l'exercer utilement, avait-il pris une demi-mesure. Il s'était borné à intervenir pour défendre à ce dernier de reprendre la campagne sans l'avoir consulté. Burnside, dont la loyauté et le patriotisme furent toujours au-dessus de tout soupçon, offrit aussitôt sa démission au Président. Elle ne fut pas acceptée ; mais Newton et Cochrane furent maintenus dans les postes qu'ils occupaient.

C'est dans cette triste situation que l'armée du Potomac vit s'achever l'année 1862, la première de son existence active : cette année marquée par tant d'événements mémorables, par le siège de Yorktown, par les batailles relativement heureuses de Williams-

burg et de Fair-Oaks, par les défaites sanglantes, mais honorables, de Gaines-Mill et de Glendale, et par le succès de Malvern-Hill; cette année qui avait vu le désastre de Manassas, la funeste capitulation de Harpers-Ferry, les victoires de South-Mountain et de l'Antietam, et qui se terminait sur le terrible échec de Fredericksburg. Pour l'armée confédérée de la Virginie septentrionale, l'année 1863 s'annonçait, au contraire, sous les meilleurs auspices. Grâce à l'énergie-despotique du gouvernement de Richmond, à l'absence de toute discussion politique dans l'intérieur de la confédération, et surtout aux qualités supérieures de Lee et de ses deux principaux lieutenants, cette armée n'avait alors d'égale, ni dans le Nord ni dans le Sud, pour la discipline et la cohésion. Elle n'échappait pas complètement aux désertions à l'intérieur, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'élevaient à un chiffre considérable. Mais ces désertions, qui ne trouvaient aucun encouragement dans la population, ne l'empêchaient pas de voir ses rangs mieux remplis qu'ils ne l'avaient été depuis six mois.

Elle ne tenta cependant aucun mouvement offensif, satisfaite de tenir en échec l'armée ennemie. Lee se borna à lancer, à la fin de décembre, des

partis de cavalerie, qui pénétrèrent jusqu'à Fairfax-Court-House, mais qui furent repoussés par la brigade de Stahel.

Nous empiéterons, de quelques jours seulement, sur l'année 1863, pour achever avec ce chapitre la période du commandement de Burnside.

Ce général n'avait pas tardé à découvrir les auteurs des rapports qui avaient décidé M. Lincoln à interrompre si brusquement son mouvement le 30 décembre. Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur les dispositions de tous ses lieutenants à son égard. Avant de reprendre ses projets offensifs, vers le milieu de janvier, il demanda au Président soit d'accepter sa démission, soit d'approuver le plan d'une campagne nouvelle sur l'autre rive du Rappahannock, dont il assumait sur lui seul la responsabilité. Il fut autorisé à exécuter ce plan, et se mit aussitôt à l'œuvre. Il se proposait de passer le Rappahannock au-dessus de Fredericksburg, pendant que le corps de Sigel, qui l'avait récemment rejoint, garderait ses communications avec Falmouth, et que celui de Couch attirerait l'attention de l'ennemi sur la partie inférieure du fleuve. De nouvelles routes furent ouvertes à travers la forêt, pour faciliter les mouvements de l'armée; et, les reconnaissances ayant prouvé

que le point appelé Banks-Ford, à dix kilomètres au-dessus de Fredericksburg, n'était pas occupé en force par l'ennemi, les grandes divisions de Franklin et de Hooker allèrent bivouaquer, le 20, à portée de ce point. Banks-Ford est un gué pendant l'été, mais il n'était pas praticable à cette époque de l'année, et il fallait construire des ponts sur les eaux grossies du Rappahannock. Burnside emmenait avec lui les pontons, qui jouaient un si grand rôle dans les opérations de l'armée depuis qu'il en avait pris le commandement. La journée du 20 janvier fut employée à tout préparer pour le passage. La fortune semblait enfin sourire au successeur de Mac Clellan. Le secret de ses mouvements avait été bien gardé; les démonstrations faites plus bas avaient, pour un moment, dérouté l'ennemi, qui n'était pas prêt à défendre, sur le point réellement menacé, la rive droite du fleuve. Les routes étaient bonnes, le temps magnifique. Au premier succès, officiers et soldats auraient oublié leurs plaintes et leurs défiances contre leur chef. Il est vrai que celui-ci était dans cette situation, périlleuse pour un général et surtout pour son armée, où ce premier succès est absolument indispensable, et où il faut tout risquer pour l'obtenir. Mais il ne lui fut pas même permis de courir ce risque. Les éléments semblèrent prendre un cruel

plaisir à le favoriser d'abord, à le tromper ensuite, et intervinrent pour lui enlever cette chance de revanche, la dernière qui lui restât. Une effroyable tempête éclata dans la nuit du 20 au 21. Le soleil levant devait voir les ponts prêts à être jetés sur le fleuve; mais la pluie entrava les préparatifs : lorsque le jour parut, elle continuait à tomber à torrents, et le sol des forêts marécageuses qui bordent le Rappahannock était transformé en une pâte molle et collante, dans laquelle voitures, chevaux et fantassins s'enfonçaient plus profondément à chaque pas. Quelques canons cependant avaient pu prendre position au bord du fleuve et une quinzaine de pontons flottaient sur les eaux qui montaient à vue d'œil. Mais il en fallait vingt pour jeter un seul pont; chaque heure de pluie rendait la route plus impraticable pour le reste des équipages, et chaque heure perdue donnait à Lee, qui n'avait à parcourir que la corde de l'arc de cercle décrit par les fédéraux, plus de chances d'arriver à temps pour leur disputer le passage. Pendant toute la journée, au milieu d'une pluie incessante, hommes et chevaux travaillèrent sans relâche à faire avancer les voitures qui portaient les bateaux. Vains efforts : à chaque pas elles s'embourbaient davantage. Les tirailleurs confédérés, qui, de

l'autre rive, observaient les travaux impuissants de leurs adversaires, leur criaient, avec une amère ironie, qu'ils allaient venir les aider à bâtir les ponts. La journée du 21 se passa ainsi; le 22 au matin, la pluie continuait toujours, les voitures n'avançaient plus du tout. Les trois jours de vivres que le soldat avait pris dans son sac allaient être épuisés. L'ennemi était sur ses gardes, et, si même les ponts avaient pu être établis, si Lee avait permis à l'armée de passer tranquillement sur l'autre rive, elle n'aurait pu y subsister pendant deux jours, faute des moyens de s'approvisionner à cette distance de ses dépôts. La partie était perdue avant d'avoir été jouée : il ne s'agissait plus que de savoir comment l'armée pourrait regagner ses cantonnements sans abandonner la plus grande partie de son matériel. Burnside courba la tête devant cet arrêt de la fortune ennemie, et, la mort dans l'âme, il donna le signal du retour. Heureusement, le fleuve débordé ne permettait pas à l'ennemi d'inquiéter cette pénible marche. Grâce à des efforts surhumains, tous les canons et les voitures qui n'avaient pas été brisées en route furent ramenés sur des chaussées de corduroy, construites avec cette adresse qui a toujours distingué le soldat américain. Le 23 janvier, l'armée du Potomac

était de nouveau établie dans ses anciens campements.

Elle y prit ses quartiers d'hiver. L'impossibilité d'entreprendre une campagne offensive dans cette saison avait été démontrée par une expérience trop saisissante pour qu'on songeât à la renouveler.

Burnside n'était pas responsable de l'échec de cette dernière tentative, et il ne pouvait s'en prendre à aucun de ses lieutenants. Mais, irrité et découragé par ce malheur, il ne put supporter plus longtemps des critiques dont il n'avait pas tenu compte jusqu'à ce jour, et qu'il lisait enfin dans le silence même des plus humbles soldats comme des officiers les plus zélés. Il résolut d'en finir par un coup d'éclat, et alla à Washington demander au Président de chasser du service des États-Unis les généraux Hooker, Brooks, Newton et Cochrane, et d'enlever leurs commandements aux généraux Franklin, Smith, Sturgis, Ferrero, et au colonel Taylor. C'était vouloir frapper la plupart de ceux que l'armée avait appris à considérer comme ses chefs les plus braves et les plus expérimentés. En signant un tel ordre, M. Lincoln l'aurait entièrement désorganisée. Pour justifier une pareille peine, aucun grief sérieux n'était allégué contre ces officiers, si ce n'est qu'ils n'avaient pas en leur chef cette confiance qui ne se commande pas. Burnside

se trompait d'ailleurs en les choisissant seuls pour leur adresser un reproche qui pouvait aussi bien s'appliquer à toute son armée. Le Président comprit et, sans accepter la démission de son grade de major général que Burnside lui avait apportée, il lui retira, sur sa demande, le 25 janvier, le commandement de l'armée du Potomac.

Le successeur de Mac Clellan quitta cette armée en emportant l'estime personnelle de tous ceux qui l'avaient connu; mais il ne lui léguait que le souvenir de cruels désastres; il l'avait reçue pleine d'ardeur et de confiance, et la laissa affaiblie moralement et physiquement. Malgré les revers qu'elle venait d'éprouver, elle n'avait cependant perdu ni son courage ni son patriotisme, et elle n'attendait pour se relever qu'un chef capable de la conduire.

L'organisation par grandes divisions fut abolie. Sumner, brisé par l'âge et les infirmités, fut, à sa demande, relevé de son commandement. On profita de cette occasion pour enlever le sien à Franklin, que l'ancienneté de son grade et ses services dans l'armée désignaient pour les fonctions de général en chef, mais qui était trop fidèle à son ami Mac Clellan pour ne pas compter beaucoup d'ennemis à Washington; et Hooker, devenu ainsi le plus ancien général

de l'armée du Potomac, fut appelé au dangereux honneur de la diriger. Ce troisième chef avait partagé toutes ses épreuves : par son brillant courage, par ses solides qualités militaires et peut-être un peu aussi par sa confiance en lui-même, il s'était fait une grande réputation dans tous les rangs. Sa nomination fut bien accueillie par ses anciens compagnons d'armes.

On verra, dans le volume suivant, les nouvelles épreuves que l'armée du Potomac eut à traverser sous son commandement.

LIVRE QUATRIÈME



LA POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE BLOCUS.

Nous terminerons le récit des événements militaires de l'année 1862 par l'exposé des opérations dont la côte des États confédérés fut le théâtre pendant la seconde moitié de cette année.

Dans le second volume, au chapitre de Roanoke, nous avons raconté les opérations des fédéraux sur la côte de la Caroline du Nord jusqu'après la prise du fort Macon, le 26 avril 1862. Pour toutes celles dont le reste de la côte des États du Sud fut le théâtre, le chapitre de Pulaski, dans le troisième volume, nous a conduits jusqu'à la fin de juin. Nous reprenons le récit là où ces deux chapitres l'ont laissé, en suivant, pour classer tous les petits faits, sans liens entre eux, qui le composent, la division adoptée dans le rapport

du ministre de la marine : nous l'arrêterons, d'une manière uniforme, à la fin de l'année 1862. Les opérations navales ou mixtes seront ainsi groupées selon qu'elles auront été accomplies sur la partie nord ou la partie sud de la côte de l'Atlantique, sur la partie est ou la partie ouest de celle du golfe du Mexique, ou en pleine mer.

Nous commençons par le nord de la côte de l'Atlantique, où l'escadre fédérale de blocus est placée sous les ordres du commodore Goldsborough. Nous avons déjà raconté les opérations de cette escadre dans les fleuves et les baies de la Virginie, lorsqu'elle vint donner son concours à l'armée du Potomac : il nous reste à dire ce qu'elle eut à faire sur la côte de la Caroline du Nord, pour conserver et étendre les conquêtes de Burnside dans la mer intérieure qui porte le nom de Pamlico-Sound au sud de Roanoke, et, au nord de cette île, celui d'Albemarle-Sound.

Le Pamlico-Sound pénètre, à l'ouest, dans les terres basses de la Caroline du Nord, par deux profonds estuaires, qui se découpent, à leur tour, en d'innombrables petites criques. Au nord, celui du Tar-River, prend, depuis le village de Washington, le nom de Pamlico-River; au sud, celui du Neuse-River conserve le nom de ce cours d'eau et forme le mouillage

de la petite ville de Newberne, bâtie sur sa rive droite. L'influence de la marée se fait sentir dans le Tar et le Neuse de manière à porter, assez loin au-dessus de leur embouchure, des navires d'un tonnage considérable : ces deux rivières ouvrent ainsi des voies praticables aux canonnières jusque dans l'intérieur même de l'État. Les eaux fluviales qui descendent dans l'Albemarle-Sound forment aussi, sur la rive nord de ce bassin intérieur, un certain nombre d'embouchures profondes, dont les plus importantes sont le North-River à l'est, le Chowan-River à l'ouest, et le Pasquotank-River entre les deux. Sur les bords de cette dernière baie, dans laquelle se décharge le grand marais appelé le Dismal-Swamp, est située la petite ville d'Elizabeth-City. L'extrémité occidentale de l'Albemarle-Sound se termine à l'embouchure de la rivière importante de Roanoke, qui, après avoir pris sa source dans les Alléghanies, longe la frontière des États de la Virginie et de la Caroline du Nord, et sur les bords de laquelle se rencontrent successivement les villages de Weldon, Hamilton, Williamston et Plymouth. L'Albemarle-Sound se prolonge au nord, entre la terre ferme et la dune de sable qui le ferme, presque jusqu'au cap Henry, en Virginie, à l'entrée de la baie de Chesapeake, sous le nom de Currituck-Sound ; mais

ce bras de mer ne communiquè pas avec l'Océan, et l'on ne peut y pénétrer que par le Pamlico et le détroit de Croatan. La langue de terre qui borde le Pamlico n'offre elle-même, nous l'avons dit ailleurs, que quatre passages praticables aux navires : New-Inlet, Hatteras - Inlet, où étaient les forts, Ocracoke-Inlet, et enfin Old-Topsail-Inlet. Cette dernière passe, située près d'un coude formé par la dune que les marins connaissent sous le nom de cap Lookout, ne communique avec la mer intérieure que par une sorte de lagune étroite, qui s'allonge au sud, comme le Currituck-Sound s'étend au nord. C'était néanmoins la passe la plus fréquentée avant la guerre, par le commerce. Elle est défendue par le fort Macon, que les fédéraux avaient pris en avril. A peu de distance de ce fort, mais sur la terre ferme, se trouvent, des deux côtés d'une petite baie, la ville de Beaufort et le bourg de Moorehead-City ; ce dernier est relié par une voie ferrée à la ville de Goldsboro et à tout le réseau des chemins de fer de la Caroline du Nord.

C'est ce réseau que Burnside avait eu pour mission de rompre après la prise de Newberne, opération qui aurait pu avoir une grande influence sur tout le système de défense des confédérés, mais à laquelle l'échec des troupes fédérales devant Richmond l'obligea de

renoncer. En effet, la Virginie n'était rattachée à tous les autres États du Sud que par trois voies ferrées. A l'ouest, se trouvait celle de Richmond, Lynchburg, Knoxville et Chattanooga, que les fédéraux menaçaient toutes les fois qu'ils s'avançaient, de Nashville ou du Kentucky, vers le Tennessee oriental. Les deux autres lignes mettaient la Virginie en communication avec les autres États riverains de l'Atlantique, les deux Carolines et la Géorgie, d'où l'armée de Lee tirait une partie de ses approvisionnements. Ces deux lignes, se composant de tronçons construits successivement, décrivent plusieurs zigzags dans la contrée qu'elles traversent. L'une, près des montagnes, avait été considérablement raccourcie par l'achèvement, à la fin de 1861, de la section de Danville à Greensboro, qui évitait le grand détour de Raleigh. L'autre descend au sud, presque en ligne droite, depuis Richmond jusqu'à Wilmington, sur le Cape-Fear-River, pour se diriger ensuite à l'ouest, vers la Caroline du Sud. Elle franchit le Roanoke à Weldon, et le Neuse à Goldsboro. Si Burnside avait pu atteindre le chemin de fer près de l'un de ces deux points, il aurait causé de graves embarras aux confédérés. Mais, lorsqu'il quitta, avec une division composée de ses meilleures troupes, les eaux du Neuse pour celles du James-

River, son successeur, loin de pouvoir reprendre de pareils projets, devait craindre que l'ennemi ne vint lui disputer les postes dont il était déjà maître. En effet, ce successeur, le général Foster, n'avait avec lui qu'une brigade et quelques canonnières, sous les ordres du capitaine Davenport. Pour ne pas voir ses troupes surprises et écrasées en détail, il les réunit dans les points où elles étaient protégées par la marine, à l'île de Roanoke, à la pointe de Hatteras et à Moorehead-City. Newberne ne fut occupé que par un poste avancé. Les canonnières furent chargées de montrer le pavillon fédéral aux petites villes assises sur les bords de l'Albemarle et du Pamlico, sans le compromettre par un établissement permanent. Heureusement pour Foster, les confédérés avaient, de leur côté, dégarni de troupes la Caroline du Nord, afin de renforcer leur armée principale devant Richmond. Il ne fut donc pas inquiété et, au bout de quelques semaines, des renforts vinrent du Massachusetts former sous son commandement une petite division, suffisante pour prévenir tout retour offensif de l'ennemi.

Avant d'aller plus loin, il convient d'énumérer rapidement les opérations de la marine dans les eaux de la Caroline du Nord, depuis le mois d'avril jusqu'à

l'époque où l'armée de terre put de nouveau lui donner un concours efficace. Pendant le siège du fort Macon, trois canonnières avaient été envoyées dans le Currituck-Sound, pour obstruer le canal qui relie cette baie à celle de Norfolk. On craignait que les confédérés, encore maîtres de l'arsenal du même nom, n'employassent cette voie pour transporter dans les eaux de la Caroline du Nord la flottille que bloquait le Monitor. L'opération fut accomplie, sans combat, le 24 avril, fort peu de temps avant l'évacuation de Norfolk.

Dans la première quinzaine de mai, quatre canonnières, sous les ordres du lieutenant Flusser, parcoururent l'Albemarle-Sound, enlevèrent les appareils du phare de Wades-Point, sur le Chowan, que les confédérés avaient cachés dans une ferme, détruisirent plusieurs dépôts de vivres, parurent ensuite devant Elizabeth-City, et revinrent enfin à l'île de Roanoke.

Flusser, avec cinq ou six navires, demeura spécialement chargé de l'Albemarle-Sound, et entreprit une nouvelle expédition, dans les premiers jours de juillet, au moment même où Burnside s'embarquait à Newberne. Il pénétra dans le Roanoke, franchit, sans difficulté, les obstacles que les confédérés avaient pla-

cés sur son chemin, s'empara d'un vapeur ennemi armé en guerre, qui ne s'attendait pas à rencontrer si haut dans le fleuve la flotte fédérale, et, après avoir atteint le village de Hamilton, il revint à Plymouth, où il débarqua quelques troupes. Cette expédition avait prouvé, d'une part, que les confédérés n'avaient dans le Roanoke aucun navire vraiment redoutable, et, d'autre part, que cette rivière n'était pas assez profonde pour permettre aux canonnières de remonter jusqu'à Weldon.

Au commencement d'août, Foster, ayant reçu les renforts qu'il attendait, transporta son quartier général de Moorehead-City à Newberne, position mieux située pour reprendre l'offensive. Le chemin de fer qui relie ces deux bourgs fut rétabli et une expédition fut organisée pour le mettre à l'abri des incursions de l'ennemi. A l'ouest d'Old-Topsail-Inlet, la dune sur laquelle se trouve le fort Macon serre la côte de plus en plus, et forme une simple chaîne de bancs de sable, séparés par des passes ou *inlets* s'ouvrant en face de chacune des petites rivières qui découpent la côte. Les deux plus importantes parmi ces rivières sont le Bogue-River, à l'embouchure de laquelle est le village de Swansboro, et, plus à l'ouest, le New-River, qu'il faut remonter assez loin

pour rencontrer le bourg de Jacksonboro ou Onslow-Court-House. Le 21 août, cinq ou six navires, chargés de troupes, entraient dans l'estuaire du Bogue-River; ils venaient de Beaufort, et les uns avaient passé entre la dune et la terre, tandis que les autres avaient pris la haute mer pour rentrer par Bogue-Inlet. De vastes salines, un ouvrage de terre et des baraques récemment occupées furent détruits, et l'expédition revint à Beaufort, après s'être assurée que les confédérés n'étaient pas en force de ce côté. L'abandon du James-River par l'armée du Potomac et la victoire de Lee à Manassas rendirent l'audace aux confédérés dans la Caroline du Nord. Les petits corps qui seuls y étaient restés furent grossis par un bon nombre de volontaires qui, croyant la cause fédérale perdue, s'empressaient de racheter, par un zèle tardif, la froideur qu'ils avaient montrée jusqu'alors pour la défense des intérêts esclavagistes. Les fièvres, qui règnent pendant les chaleurs sur la côte marécageuse des Carolines, avaient cruellement éprouvé les troupes de Foster, qui n'avaient pas eu le temps de s'acclimater. Dispersées dans de petites garnisons, elles étaient réduites de plus de moitié; les soldats qui n'étaient pas à l'hôpital ressentaient eux-mêmes la funeste influence d'un climat énervant, et suffisaient

à peine à défendre les postes qui leur étaient confiés.

Les confédérés profitèrent de cette situation pour chercher à les écraser en détail et résolurent de s'emparer de l'entrée de deux des principales rivières qui se jettent dans la mer intérieure, en attaquant à la fois Plymouth, sur la rive droite du Roanoke, et Washington, sur la rive gauche du Tar. Quant à la ville de Newberne, qui est la clef du Neuse, elle était trop bien défendue pour qu'ils pussent espérer la surprendre. Le 2 septembre, le colonel confédéré Garrett s'approcha, avec un millier d'hommes environ, tant cavaliers que fantassins, de la petite ville de Plymouth. Comme il faisait déjà grand jour, il bivaqua dans la forêt, ne comptant attaquer l'ennemi que le lendemain au crépuscule, lorsqu'il fut découvert par un fermier unioniste, qui révéla sa présence aux fédéraux. Ceux-ci étaient au nombre de six cents environ, mais la fièvre avait conduit plus de la moitié d'entre eux à l'hôpital, si bien que, lorsqu'on fit l'appel, il ne se trouva que trois cents hommes valides et un sergent pour les commander. Sans se laisser déconcerter par la faiblesse numérique de sa troupe, le sergent Green la conduisit au-devant de l'ennemi. Renversant les rôles, il tomba à l'improviste sur les confédérés, les mit en déroute, leur tua

une trentaine d'hommes et ramena victorieusement quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Garrett.

L'attaque contre Washington fut plus sérieuse. Ce bourg était occupé par une batterie de campagne de six pièces, cinq escadrons de cavalerie et quatre compagnies d'infanterie. Les canonnières *le Pickett* et *le Louisiana* étaient à l'ancre dans la rivière, en face du village. Les propos des habitants, que l'on savait de connivence avec l'ennemi, avaient donné l'éveil aux fédéraux, et le 6 septembre au matin la cavalerie sortait avec deux pièces de canon, pour faire une reconnaissance sur la route de Plymouth. Trois ou quatre cents fantassins et une centaine de cavaliers confédérés s'approchaient, au même moment, du village par un autre côté : un épais brouillard dissimulait leurs mouvements et leur permit de surprendre complètement la garnison fédérale. En quelques instants, toutes les rues sont envahies, les maisons où se trouvent les soldats unionistes sont cernées, et les quatre canons enlevés avec le petit poste qui les défend. Mais, au bruit des premiers coups de fusil dans les rues, la cavalerie revient, en toute hâte, de sa reconnaissance. Les confédérés sont arrêtés, les fédéraux se rallient, se reforment et prennent l'of-

fensive, appuyés par le feu des deux pièces qui leur restent. Les canonnières leur donnent le secours de leur puissante artillerie. Au début de la fusillade, il est vrai, un accident inexplicable met le feu au magasin à poudre du Pickett, qui saute en tuant et blessant une vingtaine de personnes. Mais le Louisiana, lançant ses gros obus dans les maisons où les assaillants se sont réfugiés à leur tour, oblige ceux-ci à battre promptement en retraite. Le coup était manqué : toutefois la prise de quatre canons et la destruction du Pickett étaient pour les confédérés un dédommagement suffisant des pertes qu'ils avaient éprouvées.

La bataille de l'Antietam avait rendu confiance aux fédéraux; les garnisons de tous les postes isolés avaient reçu l'ordre de redoubler d'activité pour occuper l'ennemi et l'empêcher de renforcer l'armée de Lee. Pour se conformer à ces instructions, le général Dix, qui commandait au fort Monroë et à Norfolk, voulut faire une expédition à l'ouest de cette place, et demanda pour cela le concours de la flottille de Flusser. Les troupes de terre devaient s'avancer de Suffolk, en suivant le chemin de fer de Norfolk à Weldon, et rencontrer, au pont de Franklin sur le Blackwater-River, les canonnières, qui auraient

remonté cet affluent du Chowan. Le rendez-vous fut fixé au 3 octobre. La marine seule fut exacte, Dix ayant, au dernier moment, renoncé à son projet. Les canonnières, après une navigation rendue fort pénible par le peu de largeur et les sinuosités du Blackwater, trouvèrent à Franklin les confédérés prêts à les recevoir. Un ou deux régiments d'infanterie postés sur la rive droite, sous les ordres du général Pettigrew, ouvrirent sur elles un feu meurtrier à l'instant où elles franchissaient un coude difficile. Dispersés d'abord par une décharge de l'artillerie unioniste, les confédérés se reformèrent auprès d'une estacade récemment construite. Ils savaient bien que cet obstacle arrêterait les navires ennemis, car il eût fallu, pour le briser, un travail qui aurait coûté la vie à beaucoup de monde, et dont le résultat était fort incertain. Flusser, ne voyant point paraître l'armée, et craignant d'être bloqué, prit le parti de la retraite. Il fut salué, sur toute la route, par les balles de tirailleurs cachés dans les bois qui bordent la rivière, et rentra enfin dans le Chowan, après avoir perdu une dizaine d'hommes, s'estimant heureux d'avoir pu, à ce prix, dégager ses trois navires d'une position périlleuse.

A la fin du même mois, le général Foster se décida,

à son tour, à prendre l'offensive. A l'avantage de retenir les renforts qui pouvaient être destinés à Lee, il s'en joignait un autre pour lui. La saison malsaine était passée, et, à cette époque de l'année, une campagne active valait mieux pour ses troupes que la vie oisive des camps de Newberne. Il résolut de parcourir, avec sa division, la contrée qu'arrose le Tar-River et de joindre, si cela était possible, les forces ennemies, estimées à trois régiments, qui avaient attaqué Plymouth et Washington. On les croyait réunies à Tarboro : si les fédéraux s'emparaient de ce point, ils pouvaient facilement s'avancer jusqu'au chemin de fer de Richmond à Wilmington et couper le pont sur lequel cette ligne importante traverse le Tar-River.

Une brigade se rendit par terre à Washington, les deux autres y furent transportées par eau, et, le 3 novembre, l'expédition, forte de six mille hommes, se mit en route pour Williamston sur le Roanoke, à travers les interminables forêts de pins qui couvrent cette contrée. Sa marche fut retardée par le sol humide, dans lequel les chevaux et les voitures enfonçaient à chaque pas. Elle atteignit enfin, le soir du même jour, un ruisseau, derrière lequel un détachement d'environ sept cents confédérés chercha à l'arrêter.

Mais ceux-ci furent délogés de leur position, après une courte fusillade; et, le 4, Foster atteignit Williamston, où le capitaine Davenport, remontant le Roanoke avec cinq canonnières, l'avait précédé. Les confédérés préparaient, à ce moment, une nouvelle attaque contre Plymouth. Ils avaient réuni leurs forces un peu plus haut sur le Roanoke, en un point appelé Rainbows-Bluff, où s'élevait une batterie construite pour commander la rivière; mais, à l'approche des fédéraux, ils se retirèrent à Tarboro. Le 5, Foster, remontant le Roanoke, trouva cet ouvrage abandonné et atteignit le village de Hamilton, dont plusieurs maisons furent brûlées par des soldats indisciplinés. Laissant les canonnières à la garde de ce point, les fédéraux se mirent en route, le 6, pour Tarboro et campèrent le soir à seize kilomètres de ce bourg. Mais la marche qu'ils avaient faite avait fortement éprouvé ces soldats, peu aguerris aux fatigues de la campagne : plus d'un tiers d'entre eux n'avaient pu suivre la colonne; le temps était devenu menaçant, et la moindre pluie devait rendre les routes presque impraticables; enfin des renseignements, peut-être exagérés, il est vrai, apprirent à Foster la réunion à Tarboro de forces considérables destinées à protéger la grande ligne de chemin de fer. Il n'osa les atta-

quer, et rebroussa chemin, le lendemain 7, au matin. Une tourmente de neige rendit sa retraite fort pénible; toutefois, après deux jours de souffrances, ses troupes atteignirent, le 9 novembre, Plymouth, où elles se rembarquèrent pour Newberne. Dans cette expédition, Foster avait ramassé beaucoup de vivres, détourné de Plymouth l'attaque qui menaçait ce poste, et prouvé aux confédérés qu'il pouvait s'éloigner à quelque distance de la côte; enfin il avait donné à ses troupes une certaine expérience de la guerre; mais ce premier essai lui avait coûté cher, et il ramenait avec lui un très-grand nombre de malades et d'écloppés.

Pendant qu'il se préparait à entreprendre une campagne plus sérieuse contre le chemin de fer de Richmond à Wilmington, les opérations de la marine furent de peu d'importance. Le 23 novembre, le lieutenant Cushing, officier entreprenant, qui devait plus tard se signaler par une des actions d'éclat les plus remarquables de cette guerre, pénétra, sur le vapeur *l'Ellis*, dans le New-River, entre Wilmington et le fort Macon, remonta ce cours d'eau jusqu'au bourg de Jacksonville et y prit deux goëlettes. Mais, lorsqu'il redescendit la rivière, les confédérés, postés sur la berge avec deux pièces de canon, l'accueillirent par

un feu très-vif. Il eut le malheur d'échouer son navire sur la barre, et, après avoir passé la nuit en vains efforts pour le dégager, il fut obligé de l'abandonner. L'équipage et le matériel furent mis à bord de l'une des prises, qui cingla vers Beaufort, pendant que Cushing restait le dernier sur son navire exposé à l'artillerie ennemie. Enfin il y mit le feu, et, s'embarquant sur une chaloupe, il gagna sain et sauf le fort Macon.

Le même jour, trois vapeurs fédéraux, quittant Yorktown en Virginie avec quelques compagnies d'infanterie, débarquèrent ces troupes, pour peu d'heures, dans une des baies de Mathews-County, sur la côte de la Chesapeake, où elles détruisirent trois goëlettes et d'importantes salines.

Cependant Foster avait reçu de nouveaux renforts, qui lui permettaient enfin d'exécuter son plan de campagne. La brigade Wessells, détachée de la division Peck, qui se trouvait entre Yorktown et le fort Monroë, était venue le rejoindre à Newberne, et, le 11 décembre, il se mettait en marche avec les quatre brigades placées sous son commandement. Les préparatifs étaient complets cette fois, et rien ne devait arrêter, comme le mois précédent, la marche de ses troupes. Le but de l'expédition était difficile à attein-

dre : Foster se proposait de pénétrer dans l'intérieur des terres et de couper, près de Goldsboro, ce chemin de fer de Richmond à Wilmington que, depuis la prise de Roanoke, huit mois auparavant, les fédéraux projetaient en vain de détruire. L'appui de la marine devait lui manquer dans cette expédition, car les eaux du Neuse étaient trop basses pour permettre aux canonnières d'y naviguer, et l'expérience acquise sur les fleuves de la Caroline du Nord prouvait d'ailleurs que, dans ces cours d'eau sinueux et encaissés, les bâtiments de guerre couraient le danger d'être pris, sans rendre aucun service à l'armée de terre. Foster ne pouvait donc compter que sur ses propres forces. Le pays était peu connu, et offrait, à chaque pas, derrière des ruisseaux profonds et marécageux, des positions faciles à défendre. La colonne, comprenant dix ou onze mille fantassins, un régiment de cavalerie et vingt-six pièces de canon, se dirigea sur Kingston, jolie petite ville, près de laquelle le chemin de fer de Newberne à Goldsboro traverse le Neuse. Les soldats avaient trois jours de vivres dans leurs sacs, les voitures de l'armée en portaient sept; enfin les ressources du pays, où la patate, qui mûrit à cette époque, se trouve en abondance, et où toutes les fermes étaient bien pourvues de porcs et de bœufs,

devaient, si l'expédition se prolongeait, suppléer à l'insuffisance de ses provisions.

Le soin de défendre la Caroline du Nord avait été confié par le gouvernement confédéré au général Gustave Smith, officier distingué qui, on s'en souvient, avait commandé l'armée sudiste à la bataille de Fair-Oaks, après la blessure de Johnston ; il réunissait sous ses ordres les quelques troupes confédérées qui se trouvaient dans cet État et les milices locales enrôlées au service particulier des autorités de Raleigh. Ses forces se composaient de la brigade Pettigrew, que Foster avait rencontrée, le mois précédent, dans sa marche sur Tarboro, et de deux autres brigades ayant pour chefs les généraux Robertson et Evans. A la première nouvelle du mouvement des fédéraux, Smith, accourant à Goldsboro, avait envoyé ce dernier au-devant de l'ennemi, pour retarder sa marche autant qu'il pourrait. Le 12, les éclaireurs de Foster rencontrèrent ceux des confédérés et leur firent quelques prisonniers. Dès le lendemain, la résistance devint plus sérieuse. Quatre cents fantassins et trois pièces de canon attendaient les fédéraux derrière le ruisseau profond du South-West-Creek, dont le pont avait été détruit ; mais les confédérés, ignorant la force de l'ennemi qui leur était opposé, se

laissèrent amuser par une vaine fusillade, tandis que plusieurs régiments tournaient leur position; et, attaqués à la fois de front et de flanc, ils ne tardèrent pas à se disperser en abandonnant un de leurs canons.

Le 14, pendant que sa cavalerie poussait au loin des reconnaissances dans la direction de l'ouest, Foster tournait au nord, pour gagner le pont du chemin de fer sur le Neuse, situé à deux ou trois kilomètres au sud de la ville de Kingston. C'est là qu'Evans l'attendait avec sa brigade, forte d'environ deux mille hommes. Il s'était placé en avant du pont, dans une bonne position, à cheval sur la route, et à la lisière d'un bois qui couronnait une pente assez abrupte : sa gauche s'appuyait au Neuse et sa droite à un marais impraticable. Ne pouvant déployer ses forces dans l'étroit espace où elles étaient resserrées, Foster voulut compenser cet inconvénient par la vigueur de l'attaque. Pendant que ses batteries couvrent d'obus les confédérés, la brigade Wessells, composée de soldats qui ont déjà l'habitude de la guerre, s'avance la première et engage le feu; celle d'Amory la suit de près et remplace les bataillons qui ont épuisé leurs munitions. Enfin, vingt minutes après, au moment où la troi-

sième brigade, sous Stevenson, va se joindre à eux, Wessels et Amory donnent le signal de la charge. Toute leur ligne s'ébranle, et, sans un moment d'hésitation, déloge Evans des positions qu'il occupait. Les confédérés ne songent plus alors qu'à gagner le pont du Neuse avant les assaillants. La plupart parviennent à le franchir, mais environ quatre ou cinq cents d'entre eux, n'ayant pu l'atteindre, tombent aux mains des fédéraux, et les derniers qui le traversent y mettent le feu avec si peu de soin, que l'incendie est éteint avant d'avoir causé aucun dégât sérieux. Une heure après, la brigade Wessels entrait dans la ville de Kingston, où elle s'emparait de neuf canons, qu'Evans avait abandonnés en se retirant précipitamment vers Goldsboro. Foster, poussant ses troupes le plus rapidement possible, chercha à joindre ce dernier, qui s'était arrêté à quatre kilomètres de la ville. Mais, avant d'engager le combat, il voulut attendre l'arrivée de son artillerie. Evans ne lui en laissa pas le temps et se remit aussitôt en mouvement. Protégé par l'obscurité, le général confédéré échappa facilement à son adversaire, et, gagnant une station du chemin de fer de Newberne, il y embarqua toute sa brigade sur des trains qui la conduisirent à Goldsboro.

Cependant la marche de Foster au nord du Neuse n'avait pas été inutile, car elle avait trompé les confédérés sur la route que l'armée fédérale allait prendre. Croyant qu'elle suivrait Evans, ils l'attendaient sur la voie ferrée entre Kingston et Goldsboro : pendant ce temps, Foster revenait sur ses pas, en laissant une simple arrière-garde dans Kingston, traversait la rivière sur le pont près duquel il s'était battu la veille, et, après avoir ainsi placé cet obstacle entre l'ennemi et lui, il remontait rapidement la rive droite. Le chemin de fer de Richmond à Wilmington traverse le Neuse à deux kilomètres au sud de Goldsboro, sur un grand pont, dont le tablier, en treillis de bois, est soutenu par des piles de pierre. Une fois sur la rive droite, la voie se maintient, pendant quelque temps, à peu de distance de la rivière, et, suivant la direction du sud-est, franchit plusieurs petits cours d'eau sur des ponts de bois, près desquels on rencontre successivement les stations d'Everettsville, de Dudley et de Mount-Olive. Plusieurs ponts de voitures relient les deux rives du Neuse entre Goldsboro et Kingston : le plus important se trouve à distance à peu près égale de ces deux points, près du village de Whitehall ; un autre un peu au-dessus du grand pont du chemin de fer ; un troisième enfin,

appelé Thompsons-Bridge, entre les deux premiers.

Le 15, Foster s'avança jusqu'à six kilomètres de Whitehall, et envoya trois escadrons et deux canons, sous le major Garrard, occuper ce village. Garrard avait ordre de brûler le pont, afin d'empêcher l'ennemi de s'en servir, le lendemain, pour inquiéter le flanc de la colonne; mais les confédérés, croyant qu'il voulait le traverser pour marcher sur Goldsboro, l'incendièrent eux-mêmes avant son arrivée, et la brigade Robertson accourut pour disputer, en ce point, aux fédéraux le passage du Neuse. Avant de se retirer, Garrard chercha à détruire, à coups de canon, un bâtiment de guerre inachevé qui était amarré à la rive opposée; mais il n'y réussit pas et se remit bientôt en marche, pour rejoindre le reste de la colonne. Le 16, l'avant-garde fédérale atteignit enfin, à Mount-Olive, la grande ligne de chemin de fer de Richmond à Wilmington, brûla plusieurs ponts et mit la voie hors de service, sur une longueur de sept kilomètres. Peu d'heures auparavant, un régiment confédéré avait passé sur cette voie, se rendant de Wilmington à Goldsboro. D'autres renforts, envoyés de Petersburg, étant arrivés en même temps dans cette ville, Smith réunit ces forces sous les ordres du général Clingmann et leur confia la garde du grand

pont du chemin de fer sur le Neuse, dont la destruction était évidemment le but principal de la campagne entreprise par Foster.

Celui-ci campait, le 16 au soir, à treize kilomètres de Goldsboro. Le 17, il envoya un détachement sur la gauche de la colonne principale, pour détruire le chemin de fer à Dudley et à Everettsville, tandis que Garrard à droite, serrant la rivière, se portait à Thompsons-Bridge, qu'il trouva déjà en flammes. Pendant ce temps, la petite armée fédérale approchait du grand pont. La brigade Lee, qui était en tête, trouva une partie des troupes de Clingmann postée sur la rive droite pour défendre le chemin de fer de ce côté. Elle les délogea de leur position, après un combat assez vif, et s'établit sur la voie. Mais Clingmann, ralliant toutes ses forces sur la rive gauche, se plaça de manière à enfler cette voie et à commander tous les abords du pont, qu'il était de la dernière importance pour les confédérés de ne pas laisser détruire. Foster envoya presque toute son artillerie au secours de Lee pour battre les nouvelles positions ennemies, pendant que la brigade Wessels occupait une éminence d'où elle dominait le cours de la rivière. Le signal de l'attaque est donné, les soldats de Lee suivent bravement le chemin de fer; mais le

feu de l'ennemi les oblige à chercher des abris à droite et à gauche de la voie. Ils s'avancent ainsi pas à pas, en perdant beaucoup de monde. Enfin la supériorité de l'artillerie des fédéraux contraint leurs adversaires à ralentir leur tir; une locomotive blindée et portant un canon, que ceux-ci avaient fait avancer jusqu'au-dessus de la rivière, est percée par un obus et éclate: après deux heures de lutte, Lee gagne les approches du pont. Mais, chaque fois que ses soldats se montrent dans l'espace découvert qui les en sépare encore, ils sont accueillis par un feu si violent qu'ils ne peuvent atteindre le pont même. Plusieurs hommes de bonne volonté, qui ont tenté d'y mettre le feu, sont tombés victimes de leur dévouement. Enfin le lieutenant Graham, aussi audacieux et plus heureux que ceux qui l'ont précédé, réussit, sous une grêle de balles, à incendier quelques poutres. Le feu se propage rapidement et l'artillerie fédérale, appuyant le tir de la brigade Lee, embusquée sur la rive, éloigne les confédérés, qui cherchent en vain à l'éteindre. En quelques instants, ce grand ouvrage est la proie des flammes, et ses débris embrasés tombent dans la rivière, ne laissant debout que les piles de pierre, qu'il est impossible de démolir sans l'emploi de la mine.

Le but principal de l'expédition était atteint. Les confédérés conservaient, il est vrai, la possession du petit pont de voitures, situé à quelques kilomètres au-dessus de celui qui venait d'être brûlé, mais la grande ligne de chemin de fer était détruite ; sur une longueur de douze à quinze kilomètres, les ponts de cette ligne n'existaient plus ; les traverses avaient servi à faire des bûchers sur lesquels les rails avaient été chauffés et tordus ; enfin le passage du Neuse était interrompu pour assez longtemps. Foster n'avait aucun intérêt à marcher sur Goldsboro, où Smith pouvait réunir des forces considérables. Pour détruire les piles du pont, il eût fallu qu'il s'emparât de la rive gauche, tentative difficile et d'un succès fort incertain. Enfin, aventuré ainsi loin de sa base d'opérations, dans un pays où il ne pouvait trouver de vivres qu'en dispersant ses troupes, il était exposé à voir les ennemis, dont le nombre grossissait rapidement, passer le Neuse derrière lui et lui couper la retraite. Il donna le signal du départ et reprit, sans plus tarder, le chemin de Newberne. La brigade Lee fut chargée de couvrir ce mouvement. Cependant Smith était parvenu à réunir toutes ses forces sur le point menacé. La brigade Evans, retenue quelque temps par des embarras de la voie, à Goldsboro, était arrivée au commencement du combat ;

elle avait été rejointe par celle de Robertson et par Pettigrew, rappelé des environs de Tarboro. Dès que les confédérés s'aperçurent de la retraite de Foster, ils repassèrent le pont de voitures qu'ils avaient conservé, et cherchèrent à enlever l'arrière-garde fédérale. Mais une batterie avait été placée par Lee dans des broussailles d'où elle commandait la voie, et, lorsque la brigade Pettigrew s'avança hardiment contre lui, elle fut arrêtée et rejetée en désordre par un feu qui lui fit éprouver des pertes sérieuses. Ce dernier engagement mit fin à la lutte. Smith ne jugea pas prudent de suivre son adversaire, qui atteignit Whitehall le 18 et Newberne le 21. Les fédéraux avaient eu 90 hommes tués et 478 blessés; les confédérés, 71 tués et 268 blessés.

En dix jours et demi, la petite colonne unioniste avait parcouru près de 320 kilomètres, livré deux combats heureux, pris dix pièces de canon et environ 500 soldats à l'ennemi, porté le trouble dans une contrée où on la croyait incapable de pénétrer, et surtout interrompu l'une des principales voies de communication de l'armée confédérée; car, si les petits ponts du chemin de fer furent rétablis dès le 24, il fallut plusieurs semaines pour reconstruire celui du Neuse. Le résultat le plus important de cette expédition fut

cependant de donner aux soldats de Foster la confiance en eux-mêmes et dans leurs chefs qu'ils n'avaient pas auparavant. Elle termina d'une façon brillante la campagne de 1862 dans la Caroline du Nord. Il nous reste à raconter maintenant les opérations dont les autres parties de la côte des États du Sud furent le théâtre à la même époque.

Nous avons interrompu le récit de ces opérations sur les rives de l'Atlantique après l'échec des fédéraux à Secessionville, au milieu de juin. Toute tentative contre Charleston a été abandonnée : la chaleur paralyse les troupes, la flotte se borne à maintenir le blocus et à protéger les postes qu'il faut occuper sur la côte. Durant tout l'été, nous ne trouvons à citer qu'une reconnaissance peu importante, faite du 12 au 14 août, par le petit vapeur *le Treaty*, sur le Black-River, cours d'eau qui se jette dans la baie de Georgetown, entre celle de Charleston et l'embouchure du Cape-Fear-River. Le *Treaty* remonta le Black-River sur une longueur de quarante kilomètres, dans l'espoir de s'emparer d'un navire ennemi qui s'y trouvait; mais, ayant appris que ce navire était désarmé, il redescendit, après avoir dispersé quelques troupes ennemies, qui ne cherchèrent même pas à défendre les batteries confiées à leur garde.

Cependant Hunter, rappelé à la suite de l'expédition malheureuse de Secessionville, avait été remplacé par le vaillant et hardi Mitchell, l'ancien professeur d'astronomie, devenu général, qui s'était récemment distingué dans sa campagne à travers le nord de l'Alabama. Arrivé le 30 septembre au quartier général de Beaufort, il s'occupa aussitôt d'organiser la colonie de nègres affranchis qui s'y trouvait, et de préparer ses troupes à une nouvelle campagne. Il ne leur laissa pourtant pas attendre dans l'inaction l'achèvement de ces préparatifs. La meilleure partie de la baie de Saint-Johns, dans laquelle se jette la rivière du même nom, et qui offre l'abri le plus sûr de la côte occidentale de la Floride, est dominée par des hauteurs appelées Saint-Johns-Bluff, que les fédéraux avaient abandonnées, en même temps que le bourg de Jacksonville, situé un peu plus haut. Les confédérés s'y étaient établis et avaient élevé des batteries qui incommodaient fort les bâtiments mouillés dans la baie. L'amiral Dupont se décida à les en déloger, et, dès le jour de son arrivée à Beaufort, Mitchell envoya quelques troupes, sous le général Brannon, pour aider la marine dans cette opération. Le succès fut facile et complet. Pendant que les canonnières fédérales bombardaient les batteries ennemies, les soldats, débarquant rapidement,

s'emparaient de ces ouvrages, dans lesquels ils trouvèrent neuf canons. Quelques navires, pénétrant ensuite dans la rivière de Saint-Johns, parurent devant Jacksonville, et remontèrent, jusqu'à une distance de 375 kilomètres, cette large nappe d'eau immobile, qui forme, non loin de la côte, plutôt un lac allongé qu'une véritable rivière.

Avant de reprendre le siège de Charleston, Mitchell avait résolu de mettre hors de service, au moins pour un certain temps, le chemin de fer qui relie cette ville à celle de Savannah. Cette ligne permettait, en effet, aux garnisons des deux places de se soutenir réciproquement et de se concentrer sur tous les points que les fédéraux pouvaient attaquer; elle traversait une contrée fertile, d'où les habitants de Charleston tiraient une partie de leurs approvisionnements; enfin elle formait un des tronçons de la grande artère parallèle à la côte que Foster devait atteindre quelques semaines plus tard, à Goldsboro, et dont la conservation était essentielle au système de défense des confédérés. Un corps expéditionnaire fut formé de détachements des deux brigades Brannon et Terry, stationnées à Beaufort et à Hilton-Head, et de deux régiments tirés de la garnison du fort Pulaski. L'effectif de ce corps était de

quatre mille cinq cents hommes, dont environ trois cents cavaliers, et de deux sections d'artillerie comprenant six pièces de canon. La flotte fournit une batterie d'obusiers de campagne traînés à bràs. Le corps expéditionnaire s'embarqua, le 21 octobre au soir, à Hilton-Head, sur quinze bâtiments d'un faible tirant d'eau : tout avait été préparé pour l'amener, par la voie maritime, le plus près possible du point que l'on voulait atteindre; des renseignements avaient été recueillis, non sans peine, sur cette contrée, qu'aucune carte ne décrivait exactement; les heures de marée avaient été soigneusement calculées; enfin un grand nombre d'allèges, remorquées par les vapeurs, devaient rendre le débarquement plus rapide. La flotte leva l'ancre, pendant la nuit, sous la direction du capitaine Steedmann. Mitchell, mortellement atteint par les fièvres qui ravagent ces côtes en automne, laissa à Brannon le commandement de l'expédition. Mais, malgré le secret dont on l'avait entourée, les confédérés en avaient appris ou deviné l'objet : ils étaient sur leurs gardes.

Le chemin de fer de Savannah à Charleston décrit, entre ces deux points, un arc de cercle dont la convexité est tournée vers l'ouest. Ce tracé lui est imposé par les deux bras de mer qui prolongent, dans l'inté-

rieur des terres, les baies de Port-Royal et de Saint-Helena, et qui séparent du continent l'archipel qui porte ce dernier nom : des estuaires profonds et des rivières bordées de vastes marais ont obligé les constructeurs du chemin de fer à s'éloigner de la côte pour trouver un terrain solide ; néanmoins il a fallu bâtir plusieurs grands ponts sur des cours d'eau, insignifiants en apparence, auxquels l'influence de la marée donne, par moments, une largeur considérable. L'expédition avait pour but la destruction de ces ponts. On choisit les deux qu'il lui était le plus facile d'aborder : celui du Coosawatchie, près du village du même nom, et celui du Pocotaligo, estuaire sans profondeur à marée basse, qui donne également son nom à une bourgade assise sur ses rives. Les brigades de Terry et de Brannon, sous la direction de ce dernier général, eurent l'ordre de prendre terre à Mackays-Point, sur la rive droite du Pocotaligo, et près de son embouchure dans le Coosaw-River, tandis que le colonel Barton, avec les deux régiments venus de Pulaski, remonterait le Coosawatchie jusque près du pont du chemin de fer.

La difficulté de la navigation nocturne retarda, au delà du moment fixé, le débarquement à Mackays-Point. Cependant il s'opéra, sans accident, le 22 au

matin ; le bâtiment qui portait la cavalerie resta seul échoué au large et ne put mettre à terre son chargement. Aussitôt que ses troupes furent formées, Brannon se mit en marche pour gagner le pont du chemin de fer, en suivant la route qui conduit au village de Pocotaligo, situé à dix-huit kilomètres de Mackays-Point. Cette route longe la rive droite du cours d'eau et traverse, sur des chaussées étroites, coupées par des ponts de bois, les marais larges, profonds et souvent bordés de taillis épais, qui remplissent tous les vallons dans cette contrée. Chacune de ces chaussées formait un défilé facile à défendre. Les confédérés n'eurent garde de négliger d'aussi bonnes positions. Le colonel Walker, après avoir tâté les fédéraux, qui s'avançaient en se déployant toutes les fois que la nature du terrain le leur permettait, les attendit derrière un de ces obstacles, en avant de la plantation Frampton, à douze kilomètres de Mackays-Point. Deux fois, les unionistes traversèrent le bois qui bordait le marais de leur côté ; deux fois, ils furent accueillis, sur sa lisière, par un fusillade si vive qu'ils furent obligés de se replier en laissant derrière eux bon nombre de tués et de blessés. Enfin la section d'artillerie régulière qui les accompagnait réussit à s'établir à l'entrée de la chaussée, et couvrit d'obus les

fourrés occupés par l'ennemi, qui, ébranlé par son feu, ne put résister à une dernière charge de toute la brigade Brannon. Il se retira précipitamment, en abandonnant un caisson ; mais il ne tarda pas à se reformer dans une nouvelle position semblable à la première. Elle était encore plus forte, car, après le défilé formé par la chaussée, la route venait aboutir à un pont jeté sur le Pocotaligo et passait sur la rive gauche de ce cours d'eau : pour éviter ce passage et atteindre le pont du chemin de fer en restant sur la rive droite, il aurait fallu traverser, jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres, une contrée entièrement dépourvue de voies de communication. Les fédéraux ne parvinrent devant ce nouvel obstacle que vers deux heures : la reconstruction des ponts avait retardé leur marche ; les moyens de transport leur manquaient, et l'artillerie s'était trouvée sans munitions, sauf les obusiers de marine, qui pouvaient employer les projectiles abandonnés par l'ennemi. Les confédérés avaient passé sur la rive gauche du Pocotaligo, brûlé le pont derrière eux, et établi sur cette rive plusieurs pièces de gros calibre, qui commandaient complètement tous les abords du marais. Après avoir tenté, à diverses reprises, de braver le feu de cette artillerie, les fédéraux reconnurent qu'ils ne pouvaient ni aller

l'éteindre en passant la rivière, ni la laisser derrière eux : privés de munitions, à court de vivres, ayant semé sur la route un grand nombre de blessés, ils couraient le danger, s'ils attendaient la nuit, d'être tournés par l'ennemi, qui ne pouvait manquer de recevoir promptement des renforts. Brannon donna donc, vers quatre heures, l'ordre de la retraite : elle se fit en bon ordre ; la colonne, rapportant tous ses blessés, rejoignit fort tard la flottille qui l'avait amenée, et, le 23, les troupes unionistes débarquaient à Hilton-Head.

Le colonel Barton, de son côté, quittant, le 22 au matin, Mackays-Point, où il avait pris les ordres de Brannon, remontait le Coosawatchie, avec quatre cents hommes et quatre navires, dont deux canonnières et deux petits transports. A trois kilomètres au-dessous du village de Coosawatchie, la marée étant basse, l'eau lui manqua. Il débarqua son détachement sur la rive droite, et marcha vers le chemin de fer, espérant pouvoir atteindre le grand pont, qu'il voulait détruire, avant que l'ennemi eût rassemblé des forces suffisantes pour le défendre. Au moment où ses éclaireurs occupaient la voie, le sifflet d'une locomotive annonça l'approche d'un train venant de Charleston : c'était un régiment géorgien envoyé par Beauregard, pour garder le passage de la rivière.

Les fédéraux, postés à petite distance, accueillirent par une fusillade bien nourrie les confédérés entassés dans des wagons découverts. Un certain nombre furent atteints; leur chef, le colonel Harrison, fut tué à la première décharge; d'autres, étonnés par cette attaque inattendue, sautèrent à terre et se blessèrent, pour la plupart, en tombant; mais le train continua sa marche. Il s'arrêta un peu plus loin, pour déposer les troupes qu'il portait, et celles-ci se formèrent rapidement, de manière à protéger le village et le pont. Barton n'osa les attaquer: il se contenta d'arracher les rails dans la partie de la voie qu'il occupait, et regagna ensuite les navires sur lesquels il s'embarqua. Il rejoignit, le lendemain, Brannon à Hilton-Head. Les pertes des fédéraux, dans ces divers engagements, s'élevaient à 32 tués et 190 blessés; celles de l'ennemi, à une centaine d'hommes mis hors de combat.

La double expédition n'avait pas atteint le but qu'elle se proposait: elle n'avait nulle part sérieusement endommagé le chemin de fer. Elle avait été entreprise avec des troupes trop peu nombreuses, et surtout sans aucun des accessoires nécessaires pour tenir la campagne pendant plusieurs jours. La direction habile et audacieuse de Mitchell lui avait man-

qué. Elle trouva son chef expirant. Il mourut le 30 octobre et fut remplacé par le général Hunter, qui avait déjà été son prédécesseur. Celui-ci ne tenta aucune opération pendant les deux derniers mois de 1862 et se borna à préparer le siège de Charleston, qu'il se proposait d'entreprendre au printemps de 1863.

Nous passerons donc de la côte de l'Atlantique à celle du golfe du Mexique, où nous avons laissé les fédéraux depuis la conquête de la Nouvelle-Orléans, dans les derniers jours d'avril 1862.

Loin de rendre sa liberté à la flotte de Farragut et de lui permettre de rentrer en pleine mer, la prise de cette grande cité l'avait entraînée vers un nouveau champ d'opérations. Nous avons raconté plus haut les combats que l'amiral fédéral livra, durant l'été, sur les eaux du Mississippi. Le rôle des quelques bâtiments qu'il avait laissés dans le golfe du Mexique se borna, pendant ce temps, à maintenir, le plus strictement possible, le blocus des ports que les confédérés possédaient encore sur cette mer. Farragut était enfin revenu, à la fin de juillet, à la Nouvelle-Orléans avec une partie de sa flotte, après sa campagne contre Vicksburg, et, depuis lors, il partagea ses soins entre la garde du cours inférieur du Mississippi, la surveillance des ports de Pensacola et de Mobile et l'occupation

de quelques points importants sur la côte du Texas.

Il résolut de bloquer étroitement cette côte, longtemps négligée par la flotte fédérale. C'était une tâche difficile; car, si elle a peu de ports accessibles aux gros bâtiments, sa configuration se prête parfaitement au cabotage de contrebande. En effet, sauf un petit intervalle, près de l'embouchure de la rivière de Brazos, elle est bordée, depuis la baie de Galveston, au nord, jusqu'à la frontière du Mexique, au sud, par une langue de sable analogue à celle que l'Atlantique a élevée autour de la Caroline du Nord. Cette digue étroite est divisée, par des passes, en un certain nombre d'îles; mais le bras de mer qui la sépare de la terre ferme n'est ni large ni profond, excepté là où il a été creusé par les cours d'eau qui descendent de l'intérieur du Texas. Ce bras de mer forme ainsi un long couloir, praticable seulement aux navires légers, et qui relie entre eux tous ces cours d'eau. Les petits bâtiments de commerce confédérés en profitaient pour circuler à l'abri de la flotte de blocus : ils sortaient tantôt par une passe, tantôt par une autre, et gagnaient, en quelques heures, le territoire neutre du Mexique. Cette espèce de lagune porte d'abord le nom de baie de Matagorda, dans le voisinage du bourg d'Indianola, et communique, de ce

côté, avec la mer par la passe de Saluria ; puis elle forme successivement les baies d'Espiritu-Santo, d'Aransas, de Corpus-Christi, et de Salt-Lagoon, noms qui indiquent autant de découpures correspondant aux bouches des rivières de San-Antonio, de la Mission, de Nueces et d'El-Grullo. Au delà de cette dernière, la lagune prend le nom de Laguna-Madre, et, ne recevant plus les eaux d'aucun tributaire, elle s'étend, sur une largeur uniforme, jusque près de l'embouchure du Rio-Grande, où se trouve la frontière du Mexique. Au sud de la passe de Saluria, on ne rencontre que celles d'Aransas, de Corpus-Christi, et enfin de Boca-Chica, à l'extrémité de la Laguna-Madre.

Le lieutenant Kittredge commandait plusieurs petits navires équipés en guerre, presque tous à voiles, et la canonnière *le Sachem*, avec lesquels il bloquait l'entrée de Corpus-Christi. Les confédérés, pour pouvoir équiper, à leur tour, quelques bâtiments, sans être inquiétés, avaient enfoncé des piles dans les passes. Le 12 août, Kittredge réussit à enlever ces obstacles : il pénétra dans la baie avec le petit vapeur *le Corypheus* et prit un des navires ennemis, tandis qu'un autre était brûlé par son propre équipage. Un autre encore tomba entre ses mains le 17. Le 18, il débarqua

une centaine d'hommes, qui, appuyés par les canons de la marine, cherchèrent à occuper le bourg de Corpus-Christi; mais, l'ennemi ayant paru en force, ces troupes se rembarquèrent, après avoir repoussé une attaque mollement faite par trois cents cavaliers confédérés. Kittredge ne tenta plus rien contre Corpus-Christi, et, quatre semaines plus tard, il fut fait prisonnier, avec l'équipage d'une de ses chaloupes, pendant une reconnaissance qu'il tenta dans la Laguna-Madre.

Le port principal du Texas, après Galveston, est celui de Sabine-City. Cette petite ville, située sur la rive occidentale du goulet étroit et profond qui relie le lac Sabine à la haute mer, a un chemin de fer qui la met en communication avec Houston et l'intérieur de l'État. Une batterie de quatre pièces de 32 avait été élevée par les confédérés pour commander la passe. Le vapeur fédéral *le Kensington* arriva en vue de cette passe le 23 septembre, et, le lendemain, son équipage monta à bord de deux goëlettes d'un faible tirant d'eau, pour en forcer l'entrée. Cette opération fut heureusement accomplie le 25; et, pendant que les navires unionistes réduisaient au silence les quatre pièces ennemies, une compagnie de débarquement prenait terre entre la batterie et la ville de Sabine.

Elle ne rencontra aucune résistance, et les fédéraux, après avoir pris possession des ouvrages, s'établirent dans la ville. Malheureusement pour eux, ils y trouvèrent la fièvre jaune, et payèrent ainsi fort cher un succès si facile en apparence. Le mérite de cette petite expédition revenait à un capitaine marchand, M. Crocker, qui, comme beaucoup d'autres, avait passé temporairement au service de l'État avec le titre d'*acting-master*. Il voulut compléter le résultat qu'il avait obtenu en allant chercher et détruire, dans les baies situées entre Sabine-Pass et l'embouchure de l'Atchafalaya, tous les bâtiments employés à forcer le blocus. Pendant que l'équipage des goëlettes débarquait sur la rive occidentale du lac Sabine et mettait le feu à un pont du chemin de fer sur le ruisseau appelé le Taylors-Bayou, il visitait, avec le Kensington, les passes par lesquelles les eaux des lacs Calcasieu et Mermantau se déchargent dans la mer, et y prenait plusieurs bâtiments, entre autres un petit vapeur. Cependant les confédérés avaient promptement réparé le peu de dommage que l'incendie avait fait éprouver au pont du Taylors-Bayou, et, comprenant l'importance qu'il y avait pour eux à en conserver la possession de manière à pouvoir toujours menacer Sabine-City, ils y placèrent un poste de trois cents

hommes. Le 15 octobre, Crocker, avec un vapeur, récemment capturé, sur lequel il avait placé un obusier de 12 et un canon Parrott de 20, pénétra dans le lac et vint s'emboîser devant l'embouchure du Taylors-Bayou. Le chemin de fer serre de près la rive en cet endroit, et les obus fédéraux tombèrent bientôt au milieu des troupes chargées de garder le pont : quelques coups heureux désemparèrent un train qui leur amenait des renforts, et les marins unionistes, débarquant sous la protection de leur artillerie, détruisirent entièrement le pont, les baraques de la garde et deux petites goëlettes qu'ils trouvèrent à l'entrée du ruisseau. Le surlendemain 17, un détachement de cinquante d'entre eux, accompagné d'un obusier, attaquait et dispersait un corps de cavalerie campé à huit kilomètres de Sabine-City, assurant ainsi aux fédéraux la tranquille possession de ce poste important.

Ces opérations, qui substituaient peu à peu au blocus maritime l'occupation des points les plus importants de la côte, avaient toutes été prescrites par Farragut, qui s'était établi, avec son navire favori, le Hartford, sous les canons du fort Pickens, dans la baie de Pensacola. A la même époque, il avait envoyé le capitaine Renshaw, avec quatre canonnières, pour s'emparer

de Galveston. Cette ville est située près de l'extrémité orientale d'une grande île qui ferme l'entrée de la vaste baie du même nom ; pour atteindre ses quais, qui plongent dans les eaux tranquilles de la baie, les navires doublent la pointe de l'île et passent entre cette pointe et l'île dite des Pélicans. Galveston est relié au continent par un chemin de fer, qui traverse un bras de mer peu profond, sur un pont de douze cents mètres de long. Au fond de la baie se trouve le village de San-Jacinto, près duquel les aventuriers américains qui avaient entrepris de conquérir et de coloniser le Texas battirent l'armée mexicaine et prirent le général Santa-Anna. Renshaw parut le 4 octobre avec sa flottille devant l'entrée de la baie. Après avoir attendu en vain une réponse à ses sommations, il passa la barre. Un fort élevé par les confédérés sur la pointe de l'île de Galveston ouvrit le feu contre lui, mais deux ou trois obus bien placés les réduisirent au silence. La batterie de l'île des Pélicans, dont les fédéraux s'attendaient à recevoir de nombreux projectiles, se trouva n'être armée que de faux canons de bois. Elle fut aussitôt occupée, et Renshaw, s'embossant devant la ville, permit aux confédérés de l'évacuer. Elle lui fut remise le 9 octobre, mais le peu de forces dont il disposait devait

lui en rendre la possession plus dangereuse qu'utile, comme on le verra bientôt.

Cependant il continua le système de l'occupation prescrit par Farragut, et, le 26 octobre, deux de ses canonnières, le Westfield et le Clifton s'emparèrent, sans combat, du bourg d'Indianola dans la baie de Matagorda.

Des coups de main analogues furent tentés sur la partie de la côte du golfe du Mexique qui s'étend à l'est des bouches du Mississippi. Nous ne parlerons pas des opérations du général Weitzel, ni de la flottille qui l'accompagnait, sur l'Atchafalaya et le Bayou-Tèche : la marine n'y jouant qu'un rôle accessoire, elles ont trouvé leur place ailleurs. Nous nous bornerons à faire mention d'une petite expédition navale entreprise, un mois plus tôt, par le major Strong, chef d'état-major de Butler, contre des détachements confédérés qui se rassemblaient sur la rive gauche du Mississippi pour inquiéter les fédéraux dans la possession des districts voisins de la Nouvelle-Orléans. On sait que cette grande cité est placée sur une presqu'île de forme irrégulière, bornée au sud par le Mississippi, à l'est par la mer, et au nord par une suite de baies, de détroits et de lacs qui pénètrent profondément dans l'intérieur des terres. Cette chaîne se compose

de la baie des îles des Malheureux, du lac Borgne, des Rigolets et du lac Pontchartrain, formant ainsi un obstacle continu, qui protégeait d'une manière efficace la Nouvelle-Orléans. Elle est prolongée, au delà du lac Pontchartrain, par le lac Maurepas, et, plus à l'ouest encore, par les marais qui bordent la rivière de l'Amitié. Cette rivière, venant des environs de Bâton-Rouge, se jette dans le premier de ces deux lacs, qui lui-même verse ses eaux, à l'est, dans le second, par un canal appelé la passe Manchac. Le grand chemin de fer qui traverse l'État du Mississippi dans toute sa longueur, et qui, de Memphis, descend sur la Nouvelle-Orléans par Jackson, pénètre dans la péninsule en franchissant, sur un pont important, la passe Manchac. Il était donc probable que les confédérés déboucheraient de ce côté, le jour où le chemin de fer leur amènerait des forces suffisantes pour tenter un coup contre la Nouvelle-Orléans. Le général sudiste J. Thompson s'était établi au village de Pontchitoula, situé à soixante-dix-sept kilomètres de la grande cité, et à seize au delà du pont de la passe Manchac. Il avait avec lui trois cents hommes et une batterie d'artillerie. Strong conçut le projet de le surprendre : il embarqua cent cinquante hommes sur *le Ceres* et une centaine sur le *New-London*,

deux des vapeurs, tirant peu d'eau, qui étaient chargés de garder les eaux du lac Pontchartrain. Le premier, remontant la rivière de Tangipahoa, devait mettre à terre, à l'est de Pontchitoula, les troupes qu'il portait, tandis que le second ferait son débarquement sur la rive gauche de la passe Manchac, après avoir détruit le pont du chemin de fer. On comptait que tous deux arriveraient en même temps sur le camp de J. Thompson. Strong espérait lui couper ainsi la retraite et le prendre avec tout son monde. Mais ce plan ne put s'exécuter; le New-London tenta vainement, deux nuits de suite, de passer la barre du Manchac, et le Ceres se trouva trop grand pour remonter le cours sinueux du Tangipahoa. Strong fut obligé de renvoyer le New-London et d'entrer en plein jour dans la passe Manchac avec le Ceres, réduisant ainsi les forces de l'expédition aux seules troupes embarquées sur ce navire. Une surprise n'était désormais plus possible : il fallait agir avec d'autant plus de célérité. Strong débarqua, le 15 juin au matin, dans la passe Manchac, près du pont, qu'il commença par détruire, et il se mit aussitôt en marche, avec sa petite troupe, contre Pontchitoula. Un soleil tropical dardait sur la tête des soldats fédéraux, et se reflétait dans les eaux empestées des ma-

rais qui les entouraient; pour traverser ces marais, ils n'avaient que le remblai du chemin de fer; et il leur fallut même, pendant plusieurs kilomètres, marcher, en sautant de poutre en poutre, sur des ponts à claire-voie qui alternent avec la chaussée. Les confédérés les attendaient devant Pontchitoula, avec une batterie d'artillerie; mais, après la première décharge, voyant que les fédéraux s'avançaient sans hésitation, ils prirent la fuite. Strong détruisit un grand nombre de wagons et des dépôts importants, occupa le village, y ramassa des armes et des équipements, et regagna son navire le soir même. Le lendemain, il rentra à la Nouvelle-Orléans, n'ayant perdu qu'une dizaine de blessés.

La côte de la Floride est particulièrement favorable à l'établissement des salines et le gouvernement confédéré, s'emparant de cette industrie, lui avait donné un grand développement. L'alimentation de ses armées, qui consommaient une quantité considérable de viandes du Texas, faisait pour lui de la production du sel une question capitale. Aussi trouvons-nous la flotte unioniste constamment occupée à entraver cette production. Dans un chapitre précédent, nous avons raconté l'occupation de Depot-Key sur la côte occidentale de la Floride. Deux navires

fédéraux, *le Sea Horse* et *le Somerset*, se trouvaient à ce mouillage au commencement d'octobre, lorsqu'on apprit que la garnison confédérée placée en face de l'île, sur la terre ferme, pour protéger de vastes salines, avait été retirée. Une expédition fut aussitôt organisée en vue de détruire ces établissements. Une centaine d'hommes furent portés à terre dans huit chaloupes, le 6 octobre ; ils accomplirent la tâche qui leur avait été assignée, après une légère escarmouche avec quelques tirailleurs confédérés, dans laquelle cinq ou six d'entre eux furent atteints. La marine fédérale mit également hors de service dans le courant de l'automne les salines de la baie de Saint-Andrews, de Saint-Mark, près de Cedar-Keys, de Tampa et enfin des environs d'Apalachicola.

Cette dernière ville était occupée par les unionistes, mais constamment menacée par leurs adversaires, qui les y affamaient : les habitants eux-mêmes ne vivaient qu'au moyen d'un commerce de contrebande avec le reste du pays, qu'il avait fallu tolérer. Les confédérés, s'enhardissant de jour en jour, ne craignaient pas d'équiper, dans le fleuve qui lui donne son nom, des navires destinés à forcer le blocus. Le vapeur fédéral *le Somerset* étant arrivé

de Depot-Key à ce mouillage, son commandant résolut enfin de s'opposer à l'équipement de ces navires. Il remonta le fleuve avec quatre chaloupes portant des obusiers et, après un léger engagement avec des partisans ennemis embusqués sur la rive, il s'empara, le 15 octobre, d'une goëlette chargée de coton qui se préparait à prendre la mer.

A travers ce récit aride de faits de guerre insignifiants par eux-mêmes, on aura pu voir que les fédéraux avaient suivi un plan qui se trouva presque entièrement accompli à la fin d'octobre. Il consistait, nous l'avons déjà dit, à s'emparer, sur la côte, de tous les points qui commandaient les ports, baies et embouchures de rivières dans lesquels les navires confédérés ou neutres employés à forcer le blocus pouvaient chercher un abri. Cette substitution de l'occupation terrestre au blocus maritime offrait de grands avantages, surtout aux approches d'une saison qui devait rendre très-périlleuse, pour des navires d'une qualité médiocre, la station sur cette côte inhospitalière; mais elle n'était pas non plus sans difficultés ni sans dangers. D'une part, les petites villes ainsi occupées se trouvaient séparées du reste du continent, d'où elles avaient tiré jusqu'alors toutes leurs ressources, et il fallait fournir, non-seulement

aux garnisons, mais aux populations entières, les vivres et les approvisionnements dont elles avaient besoin. D'autre part, la multiplicité de ces postes immobilisait et affaiblissait la marine fédérale : les bâtiments étaient attachés aux points qu'il fallait protéger; obligés de débarquer une partie de leurs équipages, ils avaient perdu leur force pour un jour de combat naval, sans fournir des garnisons capables de résister sur terre à un effort sérieux de l'ennemi, et ils étaient entourés d'espions toujours prêts à avertir celui-ci aussitôt qu'une occasion se présenterait de les attaquer. L'étendue de la côte que la marine avait entrepris de bloquer avait ainsi pour elle les mêmes inconvénients que, pour les armées de terre, le développement des chemins de fer qu'elles s'épuisaient à garder.

Ces inconvénients ne tardèrent pas à se faire sentir, et attirèrent sur la flotte fédérale un échec fort grave, non par ses résultats matériels, mais par l'effet moral qu'il produisit. En effet, les fédéraux, en s'établissant sur la côte, ne se proposaient pas seulement de compléter le blocus des États rebelles à l'Union : ils prétendaient créer aussi, sur les points qu'ils occupaient, des centres de résistance politique à l'action du gouvernement confédéré et espéraient surtout y réussir

sur la côte de l'État du Texas, où l'esclavage était d'introduction récente. Il y avait, parmi les rudes colons que toute l'Amérique lui avait envoyés, beaucoup d'unionistes, dont les rigueurs de la conscription confédérée grossissaient le nombre de jour en jour. Traqués avec acharnement par d'impitoyables adversaires, et ne se trouvant pas en nombre suffisant pour leur résister sur le sol même du Texas, ils cherchaient à gagner les contrées où le drapeau fédéral leur offrait un asile assuré. Depuis longtemps déjà, la plupart d'entre eux se dirigeaient vers la frontière du Mexique et se rendaient de là, par mer, à la Nouvelle-Orléans. Ainsi, au commencement d'août, une soixantaine de jeunes gens, presque tous colons d'origine allemande, s'étaient réunis pour fuir la tyrannie du gouvernement du Texas, et se soutenir mutuellement dans leur marche jusqu'au Mexique. Ils croyaient avoir pris toutes les précautions nécessaires pour cacher leur projet aux aventuriers de toute espèce qui infestaient ces contrées encore presque sauvages. Mais ils furent trahis; et, le 9 août, une centaine de ces bandits, sous un nommé Lilley, surprirent leur camp sur les bords du Nueces-River, à soixante-quatre kilomètres du Rio-Grande. Les unionistes n'avaient pris aucune précaution pour

se garder, et Lilley, tombant sur eux pendant leur sommeil, leur enleva toute chance de résister. Quelques-uns furent tués les armes à la main, les blessés furent achevés à coups de revolver, la plupart des autres, une fois pris, furent massacrés de sangfroid, au milieu des plus affreuses tortures. Telle était la guerre dans un pays où chacun ne connaissait d'autre droit que celui du plus fort, et où les blancs rivalisaient de cruauté avec les indigènes qu'ils prétendaient civiliser. Ce massacre avait intimidé les plus audacieux et arrêté l'émigration. L'occupation de Galveston devait la favoriser : elle offrait aux fugitifs un refuge facile à atteindre, et pouvait même devenir le point de départ d'un mouvement hostile au gouvernement qui avait entraîné le Texas dans la sécession. Ce gouvernement résolut de prévenir un tel danger en reprenant Galveston, et, quoique son dessein n'ait été réalisé que le premier jour de l'année 1863, il convient d'en parler ici, car cette opération doit être considérée comme la suite de celles que nous venons de raconter.

Magruder, l'habile défenseur de Yorktown, avait été appelé dans le courant de décembre au commandement de toutes les forces réunies dans le Texas : à peine arrivé, il s'occupa de préparer l'attaque pro-

jetée contre Galveston. Les troupes qui, sous le général Sibley, avaient, le printemps précédent, envahi, puis abandonné le Nouveau-Mexique, étaient dispersées dans plusieurs postes : elles furent rassemblées à Houston, petite ville située non loin du fond de la baie de Galveston, sur la principale ligne des chemins de fer du Texas. Afin d'attaquer la flottille qui défendait le mouillage et l'entrée de la baie, on arma en guerre deux bâtiments qui avaient échappé aux fédéraux ; l'un, *le Bayou-City*, était un grand vapeur, portant plusieurs étages de cabines, du modèle de ceux du Mississippi ; on avait rasé les cheminées, et une muraille protectrice de balles de coton, empilées sur quatre de hauteur, s'élevait autour de ce frêle édifice, en dépassant le pont supérieur ; il portait une pièce de 30, et une centaine de cavaliers démontés, fournis par Sibley, avaient été placés à bord pour faire le coup de feu derrière le parapet improvisé qui couronnait le navire. L'autre, d'un moindre échantillon, appelé *le Neptune*, était garni de la même manière et portait deux obusiers. Deux ou trois petits bâtiments, trop légers pour prendre sérieusement part à la lutte, accompagnaient l'expédition.

Les fédéraux, après l'occupation de Galveston, s'étaient laissés endormir dans une funeste sécurité,

Si une mort honorable, quoique inutile à sa cause, ne protégeait pas la mémoire du commodore Renshaw, il faudrait qualifier sévèrement l'imprévoyance de sa conduite. Trompé par l'accueil que lui avaient fait les habitants de Galveston, et croyant pouvoir, sans danger, les autoriser à tirer de l'intérieur des vivres qu'il était difficile de faire venir de la Nouvelle-Orléans, il avait consenti, par une sorte de trêve tacite, au maintien du grand pont qui reliait l'île de Galveston au continent. Cette trêve condamnait au silence, d'une part, les canons du vapeur le Harriet-Lane, mouillé entre le pont et la ville, et, d'autre part, ceux d'une batterie confédérée établie sur la terre ferme, quoique ces pièces fussent braquées à petite distance les unes contre les autres. Magruder profitait du répit pour étudier le terrain, et nouer des intelligences avec les habitants de Galveston; il réunissait tranquillement ses forces en vue de la ville, sur le chemin de fer, près du promontoire appelé Virginia-Point, où le grand pont s'appuie au continent. Mais les nouvelles qu'il reçut dans la seconde moitié de décembre lui firent sentir la nécessité d'agir promptement, pour ne pas perdre l'occasion favorable. En effet, le président Lincoln avait nommé un gouverneur provisoire du Texas, qui devait naturellement s'établir à Galves-

ton, puisque c'était le seul point de ce vaste État où il pût faire reconnaître son autorité. Renshaw ayant déclaré qu'il n'avait pas assez de monde pour occuper la ville, le général Banks, qui venait de remplacer Butler à la Nouvelle-Orléans, lui avait promis l'envoi de deux petits régiments et d'une batterie d'artillerie. Ces troupes étaient attendues à Galveston, dans les derniers jours de décembre. Magruder résolut de prévenir leur arrivée : l'attaque fut fixée, d'abord à la nuit du 30, puis à celle du 31 décembre. Dès le 28, quelques hardis partisans détruisirent, par son ordre, le phare situé à l'entrée de la passe, sur la pointe appelée péninsule de Bolivar, qui fait face à l'île de Galveston.

Cependant une division navale, portant le gouverneur, M. Hamilton, les renforts promis par Banks et les provisions qui leur étaient nécessaires, avait quitté la Nouvelle-Orléans, entre le 25 et le 29 décembre. Malheureusement, une partie des navires, avec un des deux régiments, se rendit d'abord à Ship-Island, et la marche des autres fut si lente qu'un seul d'entre eux, *le Saxon*, atteignit Galveston avant le 31 décembre. Il amenait trois cents hommes du 41^e Massachusetts. Ceux-ci furent aussitôt débarqués ; et, ne voulant pas perdre la protection des canonnières, ils campèrent

sur la jetée même de Galveston. On n'osa les disperser dans la ville, qui resta ainsi inoccupée et sans surveillance, tandis que le pont du chemin de fer permettait à Magruder de communiquer ouvertement avec les habitants. Ces rapports étaient même trop fréquents pour ne pas nuire au secret de son plan. En effet, le 31, Renshaw fut averti de l'attaque qui se préparait. Il lui était facile de l'empêcher : il suffisait pour cela de détruire à coups de canon le grand pont du chemin de fer, de rembarquer le détachement d'infanterie, qui était trop exposé à terre, et d'embosser sa flottille devant la ville. Mais il ne tint aucun compte de cet avis, ne croyant pas à la possibilité de l'attaque projetée.

La dernière journée de l'année 1862 se termina par une de ces soirées d'hiver, dont nos froids climats ne peuvent donner une idée, où la chaleur du soleil est tempérée par la fraîcheur de la mer, sans que la lumière qu'il répand perde rien de son éclat ; une brume légère, plus comparable aux blancs flocons cueillis par la brise sur les champs de cotonniers qu'aux brouillards épais qui attristent nos longs crépuscules, se balançait sur les eaux miroitantes de la baie de Galveston. Le calme de la nature semblait avoir gagné et engourdi l'esprit des chefs fédéraux.

Au moment où le soleil se couchait, le vapeur *le Boardman*, amenant le gouverneur Hamilton, entra dans les passes; le *Westfield*, qui portait le pavillon de Renshaw, était allé au-devant de lui et l'escortait. Ces deux bâtiments passèrent auprès des ruines du phare détruit trois jours auparavant, sans comprendre l'avertissement silencieux qu'elles leur donnaient. La division navale du commodore Renshaw se composait de quatre canonnières. Le *Harriet-Lane* était la seule qui eût été construite comme bâtiment de guerre : elle portait trois columbiads de 9 pouces, un canon rayé de 30 et quatre caronades de 20. Les trois autres étaient des navires de commerce achetés par le gouvernement; mais leur coque était solide et leur armement aussi formidable que celui du *Harriet-Lane* : c'étaient le *Westfield*, armé de deux columbiads de 9 pouces, de quatre obusiers de 68 et de deux canons rayés; le *Clifton*, portant aussi deux columbiads de 9 pouces, quatre obusiers de 42 et un canon rayé sur pivot; et enfin l'*Owasco*, sur lequel se trouvaient, avec un énorme columbiad de 11 pouces, un canon rayé de 30 et quatre obusiers de 24. Cette énumération donnera une idée du calibre et du poids de l'artillerie que les Américains avaient placée sur des navires non destinés à porter une pareille charge.

Ajoutons à la liste de la flottille fédérale la petite canonnière le Sachem, entrée la veille à Galveston pour réparer sa machine, le Corypheus, qui la remorquait, et les transports le Saxon et le Boardman, qui ne pouvaient, il est vrai, prendre part au combat.

Dès que la nuit fut arrivée, Magruder quitta Virginia-Point : il avait avec lui de douze à quinze cents hommes et deux ou trois batteries, sous les ordres du colonel Green, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler dans le récit de la campagne de Sibley au Nouveau-Mexique. Il s'engagea hardiment sur le pont que les fédéraux avaient si imprudemment respecté. Le Harriet-Lane était trop loin pour voir la longue colonne ennemie, marchant d'un pas rapide sur cette fragile construction ; et Magruder, quoique la lune éclairât ses mouvements, gagna les abords de la ville sans avoir éveillé l'attention des fédéraux. Ceux-ci cependant avaient aperçu, quelque temps auparavant, les deux vapeurs ennemis, qui s'étaient avancés en vue de Galveston, à l'heure fixée pour l'attaque combinée, c'est-à-dire vers deux heures du matin, au moment où la lune se couchait. Mais, l'infanterie confédérée ayant été retardée, ces navires se retirèrent vers le fond de la baie, pour attendre le signal convenu. Les fédéraux n'attachèrent aucune

importance à cette démonstration, et il fallut, pour leur faire comprendre le danger, que la vigie du Harriet-Lane signalât enfin une agitation extraordinaire dans la ville. C'était l'ennemi qui, suivi par une partie des habitants, se dirigeait rapidement sur le camp du 41^e Massachusetts : il était trois heures et demie du matin. Après avoir placé ses pièces en batterie et pris toutes ses dispositions d'attaque, Magruder tire lui-même le premier coup de canon, qui doit servir de signal à la flotte. Au même moment, une colonne d'assaut de cinq cents hommes, sous le colonel Cook, tente d'enlever le camp des unionistes, établi, nous l'avons dit, à l'extrémité d'une grande jetée en pilotis. Les planches du tablier, du côté de la terre, avaient été enlevées, pour faire une sorte de barricade à l'entrée du camp ; mais Cook, qui connaissait ces préparatifs, avait pris des échelles pour escalader la partie de la jetée ainsi isolée, et il descendit hardiment dans l'eau, avec ses soldats, afin d'en atteindre le pied. Malheureusement, la marée était haute, et les assaillants eurent beaucoup de peine à gagner la jetée ; quand ils l'atteignirent, leurs échelles se trouvèrent trop courtes, et ils furent aisément repoussés. Ils ne se tiennent cependant pas pour battus : ils montent dans les maisons, en occupent les fenêtres,

et, dominant le mur de planches, ils ouvrent de là, sur leurs adversaires, un feu plongeant, d'autant plus meurtrier que ceux-ci ne peuvent leur répondre qu'au hasard. L'artillerie de Magruder balaye les rues pendant ce temps-là, et une obscurité profonde augmente encore le trouble et l'horreur du combat.

Les soldats du Massachusetts résistent, derrière leur barricade, avec l'espoir d'un prompt secours. Le Harriet-Lane, n'étant pas sous vapeur, ne peut s'approcher du théâtre du combat et se borne à tirer dans la direction du pont; mais le Sachem et le Corypheus, embossés près de la jetée, lancent dans les rues des obus qui forcent bientôt l'artillerie de Magruder à battre en retraite. Le jour va poindre, et les confédérés, exposés à tout le feu de la flotte ennemie, commencent à désespérer du succès, lorsque le canon leur apprend enfin l'arrivée des auxiliaires qu'ils attendaient impatiemment. Les deux navires qui portaient le pavillon confédéré n'auraient pu lutter contre la flottille de Renshaw, si celle-ci avait été réunie et prête au combat. Mais plusieurs bâtimens fédéraux étaient, faute de vapeur, réduits à l'immobilité, et dispersés dans des eaux d'une navigation très-difficile. Le Harriet-Lane se trouvait le premier sur la route suivie par les assaillants, qui, ayant des navires

à fond plat, pouvaient naviguer en sécurité sur les bas-fonds de la baie. Guidés par la lueur de ses coups de canon, ils s'étaient dirigés sur ce navire au milieu de l'obscurité. Cependant le capitaine Wainwright, qui le commande, a pu enfin mettre ses machines en mouvement, et, lorsqu'il aperçoit les deux bâtiments ennemis, il se porte au-devant d'eux. Les combattants, qui ont hâte de se joindre, n'échangent à distance qu'un petit nombre de boulets. Wainwright lance son navire contre la grosse masse du Bayou-City, aborde ce bâtiment de biais et enlève son tambour, sans lui causer d'autre dommage. Le Neptune, de son côté, voulant secourir son compagnon, donne de l'avant contre le Harriet-Lane, mais il souffre seul de ce choc, et, faisant eau de toutes parts, il est obligé de gagner la côte, près de laquelle il ne tarde pas à couler. C'est au tour du Bayou-City de reprendre l'offensive, et, par une manœuvre heureuse, il vient donner en plein sur le flanc de son adversaire. Sa proue s'engage sous le tambour de la canonnière fédérale avec une telle force que celle-ci est presque couchée sur le flanc. Les charpentes des deux bâtiments se sont engagées l'une dans l'autre, et ils restent ainsi attachés, sans pouvoir faire usage de leur artillerie. Désormais tout l'avantage est pour les confédérés,

plus nombreux que leurs adversaires, plus habitués qu'eux à se servir de leurs carabines et surtout placés sur la terrasse de leur vapeur de manière à dominer le pont du Harriet-Lane : aussi, après quelques décharges, ils montent à l'abordage de ce navire. Wainwright et son second sont tués, et l'équipage, frappé de terreur, s'empresse de se rendre. Sur cent-vingt hommes, il n'y en avait eu que dix mis hors de combat.

Cependant un danger sérieux menaçait les vainqueurs. Les deux navires étaient si bien liés entre eux qu'ils ne pouvaient manœuvrer et se trouvaient à la merci d'un nouvel assaillant. Cet assaillant était l'Owasco, qui, apercevant la lutte engagée autour du Harriet-Lane, se dirigeait vers ce navire pour lui porter secours. Ayant à suivre un chenal étroit et tortueux, il échoua plusieurs fois, et le combat était fini lorsqu'il arriva à portée des deux navires. Les gros obus de onze pouces qu'il avait lancés, tout en marchant, n'avaient pas atteint l'ennemi, et, lorsqu'il s'approcha du Bayou-City, il fut accueilli, du haut de cette forteresse flottante, par un feu de mousqueterie bien nourri. Son commandant, voyant que le Harriet-Lane était pris, et ignorant la position difficile dans laquelle se trouvaient les vainqueurs,

jugea prudent de se retirer : il lança une dernière bordée et vint se joindre au Sachem et au Corypheus, qui avaient ouvert le feu, devant Galveston, contre les soldats de Magruder.

Le jour commence à peine à poindre et le combat que nous venons de raconter n'a été éclairé que par les lueurs incertaines du crépuscule. Aussi n'est-il pas étonnant que les deux plus grandes canonnières fédérales, le Westfield et le Clifton, mouillées en dehors de l'île des Pélicans, n'aient pu encore venir y prendre part. Au premier signal de danger, Renshaw s'est mis en mouvement, avec la première, pour se rapprocher de Galveston, mais il a bientôt échoué, et la marée, baissant rapidement, lui enlève tout espoir de salut. Le transport le Boardman cherche en vain à le dégager ; et, après avoir inutilement perdu auprès de lui un temps précieux, le Clifton le quitte pour secourir le reste de la flottille. En passant devant la pointe de Galveston, cette canonnière est saluée par une batterie de campagne de l'ennemi, et lui envoie une bordée qui la réduit au silence. Continuant sa marche, elle atteint bientôt Galveston et prend part au combat que soutiennent le Sachem, le Corypheus et l'Owasco. Mais la crainte d'atteindre l'équipage prisonnier du Harriet-Lane l'empêche

d'aller disputer cette prise au Bayou-City. Cependant aucun effort n'a encore pu séparer ces deux navires, qu'un peu d'audace de la part des fédéraux suffirait à détruire ensemble. Afin de gagner le temps nécessaire pour les tirer de cette situation périlleuse, le major L. Smith, commandant la flottille confédérée, essaye de parlementer, et envoie un officier, avec un prisonnier du Harriet-Lane, à bord du Clifton, pour demander une capitulation. Ce grossier stratagème obtient un succès complet. Le lieutenant Law, commandant le Clifton, quitte son navire pour porter la demande de l'ennemi à Renshaw; mais, au lieu d'attendre ses ordres, il arbore auparavant le pavillon blanc et cesse le combat. Pendant son absence, les confédérés réussissent à dégager le Harriet-Lane, et profitent du silence de la flotte pour envelopper les soldats du 41^e Massachusetts, qui se sont bravement défendus jusqu'alors. Magruder, montrant à ceux-ci les pavillons blancs qui viennent d'être hissés sur les navires des deux partis, et sa propre artillerie braquée à bout portant contre eux, les décide à se rendre prisonniers, et il place, aussitôt après, ses canons sur le quai, de manière à pouvoir, au premier signal, enfler le pont des navires fédéraux.

Renshaw a repoussé les conditions honteuses que

son subordonné avait eu la faiblesse de lui transmettre. Mais il n'est plus temps de recouvrer la position perdue : il ne faut plus songer qu'à sauver, avec leurs équipages, les bâtiments qui ne sont pas tombés aux mains de l'ennemi. Pendant que le Clifton, l'Owasco, le Sachem et le Corypheus s'éloignent de Galveston, sous la direction de Law, Renshaw donne l'ordre de transporter sur le Boardman l'équipage du Westfield, car aucun effort ne peut plus sauver ce navire, et il ne reste plus qu'à le détruire. Le transbordement s'accomplit au milieu d'un certain désordre. Lorsqu'il est à peu près terminé, Renshaw allume lui-même une mèche d'un quart d'heure, dont l'extrémité plonge dans la soute aux poudres, qui est ouverte ; à côté de lui se trouve un baril de térébenthine dont le couvercle a été défoncé : la yole amarrée contre le bâtiment n'attend plus que le commodore. Enfin on le voit descendre et prendre place dans l'embarcation ; mais, au même instant, une fumée noire et épaisse s'élève au-dessus du navire. Elle est suivie d'une flamme éclatante, de plus de trois mètres de haut ; les marins, entassés sur le Boardman, aperçoivent leurs camarades immobiles, éclairés par cette lueur sinistre : puis tout disparaît au milieu d'un épais nuage blanc aux reflets bleuâtres.

Une formidable explosion se fait entendre au même moment. Il est probable que la térébenthine, répandue par accident, gagna la mèche allumée, prit feu, et qu'un instant après elle communiqua l'incendie à la soute aux poudres. Les obus, lancés en l'air, éclatent dans toutes les directions et une pluie de débris et de projectiles retombe autour de la carcasse noircie du Westfield. Lorsque la fumée se dissipe enfin, on voit la yole qui flotte la quille en l'air. Les quinze hommes qu'elle portait avaient disparu sans retour : on n'en trouva jamais aucune trace. L'ennemi approchait : le Boardman s'éloigna, et rejoignit le reste de la flotte, que le lieutenant Law avait conduite hors de la baie de Galveston. Cet officier, craignant l'attaque du Harriet-Lane, leva même précipitamment le blocus, pour revenir à la Nouvelle-Orléans, au risque de laisser prendre par l'ennemi les transports qui, dans l'ignorance de ce qui s'était passé, pouvaient arriver après son départ. Un heureux hasard prévint seul ce nouveau désastre.

La prise de Galveston fit une profonde impression dans le Sud, et la crainte de se voir de nouveau livrés aux rigueurs des autorités confédérées imposa longtemps silence à ceux qui soutenaient ouvertement jusqu'alors la cause fédérale.

On voit, par les récits que nous venons de faire, que la tâche de bloquer et d'occuper les côtes des États du Sud et l'entrée de leurs fleuves devait absorber toutes les forces de la marine fédérale. Aussi quelques mots suffiront pour énumérer les incidents purement maritimes de l'année 1862 qui n'ont pas trouvé leur place plus haut. Nous n'avons à citer aucun combat sur la haute mer ; mais, en revanche, la flotte fédérale fit un grand nombre de prises. La rigueur nouvelle du blocus stimulait la contrebande, en faisant renchérir, en Europe, le coton et la plupart des objets manufacturés dans le Sud. La spéculation des blockade-runners s'était donc développée à mesure qu'un plus grand nombre de ces bâtiments tombait aux mains de la marine fédérale. Ces prises, vendues à son profit, étaient de fait payées par le Sud et par les consommateurs de coton, car les spéculateurs, en réalisant une seule cargaison, se dédommageaient de la perte de quatre ou cinq autres. Quelques-uns de ces blockade-runners ainsi capturés furent transformés en bâtiments de guerre ou de transport, et rendirent de grands services à la marine fédérale. Il est inutile d'en donner la liste, qui comprend de vingt à trente vapeurs, et il suffira de citer le plus important, le Bermuda,

qui fut saisi le 27 avril, après avoir fait plusieurs traversées heureuses et apporté au Sud une quantité considérable d'armes et de munitions.

La plupart de ces bâtiments appartenait à des armateurs de Liverpool et naviguaient sous pavillon anglais. Ils constituèrent dans l'architecture navale un type spécial, où la sécurité était sacrifiée à la vitesse, et formèrent une flotte, commandée par des marins hardis, qui prit pour base d'opérations le port anglais de Nassau, dans les îles Bahamas. La ville de Nassau, située sur un rocher stérile, avait végété humblement jusqu'à cette époque; le blocus lui donna une grande importance : elle devint l'entrepôt où se concentraient toutes les marchandises destinées au Sud, et où les blockade-runners venaient se charger avant d'entreprendre leurs périlleux voyages. Les croiseurs fédéraux les épiaient à la distance légale du port, prêts à les saisir s'ils n'étaient pas assez prompts pour leur échapper; souvent ces croiseurs venaient à Nassau pour faire des vivres et pour voir les agents chargés de les aider dans leur surveillance. La ville était donc pleine d'Américains des deux partis, qui se coudoyaient dans les hôtels, s'observaient sur les quais, et souvent, parmi ces adversaires contraints de vivre côte à côte sous la neutralité du pavillon britannique,

deux camarades de l'ancienne marine fédérale, divisés par la guerre civile, se reconnaissaient en échangeant un regard triste et silencieux.

Nous avons dit ailleurs que le produit de l'emprunt souscrit par des Anglais, sous la garantie du gouvernement confédéré, avait été destiné par celui-ci tant à l'achat d'armes et de munitions qu'à la création d'une flotte de guerre. Cette flotte était surtout destinée à faire la course; toutefois les agents confédérés se proposaient de demander aux chantiers de Liverpool des bâtiments cuirassés capables d'aller combattre les escadres qui bloquaient Charleston ou Mobile. On comptait sur la connivence d'un certain nombre d'agents, sur les sympathies de la majorité du Parlement, et sur l'indécision du gouvernement pour tolérer cette violation de la neutralité britannique. En effet, l'expérience du Sumter avait prouvé que les paquebots saisis par les confédérés au moment de la sécession ne pouvaient suffire pour faire la guerre de corsaires qui devait venger le Sud de l'humiliation du blocus : il fallait pour cela des navires très-solides, capables de porter beaucoup de charbon, une forte artillerie, un nombreux équipage, et pouvant, en un mot, combattre à armes égales une canonnière fédérale, dans le cas où ils

seraient acculés, comme le Sumter l'était à Gibraltar.

Dès que les représentants de M. Davis eurent quelques millions en main, ils trouvèrent, pour leurs préparatifs militaires, toutes les facilités qu'ils pouvaient désirer. Ils firent aux agents fédéraux une concurrence ardente pour l'achat des armes et des munitions : commerce parfaitement légitime d'ailleurs, car, si ces objets peuvent, par leur destination, devenir de la contrebande de guerre qu'un belligérant a le droit de saisir en haute mer, le fait seul de leur vente ne constitue pas un acte d'hostilité. Leur principal souci fut cependant l'équipement des navires de guerre. Les magnifiques chantiers de MM. Laird, à Birkenhead, et la fabrique de canons de M. Blakeley, à Londres, s'ouvrirent à leurs commandes ; la maison de banque de MM. Fraser et Trenholm se fit l'intermédiaire de leurs opérations financières ; et le soin de présider à la construction et à l'armement des navires qui allaient porter le pavillon confédéré fut confié au capitaine Bullock, officier de marine fort intelligent. Il fallait, pour s'acquitter de cette tâche, beaucoup d'adresse et de prudence, car le ministre des États-Unis à Londres, M. Adams, était sur ses gardes. On ne pouvait espérer de déjouer sa vigilance et celle de tout le commerce américain, qui, stimulé par le danger,

faisait la police pour lui ; mais il fallait être assez habile pour tromper le gouvernement anglais et l'empêcher d'écouter les représentations qui lui seraient adressées.

Il était urgent de lancer contre les riches navires qui naviguaient sous le pavillon des États-Unis quelque nouvel ennemi, car les deux corsaires qui les avaient un moment menacés étaient étroitement bloqués l'un et l'autre et avaient disparu, pour toujours, de la scène navale. Le petit vapeur le Nashville, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait le premier fait la course contre le commerce des États du Nord, était entré, en juillet 1862, dans la rivière d'Ogeechee, sur la côte de Géorgie, pour y déposer un chargement d'armes, et, avant que ce navire eût pu reprendre la mer, l'embouchure de la rivière avait été occupée par les croiseurs fédéraux : n'osant se mesurer avec eux, il attendait en vain, depuis lors, l'occasion de leur échapper.

Quant au Sumter, il était à Gibraltar, tenu en échec par la canonnière fédérale le Tuscarora, qui, demeurant dans les eaux espagnoles d'Algésiras, pouvait lui courir sus aussitôt qu'il sortirait. On sait qu'il est de règle dans le droit international, lorsque deux navires ennemis se rencontrent dans les eaux d'un neutre,

d'accorder vingt-quatre heures d'avance au premier qui sort du port. La reconnaissance des confédérés comme belligérants donnait à leurs corsaires le bénéfice de cette loi, mais elle n'était naturellement pas applicable entre Algésiras et Gibraltar. La marche rapide et la puissante artillerie du Tuscarora en faisaient un redoutable adversaire. Le Sumter n'avait chance de lui échapper qu'en se lançant dans la haute mer et prenant ses mesures pour n'avoir point à relâcher dans un port voisin. Mais, pour cela, il lui fallait faire une plus grande provision de charbon que ne l'autorisent les lois internationales, et la vigilance du consul américain ne permit pas à Semmes de les éluder. Enfin, au mois d'avril, désespérant de pouvoir reprendre la mer avec ce bâtiment et comptant d'ailleurs en retrouver bientôt un autre, très-supérieur à tous égards, il désarma le Sumter. Ce navire resta à Gibraltar jusqu'au moment où il fut vendu à un négociant qui l'employa à forcer le blocus; et Semmes se rendit en Angleterre, avec ses officiers, pour attendre les ordres de son gouvernement et l'occasion de s'embarquer sur l'un des nouveaux bâtiments dont l'équipement n'était plus un secret pour personne.

En effet, les chantiers de Birkenhead n'étaient pas

seuls à travailler pour les confédérés. Dès le mois de février, M. Adams avait fait savoir à lord Russell, ministre des affaires étrangères, qu'un bâtiment appelé *l'Oreto*, en construction à Liverpool, sous le nom d'un armateur de Palerme, était, en réalité, un navire de guerre destiné aux confédérés. On n'avait tenu aucun compte de cet avis, et l'*Oreto* avait, dans les premiers jours d'avril, quitté tranquillement la Mersey, avec une cargaison importante destinée aux États du Sud. Sa première relâche fut à Nassau, où il trouva le capitaine Maffit, chargé de le commander, une partie de son équipage et une cargaison de canons et de munitions expédiés d'Angleterre pour l'armer en guerre. Mais, au moment de reprendre la mer, il fut saisi par les autorités anglaises. Le gouvernement britannique, écoutant enfin les justes réclamations de M. Adams, le fit traduire devant le tribunal de Nassau pour violation du *Foreign-enlistment-act*, ou loi défendant les enrôlements pour l'étranger. Le tribunal ne fut pas convaincu par les preuves placées sous ses yeux, et ordonna, en août, la levée de la saisie. Cet arrêt était à peine rendu, aux applaudissements de la population de Nassau, qui craignait de voir interrompre un commerce si lucratif pour elle, que l'*Oreto* appareillait et se rendait à l'îlot désert de Green-Key, où il avait

pris rendez-vous avec le bâtiment qui lui apportait son armement. C'était la démonstration la plus éclatante du déni de justice essuyé par le gouvernement américain. Quoique son équipage ne fût pas au complet, Maffit réussit, à force d'activité, à embarquer toute son artillerie. Mais la fièvre jaune parut à bord presque aussitôt, et, le terrible fléau n'ayant épargné que quatre ou cinq hommes, l'Oreto fut obligé de relâcher à Cuba, où il trouva, de la part des autorités espagnoles, une protection sympathique. Maffit put ainsi se préparer à une nouvelle campagne, et, le 30 août, il fit voile pour le port de Mobile. Le 4 septembre, il arriva brusquement au milieu de l'escadre de blocus, portant le pavillon militaire anglais et la flamme de guerre. Le commodore Preble, qui commandait l'escadre en ce moment, avait l'ordre d'éviter tout conflit avec les bâtiments des puissances étrangères : trompé par le pavillon anglais, il eut un instant d'hésitation. C'est seulement quand l'Oreto fut près de dépasser la corvette l'Oneida, sur laquelle il se trouvait, qu'il reconnut son erreur. Pour la réparer, il essaya de jeter son propre navire en travers de la proue du confédéré, au risque de le faire couper en deux ; mais, malgré la bordée qu'il tira, presque à bout portant, dans les flancs de son adversaire, il ne réussit pas à

l'arrêter. Sans perdre de temps à riposter, l'Oreto, poursuivi par trois bâtiments ennemis, criblé de boulets et faisant eau de toutes parts, put enfin se réfugier sous les canons amis du fort Morgan, à l'abri desquels il répara bientôt ses avaries.

Le gouvernement de Washington destitua Preble, pour le punir d'une négligence bien excusable cependant. Mais son successeur ne fut pas plus heureux que lui. A la fin de décembre, l'Oreto, désormais appelé *le Florida*, bien équipé, mieux armé et muni d'une commission en règle, força de nouveau le blocus de Mobile et prit la haute mer, sous les ordres de Maffit. Ses déprédations appartiennent à l'année 1863, et trouveront leur place plus loin dans notre récit.

Au commencement de l'été de 1862, on remarquait dans les chantiers de M. Laird, sous le n° 290, une belle corvette, commandée, disait-on, par le gouvernement chinois. Ce prétexte ne pouvait tromper personne, et le capitaine Bullock, qui en dirigeait l'installation avec un soin minutieux, ne craignait pas d'annoncer hautement l'emploi que son gouvernement comptait faire de ce navire contre le commerce américain. M. Adams renouvela auprès du gouvernement anglais les avis qu'il avait inutilement donnés

à propos de l'Oreto; mais lord Russell, trompé par les employés de la douane de Liverpool, qui étaient, dit-on, complices de Bullock et de M. Laird, crut avoir du temps devant lui, et soumit la question de la saisie du n° 290 aux conseillers légaux de la Couronne. Il est presque inutile d'ajouter que le navire était déjà en pleine mer quand fut émis l'avis de ces conseillers, demandant des preuves plus amples de sa destination. Un beau jour, on avait annoncé qu'il serait employé à faire une partie de plaisir sur la Mersey : il était sorti du bassin, portant à son bord un grand nombre d'invités, avec un faible équipage, et sans aucun attirail de guerre. Mais, non loin de l'entrée de la rivière, il fut accosté par un petit vapeur, qui lui apporta son complément de marins et prit, pour les ramener à Liverpool, tous les amateurs qui avaient servi à déguiser sa fuite. Le n° 290 gagna la haute mer, pendant que le gouvernement anglais offrait à M. Adams l'expression de stériles regrets.

Peu de jours après, Semmes, qui avait trouvé à Nassau l'ordre de prendre le commandement de ce vaisseau, arrivait à Liverpool et se rendait aussitôt, sur un bateau spécial, à l'île de Terceire. C'est là que devait s'accomplir la dernière partie de la métamorphose du vapeur chinois en corsaire, ou plutôt, comme

nous le verrons, en pirate confédéré. Un brick anglais, portant canons, munitions et armes de toute sorte l'y attendait; les autorités portugaises, soit par insouciance, soit par crainte de s'attirer une querelle avec l'Angleterre, ne firent à Semmes aucune observation et le laissèrent réunir ses trois bâtiments dans la baie d'Angra. Il y passa plusieurs jours sans être inquiété, et fit, à son aise, le transbordement du matériel; les canons furent montés, les munitions embarquées. Le consul anglais lui-même vint à bord du n° 290 et ne trouva rien à redire à ces préparatifs militaires, dont la crainte de voir paraître un croiseur ennemi hâta seule l'achèvement. Enfin, après avoir ainsi armé son navire dans les eaux neutres du Portugal, Semmes s'éloigna à la distance d'une lieue marine, qui marque la limite de la souveraineté territoriale, précaution puérile après la violation flagrante de cette souveraineté. Il ne restait plus, en effet, à accomplir qu'une vaine cérémonie : l'équipage fut réuni sur le pont, et Semmes, paraissant en uniforme, lut à haute voix la commission qui lui donnait le commandement de *l'Alabama* : tel était désormais le nom de ce bâtiment. On lui répondit par trois hourras, au bruit desquels le pavillon confédéré remplaça les couleurs anglaises. Les matelots, qui avaient été engagés à

Liverpool, appartenait à des nationalités diverses, mais le plus grand nombre étaient des sujets anglais, et l'on comptait même parmi eux des marins de la réserve royale, qui avaient reçu l'instruction de canonniers à bord du vaisseau école : ceux-ci étaient de précieux auxiliaires pour la campagne que Semmes allait entreprendre. Sur les quatre-vingt-dix matelots, il n'y en eut que dix qui refusèrent de le suivre et furent rapatriés ; tous les autres, séduits par la promesse d'une haute paye et la perspective d'une vie aventureuse, s'enrôlèrent au service du gouvernement confédéré.

Ce gouvernement possédait donc enfin un véritable bâtiment de guerre. L'Alabama était admirablement construit pour le rôle qu'il allait avoir à jouer dans la guerre. C'était un navire de 900 tonneaux, de 74 mètres de long, de 10 mètres de large, et tirant 5 mètres d'eau ; il avait une machine à vapeur de 300 chevaux, avec un appareil de condensation pour fournir de l'eau douce. Excellent voilier d'ailleurs, il avait, sous vapeur, une marche de dix nœuds. Son armement se composait de six pièces de 32, d'un canon de Blakeley de 100 en pivot, et d'un obusier de huit pouces. Son équipage normal était de cent vingt hommes et de vingt-quatre officiers. Grâce à la répu-

tation qu'il acquit promptement, il put, dès ses premières relâches, compléter ce chiffre par de nouveaux engagements.

Le Sumter, le Florida et l'Alabama sont, parmi les corsaires confédérés, ceux qui causèrent le plus de dommage au commerce des États-Unis. En racontant ici la fin du premier et les débuts des deux autres, il convient d'indiquer les différences que leur origine et la manière dont ils avaient été équipés établissaient entre eux au point de vue du droit des gens.

Le Sumter appartenait aux confédérés dès le début de la guerre; il avait forcé le blocus du Mississipi à ses risques et périls, emportant son artillerie, son équipage et sa commission. Il aurait donc été fondé à réclamer dans les ports neutres le traitement d'un belligérant, si bientôt il n'eût été prouvé qu'il n'observait pas, dans la saisie des navires américains, les règles tutélaires du droit international. Au lieu de les envoyer dans un port confédéré, chose difficile, il est vrai, pour y être adjudés, il les brûlait en pleine mer. Dès lors, il était tombé du rang de corsaire à celui de pirate, et c'est en vain que Semmes invoqua, pour s'excuser, ce fait, qu'il respectait les navires américains qui portaient des marchandises neutres. En agissant ainsi, il n'était inspiré que par la crainte

d'irriter le commerce anglais. Si le droit de la guerre lui permettait de saisir tous les bâtiments ennemis et de les faire adjudger, avec ou sans leur cargaison, la nature de cette cargaison ne l'autorisait, en aucun cas, à se constituer lui-même en tribunal.

Le Florida et l'Alabama suivirent, en ce point, l'exemple du Sumter; mais, en outre, leur origine même fut entachée de vices qui auraient dû, dès les premiers jours, leur faire interdire l'entrée de tous les ports neutres. L'Oreto ou Florida ne commit, il est vrai, aucun acte hostile contre les fédéraux avant d'avoir reçu sa commission à Mobile, respectant en cela la règle internationale, qui ne reconnaît comme bâtiments de guerre ou de course que ceux qui sont partis d'un port belligérant. Mais, s'il risqua deux fois de se faire prendre pour observer cette règle, d'autre part, il offensa gravement le pavillon anglais en l'arborant faussement et en s'en servant pour déguiser sa nationalité. Cet acte de piraterie aurait dû le faire exclure tout au moins des eaux britanniques.

Quant à l'Alabama, sa carrière fut, dès le début, une violation perpétuelle du droit des gens. Dès qu'il fut armé, ce navire, construit en Angleterre, portant des canons anglais, et monté, sauf quelques excep-

tions, par des Anglais, se mit en campagne sans aller se faire enregistrer dans un port confédéré. Aussi les Américains n'exagéraient-ils pas beaucoup en l'appelant un pirate anglais et étaient-ils dans leur droit lorsqu'ils demandaient au gouvernement britannique de le saisir aussitôt qu'il paraîtrait dans l'un de ses ports. On ne les écouta pas. L'Alabama se rendit à Nassau, et y trouva, de la part des autorités, l'accueil le plus bienveillant. Comme nous l'avons dit plus haut, la règle internationale n'accorde au vapeur belligérant qu'une certaine quantité de charbon, calculée sur la distance qu'il a à parcourir pour gagner un des ports les plus voisins; mais Semmes put embarquer, à Nassau, tout le combustible qu'il voulut et reprit bientôt la haute mer, grâce à ce ravitaillement. Dans les trois derniers mois de l'année 1862, il ne détruisit pas moins de vingt-huit grands bâtiments de commerce. Après les avoir brûlés, il gardait leurs chronomètres comme trophées, et revenait déposer leurs équipages soit aux Bermudes, soit à Nassau, où il était toujours sûr de trouver aide et protection. Il jeta ainsi la terreur chez tous les armateurs américains; et, lorsque les négociants de New-York envoyèrent en Angleterre le grand trois-mâts *le George-Griswold*, chargé de dons pour les ouvriers du Lan-

cashire qui souffraient de la disette du coton, il fallut qu'un bâtiment de guerre escortât ce navire, dans son voyage charitable, pour le protéger contre le pirate de Liverpool. Bientôt les assurances maritimes s'élevèrent tellement, que les Américains se virent obligés de dénationaliser leur flotte de commerce et que celle-ci passa presque entièrement sous le pavillon britannique. Ce furent donc les Anglais qui profitèrent du dommage fait aux États-Unis par le navire équipé dans l'un de leurs ports et que leur devoir eût été d'arrêter. Aussi les Américains déclaraient-ils, avec beaucoup de raison, que, si un pareil acte n'était pas condamné d'une façon éclatante, ils se croiraient en droit d'équiper toute une flotte de corsaires le jour où l'Angleterre serait en guerre avec le moins maritime de ses voisins indiens, et de faire la course contre son commerce sous le pavillon afghan ou thibétain.

Le gouvernement fédéral chercha en vain à purger les mers d'un ennemi aussi dangereux que l'Alabama. Obligé d'employer presque toutes ses ressources navales au maintien du blocus et aux expéditions mixtes que nous avons racontées plus haut, il ne put envoyer à sa poursuite que trois ou quatre corvettes d'une marche inférieure à la sienne. Il n'est pas facile

de retrouver dans l'immensité de l'Océan un bâtiment qui, portant une forte charge de charbon, peut tenir la mer très-longtemps, qui va se ravitailler près de quelque île déserte, où il a donné rendez-vous aux transports qu'on lui expédie des territoires neutres, et qui ne paraît un jour dans un port que pour le quitter le lendemain en prenant une direction inconnue. En effet, Semmes évitait la rencontre des navires fédéraux : il ne troubla jamais sérieusement les opérations de la marine unioniste sur la côte confédérée, et ce n'est que dans le mois de janvier 1863 qu'il tira son premier coup de canon contre un adversaire capable de lui répondre. Durant l'année 1862, il ne fut rejoint qu'une fois par un bâtiment ennemi, le *San-Jacinto*, qui le trouva à la Martinique; mais il lui échappa, grâce à la connivence d'un employé du port, qui lui donna des cartes hydrographiques, au moyen desquelles il put, pendant une nuit obscure, tromper la vigilance des marins fédéraux ¹.

Il ne nous reste plus, pour terminer ce chapitre, qu'à faire mention d'un sinistre maritime qui, bien que purement accidentel, doit trouver sa place ici, car nous ne pouvons laisser le *Monitor* disparaître de

1. *Mémoires de l'amiral Semmes*, p. 516.

la scène navale, où il venait de jouer le premier rôle, sans raconter comment il périt. L'année 1862 l'avait vu prendre la mer, faire ses premières armes contre le Virginia, combattre à Drewrys-Bluff; enfin, au moment où elle allait se terminer, dans la dernière nuit de décembre, elle le vit sombrer au milieu d'une tempête.

La marine fédérale réunissait déjà toutes ses forces pour entreprendre le siège de Charleston. Il fut décidé que le Monitor précéderait les nouveaux bâtiments à tourelles que l'on construisait sur son modèle et rejoindrait la flotte de Dupont sur la côte de la Caroline du Sud. On espérait qu'il pourrait forcer les passes du fort Sumter. Le 29 décembre, il sortait, sous la direction du capitaine Bankhead, de la baie de Chesapeake, marchant à la vapeur, et remorqué en même temps par un autre navire, *le Rhode-Island*. Comme on pouvait s'y attendre dans cette saison, on trouva sur les hauts-fonds, au sud du cap Hatteras, une mer courte et dure, soulevée par un assez fort vent du sud. Il fut bientôt évident que le Monitor n'était pas en état de résister à cette épreuve. L'amarre de remorque lui donnait des secousses qui l'ébranlaient violemment, et ce fut en vain que le Rhode-Island ralentit sa marche pour le soulager : les vagues,

se brisant contre la tourelle, la secouaient de telle sorte qu'elles détachèrent l'étaupe qui calfeutrait sa jonction avec le pont : d'autre part, ce pont cuirassé, débordant considérablement au delà de la coque, formait une sorte de balcon que la mer frappait en dessous et finit par disjoindre. Sans qu'on pût découvrir une voie d'eau, le Monitor commença à être inondé d'infiltrations ; les pompes ordinaires ne pouvant suffire, il fallut, le 30 au soir, faire mettre en mouvement, par la machine à vapeur, la grande pompe centrifuge ; mais, à dix heures et demie, le mauvais temps augmentant, l'eau prit définitivement le dessus : le capitaine Bankhead fit le signal de détresse et deux chaloupes du Rhode-Island vinrent prendre une partie de son monde. Afin d'éviter une collision fatale entre les deux navires, il fallut couper l'amarre, et, avant que les chaloupes fussent revenues pour un second voyage, les feux du Monitor furent éteints. Le bâtiment, ne gouvernant plus, était ballotté par les flots ; les chaloupes ne pouvaient aborder sa coque submergée, sur laquelle la mer déferlait comme sur un écueil. Bankhead eut l'idée de jeter l'ancre : cette manœuvre réussit, elle mit la proue du navire au vent et permit ainsi d'opérer le sauvetage. Trente hommes seulement restaient à bord ; le commandant,

traversant avec eux le pont, que les lames balayaient dans toute sa longueur, gagna les chaloupes du Rhode-Island, mais plusieurs de ses compagnons furent emportés par la mer et noyés; quelques-uns n'eurent pas le courage de quitter la tourelle et périrent également. Douze hommes et quatre officiers manquaient à l'appel lorsque, réfugiés sur le Rhode-Island, les marins du Monitor virent à minuit le feu rouge qui brillait au-dessus de la tourelle de leur vaillant petit navire s'abîmer dans les eaux.

Les deux acteurs du fameux drame de Hampton-Roads avaient disparu avant la fin de l'année : le Virginia avait été brûlé par son propre équipage; le Monitor était la victime de ceux qui prétendaient en faire un navire de haute mer.

CHAPITRE II

RECRUTEMENT ET FINANCES.

Le but de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre longuement sur la législation administrative et politique à laquelle donna lieu la grande lutte que nous racontons. Mais nous devons pourtant nous y arrêter autant qu'il est nécessaire pour aider à l'intelligence de la guerre elle-même : il est temps pour nous de le faire, car nous avons laissé ce sujet de côté depuis que les canons braqués sur le fort Sumter ont dominé la voix des partis.

Nous nous proposons donc dans ce chapitre de montrer les mesures prises, par les gouvernements opposés du Nord et du Sud, pendant les deux premières années de la guerre, pour entretenir en hommes et en matériel leurs vastes armées et pour

faire respecter leur autorité à l'intérieur : mesures relatives à l'enrôlement, aux finances et à la liberté des citoyens.

Le chapitre suivant terminera ce volume par l'exposé des rapports des belligérants entre eux et avec l'étranger.

L'œuvre des assemblées fédérales devait, même dans sa partie politique, être entièrement subordonnée à la guerre civile et à ses vicissitudes. Cette guerre leur imposait d'ailleurs une tâche considérable, car le congrès de Washington avait à faire, de toutes pièces, une législation provisoire pour réunir les hommes et l'argent que le patriotisme national était prêt à donner au gouvernement. Cette législation militaire et financière occupa donc la première place parmi ses délibérations.

Nous avons déjà parlé de quelques-unes des mesures prises dans les premiers jours de la lutte. Nous nous bornerons à les rappeler brièvement ici, en donnant un aperçu général des travaux du Congrès pendant les années 1861 et 1862. Nous avons différé cet aperçu jusqu'à l'époque que nous venons d'atteindre, afin de pouvoir embrasser un ensemble suffisant de lois, et de montrer, en même temps, comment le Congrès, fidèle interprète de l'opinion

publique, imposa peu à peu au peuple américain les charges les plus lourdes. Nous séparerons ici la législation touchant la politique intérieure, pendant ces deux années, des lois spéciales, résolutions et proclamations qui eurent pour objet la question de l'esclavage, tout ce qui concerne cette question devant trouver sa place à la fin du chapitre, où nous traiterons des rapports des belligérants entre eux.

En vertu de la constitution, la chambre des représentants est élue pour deux ans; le sénat se renouvelle par tiers tous les deux ans, le mandat de chaque sénateur étant, par conséquent, de six ans. Le Congrès, formé de ces deux assemblées, se réunit en session ordinaire le premier lundi de décembre de chaque année. Il s'ajourne quand il lui plaît et peut être convoqué de nouveau en session extraordinaire, avant la date légale, par le Président, si celui-ci le juge nécessaire. Le 3 mars de chaque année impaire, jour où expirent les pouvoirs de la chambre des représentants et d'un tiers du sénat, voit finir l'existence d'un Congrès. Le nouveau Congrès qui lui succède, quoiqu'il ne se réunisse généralement qu'en décembre de la même année, hérite immédiatement de ses pouvoirs, les élections ayant eu lieu quelques mois auparavant, et ses membres peuvent au besoin prendre, le 4 mars

au matin, la place encore chaude de leurs prédécesseurs.

Ainsi que nous l'avons dit, le trente-sixième congrès, qui siégea pendant les deux dernières années de la présidence de M. Buchanan, s'était séparé définitivement le 3 mars 1861. Les élections qui avaient eu lieu dans les États du Nord avant cette date avaient sensiblement augmenté le nombre des représentants et des sénateurs attachés soit au parti qui avait porté M. Lincoln au pouvoir, soit à celui des *War-democrats*, qui, après l'avoir combattu dans les élections, étaient décidés à le soutenir contre tous ceux qui attaquaient la légalité de son autorité. Cependant ces partis réunis auraient eu beaucoup de mal à obtenir la majorité dans les deux chambres, comme nous allons le montrer par quelques chiffres, si leurs adversaires étaient venus occuper les sièges qui leur appartenaient par la constitution.

Le 15 avril, à la nouvelle de la chute du fort Sumter, M. Lincoln avait convoqué le trente-septième congrès, en session extraordinaire, pour le 4 juillet. Lorsqu'il se réunit, les représentants et les sénateurs de la majorité des États insurgés manquèrent à l'appel des clerks des deux chambres. Parmi les représentants nouvellement élus, comme parmi les sénateurs

déjà anciennement nommés par ces États, la plupart jouaient déjà un rôle important dans le Sud : les uns s'abstinrent de prendre part aux travaux du Congrès, les autres, après avoir paru dans son sein, ne tardèrent pas à se retirer. Les États de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississippi, de la Louisiane, de l'Arkansas, de la Floride et du Texas, ne furent représentés dans aucune de ces deux assemblées, soit que, par suite de l'acte de sécession, les élections pour le Congrès n'eussent pas eu lieu, soit que leurs représentants se fussent considérés comme déliés de leur mandat par cet acte. La Virginie n'envoya pas de sénateurs à Washington, mais les districts demeurés fidèles à l'Union nommèrent huit représentants, le contingent total de cet État devant être de treize. Au contraire, aucun des dix députés du Kentucky ne parut au Capitole, mais ses deux sénateurs prirent séance le 4 juillet, quoique l'un d'eux fût M. Breckenridge, qui devait, peu de mois après, entrer dans le service militaire de la confédération du Sud. Enfin le Tennessee fut représenté par un sénateur sur deux et par trois représentants sur dix, qui avaient été élus par des districts où les unionistes étaient en majorité. Il se trouva ainsi que le sénat qui, composé de deux

membres pour chacun des trente-quatre États, aurait dû en compter soixante-huit, fut réduit à quarante-sept, et que la chambre des représentants, au lieu de deux cent trente-neuf, n'en réunit que cent soixante-seize. Sur les quarante-sept sénateurs, trente et un appartenaient au parti républicain, onze à l'opposition démocratique, et cinq, quoique démocrates, soutenaient le gouvernement. Les forces étaient partagées à peu près de même dans l'autre chambre, où M. Lincoln avait cent six adhérents, quarante-deux adversaires, et où siégeaient, en outre, vingt-huit démocrates votant avec son gouvernement. On voit que, même avec l'appui de ces derniers, si les représentants des États du Sud n'avaient pas abandonné les voies légales et quitté leurs sièges pour se jeter dans la guerre civile, le Président n'aurait eu que six voix de majorité dans la chambre des représentants et deux dans le sénat; et, si le parti démocratique était resté uni pour le contrôler dans les chambres, c'est, au contraire, ce parti qui aurait eu un avantage de vingt-sept voix dans une des deux assemblées, et de cinq dans l'autre. Après la vérification des pouvoirs, les majorités gouvernementales furent augmentées par une mesure que justifiaient les circonstances. Dix des sénateurs absents, dont la connivence

avec l'insurrection avait été prouvée, furent privés de leurs sièges, par un vote des deux tiers de la chambre, et ceux de la Virginie furent remplacés par deux nouveaux membres représentant les districts occidentaux. Une mesure analogue fut prise par l'autre chambre contre quelques-uns de ses membres.

M. Lincoln n'avait pas attendu la réunion du Congrès pour former une nouvelle armée provisoire et pour augmenter l'effectif des troupes régulières et de la marine. Il n'était pas sorti de la limite de ses attributions en demandant, le 15 avril, aux gouverneurs des divers États de lui fournir un contingent de 75,000 hommes; mais l'appel direct qu'il avait fait, le 3 mai, de 42,000 volontaires engagés pour trois ans, de 22,000 réguliers et de 18,000 marins, était un acte extraordinaire qui avait besoin de la sanction du pouvoir législatif. Il fallait d'ailleurs obtenir les crédits nécessaires pour couvrir les dépenses qu'entraînait la mise sur pied de ces troupes. Enfin ces mesures elles-mêmes étaient déjà bien insuffisantes, et le Président, dans son message, demandait au Congrès, qu'il venait de convoquer, la levée de 400,000 soldats. Dans sa courte session, qui dura du 4 juillet au 6 août, ce nouveau congrès lui prouva le zèle patriotique qui l'animait. Le 25 juillet, il l'autorisa à appeler, pour

trois ans, 500,000 volontaires, c'est-à-dire plus qu'on ne lui en avait demandé : il est vrai que la bataille du Bull-Run avait été livrée dans l'intervalle. Le 27, il confirma les mesures prises, le 3 mai, par le Président pour l'augmentation de l'armée régulière, en constituant onze nouveaux régiments, dont neuf d'infanterie, un de cavalerie et un d'artillerie; puis, le 6 août, avant de se séparer, il légalisa tous les autres appels que le Président avait faits pour enrôler des volontaires dans les forces de terre ou de mer.

Afin de stimuler les engagements et de donner une compensation aux soldats qu'il invitait à se ranger sous les drapeaux, le Congrès leur promit une prime de 100 dollars ou 500 fr. En outre, il appliqua aux dépenses militaires une somme de 161 millions de dollars ou 805 millions fr.; et, pour assurer au gouvernement les moyens d'action les plus puissants, il l'autorisa à porter jusqu'au chiffre énorme de 500 millions de dollars, ou deux milliards et demi fr., les sommes consacrées, en l'absence du Congrès, à l'entretien et à l'armement des troupes nationales. Nous indiquerons plus loin les mesures financières qui furent prises, dans la même session, pour faire face aux charges imprévues d'un pareil budget. Enfin le ministère de la guerre fut réorga-

nisé et son personnel considérablement augmenté.

La session ordinaire du Congrès devait commencer le 2 décembre 1861. Pendant sa prorogation, les mesures qu'il avait prises pour la création des armées de volontaires furent exécutées, et elles permirent, comme nous l'avons montré plus haut, de donner à ces armées la force numérique, l'organisation et le matériel nécessaires pour entreprendre une grande guerre. Aussi n'avons-nous à citer que deux mesures, relatives à la formation de corps nouveaux, dues à l'initiative du Président avant la réunion du Congrès. La première, en date du 17 septembre, a pour but de réunir, à Hatteras, un régiment de volontaires recrutés dans la Caroline du Nord : on espérait enrôler ainsi sous le drapeau fédéral les citoyens demeurés fidèles à la constitution, malgré la séparation de leur État. Ce premier essai n'eut que peu de succès, le nombre des Caroliniens qui se réfugièrent sur l'étroite dune de sable de Hatteras étant tout à fait insignifiant. Le 7 novembre, M. Lincoln autorisa de même la levée de régiments fédéraux dans le Missouri. Cet État se trouvant divisé entre les deux partis, et beaucoup de miliciens étant déjà entrés au service de l'Union, un certain nombre de ces régiments furent assez rapidement constitués.

Cependant les populations du Nord avaient répondu, avec empressement, à l'appel qui leur était adressé, et, lorsque le Congrès se réunit, le gouvernement put lui annoncer qu'il avait à son service 682,971 hommes, dont 640,637 dans l'armée de volontaires, 20,334 dans l'armée régulière et 22,000 dans la marine. Afin d'éviter la trop grande multiplicité des régiments et d'assurer le recrutement des corps déjà existants, le ministre de la guerre décida, à la même époque, par une circulaire du 3 décembre, qu'à moins d'une réquisition particulière, émanée des bureaux de Washington, les gouverneurs d'États ne seraient plus autorisés à former, pour le compte de l'autorité fédérale, des corps nouveaux et que tous les engagements devaient être reçus dans les corps déjà existants. Il est inutile d'ajouter que ces prescriptions ne pouvaient s'appliquer aux milices locales, qui étaient sous l'autorité exclusive des gouverneurs et que ceux-ci pouvaient toujours convoquer en cas de danger.

Dans sa session extraordinaire, le Congrès s'était imposé la règle de ne traiter que les questions urgentes soulevées par la guerre civile. Les lois militaires et financières, avec la discussion des motions relatives à l'esclavage et au droit de sécession, avaient occupé tout son temps. Il n'en fut pas de même dans

la seconde session, qui dura sept mois et demi, du 2 décembre 1861 au 17 juillet 1862; mais néanmoins ces questions tinrent encore la première place dans ses travaux.

L'élément républicain dominait de plus en plus dans l'une et l'autre chambre : c'était la conséquence de la défection de quelques membres qui, suivant l'exemple de Breckenridge, avaient enfin jeté le masque, et de l'expulsion prononcée contre quelques autres, convaincus d'intelligence avec l'ennemi. Dans toutes les délibérations où le maintien de l'Union était en jeu, les *War-democrats* soutenaient le gouvernement, qui n'avait contre lui que quelques *Peace-democrats*; mais, lorsque la question de l'esclavage revenait sur le tapis ou qu'il s'agissait de critiquer la conduite journalière de l'administration, les démocrates de l'une et l'autre fraction se réunissaient pour former une opposition sérieuse, avec laquelle le gouvernement était obligé de compter.

Le contrôle du parti républicain, qui lui reprochait trop de bienveillance pour des adversaires ralliés à sa politique générale, lui causait cependant plus d'embarras que cette opposition. Les marchés et les commandes qu'il avait été obligé de faire dans le courant de l'année 1861, pour subvenir à l'armement et à

l'équipement des armées qu'il créait de toutes pièces, furent l'objet de vives discussions dans les deux chambres. Souvent les fonds du trésor avaient été dépensés sans discernement; souvent les règles tutélaires de la comptabilité avaient été violées; on pouvait citer, dans ces marchés et ces commandes, quelques exemples scandaleux : des fournisseurs avaient, grâce à des protections trop légèrement accordées, réalisé de grosses fortunes aux dépens de la nation. Mais il était difficile, dans le premier moment, de faire la juste part des responsabilités, de discerner les abus inévitables en pareille occurrence, et sur lesquels on était réduit à fermer les yeux, de ceux qui devaient attirer une flétrissure à l'administration ou à quelques-uns de ses agents. Les influences personnelles exerçaient une trop grande action dans le Congrès pour qu'on pût y discuter ces questions avec impartialité. Il en résulta parfois des résolutions imprudentes. Ainsi M. Cameron, qui avait été ministre de la guerre jusqu'au 14 janvier et avait alors cédé son portefeuille à M. Staunton, fut censuré, le 30 avril, par la chambre des représentants, pour avoir fait faire, dans les premiers temps de son administration, des dépenses militaires en dehors des bureaux du ministère et sans exiger les garanties

d'usage. M. Lincoln répondit à ce vote par un message où il affirmait que, les ministères étant remplis d'employés qui trahissaient le gouvernement, les moyens irréguliers pouvaient seuls être efficaces en de telles circonstances, et il revendiqua hautement la responsabilité des actes de son agent. Aucune suite ne fut donnée à cette affaire.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler du comité institué par les deux chambres, le 9 décembre 1861, pour surveiller la conduite de la guerre. Ce comité, composé de sénateurs et de représentants, comprenait quelques-uns des membres les plus importants et les plus passionnés du parti républicain, qui se firent donner cette délicate mission au moment où l'inaction de Mac Clellan et le désastre de Balls-Bluff préoccupaient vivement l'opinion. Nous les rencontrerons, de temps en temps, sur notre chemin, jusqu'aux derniers jours de la guerre.

Cependant les lois votées pendant la session extraordinaire paraissaient devoir suffire pour la formation et l'entretien des armées fédérales. L'appel des 500,000 volontaires de trois ans avait donné aux États-Unis les armées du Potomac, de l'Ohio, du Tennessee et du Missouri. Engagés pour une période qui semblait alors bien longue, ils avaient eu le temps de

s'instruire sérieusement avant d'entrer en campagne; mais les combats si meurtriers du printemps de 1862 vinrent rapidement éclaircir leurs rangs. Les bureaux de recrutement de chaque régiment étaient toujours ouverts, il est vrai, à ceux qui voulaient contracter des engagements de trois ans et rejoindre les corps déjà organisés; mais ce moyen ne pouvait suffire à maintenir l'effectif de l'armée. Dans le courant de juin, après la bataille de Fair-Oaks, l'évacuation de Corinth et la campagne de la vallée de Virginie, lorsque les armées fédérales furent décimées par la maladie devant Richmond et dans les postes marécageux de l'Ouest, il fallut chercher un remède à cette insuffisance. On ne pouvait le trouver que dans un nouvel appel, offrant aux volontaires des avantages plus considérables que le précédent. Les gouverneurs de dix-huit États, obéissant à l'opinion publique, se réunirent pour recommander cette mesure au Président : ils lui offrirent leur concours par une lettre datée du 28 juin 1862, jour où l'on apprit le commencement de la grande lutte soutenue devant Richmond par l'armée du Potomac. M. Lincoln s'empressa de répondre, le 1^{er} juillet, à leurs offres patriotiques, en leur annonçant qu'il leur demanderait 300,000 hommes, et le Congrès fut aussitôt

saisi d'un projet de loi pour légaliser cet appel et remplir les cadres affaiblis des armées en campagne. La loi fut votée le 17 juillet. Elle autorisa le Président, d'une part, à lever, pour neuf mois seulement, de nouveaux régiments de volontaires, jusqu'à concurrence de 100,000 hommes, et, d'autre part, à remplir les vides faits dans les anciens régiments, en y recevant des engagements pour un an. On espérait, avec raison, stimuler les enrôlements en abrégeant ainsi la durée du service. Cette loi alla bien plus loin : elle consacra deux principes importants, qui restèrent d'abord comme une lettre morte, mais dont nous verrons plus tard l'application. Prévoyant l'invasion, par les armées du Sud, de quelques-uns des États libres, elle autorisa le Président, lorsqu'il convoquerait, comme il en avait le pouvoir dans cette éventualité, la milice de ces États, à la mobiliser pour une période qui ne pourrait dépasser neuf mois ; et, si les enrôlements volontaires ne suffisaient pas, elle lui donnait le droit de compléter son effectif par la conscription. Le principe du service obligatoire, auquel le général Mac Clellan avait inutilement demandé qu'on eût recours dès les premiers jours de son commandement à Washington, paraissait ainsi, pour la première fois, dans la législation.

La loi du 17 juillet consacra un autre principe aussi important, aussi nouveau, et qui, bien différent du précédent, devait survivre aux circonstances qui l'avaient fait accepter : c'était l'admission des hommes de couleur dans les rangs de l'armée. Il était impossible de refuser les services de volontaires parce qu'ils avaient du sang africain dans les veines. Mais, une fois le principe admis, il n'y avait pas de raison non plus pour faire une distinction entre les hommes de couleur, libres ou affranchis, et les nègres fugitifs qui venaient demander aux armées nationales le droit d'acheter la liberté en combattant au milieu d'elles.

Le 4 août, une proclamation du pouvoir exécutif vint régler l'application de cette loi. M. Lincoln ordonna l'enrôlement de 300,000 miliciens au service de l'Union, pour un terme qui ne dépasserait pas neuf mois. Le contingent de chaque État était fixé par le Président, et, s'il n'était fourni avant le 15 août, la conscription devait remplir le déficit. Le zèle des autorités locales, l'ardeur qui fit affluer les volontaires dans les bureaux de recrutement et l'élévation des primes rendirent cette fois inutile une mesure aussi nouvelle. Le même document annonçait que des règlements sévères seraient publiés par le minis-

tère de la guerre, pour assurer le bénéfice de l'avancement dans les nouveaux corps aux officiers des anciens régiments qui s'étaient distingués durant la guerre et exclure tous ceux qui seraient jugés indignes de porter l'épaulette. Il fallait, en effet, récompenser ceux qui, depuis un an, avaient traversé les épreuves d'une rude campagne et ne pas sacrifier leurs chances de promotion aux intrigues et à la faveur, qui présidaient trop souvent à la distribution des grades dans la création de nouveaux régiments. Les gouverneurs d'État s'inspirèrent de cette pensée, et un très-grand nombre d'officiers qui s'étaient signalés sur les champs de bataille, dans des grades inférieurs, furent nommés par eux à des postes plus élevés dans les régiments en voie de formation.

Le Congrès s'était séparé le jour même où il avait voté le nouvel appel de 300,000 hommes. Les armées fédérales furent alimentées par cet appel pendant tout l'automne de 1862, qui fut marqué par tant de batailles sanglantes, et la troisième session du trente-septième congrès, qui s'ouvrit le 1^{er} décembre 1862, trouva ces nouveaux soldats déjà aguerris par les épreuves qu'ils venaient de traverser. Cette session appartient à une époque que nous n'avons pas encore racontée ; son œuvre la plus importante, au point de vue mili-

taire, la loi de conscription, mesure beaucoup plus stricte que la loi éventuelle dont nous avons parlé plus haut, date du mois de juillet 1863 : aussi nous réservons-nous d'en parler après les grands événements qui firent accepter une telle charge au peuple américain.

Nous passerons donc à un autre sujet et nous indiquerons, sans entrer dans de longs développements, les mesures financières qui furent prises par le Congrès, pendant les deux premières années, pour faire face aux énormes dépenses de la guerre : les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de traiter à fond cette intéressante matière.

A l'époque de l'élection présidentielle de 1860, M. Howell Cobb, qui devint plus tard général au service confédéré, était, depuis 1857, ministre des finances de M. Buchanan. Il avait gravement compromis, pendant son administration, le crédit des États-Unis. Le gouvernement de Washington avait, depuis sa fondation, pris l'habitude d'amortir promptement les dettes contractées dans les moments difficiles. Aussi, en 1857, sa situation financière était fort prospère. Le produit des douanes suffisait largement à toutes ses dépenses et au service de la dette, dont le chiffre diminuait de jour en jour. Mais, un an après, M. Cobb

avait été obligé de faire un emprunt de 100 millions à 5 0/0, et, dès le mois de juillet 1860, c'est-à-dire avant qu'on pût prévoir la guerre civile, il avait fallu demander la sanction du Congrès pour un nouvel emprunt, destiné simplement à payer l'intérêt du premier et à couvrir les dépenses nationales. Quoiqu'on l'eût autorisé à émettre 100 autres millions en titres semblables aux précédents, il ne put en placer que pour un peu plus de 35 millions. Cette émission eut lieu en octobre. Deux mois après, M. Cobb quittait le ministère, laissant le personnel désorganisé, le trésor public épuisé, le crédit national ébranlé, et léguait ainsi aux successeurs contre lesquels il allait prendre les armes toutes les difficultés qu'il avait pu accumuler sur leur route. Un grave-scandale, qui jeta un triste jour sur le personnel du gouvernement de M. Buchanan, vint encore augmenter les inquiétudes du public au sujet de la situation du Trésor. L'entreprise des transports militaires dans l'Ouest avait été donnée à la maison Russell : pendant son administration, M. Floyd, ministre de la guerre, avait eu la coupable faiblesse d'endosser des traites de cette maison, sans garantie d'aucun genre, sans comptabilité régulière, pour des sommes qui n'étaient pas encore dues et qui avaient fini par atteindre le chiffre

énorme de trente millions. L'irrégularité de ces traites étant bientôt connue, elles ne purent être négociées, et, afin de les réaliser, Russell décida un M. Bailey, parent du ministre de la guerre et trésorier du fonds indien, à se prêter à une manœuvre frauduleuse. Le fonds confié à sa garde contenait des titres de la rente nationale, dont les intérêts étaient administrés par le bureau indien, tuteur des tribus qui étaient les propriétaires de ces rentes. M. Bailey remit successivement pour 4,350,000 fr. de ces titres à Russell, contre les traites qu'on lui refusait ailleurs, et ce dernier s'empressa de les vendre. Cette manœuvre, commencée en juillet 1860; fut découverte au moment où il fallut payer le coupon de janvier. M. Bailey prit la fuite, après avoir tout avoué; le ministre de la guerre le suivit de près; et, lorsqu'ils furent traduits tous deux devant le grand jury comme concussionnaires, ils étaient en sûreté sur le sol des États insurgés¹.

Les lois de finances votées par le trente-sixième congrès, dans sa dernière session, furent insignifiantes, comme toutes celles qui marquèrent les derniers mois du gouvernement de M. Buchanan. Ce furent

1. Voyez la Note B, à la fin du volume.

de simples palliatifs destinés à couvrir le déficit causé par une mauvaise administration, par la perte successive des revenus des douanes dans les États rebelles et par la crise commerciale née de la situation politique. Le 17 décembre 1860, le Congrès décida l'émission de 50 millions de bons du Trésor, remboursables en un an, dont l'intérêt n'était pas fixé, et qui devaient être adjugés aux acheteurs qui accepteraient le taux le moins élevé. Ce ne fut que le 19 janvier que le nouveau ministre, M. Dix, réussit à en placer la moitié, soit 25 millions, au taux exorbitant de 10.625 0/0. Le 8 février 1861, les Chambres autorisèrent un emprunt au capital nominal de 125 millions à 6 0/0, dont les titres devaient être mis aux enchères, et étaient remboursables en dix ans au moins et vingt au plus : une partie en fut vendue, le 27 février, entre 90 et 96 0/0. De plus, le 2 mars, à la veille de se séparer, elles permirent au gouvernement de faire, après avoir relevé les tarifs des douanes, un nouvel emprunt de 50 millions, en titres semblables, avec la faculté, s'il n'était pas entièrement souscrit, de le compléter par des bons du Trésor, mais avec cette restriction qu'il ne pourrait être lancé que dans l'année financière nouvelle, c'est-à-dire après le 30 juin 1861. Enfin une autre émission de bons à

6 0/0, remboursables en vingt ans, jusqu'à concurrence d'une somme de 14,300,000 fr. fut accordée pour les dépenses spéciales des territoires et de la guerre indienne de 1856, qui n'avaient pas encore été liquidées.

Le 5 mars, en formant son cabinet, M. Lincoln confia le ministère des finances à M. Salomon Chase, esprit clair et vigoureux, dont les théories et les actes financiers ont été vivement discutés et critiqués, mais qui montra certainement une grande intelligence et beaucoup de résolution au milieu de difficultés inouïes. Il employa les premières semaines de son administration à réorganiser son ministère et réussit à reconquérir pour son gouvernement la confiance des capitalistes et du public.

Le vote des nouveaux tarifs consacrés par la loi du 2 mars, et qui entrèrent en vigueur le 1^{er} avril, avait un peu relevé le crédit du trésor fédéral : le ministre en profita pour chercher à placer l'emprunt voté le 8 février. Il réussit, le 2 avril, à vendre pour 15 millions de titres au-dessus de 94 0/0 ; mais les événements politiques, tels que le bombardement du fort Sumter, vinrent entraver la suite de cette opération, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il put encore en placer pour 25 millions, dont la moitié fut prise par les

principales maisons de banque des États de l'Est.

Cependant l'appel des volontaires et l'ouverture des hostilités augmentaient de jour en jour les charges du Trésor, et il était de plus en plus difficile à M. Chase d'y faire face. Il ne pouvait placer les 35 millions de titres qui lui restaient encore sur les 100 millions votés en juillet 1860, n'étant pas autorisé à les vendre au-dessous du pair; l'emprunt du 2 mars ne pouvait être émis que le 1^{er} juillet; il ne lui était permis de disposer que de 45 millions en vertu de la loi du 8 février. Il réalisa ces titres, le 25 mai, pour une somme de 43,185,000 fr., dont 31,980,000 fr. furent vendus et 11,206,000 fr. furent placés en bons du Trésor à 6 0/0, convertibles à leur tour en titres, au gré du porteur. Les prescriptions de la loi de 1860 ayant été remplies, le 30 mai, par une adjudication des 35 millions de titres au pair, adjudication qui naturellement ne trouva pas de preneur, le ministre, en vertu de cette même loi, émit une somme égale de bons à 6 0/0 d'intérêt, qui furent principalement employés à satisfaire ses créanciers.

La situation du Trésor était donc des plus difficiles : elle se trouvait encore aggravée par la concurrence que lui faisaient sur le marché les divers États, tous obligés de recourir au crédit pour subvenir aux frais

de réunion des volontaires ou d'équipement des milices, et dont plusieurs empruntèrent jusqu'à 10 millions, à un taux plus avantageux que le gouvernement fédéral. Aussi, à la fin de juin, quoique le Congrès fût près de se rassembler, M. Chase se trouva en face d'une dette de 25 millions, qu'il ne pouvait laisser un seul jour en souffrance. Les bons à 6 0/0, qu'il n'était autorisé à vendre qu'au pair, perdant alors 2 1/2 0/0, il ne pouvait les réaliser. Il s'adressa aux banques des grandes villes de l'Union et obtint d'elles de lui prêter, pour deux mois, cette somme, en leur donnant, comme gage, une quantité équivalente de ces bons, qu'il n'avait aucun moyen de placer sur le marché.

Lorsque le Congrès, sur l'invitation du Président, se réunit le 4 juillet, il était, on le voit, aussi nécessaire de demander au peuple américain de l'argent que des hommes. Toute la partie de la nation demeurée fidèle au drapeau fédéral comprenait enfin la grandeur des sacrifices qui lui étaient imposés. Les Chambres allaient se montrer ses fidèles interprètes en autorisant le Président à lever 500,000 volontaires et à dépenser deux milliards et demi pour leur entretien ; mais il fallait lui donner les moyens de réunir dans les caisses de l'État au moins une partie de cette

somme énorme. Les sources de revenu, quels que fussent les impôts que l'on aurait votés, étaient insuffisantes et ne pouvaient servir évidemment qu'à soutenir, sans pourvoir aux nouveaux besoins, le crédit national. Il fallait donc recourir à l'emprunt ou à l'émission de billets de banque. Le gouvernement fédéral devait, au cours de la guerre, user largement de ces deux moyens; mais, dans les deux premières années, il ne le fit qu'avec beaucoup de réserve : ce n'est qu'à partir de 1863 que nous le verrons entrer, sous l'empire d'une nécessité absolue, dans une voie qui aurait conduit à la banqueroute une nation moins riche et moins laborieuse que celle des États-Unis.

Le ministre, en se présentant devant le nouveau congrès, lui demanda de prévoir, pour l'année qui venait de commencer, une dépense de 1,600 millions : il comptait y faire face en obtenant 400 millions au moyen des taxes anciennes ou de celles qui allaient être votées et en faisant appel au crédit pour une somme de 1,200 millions. Le Congrès, qui discutait la loi appelant 500,000 volontaires sous les armes, porta cette somme à 1,250 millions, par les lois des 17 juillet et 5 août 1861. Il autorisa le ministre à contracter l'emprunt, en partie ou en totalité, sous l'une ou l'autre des formes suivantes : 1° la vente, au pair,

de titres à 7 0/0 d'intérêt, remboursables au pair après vingt ans; — 2° l'émission de bons du Trésor à 7.30 0/0 d'intérêt, remboursables après trois ans, pouvant être échangés par l'acheteur contre des titres de rente 6 0/0; — 3° l'émission de bons analogues à 3.65 0/0, remboursables après un an et pouvant être transformés en bons de trois ans à 7.30 0/0; — 4° la vente, au cours de 89.32 0/0, jusqu'à concurrence de 500 millions, de titres de rente 6 0/0, payables en Europe, rachetables au pair, après vingt ans; — 5° l'émission de billets à vue, jusqu'à concurrence de 250 millions. Enfin les bons à 6 0/0, mis en circulation à la fin de juin, comme nous l'avons dit, furent légalisés par l'autorisation donnée au ministre d'en porter le chiffre à 100 millions, outre l'emprunt nouvellement voté. M. Chase, ne pouvant trouver à vendre des titres de rente au taux fixé par la loi, fut obligé de recourir aux bons du Trésor, portant 7.30 0/0 d'intérêt. Il ne fallait pas compter sur le public pour fournir directement la somme que ces bons devaient représenter. Il s'adressa encore aux banques de New-York, de Boston et de Philadelphie, pour l'aider dans cette difficile opération. Elles souscrivirent pour une somme de 750 millions : le premier tiers des bons devait leur être remis le 19 août, et le

dernier le 1^{er} décembre, à la condition que le gouvernement ne leur ferait pas concurrence dans la revente de ce papier au public. La différence entre la date du bon portant intérêt et le jour où le ministre toucherait l'argent leur assurerait un certain bénéfice. Les billets à vue étaient une ressource facile à réaliser et devaient porter à près d'un milliard la somme sur laquelle le ministre pouvait compter pour faire face aux dépenses jusqu'à la prochaine réunion du Congrès.

En autorisant l'émission de ces 250 millions de billets, qui naturellement ne portaient pas d'intérêt, la loi du 17 juillet prescrivait qu'ils seraient remboursables à vue; mais cette dernière clause devait prochainement être remplacée par le cours forcé, conséquence inévitable de la crise que traversaient les États-Unis. Des circonstances particulières favorisaient cette première émission et la rendaient aussi avantageuse pour le commerce que pour le Trésor. En effet, depuis l'abolition des banques fédérales, sacrifiées jadis à la jalousie dont le parti démocratique avait poursuivi tout ce qui aurait fortifié le pouvoir central, aucun frein n'avait été mis à la production des billets particuliers. A défaut d'un symbole fiduciaire national, la circulation avait été envahie par le papier de toutes les banques et de toutes les sociétés en commandite,

qui lançaient un nombre inconnu de billets, dont la valeur réelle dépendait uniquement du degré de confiance inspiré par ceux dont ils portaient la signature. Au début de la guerre, la valeur nominale de tout ce papier, tant au Nord qu'au Sud, s'élevait au chiffre d'environ un milliard. Le mal était d'autant plus grand qu'en usant sans mesure de cet instrument si puissant et si délicat, les Américains employaient des coupures infiniment petites, qui en multipliaient les effets. Ainsi le promeneur qui entrait dans une boutique de Broadway pour faire le moindre achat jetait sur le comptoir une liasse de billets de toute espèce et de toutes couleurs; le marchand consultait alors la cote officielle, qui donnait le cours de ces papiers depuis zéro jusqu'à cent, et faisait, avant de les prendre, un calcul pour les réduire à leur valeur effective. L'émission des billets fédéraux, qui furent connus dès lors, à cause de leur couleur, sous le nom de *greenbacks* ou de billets à dos vert, chassa de la circulation la partie la plus dépréciée du papier portant des signatures de particuliers et rendit ainsi au public un véritable service.

Il fallait que le Congrès, avant de se séparer, trouvât les ressources nécessaires, non-seulement pour servir l'intérêt de la dette énorme qu'il venait d'au-

toriser le ministre à contracter, mais aussi pour couvrir une partie des dépenses courantes, et pour offrir un gage sérieux aux capitalistes qui allaient avoir encore à faire très-prochainement des avances au trésor fédéral. Le jour où le nouvel emprunt eût été placé tout entier, il aurait, à lui seul, exigé, pour son service, une somme de 79 millions. Nous avons dit que M. Chase proposait de demander aux impôts une somme de 400 millions. L'ensemble de ces propositions fut consacré par la loi du 3 août 1861. L'élévation de tous les tarifs d'importation devait élever le rendement des douanes de 190 à 300 millions; mais cette espérance fut cruellement déçue, car, au lieu de l'accroître, ces droits excessifs le firent tomber à 160 millions. La loi du 3 août y ajouta deux taxes directes. L'une, sur la propriété foncière, fut répartie entre tous les États proportionnellement, non à leur richesse, mais à leur représentation dans la seconde Chambre, pour suivre les prescriptions du pacte fédéral : il se trouva ainsi que les États en rébellion furent appelés nominalement à y contribuer comme ceux qui étaient fidèles à l'Union, et que le chiffre total de l'impôt, qui était de 100 millions, se trouva, en réalité, réduit à moins de 60 millions. La seconde taxe directe, qui devait, en apportant 40 mil-

lions, compléter le chiffre fixé par le ministre, frappait de 3 0/0 tous les revenus supérieurs à 4,000 fr. Ces deux dernières mesures étaient une grave innovation, car jusqu'alors les impôts de ce genre n'avaient été levés qu'au profit des États; mais elles étaient prévues par la constitution et justifiées par la nécessité.

Lorsque les deux chambres se réunirent de nouveau, le 2 décembre 1861, les dépenses militaires avaient déjà atteint un chiffre d'autant plus effrayant qu'on ne pouvait se faire illusion sur la durée de la guerre et croire qu'elle serait terminée en quelques semaines. Les budgets du gouvernement de l'Union sont arrêtés à la fin du premier semestre de chaque année. Le 30 juin 1860, la dette fédérale ne représentait qu'un capital nominal de 323,848,515 fr. Un an après, le 30 juin 1861, au moment où le trente-septième congrès allait se réunir, elle n'était encore que de 454,339,145 fr. : elle ne s'était donc accrue que de 130,490,630 fr. Les emprunts qui avaient produit cet accroissement, joints aux revenus réguliers et à quelques ressources extraordinaires, avaient réussi à mettre en équilibre le budget de 1860-1861, qui se soldait par 422,890,175 fr. de dépenses et 434,179,500 fr. de recettes de tout genre. Mais les dépenses des mois suivants avaient déjà pris

des proportions effrayantes. M. Lincoln, dans son message du 3 décembre, annonçait au Congrès qu'elles s'élevaient, pour le premier trimestre, à 491,198,655 fr. Le remboursement prévu des emprunts provisoires et d'une partie des bons du Trésor faisait évaluer alors le chiffre de ces dépenses pour l'année à 2,717,032,110 fr. Un tel accroissement, en pesant sur le marché, rendait de plus en plus difficile le placement des titres déjà créés, et compromettait d'avance le succès des futurs emprunts. En effet, le public n'avait acheté que pour 190 millions des bons, émis en vertu de la loi du 17 juillet, que les banques s'étaient chargées de lui offrir. Lorsqu'au mois de novembre il s'agit, pour ces maisons qui avaient déjà souscrit antérieurement 500 millions de bons, de prendre le dernier tiers, il se trouva que ces bons étaient notablement dépréciés : en les recevant au pair, elles auraient donc éprouvé une perte considérable. Elles acceptèrent, à la place, une quantité équivalente de titres de rente 6 0/0 au cours de 89.32, fixé par la loi, quoique ce cours fût supérieur à celui du marché. Leur troisième paiement fut réduit, par ce fait, du chiffre de 250 millions, à celui de 228,977,390 fr. Les sommes réalisées par l'application de la loi des 17 juillet et 5 août 1861 se décom-

posaient ainsi, le 2 décembre de la même année :

Pris par les banquiers. Bons à 7.30 0/0.....	500,000,000
— Titres 6 0/0.....	228,977,390
Créances soldées au moyen de bons du Trésor.....	70,095,155
Emprunté au pair sur des billets à 60 jours, prolongés.	64,388,750
Billets à vue (250 millions autorisés) émis.....	<u>122,751,625</u>
	986,212,920

Il restait à réaliser, sur tous les emprunts déjà votés, environ 455 millions : si l'on réussissait dans cette opération difficile, la somme ainsi obtenue ne pouvait faire face aux dépenses courantes que pendant sept ou huit semaines. Il était donc urgent de recourir encore à l'emprunt et à l'émission des billets. Mais, cette fois, il n'était pas possible de le faire avec la modération qui avait marqué les mesures financières de la session précédente. Un gros emprunt ne pouvait manquer de peser fortement sur le marché, et, pour trouver des souscripteurs, il fallait au moins en assurer les intérêts par des ressources claires et réelles. L'émission exagérée des billets du Trésor était aussi coûteuse, sinon plus, au point de vue national ; car, s'ils ne portaient point d'intérêt, leur dépréciation inévitable amenait une diminution proportionnelle sur tous les revenus de l'État, et, de plus, équivalait à un impôt frappant toutes les transactions avec l'étran-

ger. Certaines circonstances favorables semblaient, il est vrai, devoir conjurer la crise monétaire. L'élévation des tarifs de douane ayant brusquement arrêté les importations, comme le révélait le produit de cet impôt, la balance du commerce s'était soldée par une importation de numéraire de 204,240,900 fr.; de plus, les mines, n'ayant rien fourni cette année à l'exportation, avaient versé dans la circulation 171,897,735 fr., et les espèces qui s'y trouvaient déjà le 1^{er} janvier 1861 représentant une somme de 261,412,105 fr., le total des espèces monnayées s'élevait, le 31 décembre, au chiffre de 637,550,740 fr. : à la même date les billets de banques et de maisons particulières équivalaient à 700 millions et ceux du trésor fédéral à 150 millions seulement. Mais la prévision d'un prochain accroissement des billets suffisait pour inquiéter le marché et préparer la crise, qui fut hâtée par la mise en vigueur de la convention conclue entre le gouvernement et les banques. En effet, celles-ci ayant eu à verser au Trésor, dans l'espace de trois mois, l'équivalent des 729 millions de bons et de titres souscrits par elles, se trouvèrent à court de numéraire et cessèrent, le 31 décembre 1861, les paiements en espèces. Il se produisit, en conséquence, une telle demande de remboursement des billets fédéraux, que, malgré la

loi, le Trésor fut obligé de fermer ses guichets à leurs détenteurs. Ceux-ci les portèrent alors aux banques, en les offrant comme un gage sur lequel ils voulaient emprunter des espèces monnayées; mais les dépôts augmentant rapidement, et ces maisons ayant déjà un excès de papier du gouvernement, elles refusèrent le 8 février de continuer ce genre de prêt. Ce fut un nouveau coup porté au crédit des billets fédéraux. Pour en réparer l'effet et faciliter la circulation de son papier, le gouvernement se fit lui-même prêteur, recevant en gage ses billets et les échangeant contre des certificats de dépôt, à dix jours de date, qui donnaient 4 0/0 lorsque le déposant était un particulier, et 5 0/0 lorsque c'était une maison de banque. De la sorte, les créanciers payés en billets les portaient aux banques qui les échangeaient contre des certificats en rendant au Trésor ces mêmes billets, dont il se servait de nouveau. Cependant ces mesures n'étaient que des palliatifs. Les chambres de commerce réclamaient énergiquement le cours forcé des greenbacks : le Congrès venait de donner au gouvernement le droit, pour subvenir à ses plus pressants besoins, d'émettre encore pour 50 millions de ces billets, ce qui en portait le chiffre total à 300 millions. C'est dans cette situation qu'il examina les projets financiers pré-

parés par M. Chase. La discussion fut longue et passionnée dans les deux chambres; enfin la loi du 25 février, dite le *Currency-bill*, vint autoriser à la fois un nouvel emprunt et une nouvelle émission de billets.

Le chiffre de ces derniers fut fixé à 450 millions, ce qui, joint aux 300 millions déjà accordés, porta à 750 millions la somme totale du papier fédéral. La loi fit de ce papier l'étalon légal acceptable au pair pour le paiement de toutes les dettes, soit vis-à-vis des particuliers, soit vis-à-vis de l'État. Toutefois elle mit une distinction entre les deux émissions. Les 300 millions antérieurs au 25 février, dont le cours forcé fut garanti de nouveau par la loi supplémentaire du 16 mars, furent seuls recevables avec l'or pour le paiement des intérêts de la dette par l'État et des droits de douane à l'État : de là le nom de *Gold-notes*, ou billets d'or, qui leur fut donné, tandis que les billets créés le 25 février prirent celui de *Legal-tenders*, ou valeur légale. Le prix de toutes les marchandises s'éleva aussitôt : cependant la prime de l'or, qui est l'indicateur le plus exact de ces variations, ne monta, sous cette première pression de 750 millions, qu'à 3 ou 4 0/0. La situation des banques se trouva fort améliorée par cette mesure, qui leur per-

mit d'étendre leur circulation et de se préparer à soutenir de nouveau le gouvernement.

L'emprunt, fixé à deux milliards et demi, fut émis en titres de rente 6 0/0, remboursables au pair au bout de cinq ans, et exigibles au bout de vingt ans, qui prirent de là le nom de Cinq-Vingt. Ils furent vendus au-dessous du pair et au plus offrant; mais, comme il fallait du temps pour les placer, le Congrès autorisa le ministre à contracter un emprunt provisoire de 125 millions : cet emprunt eut la forme de bons ayant au moins trente jours d'échéance et payables à dix jours d'avis. Leur taux fut assez variable : on peut dire cependant, d'une manière générale, que les États-Unis empruntèrent, à cette époque, à 7 1/2 0/0. Les besoins urgents du Trésor obligèrent le Congrès à doubler le chiffre de cet emprunt provisoire, le 17 mars 1862, et à le quadrupler le 11 juillet. Ce moyen n'ayant pourtant pas encore suffi, les chambres autorisèrent le ministre à désintéresser les créanciers de l'État par des *certificats de créance*, payable au bout d'un an et portant 6 0/0 d'intérêt. Ces certificats furent échangés contre toutes les fournitures reconnues par l'État : jusqu'au 4 mars 1863, les créances ainsi liquidées devaient donner droit à des certificats dont l'intérêt était

payable en or. Le chiffre des certificats ne fut pas limité. Mais toutes ces mesures provisoires n'étaient pas de nature à tirer M. Chase d'embarras : il ne parvenait pas à placer les titres du dernier emprunt et, à la fin de mai, l'accroissement de la dette en vertu du Currency-bill se décomposait ainsi :

Papier monnaie.....	585,000,000
Certificats de dépôts...	255,000,000
Certificats de créance..	235,000,000
Cinq-Vingts placés....	25,000,000
	<hr/>
	1,100,000,000

Donc, sur onze cent millions, vingt-cinq seulement appartenaient à la dette consolidée.

On a vu que, dans les derniers jours de la session, le Congrès décréta un nouvel appel de troupes : afin de subvenir immédiatement à leur entretien, il vota, le 11 juillet 1862, une seconde émission de 750 millions de greenbacks, naturellement au cours forcé. La prime de l'or, qui, après avoir baissé au mois d'avril jusqu'à 1.30 0/0, s'était élevée de nouveau, en prévision de cette mesure, continua d'augmenter, en raison directe des difficultés croissantes du trésor fédéral. En juin 1862, elle avait atteint 12 0/0 ; en juillet, 20 et 25 0/0. Les petites coupures de 25 à 5 fr. furent autorisées pour une

somme de 175 millions, et la loi du 17 juillet permit même la mise en circulation de billets d'une valeur inférieure à 5 fr. : pour en faciliter l'émission, elle interdit les billets de cette espèce provenant de maisons particulières, mais cette clause, ayant été attaquée comme inconstitutionnelle, ne fut jamais appliquée.

Il fallait créer de nouveaux impôts, afin de payer l'intérêt de cette dette sans cesse croissante. Les mesures prises, le 28 mai, pour recueillir quelque argent dans les districts que se disputaient les deux armées, ne pouvaient suffire. Le 6 juin, le Congrès établit, sous le nom d'*International-revenue-act*, tout un système de droits d'excise, longuement préparé par M. Chase, et qui assura au gouvernement des ressources importantes, quoique au prix de grandes vexations pour les industries ainsi frappées. Ces ressources ne suffisant pas encore, tout le tarif douanier fut augmenté par la loi du 8 juillet et atteignit les dernières limites de la protection fiscale.

L'élévation énorme du prix de tous les produits fabriqués de l'Europe vint alors se joindre à la dépréciation du papier et aux ruines industrielles causées par le manque de bras, et de cette époque datent les souffrances sérieuses que la guerre infligea aux po-

pulations du Nord. Une nouvelle et brusque réaction eut lieu dans le mouvement de l'or, qui, nous l'avons vu, avait été importé en quantités considérables dans le courant de 1861. L'exportation du port de New-York atteignit, au mois d'août, le chiffre de 6,250,000 fr. par semaine. De plus, les droits de douane, qui donnaient 10 millions par semaine, et les intérêts de la dette étant payés en or, les importateurs d'une part, l'État de l'autre, entrèrent dans le marché et leur concurrence poussa la prime de l'or jusqu'à 39 0/0 en octobre 1862.

Aussi, lorsque le Congrès se réunit de nouveau au mois de décembre, la situation financière, telle qu'elle était peinte dans le message du Président, se montrait sous de bien sombres couleurs. Les dépenses, dans l'année terminée le 30 juin 1862, avaient atteint le chiffre de 2,373,723,890 fr. 80 c., et l'amortissement, qu'on n'avait pu éviter, de certains bons et titres provisoires, le portait à 2,813,914,930 fr. 80 c.; l'année suivante était presque à moitié écoulée, et il était facile de prévoir que son budget dépasserait 3 milliards. Le ministère de la guerre avait dépensé 1,971,842,036 fr. 80 c., et celui de la marine 213,371,848 fr. 45 c. L'emprunt, sous toutes ses formes, en y comprenant l'émission des billets sans

intérêt, avait donné, à cette date, une somme de 2,167,977,692 fr. 05 c., tandis que les ressources fournies par le pays sans escompter l'avenir ne s'élevaient qu'à 259,678,603 fr. 80 c., dont la presque totalité, ou 245,281,988 fr. 10 c., étaient le produit des douanes. L'année suivante, les nouveaux tarifs dont nous venons de parler ajoutèrent à ce chiffre environ 100 millions, et l'excise fournit plus de 188 millions. Il y avait dans cette situation de quoi alarmer les financiers, qui interrogeaient l'avenir avec inquiétude et se demandaient pendant combien de temps la nation américaine pourrait soutenir la guerre sans se faire banqueroute à elle-même. La production annuelle des États-Unis était estimée, à cette époque, à environ dix milliards, sur lesquels on comptait que l'économie nationale était d'un milliard. La moitié à peu près de ce milliard était placée annuellement en valeurs mobilières, dont l'ensemble représentait un capital de onze milliards environ. Les nouveaux impôts, devant rendre de 5 à 600 millions, atteignaient déjà fortement l'économie, qui se trouvait bien réduite, d'un autre côté, par le chômage de l'industrie et la consommation stérile des grandes armées. Ce n'est donc pas à elle que le Trésor pouvait s'adresser pour obtenir les capitaux auxquels il faisait

appel. Ces capitaux ne pouvaient devenir disponibles qu'en se retirant des valeurs mobilières dans lesquelles ils étaient placés. Mais le chiffre total des emprunts que le gouvernement était autorisé à contracter s'élevant déjà à plus de trois milliards et demi, il aurait fallu, pour qu'ils fussent immédiatement couverts, que le tiers des valeurs mobilières pût être vendu sans dépréciation, c'est-à-dire que l'on trouvât à l'étranger des capitaux disposés à les acheter et à subvenir ainsi indirectement aux dépenses improductives que la guerre imposait aux États-Unis. Un tel résultat était d'autant plus impossible à obtenir qu'un nouvel emprunt semblait déjà imminent : la consolidation de la dette devait donc être longue et pénible et, en attendant, on ne pouvait payer les créanciers de l'État qu'au moyen d'emprunts forcés, déguisés sous le nom de bons du trésor ou de billets non remboursables. Nous montrerons dans un autre volume comment ces difficultés grandirent de jour en jour et quels sacrifices elles imposèrent au peuple américain, sans cependant lui faire abandonner la grande partie qu'il était décidé à jouer jusqu'au bout.

Après les affaires militaires et financières, la question la plus importante dans la politique intérieure était celle de la liberté individuelle. Aux États-Unis

comme en Angleterre, cette liberté, nous l'avons déjà dit, trouve sa garantie dans l'*Habeas corpus*, loi d'après laquelle il faut que tout individu arrêté par les agents du pouvoir exécutif soit publiquement traduit devant un juge, qui peut maintenir son arrestation ou ordonner son élargissement. Cette loi tutélaire est la vraie constitution des peuples libres, c'est-à-dire de ceux où, quelle que soit la forme du gouvernement, les passions les plus ardentes reconnaissent la suprême autorité de la loi, et où tous les citoyens s'inclinent sans murmurer devant les institutions du pays. Mais, lorsque ces institutions elles-mêmes sont menacées, lorsque les lois sont foulées aux pieds par une fraction de citoyens faisant appel à la violence, l'application de l'*Habeas corpus* devient impossible. Les Anglais n'hésitent pas à le suspendre dans les cas où, en France, l'on proclame l'état de siège; car, dans tous les pays, le premier devoir d'une société est de se défendre contre ceux qui l'attaquent.

Au début de la guerre, le Sud avait, dans tout le Nord, et surtout dans les États limitrophes, des complices qui remplissaient l'administration fédérale. Il fallait au pouvoir des armes extraordinaires pour frapper quelques-uns d'entre eux et arrêter ainsi la trahison qui se glissait partout. Les garanties assurées aux

citoyens par la Constitution ne pouvaient être invoquées en faveur de ceux qui conspiraient ouvertement contre elle. Cette constitution l'avait d'ailleurs elle-même prévu par une réserve expresse stipulant que « l'*Habeas corpus* ne pourrait être suspendu qu'en cas d'invasion ou de rébellion ».

Le droit était donc incontestable ; mais par qui serait-il exercé ? Était-ce par le Président seul, ou lui fallait-il le concours des chambres ? La Constitution était muette sur ce point. En l'absence du Congrès, M. Lincoln résolut d'agir sous sa propre responsabilité. Cette décision hardie, mais salutaire, fut approuvée par l'opinion unanime de ceux qui étaient restés fidèles à l'Union.

On avait saisi un grand nombre de dépêches télégraphiques, très-compromettantes pour les partisans du Sud demeurés dans le Nord. La complicité de ceux-ci avec les insurgés n'était pas douteuse, surtout dans le Maryland ; mais comme, dans cet État, les tribunaux étaient entièrement composés de sécessionnistes, on ne pouvait les traduire devant la justice ordinaire. Dans les États tels que le Kentucky ou le Missouri, où les deux partis opposés étaient en présence les armes à la main, le respect des garanties de la liberté individuelle n'aurait abouti qu'à de scandaleux dénis de

justice. L'autorité militaire, chargée de protéger la Constitution et de combattre ses ennemis, fut affranchie par le Président, selon l'avis de ses conseillers légaux, des obligations de l'*Habeas corpus*. Le 27 avril, un ordre de M. Lincoln, contresigné par M. Seward, secrétaire d'État, informa officiellement le général Scott, commandant de l'armée, de cette décision et des pouvoirs qu'elle lui donnait dans les districts occupés par ses troupes, ainsi que sur toute la ligne de chemin de fer de Philadelphie à Washington.

L'occupation militaire de la grande ville de Baltimore rendit bientôt nécessaire l'emploi de ces moyens extrêmes. Les chefs qui l'avaient un moment entraînée dans le mouvement séparatiste ne songeaient qu'à prendre leur revanche du coup de main hardi par lequel Butler la leur avait enlevée. Les forces militaires, qui seules y maintenaient le respect de la Constitution, ne pouvaient remplir leur mission qu'en les mettant dans l'impossibilité de conspirer plus longtemps. Le 25 mai 1861, M. Merryman, membre de la législature du Maryland, fut arrêté et enfermé dans le fort Mac-Henry. Il réclama auprès d'un juge l'application de l'*Habeas corpus*. Le général Cadwallader, commandant du fort, sommé par ce juge, refusa d'amener le prisonnier devant son tribunal. L'affaire fut por-

tée devant le chief-justice, ou président de la cour suprême des États-Unis, M. Taney. Celui-ci, entièrement dévoué à la cause du Sud, déclara légitime la sommation du juge de Baltimore. M. Lincoln donna ordre à ses agents de n'en tenir aucun compte.

Un mois après, le 27 juin, le général Banks, qui commandait alors à Baltimore, fit arrêter quatre officiers de la police municipale, qui, bien que suspendus par lui de leurs fonctions, avaient voulu continuer à donner des ordres à leurs agents et les encourageaient à résister au gouvernement. Ils furent transportés au fort Lafayette, près de New-York, et le privilège de l'*Habeas corpus* leur fut refusé. Ces arrestations, comme il est naturel, furent vivement discutées dans le pays. Après deux délibérations, le Sénat rejeta, à une forte majorité, le vote de censure qui lui fut proposé contre le gouvernement. La Chambre des représentants ne fut pas saisie de cette question. Cependant ces rigueurs, qui d'ailleurs ne devaient pas être bien cruelles, n'avaient pas découragé les sécessionnistes du Maryland. La législature avait été élue sous leur influence, et ils y étaient en majorité. Une session extraordinaire fut convoquée pour le 17 septembre, dans la petite ville de Frederick, située au centre des districts esclavagistes : elle devait être inaugurée

par une ordonnance de sécession. Le gouvernement, prévenu de ce dessein, résolut d'en empêcher l'accomplissement : par ses ordres, le général Mac Clellan fit arrêter, le 16, neuf des membres et les principaux employés de la législature ; la ville de Frederick fut occupée militairement, et la réunion qui devait consacrer la rébellion de cet État ne put avoir lieu. Les prisonniers furent enfermés dans les forts de New-York et de Boston, dont les portes ne s'ouvrirent plus devant les injonctions de la justice locale ; et, avant la fin de l'année, de nouvelles arrestations portèrent leur nombre à près d'une centaine.

Dès la réunion du Congrès, en décembre 1861, un vote de censure contre les actes du gouvernement fut discuté dans les deux chambres ; mais elles l'écartèrent l'une et l'autre à une grande majorité.

Cependant ces détentions sans jugement ne pouvaient avoir une longue durée : l'opinion publique, qui les avait d'abord approuvées comme une nécessité, ne l'aurait pas toléré. Le Président prit l'initiative de les faire cesser, en n'exceptant que les prisonniers dont l'élargissement eût constitué un véritable danger public. Le 14 février 1862, déclarant dans une proclamation, signée par M. Staunton, ministre de la guerre, que le caractère de l'insurrection avait changé, que la

lutte était désormais bien définie, et que les germes de trahison qui menaçaient d'ébranler partout la Constitution avaient disparu dans les États fidèles, il ordonna, sauf les exceptions qui seraient jugées nécessaires, la mise en liberté des prisonniers politiques qui prêteraient le serment d'allégeance. Afin d'exécuter cette mesure, il institua, le 27, une commission, composée du général Dix et de M. Pierpont, chargée d'examiner tous les détenus, et qui eut le pouvoir de les retenir, de les relâcher, ou de les renvoyer devant les tribunaux ordinaires. Le plus grand nombre virent les portes de la prison s'ouvrir pour eux, après qu'ils eurent prêté le serment exigé.

Ce serment était une grave innovation dans les mœurs politiques de la république américaine : était-elle utile? était-elle nécessaire? L'expérience nous a appris le peu de valeur du serment que les gouvernements exigent des fonctionnaires publics, élus ou non. Les Américains n'ont jamais connu ce serment, si ce n'est pour les militaires, qu'une noble tradition oblige, dans tous les pays, à jurer fidélité au drapeau, et pour le premier magistrat de la République. Mais le serment d'allégeance imposé aux prisonniers politiques avant leur mise en liberté était plutôt un élargissement

sur parole, car ces prisonniers appartenait par leurs sympathies à une faction qui était en guerre ouverte avec le gouvernement et prétendait être traitée comme une puissance étrangère. Il était donc naturel d'exiger de ceux des habitants du Nord dont les sympathies pour cette puissance hostile étaient connues l'engagement de ne pas la favoriser. Les circonstances amenèrent le gouvernement fédéral à étendre ce système de serment, des États libres, où les complices du Sud n'étaient que quelques individus isolés, aux contrées où les deux partis étaient en présence, et ensuite à ceux des États rebelles qu'ils avaient conquis. Si, d'un côté, il était logique, de sa part, d'imposer ce serment aux individus qui restaient, sous l'autorité de ses armées, dans les territoires arrachés à l'insurrection, et qu'il considérait comme appartenant à l'Union, d'un autre côté, les habitants de ces États, qui se regardaient comme légalement séparés, réclamaient, avec raison à leur point de vue, le traitement accordé dans les guerres internationales aux non-combattants et repoussaient le serment, qui impliquait la reconnaissance de la souveraineté des États-Unis. Aussi ce système eut-il pour résultat de diviser la population de ces contrées en deux classes, les assermentés et les non-assermentés. La première,

exclusivement favorisée aux dépens de la seconde, ne comptait pas seulement des partisans sincères de l'Union, elle se recrutait aussi de tous les caractères faibles ou dissimulés, de tous ceux qui voulaient spéculer sur la guerre, et surtout d'un nombre incalculable d'espions appartenant à tous les rangs de la société.

Le serment d'allégeance, légitime et d'une application facile dans les États demeurés fidèles à la Constitution, devint donc injuste et impolitique lorsqu'on en étendit la pratique à ceux qui avaient été reconquis par la force des armes.

Toutefois, tandis que MM. Dix et Pierpont rendaient la liberté à la plupart des détenus politiques, les places ainsi devenues vacantes dans les forts fédéraux recevaient bientôt de nouveaux hôtes, fournis plus particulièrement par le Kentucky. L'arrestation des uns avait les mêmes motifs que celle de leurs prédécesseurs; les autres étaient simplement victimes de leur résistance à la conscription pour la milice. C'étaient des déserteurs, des réfractaires ou leurs complices, que les autorités fédérales avaient jugé nécessaire de frapper sommairement, pour assurer l'exécution de la loi. Ces emprisonnements, justifiés par l'état de guerre civile, furent en général très-

courts ; ils n'en constituaient pas moins une violation de l'*Habeas corpus* : aussi leur légalité fut-elle souvent attaquée devant la justice. Les tribunaux, tout en reconnaissant que le Président lui-même avait le pouvoir de les ordonner, refusèrent de valider les arrestations faites par ses subordonnés lorsque ceux-ci n'étaient pas munis d'un mandat portant sa propre signature. Cette jurisprudence était une barrière élevée contre les abus de pouvoir des fonctionnaires inférieurs ; mais, comme, d'autre part, c'eût été annuler le droit du Président que de l'obliger à signer tous les mandats, exécutoires parfois à plusieurs centaines de lieues de Washington, il fallut déterminer les personnes auxquelles il donnerait sa délégation et les limites dans lesquelles celles-ci pourraient l'exercer. C'est ce que fit M. Lincoln, par un ordre publié le 8 août 1862. La police militaire fut investie du droit d'arrêter tous les individus coupables soit d'entretenir des intelligences avec l'ennemi ou de lui porter secours d'une manière quelconque, soit de résister à l'enrôlement ou d'encourager les récalcitrants ; elle fut, en même temps, réorganisée, et son autorité s'étendit sur tout le territoire de la République. Un grand prévôt fut établi à Washington, et un certain nombre de prévôts, relevant directement

de lui, furent chargés, dans chaque État, de cette police. Le judge-advocate eut pour mission de la diriger, de la contrôler et de recevoir toutes les réclamations que ses actes pouvaient susciter. Enfin, par une proclamation du 24 septembre, le Président sanctionna l'autorité qu'il déléguait ainsi, en suspendant l'*Habeas corpus* dans tous les camps, prisons et établissements soumis à l'autorité militaire. Cette législation, si contraire aux mœurs américaines, mais nécessaire pour assurer l'application de la conscription, fut acceptée sans murmure.

En effet, lorsqu'à la réunion du Congrès, en décembre 1862, les membres appartenant au parti des peace-democrats attaquèrent de nouveau le gouvernement au sujet de l'*Habeas corpus*, leurs réclamations ne trouvèrent plus aucun écho. De fortes majorités écartèrent, encore une fois, dans les deux Chambres, la censure que l'opposition leur demandait de prononcer. Elles allaient d'ailleurs bientôt voter une loi conférant explicitement au Président l'autorité qu'il exerçait ainsi, depuis près de deux ans, avec leur assentiment. Cette loi, n'ayant été rendue que le 1^{er} mars 1863, appartient à une autre partie de notre histoire.

Nous terminerons cet aperçu de la législation poli-

tique dans le Nord pendant les deux premières années de la guerre, en rappelant que le droit d'arrestation sommaire fut pratiqué par le Président, non-seulement contre les personnes, mais également contre les journaux, si nous pouvons parler ainsi. Au début de la présidence de M. Lincoln, quelques-unes des feuilles publiées dans les grandes cités du Nord prêchaient ouvertement la rébellion; l'habitude de respecter la liberté absolue de la presse, et le peu d'influence qu'exerçait cette presse sur l'opinion publique, leur assurèrent quelque temps l'impunité. Enfin, le 16 août 1861, le grand jury, ou jury d'accusation, du circuit fédéral de New-York, demanda que des mesures fussent prises contre cinq journaux de cette ville. Il était à peu près impossible de les poursuivre criminellement devant les assises; le gouvernement se décida à leur refuser le transport par la poste. Cette mesure, que les légistes les plus considérés déclarèrent conforme à la Constitution, fut souvent appliquée depuis lors, et le Congrès, après avoir écarté, le 1^{er} décembre 1862, un vote de blâme qui lui avait été proposé à ce sujet, la sanctionna implicitement dans le courant de 1863. Le gouvernement n'eut pas besoin de recourir à ce moyen pour imposer silence à la presse favorable au Sud dans

les districts soumis à l'autorité militaire, tels que Baltimore, Washington, Saint-Louis et toute la contrée reconquise par la force des armes; car cette autorité, étant investie par l'état de guerre d'un pouvoir discrétionnaire, n'hésita jamais à supprimer les journaux, dont elle emprisonna souvent les rédacteurs.

Nous allons consacrer maintenant quelques pages à un examen de la politique intérieure de la confédération du Sud, comprenant, comme celui qui précède, les lois militaires et financières, et les mesures relatives à la liberté individuelle. Ainsi que nous l'avons dit dans le premier volume, les députés des six États qui avaient donné le signal de la séparation s'étaient réunis à Montgomery, dans les premiers jours de février, et avaient constitué un gouvernement provisoire, dont ils avaient limité la durée à un an. MM. Davis et Stephens avaient été nommés, le 9 février, président et vice-président de ce gouvernement, et l'assemblée unique des délégués s'était décerné à elle-même, avec le titre de congrès provisoire, tous les pouvoirs législatifs. Elle tint quatre sessions : deux à Montgomery, du 4 février au 4 mars 1861 et du 6 au 11 mai, deux à Richmond, du 20 juillet au 2 septembre et du 18 novembre 1861 au 18 février 1862.

Pendant ces sessions, le nombre des États représentés dans ce congrès s'accrut de six à treize. Les six premiers étaient l'Alabama, la Floride, la Géorgie, la Louisiane, le Mississippi et la Caroline du Sud. Les représentants du Texas furent admis au Congrès en mars 1861, ceux de la Virginie et de l'Arkansas en mai, ceux du Tennessee et de la Caroline du Nord en juin, enfin ceux du Kentucky et du Missouri en décembre. Le gouvernement définitif, élu sous l'empire de la nouvelle constitution, fut formé en février 1862 : MM. Davis et Stephens furent investis, pour six ans, des fonctions qu'ils exerçaient déjà, et leur installation solennelle eut lieu le 22 février, anniversaire de la naissance de Washington. Le nouveau congrès, composé de deux Chambres semblables à celles de Washington, entra en séance, à Richmond, le jour même où l'assemblée provisoire cessa de siéger. Il tint deux sessions pendant l'année 1862, du 18 février au 21 avril et du 12 août au 13 octobre.

Dès le 28 février 1861, c'est-à-dire avant même que M. Buchanan eût cédé la présidence des États-Unis à M. Lincoln, le congrès du Sud vota une loi qui avait pour but d'organiser les forces militaires de la nouvelle confédération. Le Président eut une autorité suprême sur toutes ces forces : la direction de

la guerre et le soin de la défense commune furent ainsi retirés aux fonctionnaires locaux, pour être centralisés entre ses mains. Ils eurent ordre de lui remettre toutes les armes et munitions ayant appartenu au gouvernement fédéral. Enfin il fut autorisé à enrôler au service de la Confédération tous les volontaires dont il lui conviendrait d'accepter les services. La durée de l'engagement de ces volontaires était fixée à un an. Les milices demeuraient exclusivement soumises aux gouverneurs d'États; mais la loi du 6 mars donna au Président le pouvoir de les engager au service national également pour un an et jusqu'à concurrence de cent mille hommes. La Confédération se trouva ainsi avoir environ deux cent mille hommes sous les armes, à l'époque de la bataille du Bull-Run. Lorsqu'on vit que le Nord, vaincu, loin d'abandonner la lutte, appelait sous les drapeaux cinq cent mille volontaires, on comprit que, pour conserver le prestige de la victoire, il fallait imposer aux populations du Sud d'aussi grands sacrifices. Le Congrès autorisa, le 3 août, le Président à enrôler quatre cent mille volontaires pour un an au moins et trois ans au plus, et, quelques jours après, le 21 août, une autre loi vint régler la formation des corps spéciaux de volontaires, destinés à certaines dé-

fenses locales, telles que celle des ports et des côtes.

La perte du Kentucky, du Missouri, de la moitié du Tennessee et de la Nouvelle-Orléans vinrent, au commencement de 1862, exiger du gouvernement confédéré un puissant effort pour ramener la fortune sous ses drapeaux. La prise du fort Donelson et la sanglante bataille de Shiloh avaient, avec l'aide de la maladie, singulièrement éclairci les rangs de ses armées. Les quatre cents bataillons d'infanterie dont elles se composaient alors ne devaient pas présenter sous les drapeaux un effectif de plus de 160 ou 180,000 hommes.

C'est à ce moment si critique qu'expirait le temps de service des volontaires engagés pour un an en avril et en mai 1861. La libération de ces soldats, déjà relativement aguerris, mais dont un petit nombre seulement semblaient disposés à se rengager, aurait amené la dissolution des armées confédérées. Le congrès provisoire, assemblée qui, au dire des historiens du Sud, montra peu d'énergie et encore moins d'esprit pratique, imagina, pour obvier à ce danger, une mesure qui devait avoir, au contraire, les conséquences les plus désastreuses. Il décida que tous les soldats enrôlés pour un an qui signeraient un rengagement recevraient, outre la prime, un congé

de deux mois. Cette occasion de quitter un service pénible, d'aller revoir leurs foyers, fut saisie avec empressement par un grand nombre de volontaires. Ils abandonnèrent en masse les armées, et les régiments furent réduits, en peu de semaines, à un chiffre insignifiant. Les hommes qui profitaient de cette loi se rengageaient, en effet, non dans les corps auxquels ils appartenaient, mais dans ceux qui étaient en voie de formation et dont il était impossible de prévoir l'entrée en campagne; et les 148 anciens régiments, qui devaient être licenciés à la fin de leur année de service, ne trouvèrent plus les éléments nécessaires pour se reconstituer. Les généraux se plaignirent amèrement de cet abandon. Une seule mesure pouvait porter remède à un si grand mal : c'était le service obligatoire. M. Davis le réclama énergiquement dans le message qu'il adressa, le 25 février 1862, au congrès définitif, qui venait de se réunir.

Cette assemblée, composée d'hommes qui ne se faisaient aucune illusion sur les difficultés de leur tâche, n'hésita pas à prendre une mesure radicale : le 16 avril 1862, il vota une loi qui mit entre les mains du gouvernement toute la population valide de la Confédération, et qui fut appelée loi de conscription, par l'application la plus large de ce mot, puis-

qu'elle ordonnait, non le tirage au sort, mais la levée en masse. En devançant ainsi leurs adversaires dans l'emploi de ce puissant moyen, les confédérés s'assuraient un grand avantage : ils devaient avoir des troupes nombreuses et bien organisées au moment où le Nord, instruit trop tard par ses revers, réunirait en vain des soldats inexpérimentés, et il y eut un moment où la supériorité acquise au prix de ce sacrifice opportun parut devoir terminer la guerre en leur faveur.

Une loi aussi sévère ne pouvait manquer de rencontrer une vive opposition. Les hommes d'État qui l'avaient imposée aux populations du Sud, comme une cruelle conséquence de l'aventure dans laquelle ils avaient engagé leurs concitoyens, furent en butte aux attaques les plus vives. Elle blessait, en effet, toutes les habitudes de liberté et d'indépendance contractées sous le gouvernement équitable et pacifique des États-Unis. M. Brown, gouverneur de la Géorgie, se mit à la tête de cette résistance et fut soutenu par la législature de son État. Mais le gouvernement confédéré finit par briser toute opposition ; et, la lutte se prolongeant, la loi du 16 avril fut peu à peu appliquée à ceux que leur âge ou d'autres causes en avaient d'abord dispensés. Comme elle servit de base

à toute la législation militaire de la Confédération, il est nécessaire d'en expliquer ici les clauses principales. Elle déclarait soldats tous les hommes blancs âgés de plus de dix-huit et de moins de trente-cinq ans résidant dans la Confédération, sauf certaines exemptions qui devaient être définies plus tard; leur temps de service était fixé à trois ans ou à la durée de la guerre, si cette durée était moindre. Cette mesure, comprenant seize classes, atteignait une grande partie des volontaires d'un an, qu'il importait de conserver sous les drapeaux, et le temps de service pour lequel ils s'étaient enrôlés se trouva ainsi forcément prolongé de deux ans. La plupart d'entre eux ayant déjà accepté l'offre qui leur avait été faite d'un congé en échange d'un rengagement, une combinaison ingénieuse fut trouvée pour révoquer cette promesse désastreuse. La prime et les congés furent assurés, en principe, à tous les volontaires appelés : aucune distinction ne fut faite entre eux; mais, comme les nécessités militaires ne permettaient évidemment pas de leur laisser prendre à tous ce congé, on n'en donna à aucun, et on leur accorda, à titre de compensation, une somme représentant leur indemnité de voyage.

Cette loi permit d'introduire dans la formation et

le recrutement des corps des règles et une méthode encore inconnues dans le Nord. Il ne fut pas permis aux soldats d'une compagnie de se rengager ailleurs que dans cette compagnie, le passage d'un corps à un autre par enrôlement étant une cause constante de fraudes et d'erreurs. Les régiments composés de volontaires d'un an qu'atteignait la nouvelle loi purent, au lieu de se dissoudre, conserver leur organisation ; mais les officiers qui tenaient leurs grades de l'élection furent soumis à un nouveau scrutin. Les compagnies ou les régiments qui se trouvèrent au complet, après déduction des hommes appelés, furent traités comme des corps de volontaires. Tous les hommes compris dans la levée forcée qui, n'ayant pas encore contracté d'engagement, n'avaient pas quitté leur domicile, furent destinés à remplir les cadres des régiments déjà existants, de manière à en maintenir l'effectif normal. Le gouvernement fut autorisé à les rechercher par l'intermédiaire soit de ses propres agents, soit de ceux des divers États, et à les faire entrer, sans délai, dans les corps qui étaient le plus réduits. Il pouvait laisser dans leurs foyers, sans solde et sous le coup d'un appel, ceux qu'il ne lui convenait pas d'incorporer immédiatement. Aucune règle ne lui était imposée pour le choix à faire entre les

hommes qu'il appelait et ces derniers, qui formaient une réserve propre à alimenter les divers dépôts. Ils ne restèrent pas d'ailleurs longtemps dans cette catégorie, car elle fut abolie, le 18 juillet 1863, après les grandes batailles de Gettysburg et de Vicksburg, par une proclamation de M. Davis, qui les convoqua tous, sans exception, sous les drapeaux. La loi du 16 avril assura enfin au gouvernement l'autorité dont il avait besoin sur le personnel des officiers, en lui conférant une large part dans leur nomination et leur avancement. Tout en stipulant que l'épaulette de sous-lieutenant serait donnée à l'élection et les autres grades à l'ancienneté, elle permit au Président de s'affranchir de cette règle toutes les fois qu'il le jugerait convenable, et de nommer directement, sans l'intervention des soldats ou des gouverneurs d'État, des sous-officiers ou des officiers aux vacances qui pourraient se produire.

Les cas d'exemption furent réglés et plusieurs fois modifiés par des lois subséquentes. Les voici tels qu'ils furent définitivement arrêtés plus tard, au commencement de 1864, la loi de février de cette année étant la seule qui donne sur ce sujet des renseignements précis. L'exemption du service militaire fut accordée aux personnes déclarées, par le conseil médical, im-

propres à ce service, aux ministres des cultes, aux directeurs des établissements de charité, aux rédacteurs en chef des journaux et à ceux de leurs employés qu'ils affirmeraient, sous serment, leur être indispensables, aux imprimeurs de l'État, à une personne par pharmacie, aux médecins âgés de plus de trente ans et pratiquant depuis sept ans, aux directeurs et professeurs de collèges ayant plus de trente élèves, et au personnel nécessaire aux hôpitaux, aux chemins de fer et à la poste ; enfin à une personne pour chaque ferme employant plus de quinze esclaves valides et sur laquelle ne se trouvait aucun blanc déjà exempt du service militaire : ces fermiers devaient se racheter moyennant cent livres de viande salée. La loi du 16 avril permettait en outre aux hommes appelés de présenter, à leur place, un substitut exempt lui-même ; mais elle réservait au gouvernement le droit de les reprendre, si ce substitut venait à manquer autrement que par les accidents de la guerre. Cette clause devait être abolie par la loi de 1864, qui prit pour le service toutes les personnes qui s'étaient déjà fait remplacer.

Peu de jours après, le 21 avril 1862, l'organisation des corps de partisans fut l'objet d'une autre loi donnant pouvoir au Président de délivrer aux chefs

qui les formaient des commissions spéciales et de leur assurer le caractère légal de belligérants. Enfin le congrès confédéré et les législatures des divers États votèrent plusieurs lois pour faciliter et encourager la levée de corps de volontaires composés d'hommes affranchis du service obligatoire ; mais les catégories dans lesquelles ils pouvaient se recruter avaient été tellement restreintes que ces mesures donnèrent des résultats insignifiants.

La loi du 16 avril, appliquée à une population d'environ cinq millions de blancs, devait, d'après les calculs fondés sur le dernier recensement, fournir 752,342 conscrits, et, en y ajoutant les exemptés qui s'étaient enrôlés comme volontaires, les forces de la Confédération devaient comprendre 800,000 hommes. Ce chiffre ne fut jamais atteint, et il est difficile d'estimer les ressources réelles que cette loi mit à la disposition de M. Davis ; cependant il est permis de croire qu'elle lui donna de 4 à 500,000 combattants effectifs. Elle avait donc, au moment le plus critique, dans le printemps de 1862, rempli les cadres des armées de la sécession et mis leurs généraux en état d'entreprendre les longues et sanglantes campagnes que nous avons racontées plus haut. Mais ces campagnes firent dans les rangs des confédérés des vides qu'on ne pouvait

combler qu'en frappant d'une nouvelle levée la population mâle des États du Sud. Répondant aux vœux exprimés par M. Davis dans son message du 18 août, le Congrès prolongea de dix ans, par la loi du 27 septembre, la limite d'âge du service obligatoire. Tous les blancs résidant dans le Sud, ayant de trente-cinq à quarante-cinq ans furent soumis, à leur tour, à l'appel forcé, qui comprit ainsi vingt-six classes; la durée de leur service fut également fixée à trois ans. Enfin la loi appela tous les jeunes gens qui avaient complété leur dix-septième année depuis le 16 avril. C'est sous l'empire de ces nouvelles mesures, atteignant toute la population valide de la confédération, que les armées se reformèrent et se préparèrent aux campagnes sanglantes de Murfreesborough et de Vicksburg dans l'Ouest, de Fredericksburg, de Chancellorsville et de Gettysburg dans l'Est. On peut dire qu'elles marquent le plus grand effort fait par les confédérés pour défendre la cause qu'ils soutenaient avec tant d'énergie. En effet, les troupes enrôlées à cette époque formèrent le noyau principal de leurs armées jusqu'à la fin de la guerre; les lois qui vinrent plus tard étendre encore l'obligation du service militaire furent des mesures d'autant moins efficaces qu'elles étaient plus sévères, et la législation dont

nous aurons à parler dans la suite de cette histoire n'eut plus guère pour objet que d'atteindre les personnes, chaque jour plus nombreuses, qui, soit comme réfractaires, soit comme déserteurs, cherchaient à se soustraire aux rigueurs de la loi du 27 septembre.

Il nous reste maintenant, pour continuer notre étude, à parler des mesures financières prises par le gouvernement confédéré pour subvenir à l'entretien de ses vastes armées, et à montrer comment, avec des ressources considérables, mais pourtant incomplètes et insuffisantes, il entra dans une voie qui devait bientôt le conduire à une crise monétaire effroyable, dont le dénoûment fut la plus grande banqueroute des temps modernes.

A peine organisée, la nouvelle confédération, pour être et se montrer capable d'agir, avait à créer ses finances. Le chapitre des dépenses menaçait d'être lourd : il fallait subvenir à l'entretien des volontaires que l'on appelait pour la défense commune et qui passaient du service des États à celui du gouvernement central. Celui-ci s'était attribué, il est vrai, les mêmes prérogatives que possédait dans la constitution des États-Unis le pouvoir fédéral, dont il se prétendait l'héritier légitime ; mais les douanes, qui formaient presque l'unique source de revenus de ce dernier,

ne pouvaient, par suite du blocus, assurer des ressources sérieuses au trésor confédéré. On ne pouvait songer à imposer des taxes directes aux populations des six États séparés, car ils ne les auraient probablement pas acceptées sans murmures, le lien encore si faible qui les unissait aurait pu se rompre, et, en tout cas, la perspective de ces charges nouvelles eût peut-être arrêté les autres États du Sud qu'il fallait faire entrer dans la ligue. Le gouvernement de M. Davis fut donc réduit à recourir au crédit public, et il lui fit le premier de ces appels dont il devait tant abuser depuis.

Le 28 février 1861, il fut autorisé par le Congrès à émettre des *bonds* ou titres de rente à 8 0/0, pour une valeur de 75 millions fr.; ces titres devaient être négociés au cours le plus avantageux, à mesure que l'occasion s'en présenterait, d'après le système également adopté dans le Nord. Ils furent vendus au pair, mais en petite quantité, car, le 1^{er} janvier 1863, le Trésor n'en avait placé environ que le quart. Aussi, dès le 16 avril, de nouvelles mesures financières furent prises par le Congrès. La lutte avait commencé, la Confédération s'était accrue de plusieurs nouveaux États, et ses charges avaient grandi aussi rapidement que ses ressources. Un second emprunt

fut voté, pour une pareille somme de 75 millions fr., sous la forme de billets du Trésor, portant 7.30 0/0 d'intérêt, remboursables à vue en papier et pouvant être échangés contre des titres de rente à 8 0/0. Cependant le peu de succès de la première émission de titres ne permettait pas de compter sur celle-ci pour subvenir aux dépenses immédiates du budget de la guerre. On eut recours à un moyen plus prompt, mais qui, par cela même, devait, peu à peu, porter un trouble profond dans l'économie financière. C'est le moyen employé par tous les États qui n'ont ni ressources réelles, ni crédit solide pour couvrir leurs dépenses : la fabrication des billets sans intérêt. Cette fois pourtant leur nombre n'avait rien d'exagéré ; car il fut limité à 50 millions, tandis que la circulation, dans les États du Sud, n'était pas estimée à moins de 400 millions, tant en espèces qu'en billets de banques particulières. Toutefois le cours forcé, déguisé dans la loi sous une forme qui ne changeait rien à ses conséquences au point de vue financier, vint, dès le début, donner à ces billets le caractère qui devait promptement les déprécier. Cette mesure était indispensable, les métaux disparaissant rapidement et le trésor confédéré n'ayant ni l'encaisse nécessaire pour soutenir le cours du papier ni les moyens de la constituer. Les

ressources sur lesquelles il comptait ne pouvaient être réalisées que lorsque la levée du blocus lui permettrait de vendre en Europe ses grands produits agricoles, le coton, le sucre, le tabac. Ses billets portaient qu'ils seraient remboursés à vue, deux ans après la reconnaissance de la Confédération par les États-Unis. C'était une échéance bien incertaine, une promesse bien précaire ; c'était, en même temps, une précaution qui permit de dire, après la chute du gouvernement confédéré, que celui-ci ne manqua pas à ses engagements, puisque, de fait, l'époque du remboursement n'est jamais arrivée. Malgré cette réserve, les premières émissions se firent sans difficulté : personne ne doutait en effet d'un succès prochain et complet.

Aussi le Congrès ne s'arrêta pas dans la voie où il était entré. Mais il chercha auparavant, pour consolider son crédit, à tirer immédiatement parti des grandes quantités de coton qui se trouvaient accumulées dans les ports et les fermes du Sud. Il autorisa le gouvernement à recevoir, sous le nom de *Produce-loan* ou *Call-loan*, des souscriptions des planteurs qui possédaient des dépôts de coton. Ceux-ci s'engageaient à payer, à une date fixe, une somme déterminée, prélevée sur les produits éventuels de la vente de leur coton, et ils

devaient recevoir, en échange, un titre de rente. Ces engagements créaient un papier qui, ayant une garantie réelle, pouvait échapper à la dépréciation. Mais bientôt le blocus, devenant de plus en plus rigoureux, vint porter un coup fatal à cette opération, en rendant impossibles les ventes sur lesquelles était fondée toute l'économie de l'emprunt. A la suite de nombreuses réclamations, la date du versement fut éloignée, et enfin reculée jusqu'après la levée du blocus. Cette modification encouragea beaucoup les prêteurs : les grands propriétaires, comptant bien qu'à la paix le gouvernement les aiderait à réaliser la vente du coton dont dépendait leur souscription, voyaient dans cette souscription même une sorte d'assurance pour l'avenir et, durant la seule année 1862, ils s'engagèrent pour une somme nominale de 300 millions, soit environ 150 millions au cours des espèces métalliques. Mais, d'autre part, la garantie qu'ils donnaient, étant subordonnée à la levée du blocus, se trouva aussi précaire que celle des billets, et leur papier subit promptement une dépréciation analogue.

Cette ressource fut bientôt insuffisante, le budget de la guerre devenant tous les jours plus pesant. Une levée de volontaires avait été, on l'a vu, décrétée, pour répondre à celle qui, dans le Nord, suivit la bataille du

Bull-Run ; il fallait imiter aussi le congrès fédéral au point de vue financier et pourvoir à leur entretien en augmentant l'émission des billets, en faisant un nouvel emprunt, et en demandant par l'impôt aux vraies sources de revenu du pays les moyens de garantir l'intérêt de cet emprunt, afin de pouvoir le placer. Tel fut le triple objet de la loi présentée au Congrès dans le courant de juillet et promulguée le 19 août 1864.

Cette loi autorisait l'émission de 500 millions de billets ne portant pas intérêt et remboursables seulement après la conclusion de la paix ; ils ne se distinguaient de ceux qui étaient déjà en circulation que sur un seul point : ils étaient remboursables six mois et non plus deux ans après la fin de la guerre, avantage qui dut sembler une cruelle ironie à ceux qui se trouvèrent, à la fin de la guerre, détenteurs de ce papier sans valeur. Les plus petites coupures étaient de 25 fr. Les billets émis en vertu de la loi du 16 avril étaient portés en compte dans ces cent millions. Le papier ainsi créé devait être reçu en paiement de tous les impôts, sauf le droit d'exportation sur le coton.

Le nouvel emprunt était fait, comme les précédents, sous forme de titres de rente portant 8 0/0 d'intérêt, remboursables, au plus tard, au bout de vingt ans, et dont le gouvernement devait négocier le place-

ment à son gré. La loi du 19 août fixait à 500 millions de capital au pair le chiffre total des rentes à créer, et, comme 150 millions avaient été antérieurement votés, cet emprunt devait ajouter à la dette publique une somme de 350 millions. Mais la clause qui comprenait les émissions précédentes dans les 500 millions autorisés par cette loi fut bientôt abrogée, de manière à permettre d'offrir au public de nouveaux titres jusqu'à concurrence de cette somme entière. Afin de faciliter le placement de ces titres, il fut stipulé, d'une part, qu'ils pourraient être échangés au pair contre les nouveaux billets, et, d'autre part, que le gouvernement pourrait les donner en paiement des dettes qu'il contractait. La première de ces deux clauses, appelée le *Funding-clause*, devait avoir, en même temps, pour effet de retirer de la circulation un certain nombre de billets : on verra bientôt qu'on eut recours aux mesures les plus arbitraires pour accélérer l'opération. La seconde était un moyen déguisé de faire un emprunt forcé, en transformant, malgré eux, en rentiers les fournisseurs de l'État. La troisième partie de la loi avait pour but d'assurer les intérêts de cet emprunt, qui devaient s'élever à 40 millions, en faisant appel enfin aux ressources réelles des États du Sud. Elle frappait d'un impôt de 1/2 0/0

sur la valeur capitale toutes les propriétés mobilières ou immobilières : biens-fonds, esclaves, marchandises, bétail, numéraire et titres de toute sorte, sauf ceux de la Confédération. Les fortunes au-dessous de 25,000 fr., et les propriétés des collèges, écoles et associations religieuses étaient seules exemptées. La difficulté d'établir les évaluations nécessaires pour cette taxe et d'aller ensuite la lever dans une contrée aussi vaste et aussi peu habitée que les États du Sud en diminua beaucoup le rendement. Toutefois, dans les deux premières années de la guerre, elle ne souleva pas les mêmes résistances que plus tard, lorsqu'elle eut été aggravée par de nouvelles stipulations, et elle donna un revenu qui, bien administré, aurait pu maintenir longtemps le crédit de la Confédération : en effet, comme on le verra tout à l'heure, elle rendit 83 millions en dix mois, soit environ 100 millions pendant l'année 1862.

Grâce à ces ressources et à l'espoir d'une paix prochaine, les finances du Sud se soutinrent d'abord assez bien. En septembre 1861, les billets étaient encore au pair. Dans son message du 19 novembre, M. Davis, tout en recommandant l'établissement de nouvelles taxes, faisait de la situation pécuniaire une peinture avantageuse qui n'était pas trop exagérée :

à la fin de l'année, malgré le blocus, qui avait arrêté les importations de numéraire d'Europe, l'or n'était qu'à 20 0/0 de prime, c'est-à-dire à peu près au même cours que dans le Nord. Dans son quatrième message, adressé au gouvernement définitif aussitôt après son installation, le 25 février 1862, le Président annonçait que les dépenses du trésor confédéré, pendant cette première année, ne s'élevaient qu'à 850 millions, ce qui, comparé à celles des fédéraux, était peu de chose. Mais il négligeait d'ajouter qu'une grande partie des frais de la guerre ayant été supportée par les budgets particuliers des États, ce chiffre ne pouvait donner la somme de ce que la lutte avait déjà coûté en réalité aux populations du Sud : l'émission totale de titres et de billets s'était élevée, pendant ladite période, au chiffre de 556,893,125 fr.

Avant de terminer la revue financière de cette année, il faut faire mention d'un projet qui fut vivement discuté dans le Sud et dont quelques personnes attendaient des résultats extraordinaires. Le blocus ayant interrompu l'exportation du coton, il en restait environ trois millions et demi de balles sur le territoire de la Confédération. Au lieu de se borner à recevoir des engagements de plus en plus précaires sur la vente de cette marchandise, le gouvernement

aurait acheté tout l'approvisionnement et s'en serait servi, comme d'un gage, pour négocier des emprunts en Europe. Le ministre des finances repoussa, avec raison, une telle combinaison, qui commençait par l'obliger à acheter ce qu'il ne pouvait payer qu'en papier et à augmenter, par conséquent, encore l'émission de ses billets, tandis que le crédit que la propriété du coton lui eût assuré en Europe dépendait toujours de la levée du blocus. La certitude que, le jour de cette levée, les droits d'exportation sur le coton rempliraient son trésor, devait suffire pour assurer, l'année suivante, à son emprunt les souscriptions des spéculateurs anglais; et il se contenta, deux ans après, de s'attribuer le monopole du commerce du coton qui parvenait à forcer le blocus.

La seconde année de l'existence de la Confédération, qui commençait le 18 février 1862, s'annonçait sous de tristes auspices, que l'optimisme de M. Davis s'efforçait en vain de déguiser. L'espoir d'une prompte reconnaissance s'était évanoui et, avec lui, la confiance dans le crédit du gouvernement, la disposition aux dons généreux. Les armées confédérées, refoulées dans l'Ouest, décimées dans l'Est par les maladies, menacées partout de se voir abandonnées par les volontaires d'un an, ne pouvaient être relevées

qu'au prix de grands sacrifices. C'est à cette époque que commença la véritable dépréciation des billets, qui devait s'aggraver, sans interruption, de jour en jour.

Les lois votées en 1861 ayant autorisé le pouvoir exécutif à émettre pour 500 millions de billets, pour 650 millions de titres d'emprunt, et à recevoir des promesses de souscriptions pour le *Produce-loan*, qui, d'après M. Davis, s'élevèrent, dans cette année à près de 250 millions, il avait nominalemeut à sa disposition une somme de 1,400 millions. Ainsi pourvu, il ne proposa au Congrès, dans les huit premiers mois de cette année, que des mesures financières insignifiantes, telles que la création, le 12 avril, de 25 millions de titres de rente à 8 0/0, qui ne furent jamais émis, et de 25 millions de petits billets de 5 et de 10 fr., le 19 du même mois. Cependant quelques-unes des ressources mises à la disposition du trésor confédéré étaient lentes à réaliser et l'on éprouvait, pour consolider la dette, encore plus de difficultés à Richmond qu'à Washington. Afin de faciliter cette opération, le ministre des finances du Sud, M. Memminger, avait suivi l'exemple de M. Chase et obtenu, le 24 décembre 1861, l'autorisation de recevoir des dépôts de billets confédérés en échange de certificats

portant intérêt. Cet intérêt, qui était de 4 et 5 0/0 dans le Nord, fut de 6 0/0 dans le Sud. Mais, malgré ses efforts, le ministre ne réussit à placer qu'une partie des emprunts qu'il avait été autorisé à émettre. Le 1^{er} août 1862, les titres 8 0/0 votés en février 1861 avaient seuls été souscrits en totalité, soit 75,000,000 fr.; ceux d'août ne donnaient que 113,066,733 fr. sur 500 millions; les billets du Trésor, à 7.30 0/0, d'avril 1861, avaient produit 113,999,500 fr.; et les certificats de dépôt, autorisés le 24 décembre, 187,576,000 fr. : soit, en tout, 489,644,500 fr. Aussi, malgré la loi qui le limitait à 525 millions, le Trésor avait-il lancé dans la circulation pour 939,887,800 fr. de billets ayant cours forcé.

C'est au milieu de ces difficultés que, le 18 août, M. Davis, adressa son message au Congrès et lui annonça qu'il fallait chercher encore de nouvelles ressources dans le crédit de la Confédération. Affirmant que le public, représenté par les innombrables fournisseurs qui se trouvaient être créanciers du gouvernement, aimait mieux être payé en billets qu'en titres portant intérêt, il écartait le projet d'un nouvel emprunt, pour demander l'autorisation d'augmenter le nombre des billets. Il a été vivement critiqué à ce sujet : des auteurs du Sud l'ont accusé d'avoir ainsi

contribué à l'avilissement du papier confédéré. Pourtant, comme il le faisait remarquer lui-même, ce papier pouvait toujours servir à acheter des titres de rente, et, les intérêts de ceux-ci étant payés également en papier, ils devaient éprouver exactement la même dépréciation. En réalité, la valeur des billets remboursables au pair après la guerre, et des titres servant leurs intérêts en papier, se réglait sur le plus ou moins de chances que la Confédération pouvait avoir de triompher, et les uns et les autres devaient s'avilir également, à mesure que le terme de la lutte semblait plus éloigné.

La loi du 13 octobre 1862 autorisa une nouvelle émission de 500 millions de billets, remboursables, comme les précédents, six mois après la conclusion de la paix, plus 25 millions de petites coupures de 5 et de 10 fr. Les besoins du Trésor étaient si pressants, qu'il ne put attendre le moment où ces billets seraient fabriqués et fut obligé, pour subvenir aux dépenses les plus urgentes, d'emprunter près de cinquante millions à des banques particulières.

Aucune réserve ne garantissant cette nouvelle émission, elle ne tarda pas à peser sur la valeur du papier confédéré. Dès le mois de septembre, la prime de l'or était de 100 0/0 ; en décembre 1862, elle

atteignit 235 0/0. A cette époque, le gouvernement confédéré présenta les comptes de ses recettes pendant les dix mois et demi qui s'étaient écoulés depuis le 18 février, date de son installation définitive. Nous en donnons ici l'analyse, pour montrer quel était l'état véritable de ses finances :

Patentes.	69,600 *
Douanes.	3,342,830 *
Recettes diverses.	11,459,060 *
Remboursements.	19,196,315
Intérêts sur les prêts du gouvernement. . .	132,915 *
Certificats de dépôt (loi du 24 déc. 1861) . .	298,713,980
Emprunt de 500 millions (loi du 19 août 1861).	206,991,430
Billets ayant cours forcé	1,077,774,425
Billets du Trésor portant 7.30 0/0 d'intérêt (loi du 16 avril 1861)	568,700,000
Taxe de guerre.	83,322,565 *
Emprunt du 28 février 1861	6,877,380
Or versé par la banque de la Louisiane. . .	12,698,995
	<hr/>
	2,289,279,495

Les chapitres marqués d'un astérisque représentent seuls les ressources réelles de la Confédération et s'élèvent, en y comprenant toutes les recettes diverses, à un total de 98,326,970 fr., soit, en compte rond, 100 millions. On remarquera que les douanes ne figurent au compte que pour moins de 3 millions et demi, preuve de l'efficacité du blocus.

Les remboursements ne sont qu'une annulation de crédit; le versement de la banque de la Louisiane qu'une recette extraordinaire. Le produit des appels faits au crédit, pendant ces dix mois, sous forme, soit de titres, soit de billets du Trésor portant intérêt, soit enfin de billets sans intérêts, s'élève à la somme énorme de 2,159,057,215 fr. Si l'on y ajoute les dettes contractées par le gouvernement provisoire confédéré avant le 22 février 1862, on trouve le chiffre de 2,780,525,500 fr. Sur ce chiffre, on comptait pour 2,052,425,152 fr. 50 c. de bonds et de billets de toute espèce, déduction faite de ceux qui avaient été annulés. Ceux qui, ne portant pas d'intérêt, constituaient véritablement le papier-monnaie, représentaient une somme de plus de 1,500 millions, c'est-à-dire près de quatre fois la circulation normale avant la guerre. Ce fait seul suffirait à expliquer leur dépréciation.

Aussi, dès la fin de l'année 1862, la crise financière était complète; elle avait produit ses résultats inévitables : l'agiotage, les opérations frauduleuses, les spéculations illicites, dont les peuples qui voient leurs finances ruinées par leurs propres erreurs économiques veulent invariablement rejeter la responsabilité sur quelques individus.

Pendant que le papier confédéré perdait les deux tiers de sa valeur, les billets des banques particulières obtenaient sur ce papier une prime de 90 0/0. Le blocus avait donné à tous les objets manufacturés que le Sud ne pouvait produire lui-même une valeur extraordinaire. La perte du Kentucky, qui fournissait deux fois plus de viande que tous les autres États esclavagistes ensemble, avait singulièrement élevé le prix de la vie. Les contrats pour la fourniture des armées étaient livrés à des protégés du gouvernement, qui en faisaient, d'après le témoignage des écrivains confédérés, l'objet d'une spéculation effrénée. Leur fortune rapide, insultant à la misère commune, portait partout le trouble et le découragement. Enfin toutes les mesures édictées par le Congrès étaient d'impuissantes barrières élevées contre les lois générales de l'offre et de demande. C'est en vain qu'il avait interdit tous rapports commerciaux avec le Nord : ils s'établissaient en dépit même de la guerre. Le premier prétexte avait été l'achat des médicaments qui manquaient aux armées. Ces rapports s'étaient bientôt étendus, grâce à la protection intéressée de hauts fonctionnaires, et les billets du gouvernement fédéral avaient fini par pénétrer dans la circulation, en obtenant une prime sur le papier confédéré, laquelle, en 1863,

s'éleva à 400 0/0. Enfin les lois qui prescrivaient la destruction du coton menacé de tomber aux mains de l'ennemi n'étaient plus exécutées que par les agents mêmes du pouvoir exécutif. On ne voyait plus les balles de cette précieuse marchandise s'enflammer partout à l'approche des armées fédérales. Les planteurs, au lieu de prendre eux-mêmes la torche pour les détruire, les cachaient avec soin lorsque le sort des armes amenait la retraite des soldats confédérés, et s'empressaient de les vendre aux spéculateurs qui suivaient leurs adversaires.

Pour terminer cet aperçu, nous le conduirons jusqu'au premier trimestre de l'année 1863, époque qui marque l'effondrement complet du système financier du Sud. En effet, les chiffres que l'on trouve dans les budgets des deux dernières années de la guerre perdent toute signification, par suite de la dépréciation absolue du papier confédéré, et cette crise dépassa celle qui, chez nous, reste liée au souvenir des assignats.

Dans son message du 12 janvier 1863, M. Davis fut enfin forcé de reconnaître la gravité de la situation. Il recommandait au Congrès de prendre des mesures décisives, d'une part pour diminuer le nombre des billets, en obligeant le public à transformer en titres

de rente ceux qui avaient été émis le 1^{er} décembre 1861, et d'autre part pour assurer par des taxes suffisantes le paiement de ces rentes. Comme on le verra plus loin, cette transformation du papier-monnaie en titres fut imposée au public par un véritable concordat de faillite; mais la loi qui fit perdre successivement un tiers et deux tiers de leur valeur aux billets non échangés avant une certaine date appartient à l'année 1864.

Avant que le Congrès eût pu voter de nouveaux impôts, il fallut cependant recourir encore une fois aux emprunts et à l'émission des billets. Le 20 février 1863, le gouvernement fut autorisé à négocier 500 millions de rentes à 8 0/0 et autant de rentes à 7 0/0. Le placement de ce nouveau milliard étant trop lent pour les besoins du Trésor, le Congrès vota, le 25 mars, une autre émission de billets, dont le chiffre légal nous a échappé, mais qui, de fait, était absolument illimitée; car, huit mois après, le 1^{er} janvier 1864, elle s'éleva à 1,959,148,512 fr. 50 c., et, au bout d'un an, elle avait atteint le chiffre de 2,555,912,832 fr. 50 c. de valeur nominale, ce chiffre ne comprenant naturellement que les billets mis en circulation en vertu de la loi du 23 mars 1863. Aussi, dès la date de cette loi, la prime de l'or était-elle de 400 0/0, et, au

mois de septembre de la même année, de 900 0/0, ce qui équivalait à une dépréciation absolue.

A la fin de 1862, le 19 décembre, le Congrès avait voté une taxe, dite agricole, qui était, en réalité, un effroyable impôt sur le revenu et qui montrait déjà combien était grande la détresse du Trésor. Cette nouvelle loi prescrivait que, le 1^{er} janvier 1863, on estimerait toutes les productions du sol, de l'année qui venait de s'écouler, grains, légumes, tabac, sucre, coton, térébenthine, poulains, veaux, agneaux, tous les fruits directs ou indirects de l'agriculture et, en général, le revenu de chaque personne pendant la même période de temps, en exceptant seulement les fonds confédérés. L'État s'appropriait un cinquième de tous ces produits et revenus. Cet impôt, qui semble avoir été inspiré par les souvenirs de la dîme et les énumérations bibliques, était à peine en vigueur qu'on le jugea insuffisant; et, le 23 avril 1863, le Congrès décréta, sous un seul titre, un ensemble d'impôts qui, s'ils avaient été levés exactement, auraient formé le système fiscal le plus écrasant dont l'histoire fasse mention. On espérait obtenir ainsi les moyens de faire face aux intérêts de la dette. Mais ce système, source d'innombrables vexations, ne put être sérieusement appliqué, et si la dette ne

fut jamais nominalement en souffrance, c'est que l'émission illimitée du papier-monnaie permit toujours d'en servir les intérêts avec ce symbole avili.

La loi du 23 avril établissait : 1° Un droit d'excise de 8 0/0 sur tous les produits agricoles, partout où ils se trouvaient, en n'exceptant que les quantités nécessaires à la consommation de chaque famille; 2° un droit de 1 0/0 sur tous les dépôts dans les banques, etc.; 3° un droit de patente sur les banques, les hôtels et presque tous les genres de commerce, droit de 100 à 2,500 fr.; 4° une retenue de 1 0/0 sur tous les salaires payés par l'État; 5° un impôt progressif sur les revenus : le taux était de 5 0/0 sur ceux de 2,500 à 7,500 fr., et s'élevait, avec certaines exemptions, jusqu'à 15 0/0 sur ceux qui dépassaient 50,000 fr.; 6° le prélèvement du dixième de tous les dividendes que donnaient les sociétés par actions; 7° le même prélèvement sur tous les profits réalisés dans l'achat en gros des objets nécessaires à la vie; 8° enfin un prélèvement égal, mais en nature, sauf la réserve des besoins individuels, sur tous les produits agricoles, végétaux ou animaux. Cette loi réunissait donc la dîme, les patentes, le droit sur les produits du sol, en quel-

ques mains qu'ils fussent, la réduction des salaires, l'impôt sur les bénéfices et la taxe progressive sur le revenu. Jamais, croyons-nous, une loi unique n'a consacré en quelques articles un système aussi oppressif.

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire, en terminant, le petit emprunt, négocié en Europe par les agents confédérés, qui servit à équiper les corsaires dont nous aurons, plusieurs fois encore, à raconter les opérations. Cet emprunt, dont les intérêts, payés en or, étaient prélevés, soit sur le bénéfice de la vente du coton apporté par les blockade-runners, soit sur le capital même versé par les souscripteurs, n'avait, en réalité, d'autre garantie que la reconnaissance problématique de la Confédération, et son cours sur le marché suivit la fortune militaire des États du Sud.

Nous n'entrerons pas dans les mêmes détails sur les dépenses du gouvernement confédéré, qui se composaient presque exclusivement des frais de la guerre et peuvent se mesurer facilement d'après le total des recettes. Mais, pour les comparer à celles du Nord, il faut tenir compte de la variation constante du symbole monétaire, qui, se dépréciant chaque jour davantage, grossissait en apparence tous les chiffres

inscrits dans les budgets confédérés. Nous nous bornerons à donner une idée de ces variations en citant un seul état, celui des dépenses faites pendant l'année 1863, sur lequel les documents sont particulièrement précis.

La prime de l'or étant en moyenne, pendant cette période, de 400 0/0, la valeur réelle des dépenses faites doit être diminuée des 4/5^{es}. Nous donnons dans deux colonnes séparées la valeur nominale et la valeur réelle, en déduisant du budget les billets rachetés.

	VALEUR nominale.	VALEUR RÉELLE approximative.
Dépenses du ministère de la guerre.	1,889,942,220	377,988,244
— du ministère de la marine.	192,188,305	38,437,661
— civiles et diverses.	58,146,390	11,629,278
— des douanes.	283,180	56,636
— de la dette publique. . .	161,061,450	32,212,290
	<hr/>	<hr/>
	2,301,621,545	460,324,109

Pour suivre le même plan que nous avons adopté plus haut, il nous faudrait terminer cet aperçu de la politique et de la situation intérieure de la Confédération par quelques mots sur les lois qui atteignirent la liberté individuelle des citoyens. On a déjà vu combien cette liberté fut peu respectée dès les premiers jours de la sécession, lorsqu'elle paraissait troubler l'unité prétendue du mouvement sépara-

tiste; les garanties inscrites dans la nouvelle constitution ne purent jamais prévaloir contre l'autorité du gouvernement, qui alléguait les nécessités supérieures de la guerre; et, si le Congrès attendit jusqu'en 1864 pour suspendre l'*Habeas corpus*, qui était placé sous sa protection exclusive, son vote ne fit alors que légaliser des pratiques adoptées depuis longtemps. On ne peut, sans doute, reprocher au gouvernement de Richmond d'avoir assuré par des arrestations sommaires la sécurité de ses armées en campagne. Mais il ne s'en tint pas là, et partout où sa politique rencontra une résistance quelconque, il la brisa par des mesures dont la rigueur contrastait singulièrement avec les théories d'indépendance locale qu'il mettait lui-même en avant pour justifier l'insurrection. Ainsi le Tennessee oriental, ayant témoigné de sa fidélité à l'ancienne constitution en nommant des députés unionistes dans toutes les élections et en ne fournissant pas un volontaire aux armées confédérées, fut traité par M. Davis et par le gouverneur de l'État comme un pays rebelle et conquis. Les unionistes avaient deux chefs principaux dans cette contrée. L'un, Andrew Johnson, le petit blanc, était parvenu, grâce à son éloquence, jusqu'au sénat de Washington. Il y était resté

après la sécession de son État, et, lorsque les armées fédérales entrèrent dans Nashville, il fut nommé gouverneur militaire du Tennessee, avec le grade de général de brigade, titre nécessaire pour lui conférer ces fonctions. On sait que la mort de Lincoln l'appela, en 1865, au fauteuil présidentiel. L'autre était un ministre protestant, connu sous le nom du *Parson Brownlow*. Prêchant dans une église ou en plein air, sur un tronc d'arbre abattu, avec autant de fougue que Johnson discourait sur la politique, aussi passionné et aussi intolérant que ses adversaires, doué d'une activité infatigable et d'une force herculéenne, qu'il ne craignait pas, disait-on, de mettre au service de sa logique quand il était à bout d'arguments, il avait tout ce qu'il fallait pour exercer une grande influence sur les rudes montagnards des *Alléghanies*. Il fut persécuté, emprisonné, chassé. Le Tennessee oriental fut occupé militairement, et toute la jeunesse enlevée de force pour grossir les rangs de l'armée confédérée. Une mesure aussi violente devait faire beaucoup de réfractaires. On les poursuivit impitoyablement : tous ceux qui leur donnèrent asile furent punis. On les traita en rebelles. Le serment d'allégeance fut imposé par les autorités militaires à tout le reste de la population de cette contrée. Ce

serment était déjà discutable lorsque les fédéraux le faisaient prêter à une constitution établie depuis longtemps et par le consentement universel ; mais, cette fois, il était exigé par ceux-là mêmes qui venaient de déchirer la Constitution au nom de la souveraineté locale. Le gouvernement de M. Davis ne craignait plus, il'est vrai, de contredire ses propres théories. Il fit arrêter et transporter à Tuscaloosa, dans l'Alabama, comme prisonniers de guerre, les principaux habitants du Tennessee oriental, soupçonnés de sympathies pour le Nord. Tous les individus pris les armes à la main ou chez qui on trouva des armes cachées eurent le même sort. Les réfractaires exaspérés s'organisèrent en bandes et commencèrent, à la fin de 1861, une contre-insurrection, avec l'espoir de donner la main aux unionistes du Kentucky. Ne pouvant combattre d'une façon régulière, ils entreprirent d'entraver les opérations des confédérés en coupant les ponts de l'importante ligne de chemin de fer qui traverse leur contrée. Ils furent traqués comme des malfaiteurs. Le ministre de la guerre ordonna de juger sommairement et de pendre tous les individus complices de la destruction d'un chemin de fer ; il recommanda spécialement, afin d'intimider leurs camarades, de laisser leurs corps suspen-

du auprès des ponts qu'ils auraient brûlés. Ces ordres furent exécutés avec la dernière rigueur : ils ne parvinrent pas toutefois à vaincre entièrement la résistance, qui se prolongea pendant toute la durée de la guerre.

CHAPITRE III

L'ÉMANCIPATION.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré les mesures intérieures prises par chacun des deux belligérants pour soutenir la lutte : recrutement volontaire ou forcé, emprunts, émission de billets, impôts, enfin restrictions apportées à la liberté individuelle ; nous nous proposons d'exposer ici leur politique extérieure. Nous commencerons par leurs rapports avec les neutres, sujet que nous avons conduit, dans un autre volume, jusqu'à la conclusion pacifique de l'affaire du Trent dans les premiers jours de 1862. Nous parlerons ensuite des relations que la guerre même établit entre les combattants, de la politique suivie par le gouvernement fédéral envers les populations hostiles du Sud, enfin, et surtout des progrès que dix-

huit mois d'une lutte passionnée firent faire à la question de l'esclavage.

Nous avons montré, dans le premier volume, comment l'esclavage fut la seule cause de la guerre; on verra ici comment ce grand mot d'abolition, d'abord repoussé dans le Nord, s'est peu à peu introduit dans son programme, et a trouvé sa véritable formule dans la célèbre proclamation par laquelle le président Lincoln inaugura l'année 1863.

En un mot, le sujet de ce chapitre peut se résumer ainsi : rapports avec l'étranger; puis échanges de prisonniers, représailles et réquisitions; enfin confiscations, émancipation compensée et affranchissement immédiat.

Dans le courant de la première année de la guerre, les puissances étrangères avaient reconnu, d'une part, la qualité de belligérants réclamée par les confédérés; et, d'autre part, le blocus des ports du Sud établi par les fédéraux. Chacun des deux partis avait énergiquement protesté contre celle de ces deux mesures qui semblait favorable à l'autre; mais l'affaire du Trent, en obligeant les deux mondes à envisager la perspective d'une guerre imminente, avait inspiré à l'Europe une extrême prudence dans tous ses rapports avec les deux fractions opposées du peuple américain.

Les commissaires de M. Davis, en débarquant en Angleterre, reconnurent bientôt que, si leur emprisonnement avait failli armer l'Angleterre contre les États-Unis, leurs sollicitations personnelles auprès des cours européennes seraient stériles, et que leur élargissement avait été un grand malheur pour leur cause. Ils n'obtinrent jamais la reconnaissance de leur titre diplomatique et s'occupèrent bientôt exclusivement de fournir des ressources et un appui matériel à leur gouvernement, en encourageant les blockade-runners et en négociant à Londres, dans les premiers mois de 1862, l'emprunt qui leur permit d'équiper les corsaires dont nous avons parlé dans un chapitre précédent.

Toutes les questions diplomatiques soulevées entre les deux belligérants et l'Angleterre, pendant cette année, eurent pour cause l'équipement de ces corsaires, que le gouvernement britannique était accusé d'avoir favorisé. Nous avons raconté plus haut le trouble qu'ils portèrent dans le commerce américain. Nous ne rappellerons ici leurs noms que pour mentionner les incidents dont ils furent l'occasion. Les autorités anglaises de Gibraltar, en refusant au Sumter, à la fin de 1861, le charbon dont il avait besoin pour reprendre sa course, avaient décidé le

capitaine Semmes à le transformer en un blockade-runner, pour chercher lui-même fortune sur un autre navire. Ce refus donna lieu à d'inutiles réclamations de M. Mason auprès du cabinet de Saint-James. Nous avons raconté la carrière de l'Oreto ou Florida, qui fut le premier successeur du Sumter, son départ d'Angleterre malgré les avis de M. Adams, sa saisie et son acquittement à Nassau ; puis les débuts de l'Alabama, son équipement dans les chantiers de Birkenhead, son armement à Terceire et les vaines protestations de la légation des États-Unis contre ces actes d'hostilité. Quoique les Américains fussent cruellement atteints dans leur commerce par cette violation du droit international, ils ne pouvaient en faire un cas de guerre contre leurs rivaux maritimes, dans un moment où ils avaient un si grand intérêt à concentrer toutes leurs forces pour écraser les confédérés ; mais le cabinet de Washington voulut enfin donner à ses protestations une sanction sérieuse, et il déclara formellement au gouvernement anglais qu'il le tiendrait responsable des conséquences de l'évasion de ce corsaire. L'Angleterre ne comprit pas cette réserve, dictée par la prudence, ou peut-être crut-elle que l'Amérique ne serait jamais en mesure de faire valoir les réclamations dont alors elle posait seulement le principe.

Elle paya cher cette erreur : on sait comment, une fois la guerre terminée, le gouvernement des États-Unis fit honneur à la parole de son ministre et reprit la question des dommages causés par l'Alabama ; comment le Sénat cassa un premier traité, trop favorable à l'Angleterre, et comment, après avoir paralysé, pendant plusieurs années, la politique anglaise en la menaçant d'une guerre imminente, l'Amérique imposa au cabinet britannique l'arbitrage qui se termina à Genève par une sentence de condamnation contre lui.

Cependant les agents confédérés, encouragés par le succès qu'ils avaient obtenu en équipant l'Alabama, et se trouvant, grâce à l'emprunt, munis de sommes importantes, avaient entrepris de faire construire chez MM. Laird deux bâtiments bien plus redoutables encore : c'étaient des navires blindés, munis de tourelles mobiles ; ces puissantes machines de guerre devaient être terminées dans l'année 1863 ; mais, stimulé par les nouvelles observations de M. Adams et comprenant enfin les obligations que lui imposait sa neutralité, le gouvernement anglais, qui, jusqu'alors, avait surtout péché par négligence, résolut de s'opposer à leur équipement. On verra plus tard lorsque notre récit nous aura menés jusqu'en 1863,

quel moyen il fut obligé de prendre pour atteindre ce résultat.

Nous n'avons pas à parler ici des rapports des belligérants avec les autres puissances européennes : ils n'offrent aucun intérêt sérieux. Les navires de guerre commandés par les confédérés à M. Armand, de Bordeaux, ne furent achevés qu'en 1863; et les sympathies du gouvernement français pour la cause du Sud se trouvèrent réduites à l'impuissance par la résolution de l'Angleterre de ne pas reconnaître les confédérés comme une puissance nouvelle, tant que leur existence politique serait en question.

Nous passerons donc, sans plus tarder, aux rapports mutuels des belligérants. Quelle que soit la passion qui ait armé deux combattants l'un contre l'autre, la guerre même, du moment qu'ils appartiennent à des races civilisées, les oblige à reconnaître entre eux certaines lois, fixant le traitement des prisonniers, des populations qui habitent le théâtre de la guerre et des propriétés particulières. Malgré leur animosité, les Américains du Nord et du Sud ont donné, dans la manière dont ils ont réglé plusieurs de ces questions, des exemples qui méritent d'être médités et imités par les nations européennes.

Cette partie de notre étude comprendra les échanges,

les réquisitions, les représailles et les lois de confiscation.

Nous avons dit plus haut que les fédéraux, en traitant leurs premiers prisonniers militaires comme des ennemis, et non comme des coupables, avaient virtuellement, dès le début de la lutte, reconnu à leurs adversaires le caractère de belligérants. Les confédérés, de leur côté, ayant entre les mains des prisonniers livrés par leurs chefs avant même que la guerre fût déclarée, adoptèrent les premiers le système de l'élargissement sur parole. Les troupes régulières, dont nous avons raconté les malheurs au Texas, furent autorisées à rentrer dans les États du Nord moyennant l'engagement individuel pris par tout officier et tout soldat de ne pas porter les armes contre les confédérés avant d'avoir été échangé. La bataille du Bull-Run et la capitulation de Lexington ayant, dans l'été de 1861, grossi le nombre des prisonniers fédéraux, le gouvernement de Washington, sans entrer encore dans la voie des échanges, accepta volontiers, de fait, le principe de l'élargissement sur parole. Il avait déjà reconnu les conventions conclues au Texas; il sanctionna celle que Price avait imposée à la garnison de Lexington, en conservant les soldats de Mulligan dans des camps où ils attendirent

que leur parole leur fût rendue. Cependant ce système si humain ne tarda pas à donner lieu à de graves abus. Comme on l'a vu dans le second volume, Price avait retenu prisonniers tous les officiers qu'il avait trouvés dans Lexington et n'avait relâché les soldats sur parole que parce qu'il ne pouvait ni les garder dans la place, ni les emmener avec lui. S'il n'avait pu leur faire prendre d'engagement, il aurait été obligé de leur rendre la liberté sans conditions. Bientôt tous les chefs de corps, de détachements ou de bandes s'arrogèrent, de part et d'autre, le droit d'imposer cette promesse, non-seulement aux prisonniers valides qui tombaient entre leurs mains, mais même aux blessés et aux malades qu'ils ne pouvaient transporter. On vit parfois une douzaine de cavaliers, surprenant un dépôt, entrer dans un hôpital et faire signer la parole à deux ou trois cents invalides. D'autre part, la certitude d'être relâché aussitôt que pris, la pensée d'échapper au danger en se livrant à l'ennemi et de pouvoir, moyennant une simple signature, être renvoyé dans quelque camp situé loin du théâtre de la guerre, affaiblissait bien des courages, qui auraient été stimulés, au contraire, par la perspective d'une longue et cruelle captivité. La prise du fort Donelson vint, au commencement de 1862,

changer, en faveur du Nord, la proportion du nombre des prisonniers faits par l'un et l'autre parti. Les quatorze mille hommes compris dans la capitulation furent retenus par les fédéraux, qui, abondamment pourvus de moyens de transport, tinrent à les envoyer dans les États de l'Ouest, où leur présence devait prouver que la victoire de Grant n'avait pas été exagérée. Le gouvernement de Washington voulait d'ailleurs profiter de l'avantage qu'il avait alors, pour régler d'une manière précise les conditions des échanges et pour obtenir l'élargissement de tous les officiers qui étaient en captivité dans le Sud. En effet, les confédérés gardaient, comme otages, à Richmond un certain nombre de fédéraux, ayant pour la plupart des grades élevés, qui devaient répondre de la manière dont seraient traités dans le Nord, tantôt les pirates, tantôt les partisans, tantôt même les conspirateurs ou les assassins qui réclamaient, avec plus ou moins de droit, le caractère de prisonniers politiques. Ils refusèrent de se dessaisir de ce gage en les échangeant contre les prisonniers de Donelson et les renfermèrent dans un ancien magasin de tabac, devenu célèbre plus tard sous le nom de Libby-prison, où ces officiers furent traités de la façon la plus cruelle. Ces rigueurs inutiles ne furent au reste que le prélude des horreurs qui

souillèrent plus tard l'honneur des confédérés, lorsque ceux-ci eurent été exaspérés par l'abolition de l'esclavage.

La pratique des échanges et de l'élargissement sur parole ayant été ainsi suspendue, la campagne de Mac Clellan en Virginie augmenta considérablement, d'un côté comme de l'autre, le nombre des prisonniers, et ces nombreuses bouches inutiles devinrent pour les deux gouvernements un grand embarras. D'autre part, le soin des blessés et tous les incidents de la guerre avaient rendu très-fréquents les rapports par voie de parlementaires entre les chefs des deux armées. Dans ces entrevues, la question de l'échange des prisonniers fut abordée et discutée. Enfin, après les grandes luttes dont les bords du Chickahominy furent le théâtre, le gouvernement fédéral se décida à mettre de côté tous les scrupules qui l'avaient empêché jusqu'alors de traiter officiellement avec les confédérés, et il consentit à nommer un délégué chargé de conclure, avec un représentant de l'armée ennemie, une convention ou cartel d'échange. Le général fédéral Dix et le confédéré D. H. Hill se réunirent à Haxalls-Landing, au quartier général de l'armée du Potomac, et signèrent le cartel du 22 juillet, qui fut approuvé à Washington comme à Richmond.

Cette convention, inspirée par les sentiments les plus humains, adoucit, pendant quelque temps, les horreurs de la guerre; mais elle fut malheureusement d'assez courte durée et ne put résister à la violence des passions, qui grandissaient avec la lutte. Nous indiquerons en quelques mots l'objet qu'elle se proposait et les principes qu'elle consacrait. Un tableau d'équivalence fut d'abord rédigé, établissant la valeur de chaque grade dans les échanges, depuis le sous-officier, valant deux soldats, jusqu'au général, qui en valait quarante-six. Les grades fédéraux ou confédérés étant seuls reconnus et non ceux des milices locales, il fut convenu que les échanges ne porteraient que sur des militaires, afin de ne pas mêler à cette opération les questions politiques et de ne pas encourager les belligérants à se faire, par des arrestations à l'intérieur, la monnaie des combattants qu'ils avaient laissés sur les champs de bataille aux mains de l'ennemi : les miliciens et les civils purent toutefois être échangés les uns contre les autres. Tous les prisonniers faits de part et d'autre durent être relâchés sur parole dans les dix jours suivant leur capture, et, à cet effet, conduits, aux frais de la puissance qui les détenait, aux points spécifiés par la convention pour leur échange. Ceux-ci, ayant été

ainsi réciproquement rendus, durent être considérés comme échangés, c'est-à-dire libres de tout engagement, sauf les prisonniers relâchés qui se trouvaient en excédant sur ceux de l'autre parti. Chacun des deux belligérants, en rendant un certain nombre de captifs sans engagement, était autorisé à délier de leur promesse un nombre égal de ceux de ses propres soldats qui lui avaient été remis sur parole. Il fut convenu que les deux partis tiendraient un compte double des prisonniers que chacun restituait à l'autre et de ceux qui étaient, en retour, dégagés de leur parole; une liste de ces derniers devant être toujours fournie à l'adversaire par celui qui faisait ainsi rentrer des combattants dans les rangs de ses armées. Cette double tenue de compte était nécessaire, comme contrôle, pour constater les violations de parole, s'il s'en produisait, et pour établir, par des chiffres exacts, lequel des deux partis était en reste vis-à-vis de l'autre. Ils s'engageaient réciproquement à continuer, quel que fût le résultat de la comparaison des deux comptes, le système de l'élargissement immédiat sur parole et de l'échange régulier selon la table des équivalences, en ne retenant aucun soldat ennemi au delà du temps absolument nécessaire pour le rapatrier. Il fut expressément stipulé que l'obliga-

tion de la parole interdirait tout service militaire à l'intérieur, de quelque nom qu'il s'appelât, et que les prisonniers rendus sous ces conditions n'en seraient affranchis que le jour où leur équivalent aurait été réellement remis aux mains de l'ennemi, selon les formes convenues. Des articles additionnels prescrivirent que, dans les armées, les commandants en chef auraient seuls le droit de traiter directement entre eux des échanges et de relâcher des captifs sur parole. En dehors d'eux, le soin de régler ces questions fut réservé à deux commissaires, ou agents spéciaux, représentant les deux belligérants, et la remise des hommes, de part et d'autre, ne dut avoir lieu qu'en deux endroits, la ferme d'Aikin sur le James-River en Virginie et la ville de Vicksburg sur le Mississippi. On se promit de ne pas interrompre l'échange si l'interprétation du cartel donnait lieu à quelques discussions.

Les deux généraux qui apposèrent leur nom au bas de la seule convention formelle conclue entre le Nord et le Sud, dans le cours de cette guerre, s'appuyaient, comme on voit, sur leur bonne foi réciproque, pour assurer à tous les prisonniers les bienfaits d'un élargissement immédiat et pour remplacer les souffrances d'une longue captivité par un voyage

d'une dizaine de jours, aboutissant à un compte, sur deux colonnes, au crédit et au débit de chaque parti. Mais, en même temps, ils restreignaient l'usage des paroles, reconnaissant seulement celles qui étaient données en forme, et obligeant le vainqueur à ne pas relâcher ses prisonniers avant d'avoir constaté, par un certain temps de détention, la réalité de leur capture. Ils mirent ainsi un terme aux abus que nous avons signalés plus haut. Quoique leur œuvre dût être anéantie avant la fin de la lutte, par le refus du Sud de traiter en prisonniers de guerre les soldats fédéraux de couleur, elle restera comme un exemple utile à suivre pour ceux qui chercheront à atténuer les souffrances des guerres futures.

Le cartel du 22 juillet était à peine signé, que les difficultés prévues dans l'un de ses derniers articles commencèrent à se révéler. Mais ces difficultés, soulevées par le traitement des civils et des partisans plus ou moins régulièrement enrôlés au service de la Confédération, étaient antérieures, comme nous l'avons indiqué plus haut, aux conférences tenues à Haxalls-Landing entre les deux négociateurs.

L'emploi des réquisitions en nature est une nécessité consacrée par les usages de la guerre. Toute armée en campagne est obligée d'y recourir pour

assurer ses vivres et ses transports, aussi bien en pays ami qu'en pays ennemi; et les habitants qui en sont frappés n'ont pas le droit de se plaindre, lorsqu'en échange des objets requis ils reçoivent des bons signés par des officiers régulièrement autorisés à les donner. La remise de ces bons distingue les réquisitions régulières du pillage. Les armées américaines ne demandèrent jamais de contributions de guerre aux villes qu'elles occupèrent; elles pillèrent fort rarement; et, comme elles tiraient presque toutes leurs ressources de leurs dépôts situés à l'intérieur, elles n'usèrent des réquisitions qu'avec une extrême modération. L'on put même reprocher au général Mac Clellan de pousser jusqu'à l'excès la protection des propriétés particulières dans les pays envahis. Pendant toutes ses campagnes, il veilla, avec un soin jaloux, à la conservation des fermes, du bétail, des cultures qui se trouvaient au milieu de ses camps ou sur les routes suivies par ses troupes, et l'auteur se souvient même d'avoir vu, au plus fort du combat de Fraziers-Farm, placer une sentinelle au pied d'un cerisier, chargé de fruits, que les soldats fédéraux, altérés par une longue marche, se disposaient à dépouiller. Mais, au contraire, dans le Missouri, où la guerre eut toujours un autre caractère, les réquisi-

tions ne furent, de part et d'autre, que des déprédations organisées. Lorsque le général Pope, qui avait commencé la guerre dans cet État, fut appelé en Virginie, il voulut apporter avec lui quelques-uns des procédés qu'il avait pratiqués parmi les populations batailleuses qui habitent à l'ouest du Mississippi. Il ne faisait d'ailleurs en cela que suivre l'exemple du général Milroy, qui, depuis qu'il exerçait, dans la vallée de Virginie, un commandement indépendant du général Mac Clellan, avait cru réparer ses fautes et ses revers par toutes sortes de vexations et de violences contre les cultivateurs de cette riche contrée. Cet abus du droit de réquisition ayant donné lieu à de nombreuses réclamations, le ministre de la guerre publia, pour le régler, un ordre daté du 22 juillet 1862, c'est-à-dire du jour même de la signature du cartel d'échange. Cet ordre prescrivait que, dans les neuf États considérés alors comme en rébellion, les autorités militaires saisiraient, sur les propriétés particulières, ce qui serait nécessaire pour subvenir aux besoins de la guerre ; mais il leur interdisait en même temps toute destruction qui ne serait pas justifiée par ces mêmes besoins. Il autorisait, en même temps, l'emploi des nègres trouvés sur les plantations, pour tous les travaux de l'armée ou de la

marine, moyennant un juste salaire. Il stipulait enfin que toutes les réquisitions d'esclaves ou d'objets quelconques seraient inscrites de manière à donner aux propriétaires qu'elles frappaient droit à une compensation. Rien n'était plus équitable; mais la saisie des esclaves et leur emploi à des travaux dont ils recevraient eux-mêmes le salaire, parut aux planteurs du Sud un premier pas dans la voie de l'émancipation, et l'ordre du ministre fédéral fut l'objet d'une violente protestation de la part de M. Davis.

Le traitement des civils et des partisans ou francs tireurs qui combattaient pour leur propre compte devait donner lieu à de bien plus grandes difficultés. Dans une guerre civile où certains États se trouvaient partagés entre les adhérents des deux causes, il était malaisé de tracer nettement la ligne qui séparait l'assassin de l'insurgé, et celui-ci du belligérant, le conspirateur du citoyen armé pour la défense de ses opinions, et celui-ci du soldat régulier. L'individu qui, dans les États du Nord, aurait tiré sur un uniforme fédéral ou levé l'étendard de la sécession ne pouvait être traité que comme un criminel ordinaire. Plus au sud, dans le Missouri et dans le Kentucky, il s'abritait derrière le nom de partisan ou de milicien. Plus loin encore, dans le Tennessee ou

dans la Virginie, c'était un ennemi régulièrement reconnu. Les fédéraux traitèrent toujours comme des prisonniers de guerre ceux qui, munis d'une commission du gouvernement ennemi, tombèrent entre leurs mains sur le champ de bataille. Ainsi, après la capitulation de Donelson, le général Buckner, qui avait organisé les troupes sécessionnistes dans le Kentucky, ayant été réclamé par les autorités unionistes de cet État, qui voulaient le juger criminellement, M. Lincoln écarta leur demande et échangea ce prisonnier à la première occasion. Le gouvernement de Washington eut les mêmes égards pour les partisans qui le combattirent ouvertement sans quitter l'uniforme et en respectant les règles de la guerre. Mais la défense de ses propres soldats et des habitants qui cherchaient la protection de son drapeau ne lui permettait pas de laisser impunis les crimes commis contre tous les usages des nations civilisées. Des bandits profitaient de la guerre pour se livrer dans le Missouri à toutes sortes de violences. Quelques-uns d'entre eux subirent la peine capitale, juste châtiment de leurs excès. Le gouvernement confédéré protesta et prétendit couvrir ces misérables de sa protection. Partout où passaient les armées fédérales, un certain nombre d'habitants, après s'être présentés comme de

paisibles citoyens, allaient s'embusquer dans les bois pour assassiner les traînards et même les blessés. Ceux qui furent pris ainsi les armes à la main et sans uniforme furent également fusillés. Ce n'était que justice, et ils devaient savoir à quoi ils s'exposaient en jouant ce double rôle. Mais les unionistes, exaspérés par ces assassinats, passèrent parfois les bornes et prétendirent, comme trop souvent nous l'avons vu dans les guerres européennes, rendre la population inoffensive responsable des actes plus ou moins légitimes des partisans qui se trouvaient dans leur voisinage. Ce système odieux fut particulièrement appliqué en Virginie, par le général Steinwehr, qui, dans tous les villages près desquels ses troupes avaient rencontré des partisans, saisit des otages et menaça de les fusiller si les confédérés continuaient contre lui ce genre de guerre. Son chef, le général Pope, ayant eu le tort grave de sanctionner de pareils procédés, le gouvernement de Richmond s'en émut, et le général Lee fut chargé, le 1^{er} août 1862, de faire savoir à ses adversaires que Pope, Steinwehr et les officiers qui suivraient leurs prescriptions seraient, s'ils étaient pris, retenus en vue de représailles possibles. Les ordres de Steinwehr ne furent ni révoqués ni appliqués de nouveau, les otages qui avaient été saisis par les

fédéraux furent promptement relâchés, et l'échange régulier des prisonniers ne souffrit aucun retard.

Nous avons dit que les propriétés particulières furent généralement respectées par les armées des deux partis. S'il en fut ainsi de la part des militaires, et s'ils n'abusèrent pas souvent à cet égard des droits de la guerre, il n'en fut pas de même de la part des autorités politiques des deux belligérants. Les congrès de Washington et de Richmond votèrent l'un et l'autre des lois qui portaient une grave atteinte à ces propriétés.

Le congrès fédéral eut pour excuse, il est vrai, que la première de ces lois monstrueuses de confiscation dont il souilla sa législation lui offrait, à l'époque où elle fut discutée, le seul moyen de porter indirectement un coup à l'esclavage en frappant, dans leur propriété humaine, les ennemis de la Constitution, qui avaient pris les armes pour protéger et étendre l'institution servile. Mais il eut le tort de ne pas limiter la confiscation à cette odieuse espèce de propriété et de violer, pour l'atteindre, les droits qui devraient être les plus sacrés aux législateurs. Nous dirons ici quelques mots de ces lois, en nous réservant de revenir sur ce sujet, lorsque nous parlerons de l'émancipation et des mesures qui la préparèrent au point de vue constitutionnel.

La première de ces lois fut votée par la majorité républicaine du Congrès, dès le 6 août 1861. Elle se bornait à stipuler que tout ce qui serait employé à aider et à soutenir l'insurrection d'une manière quelconque, serait considéré comme objet de légitime saisie et confisqué par le gouvernement des États-Unis. Cette clause, assez vague pour donner lieu à des interprétations dangereuses, pouvait évidemment s'appliquer aux esclaves astreints par leurs maîtres à des services ou à des travaux utiles aux armées confédérées. Au cours de la discussion, les abolitionnistes obtinrent l'introduction d'un nouvel article, qui précisait, dans ce cas, la signification de la loi, déclarant que tous les esclaves employés de la sorte seraient affranchis, par ce fait, de l'autorité de leurs maîtres et que ceux-ci ne seraient plus fondés à les réclamer.

Le congrès confédéré avait tenu à répondre par une loi, dite de séquestre, aux projets de confiscation soumis à son rival de Washington, et, par un hasard étrange, il la vota également le 6 août. Cette loi, dans ses considérants, paraissait n'avoir pour but que d'assurer, aux dépens de quelques propriétaires du Nord, une compensation aux citoyens des États confédérés qui seraient victimes de la mesure que nous venons d'analyser. En réalité, elle organisait, à son tour, la

confiscation, en l'appuyant sur les procédés les plus despotiques. Elle prescrivait que toutes les propriétés, meubles ou immeubles, appartenant aux ennemis de la Confédération fussent saisies pour être vendues par les soins des autorités confédérées, à charge pour celles-ci d'en employer le prix à indemniser les citoyens du Sud de tous les dommages causés par les fédéraux. Ce terme d'ennemis comprenait tous les habitants des États libres, les États à esclaves demeurés fidèles à l'Union étant considérés par les rebelles du Sud comme faisant partie, de droit, sinon de fait, de la puissance qu'ils prétendaient fonder. La loi ordonnait donc la saisie et la vente de toutes les propriétés appartenant, sous une forme quelconque, à des citoyens de la nation ennemie ou même à des étrangers résidant simplement sur son territoire. On ne saurait imaginer une confiscation plus générale. Elle était aggravée par les moyens destinés à assurer son exécution. Tout transfert de propriété d'un ennemi à un citoyen de la Confédération, postérieurement au 21 mai 1861, était déclaré nul et l'objet du transfert saisi. Afin de découvrir partout les meubles et immeubles sujets à cette saisie, on eut recours à un procédé exorbitant, qui, malgré le danger qu'il y avait à discuter les ordres venus de Richmond, sou-

leva de vives résistances et qui, devant la cour même de Charleston, fut justement appelé une nouvelle inquisition. En effet, tous les avocats, avoués, directeurs de sociétés de banque ou d'industrie, tous les agents de corporations ou de maisons de commerce, les changeurs, les exécuteurs ou liquidateurs de succession, et, en général, toutes les personnes désignées par leurs fonctions mêmes comme ayant connaissance des affaires d'autrui, furent obligées de venir dénoncer sous serment toutes les propriétés atteintes par la loi ou le nom de tous ceux qui, pouvant les révéler, avaient négligé de le faire. Des peines sévères étaient prononcées contre les déclarations fausses. Cette loi de terreur fut rigoureusement appliquée, surtout aux citoyens originaires des États du Sud qui étaient restés dans le Nord et servaient la cause fédérale. Le 30 septembre 1863, le trésor confédéré avait réalisé, par la vente des biens ainsi confisqués, une somme de 9,313,250 fr. Une mesure aussi violente devait pousser le Nord dans la voie des représailles, et bientôt la loi du 6 août 1861 ne fut plus jugée suffisante.

Elle fut remplacée et aggravée par celle du 17 juillet 1862. Cette nouvelle loi n'avait pas, comme la première, pour but unique de prélever sur les fauteurs

de l'insurrection une sorte d'indemnité des frais de la guerre; ces frais avaient pris des proportions qui auraient rendu futile un tel prétexte. Elle avait tous les caractères d'une loi pénale, et commençait par prononcer le châtement capital contre ceux qui se rendraient coupables du crime de trahison; mais il était évident que cette peine ne pouvait s'appliquer à ceux qui étaient engagés dans une guerre où les combattants étaient traités comme des prisonniers de guerre ordinaires, et la coïncidence même de la date de cette loi avec celle où fut conclue la convention de l'échange lui ôtait cette signification. Simple menace contre les principaux personnages politiques de la Confédération ou contre leurs complices dans le Nord, cette clause demeura heureusement une lettre morte. Il en fut de même des peines moindres, telles que l'emprisonnement de dix ans et les amendes de 50,000 francs, édictés contre ceux qui s'étaient associés à la rébellion. Le refus de mettre M. Davis lui-même en jugement après la fin de la guerre, refus qui fit honneur à l'esprit politique du gouvernement fédéral, montra, en même temps, ce qu'il y a de faux et de vain dans ces lois d'exception inspirées par la passion du moment. La perte des droits politiques prononcée contre les mêmes

personnes était, au contraire, parfaitement légitime, car il était bien naturel d'exclure de toute participation au gouvernement ceux qui avaient pris les armes contre la Constitution : aussi cette peine fut-elle appliquée par le Nord après la victoire ; au reste, la loi qui la décrétait portait son correctif avec elle, en donnant au Président un droit illimité d'amnistie, droit dont il devait user largement pour assurer la pacification du Sud.

Le second objet que se proposait la loi du 17 juillet était de frapper de confiscation les biens de tous ceux qui participaient à la rébellion. C'était une aggravation des mesures précédentes, qui atteignait tous les officiers de l'armée du Sud, tous les employés ou fonctionnaires de la Confédération, tous ceux des États insurgés qui avaient reçu leur emploi postérieurement à la sécession de ces États, et enfin tous les habitants des États loyaux qui avaient donné à l'ennemi une assistance quelconque. Cette peine était inique en son principe, et le droit d'amnistie réservé au Président ne faisait, dans ce cas, que la rendre plus arbitraire. Heureusement pour l'honneur des États-Unis, leur constitution contient un article défendant de porter atteinte à la propriété en dépouillant les héritiers d'un coupable ; et, dans les

plus grandes crises, les Américains n'ont jamais hésité à s'incliner avec respect devant cette constitution. Aussi, le jour même où la nouvelle loi de confiscation fut votée, ses auteurs, sur l'observation de M. Lincoln, en détruisirent, en grande partie, l'effet, en déclarant que la confiscation ne pourrait pas s'étendre au delà de la vie de ceux qui en seraient atteints. Malgré cette réserve, la loi n'en était pas moins injuste : elle pouvait, par son interprétation, donner lieu aux actes les plus tyranniques. C'est ce qui arriva, et elle parut d'autant plus dure qu'elle ne fut que rarement et inégalement appliquée. Parmi les quelques exemples que l'on peut citer, il en est un qui mérite une flétrissure particulière : c'est la confiscation définitive du domaine d'Arlington, près de Washington, propriété de la famille du général Lee, qui, par sa noble conduite à la fin de la guerre, aurait mérité au moins de pouvoir, après la lutte, venir y terminer ses jours. Seul entre tous les généraux unionistes qui exerçaient dans les pays reconquis une autorité dictatoriale, Butler, pendant son commandement à la Nouvelle-Orléans, poussa jusqu'aux dernières limites l'application de cette loi. Il en profita pour organiser, dans la partie de la Louisiane soumise à son autorité, un système odieux qu'on pour-

rait appeler le socialisme spéculateur. Un grand nombre de planteurs avaient abandonné le district de Lafourche et les territoires voisins situés sur la rive droite du Mississipi, laissant leurs esclaves sur leurs domaines. Il fallait assurer du travail à ces derniers et suppléer, pour cela, à l'absence des maîtres. Il était facile de le faire sans violence, sans détruire le principe même de la propriété dans une vaste et riche contrée. Mais le général Butler était entouré d'hommes qui ne voyaient dans la guerre qu'une occasion de s'enrichir. Par un ordre du 9 novembre 1862, il prononça la confiscation de tout le district. Il établit, en même temps, une commission militaire chargée de statuer sans appel sur toutes les réclamations que cette mesure pourrait soulever, d'administrer les plantations ainsi saisies, d'en vendre le fonds ou les produits, de fixer le salaire des nègres, d'acheter, d'emmagasiner et de revendre aux propriétaires résidents ce qui leur serait nécessaire pour leur propre usage ou pour l'ensemencement des terres; la commission pouvait enfin autoriser les planteurs qui donneraient des gages suffisants de leur fidélité à l'Union à exploiter eux-mêmes leurs propriétés, en leur faisant seulement espérer que par là ils mériteraient la révocation de la confiscation. Nous n'avons pu donner

qu'une courte analyse de ce décret, mais nous en avons dit assez pour montrer quel en était l'objet et quelles conséquences il devait avoir. Il supprimait la propriété, la mettait tout entière entre les mains de l'administration, ou plutôt de quelques individus sans contrôle et sans honnêteté, et faisait de l'État le seul cultivateur, le seul négociant, le seul régulateur du marché, l'arbitre unique de toutes les transactions, le pourvoyeur de chaque individu sur la terre même qu'il tenait de ses parents ou de ses propres œuvres. Le travail des nègres fut assez bien organisé, ou du moins le désordre apporté par la guerre dans ce travail fut diminué; mais les conséquences d'une mesure aussi funeste dans son principe ne tardèrent pas à se faire sentir. Il se fit des fortunes scandaleuses dans cette administration, et, trois semaines après, M. Lincoln se vit obligé, pour mettre un terme à tant d'abus, de rappeler le général Butler. L'administration de son successeur, le général Banks, fut plus équitable; mais il ne put ou ne sut réparer tout le mal fait par son prédécesseur, mal dont aujourd'hui encore, après douze ans, la Louisiane ne s'est pas relevée.

Nous avons terminé, en ce qui concerne l'époque qui nous occupe, l'examen des rapports des belligé-

rants entre eux, sauf un seul point, le plus grave de tous, il est vrai : l'affranchissement des esclaves. La loi du 17 juillet marque une nouvelle étape dans la voie qui devait conduire les États-Unis à l'abolition totale de la servitude. Avant d'en parler, il nous faut indiquer l'ensemble des mesures législatives, concernant le même sujet, qui furent prises depuis le commencement de la guerre : on verra ainsi comment le gouvernement fédéral, après avoir sincèrement voulu écarter cette question, arriva peu à peu à la trancher d'une manière radicale et à se faire de l'émancipation une arme puissante contre ses ennemis.

Aux premiers chapitres de cette histoire, nous avons montré la cause véritable de la guerre, qui fut l'esclavage, les concessions par lesquelles le Nord chercha inutilement à prévenir la rupture de l'Union, et les limites auxquelles il fut obligé de s'arrêter pour ne pas livrer entièrement la République à l'institution servile. Nous en sommes restés à la nuit du 2 au 3 mars 1861, dans laquelle le Congrès, à la veille de son renouvellement, rejeta le compromis Crittenden, qui aurait introduit l'esclavage dans une grande partie des territoires où le travail libre avait régné jusqu'alors.

La guerre mit un terme à tous ces vains essais de

transaction. Mais, en prenant les armes pour ramener les États du Sud dans le sein de l'Union, le gouvernement fédéral avait hautement proclamé qu'il entendait respecter leurs droits constitutionnels. Si son triomphe avait été rapide et complet, nul doute que l'esclavage n'eût duré quelque temps encore. Aussi les esprits vraiment politiques parmi les représentants des États limitrophes avaient-ils compris que le maintien de l'Union pouvait seul prévenir l'abolition brusque et sommaire de l'institution servile. Il était évident, pour tous ceux que n'aveuglait pas la passion ou l'intérêt, que la lutte, en se prolongeant, obligerait le Nord à déployer le drapeau abolitionniste. Les déclarations mêmes des chefs de la Confédération devaient le pousser dans cette voie, et leur retraite des assemblées fédérales, en assurant une forte majorité au parti républicain, lui offrait l'occasion de faire enfin prévaloir ses principes politiques. Enfin le fait seul de la guerre entreprise sur le sol des États du Sud devait soulever chaque jour quelque nouvelle difficulté au sujet du traitement des esclaves et ramener ainsi devant le public la question de l'émancipation sous toutes ses faces, comme pour bien prouver qu'aucune habileté ne réussirait à l'éluder.

Le sort des esclaves fugitifs avait été, avant le déchirement de l'Union, la pierre d'achoppement entre les États voués au travail libre et ceux où régnait la servitude. Les premiers n'avaient jamais eu la prétention d'aller chercher le noir sur la plantation de son maître pour lui dire : « Tu es libre. » Les seconds avaient non-seulement accepté, mais approuvé la suppression de la traite africaine parce qu'en l'interdisant on favorisait la traite intérieure; si bien que cette suppression fut consacrée par la constitution de Montgomery afin d'attirer dans la Confédération les États limitrophes qui exportaient les esclaves. Mais les populations du Nord ne virent jamais qu'avec horreur un propriétaire de chair humaine venir reprendre de force son bien sur le sol libre de leurs États; et, d'autre part, les planteurs du Sud considérèrent toujours l'exercice de ce droit comme une garantie nécessaire au maintien de l'esclavage chez eux. Ils réussirent à introduire leurs exigences dans les lois fédérales et la crainte de voir l'Union compromise fit accepter par le Nord, dès 1793, le principe de cette triste législation. Cette première loi, quand elle cessa d'être jugée suffisante, fut aggravée par celle de 1850, connue plus particulièrement sous le nom de *Fugitive-slave-law*. Les planteurs du Sud,

qui redoutaient l'émotion que pouvait causer parmi leurs esclaves l'exemple ébruité d'une seule évasion, se plaignirent souvent que la loi nouvelle ne fût pas appliquée avec assez de sévérité; leurs plaintes étaient mal fondées, et la statistique prouve l'efficacité du changement introduit dans la législation : le chiffre annuel des évasions qui, en 1850, était de 1,011, tomba, en 1860, à 803, malgré l'accroissement de la population servile, et la proportion des fugitifs se trouva ainsi réduite d'un sur trois mille à un sur cinq mille. « Ces évasions, dit sèchement le rapport du gouvernement de M. Buchanan, ne peuvent pas faire subir au capital total représenté par la population esclave une dépréciation plus sensible que ne l'est, pour les fonds publics, celle que produisent les fluctuations journalières du marché de New-York. » Quelques États ayant repoussé l'application du Fugitive-slave-law, elle leur avait été imposée par un arrêt de la cour suprême, connu sous le nom de l'affaire Dred Scott.

On verra que cette loi ne fut abrogée, malgré bien des propositions, que dans la seconde période de la guerre : elle fut longtemps maintenue comme un gage, donné aux États limitrophes, qu'on n'abolirait pas violemment l'esclavage sur leur territoire. Mais, si le principe même ne fut pas directement atteint

dès le début de la guerre, son application souleva immédiatement de graves difficultés. Les militaires devaient-ils intervenir eux-mêmes pour rendre les esclaves à leurs propriétaires? Et, dans ce cas, fallait-il faire une distinction, d'abord entre les propriétaires fidèles ou insurgés, puis entre les fugitifs, selon qu'ils auraient été, ou non, employés à des actes d'hostilité contre les armées fédérales? Nous verrons ce problème recevoir des solutions diverses, à mesure que le Congrès s'engagera de plus en plus dans la voie abolitionniste.

Nous avons déjà dit un mot du biais imaginé par le général Butler, lorsqu'il commandait au fort Monroë, pour concilier le respect dû à la Constitution avec le sentiment d'équité qui s'opposait à la restitution de l'esclave fuyant un maître rebelle à cette constitution. Le 22 mai 1861, il apprit que trois nègres s'étaient réfugiés dans ses camps en racontant que leur propriétaire, M. Mallory, colonel dans l'armée ennemie, voulait les envoyer travailler à des fortifications sur la côte. Il les garda en déclarant qu'il les considérait comme de la contrebande de guerre. Un parlementaire vint les réclamer : il fut éconduit. Le bruit de cet incident, répandu, avec une rapidité surprenante, parmi la population servile des environs, amena

bientôt un grand nombre de fugitifs sur l'étroite péninsule que dominant les bastions du fort Monroë. On voyait arriver des familles entières : les adultes, hommes ou femmes, pouvaient être traités comme contrebande, mais il n'en était pas de même des enfants; et cependant qui aurait songé à les rendre en retenant leurs parents? Pour répondre aux demandes d'instructions de Butler, le ministre de la guerre décida, par une dépêche du 30 mai, que, tant qu'un État serait en insurrection, tous les fugitifs cherchant asile auprès de l'armée seraient reçus et protégés, sans que la question de leur liberté fût tranchée pour cela. Tout en refusant provisoirement de les restituer, on devait tenir un compte exact de ce qu'ils coûtaient et rapportaient, afin de pouvoir régler ce compte avec leurs maîtres si la restitution avait lieu plus tard.

La question ainsi soulevée ne pouvait manquer de provoquer de vives discussions dans la presse et dans les assemblées politiques du Nord. Le Congrès en fut saisi, dès les premiers jours de sa réunion, et, le 9 juillet, la Chambre des représentants vota une résolution déclarant qu'à son avis les soldats n'étaient pas chargés de saisir et de restituer les esclaves fugitifs.

Cependant le nombre de ces fugitifs augmentait de

jour en jour ; ils se réunissaient dans les villes voisines des armées, particulièrement à Washington, et encombraient les camps fédéraux. La plupart d'entre eux étaient si profondément ignorants, qu'ils ne pouvaient servir que par le travail manuel la cause de leurs protecteurs ; il s'en trouvait cependant un certain nombre assez intelligents pour fournir aux généraux du Nord de précieux renseignements sur leurs adversaires. Mais on en vit d'autres aussi faire, plus ou moins volontairement, le métier d'espions au profit des confédérés, et les officiers unionistes se plaignirent, non sans raison, des obstacles que l'affluence des fugitifs apportait au maintien de l'ordre et de la discipline dans les camps. Le 17 juillet, une décision du général Mansfield, commandant la place de Washington, leur interdit l'accès de ces camps et prescrivit aux chefs de corps de ne leur permettre, sous aucun prétexte, d'accompagner les troupes. Mansfield, vieillard aussi sévère que brave, était, comme la majorité des anciens officiers de l'armée, fort contraire au parti abolitionniste. La stricte exécution de cet ordre souleva des réclamations d'autant plus vives qu'il était en opposition directe avec les instructions données par le ministre de la guerre au général Butler. Il fallait qu'une autorité supérieure

réglât enfin la manière dont les esclaves fugitifs seraient traités par les militaires, la résolution de la seconde chambre n'étant qu'un simple vœu qui n'avait pas force de loi. Le Congrès fut saisi directement de cette question par la loi de confiscation, qui, comme nous l'avons dit, fut promulguée le 6 août. Celle-ci, consacrant l'assimilation des fugitifs à la contrebande de guerre, déclarait non recevable la demande en restitution de l'esclave qui aurait été employé d'une manière préjudiciable aux armées fédérales. Le Fugitive-slave-law était, dans ce cas, formellement suspendu. Le Congrès allait plus loin que n'avaient pu le faire le général Butler et le ministre, car, loin de réserver les droits éventuels du propriétaire, il les annulait. La loi n'émancipait pas explicitement les fugitifs, elle conservait même encore les périphrases hypocrites que les hommes du Sud avaient introduites dans la législation nationale et ne les désignait que comme des personnes astreintes à travailler pour autrui ; mais, en déclarant qu'ils n'appartenaient plus à leurs maîtres, elle les libérait de fait. Quoique bien timide, puisqu'elle ne concernait que les esclaves employés à combattre l'autorité nationale, cette mesure devait, par son interprétation, assurer l'affranchissement de tous les fugitifs prove-

nant des États insurgés et encourager ainsi beaucoup les évasions.

Dès le surlendemain du vote, le ministre de la guerre s'empessa d'en assurer l'exécution en adressant au général Butler une lettre destinée à servir de règle de conduite à tous les commandants des armées fédérales. La guerre n'ayant pour but que le rétablissement de l'Union, les militaires devaient, là où l'autorité de la Constitution n'était pas contestée, laisser la justice locale suivre son cours, sans intervenir en aucune façon. Dans les États où le gouvernement fédéral n'était pas reconnu, celui-ci ne se croyait pas obligé d'appliquer lui-même les lois locales lorsque cette application pouvait donner des armes à ses ennemis. Il fallait distinguer, d'une part, les esclaves que l'on trouvait chez leurs maîtres, de ceux qui venaient chercher un refuge dans les armées fédérales, et, entre ces réfugiés, ceux dont les propriétaires n'avaient pas pris part à la guerre, de ceux qui avaient été ou pouvaient être employés à des travaux hostiles. Aucun encouragement à prendre la fuite ne devait être donné aux esclaves trouvés chez leurs maîtres. Les autres étaient soustraits par la loi aux réclamations de leurs possesseurs. Mais par quelle preuve, par quelle enquête, pouvait-on établir la dis-

inction à faire entre les réfugiés, et, si on l'avait pu, comment l'imposer à l'armée? comment, de deux esclaves accourus ensemble au pied de son drapeau, lui prescrire d'accueillir l'un et de livrer l'autre? Il fut décidé qu'une égale protection serait assurée à tous les fugitifs, et que ceux-ci, inscrits comme travailleurs sur un rôle spécial, attendraient que la fin de la guerre permît à leurs propriétaires de venir les réclamer s'ils en avaient encore le droit.

Les généraux n'avaient qu'à exécuter consciencieusement ces instructions; quelles que fussent leurs opinions politiques, tous le firent, à l'exception de Frémont. Nous avons parlé, dans le premier volume, de la proclamation du 31 août, dans laquelle, méconnaissant l'autorité de ses chefs et sortant de son rôle de soldat, il décrétait, entre autres mesures, l'affranchissement immédiat de tous les esclaves appartenant aux citoyens du Missouri qui se montraient hostiles aux troupes fédérales. Frémont ayant refusé à M. Lincoln de modifier sa proclamation en ce qui concernait le traitement des esclaves, afin de la rendre conforme aux prescriptions de la loi du 6 août, le Président la déclara nulle par un ordre daté du 11 septembre.

Un mois après, le gouvernement eut une nouvelle

occasion de faire connaître ses vues sur cette même question, et il en profita pour faire un nouveau pas dans la voie qu'il avait adoptée. On préparait l'expédition navale que le commodore Dupont conduisit à Port-Royal; en débarquant dans les Sea-Islands, au milieu d'une population presque exclusivement noire, il fallait s'attendre à voir les esclaves, abandonnés par leurs maîtres, tomber à la charge des autorités fédérales. Dans cette prévision, le ministre de la guerre adressa, le 14 octobre, des instructions particulières au général Sherman, qui devait commander les forces de terre. Après avoir rappelé les lettres qu'il avait adressées à Butler et les principes qui les avaient inspirées, il ajoutait, chose nouvelle, que l'on pourrait, si cela paraissait utile, organiser les réfugiés en escouades et en compagnies. Quoiqu'il eût soin d'ajouter qu'une telle mesure n'impliquait pas l'armement général des fugitifs, il était évident qu'elle le préparait. Du moment qu'on ne livrait pas aux propriétaires armés contre l'Union les esclaves qui leur échappaient, on devait être amené successivement à les entretenir, à les faire travailler, à les enrôler. Mais, pour le moment, on ne songeait guère encore qu'à les faire vivre et à leur donner quelque ouvrage. Habités à passer le temps sans aucune prévoyance, et liberté

étant pour eux synonyme d'oisiveté, ils avaient besoin de la tutelle de l'autorité fédérale. C'est au fort Monroe que se trouvait le plus grand nombre de réfugiés, et le général Wool, qui commandait cette place, fut obligé, dès le mois de novembre, de publier une série d'ordres réglant leur travail et leur salaire au service, soit de l'État, soit des officiers, assurant leur habillement et leur nourriture à un prix fixe, et constituant en leur faveur un fonds formé par des retenues sur ces salaires. Cependant, dans le Missouri, le général Halleck semblait prendre à tâche de faire, en tout et à l'excès, le contraire de son prédécesseur. Celui-ci accueillait les esclaves et avait voulu les affranchir, de son autorité privée. Halleck interdit aux fugitifs les abords de ses camps, sous prétexte qu'ils donnaient des informations à l'ennemi, et prescrivit à ses troupes de les repousser; mais cet ordre ne fut jamais strictement exécuté, car les soldats, plus logiques que leurs chefs, se ralliaient graduellement aux idées abolitionnistes, à mesure qu'ils voyaient leurs ennemis confondre la cause de l'esclavage avec celle de la Confédération. Le gouvernement, fidèle à suivre la ligne qu'il s'était tracée, exigea du commandant des armées de l'Ouest des explications qui constituaient un véritable désaveu de ce qu'il venait de prescrire.

Cependant les chambres se réunirent de nouveau le 1^{er} décembre. La majorité républicaine s'était accrue de quelques voix, depuis la dernière session, et elle ne pouvait manquer d'aborder de nouveau, quoique indirectement encore, le grand problème de l'esclavage. Le ministre de la guerre avait voulu, dans son rapport au Congrès, proposer l'émancipation de tous les esclaves dont les maîtres se seraient associés à la rébellion; mais M. Lincoln, plus prudent et plus politique que lui, jugea que le moment n'était pas encore venu de recourir à une telle mesure, et ne lui permit de parler que du traitement des esclaves fugitifs. Une discussion fut provoquée dans le Sénat, dès le 4 décembre, par les abus auxquels l'affluence de ces fugitifs donnait lieu à Washington. Cette ville était régie par des lois esclavagistes, et les autorités locales, quoique nommées, pour la plupart, par le gouvernement de M. Lincoln, étaient dévouées au maintien de l'institution servile. Conformément à cette législation, tout homme de couleur pouvait être saisi, conduit en prison et livré au propriétaire présumé qui se présentait pour le réclamer, s'il ne prouvait sa qualité d'homme libre par le témoignage d'un citoyen blanc. La police de la capitale avait trouvé dans l'application de ces lois

la source de honteux profits. Elle arrêtait les fugitifs qui cherchaient protection près du drapeau fédéral, et, comme ces malheureux ne pouvaient trouver personne pour témoigner en leur faveur, elle les remettait à des complices qui les vendaient aussitôt et partageaient avec elle les bénéfices de cette vente. En attendant ce triste sort, les hommes de couleur, ainsi arrêtés au hasard, étaient exposés aux plus mauvais traitements. Le Sénat vota une résolution demandant leur élargissement en masse. Le gouvernement s'empressa de déférer à ce vœu : le jour même du vote, M. Seward donna l'ordre au général Mac Clellan d'assurer à tous les fugitifs la protection du pouvoir militaire et avertit les autorités civiles qu'il ne leur serait plus permis de les arrêter.

Les discussions provoquées par l'intervention des militaires dans le traitement des fugitifs devaient mettre en question tout le Fugitive-slave-law, cette loi dont l'application blessait à un tel point les sentiments des populations du Nord. Mais on ne pouvait l'attaquer par voie directe sans compromettre gravement la fidélité des États limitrophes qui, bien qu'esclavagistes, n'avaient pas rompu le lien fédéral et dont l'hostilité aurait été fatale à la cause de l'Union. Aussi, après de stériles débats sur des propositions

trop radicales pour pouvoir être adoptées alors, la Chambre des représentants et le Sénat se bornèrent à charger, le 20 et le 26 décembre, leurs commissions judiciaires de préparer une modification de la loi, qui ne permettrait de l'appliquer que si le propriétaire de l'esclave fugitif faisait auparavant la preuve de sa fidélité au gouvernement fédéral. Le Sénat vota en outre, le 23, une résolution confirmant les décisions du gouvernement et déclarant qu'il n'appartenait pas aux militaires d'intervenir pour restituer les esclaves à leurs maîtres. La jurisprudence était définitivement établie sur ce point.

C'est ainsi que se termina l'année 1861. La force même des choses avait posé la question de l'esclavage sous une forme indirecte; l'année suivante devait la résoudre. Nous allons montrer rapidement comment, à mesure que la guerre alluma des passions plus vives, cette solution, qui effrayait encore alors les esprits les plus politiques, s'imposa à tous et leur parut bientôt une nécessité.

La victoire de Port-Royal avait livré à l'autorité fédérale une partie des riches plantations qui couvrent la côte de la Caroline du Sud. Ainsi que le ministre de la guerre l'avait prévu, cette occupation territoriale présenta sous un jour nouveau la ques-

tion du traitement des nègres. En effet, si quelques esclaves quittèrent les propriétés auxquelles ils étaient attachés, pour venir chercher refuge auprès de la flotte fédérale, un bien plus grand nombre furent, au contraire, abandonnés par leurs maîtres à l'approche de cette flotte, et les officiers unionistes les trouvèrent paisiblement établis dans leurs anciennes cabanes, auprès de la résidence déserte du propriétaire ou de son agent. Le district qu'occupaient les fédéraux se compose d'une suite d'îles grandes et petites, propres à la culture des plus belles espèces de coton, et dont les habitants étaient, pour les quatre cinquièmes au moins, d'origine africaine. La position de ces îles les mettait à l'abri d'un retour offensif de l'ennemi, et les fédéraux se trouvèrent ainsi, au commencement de l'année, avoir, sinon à administrer, du moins à gouverner une population de plus de huit mille nègres répartis sur deux cents plantations; ils avaient en outre à prendre soin d'environ trois ou quatre mille fugitifs, dont le nombre grossissait chaque jour. On espérait pouvoir tirer, au point de vue commercial, un parti considérable de l'occupation des Sea-Islands et obtenir une quantité suffisante du coton qui les avait rendues célèbres, pour atténuer la disette de ce produit sur les marchés de l'Amérique

et de l'Europe. Cet espoir devait être déçu : la perturbation causée par la guerre avait été trop profonde pour qu'on pût obtenir un résultat aussi fructueux. Mais les efforts tentés dans ce district pour préparer les esclaves à la condition de travailleurs affranchis n'en furent pas moins importants, et le succès fut aussi grand qu'on pouvait l'espérer dans un pareil moment. Des agents furent délégués par le ministère des finances pour présider à cette expérience si nouvelle et administrer les plantations abandonnées de leurs propriétaires, sur lesquelles les esclaves se trouvaient sans direction et sans ressources. Les droits de ces propriétaires furent réservés, et l'on ne vit commettre, dans ce district, aucun des abus que nous avons signalés à propos de l'administration du général Butler dans la Louisiane. A ces agents se joignirent un grand nombre de personnes de bonne volonté, des pasteurs protestants, des maîtres d'école, des femmes ; il s'en présenta environ une centaine dans les trois premiers mois de 1862 ; et, quoiqu'il se trouvât parmi elles plus d'un rêveur, plus d'un fanatique, leurs efforts, sagement dirigés par M. Pierce, commissaire du gouvernement, rendirent de grands services à la population noire, dont les hasards de la guerre avaient imposé la tutelle aux autorités fédé-

rales. Cette population était passionnément attachée au sol qui l'avait vue naître : aussi les propriétaires, pour exciter ses défiances contre les unionistes, lui avaient-ils répété sans cesse que ces derniers, pour accomplir l'abolition, voulaient transporter les esclaves à Cuba. Lorsque ces propriétaires prirent la fuite, les nègres refusèrent de les suivre et restèrent sur les plantations, en cessant tout travail, sans se livrer toutefois à aucun désordre. Les surveillants, esclaves aussi, demeurèrent avec eux. C'est à ceux-ci qu'on s'adressa pour réorganiser le labeur, car la plupart avaient conservé sur les simples travailleurs leur autorité morale, après avoir perdu le pouvoir de fait. Il fallait, avant tout, prévenir la famine. En effet, la culture des Sea-Islands était aménagée de manière à produire la quantité de maïs, de pommes de terre et de porcs strictement nécessaire pour nourrir les cultivateurs, à qui, chaque semaine, on faisait une distribution de vivres auprès des magasins de la plantation. Ces magasins avaient été, presque tous, frappés de réquisitions pour les besoins de la flotte et de l'armée; les animaux avaient été enlevés ou achetés. Il fallut bientôt avoir recours au quarter-master pour subvenir aux besoins journaliers des nègres. Le taux des salaires, le prix de la main-

d'œuvre étaient choses inconnues dans cette terre promise de l'esclavage. Pour couvrir les frais du gouvernement, il fallut estimer à une certaine valeur la journée de travail des cultivateurs, afin d'imputer sur ce salaire les avances de l'État en vivres, habillements, etc. Ils furent ainsi rétribués, ils étaient donc libres. Mais cette idée de liberté n'était bien comprise que par la classe, plus intelligente, des surveillants et des artisans. Les autres ne paraissaient redouter, dans leur triste situation, que la vente de leur personne ou de leur famille, avec l'exil et les déchirements qui en étaient, il est vrai, la plus cruelle conséquence : autant par le sentiment de leur inexpérience, que par cette prudence qui est l'arme des faibles, ils ne paraissaient regarder d'abord les fédéraux que comme de nouveaux maîtres, auxquels ils demandaient seulement de leur épargner de mauvais traitements. Cependant lorsqu'ils virent que ces nouveaux maîtres étaient assez forts pour les protéger contre les anciens, le goût de la liberté leur vint rapidement. Ils fréquentèrent assidûment les écoles où on leur enseignait cet alphabet dont la connaissance était auparavant un privilège de l'homme libre. Le caractère même de la religion chrétienne est d'être incompatible avec l'esclavage : elle l'a tué dans l'antiquité, et elle le tuera

toutes les fois qu'elle sera professée également par le maître et par l'esclave. Aussi, pour la rendre inoffensive, l'avait-on avilie et dénaturée dans le peu d'enseignements qu'on lui permettait de donner à la race asservie. Lorsque, affranchie enfin de cette honteuse tutelle, elle vint dire à l'esclave de la veille que son travail lui appartenait, que sa femme et ses enfants n'étaient pas la propriété d'autrui, qu'il n'y avait pas de devoirs sans droits, celui-ci, quelque abaissé qu'il fût par sa vie antérieure, ne tarda pas à comprendre ce langage, et nous le verrons bientôt, sur le champ de bataille, rivaliser de courage et de dévouement avec ses libérateurs.

Mais, en attendant le moment où les armées fédérales trouveraient d'utiles auxiliaires dans les affranchis, ceux-ci étaient pour elles une cause de nombreux embarras. Les agents du gouvernement qui arrivaient dans la Caroline du Sud connaissaient mal le pays, encore plus mal les habitants de cette fraction de leur patrie, tant la barrière élevée par l'esclavage avait été jusqu'alors impénétrable ; et, en lisant leurs remarquables rapports, on croirait qu'ils parlent de quelque contrée encore inexplorée par les voyageurs. Ils voulaient naturellement étendre le champ de leurs opérations et demandaient sans cesse,

pour quelques nouvelles plantations, la protection de l'armée, qu'ils auraient fini ainsi par immobiliser complètement. D'autre part, soldats et officiers portaient souvent le trouble parmi la population agricole : on leur en interdit l'approche. Mais cette mesure ne fut bientôt plus suffisante ; et, comme nous le dirons plus loin, il fallut, dès le mois de juin, retirer au ministère des finances la direction suprême des affranchis et la donner à celui de la guerre, afin d'éviter des conflits qui auraient pu affaiblir l'autorité militaire.

A mesure que la question du traitement des esclaves dans les États hostiles à l'Union devenait plus difficile et plus importante, les esprits modérés et politiques du Nord se préoccupaient plus sérieusement des moyens directs de résoudre le problème de l'esclavage dans les États limitrophes. C'était, en effet, la fidélité de quelques-uns de ces États à l'Union qui retenait la masse du parti républicain et l'empêchait de chercher, dans l'abolition immédiate et complète de la servitude, une puissante arme de guerre. Mais, d'une part, il était évident que la protection accordée par l'armée aux fugitifs, que la confiscation et l'affranchissement d'un nombre sans cesse croissant d'esclaves, que l'introduction du travail libre dans les

plantations des Sea-Islands étaient une atteinte trop grave à l'institution servile pour n'avoir pas son contre-coup dans le Maryland, le Kentucky et le Missouri, malgré toutes les prescriptions de la loi qui la protégeaient encore; et l'on ne pouvait plus croire sérieusement, au mois de mars 1862, que, l'Union une fois rétablie, l'esclavage serait conservé comme par le passé. D'autre part, les chefs de la sécession voyaient avec raison dans le maintien de l'esclavage sur le sol des États limitrophes un motif d'espérer qu'il suffirait de quelques succès militaires pour rallier ces États à leur cause : il était évident que, si le Sud pouvait se constituer en État indépendant, toutes les contrées où subsistait l'institution servile seraient obligées, par le soin de leurs intérêts, à se joindre à lui. Il importait d'enlever, pour toujours, à la Confédération l'espoir de dominer dans le centre du continent, en rompant les liens qui lui auraient rattaché les États qui occupent cette contrée. Dès lors, la loyauté et la politique voulaient que l'on prévînt la crise dont étaient menacés ces États, en leur offrant de résoudre pacifiquement et légalement la question de l'esclavage par le rachat et l'émancipation graduelle. C'est ce que M. Lincoln fit par un message adressé, le 6 mars, au Congrès. Il proposait, non

d'intervenir dans la législation des États pour leur imposer l'émancipation, mais de déclarer que le gouvernement fédéral serait prêt à les assister de ses ressources financières, s'ils en prenaient l'initiative. Cette proposition fit l'objet d'une résolution que la Chambre des représentants vota le 11 mars. Mais l'opposition des gouvernements locaux et des représentants des États qu'elle concernait rendit stériles pour un temps les ouvertures si prudentes et si prévoyantes du pouvoir central, et M. Lincoln, malgré tous ses efforts, ne put leur persuader de s'y associer.

Toutefois, comme les ordres formels du gouvernement sur le traitement des esclaves qui se réfugiaient auprès des armées n'étaient pas toujours exécutés, le Congrès voulut leur donner une sanction légale, et, par leurs votes des 25 février et 13 mars, la Chambre des représentants et le Sénat introduisirent dans le code militaire un nouvel article interdisant aux officiers, sous peine de destitution, d'intervenir pour rendre à leurs maîtres les esclaves fugitifs. Malgré les pouvoirs dont il était ainsi armé, le gouvernement eut beaucoup de peine à faire appliquer cette loi dans les corps de troupes dont les chefs professaient ouvertement leurs sympathies pour le maintien de l'esclavage. Nous aurons à citer encore plusieurs exem-

ples de violations ouvertes de ses prescriptions, et, aux portes mêmes de Washington, moins de quinze jours après le vote du Congrès, on vit des propriétaires du Maryland visiter un camp fédéral, munis d'un ordre du général Hooker, pour enlever quelques esclaves qu'ils soupçonnaient de s'y être réfugiés. Il est vrai que leur présence souleva une véritable émeute parmi les soldats, et que, le général Sickles les ayant expulsés en dépit de l'ordre de son chef, sa conduite fut approuvée. Il fallut cependant, pour faire exécuter la volonté du Congrès, même dans la ville de Washington, un ordre spécial du général Doubleday, commandant de la place, en date du 6 avril, qui rappelait les clauses de la loi et défendait aux officiers d'admettre dans leurs camps, sans une permission signée de lui, les employés de la police civile occupés à la recherche des esclaves.

Obligé de respecter l'indépendance législative des États limitrophes, le Congrès n'avait pu, malgré ses offres de concours, leur faire adopter le système de l'émancipation graduelle; mais il tint à leur montrer l'exemple en appliquant ce système au district de Colombie, placé par la Constitution sous sa juridiction immédiate. Elle lui avait donné l'autorité absolue sur ce territoire pour assurer sa dignité, en ne permettant

pas qu'il fût entouré d'institutions et de lois contraires à sa politique. Il ne pouvait donc y laisser subsister l'esclavage : le 16 avril, il en vota l'abolition immédiate et générale ; il ouvrit, en même temps, un crédit de cinq millions à une commission spéciale chargée d'accorder une indemnité de 1,500 francs au plus par esclave aux propriétaires qui n'auraient pas fait cause commune avec l'ennemi. Cette mesure fut la première qui consacra d'une manière formelle et pratique le principe de l'abolition. En accordant une compensation aux intérêts matériels qui se trouvaient atteints, le gouvernement fédéral prouvait la modération et l'équité de ses intentions. Il voulut profiter de cette occasion pour faire une expérience que M. Lincoln avait déjà recommandée et dont il attendait, bien à tort, de grands résultats : une somme de 500,000 fr. fut réservée pour encourager l'émigration des affranchis. Les esprits timides et chimériques qui, n'osant trancher une difficulté, voulaient la supprimer, s'étaient imaginé qu'on pourrait, une fois l'abolition proclamée, se débarrasser de la race nègre en la transportant dans une autre contrée. C'était bien mal connaître le caractère de cette race et les conditions dans lesquelles elle se trouvait. Son rapide développement dans les États du Sud,

malgré son asservissement, prouve que cette partie du nouveau continent, par son climat, par sa nature tout entière, lui est particulièrement favorable. Elle y a été transplantée de force, mais elle a pris racine et ne saurait en être arrachée. Le sang africain, plus ou moins mélangé, coulera désormais dans les veines d'une grande partie des habitants de ces contrées, quels que soient d'ailleurs leur nom et leur état social. C'était, au reste, une illusion de croire que les affranchis se prêteraient à ces projets d'émigration, car aucune race n'est plus attachée au sol qui l'a vue naître, et il aurait fallu employer la violence pour les décider à s'expatrier. Quelques malheureux, séduits par de brillantes promesses, se laissèrent seuls entraîner par les spéculateurs qui avaient pris à forfait l'exécution du plan d'émigration. Transportés sur un flot désert de la côte de Haïti, appelé l'Ile-aux-Vaches, ils y souffrirent cruellement; les entrepreneurs de l'affaire furent seuls à en profiter; et cette fâcheuse expérience mit fin, pour toujours, aux plans d'émigration et de colonisation.

Cependant l'intervention du Congrès ne suffit pas pour faire cesser les embarras que causait à M. Lincoln la conduite de quelques-uns de ses généraux, toujours empressés à le compromettre, dans un sens ou

dans l'autre, sur la question de l'esclavage. Le général Hunter, quoiqu'il eût été d'abord choisi pour remplacer dans l'Ouest le général Frémont, partageait les opinions abolitionnistes de son prédécesseur. Appelé au commandement de Port-Royal, que Sherman avait quitté au mois d'avril, l'un de ses premiers actes fut de lancer une proclamation qui renchérisait encore sur celle qui avait attiré à Frémont la censure de M. Lincoln. Le 9 mai, sans même consulter ou avertir ce dernier, il déclara purement et simplement que l'esclavage était aboli dans les trois États de la Géorgie, de la Floride et de la Caroline du Sud. Le parti abolitionniste approuva bruyamment cette proclamation, mais elle jeta une vive inquiétude dans les États limitrophes, et les chefs de la Confédération en profitèrent pour chercher à les attirer à leur cause. Quelle que fût son opinion sur le fond, le Président ne pouvait tolérer une pareille usurpation de pouvoirs de la part d'un subordonné. Sans attendre ses explications, il le désavoua par un acte public, daté du 19 mai, où il déclarait qu'il ne laisserait jamais à un chef d'armée le soin de trancher ces questions, et rappelait que la proclamation de Hunter était incompatible avec les propositions de rachat qu'il avait soumises aux représentants de la nation.

Ceux-ci, continuant l'œuvre qu'ils avaient commencée en abolissant l'esclavage dans le district de Colombie, appliquaient leurs principes politiques partout où ils ne se heurtaient pas aux prescriptions de la Constitution. Le 21 mai, une loi consacra l'égalité de tous les citoyens, sans distinction de couleur, dans ce district, en stipulant qu'ils seraient tous soumis aux mêmes lois, aux mêmes règlements, aux mêmes peines et en ouvrant enfin la porte des écoles aux enfants d'origine africaine. Quelques jours après, le Congrès reconnut officiellement les républiques de Haïti et de Libéria, en votant, le 3 juin, les fonds nécessaires pour établir avec elles des relations diplomatiques; les hommes d'État du Sud s'étaient toujours refusés à cette reconnaissance, afin de n'être pas obligés de recevoir à Washington des envoyés nègres. Dans le courant du même mois, le Congrès montra sa résolution et l'esprit qui l'animait par une décision bien autrement importante. Nous avons vu que la lutte entre l'esclavage et le travail libre avait eu principalement pour théâtre les territoires nouvellement colonisés, et qui étaient directement soumis à l'autorité centrale. L'introduction de l'esclavage dans ces territoires ou son exclusion avaient été l'occasion de toutes les grandes luttes parlementaires entre

les partisans des deux systèmes de travail : c'était toujours la même question sous les noms divers de partage de Mason et Dixon, de souveraineté des squatters, et, plus récemment encore, de compromis Crittenden. Peu après l'explosion des hostilités, le Congrès, ne voulant pas encore la trancher, avait constitué les trois nouveaux territoires de Colorado, de Nevada et de Dacotah, sans y interdire explicitement l'esclavage. Mais, en 1862, le temps des concessions était passé, et, dès le 24 mars, la Chambre des représentants fut saisie d'un projet de loi déclarant que l'institution servile serait à jamais exclue des territoires fédéraux. Une telle loi était parfaitement constitutionnelle, le Sud ayant reconnu au pouvoir central, dans un temps où il espérait en tirer lui-même parti, le droit de fixer la législation des nouveaux territoires au sujet de l'esclavage. Elle n'en donna pas moins lieu aux plus vifs débats, car elle élevait autour des États à esclaves une barrière infranchissable et fermait la porte à tout nouveau compromis : elle finit par être votée, et le Président l'approuva le 19 juin. Enfin, le 9 juillet, l'égalité des noirs et des blancs dans le district de Colombie devint complète, par l'admission des premiers à témoigner en justice dans les mêmes conditions que les seconds.

Au milieu de la discussion de ces lois, de nouveaux incidents ramenèrent, encore une fois, l'attention publique sur le traitement des esclaves fugitifs. Les troupes qui, sous les ordres de Butler, occupaient les comtés voisins de la Nouvelle-Orléans, étaient entourées, partout où elles allaient, par ces fugitifs, dont le nombre était là beaucoup plus grand que dans d'autres parties du Sud, sans doute à cause de l'extrême rigueur du travail servile dans cette contrée. Le général Williams, qui se trouvait avec sa brigade à Bâton-Rouge, voulant peut-être faire cesser quelques abus nuisibles à la discipline, ou croyant qu'il se concilierait ainsi la bienveillance des puissants propriétaires des environs, publia un ordre qui interdisait absolument aux fugitifs l'accès de ses camps. Cet ordre violait ouvertement la loi du Congrès, et le colonel Paine du 4^e Wisconsin refusa de l'exécuter. Son commandement lui fut enlevé : le respect de l'autorité militaire l'exigeait; mais l'équité ne permettait pas qu'il souffrît pour avoir observé les lois de son pays, et il fut promptement remplacé à la tête du régiment.

Nous avons dit que, dans la Caroline du Sud, les agents du ministère des finances chargés du soin des nègres, n'ayant pu s'entendre avec les autorités militaires, avaient été rappelés. On remplaça ces divers

agents par un officier supérieur d'administration, le général Saxton, qui fut lui-même mis sous les ordres du général Hunter, et eut l'autorité d'un commandant militaire. Le gouvernement de Washington donnait ainsi raison à Hunter dans son conflit avec les agents des finances, conflit dont le motif était fort grave, car il touchait à la question de l'esclavage par un de ses côtés les plus brûlants. On a vu que M. Cameron avait autorisé le général Sherman à réunir les nègres fugitifs en escouades et en compagnies. Ceux-ci n'avaient été d'abord employés qu'à certains travaux manuels, tels que la construction de forts, de routes et de quais; mais Hunter, en prenant la place de Sherman, comprit qu'il pouvait donner aux instructions du ministre une interprétation beaucoup plus large. Il remplaça par des fusils les pioches que maniaient les détachements de travailleurs nègres organisés par son prédécesseur, et, au lieu de leur faire bêcher le sol, il leur fit apprendre l'exercice. Il ne s'en tint pas là, et, voulant augmenter le nombre de ces nouveaux soldats, il convoqua, le 12 mai, à Hilton-Head, tous les nègres adultes qui se trouvaient sur les îles voisines, afin de leur offrir de prendre l'uniforme. Une telle proposition ressemblait fort à un ordre pour ces hommes pliés, dès l'enfance,

à la soumission la plus absolue; et un certain nombre d'entre eux quittèrent à regret les plantations, croyant qu'on allait les transporter dans quelque pays lointain. Les agents civils se plaignirent amèrement du trouble que cette mesure jetait dans la population confiée à leurs soins, et de là naquit la querelle que M. Lincoln trancha en faveur de Hunter. La protection accordée aux esclaves fugitifs était la première conséquence logique de la guerre; leur enrôlement dans les armées fédérales était la seconde. Autant la proclamation par laquelle Hunter avait prétendu libérer des esclaves qui se trouvaient hors de son pouvoir était inopportune et impolitique, autant la création du premier régiment de nègres fut un acte habilement conçu. Il avait un caractère essentiellement militaire; il relevait l'affranchi et l'ennoblissait en lui confiant une arme; il était parfaitement légal, du moment que le Président l'approuvait, car aucune loi n'interdisait à celui-ci d'engager des volontaires de couleur; enfin il prouvait aux confédérés que le gouvernement de Washington était décidé à ne plus se laisser paralyser par le vain espoir d'un accommodement. L'irritation que ceux-ci témoignèrent prouva que le coup avait porté juste. Les partisans de l'esclavage dans le Nord s'en émurent naturellement

aussi, et un député du Kentucky réussit à faire adopter par la Chambre des représentants une résolution demandant au gouvernement de s'expliquer sur l'armement des noirs à Hilton-Head. Le ministre de la guerre se borna à déclarer qu'il n'avait envoyé aucun ordre à ce sujet, et refusa de communiquer à cette Assemblée sa correspondance avec le général Hunter; toutefois, trois semaines après, il lui donna connaissance d'une dépêche écrite par ce dernier en réponse à la résolution dont il avait été l'objet. Se sentant cette fois appuyé par l'opinion du gouvernement et le bon sens national; Hunter avouait hautement la mesure qu'on lui avait reprochée; il en faisait ressortir les avantages, non sans raison, mais il traitait la communication officielle de la Chambre avec une ironie qui ne pouvait être tolérée que dans un pays où les hommes politiques sont habitués à dédaigner les violences de langage de leurs adversaires; enfin il continua à organiser tranquillement quelques bataillons nègres, sans s'inquiéter de l'opinion des représentants. Ces troupes nouvelles soulagèrent ses soldats en partageant leur service et leurs travaux; mais, malgré le succès de cette première expérience, il se passa encore un long temps avant que le gouvernement fédéral se décidât à suivre Hunter dans cette voie.

Nous citerons, sans nous y arrêter, le vote du Congrès ratifiant, le 7 juillet, la convention du droit de visite destinée à réprimer la traite des nègres sur la côte d'Afrique, qui avait été conclue, le 7 avril, entre le gouvernement de Washington et lord Lyons, ministre d'Angleterre. Les hommes d'État du Sud, quoiqu'ils fussent protectionnistes en matière d'esclavage, n'avaient pas voulu, lorsqu'ils dirigeaient la politique américaine, s'associer à une convention internationale dont le but avoué était de porter atteinte à l'institution servile.

Après le vote des lois que nous venons d'énumérer, M. Lincoln, comprenant que la question de l'esclavage ne pourrait plus être longtemps éludée, voulut faire un dernier appel aux représentants des États limitrophes, en faveur de l'émancipation graduelle. Il eut avec eux, le 12 juillet, une longue conférence, où il leur développa son plan favori d'émigration. Quoique ce plan chimérique ne fût sans doute mis en avant que pour rendre l'émancipation elle-même plus acceptable, il ne put amener à ses idées qu'un petit nombre de ses interlocuteurs. Il n'en persista pas moins dans sa résolution, et, le surlendemain, il adressa au Congrès un message recommandant le vote d'une loi qui promettait l'aide du trésor

fédéral à tout État ayant proclamé l'abolition de la servitude. Le capital représenté par la population esclave, d'après le cens de 1860, aurait été intégralement remboursé au gouvernement de chaque État en titres de rente 6 0/0. Cette proposition s'adressait, d'une manière générale, à tous les États à esclaves, même à ceux qui formaient la confédération du Sud. Pour les seuls États du Kentucky, du Maryland, de la Virginie, du Delaware, du Missouri et du Tennessee, elle devait entraîner une dépense de près de 1.800 millions, dépense qui, étendue à tous les autres, se serait élevée à plus de cinq milliards.

Le message de M. Lincoln resta longtemps sans réponse; le Congrès était alors occupé à traiter la question de l'affranchissement à un autre point de vue : il discutait la seconde loi de confiscation, qui fut votée le 15 juillet par la Chambre des représentants, le 16 par le Sénat et promulguée le 17 par le Président. Nous avons déjà parlé de quelques-unes des clauses de cette loi; son style seul, bien différent de celui de la loi du 6 août 1861, suffit à montrer les progrès qu'une année de guerre avait fait faire aux idées abolitionnistes. Pour la première fois, les esclaves y sont désignés sans aucune périphrase; mais on ne les appelle esclaves que pour les dire libres. Ce n'est plus

comme contrebande de guerre que le législateur refuse de les remettre en servitude ; il donne la liberté à tous ceux dont les propriétaires se sont associés, d'une manière quelconque, à l'insurrection. Cet affranchissement n'est encore qu'une mesure pénale prononcée contre une certaine catégorie de propriétaires ; car la Constitution ne permet pas d'attaquer le principe même de l'esclavage, sans passer par toutes les formes prescrites pour l'amendement du pacte fédéral, et elle protège l'institution servile dans les États limitrophes demeurés fidèles à ce pacte. Mais cette mesure est si générale dans son application qu'on peut la considérer comme l'adoption par le Nord de la politique abolitionniste. Désormais les propriétaires qui ont fui à l'approche des armées fédérales seront par cela seul présumés hostiles, et les esclaves qu'ils auront laissés derrière eux seront libres. Le Fugitive-slave-law ne pourra être appliqué dans les États libres que si celui qui réclame un esclave fait preuve de fidélité aux lois de l'Union ; et il est de nouveau interdit aux militaires de recevoir de pareilles réclamations. L'admission des nègres affranchis dans l'armée est formellement consacrée, et le Président est autorisé à les enrôler, à la seule condition de les traiter en tout comme les soldats blancs. Enfin une

dernière satisfaction, peu compromettante d'ailleurs, est accordée à l'utopie de l'émigration par un article qui permet au Président de prendre toutes les mesures nécessaires pour transporter les affranchis « dans quelque pays tropical, » selon l'expression employée par le législateur.

Si l'armement de quelques nègres à Hilton-Head avait déjà causé dans le Sud une si vive émotion, on doit juger de l'effet produit par la loi qui consacrait officiellement leur admission dans les rangs fédéraux. Les fiers planteurs étaient révoltés à la pensée de devoir combattre à armes égales et traiter comme des ennemis réguliers leurs esclaves de la veille. C'est justement à cette époque que les deux belligérants signaient le cartel d'échange, dont cette même question du traitement des soldats nègres devait amener plus tard la rupture; mais, comme il n'y avait pas encore de ces soldats dans les prisons confédérées, les autorités de Richmond, qui avaient grand intérêt à la conclusion de cet accord, continrent leur irritation.

Il y avait encore, dans le Nord même, une grande prévention contre les hommes de couleur, prévention qui seule inspirait et soutenait les projets d'émigration présentés alors comme une suite naturelle de l'émancipation. On ne croyait pas ces hommes

capables de faire de bons soldats. Bien des gens n'auraient pas voulu servir à côté d'eux, et plusieurs généraux s'opposèrent à leur enrôlement. Ainsi Butler, se souvenant de son ancienne liaison avec le parti esclavagiste, enleva son commandement à l'un de ses lieutenants, le général Phelps, parce que celui-ci avait organisé cinq compagnies de nègres sans en avoir été spécialement chargé par le Président. Il fallait donc laisser le moins de latitude possible à l'interprétation de la nouvelle loi, dite de confiscation. En communiquant le texte de cette loi aux divers commandants d'armée, le ministre de la guerre leur adressa, le 22 juillet, des instructions précises sur les obligations qu'elle leur imposait et la manière de les remplir. Le général Mac Clellan s'empressa d'en donner connaissance à son armée; le 9 août, par un ordre que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entier, car il résume toute la question d'une manière à la fois claire et élevée. Il se terminait en donnant aux nègres fugitifs employés par le gouvernement à un titre quelconque l'assurance que jamais ils ne seraient remis en servitude. Un seul point restait désormais en suspens, c'était de savoir si à la fin de la guerre leurs anciens maîtres auraient ou non droit à une indemnité.

Le Congrès s'était séparé le 17 juillet, jour même du vote de la loi de confiscation, qu'il laissait comme le résumé de sa politique durant cette longue et importante session. La trêve conclue entre les républicains et les War-democrats pour défendre en commun la Constitution n'avait pu empêcher la question de l'esclavage de reparaître sous toutes les formes; elle donnait lieu dans la presse, dans tous les lieux de réunion, dans toutes les assemblées, à des discussions de plus en plus vives : M. Lincoln était accusé par les uns de compromettre la cause du travail libre dans le vain espoir de rallier les esclavagistes; selon les autres, au contraire, c'était la Constitution qu'il sacrifiait aux passions des adversaires de la servitude. Malgré la prudence de son langage, le Président ne cachait pas de quel côté étaient ses convictions; mais il ne se laissait pas emporter par ses opinions abolitionnistes, et ne songeait qu'à sa mission spéciale, qui était le maintien de la Constitution, le rétablissement de l'Union. Il ne se croyait le droit de compromettre ce rétablissement ni par l'abolition prématurée, ni par un respect exagéré de l'institution servile. Comme un pilote expérimenté, il observait, la main sur la barre, la direction des vents impétueux qui poussaient le navire confié à ses soins,

prêt à modifier sa marche aussitôt que cette direction elle-même aurait changé.

Le jour vint où il prit son parti, en assumant courageusement sur lui-même la responsabilité et l'exécuta avec résolution. Nous croyons qu'il choisit le moment opportun : ce fut le lendemain de la victoire de l'Antietam, et cette grande décision fut comme une réponse à l'invasion par l'armée confédérée des États demeurés fidèles à l'Union. En la prenant plus tôt, il aurait manqué à ses devoirs vis-à-vis de la Constitution ; s'il l'avait différée davantage, il se serait exposé au reproche de négliger un moyen puissant de hâter la fin de la guerre. Le 22 septembre, l'Amérique apprit que le Président s'était prononcé pour l'abolition complète de l'esclavage dans tous les États insurgés contre l'Union. Il n'avait pris pour confident de cette résolution suprême que M. Seward, l'homme vraiment politique de son ministère, et, lorsque les journaux de Washington publièrent la proclamation signée par l'un, contre-signée par l'autre, la controverse journalière, qui venait de se ranimer après les grandes émotions causées par l'invasion du Maryland, s'arrêta un moment, comme les murmures de la foule se taisent lorsqu'un coup de tonnerre éclate subitement au-dessus d'elle.

Déclarant que la guerre avait pour objet, comme par le passé, le rétablissement de la Constitution, que les offres de compensation qu'il avait soumises au Congrès en faveur des États qui aboliraient l'esclavage, seraient maintenues et renouvelées; rappelant la loi du 13 mars, qui interdisait aux militaires d'intervenir dans la recherche des nègres fugitifs, et celle du 17 juillet qui prononçait l'affranchissement de tous les esclaves dont les maîtres étaient en rébellion contre la Constitution, M. Lincoln annonçait que le gouvernement fédéral regarderait l'institution servile comme abolie dans tous les États, territoires ou comtés qui ne seraient pas rentrés dans l'Union le 1^{er} janvier 1863.

Un cri de joie du parti abolitionniste salua cette déclaration si nette et si catégorique : il n'en fallait pas davantage pour exaspérer le parti démocratique, surtout dans les États limitrophes. Bien des gens, sages et éclairés du reste, s'affligèrent de cette proclamation comme d'une cause de discorde; ils ne comprirent pas qu'elle ménageait ce qu'il fallait ménager, les droits constitutionnels des États fidèles à l'Union, et qu'elle se bornait à sanctionner ce fait, de plus en plus évident, que le gouvernement fédéral ne pouvait plus couvrir de sa protection l'esclavage

dans les États qui, depuis dix-huit mois, étaient en révolte ouverte contre son autorité. La masse du pays, quoique de plus en plus hostile en principe à l'esclavage, reçut la proclamation avec un certain étonnement, et, sans avoir rien à regretter, M. Lincoln fut obligé de reconnaître qu'il avait, dans cette occasion, devancé l'opinion publique.

Le parti démocratique le sentit et résolut d'en profiter. Ce parti contenait des patriotes sincères qui avaient sacrifié toutes leurs alliances politiques pour soutenir l'autorité légale du Président nommé par leurs adversaires, et qui cependant croyaient fermement à la nécessité de maintenir et de protéger l'esclavage. Ils continuèrent à défendre le gouvernement fédéral dans la lutte qu'il avait entreprise contre le Sud, mais ils résolurent d'entraver sa politique en cherchant à reconquérir la majorité dans le Congrès, qui devait, avant sa prochaine réunion, subir un renouvellement partiel. Leur plan de conduite fut parfaitement défini dans l'ordre du jour du général Mac Clellan, en date du 7 octobre, que nous avons cité ailleurs, et, dans lequel celui-ci, rappelant à ses soldats qu'ils devaient obéir, sans les discuter, aux ordres du Président, leur supérieur hiérarchique, ajoutait qu'ils pourraient corriger les erreurs du

gouvernement par leur vote aux futures élections.

Ces élections furent, en effet, favorables aux candidats démocratiques : sur cent vingt-quatre représentants à la Chambre qui furent nommés dans les premiers jours de novembre, soixante-sept appartenaient à ce parti; le gouvernement perdit ainsi cinquante et une voix, et, au lieu d'une majorité de quarante et une, se trouva en minorité de dix. Ce résultat, sans changer sa politique, l'obligea à ménager, plus que par le passé, le parti qui venait d'obtenir un pareil succès.

Le Congrès se réunit le 1^{er} décembre. La question de l'émancipation devait occuper une place importante dans le message du Président. Il la traita dans un langage simple et élevé, avec une mesure et une force de logique qui montraient que son esprit ferme et droit se fortifiait au milieu des difficultés extraordinaires de la situation. Après avoir facilement établi que la séparation de la République en plusieurs nations était chose impossible, que la même constitution devait, comme par le passé, régir toutes ses parties et représenter leurs intérêts communs, il établissait qu'à moins de reconnaître la suprématie de l'esclavage, il fallait fixer un terme à l'existence de cette institution. Elle était la cause de la guerre : en

la condamnant d'une manière définitive, on hâterait la fin de cette lutte funeste, et aucun sacrifice ne devait coûter pour atteindre ce but. Rien ne serait changé aux mesures prises pour atteindre l'esclavage dans les États qui persisteraient dans leur rébellion contre l'autorité nationale. Les lois de confiscation continueraient d'être appliquées. La proclamation du 22 septembre, qui devait entrer en vigueur le 1^{er} janvier 1863, était communiquée au Congrès, seulement à titre de renseignement, et non soumise à sa sanction, le Président ayant agi dans la plénitude des pouvoirs qui lui étaient attribués. Mais les Chambres avaient à prendre, à leur tour, des décisions plus graves encore; le moment était venu pour elles d'aborder le principe même de l'esclavage et de résoudre la question par une modification du pacte fédéral. Reprenant son projet d'émanciper les esclaves en assurant une compensation aux propriétaires demeurés fidèles aux lois fédérales, M. Lincoln proposait au Congrès un amendement constitutionnel garantissant une indemnité à tous les États qui proclameraient l'émancipation soit immédiate, soit graduelle, pourvu qu'elle fût accomplie avant la fin du siècle. Tous les esclaves émancipés par les chances de la guerre seraient déclarés définitivement libres, mais

ceux de leurs propriétaires qui n'auraient pas pris part à la rébellion auraient droit à une indemnité. Enfin, tout en reconnaissant le peu de succès des plans d'émigration et en condamnant les préjugés contre la race noire qui les avaient généralement inspirés, il recommandait au Congrès de les encourager si l'exécution en semblait praticable.

Ces propositions complétaient la proclamation du 22 septembre et caractérisaient la politique que le gouvernement allait suivre désormais. Dans les États qui, étant en guerre contre la Constitution, ne pouvaient plus invoquer sa protection pour leurs lois particulières, il tranchait la question d'une façon radicale et ne reconnaissait plus l'institution servile. Là où cette institution avait encore une existence légale, il proposait de l'abolir graduellement, en observant toutes les formes prescrites, c'est-à-dire le vote des deux tiers de chacune des Chambres du Congrès et la sanction des assemblées particulières des trois quarts des États. Pour atteindre ce but, il recommandait l'adoption d'un compromis, qui, ne satisfaisant complètement ni les partisans de l'abolition absolue et immédiate, ni ceux du maintien pur et simple de l'esclavage, pouvait servir de terrain commun pour un accord entre tous les défenseurs de l'Union.

Le problème de l'esclavage était enfin posé devant la nation par son premier magistrat d'une manière vraiment politique, sans passion et sans illusions. Mais, quelque sage que fût cette transaction, elle devait rencontrer trop d'hostilité dans l'un et l'autre des deux partis opposés pour pouvoir être intégralement adoptée. Ceux qui auraient dû l'accepter avec le plus d'empressement, s'ils avaient compris leurs véritables intérêts, furent les premiers à la repousser. Ils laissèrent ainsi passer l'occasion de ménager la transition d'un mode de travail à l'autre, et, lorsque, deux ans après, l'amendement constitutionnel fut voté, comme la conséquence des victoires du Nord, il consacra l'abolition définitive de l'esclavage sous une forme bien plus radicale.

La proposition du Président avait besoin d'être mûrement examinée dans les deux Chambres. Il fallait, avant d'affronter cette épreuve, qu'elle fût discutée dans la presse et appuyée d'une manière décisive par l'opinion publique. En attendant ce grand débat, les deux partis, dont les forces étaient, cette fois, plus également balancées dans le Congrès, engagèrent la lutte sur le texte même de la proclamation du 22 septembre. Les démocrates l'attaquèrent, comme inconstitutionnelle, dans la Chambre des représentants, où

ils se sentaient plus forts que dans le Sénat. Mais la victoire resta au gouvernement, qui, le 15 décembre, obtint sur cette question une majorité de dix-sept voix.

Le Président n'avait plus qu'à mettre en vigueur les mesures qu'il avait annoncées le 22 septembre. Le 1^{er} janvier 1863, il apposa sa signature au bas d'une nouvelle proclamation, définitive cette fois, qui déclarait l'esclavage aboli dans les États alors en guerre contre la Constitution. L'énumération de ces États comprenait l'Arkansas, le Texas, le Mississippi, l'Alabama, la Floride, la Géorgie, les deux Carolines en entier, enfin la Louisiane et la Virginie, à l'exception des districts qui étaient soumis à l'autorité fédérale. La proclamation ne s'étendait naturellement pas aux États du Maryland et du Delaware, qui n'avaient jamais pris part à l'insurrection, ni au Kentucky et au Missouri, qui, bien que déchirés par la guerre civile, n'avaient pas voté la sécession, ni même au Tennessee, qui, depuis un an, était légalement rentré dans le sein de l'Union.

Cette proclamation, suffisante pour illustrer le nom de son auteur, marquait le début d'une année qui devait être encore plus sanglante que l'année 1862. Elle inaugurait, en même temps, une période nou-

velle, et la lutte, dégagée de tous les souvenirs des concessions passées, prenait désormais son véritable caractère. Elle ne pouvait se terminer que par l'abolition complète de l'esclavage sur le sol de la République reconstituée, ou par le triomphe de cette institution dans la plus grande partie du continent américain sous la protection de la Confédération, agrandie et toute-puissante. A l'époque où nous laissons le récit des événements militaires, après la terrible défaite des fédéraux à Fredericksburg, leur échec sérieux devant Vicksburg et leur stérile victoire de Murfreesborough, les esprits les plus optimistes dans le Nord commençaient à douter du succès de leur cause.

APPENDICE

ÉTATS DE SITUATION

*Des armées fédérales et confédérées, pour faciliter l'intelligence
du tome IV^e.*

I^o. *Bataille de Perryville* (livre I, chapitre 1).

ARMÉE FÉDÉRALE.

COMMANDANT EN CHEF. Major général D. C. Buell.

COMMANDANT EN SECOND. Major général Thomas.

1^{er} CORPS (aile gauche). — Brigadier général
M. Mac Cook.

2^e *Division* (commandant par intérim, Sill). Brigade
Sill. — Brigade.....

... *Division*, Rousseau. — 9^e brigade, Harris. —
17^e brigade, Lytle. — 18^e brigade, Starkweather.

10^e *Division*, Jackson. — 33^e brigade, Terrill*. — 34^e bri-
gade, Webster*.

* Tués dans la bataille.

2^e CORPS (aile droite). — Brigadier général Crittenden.

Division Wood. — Brigade Wagner. — Brigade

Division W. S. Smith. — Brigade — Brigade

Division — Brigade — Brigade

3^e CORPS (centre). — Brigadier général Gilbert.

1^{re} *Division*, Schœpff. — Brigade Steadman. — Brigade

9^e *Division*, Mitchell. — 30^e brigade, Gooding. — 31^e brigade, Carlin. — 32^e brigade, Caldwell.

11^e *Division*, P. Sheridan. — 36^e brigade, D. Mac Cook. — Brigade Laibolt. — Brigade Greisel.

Cavalerie. — Brigade Stanley.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE.

COMMANDANT EN CHEF. Général Braxton Bragg.

ARMÉE DU TENNESSEE ORIENTAL. — Major général Kirby Smith.

Division Churchill.

Division Humphrey Marshall.

Division Heath.

ARMÉE DU MISSISSIPPI. — Lieutenant général Leonidas Polk.

1^{er} CORPS. — Major général Hardee.

1^{re} *Division*, Patton Anderson. — Brigade Powell. — Brigade Adams. — Brigade Jones. — Brigade Brown.

2^e *Division*, Buckner. — Brigade Liddell. — Brigade Cleburne. — Brigade Johnson. — Brigade Wood.

2^e CORPS (sans commandant, le corps étant divisé).

1^{re} *Division*, Cheatham. — Brigade Smith. — Brigade Donelson. — Brigade Stuart. — Brigade Maney.

2^e *Division*, Withers.

II^o. *Bataille de Corinth* (livre I, chapitre II).

ARMÉE FÉDÉRALE

1^o DÉPARTEMENT DU TENNESSEE OCCIDENTAL. — Major général Grant.

Division Sherman. — Brigade — Brigade

Division Hurlbut. — Brigade Veatch. — Brigade Lauman.

Division Ord. — Brigade — Brigade

Division Mac Pherson. — Brigade — Brigade

2^o ARMÉE DU MISSISSIPPI. — Major général Rosecrans.

2^e *Division*, Stanley. — Brigade Mower. — Brigade Murphy. — Brigade Fuller.

3^e *Division*, Hamilton. — 1^{re} Brigade, Sanborn. —

11^e Brigade, Sullivan. — Brigade Buford.

Division Mackean. — Brigade Crocker. — Brigade Mac Arthur.

Division Davies. — Brigade Hackelman. — Brigade Oliver. — Brigade Oglesby.

Cavalerie. — Brigade

Artillerie. — 10 batteries. — 50 canons.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE.

ARMÉE DU MISSISSIPI. — Major général Van Dorn.

Division Lowell. — Brigade Villepigue. — Brigade Rust. — Brigade Bowen.

Division Breckenridge. — Brigade — Brigade

Cavalerie. — Brigade Jackson.

ARMÉE DU TRANS-MISSISSIPI. — Major général Sterling Price.

Division Maury. — Brigade Moore. — Brigade Phifer. — Brigade Cabell.

Division Hébert. — Brigade Gate. — Brigade Colbert. — Brigade Green. — Brigade Martin.

Cavalerie. — Brigade Armstrong.

Artillerie. — 10 batteries. — 44 canons.

III°. *Bataille de Murfreesborough* (livre II, chapitre III).

ARMÉE FÉDÉRALE¹.

COMMANDANT EN CHEF. Major général Rosecrans.

1. Les chiffres entre parenthèses indiquent les numéros d'ordre permanents des divisions et des brigades dans le numérotage général des armées de l'Ouest.

AILE GAUCHE. — Major général Crittenden.

1^{re} *Division*, Wood (6^e). — Brigade Hascall. — Brigade Harker. — Brigade Wagner.

2^e *Division*, Palmer (4^e). — Brigade Cruft. — Brigade Hazen (19^e). — Brigade Grose (10^e).

3^e *Division*, Van Cleve. — Brigade Fyffe. — Brigade Gibson.

CENTRE. — Major général Thomas.

Division Negley (8^e). — Brigade Stanley. — Brigade Miller (7^e).

Division Rousseau. — Brigade régulière Shepherd. — Brigade Beatty (17^e). — Brigade Scribner (9^e).

Division Fry. — Brigade Hoskiss. — Brigade Boyle. — Brigade Walker. — Brigade Starkweather.

Division Dumont. — Brigade Reynolds. — Brigade

AILE DROITE. — Major général M. Mac Cook.

Division Jefferson Davis. — Brigade Post. — Brigade Carlin. — Brigade Woodruff (32^e).

Division Johnson. — Brigade Willich. — Brigade Kirk. — Brigade Baldwin.

Division Sheridan. — Brigade Sill. — Brigade Roberts. — Brigade Schæffer.

Division de cavalerie, Stanley. — Brigade Zahn. — Brigade Kennet. — Brigade Minty.

Brigade du génie, Morton.

Artillerie, colonel Barnett.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE.

COMMANDANT EN CHEF. Général Braxton Bragg.

CORPS DE HARDEE. — Lieutenant général Hardee.

Division Cleburne. — Brigade Johnson. — Brigade Polk. — Brigade Liddell.

Division Breckenridge. — Brigade Adams. — Brigade Preston. — Brigade Hanson. — Brigade Palmer.

Brigade indépendante, K. Jackson.

Cavalerie. — Brigade Wheeler.

CORPS DE POLK. — Lieutenant général Leonidas Polk.

Division Cheatham. — Brigade Vaughn. — Brigade Maney. — Brigade A. P. Stewart. — Brigade Donelson.

Division Withers. — Brigade Loomis. — Brigade Manigault. — Brigade Patton Anderson. — Brigade Chalmers.

Cavalerie. — Brigade Wharton. — Brigade Pegram. — Brigade Buford.

ARMÉE DU TENNESSEE ORIENTAL. — Lieutenant général Kirby Smith.

Division Mac Cown. — Brigade Rains. — Brigade Ector. — Brigade Mac Nair.

Division Stevenson. — Brigade -- Brigade

Cavalerie indépendante.

Brigade Forrest. — Brigade Waggoner. — Brigade Morgan.

IV^o. Bataille de Fredericksburg (livre III, chapitre II).**ARMÉE FÉDÉRALE.**

COMMANDANT EN CHEF. — Major général Burnside.

GRANDE DIVISION DE DROITE. — Major général Sumner. — 22,736 hommes, 60 canons.

2^e CORPS. — Couch.

Division French. — Brigade Kimball. — Brigade Andrews. — Brigade

Division Hancock. — Brigade Meagher. — Brigade Zook. — Brigade Caldwell.

Division Howard. — Brigade Sully. — Brigade
— Brigade

9^e CORPS. — Wilcox.

Division Getty. — Brigade Hawkins. — Brigade Harland. — Brigade

Division Sturgis. — Brigade Naglee. — Brigade Ferrero. — Brigade

Division Burns. — Brigade — Brigade
— Brigade

GRANDE DIVISION DE GAUCHE. — Major général Franklin. 46,892 hommes, 116 canons.

1^{er} CORPS. — Reynolds.

Division Meade. — Brigade Sinclair. — Brigade Magilton. — Brigade Jackson.

Division Gibbon. — Brigade Taylor. — Brigade
— Brigade

Division Doubleday. — Brigade — Brigade — Brigade

6^e CORPS. — W. F. Smith.

Division Newton. — Brigade — Brigade — Brigade

Division Brook. — Brigade Brigade — Brigade

Division Howe. — Brigade Vinton. — Brigade — Brigade

GRANDE DIVISION DU CENTRE. — Major général Hooker. — 39,984 hommes. — 100 canons.

5^e CORPS. — Butterfield.

Division Sykes. — Brigade — Brigade — Brigade

Division Humphreys. — Brigade — Brigade — Brigade

Division Griffin. — Brigade — Brigade — Brigade

3^e CORPS. — Stoneman.

Division Sickles. — Brigade — Brigade — Brigade

Division Birney. — Brigade Ward. — Brigade Berry. — Brigade

Division Whipple. — Brigade Carroll. — Brigade — Brigade

CAVALERIE.

Division Pleasonton.— Brigade— Brigade

Division Bayard. — Brigade — Brigade

Artillerie de réserve, Hunt.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE.

COMMANDANT EN CHEF. — Général R. E. Lee.

1^{er} CORPS. — Longstreet.

1^{re} *Division*, R. H. Anderson. — Brigade Wright. —
Brigade Armistead. — Brigade Wilcox. — Brigade Perry.
— Brigade Featherstone. — Brigade Mahone.

2^e *Division*, Pickett. — Brigade Kemper. — Brigade
Jenkins. — Brigade Walker.

3^e *Division*, Ransom. — Brigade (anciennement
Ransom). — Brigade Cook.

4^e *Division*, Hood. — Brigade Law. — Brigade Toombs.
— Brigade G. T. Anderson. — Brigade Robertson. —
Brigade Evans.

5^e *Division*, Mac Laws. — Brigade Howell Cobb. —
Brigade Barksdale. — Brigade Kershaw. — Brigade
Semmes. — Brigade Drayton.

Artillerie. — Walton.

2^e CORPS. — Jackson.

1^{re} *Division*, A. P. Hill. — Brigade Field. — Brigade
Gregg. — Brigade Thomas. — Brigade Lane. — Brigade
Archer. — Brigade Pender.

2^e *Division*, D. H. Hill. — Brigade Rodes. — Brigade Iverson. — Brigade Doles (anciennement Ripley). — Brigade Colquitt. — Brigade Grimes (anciennement Anderson).

3^e *Division*, Ewell. — Brigade Hay. — Brigade Trimble. — Brigade Early. — Brigade Lawton.

4^e *Division*, Taliaferro. — Brigade Paxton (anciennement Winder). — Brigade Jones. — Brigade Warren. — Brigade Pendleton (anciennement Starke).

Artillerie. — Walker.

Division de cavalerie, Stuart.

Brigade W. F. Lee. — Brigade Fitzhugh Lee. — Brigade Hampton.

Artillerie de réserve. — Alexander.

Nota. Ces états de situation sont parfois incomplets, parce qu'ils ont été dressés d'après des renseignements recueillis çà et là dans les rapports des différents généraux; il n'existe aucun état de situation officiel, sauf pour l'armée de Lee, à Fredericksburg.

NOTES

NOTE A, PAGE 400.

Plusieurs écrivains, qui ont voulu jeter sur Franklin la responsabilité de la défaite, ont affirmé qu'il était chargé de faire une attaque générale contre la droite ennemie, et que l'attaque de Maryes-Hill ne devait avoir lieu qu'après le succès de ce mouvement décisif. L'examen des documents écrits au temps même de l'action détruit entièrement ces assertions. Nous donnons ici le texte complet de l'ordre de Burnside à Franklin; on pourra juger :

« Le général Hardie vous portera cette dépêche et passera la journée auprès de vous. Le général en chef vous prescrit de tenir tout votre commandement prêt à faire un mouvement rapide en descendant l'ancienne route de Richmond, et vous enverrez tout de suite une division au moins, qui, passant au-dessous de Smithfield, s'emparera, si cela est possible, des collines qui sont près de la maison Hamilton, de ce côté-ci du Rappahannock; vous aurez soin de la bien

soutenir et d'assurer sa ligne de retraite. Il a donné au général Sumner l'ordre de former une autre colonne, d'une division ou plus, et de l'envoyer à l'intersection du Plank-Road et du Telegraph-Road : elle se divisera en ce point pour s'emparer des hauteurs sur ces deux routes. On espère que l'occupation de ces hauteurs et de celles qui avoisinent la maison Hamilton obligera l'ennemi à évacuer toute la ligne de collines qui les sépare. Ces mouvements sont faits par colonnes éloignées l'une de l'autre, afin d'éviter les chocs entre nos troupes, qui pourraient résulter d'un mouvement général au milieu du brouillard. Deux divisions du général Hooker sont derrière vous aux ponts, et y resteront pour vous soutenir. On vous enverra bientôt, par une ordonnance, la copie des instructions données aux généraux Sumner et Hooker. Vous tiendrez vos troupes prêtes à se mettre en marche, sans retard, dès que le brouillard se dissipera. Le mot d'ordre, qu'il faudrait, s'il est possible, donner à chaque compagnie, sera *Scott*. Signé J. G. Parke, *chef d'état-major*. »

Les dépêches envoyées, d'heure en heure, par le général Hardie, qui se trouvait auprès de Franklin, au quartier général de Burnside, prouvent de plus que celui-ci, informé des dispositions prises par le commandant de l'aile gauche, ne trouva rien à y redire, et qu'il donna à Sumner le signal de l'attaque à un moment où il savait fort bien que cette aile n'était pas encore sérieusement engagée.

Ce plan ne ressemblait en rien à celui qui avait été discuté depuis deux jours : par suite de ce changement et de la nouvelle attaque annoncée contre Maryes-Hill, Franklin n'avait qu'à obéir strictement au texte des instructions qui lui étaient données. Ses chefs de corps furent du même avis. Burnside, n'ayant pas encore fait ses preuves à leur tête, n'était en droit d'exiger de ses

lieutenants que l'exécution littérale de ses ordres, et, lorsqu'ils étaient vagues ou contradictoires, ceux qui les recevaient ne pouvaient y suppléer par cette initiative que prend le subordonné sûr de deviner la pensée de son chef et d'être approuvé par lui. De là naturellement une incertitude et une timidité dans les mouvements de l'armée fédérale, qui lui firent perdre la moitié de sa valeur, sans qu'on puisse en accuser ni la bravoure des soldats ni la capacité des généraux.

NOTE B, PAGE 552.

L'exposé de ces faits est extrait d'un rapport (36^e congrès, 2^e session, rapport n^o 78) déposé sur le bureau de la Chambre des représentants, le 12 février 1861, par une commission spécialement instituée pour faire une enquête sur le vol des bons indiens. Toutes nos allégations s'appuient sur l'autorité de ce document officiel. Mais, au moment où nous sommes obligés, par respect pour la vérité, de montrer la part de responsabilité de M. Floyd dans ces coupables manœuvres, nous saisissons avec empressement cette occasion pour atténuer un jugement peut-être trop sévère que nous avons porté dans le premier volume. Nous l'avons accusé d'avoir, pendant son ministère, dépouillé les arsenaux du Nord au profit de ceux du Sud : cette assertion est exagérée. Voici les faits tels qu'ils se dégagent d'un rapport fait, le 18 février 1861, par M. Stanton, au nom du comité des affaires militaires (36^e congrès, 2^e session, rapport n^o 91). Le nombre des fusils que M. Floyd fit transporter des

arsenaux du Nord dans ceux du Sud, en 1860, s'éleva à 115,000. Ces armes, reconnues propres au service, se décomposaient ainsi : 65,000 fusils à piston, 40,000 fusils transformés, 10,000 carabines; c'était environ le cinquième de toutes les armes rassemblées dans les divers arsenaux du Nord et du Sud. L'ordre de transfert ayant été donné au printemps de 1860, on pourrait admettre que M. Floyd n'a pas eu l'intention d'assurer des armes à l'insurrection du Sud et qu'une coïncidence fâcheuse a seule amené ce résultat. Malheureusement, il existe un autre ordre du même genre qui, bien que non exécuté, constitue par sa date, un chef d'accusation plus sérieux contre lui, et qui, rapproché du premier, en aggrave beaucoup la portée. C'est l'ordre par lequel M. Floyd prescrivait, le 20 décembre 1860, d'envoyer 40 columbiads et 4 pièces de 32 au fort de Ship-Island, et 71 columbiads, avec 7 pièces de 32, à Galveston. Ces 122 canons de gros calibre étaient destinés à des forts inachevés à cette époque et dont rien par conséquent ne justifiait l'armement. L'ordre fut donné lorsque la sécession de plusieurs États était déjà un fait accompli, et le ministre de la guerre choisit justement pour le signer le moment où le chef respecté du bureau du matériel de l'artillerie, le colonel Craig, était absent. Si cet ordre, qui aurait assuré des ressources précieuses aux confédérés, ne fut pas exécuté, c'est que le ministre n'eut pas le temps de veiller à son accomplissement et que son successeur, M. Holt, se hâta de le révoquer.

Nous persistons donc à penser que M. Floyd manqua à tous ses devoirs en profitant de sa position officielle pour favoriser l'armement des États qui étaient sur le point de s'insurger contre le gouvernement dont il faisait partie; mais, tout en l'estimant coupable sur ce point, nous reconnaissons volontiers que le tort qu'il fit ainsi à l'armée fédérale fut moins grand que nous ne l'avions cru lorsque nous avons publié le premier volume de cette histoire.



TABLE

DU TOME QUATRIÈME

—

LIVRE PREMIER.



LE KENTUCKY.

CHAPITRE PREMIER. — PERRYVILLE. 3

Position de Buell en juillet 1862. — Le partisan Forrest s'empare de Murfreesborough. — Expédition du partisan Morgan. — Emploi du télégraphe. — Morgan prend Lebanon, le 12 juillet. — Il prend Cynthiana. — Il rentre sain et sauf dans les lignes confédérées, le 28 juillet. — Déprédations des guérillas. — Assassinat du général Mac Cook. — Affaiblissement de l'armée de Buell. — Position de l'armée confédérée. — Bragg se prépare à prendre l'offensive. — Il transporte son matériel de Tupelo à Chattanooga. — La gauche de Buell fort exposée. — Bragg entreprend de la tourner. — Il passe le Tennessee, le 21 août. — Expédition de Kirby Smith. — Il tourne le Cumberland-Gap. — Les fédéraux l'évacuent, le 17 septembre. — Kirby Smith entre dans le Kentucky. — Wallace organise la défense des fédéraux. — Il est remplacé par Nelson. — Marche rapide de Kirby Smith. — Combat de Rogersville, le 30 août. — Défaite totale des fédéraux. — Fuite désordonnée et dispersion de la division Nelson. — Kirby Smith occupe Lexington. — Il peut marcher sur Cincinnati ou sur Louisville. — Son erreur en adoptant le premier de ces deux partis. — Il paraît devant Covington, le 15 septembre. — Il est arrêté par les préparatifs de

défense. — Il se replie sur Frankfort. — Faux mouvements de Buell pour arrêter Bragg. — Nouvelle expédition de Forrest. — Sa troupe est dispersée, le 30 août. — Morgan reprend la campagne. — Il bat les fédéraux sous Johnson à Gallatin. — Buell se laisse dépasser par Bragg. — Celui-ci entre dans la vallée du Sequatchie, le 28 août. — Buell se replie sur Nashville. — Bragg gagne, le 31 août, la grande route de Knoxville à Nashville. — Buell atteint Nashville. — Bragg entre dans le Kentucky, le 5 septembre. — Buell le suit de loin. — Il atteint Bowlinggreen, le 18. — Bragg attaque Munfordsville, le 14. — Capitulation de cette place, le 17. — Position des deux armées. — Bragg disperse ses troupes et laisse Buell gagner Louisville. — Toute l'armée fédérale réunie dans cette ville, le 29. — Elle se réorganise. — Bragg atteint Lexington, le 1^{er} octobre. — Nouvelle distribution de son armée. — Description du Kentucky central. — Le Duck-River. — Marche des fédéraux. — Ils atteignent Bardstown, le 4. — Installation interrompue du gouverneur du Kentucky. — Ordres de Bragg : son erreur. — Buell se dirige sur le Duck-River. — Position des confédérés le 6. — Bragg divise son armée. — Les fédéraux se concentrent vers Perryville. — Description du champ de bataille. — Hardee commence le combat, le 8. — Position des combattants. — Belle occasion perdue par les fédéraux. — La bataille commence sérieusement à deux heures. — Inaction de Crittenden. — Lutte acharnée entre Rousseau et Buckner. — Succès de ce dernier à la droite des confédérés. — Leur gauche est arrêtée par Sheridan. — Ils l'attaquent en vain et sont repoussés. — Résultats de la bataille de Perryville. — Pertes énormes des deux côtés. — Les confédérés se retirent, le 9. — Ils abandonnent le Kentucky. — Bragg se replie sur le Cumberland-Gap, le 13. — Mouvements des fédéraux : ils ne peuvent l'atteindre. — Buell revient à Bowlinggreen, le 26. — Il est destitué et remplacé par Rosecrans, le 30. — Celui-ci se dirige sur Nashville. — Les deux adversaires prennent leurs quartiers d'hiver. — Aperçu de la campagne.

CHAPITRE II. — CORINTH. 67

Situation des fédéraux, à la fin de juillet, sur le Mississippi. — Faiblesse de l'armée de Grant. — Son système de défense. — L'armée

de Van Dorn. — Expédition d'Armstrong. — Engagement de Bolivar, le 30 août.—Combat de Brittons-Lane.—Mouvement offensif de Price, le 13 septembre.— Il le combine avec celui de Van Dorn, le 16.—Préparatifs de Grant.—Rosecrans doit attaquer Price dans Iuka. — Price marche contre la colonne de Hamilton. — Combat acharné près d'Iuka. — Ses résultats. — Retraite de Price. — Il rejoint Van Dorn à Ripley, le 28. — Toute l'armée confédérée marche sur Corinth. — Description de cette position. — Nouveaux ouvrages. — Rosecrans chargé de les défendre. — Plan d'attaque des confédérés. — Dispositions de Rosecrans et de Van Dorn. — Lowell commence l'attaque, le 3 octobre. — Après une lutte violente, il enlève les premiers ouvrages des fédéraux.—Ceux-ci se retirent dans leur seconde ligne. — Toute l'armée de Van Dorn les attaque à deux heures. — Elle gagne du terrain. — La nuit interrompt le combat. — Travaux de défense improvisés par les fédéraux. — Préparatifs des confédérés. — Combat d'artillerie, le 4 au matin.— Inaction de Hébert.—Sa division marche enfin à l'attaque. — Prise de la redoute Richardson.— Les fédéraux sont rejetés sur Corinth, malgré les efforts de Rosecrans. — Mêlée dans les rues. — Les confédérés entrent dans une partie des ouvrages. — Ils sont repoussés hors du village. — Les fédéraux reprennent l'offensive. — Les confédérés attaquent en vain le fort Robinett. — Mort héroïque du colonel Rodgers. — Ils perdent la redoute Richardson et sont repoussés sur toute la ligne.— Leur retraite précipitée. — Résultats de la bataille de Corinth. — Position précaire de Van Dorn. Il est arrêté sur le Hatchie par Ord et pressé en queue par Rosecrans. — Combat de Davics-Bridge, le 5. — Van Dorn acculé échappe par Crums-Mill, le 6. — Retard de Rosecrans. — Fin de la campagne. — Van Dorn est placé sous les ordres de Pemberton. — Situation des deux armées.

CHAPITRE III. — PRAIRIE-GROVE. 105

Aperçu de la situation, à l'ouest du Mississipi, depuis la bataille de Pea-Ridge.—Affaiblissement des deux partis.—Curtis marche vers l'est.— Il atteint Batesville, le 6 mai.— Il y séjourne six semaines. — Les canonnières fédérales remontent le White-River. — Curtis marche au devant d'elles, le 25 juin. — Elles sont arrêtées. — Il se

décide à descendre le long du White-River. — Il les manque de vingt-quatre heures à Clarendon, le 9 juillet. — Il arrive à Helena, sur le Mississippi, le 13. — Il y reste pendant tout l'été. — Les tribus indiennes. — Les régiments indiens. — Les Cherokees. — Tah-le-Quah. — Engagement de Bayou-Barnard, le 28 juillet. — Les fédéraux occupent Gibson. — Les Sioux et les établissements sur le Minnesota. — Massacre de New-Ulm. — Combat de Yellow-Medicine, le 24 septembre. — Défaite des Sioux. — Petite guerre dans le Missouri. — Les confédérés organisent des bandes de partisans, en juin 1862. — Mesures prises par Schofield pour les combattre. — Elles sont dispersées, en août. — Elles reparaissent dans le nord de l'État. — Elles prennent l'indépendance, le 11 août. — Engagement de Lone-Jack. — Défaite des fédéraux, le 14. — Les bandes confédérées se dispersent. — Gouvernement de Hindman dans l'Arkansas. — Les Ozark-Mountains. — Position des confédérés. — Schofield se prépare à les attaquer. — Curtis le remplace dans le Missouri, le 26 septembre. — L'armée de la frontière. — Schofield quitte Springfield pour Sarcoxie, le 30. — Son avant-garde est repoussée à Newtonia. — Il occupe Newtonia, le 1^{er} octobre. — Il appelle à lui Herron de Springfield et marche sur Pea-Ridge. — Les confédérés ne l'attendent pas. — Il s'établit à Pea-Ridge. — Blunt surprend et disperse la cavalerie des confédérés au fort Wayne, le 21 octobre. — Herron bat leur infanterie le 28, près de Fayetteville. — Schofield ramène, en novembre, une partie de ses troupes dans le Missouri. — Mouvement offensif des confédérés. — Blunt marche à leur rencontre, le 26 novembre. — Il repousse Marmaduke à Cane-Hill le 28. — Division de l'armée fédérale. — Hindman rejoint Marmaduke à Van-Buren le 1^{er} décembre. — Ils perdent l'occasion de surprendre Herron. — Blunt marche à son secours. — Herron se replie sur Elkhorn, le 5. — Blunt fait une marche forcée pour le rejoindre, le 6. — Mouvements des deux armées. — Hindman rencontre Herron près de Prairie-Grove, le 7. — Description du champ de bataille. — Les confédérés ont l'avantage du nombre. — Herron accepte la bataille pour attendre Blunt. — Il attaque sans succès les confédérés. — Ceux-ci prennent l'offensive contre sa gauche, ils sont repoussés à leur tour. — Les fédéraux soutiennent la lutte

avec peine. — Arrivée opportune de Blunt. — Ses mouvements avant la bataille. — Il arrête les confédérés qui attaquaient Herron. — La nuit met fin au combat. — Résultats de la bataille de Prairie-Grove. — Retraite de Hindman pendant la nuit. — L'armée fédérale s'établit dans les Ozark-Mountains. — Blunt occupe Van-Buren. — Fin de la campagne de 1862. — Caractère de la guerre dans le Far West.

LIVRE DEUXIÈME.

LE TENNESSEE.

CHAPITRE PREMIER. — CHICASAW-BAYOU. . . 153

Situation de l'armée de Grant, en octobre 1862, après la bataille de Corinth. — Opinion de Halleck. — Description de la contrée comprise entre Vicksburg et Corinth. — Grant réunit son armée à Grand-Junction, le 2 novembre. — Un commandement indépendant est promis au général Mac Clernand. — Grant est autorisé à attaquer Pemberton, le 12. — Situation de ce dernier. — Sherman à Memphis. — Expédition de Wasburne et de Hovey, du 20 au 30. — Grant et Sherman sur le Tallahatchie, le 29. — Pemberton se retire sur le Yallahusha. — Engagement de Coffeeville. — Nouveau plan de campagne de Grant. — Sherman retourne à Memphis. — Position de Grant. — Expédition de Van Dorn. — Le colonel Murphy à Holly-Springs. — Sa négligence. — Vains efforts de Grant pour le renforcer, le 19 décembre. — Van Dorn s'empare par surprise de Holly-Springs, le 20. — Destruction des dépôts fédéraux. — Van Dorn continue sa route et attaque inutilement Davis-Mill, le 21. — Expédition de Forrest dans le Tennessee central. — Faiblesse des postes fédéraux sur le chemin de fer. — Forrest prend Humboldt et Trenton, le 20. — Il détruit le chemin de fer. — Il est battu à Parkers-Cross-Roads, le 31. — La perte des dépôts de Holly-Springs ne permet pas à Grant de conserver ses positions. — Il se replie sur Holly-Springs, le 23. — Pemberton quitte Grenada pour Vicksburg. — Sherman

s'embarque à Memphis le 20, sans savoir son remplacement par Mac Clernand, ni la retraite de Grant. — Composition de son armée. — Difficultés du transport. — Sherman à Millikens-Bend, le 24. — Reconnaissance du Yazoo, le 12 ; perte du Cairo. — Pemberton arrive à Vicksburg, avec une partie de son armée, le 26. — Position de Sherman. — Il ne peut compter sur Banks. — Haines-Bluff, Drumgolds-Bluff et le Chicasaw-Bayou. — Sherman n'a pas le choix du point d'attaque. — Il débarque, le 27, sur la rive droite du Yazoo. — Dispositions d'attaque pour le lendemain. — Difficultés inattendues. — Position des confédérés sur le Chicasaw-Bayou. — Tentatives inutiles des fédéraux pour le franchir, le 28. — Ils rectifient, le soir, leur position. — Blair, à droite, passe le bayou, le 29, à midi. — Il est appuyé par la brigade de Courcy. — Il ne peut enlever les retranchements confédérés. — Il est repoussé avec de grandes pertes. — Stuart, au centre, ne peut franchir le bayou. — Échec complet des fédéraux. — Pertes des deux partis. — Sherman reste deux jours devant le Chicasaw-Bayou. — Il essaye inutilement de le tourner. — Il se rembarque et revient à Millikens-Bend, le 2 janvier 1863. — Arrivée de Mac Clernand, qui prend le commandement. — Division des armées de l'Ouest en corps d'armée. — Sherman assume sur lui toute la responsabilité de son échec. — Le fleuve Arkansas. — Le poste de l'Arkansas et le fort Hindman. — Expédition de Mac Clernand dans l'Arkansas. — Il paraît devant le fort Hindman, le 9. — Il débarque le lendemain. — Préparatifs de défense du général Churchill. — Il est investi par les fédéraux. — Ceux-ci l'attaquent, le 11, avec l'appui de la flotte. — Le combat est engagé, à une heure, à la fois sur toute la ligne. — Résistance vigoureuse des confédérés. — Le fort est pris d'assaut par Sherman. — Il fait cinq mille prisonniers. — Pertes des deux partis. — Gorman remonte l'Arkansas jusqu'à Des-Arcs. — Mac Clernand revient à Millikens. — Les bayous de la Louisiane occidentale. — Expédition du général unioniste Weitzel. — Il quitte Donaldsonville, le 26 octobre 1862. — Combat de Labadieville, le 27. — Défaite des confédérés. — Weitzel s'établit à Brashear-City. — Le général Banks remplace Butler à la Nouvelle-Orléans, 16 décembre. — Il occupe Bâton-Rouge, le 18. — Weitzel s'est retiré à Thibodeaux. — Il marche sur Brashear-City, le 11 jan-

vier 1863. — Il atteint Pattersonville sur le Bayou-Teche, le 13. — Combat de Pattersonville, le 14. — Mort du capitaine fédéral Buchanan. — Prise des ouvrages confédérés. — Destruction du vapeur confédéré le Cotton. — Fin de la campagne.

CHAPITRE II. — LES PARTISANS. 215

Situation des armées dans l'ouest. — Rosecrans et Grant, Bragg et Price. — Les confédérés et les fédéraux divisent leurs forces. — L'armée de Rosecrans prend le nom d'armée du Cumberland. — Ses positions. — Les partisans confédérés. — Morgan reste dans le Kentucky après la retraite de Bragg. — Engagements de Lexington, les 17 et 18 octobre. — Combat de Big-Hill, le 23. — Engagement de Morgantown, le 24. — Morgan atteint le Cumberland-River. — Engagement de Gallatin, le 1^{er} octobre. — Combats autour de Nashville. — Engagement de Lavergne, le 7. — Forrest et Morgan se rapprochent de Nashville. — Combat de Nashville, le 4 novembre. — Forrest est repoussé. — Nouveau combat près de Lavergne. — Retraite des confédérés. — Mac Cook arrive à Nashville, le 6. — L'armée du Cumberland se concentre à Nashville. — Marche rapide de Bragg. — Il atteint Murfreesborough. — Position de son armée. — Nouvelles tentatives des partisans confédérés contre les chemins de fer fédéraux. — Engagement de Rural-Hill, le 19. — L'armée du Cumberland repousse les cavaliers confédérés et dégage Nashville, le 27. — Nouvelle expédition de Morgan. — Position de Hartsville. — Combat de Hartsville, le 7 décembre. — Morgan fait prisonnière la brigade Moore et se retire. — Engagements de Lavergne, les 27 novembre et 9 décembre. — Engagement de Franklin, le 12. — L'armée de Bragg dans ses cantonnements : visite de Jefferson Davis. — Morgan et Forrest de nouveau en campagne. — Forrest pénètre dans le Tennessee oriental. — Il en est chassé, le 31. — Morgan entre dans le Kentucky, le 24. — Les chemins de fer du Kentucky. — Le général Gilbert chargé de les défendre. — Ses forces. — Engagement de Bear-Wallow, le 25. — Morgan enlève le poste de Bacon-Creek, le 26. — Il prend Elizabethtown, le 27. — Il enlève le poste de Sulphur-Ford, le 28. — Il entre dans la vallée du Salt-River. — Incertitude des fédéraux. — Morgan

atteint Rolling-Fork, le 29. — Hoskin, à sa poursuite, passe les Muldraugh-Hills et le Green-River, le 1^{er} janvier 1863. — Morgan lui échappe, gagne le Cumberland-River, et rejoint l'armée de Bragg. — Les fédéraux organisent, sous le général Carter, une expédition contre le Virginia-and-East-Tennessee-Railroad. — Description de ce chemin de fer. — Carter atteint Mount-Pleasant, le 28 décembre 1862. — Il campe sur le Clinch-River, le 29. — Surprise des confédérés. — Carter arrive à Blountsville. — Il s'empare de la station de Union, le 30. — Il détruit le chemin de fer. — Résultats de cette destruction. — Carter repasse le Holston-River, le 31. — Il rentre dans le Kentucky. — Ses pertes insignifiantes. — Son expédition est la première de ce genre entreprise par les fédéraux.

CHAPITRE III. — MURFREESBOROUGH 251

Réorganisation de l'armée de Rosecrans. — Sa force. — Elle se met en mouvement, le 26 décembre 1862. — Position de Bragg autour de Murfreesborough. — Plan de marche de Rosecrans. — Les avant-postes de Bragg se replient sur Murfreesborough. — Engagement de Nolensville. — Mac Cook sur le Stewarts-Creek. — L'armée confédérée se réunit, le 28, à Murfreesborough. — Repos des fédéraux. — Description du champ de bataille de Murfreesborough. — Mouvements de l'armée fédérale, le 29. — Elle est en présence de la ligne ennemie. — Harker passe le Stone-River. — Il rencontre Breckenridge. — Position de l'armée de Bragg. — Sa force. — Son inaction, le 30. — Division dangereuse de l'armée fédérale. — Elle se concentre le 30. — Engagement sur la route de Wilkinson. — Préparatifs de combat de Rosecrans. — Il veut attaquer la droite de Bragg. — Mac Cook, à sa droite, promet de tenir trois heures. — Bragg fait le même plan que lui. — Résultats de cette coïncidence. — Avantage pour Bragg. — Sa position. — Mesures prises pour concentrer ses forces contre la droite fédérale. — Rosecrans met sa gauche en mouvement, le 31. — Description du terrain occupé par la droite et le centre des fédéraux. — Dispositions d'attaque à leur gauche. — Faiblesse de leur ligne. — La gauche confédérée, sous Mac Cown, commence

le combat. — Elle enfonce la division Johnson. — Elle se laisse entraîner à l'ouest. — Cleburne, à sa droite, attaque Davis. — Lutte acharnée autour de l'hôpital. — Davis rejeté au delà de la route de Wilkinson. — Position de Polk. — A la nouvelle de la défaite de sa droite, Rosecrans ramène sa gauche sur la route de Nashville. — Au centre, Cheatham attaque Sheridan. — Il est repoussé deux fois. — Mort de Sill. — Cleburne tourne le flanc de Sheridan. — Celui-ci fait un changement de front et lui tient tête. — Plus à droite, Withers attaque en vain Negley. — Il revient à la charge, pour dégager Cleburne. — Nouvelles positions de la gauche fédérale. — Le combat engagé sur toute la ligne. — Résistance héroïque de Sheridan. — Il gagne une heure et se retire ensuite. — Mort de Roberts et de Schæffer. — Rousseau prend la place de Sheridan. — Il est obligé de sortir des bois. — Position des fédéraux sur la route de Nashville. — Les confédérés débouchent en plaine pour les attaquer. — Leurs dispositions d'attaque. — Ils sont repoussés à gauche. — Leur succès au centre. — Le Round-Forest, son importance. — Hazen s'y défend avec obstination. — Le combat est suspendu de midi à deux heures. — Retard dans l'envoi des secours demandés à Breckenridge. — Les fédéraux se reforment. — A trois heures, Cleburne reprend le combat. — Lutte à découvert sur toute la ligne. — Supériorité de l'artillerie fédérale. — Cleburne est repoussé. — Polk, renforcé, attaque la gauche fédérale. — On se dispute jusqu'à la nuit le Round-Forest. — Courage de la brigade Hazen, qui réussit à s'y maintenir. — Fin de la journée. — Ses résultats. — Position des deux armées. — Expéditions de Wheeler, de Wharton et de Pegram. — Ils coupent, pendant la bataille, les communications des fédéraux. — Rosecrans ne veut pas se retirer. — Bragg compte sur sa retraite. — Immobilité des deux armées, le 1^{er} janvier 1863. — Nouvelles positions prises par elles. — Rosecrans menace la droite de Bragg. — Les confédérés recommencent la bataille, le 2, au matin. — Breckenridge attaque la gauche fédérale. — Celle-ci est mise en fuite et jetée au delà du Stone-River. — Rosecrans reprend l'offensive, et passe le Stone-River. — Défaite complète de Breckenridge. — Ses pertes, mort de Hanson. — Retraite des confédérés sur Murfreesborough, le 3. — Immobilité des fédéraux ce jour-là. —

Pertes des deux armées dans la bataille de Murfreesborough. — Ses résultats. — Rosecrans occupe Murfreesborough. — Bragg se retire sur le Duck-River.

LIVRE TROISIÈME.

LA VIRGINIE.

CHAPITRE PREMIER. — DU POTOMAC AU RAPPAHANNOCK. 319

L'armée du Potomac après la bataille de l'Antietam. — Désappointement du Sud. — Ardeur du Nord. — Proclamation de M. Lincoln, le 22 septembre 1862. — Ordre du jour de Mac Clellan. — Lee s'établit sur la rive droite du Potomac. — Son armée est renforcée. — Réorganisation de l'armée du Potomac. — Mac Clellan ne veut pas prendre l'offensive. — Préparatifs nécessaires pour une nouvelle campagne. — Chiffre de l'armée de Lee, exagéré par les espions fédéraux. — Mac Clellan occupe Harpers-Ferry, le 22 septembre. — Sa correspondance avec Halleck. — Visite du Président, le 1^{er} octobre. — Son plan n'est pas accepté par Mac Clellan. — Position de Lee. — Expédition de Stuart. — Les fédéraux sur le Potomac. — Stuart les évite à Mac-Coys-Ferry, le 10. — Il arrive le soir à Chambersburg. — Bonne tenue de ses troupes. — Il remonte sa cavalerie. — Il atteint Emmettsburg. — Dispositions prises par Mac Clellan pour arrêter Stuart. — Pleasonton, Burnside, Cox, Stoneman sont à sa poursuite. — Il leur échappe près de Frederick. — Il tient tête à Pleasonton, le 12. — Il passe le Potomac à Whites-Ford. — Résultats de son expédition. — Épuisement de la cavalerie fédérale. — Nouvelles discussions entre Halleck et Mac Clellan. — Animaux et fourrages. — Fourniture du matériel. — Transports et approvisionnements des deux armées. — Mac Clellan se met en marche, le 25. — Son plan est approuvé. — Il passe le Potomac à Berlin et à Harpers-Ferry. — Division de son armée. — Défilés du Blue-Ridge. — Mac Clellan se propose de les occuper successivement. — Le chemin de fer de Manassas-Gap. — Toute l'armée fédérale est sur la

rive droite du Potomac, le 2 novembre. — Elle occupe Union et Snickers-Gap. — Lee envoie ses dépôts à Culpepper. — Longstreet y arrive le 3. — Jackson reste à Millwood. — Mouvements de Stuart. — Engagement de Union, le 2. — De Upperville, le 3. — De Paris, le 4. — Combat sanglant entre les deux cavaleries à Barbees-Cross-Roads, le 5. — Charge à l'arme blanche. — Défaite de Stuart. — Position des fédéraux, le 6. — Situation dangereuse de Longstreet. — Confiance de l'armée du Potomac dans son chef. — Dessesins de Mac Clellan. — Il est brusquement destitué, le 7, et remplacé par Burnside. — Hésitations de ce dernier. — Regrets de l'armée. — Aucun motif plausible ne fut donné pour expliquer la destitution de Mac Clellan. — Véritables causes de cette mesure. — Faiblesse de M. Lincoln en cette occasion.

CHAPITRE II. — FREDERICKSBURG. 359

Burnside arrête l'armée du Potomac, le 9 novembre 1862. — Les grandes divisions. — Engagement de cavalerie près du Rappahannock, le 7. — Plans de Halleck et de Burnside, discutés le 11. — Dangers de celui de Burnside. — Il est adopté le 14. — Les pontons à Washington. — Négligence des autorités. — Voyage difficile des équipages de pont. — Une partie des équipages atteint Belle-Plaine, le 18. — Ils n'arrivent à Falmouth que le 25. — Causes et conséquences de ce retard. — Sumner arrive à Falmouth le 17. — Position de Falmouth et de Fredericksburg. — Sumner reste à Falmouth. — Franklin arrive, le 19. — Toute l'armée réunie, le 20, ne peut passer le fleuve, faute de ponts. — Mouvements de Lee. — Il apprend, le 15, la marche de Burnside. — Longstreet occupe les environs de Fredericksburg, le 22. — Jackson se place à Orange-Court-House, et y reste jusqu'au 26. — Burnside perd sa dernière chance de succès. — Jackson rejoint Longstreet. — Construction du viaduc du Potomac-Creek. — Projets de Burnside. — Dispositions de Lee. — D. H. Hill forme sa droite. — Les hauteurs au sud de Fredericksburg. — Maryes-Hill. — Obstacles qui protègent cette colline. — Ouvrages confédérés. — Centre de la position. — La plaine et les ruisseaux qui la traversent. — La droite de l'armée de Lee. — Prospect-Hill. — Avantages de

la situation des confédérés. — Leur nombre. — Burnside se prépare à passer le fleuve, le 8 décembre. — Il se décide pour l'attaque directe. — Conseil de guerre. — Les fédéraux se concentrent sur la rive gauche, dans la nuit du 10 au 11. — Ils essayent de passer le Rappahannock, le 11 au matin. — Fusillade d'une rive à l'autre. — Le travail est interrompu. — Situation des habitants de Fredericksburg. — Bombardement de la ville. — Passage en bateau. — Les ponts sont établis. — Lee se prépare au combat. — Avantages que Burnside aurait eus à livrer bataille le 12. — Il perd cette journée. — Position de Franklin. — Il veut faire une attaque générale. — Burnside ne l'approuve pas. — Ordres de ce dernier, le 13 au matin. — Il divise son armée pour deux attaques partielles. — Sumner et Franklin sur la rive droite. — Position des confédérés. — Arrivée de Jackson. — Les batteries confédérées. — Attaque de Meade. — Le combat s'étend à toute la gauche des fédéraux. — Supériorité de leur artillerie. — Position de la division A. P. Hill. — Sa première ligne est enfoncée par Meade. — Aucun renfort n'est à portée des unionistes. — Early repousse Meade. — Il est arrêté à son tour par Birney. — Position des autres divisions de Franklin. — Mort du général Bayard. — Préparatifs de combat de Sumner, à droite. — Les confédérés ouvrent à onze heures le feu sur Fredericksburg. — La division unioniste de French sort de la ville. — Elle attaque le mur de pierres de Maryes-Hill. — Elle est arrêtée. — Hancock vient à son secours. — Attaque de Meagher. — Les fédéraux se déploient. — Lutte désespérée devant le mur. — Les confédérés sont renforcés et rejettent en arrière les assaillants. — Les fédéraux reviennent inutilement à la charge. — A une heure et demie, la gauche et la droite de Burnside ont été toutes deux repoussées. — Il ordonne à Hooker de passer le fleuve. — Hooker proteste contre l'attaque qui lui est prescrite. — Burnside refuse de l'écouter. — Impossibilité pour Franklin de reprendre le combat. — Il se contente de tenir tête à Law. — A droite, l'artillerie fédérale ne peut renverser le mur de Maryes-Hill. — Humphreys l'attaque de nouveau. — Pickett et Jenkins se joignent aux défenseurs de Maryes-Hill. — Humphreys est repoussé. — Sturgis cherche en vain à le soutenir à gauche. — La nuit met fin à la lutte. — Jackson veut prendre

l'offensive, l'obscurité l'arrête. — Pertes des fédéraux. — Burnside renonce à recommencer la bataille. — Il reste, le 14, immobile dans ses positions. — Pertes de l'armée confédérée. — Force de ses positions. — Lee attend une nouvelle attaque. — Motifs de son inaction. — Burnside repasse le Rappahannock. — Suspension d'armes. — La glacière de Maryes-Hill. — Découragement de l'armée du Potomac. — Querelles politiques et jalousies des chefs. — Désertions à l'intérieur. — Mouvement de Burnside, le 30 décembre. — Ce mouvement est interrompu à Kellys-Ford par un ordre du Président. — Motifs de cet ordre. — Fin de l'année 1862. — Situation des deux armées. — Désertions dans l'armée confédérée. — Elles ne l'empêchent pas d'être prête à la lutte. — Expédition de la cavalerie confédérée à Fairfax-Court-House. — Nouveau plan de Burnside. — Il veut passer le Rappahannock à Banks-Ford. — Heureux début de cette opération. — Orage dans la nuit du 20 au 21 janvier. — Impossibilité de passer le fleuve. — Burnside ramène l'armée à Falmouth, le 23. — Elle prend ses quartiers d'hiver. — Son mécontentement grandit tous les jours. — Burnside demande au Président de destituer sept généraux. — Sur le refus de celui-ci, il donne sa démission. — Il est remplacé par Hooker.

LIVRE QUATRIÈME.

LA POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER. — LE BLOCUS. 445

Division des opérations navales dans la seconde moitié de 1862. — Le Pamlico-Sound et l'Albemarle-Sound. — Les chemins de fer de la Caroline du Nord. — Les fédéraux sous les ordres de Foster. — Opérations de la marine fédérale dans la Caroline du Nord. — Expédition de Flusser dans le Roanoke-River, en juillet. — Foster s'établit à Newberne, en août. — Les canonnières fédérales entrent dans le Bogue-River, 21 août. — Augmentation des forces confédérées, en août. — Garrett s'approche de Plymouth, le 2 septembre. — Il est surpris et mis en fuite. — Les confédérés attaquent la ville

de Washington dans la Caroline du Nord, le 6. — Absence de la cavalerie fédérale. — Surprise de la garnison. — Les assaillants sont repoussés. — Explosion de la canonnière le Pickett. — Une flottille fédérale remonte le Blackwater-River. — Elle est arrêtée à Franklin, le 3 octobre. — Foster réunit ses troupes à Washington. — Il marche sur Williamston, le 3 novembre. — Il y arrive, le 4, après un léger combat. — Il s'arrête, le 6, avant d'avoir atteint Tarboro. — Il revient, le 9, à Newberne. — Le vapeur Ellis remonte le New-River. — Il est abandonné. — Débarquement dans Mathews-County, en Virginie. — Foster est renforcé et quitte Newberne, le 11 décembre. — Son plan. — Il marche sur le chemin de fer de Goldsboro. — Les confédérés sous G. Smith. — Combat de South-West-Creek, le 13. — Foster attaque Evans au pont de Kingston, sur le Neuse-River, le 14. — Défaite d'Evans. — Foster s'empare de Kingston. — Evans se retire à Goldsboro. — Foster repasse le Neuse et marche sur le pont de Goldsboro. — Les fédéraux s'emparent du chemin de fer. — Foster atteint le pont. — Position des deux troupes. — Attaque vigoureuse des fédéraux. — Ils détruisent le pont. — Foster se retire. — Il repousse l'attaque de Pettigrew. — Il rentre, le 21, à Newberne. — Résultats de son expédition, ses pertes. — Situation des fédéraux dans la Caroline du Sud, après l'échec de Secessionville. — Reconnaissance du Black-River, du 12 au 14 août. — Mitchell remplace Hunter, le 30 septembre. — Occupation de Saint-Johns-Bluff, en Floride. — Mitchell prépare une expédition contre le chemin de fer de Savannah à Charleston. — Elle quitte Hilton-Head, le 21 octobre, sous le général Brannon. — Les ponts du chemin de fer à Coosawatchie et à Pocotaligo. — Brannon débarque à Mackays-Point, le 22. — Combat de Frampton. — Brannon est arrêté au passage du Pocotaligo. — Il revient, le 22, à Hilton-Head. — Le colonel Barton remonte, le 22, le Coosawatchie. — Il attaque un train sur le chemin de fer. — Il se retire sans avoir pu détruire le pont. — Résultats insignifiants de l'expédition. — Mort de Mitchell, le 30. — La flotte fédérale dans le golfe du Mexique. — Retour de Farragut à la Nouvelle-Orléans, en juillet 1862. — Blocus de la côte du Texas. — Description de cette côte. — Kirtledge occupe Corpus-Christi, le 18 août. — Il se rembarque. —

Il est pris peu après. — Position de Galveston. — Les fédéraux occupent Sabine-City. — Expédition de Crocker sur la côte de la Louisiane. — Engagement de Taylors-Bayou. — Renshaw s'empare de Galveston, le 4 octobre. — Occupation d'Indianola, le 26. — Expédition de Strong contre Pontchitoula. — Description des environs du lac Pontchartrain. — Strong débarque dans la Passe-Manchac, le 15 septembre. — Engagement et prise de Pontchitoula. — Retour de Strong. — Expédition aux environs de Depot-Key, le 6 octobre. — Expédition dans l'Appalachicola, le 15. — Système d'occupation des fédéraux. — Ses avantages et ses dangers. — Les unionistes du Texas. — Ils sont écrasés, le 9 août, à Nueces-River. — Magruder est chargé de reprendre Galveston. — Ses forces de terre et de mer. — Imprévoyance de Renshaw. — Il attend des renforts. — Magruder le prévient. — Sa situation à Galveston. — Sa flottille. — Magruder entre de nuit dans Galveston, le 1^{er} janvier 1863. — Il attaque le camp fédéral. — Deux canonnières le tiennent en échec. — Arrivée de la flottille confédérée. — Elle engage le combat. — Prise du Harriet-Lane. — Impuissance des autres navires fédéraux. — Les confédérés demandent la reddition de Galveston. — L'infanterie fédérale capitule. — Les canonnières unionistes se retirent. — Explosion du Westfield et mort de Renshaw. — Conséquences de la prise de Galveston. — Blocus de la côte du Sud. — Prises faites par la marine fédérale. — Les blockade-runners. — Le port de Nassau. — Les corsaires confédérés équipés en Angleterre. — Le Nashville se réfugie sur la côte de Géorgie. — Le Sumter bloqué à Gibraltar par le Tuscarora. — Il est vendu. — L'Oreto à Nassau, sous Maffit. — Son procès et son acquittement. — Il entre à Mobile, le 4 septembre. — Il prend le nom de Florida. — Le n° 290, à Birkenhead. — Semmes et Bullock. — Protestation de M. Adams. — Le n° 290 prend la mer. — Semmes l'arme dans les eaux de Terceire. — Il prend le nom d'Alabama. — Sa description. — Caractères différents du Sumter, du Florida et de l'Alabama, au point de vue international. — Déprédations de l'Alabama. — Vains efforts de la marine fédérale pour l'atteindre. — Le Monitor envoyé à Charleston. — Il sombre en pleine mer, le 30 décembre 1862.

CHAPITRE II. — RECRUTEMENT ET FINANCES. . . . 531

Division du chapitre. — Le congrès fédéral. — Le 37^e congrès. — Il est convoqué pour le 4 juillet 1861. — Absence des représentants du Sud. — Composition des deux chambres. — Expulsion de quelques membres. — Mesures militaires. — Appels de volontaires, les 15 avril et 3 mai. — Le Congrès vote une levée de 500,000 hommes. — M. Lincoln est autorisé à dépenser deux milliards et demi. — Mesures militaires jusqu'au 2 décembre 1861. — Réunion du Congrès. — Effectif de l'armée. — Les corps nouveaux ne sont plus autorisés. — Situation des partis dans le Congrès. — Spéculation sur les fournitures. — M. Cameron censuré. — Le comité de la conduite de la guerre. — Le Congrès vote une levée de 300,000 hommes, le 17 juillet 1862. — La loi établit en principe la conscription et l'admission des esclaves fugitifs dans l'armée. — Enrôlement de 300,000 miliciens pour neuf mois, le 15 août. — Système d'avancement. — Mesures financières. — Ministère de M. Howell Cobb. — Ses funestes conséquences. — Détournement du fonds indien par M. Bailey. — Emprunts insignifiants votés par le 36^e congrès. — M. Chase, ministre des finances. — Situation financière, le 4 juillet 1861. — Emprunt de 1,250 millions, voté le 17. — Nécessité d'en payer l'intérêt. — Élévation des tarifs et taxe directe, votées le 3 août. — Émission de 250 millions de billets, le 17 juillet. — Les billets particuliers et les *greenbacks*. — Conversion des bons du Trésor, le 5 août. — Situation au 3 décembre. — Progression de la dette. — Le Congrès vote, le 25 février, l'émission de 750 millions de billets et de deux milliards et demi de rente. — Conséquences de ces mesures. — Emprunt provisoire de 125 millions. — Certificats de créance. — Nouvelle émission de 750 millions de billets. — La prime de l'or. — *Internal-revenue-act*, le 6 juin. — Nouveau tarif douanier, le 8 juillet. — Situation en décembre 1862. — Dépenses et recettes de l'année. — L'*Habeas corpus*. — Cas où il peut être suspendu. — Par qui? — M. Lincoln le suspend dans les districts occupés militairement, le 27 avril. — Affaire Merryman. — Les officiers de police de Baltimore. — Discussion au Sénat. — Arrestation des

membres de la législature du Maryland, le 16 septembre. — Autres arrestations. — Commission d'élargissement, le 27 février 1862. — Le serment d'allégeance. — Jurisprudence sur la suspension de l'*Habeas corpus*. — Organisation de la police militaire. — Nouvelles discussions au Congrès, en décembre 1862. — Les journaux sécessionnistes dans le Nord. — Le gouvernement leur refuse le transport par la poste. — Il est approuvé par le Congrès. — La politique intérieure du Sud. — Le congrès provisoire. — Le gouvernement définitif installé le 22 février 1862. — Première loi militaire, le 28 février 1861. — Appel de 100,000 volontaires, le 6 mars. — Lois des 8 et 21 août, appel de 400,000 volontaires. — Situation militaire, en février 1862. — Congés de rengagement. — Départ des rengagés. — M. Davis demande le service obligatoire, le 25 février. — Loi du 16 avril. — Résistance qu'elle rencontre. — Elle appelle seize classes entières. — Les rengagés retenus sous les drapeaux. — Appels et réserve. — Distribution des recrues dans les corps. — Avancement des officiers. — Exemptions. — Organisation des corps de partisans, le 21 avril. — Effets du service obligatoire. — Le Congrès appelle dix classes en arrière, le 27 septembre. — Mesures financières. — Émission de 75 millions de titres, ou *bonds*, le 28 février 1861. — Autre émission égale, le 16 mai. — 50 millions de billets. — Leur échéance. — Le *Cotton-produce-loan*. — Loi du 19 août 1861. — Émission de 100 millions de billets. — Emprunt de 500 millions. — Le *Funding-clause*. — Taxe d'un demi pour cent. — Situation au 25 février 1862. — Projet d'achat du coton. — Lois des 12 et 19 avril 1862. — Émission de 525 millions de billets, le 13 octobre 1862. — L'or à 225 % en décembre 1862. — Tableau des recettes. — Situation de la dette. — Crise financière à la fin de 1862. — Agiotage et spéculation. — Message du 12 janvier 1863. — Emprunt d'un milliard, le 20 février 1863. — Émission nouvelle de deux milliards et demi de billets, le 23 mars. — L'or à 400 %. — Impôts nouveaux votés le 23 avril. — L'emprunt européen. — Budget des dépenses en 1863. — Suspension de l'*Habeas corpus*. — Opposition des unionistes du Sud. — Le Tennessee oriental. — Andrew Johnson et le *Parson Brownlow*. — Le serment d'allégeance. — Résistance à la conscription. — Répression sanglante dans le Tennessee oriental.

CHAPITRE III. — L'ÉMANCIPATION. 621

Division du chapitre. — Politique extérieure des belligérants. — Les commissaires du Sud ne sont pas reconnus. — Équipement des corsaires confédérés. — Protestation de M. Adams contre le départ de l'Alabama. — Rapports des belligérants entre eux. — Traitement des prisonniers. — Premiers élargissements de prisonniers fédéraux sur parole. — Abus de ce système. — Il n'est pas appliqué à Donelson. — Les otages dans le Sud. — *Le Libby-prison*. — Suspension des échanges. — Embarras causé par les prisonniers. — Le gouvernement fédéral traite officiellement avec les confédérés. — Cartel d'échange du 22 juillet 1862. — Règles établies par cette convention. — Registre des paroles données. — Lieux d'échange. — Difficultés soulevées à propos des partisans. — Réquisitions. — Mac Clellan et Pope. — Ordre du ministre de la guerre fédéral, le 22 juillet 1862. — Emploi des nègres. — Protestation de M. Davis. — Traitement des civils et des partisans. — Ordre de Pope. — Réponse de Lee, le 1^{er} août. — Lois de confiscation. — Loi du 6 août 1861. — Clause relative aux esclaves. — Loi de séquestre du congrès confédéré, le 6 août 1861. — Clause inquisitoriale. — Loi fédérale du 17 juillet 1862. — Son caractère pénal. — Droit d'amnistie du Président. — Clauses de confiscation. — Elle ne s'étend pas au delà de la vie de la personne atteinte. — Confiscation d'Arlington-House. — Confiscation du district de Lafourche. — Socialisme et spéculation dans la Louisiane. — Destitution de Butler. — La question de l'esclavage. — La guerre met un terme à tous les essais de transaction. — *Le Fugitive-slave-law* de 1793 et de 1850. — Effets de la seconde loi avant la guerre. — L'affaire *Dred-Scott*. — Application de la loi pendant la guerre. — Rôle des militaires. Butler invente le nom de *contraband*. — Décision du ministre de la guerre, le 30 mai 1861. — Résolution de la chambre, le 9 juillet. — Ordre du général Mansfield, le 17 juillet. — La loi du 6 août suspend, en certains cas, le *Fugitive-slave-law*. — Instructions du ministre de la guerre. — Proclamation de Frémont, le 31 août. — Il est désavoué. — Instructions données à Sherman, le 14 octobre. — Les fugitifs au fort Monroë. — Conduite de Halleck. — Réunion du

Congrès, le 1^{er} décembre.— Rapport du ministre de la guerre. — Les fugitifs à Washington. — Abus de pouvoir de la police. — Résolution du Sénat, le 4 décembre. — Intervention du gouvernement. — Discussions au Congrès sur le Fugitive-slave-law. — Il est interdit aux militaires de l'appliquer.—Traitement des esclaves abandonnés par leurs maîtres à Port-Royal. — Administration des plantations des Sea-Islands.— Les agents des finances.— M. Pierce. — Les surveillants noirs. — Distributions de vivres et salaires. — Les écoles. — Influence de l'enseignement chrétien. — Difficultés rencontrées par les agents du gouvernement. — L'esclavage dans les États limitrophes. — Intérêt qu'a le gouvernement fédéral à résoudre cette question.— Message du 6 mars 1862. — Résolution de la Chambre, le 11.— Nouvel article du code militaire, relatif aux esclaves, voté les 25 février et 13 mars.— Les généraux Hooker et Sickles.— Ordre de Doubleday, le 6 avril.— Abolition de l'esclavage dans le district de Colombie, le 16. — Indemnité aux propriétaires. — Plan d'émigration. — Il échoue misérablement. — Proclamation de Hunter, le 9 mai. — Il est désavoué par M. Lincoln, le 19. — L'égalité civile des blancs et des noirs établie dans le district de Colombie, le 21. — Reconnaissance de Haïti et de Liberia, le 3 juin. — Le travail libre et l'esclavage dans les territoires. — L'esclavage en est définitivement exclu, le 19. — Le général Williams et le colonel Payne à Bâton-Rouge. — Le général Saxton à Port-Royal. — Cause de la querelle entre Hunter et les agents des finances. — Organisation de compagnies nègres à Hilton-Head. — Importance de la création du premier régiment nègre. — Traité de visite ratifié le 7 juillet. — Conférence de M. Lincoln avec les représentants des États limitrophes, le 12 — Message du 14 juillet. — Projet de compensation. — Clauses relatives à l'esclavage dans la loi de confiscation du 17 juillet 1862. — Désignation des esclaves. — Restrictions apportées au Fugitive-slave-law. — Armement des nègres.— Irritation dans le Sud. — Le général Phelps. — Instructions du ministre de la guerre, le 22. — Le Congrès se sépare, le 17.— Proclamation de M. Lincoln, le 22 septembre. — Satisfaction des abolitionnistes. — Étonnement dans le public. — Campagne du parti démocratique. — Ordre du jour de Mac Clellan, le 7 octobre.—Élections de novembre, victoire

des démocrates. — Réunion du Congrès. — Message et propositions du Président. — Sagesse de ces propositions. — Hostilité des partis extrêmes. — La Chambre des représentants approuve la proclamation de M. Lincoln, le 15 décembre. — Proclamation du 1^{er} janvier 1863, abolissant l'esclavage dans les États séparés. — La guerre prend dès lors un nouveau caractère. — Quelles peuvent être ses conséquences ?

